
DQ 23
.M34
Copy 1







VOYAGE

EN SUISSE

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.





VOYAGE
EN SUISSE

PAR

M. XAVIER MARMIER

Auteur du VOYAGE PITTORESQUE EN ALLEMAGNE

ILLUSTRATIONS DE MM. ROUARGUE FRÈRES



CHAPELLE DE TELL SUR LE LAC D'URI

PARIS

MORIZOT, LIBRAIRE-ÉDITEUR

5, RUE PAVÉE-SAINT-ANDRÉ, 5

1862

Tous droits réservés.

[illegible]
.M34

INTRODUCTION

Au midi de la France, près des embouchures du Rhône, commence une chaîne de montagnes, d'abord peu imposantes, mais qui graduellement s'exhaussent, puis se développent le long des frontières septentrionales de l'Italie dans des proportions gigantesques, puis s'étendent vers l'orient, jusque dans l'intérieur de la Hongrie, et là s'affaissent et se réduisent en petites collines. Ces montagnes, dont les diverses ramifications portent différents noms, sont les Alpes, et le pays où s'élèvent leurs plus hautes sommités, c'est la Suisse.

Les vallées de ce pays se déroulent vers le nord en s'élargissant progressivement jusqu'aux monts calcaires du Jura, qui

forment entre le lac Léman et le lac de Constance un vaste demi-cercle. De Schaffouse à Bâle, le Rhin serpente le long du Jura. On dirait un fossé creusé au pied d'un rempart.

Il fut un temps où cette région était plongée dans les profondeurs de l'Océan, où nul œil humain n'aurait pu découvrir les champs sillonnés aujourd'hui par la charrue, parsemés de hameaux et de villages, où les pics gigantesques, dont on mesure à présent la hauteur avec le baromètre, apparaissaient comme des îles éparses dans l'immensité des vagues. Les observations des géologues ne laissent aucun doute sur cet état primitif de la contrée helvétique.

Quand la masse d'eau se fut écoulée, quand le sol qu'elle laissait à découvert se fut revêtu d'herbes, de plantes, de forêts, longtemps encore cette terre virginale resta inhabitée.

Des traditions rapportent que, six cents ans avant l'ère chrétienne, des Italiens, épouvantés par une invasion de Gaulois, dévalisés et chassés par ces barbares, vinrent avec leurs femmes et leurs enfants chercher un refuge dans les gorges sauvages des Alpes. Là, les bois et les montagnes les séparaient des hordes féroces contre lesquelles ils avaient vainement essayé de lutter. Là, ils se firent un nouveau *Latium*. Un de leurs dieux ou de leurs héros s'appelait Rhétus. De là leur nom de Rhétiens, qui s'est maintenu d'âge en âge dans les annales de la Suisse. Aujourd'hui on désigne encore par le nom de Rhétie le pays qui s'étend autour des sources de l'Inn et du Rhin, le district des Grisons.

D'autres traditions disent les lents et les timides développements des premiers *settlers* de la Suisse. Ils s'installèrent d'a-

bord dans les vallées les plus larges et les plus tempérées ; puis peu à peu prirent possession de terrains moins attrayants. Mais ils regardaient avec une crainte superstitieuse les hautes cimes que les touristes de nos jours se réjouissent de gravir. Le Rhône leur semblait un fleuve orageux issu du chaos. Le beau, le limpide, le radieux Léman était, selon l'expression d'un poëte, le lac du désert et de la tempête[1]. Le lac de Constance, qu'on appela d'abord le grand lac, puis le Venète, et le Brigantin, et la mer de Souabe, inspirait par son aspect la même terreur. Des rives de ce lac jusqu'à celles du lac de Zurich, on ne voyait qu'un vaste et silencieux désert, des forêts, repaire des ours et des sangliers, des terres humides où pullulaient de nombreux reptiles dont le peuple a fait dans ses légendes une image fantastique.

Tel a été l'état de la Suisse. On ne s'en douterait guère en la parcourant aujourd'hui. Il n'est pas un pays où l'on voyage plus commodément, et pas un qui attire chaque année une plus grande quantité de promeneurs, de savants, de curieux. Il a été tellement visité, et si souvent décrit, que si l'on se hasarde à le décrire de nouveau, on craint de faire une œuvre inutile ou téméraire. Mais, tant que le souci des intérêts matériels, l'amour des spéculations lucratives, l'idolâtrie de l'or, n'auront point vicié et gangrené les plus nobles facultés de l'homme, tant qu'il restera au cœur des sociétés humaines une fibre poétique, un sentiment des belles et grandes choses, il y aura des artistes qui se rendront gaiement en Suisse pour peindre ses paysages, ou

[1] Daguet, *Histoire de la Confédération suisse.*

tout au moins pour les photographier; des écrivains qui raconteront en de nouveaux volumes les impressions de leur voyage à travers cette magnifique contrée; des éditeurs qui ne craindront pas de publier ces volumes, et de bienveillants bibliophiles qui s'empresseront de les acheter.

Qui ne voudrait la voir, cette belle Suisse, dans sa sévère majesté et sa grâce idyllique, dans l'action intelligente de sa population et dans le silence solennel de ses solitudes? Les scènes les plus variées, les contrastes les plus saisissants, sont réunis là dans un étroit espace : sites sauvages, images riantes, abîmes effroyables, sentiers fleuris. Ici, par de ténébreux défilés, on arrive à de vastes plaines pareilles à des mers de verdure, à cette mer de sargasse que Christophe Colomb découvrit au sein des sombres vagues de l'Océan. Là, ce sont de mystérieuses vallées qui se déroulent comme des bandes de velours entre des remparts de granit. Sur les coteaux pierreux, le vent jette un germe léger, et de ce germe naît une plante vivace, un arbuste, un sapin peut-être, qui peu à peu se développe, et de ses larges rameaux pare la nudité d'un sol aride. Du haut des rocs escarpés, le torrent impétueux s'élance, bondissant, mugissant. Au loin, on l'entend retentir, au loin on voit flotter son tourbillon d'écume pareil à la vapeur d'une chaudière bouillante, et l'on s'effraye de sa puissance. Puis le voilà qui tombe comme un cheval des pampas, épuisé de fatigue par l'ardeur de sa course. L'orageux, le terrible torrent qui sape les rochers, déracine les arbres, s'apaise tout à coup dans le bassin où il s'épanche, et se divise en plusieurs ruisseaux dociles qui se soumettent humblement à l'industrie de l'homme, qui font tourner des mou-

lins et des scieries, puis, après avoir accompli cette tâche laborieuse, s'en vont gaiement de côté et d'autre, ondulant, serpentant au gré de leurs caprices, arrosant les prés, s'endormant dans leurs lits de fleurs, puis descendant mollement leurs pentes, jusqu'à ce que, enfin, ils aillent s'unir au lac qui les absorbera dans son enceinte, ou au fleuve qui les entraînera vers l'Océan.

En gravissant les hautes montagnes de la Suisse, on passe par plusieurs zones de végétation, comme si l'on faisait un voyage à travers différents degrés de latitude. A voir ces montagnes dans leur sublime grandeur, dans leur immuable majesté, on dirait les reines de la terre, les filles des Titans pétrifiées. Comme des reines, elles portent une couronne étincelante, et les nuages leur font une ceinture d'argent. Les glaces qui recouvrent leurs cimes sont, comme celles des régions polaires, des glaces éternelles. Sur leurs épaules s'étend une couche de neige pareille à un manteau d'hermine; mais sur leurs flancs se déroule à longs plis une robe diaprée des plus fraîches couleurs.

La nature a donné à la Suisse le caractère le plus grandiose, la beauté la plus imposante, le prestige le plus magique. L'homme l'a vivifiée par son labeur, et plus d'une fois illustrée par sa bravoure, ennoblie par ses vertus.

Les annales de la Suisse sont remarquables entre toutes celles des différents peuples de l'Europe. A certaines époques, elles nous apparaissent comme de merveilleuses épopées. En d'autres temps, elles nous offrent de doux tableaux de mœurs ou de sérieux enseignements. Deux profonds sentiments y écla-

tent de siècle en siècle : l'amour de la patrie et l'amour de la liberté, et ces deux sentiments ont été à diverses reprises glorifiés par des prodiges de courage.

Après les Rhétiens, une mâle et aventureuse tribu de la forte race des Celtes, les Helvètes, s'arrêtèrent dans une de leurs migrations entre le lac de Constance et le lac Léman, et à peine étaient-ils établis sur ce sol hérissé de forêts, qu'ils s'engagèrent dans une guerre audacieuse contre les dominateurs du monde. Une armée romaine s'avançait vers la Gaule. Un de leurs chefs, Diviko, marcha à la rencontre de cette armée, l'attaqua, la mit en déroute, et la fit passer sous les fourches caudines. Cinquante ans après, ce même Diviko, dont l'âge n'avait pas amorti l'ardeur, osait de nouveau braver, loin des remparts de ses montagnes, dans les plaines d'Autun, les fières légions qui avaient subjugué l'Europe, l'Asie, l'Afrique. Mais, cette fois, il se trouvait en face de César. Il fut vaincu, et ceux de ses compagnons qui survécurent à une bataille où le sang coula à flots du matin au soir se retirèrent dans leurs vallées. César, qui savait si bien combattre, savait aussi profiter de ses victoires. Bientôt l'Helvétie est envahie et soumise à la domination de Rome.

Pendant un long espace de temps, l'Helvétie subit le contre-coup de tous les bouleversements de l'Europe. Elle est successivement subjuguée par les Allemanni, par les Huns, par les Goths, réunie à l'empire des Francs, puis au royaume de Bourgogne, et enfin à l'empire d'Allemagne. Des mandataires de l'Autriche la gouvernent despotiquement ; des seigneurs construisent sur la cime de ses collines leurs manoirs féodaux,

et parfois abusent cruellement de leurs prérogatives. Il ne me paraît point démontré cependant que les Suisses aient été sous ce régime aussi malheureux qu'on pourrait le croire d'après les récits de quelques historiens. Ce pauvre régime féodal ! il a été cruellement traité par les beaux-esprits qui s'appellent les esprits libéraux. On signale avec un sentiment de réprobation ses abus et ses rigueurs ; on oublie de citer ses œuvres les plus louables, et l'on ne veut pas reconnaître qu'à l'époque où il étendit son réseau à travers les différentes régions de l'Europe, c'était peut-être le seul mode de gouvernement possible. Ces seigneurs que l'on nous représente comme des tyrans aveugles et impitoyables, ils ont puissamment contribué à faire défricher les terres incultes ; ils ont protégé les villages naissants, encouragé dans son travail l'artiste et l'artisan, constitué des abbayes et des bourgades, favorisé l'émancipation des communes.

En Suisse, Berne, Fribourg, Rapperschwyl, plusieurs autres cités, plusieurs cloîtres considérables, ont été fondés par quelques nobles représentants du régime féodal. Zurich, Schaffouse, Soleure, Berne, Bâle, obtinrent sous ce même régime leurs premiers droits de juridiction et leurs premières franchises municipales.

Les lianes qui s'attachent à un arbre et peu à peu grandissent sous ses rameaux finissent quelquefois par en comprimer la séve dans leur rude étreinte, et par étouffer la tige qui fut leur soutien. Les peuples anéantissent ainsi les institutions qui les ont soutenus dans leur développement.

Ce ne fut pourtant pas contre les seigneurs indigènes que la

Suisse manifesta ses premiers sentiments de rébellion, mais contre les baillis autrichiens de l'empereur Albert, qui, dès son avénement au trône, répudia brusquement les habiles principes d'administration de son glorieux père, Rodolphe de Habsbourg.

La révolte à laquelle devaient successivement s'adjoindre tous les districts de l'Helvétie n'éclata point d'abord dans les villes qui, par le sentiment de leur force, devaient supporter plus impatiemment toute espèce de joug, mais dans une pauvre peuplade de paysans, retranchée dans une enceinte de montagnes, vivant obscurément du produit de ses champs et de ses pâturages.

Les petits cantons de Schwitz, d'Uri, d'Unterwalden, formèrent le premier faisceau de la confédération helvétique. Près du lac d'Égueri, au pied du Morgarten, s'élève une chapelle où, chaque année, le 16 novembre, on célèbre une messe solennelle. Le 16 novembre de l'année 1315, le duc Léopold d'Autriche arrivait là avec une armée nombreuse pour réprimer l'audace de ceux qui avaient osé braver son pouvoir, et les chroniques disent qu'il faisait traîner à sa suite des chariots pleins de cordes pour pendre plus promptement les rebelles.

Treize cents confédérés, armés de grossières hallebardes et de massues, se réunirent sur le penchant du Sattel, et mirent en déroute et écrasèrent la légion bardée de fer qui s'avançait contre eux. Les gens de Schwitz s'étaient particulièrement distingués dans cette bataille. Leurs compagnons d'Uri et d'Unterwalden adoptèrent ce nom en signe de ralliement.

Plus tard, les autres cantons l'admirent également; de là, les mots de Schweiz, de Switzerland, de Swizzera, de Suiza, de Chveitzaria, de Suisse, par lequel, dans toutes les régions de l'Europe, on désigne aujourd'hui les anciens pays des Rhétiens, des Tiguriens, des Helvètes.

Chacun sait les suites du soulèvement des petits cantons, la formation graduelle de la ligue suisse, les batailles de Sempach et de Naefels, où la noblesse autrichienne fut de nouveau vaincue comme à Morgarten; puis les batailles de Grandson, de Morat, dans lesquelles s'abîma la puissance du duc de Bourgogne.

Les Suisses se glorifient, et à juste titre, de ces temps où ils conquéraient l'indépendance de leur pays et repoussaient l'invasion de l'étranger. Par malheur, là ne s'arrêta point leur ardeur belliqueuse. Des questions d'intérêt et de vanité les armèrent les uns contre les autres. La guerre civile éclata dans ce pays, qui s'était ennobli par sa guerre nationale. Puis vint la réforme, la désastreuse réforme, qui sema dans les villes et les villages de la Suisse de nouveaux germes de discorde, et alluma de nouvelles colères. Genève, Zurich, Berne, furent les principaux foyers de ce dogme du protestantisme, qui d'abord demandait le principe de libre examen, la liberté de conscience, et qui violentait sans merci les consciences de ses antagonistes, dès qu'il se sentait le maître. A Genève, le farouche Calvin faisait incarcérer ou condamner à mort ceux qui osaient résister à sa suprême sagesse. A Zurich, ce même Zwingle qui longtemps s'était honoré de recevoir une pension du pape se plaçait à la tête des troupes protestantes, qui, ne pouvant vaincre par

le raisonnement l'obstination des cantons catholiques, se décidaient pieusement à les convertir par la force des armes. Mais cette fois elles furent vaincues, et leur vaillant prédicateur périt sur le champ de bataille.

A Berne, les magistrats, toujours en vertu de ce même principe de tolérance, abolissent la juridiction des prélats, interdisent la messe, dilapident et saccagent les églises. Un vieux catholique entre dans la cathédrale de Berne, monté sur un âne, pour se railler de ceux qui la dépouillent de ses images et de ses statues. Un autre leur dit : « Elle est belle à présent votre église, les Oberlandais peuvent y amener leurs chevaux les jours de marché. » Grâce à l'ardeur du prosélytisme et aux habiles manœuvres des nouveaux sectaires, peu à peu la capitale du canton de Berne a admis la doctrine de la réforme. Mais il y a encore çà et là, en différents districts, surtout dans l'Oberland, de malheureuses gens qui refusent d'ouvrir les yeux à la lumière, et persistent à garder le culte de leurs pères. On les éclairera, on les convertira malgré eux. Le 7 juin 1528, les pâtres du Hasli déclarent solennellement qu'ils resteront fidèles au catholicisme. En même temps un grand nombre de paysans de l'Oberland se réunissent à Interlaken pour assister à la messe qui doit être célébrée par l'abbé d'Engelbert. La brave ville de Berne, justement irritée d'un tel égarement, prend la résolution d'y mettre fin. Cinq mille hommes, solidement armés et munis d'une puissante artillerie, se rendent dans les villages rebelles. Les pauvres Oberlandais, hors d'état de lutter contre de pareilles forces, sont obligés de se soumettre. Un de leurs chefs s'enfuit dans l'Obwald. Mais, quelque

temps après, il est arrêté, condamné à mort, et sa tête est plantée sur une pique à la limite du Hasli et de l'Unterwald. C'est ainsi que les Bernois propagent les bons principes de religion et punissent ceux qui ne veulent pas se rallier à la bonne cause. Dans l'ardeur de leur zèle, ils ne se contentent même pas des conversions qu'ils opèrent au sein de leurs domaines, ils veulent rendre le même service aux cantons voisins. Ils envahissent le pays de Vaud, dépouillent ses églises, et rapportent à Berne les tentures, les vases sacrés, les tableaux et les autres ornements de la cathédrale de Lausanne.

Les dissensions produites en Suisse par les dogmes de la réforme n'ont, en réalité, jamais été complétement éteintes. En diverses circonstances on les a vues renaître. Elles se sont manifestées de différentes façons dans les conseils de la diète, et enfin, en 1847, elles ont enfanté la guerre du Sonderbund.

Le courage que les Suisses avaient déployé dans leurs guerres d'émancipation inspira aux souverains étrangers le désir d'attacher à leur service de si vaillants soldats. De l'année 1452 date le premier traité de nos rois avec la confédération helvétique. Dix ans après, dans la guerre du *Bien public*, on remarquait, parmi les troupes de Charles VII, deux compagnies de Suisses armés de piques de dix-huit pieds de longueur. En 1516, François I[er] signait un nouveau traité, par lequel il s'engageait à payer aux Suisses quatre cent mille écus pour l'expédition de Dijon, trois cent mille pour l'expédition d'Italie, dans le cas où on lui restituerait une partie des bailliages italiens cédés par Maximilien Sforza. De plus, il promettait à chaque canton un subside annuel de trois mille livres, et garantissait aux

Suisses le maintien des priviléges commerciaux qui leur avaient été octroyés dans la ville de Lyon. De leur côté, les Suisses s'engageaient à fournir au roi six mille hommes au moins en temps de paix, et seize mille en temps de guerre.

A partir de cette époque, quatre fois dans l'espace d'un demi-siècle, cette alliance est renouvelée. « Si ces renouvellements, dit M. A. Daguet, étaient avantageux au pouvoir des rois de France, ils pesaient sur leur trésor. Les rois de France avaient beau envoyer en Suisse les plus fins diplomates et les meilleurs amphitryons, les délégués des cantons et de leurs alliés ne se rendaient qu'à l'aspect des mulets chargés d'or, que les ambassadeurs devaient traîner à leur suite pour stimuler le zèle des magistrats et satisfaire aux désirs des cantons. Après avoir signé le traité d'alliance, les députés fédéraux se rendaient à Paris pour lui donner une sanction solennelle dans l'église Notre-Dame, et leur séjour dans la capitale de France était célébré par des fêtes splendides. Les chefs de l'ambassade recevaient en outre, à leur départ, des médailles et des chaînes d'or. La plus pompeuse de ces réceptions fut celle que fit Henri IV à ses *compères* en 1602. « Il ne pouvoit trop honorer, « dit un écrit du temps, une nation belliqueuse et forte, *né-« cessaire à l'appui de son État.* »

« L'alliance de 1602 ne coûta pas moins d'un million deux cent mille écus. Quatre ou cinq mille écus en plus étaient annuellement comptés aux chefs des cantons. Une partie de ces sommes étaient distribuées par les gouvernements cantonaux. La répartition des autres se faisait par l'ambassadeur même. Il mandait à Soleure, sa résidence ordinaire, et pour ainsi

dire sa capitale, les personnages influents auxquels il destinait une part de cet argent, à titre d'encouragement ou de récompense.

« Grâce à ces subsides, les rois de France acquirent une influence considérable sur les rapports extérieurs et les affaires intérieures des cantons. Bientôt aucun événement de quelque importance ne s'accomplit en Suisse sans que la France n'y fît sentir son action d'une façon plus ou moins directe. En 1610, une rixe de village, en Thurgovie, ayant failli allumer une guerre religieuse, les Zurichois et les cinq cantons qui avaient pris les armes, après avoir refusé la médiation de leurs confédérés, se soumirent à celle de l'ambassadeur Castelli. La simple menace de la suppression de ses pensions effraya tellement le sénat de Fribourg, qu'il s'empressa de destituer un de ses membres les plus influents, le chevalier Lamberger, dont les menées dans le Valais en faveur de l'Espagne avaient irrité la France. A Berne, Jean-Rodolphe d'Erlach, ayant eu le malheur de déplaire à la France, fut obligé de s'expatrier et se réfugia en Angleterre [1]. »

Si les Suisses faisaient ainsi payer leurs services, on doit reconnaître qu'ils ne faillirent point à ce qu'on attendait de leur bravoure et de leur honneur. Pendant près de quatre siècles, ils ont vaillamment pris part à la plupart de nos guerres, ils ont été les fidèles gardes de nos rois, et, au 10 août, ils ont arrosé de leur sang les marches des Tuileries.

Cependant leurs campagnes militaires et le butin qu'ils en

[1] *Histoire de la Confédération suisse*, p. 662.

rapportaient ne pouvaient manquer d'altérer la simplicité primitive de leurs mœurs. A Grandson, un d'entre eux, dans son ignorance, vendait pour un florin un des plus gros diamants de Charles le Téméraire, mais ils puisaient avec leurs chapeaux dans les coffres pleins d'or que ce prince abandonnait sur le champ de bataille, et, plus tard, ils ont parfaitement appris à connaître la valeur de toutes les monnaies du monde et de toutes les choses précieuses. La Suisse est entrée avec une remarquable intelligence dans le mouvement industriel qui est devenu le principal élément d'activité des sociétés modernes. La Suisse ne s'arme plus pour des princes étrangers. La Suisse ne vend plus le sang de ses enfants. La Suisse vend à l'Europe, à l'Amérique, à toutes les nations du globe, ses tissus de soie et de coton, ses broderies et ses œuvres d'horlogerie.

Mais elle se souvient de son ancienne histoire, et cette histoire restera comme un exemple mémorable de ce que peut faire un petit peuple pauvre dans sa lutte contre une grande puissance, quand il est soutenu par un vrai sentiment d'honneur et de patriotisme. La Suisse a eu alors ses Léonidas qui défendaient intrépidement ses Thermopyles; ses Horatius Coclès qui se dévouaient au salut de leurs compagnons. Elle a eu son Rodolphe d'Erlach, qui, après ses victoires, retournait humblement, comme Cincinnatus, à sa charrue; elle a eu son Winkelried, qui s'élançait au milieu des piques autrichiennes et mourait pour faire une trouée dans les rangs ennemis. Elle a eu ses vénérables paysans qui, en concluant au nom de leurs concitoyens un traité d'alliance entre leurs cantons respectifs,

prenaient à témoin de leurs promesses la plaine et les montagnes. « Aussi longtemps que la terre subsistera, » telle était la formule du serment. La Suisse a eu son Nicolas de Flue, ce saint ermite qui, après avoir vaillamment combattu pour son pays, après s'être retiré dans la solitude pour consacrer le reste de sa vie à Dieu, sortait de sa cellule pour apaiser de périlleuses dissensions. La Suisse a eu son Brutus, un Brutus catholique, Joseph Amberg, qui remplissait à Schwitz les fonctions de landammann. Son fils s'étant rendu coupable d'un inceste, le malheureux Amberg, en sa qualité de juge, fut forcé de lui appliquer la loi qui le condamnait à mort. Il ne chercha point à se soustraire à cette horrible obligation. Le jour de l'exécution, il alla voir le condamné dans son cachot, l'embrassa en pleurant, puis, s'étant démis de sa charge, se réfugia dans une habitation solitaire. Là il vécut encore cinq ans dans la prière et la pénitence, puis il mourut, épuisé par le chagrin. Par son testament, il fondait dans une église de Schwitz un service perpétuel pour le repos de son âme et de celle de son fils.

La Suisse a eu aussi, dès les premiers périodes du moyen âge, ses illustrations littéraires et scientifiques. Le christianisme, consacré déjà dans le Valais par le martyre de la légion Thébaine, fut implanté, en l'an 610, au milieu d'une sauvage peuplade de montagnards, par saint Colomban, cet ardent, cet infatigable missionnaire irlandais, dont M. de Montalembert a récemment raconté, avec son grand savoir et son admirable éloquence, la vie et les œuvres.

Au neuvième siècle, l'abbaye instituée sous l'invocation de

saint Gall, un des compagnons de saint Colomban, renfermait une des bonnes écoles de l'Europe. On y copiait et on y enluminait avec un soin minutieux des manuscrits. On y enseignait la théologie, la musique et les langues classiques. Il existe encore un catalogue de la bibliothèque de ce glorieux monastère, rédigé par un religieux vers l'an 860, et dans ce catalogue on ne compte pas moins de quatre cents volumes, rare trésor à cette époque. Bien des princes, amis des lettres, n'en avaient pas tant.

Au treizième siècle, la Suisse a eu ses Minnesinger, ces doux et religieux et chevaleresques poëtes de la race germanique.

D'âge en âge, le goût des lettres et des sciences s'est propagé et développé dans tous les cantons de la Suisse, et a produit à diverses époques des hommes qui, par leurs travaux, se sont fait un nom célèbre. Maintenant la Suisse a, dans chacun de ses villages et de ses hameaux, des écoles élémentaires; dans la plupart de ses villes, des gymnases, des bibliothèques publiques, des musées; trois universités : Bâle, Zurich, Berne; deux académies : Genève et Lausanne; une école polytechnique à Zurich, une école militaire à Thoun, et plusieurs sociétés artistiques, historiques, littéraires, qui ont des séances régulières et publient d'intéressants Mémoires.

Après ses diverses commotions sociales, religieuses et politiques, la Suisse en est venue à former un État fédératif qui se compose à présent de vingt-deux cantons très-différents l'un de l'autre par leur étendue. Le plus grand, Berne, a 458,500 habitants; le plus petit, Uri, n'en a que 15,800. La population

entière de la Suisse est de 2,393,000 âmes, dont 980,000 catholiques et 1,418,000 protestants. Chaque canton a son administration, sa juridiction et sa constitution particulières. Les affaires générales du pays sont réglées par la diète, qui est formée par les députés des cantons et se réunit à Berne.

En écrivant ce livre, je n'ai pas songé à faire une nouvelle statistique de la Suisse : celle de M. Franscini est complète; ni une nouvelle histoire de la Suisse : il en existe en français plus de trente; ni enfin un nouveau manuel du voyageur : celui de M. A. Joanne ne laisse rien à désirer.

Tout jeune, j'ai appris à aimer ce pays, qui n'est séparé que par une forêt de sapins ou une fraîche rivière de ma province natale. Je l'ai visité plusieurs fois, à diverses époques de ma vie, aux jours joyeux de la jeunesse, aux jours graves de l'âge mûr. J'ai voulu dire les impressions que j'avais éprouvées en ces différentes pérégrinations. Ce qui m'attire surtout au sein de la Suisse, ce ne sont point ses villes, si brillantes qu'elles soient, ni les progrès de son commerce et de son industrie; ce sont ses lacs, ses bois, ses montagnes, toutes les admirables beautés dont la nature l'a douée. C'est là ce qu'on voudrait décrire, ce qu'on ne se lasse pas du moins de contempler.

En parcourant les divers districts de la Suisse, en m'arrêtant à plusieurs endroits au milieu de ses vallées mystérieuses, de ses forêts profondes, j'ai souvent songé à une vieille légende que le poëte américain Longfellow a reproduite avec son talent exquis et qui a été simplement narrée par un de mes amis.

Un matin, le moine Félix, étant sorti de son couvent pour se promener dans la forêt, entend gazouiller un oiseau dont le chant le réjouit. C'était par une belle journée de printemps; les rayons du soleil scintillaient entre les feuilles naissantes des arbres, la terre était couverte de fleurs nouvelles, l'air doux et parfumé. L'oiseau continua sa chanson, et le moine s'arrêta à l'écouter. C'étaient des sons d'une harmonie merveilleuse, des accents d'un charme indéfinissable, et, comme pour accompagner cette mélodie, de toutes parts s'élevaient des bruits d'une douceur infinie. Jamais Félix n'avait assisté à un tel concert; les chants de l'orgue dans la froide église du couvent n'étaient rien auprès de cette musique inexprimable de la nature qu'il entendait, assis dans les hautes herbes, sous le ciel bleu, au milieu des bois. Il écoute, il écoute, et plus il écoute, plus il est ravi. Cependant il se fait tard, l'heure de la retraite est venue. Félix s'achemine vers son couvent. Mais, ô surprise! quand il arrive, il ne reconnaît pas le portier, et le portier ne le reconnaît pas et refuse de le laisser entrer. Un colloque s'établit, les autres frères accourent. Nouvelle surprise! jamais Félix ne les a vus. Cependant, sur ses instances, on le conduit vers le prieur, qui était le plus vieux des membres de la communauté. Ce vénérable religieux se rappelle qu'en effet il a entendu parler dans sa jeunesse d'un novice appelé Félix, qui, un beau matin, avait disparu et dont on n'avait plus eu aucune nouvelle. On consulte les registres du couvent, Félix y est inscrit. Cent ans s'étaient écoulés pendant qu'il écoutait dans les bois les chants du magique oiseau.

Cette légende appartient à la rêveuse Allemagne; mais elle

doit s'appliquer plus particulièrement à la Suisse. Car quel est le pays où l'on peut plus aisément que dans celui-ci oublier le temps, et le monde, et les préoccupations de chaque jour, dans le charme de la solitude, dans la contemplation des œuvres de Dieu, dans les harmonies de la nature?



VOYAGE

EN SUISSE

CHAPITRE PREMIER

L'ancienne malle-poste de Genève. — Les nouvelles voies de communication. — Le chemin de fer prédit par la Bible. — Dôle. — Lons-le-Saunier. — La diligence. — Route de Morez. — Saint-Laurent. — Grandvaux. — Le dimanche. — Anciennes coutumes. — La chanson du mai. — Les funérailles. — Légendes populaires. — Paysage. — Morbier. — Morez. — Industrie. — Fabrication des lunettes. — Ateliers champêtres. — Les Rousses. — Les forteresses. — Les désastres de la guerre. — Vue du lac de Genève.

Il y a une vingtaine d'années, je me promenais un matin à Genève, le long du quai du Rhône, musant et flânant comme un écolier en vacances ou un Parisien désœuvré, quand tout à coup mon attention fut attirée par différents groupes de citoyens genevois et d'étrangers qui se dirigeaient vers la Corraterie. Naturellement je les suivis, n'ayant rien de mieux à faire, et supposant qu'ils se rendaient à quelque exhibition inaccoutumée.

J'arrivai avec eux près de la poste, où une foule nombreuse était réunie pour contempler la nouvelle voiture employée au

service des dépêches, une élégante et légère briska, qui en trente-six heures faisait le trajet de Paris à Genève.

« Trente-six heures! s'écriait le vénérable banquier M. Charles Hentsch; naguère, quand nous avions une affaire importante à traiter à Paris, nous expédiions un courrier dont le voyage durait plusieurs jours et nous coûtait douze cents francs. A présent en trente-six heures, pour quelques décimes, la briska de M. Comte emporte nos lettres à nos correspondants. »

Et tous les curieux qui se trouvaient là regardaient avec attention ce joli chariot de poste, et les carrossiers de la ville admiraient sa structure.

Tel était à Genève, il y a environ un quart de siècle, le progrès des moyens de locomotion.

A cette époque, une excursion en Suisse semblait une chose assez longue et difficile dont on s'occupait gravement, et dont on examinait toutes les conditions avec sa famille et ses amis.

Les humbles voyageurs s'estimaient heureux quand ils avaient pu s'assurer, huit jours d'avance, une place de coupé dans le lourd édifice ambulant des messageries Laffitte. Les aristocrates, surtout les Anglais, se mettaient en marche dans de larges berlines : femme de chambre et valet de chambre sur le siége, valet de pied derrière, cartons et valises sur l'impériale. Les postillons, à l'aspect de ce pompeux équipage, chaussaient lestement leurs grandes bottes, endossaient leur veste à collet rouge, et, le chapeau sur l'oreille, montaient gaiement à cheval en faisant claquer leur fouet : Un milord anglais! trois francs de guides! Enlevez!

Et la voiture britannique roulait dans des flots de poussière; et la grosse diligence parisienne la suivait cahin caha avec ses six chevaux haletants, et l'on allait ainsi par monts et par vaux assez vite pour qu'on ne fût pas en droit de gourmander le conducteur, assez lentement pour qu'on pût observer une ville, un monument, un paysage. Vers le midi et vers le

soir on s'arrêtait dans une des bonnes auberges de Bourgogne et de Franche-Comté, où le repas était préparé d'avance, où, sur une longue table, une ample soupière et un rôti de veau exhalaient une savoureuse odeur. Le conducteur, le rusé conducteur, affectait de paraître pressé et engageait sa nomade colonie à se hâter. Mais il ne résistait pas à l'offre d'une tasse de café, et l'on dînait tranquillement, et l'on remontait en voiture dans une joyeuse humeur qui disposait à la confiance et à l'épanchement avec des compagnons inconnus la veille, amis le lendemain.

Beaucoup de gens disent encore que c'était le bon temps.

Aujourd'hui la Suisse est ouverte du côté de la France par trois audacieux chemins de fer : à Genève, par la ligne de Lyon; à Neufchâtel, par la charmante petite ville de Pontarlier; à Bâle, par Mulhouse et Strasbourg. D'autres chemins de fer se rejoignent à ceux-ci dans l'intérieur de la région helvétique. Là où l'on était fort satisfait autrefois de trouver une route assez large pour y faire passer un chariot de moyenne dimension, là s'envole à présent le dragon de la locomotive, traînant après lui une longue chaîne de wagons. Ni rochers, ni torrents, ni forêts, ni ravins, n'arrêtent l'intrépide élan de la science des ingénieurs. C'est la réalisation d'une des populaires légendes du moyen âge. C'est l'humanité entière courant éperdue à travers les bois séculaires, les rocs et les abîmes. Déjà les prairies de l'Alsace sont réunies par des rails au lac des Quatre-Cantons, aux cimes du Valais, et l'on fera de nouvelles tranchées, et l'on percera le Simplon.

La Bible l'a dit il y a longtemps : les collines bondiront comme des agneaux et les montagnes comme des béliers.

La Bible n'a-t-elle pas décrit la locomotive des chemins de fer, ce Léviathan des temps modernes?

« Ses frémissements, dit Job, font jaillir la lumière; ses yeux brillent comme les rayons de l'aurore.

« Des flammes sortent de sa gueule, et des étincelles volent autour de lui.

« La fumée sort de ses narines comme d'un vase rempli d'eau bouillante.

« Son souffle est semblable à des charbons brûlants. »

J'espère que les constructeurs de locomotives ne me sauront point mauvais gré de cette citation, qui leur constitue les plus anciens titres de noblesse.

Si attrayants que soient pourtant les wagons de la compagnie de Lyon, avec leurs coussins élastiques et leur célérité, je les ai quittés à Dôle pour le plaisir de revoir tout à mon aise cette noble cité de Franche-Comté, cette ancienne métropole parlementaire, et pour m'installer là dans une de ces bonnes, modestes voitures de l'ancien temps, qui devait me conduire à Lons-le-Saunier.

Ceux qui viennent de voir les arcades de la rue de Rivoli ne seront sans doute pas émerveillés des arcades étroites, tortueuses, irrégulières de Lons-le-Saunier; et ceux qui s'arrêteront près de là à examiner sur la place du Théâtre la statue en bronze du général Lecourbe, le poing sur la hanche, le corps fièrement cambré, comme toutes les statues de généraux, se demanderont si la vieille cité romaine, la cité féodale des sires de Châlons, n'a que cette seule gloire à offrir au respect des passants.

Mais on se plaira à contempler les fraîches prairies où s'élève le chef-lieu du département du Jura, le vert bassin qui porte le doux nom de la Vallière, les riches ceintures de vignes qui l'entourent, les coteaux qui les dominent, et la crête de Montmorot avec sa tour pittoresque et les coquettes maisons de plaisance dispersées de çà, de là, à l'ombre des arbres fruitiers, au bord des claires fontaines. Il en est une où j'arrive avec empressement et que je ne puis quitter sans peine. Mais je sais qu'en mon absence on s'y souviendra de moi, et que chaque soir mon nom y sera prononcé dans une tendre prière.

Heureux le voyageur qui part avec cette pensée! En quelque

lieu que nous soyons, fragiles fils d'Adam, nous sommes exposés à un péril, et les prières des chastes affections peuvent rappeler près de nous un ange protecteur en ces jours dangereux que les Anglais appellent *the unguarded days* (les jours non gardés).

En l'an de railways universels 1860, la capitale du Jura n'étant point encore, selon le style officiel, dotée d'un chemin de fer, ce dont, à tort ou à raison, je ne puis la plaindre, elle a conservé un excellent service de voitures de poste et de messageries.

C'est dans une de ces voitures que je vais commencer ma nouvelle tournée en Suisse : sur le siége s'installe un conducteur à l'œil vif, aux mouvements alertes, un vigoureux Jurassien qui, l'été, s'amuse de sa tâche journalière; qui, l'hiver, dirige bravement son véhicule au milieu des amas de neiges. A côté de moi s'assied un jeune homme qui me révèle aussi son origine par sa physionomie et son accent, ce bon accent franc-comtois, un peu lourd et traînant, disent les Parisiens, qui se vantent, les malheureux! de n'avoir pas d'accent. Mais il plaît à l'oreille quand on l'a entendu quelque temps, et il est l'un des indices du caractère de cette province, un peu lourd, il est vrai, mais réfléchi; un peu flegmatique et timide en apparence, mais sincère et résolu,

Hâtez-vous lentement et sans perdre courage.

La plupart des Francs-Comtois semblent avoir pris pour devise ce vers de Boileau, et la lente accentuation qu'ils ont contractée dès leur enfance, ils la gardent toute leur vie, en quelque lieu qu'ils aillent, bien loin des rives du Doubs et des cimes du Jura. Si quelques-uns d'entre eux se rencontrent en pays étrangers, ils se reconnaissent à leurs façons de prononcer certains mots. C'est l'honnête franc-maçonnerie de leur berceau.

Dans un wagon de chemin de fer, nous aurions bien pu cepen-

dant, mon compagnon et moi, rester l'un en face de l'autre, moroses et taciturnes comme deux chiens de faïence posés aux deux angles d'une cheminée. Dans l'étroit compartiment d'un coupé, on est plus sociable, et la conversation s'établit bientôt familièrement entre nous.

Il m'apprend qu'il est le chef d'une fabrique de Morez; qu'il arrive d'Italie, où l'appelait l'intérêt de son négoce, et qu'il vient de faire, sans s'arrêter, trois cents lieues pour rejoindre au plus vite son cher foyer.

« Connaissez-vous Morez? me demande-t-il avec une vivacité qui trahit une cordiale émotion.

— J'y ai été une fois, lui dis-je, et j'en ai gardé un si agréable souvenir, que j'ai voulu y retourner.

— Une jolie ville, monsieur! reprend-il, et un délicieux pays! le meilleur pays de la terre! »

A ces exclamations je reconnais l'amour du montagnard franc-comtois pour son sol natal, et je veux bien admettre son enthousiasme, pourvu qu'il n'essaye pas de décerner à Morez une supériorité sur Pontarlier.

Car, moi aussi, je suis un enfant des montagnes de Franche-Comté, et les montagnards restent fidèlement attachés à leur pays. Ils n'émigrent point comme ceux de la plaine. Ils aiment cette âpre terre qui ne livre qu'à un patient labeur les trésors de son sein; cette rude nourrice qui les berce au bruit des torrents, au sifflement des vents; cette nature gigantesque qui surprend leurs regards par ses phénomènes, et grave dans leur esprit l'image de ses étonnantes et sévères beautés. Si leur destinée les oblige à s'en éloigner, ils en emportent en d'autres contrées le vivace souvenir, et n'aspirent qu'à revoir le roc sourcilleux qu'ils s'exerçaient à gravir dans leur enfance, les cimes escarpées qui, jusque dans les jours d'été, gardent leur blanche couronne, la forêt de sapins avec ses grandes ombres, et la vaste cheminée autour de laquelle ils s'asseyaient dans les longues veillées d'hiver.

Les bois qui croissent sur les montagnes sont d'une essence plus forte que ceux des zones inférieures; les plantes qui y germent spontanément ont aussi plus de saveur; les abeilles y recueillent un miel plus aromatique. N'est-il pas naturel que le cœur de l'homme y puise aussi une plus vive séve et de plus fermes éléments d'affection?

Mon jeune manufacturier ayant fait une suffisante concession à mon clocher de Pontarlier, je me sens en revanche tout disposé à louer aussi son canton, et le fait est que je m'applaudis sincèrement d'avoir choisi cette route pour me rendre en Suisse, au lieu de suivre par Mâcon et Bourg la ligne du chemin de fer.

Au delà de Conliége, cette route s'élève graduellement sur les pentes du Jura, et à tout instant offre aux regards un nouveau point de vue. A la région des vignobles succède celle des céréales, puis celle des bois et des pâturages. Tantôt on s'avance le long d'une crête de rochers, au bord d'un précipice; tantôt on traverse un plateau où les vaches plongent leur museau dans une herbe touffue, en agitant à chaque mouvement les clochettes suspendues à leur col, ces clochettes sonores qu'on appelle, dans le canton de Fribourg, des clarines.

De distance en distance, on s'arrête dans des hameaux où tout annonce l'ordre et l'aisance, dans des villages où prospère le travail de l'industrie. C'est Pont-de-la-Poitte, avec ses actives scieries; Clairevaux, avec son ancien château, ses clouteries, ses forges de fer fin; Saint-Laurent, où l'on compte plusieurs ateliers considérables d'horlogerie; c'est le pays de Grandveaux, qui a donné son nom à cette légion de charretiers qu'on a vus si longtemps circulant sur toutes les routes, transportant du nord au sud, de l'est à l'ouest, toutes sortes de marchandises, à ces habiles et alertes Grandvalliers qui, en 1812, traversèrent toute l'Allemagne et conduisirent leurs convois jusqu'à Wilna; c'est la riche commune de Morbiez, et enfin Morez.

Je faisais ce voyage par un beau dimanche du mois de mai.

Le dimanche des catholiques n'est point le sombre et sépulcral dimanche des anciens méthodistes. Les catholiques ne pensent pas que Dieu, en leur ordonnant de se reposer le septième jour de la semaine, ait voulu par là leur prescrire de se condamner à une morbide inaction, à un ennui qui engendre le spleen.

Dans les montagnes de Franche-Comté, où les prêtres sont fort respectés et les pratiques de la religion très-fidèlement observées, le dimanche se célèbre pieusement et gaiement.

Le matin, sur la route que nous parcourons, les cloches résonnent au loin, et de toutes les maisons des villages, de toutes les habitations éparses sur les flancs des collines, les familles réunies se rendent à l'église. Dans chaque logis, il ne reste qu'une femme ou un vieillard qui *se garde*, selon l'expression du pays, mais qui dira aussi sa prière à son foyer, et le dimanche suivant s'en ira à son tour assister à la messe.

Dans l'après-midi, les hommes se rassemblent autour du jeu de quilles; les uns assis sur les poutres qui leur servent de galerie, les autres lançant de toute la vigueur d'un bras musculeux la grosse boule avec laquelle ils espèrent gagner une *chopine*. Dans ce mâle exercice, qui exige à la fois de la force et de l'agilité, les vieillards entrent quelquefois en lice avec de jeunes rivaux. Lorsqu'un de ces Nestors de la communauté réussit à vaincre un de ses adversaires, ou seulement à lui faire *rampau*, c'est-à-dire à contre-balancer un beau coup, des voix bruyantes acclament son succès, et, tandis qu'il reprend en silence sa place au milieu des spectateurs, par son expression de naïve satisfaction, il semble dire à ceux qui l'entourent : Les gens de mon temps valaient bien ceux d'à présent.

Quelquefois aussi les jeunes hommes non mariés, surtout les élégants, qu'on appelle les *farauds*, se joignent sur la pelouse aux groupes de jeunes filles et dansent en chantant une ronde rustique.

Devant une maison de Pont-de-la-Poitte s'élève un grand sapin

dépouillé de son écorce et décoré seulement à sa sommité de quelques verts rameaux. Il ressemble à un de ces arbres qu'on a pompeusement appelés les arbres de la liberté. Mais ce n'est point en une heure d'effervescence révolutionnaire qu'il a été enlevé à la forêt, et ce n'est point le signe d'une nouvelle constitution. C'est le symbole d'un jour de fête; c'est le mai qui honore la demeure d'une belle et vertueuse Jurassienne, c'est-à-dire d'une des plus notables par ces deux qualités; car chacun sait que toutes les filles de nos montagnes sont belles et vertueuses.

Une cohorte animée circule autour du mai en chantant une chanson composée par je ne sais quel aimable poëte, dans le rustique dialecte du pays, dont mon maître et mon ami, M. Dartois, prépare avec une rare conscience de philologue le dictionnaire.

Vekia veni lo zouli ma,
L'alluetta plainta lo mâ.
Vekia veni lo zouli ma,
L'alluetta lo plainta.
Lo polè prins sa volèia,
E la volèia sainte.

Vekia veni lo zouli ma,
La kée de ma mèia d'za.
Vekia veni lo zouli ma,
D'za la kée de ma meïa.
La kée de ma meïa d'za,
Pindue à ma ceinture[1].

Tout en chantant ainsi, filles et garçons se prennent par la main et forment une chaîne qui se déroule, qui se replie en de

[1] « Voici venir le joli mois; l'alouette plante le mai. Voici venir le joli mois; l'alouette le plante. Le coq prend sa volée et la volaille chante.

« Voici venir le joli mois. La clef de ma mie j'ai. Voici venir le joli mois. J'ai la clef de ma mie; la clef de ma mie j'ai pendue à ma ceinture. »

Dans le curieux ouvrage qu'il a publié sous le titre de *Traditions populaires comparées*, M. Désiré Monnier cite plusieurs autres couplets de cette naïve chanson.

gracieux contours, et de nouveau s'allonge, tandis que chacun frappe du pied en cadence, et qu'à certains intervalles chaque danseur fait rapidement tournoyer sa danseuse. C'est ce que l'on appelle la léchette, une ancienne ronde franc-comtoise.

Les chorégraphes de l'Opéra, les faiseurs de ballets, seraient bien fiers s'ils avaient inventé une telle danse.

« En voyageant, dit un savant écrivain, M. de Bonnstetten, on aperçoit des ruines de mœurs comme on remarque des ruines de bâtiments. »

Ces ruines de mœurs, les plus tristes de toutes, on ne peut s'empêcher de les constater en Franche-Comté. Je me souviens des récits de mon père et du tableau touchant qu'il me faisait des saintes unions de famille, des religieux usages, des habitudes patriarcales de son village natal. Ce vénérable édifice de la sagesse de nos aïeux a été rudement secoué par le vent des révolutions, et sur plusieurs points, sinon renversé, au moins très-lézardé.

Cependant les populations des montagnes ont gardé un sentiment de respect pour le passé, et des coutumes héréditaires que l'on chercherait en vain dans les provinces du centre de la France, qui subissent l'action immédiate, l'action délétère de l'atmosphère de Paris.

Dans ces montagnes, les baptêmes, les mariages, les funérailles, se célèbrent encore comme dans l'ancien temps, avec les mêmes cérémonies, et, je me plais à le dire, avec les mêmes candides superstitions.

En passant par le bourg de Saint-Laurent, nous nous sommes arrêtés devant le convoi d'une jeune fille. Ses compagnes, qui la conduisaient à sa demeure sépulcrale, étaient vêtues de robes blanches, et une couronne de roses blanches fleurissait sur son cercueil.

Quand cette jeune fille a exhalé son dernier soupir, on a ouvert la fenêtre de sa chambre pour que son âme, dit-on, pût librement s'envoler, et l'on a allumé dans le jardin un feu de

paille pour déterminer le départ de cette âme, qui peut-être renonce à regret à la vie terrestre et flotte auprès de la maison.

Le même naïf expédient est employé dans tous les décès, quoiqu'il ne puisse être expliqué dans tous les cas par la même raison spécieuse.

On comprend que l'âme d'une innocente enfant, qui, dans son existence éphémère, n'a connu que les joies du foyer de la famille et les caresses de l'amour maternel, s'en sépare difficilement. Mais combien d'âmes, après leur longue expérience de la vie, n'aspirent qu'à s'en aller hors de ce monde où elles ont subi, selon la mélancolique expression de Shakspeare, les injures du temps, les rigueurs de l'oppression, les dédains de l'homme orgueilleux, les douleurs de l'amour trompé [1]!

Dans nos montagnes de Franche-Comté, nous avons gardé une quantité de légendes de saints et de couvents; car la Franche-Comté est, comme je l'ai déjà dit, un pays de foi et de religion imprégné de croyances espagnoles et de rêveries germaniques. Nos premiers législateurs furent des prêtres, nos plus beaux monuments des abbayes. Le culte de la Vierge est surtout profondément enraciné dans les esprits. Partout elle a ses autels, partout elle a fait des miracles. Ici est l'ermitage où l'on a coutume de l'implorer avant d'entreprendre un long voyage. Là est le sanctuaire rempli d'*ex voto* où les malades sont entrés avec la béquille et d'où on les a vus revenir guéris. Les bateliers consacrent aux bords des rivières un oratoire à la Vierge; les bûcherons placent son image dans le creux d'un arbre ou dans le flanc d'un rocher: les paysans la posent au-dessus de leur maison ou à l'entrée de leur hameau, et tout le scepticisme de nos jours expire devant une de ces humbles chapelles où apparaît une de ces saintes images dépourvues d'ornements de luxe, mais entourées d'hommes à genoux.

[1] *Hamlet*, acte III, scène I.

Si du domaine des légendes de religion et des faits historiques nous passons à celui des traditions fabuleuses, voici tout ce qui a jamais été inventé de plus riant par l'imagination des peuples du Midi, et de plus mystérieux par les peuples du Nord. Comme tous les pays qui ont de longs hivers et de longues veillées, les montagnes de Franche-Comté doivent avoir leurs trésors de croyances romanesques et de récits étranges qui se propagent de chalet en chalet, et qu'une vieille femme répète le soir, tandis que le vent siffle contre les fenêtres et que la neige s'amoncelle sur le toit. Comme dans tous les pays où la nature présente un aspect grandiose et souvent bizarre, où les grottes de rochers, les profondeurs de la forêt, offrent à l'imagination un charme singulier qui l'attire et l'égare dans de vagues rêveries, les habitants de nos montagnes remplacent le raisonnement par la fable. Au lieu d'expliquer par la science les phénomènes qui les surprennent, ils inventent un conte, ils se créent des images fictives.

Ainsi nous avons nos traditions féeriques qui nous sont venues de l'Orient par les pèlerins, par les croisades, et celles qui nous sont venues du Nord par les guerres et les voyages, et celles dont l'origine est si incertaine, dont le caractère est si particulièrement approprié au caractère franc-comtois, que nous pouvons les revendiquer comme nous appartenant réellement.

Ainsi, dans nos forêts, dans nos rivières, au fond de nos vertes vallées, au sein de nos lacs bleus, habitent les fées et les génies, les sylphes et les koboldes. Nos montagnes ont leur esprit puissant et fantasque, comme le Rubezahl de l'Erzgebirge; nos pâturages leur invisible gardien; nos chalets leur Trilby; nos ruisseaux leur Mélusine.

Dans nos cimetières, on voit se lever des morts qui ne peuvent dormir au fond de leur fosse jusqu'à ce qu'ils aient acquitté une dette, ou réparé une injustice. Dans nos bois retentissent les

sons du cor et les aboiements de la meute du féroce chasseur, condamné depuis des siècles à des courses effrénées pour avoir profané le saint jour du dimanche.

La plus aimable de ces fictions est celle de la Dame verte.

La Dame verte, c'est notre Péri, notre sylphide, notre Titania, la déesse de nos forêts, la fée de nos prairies. Elle est belle et gracieuse; elle a la taille élancée et légère comme une tige de bouleau, les épaules blanches comme la neige, les yeux bleus comme une source limpide. Les marguerites des champs s'inclinent à ses pieds quand elle passe, les rameaux d'arbres l'effleurent avec un frémissement de joie. Son regard ranime la nature comme un doux soleil, et son sourire est gai comme celui du printemps. Le jour, elle s'assoit entre les frais taillis, tressant des couronnes de fleurs, ou peignant ses blonds cheveux avec un peigne d'or. La nuit, elle assemble ses compagnes, et toutes s'en vont, vives et joyeuses, danser aux rayons de la lune et chanter. L'hiver, elle habite dans les grottes de rochers où les géologues ne voient que du silex et des stalactites, et qui sont, j'en suis sûr, toutes pleines de rubis et de diamants, dont la fée dérobe l'éclat à nos regards profanes.

Une autre fée franc-comtoise mérite aussi que nous parlions d'elle. C'est la fée Arie[1]. Celle-ci n'a ni l'humeur aussi folâtre ni la vie aussi joyeuse que la Dame verte. Mais c'est la bonne fée de nos chaumières. Elle aime l'ordre et le travail. Partout où elle reconnaît ces vertus, elle les récompense par ses bienfaits. Elle soutient la pauvre mère de famille et les jeunes gens laborieux. On ne la voit presque jamais; mais elle assiste à tout ce qui se fait dans les champs ou sous le toit du chalet. Si le blé que le paysan moissonne est mieux fauché; si la quenouille de la jeune fille produit un fil plus uni et plus fin, c'est que la fée Arie était là et qu'elle a aidé le paysan et la jeune fille. C'est elle

[1] *Du Culte des esprits dans la Séquanie*, par D. Monnier.

aussi qui rémunère les enfants obéissants et studieux, qui leur distribue à Noël des noix et des gâteaux, ce qui fait que tous les enfants connaissent le nom de la fée Arie et parlent d'elle avec respect.

Ainsi je vais sur la route du Jura, rêvant aux jours de mon enfance, où, sous le large manteau de la cheminée en bois, près du feu petillant, j'entendais raconter ces légendes par une bonne vieille femme qui, en poursuivant son récit, teillait activement son chanvre, comme pour mériter l'approbation et les dons de la fée Arie.

Le paysage qui, de toutes parts, se dévoile autour de moi s'accorde merveilleusement avec ces images poétiques. A nos pieds, une vallée profonde où mugit la Bienne; autour de nous, ces fraîches pelouses parsemées de massifs d'arbres, ces charmants parcs qu'on appelle des *prés-bois;* çà et là les majestueuses forêts de sapins dont les cimes aiguës s'élancent dans les airs comme les flèches dentelées des édifices gothiques, dont les rameaux se déploient sur des tapis de mousse, comme les arceaux des cathédrales; plus haut les froides sommités où nul arbre ne peut implanter ses racines, où l'on ne trouve plus qu'une mousse chétive pareille à celle des plaines de la Laponie, et les tiges amères de la gentiane; plus haut, la Dôle, cette reine du Jura, qui, jusqu'au milieu de l'été, conserve son diadème de neige, qui, lorsque les rayons du soleil lui ont enlevé sa virginale couronne de chaque année, retentit des cris bruyants d'une foule de curieux; car de la pointe de sa cime aérienne on peut voir un splendide panorama. De là on contemplera la chaîne des Alpes sur un espace de plus de cent lieues, depuis le Dauphiné jusqu'au Saint-Gothard. De là on plongera ses regards sur l'azur de sept lacs, depuis le lac des Rousses jusqu'à celui de Neufchâtel. Au premier dimanche du mois d'août, les habitants de Morez et des villages environnants se font une fête de gravir au sommet de ce plateau. Quelle noble fête que celle où l'on a pour but de con-

templer une des grandes œuvres de Dieu, un des magnifiques spectacles de la création!

Du pittoresque village de Morbier nous descendons, par une pente rapide, dans une étroite vallée où la Bienne capricieuse est, comme une écolière rebelle, obligée par un maître rigide de suivre son droit chemin. L'intelligente ville de Morez se déroule sur une longue ligne dans ce défilé, comme Salins entre sa double chaîne de montagnes.

Le sol froid où elle s'élève n'encourage guère ses habitants au travail agricole. Le blé n'y mûrit que difficilement. L'orge n'y rend que quatre fois la semence. Ce qu'on y récolte de meilleur, ce sont des pommes de terre et des choux qui mériteraient une mention dans le livre d'or des gastronomes. Les perdrix, si on les consultait au moment de leur mort, ne demanderaient qu'à être ensevelies dans de tels choux.

Mais le travail de l'industrie occupe activement et enrichit cette petite cité. Elle renferme plusieurs établissements très-considérables, et l'on y voit un grand nombre de maisons élégamment bâties. Je ne suis pas apte à juger ses diverses fabrications. Je n'essayerai pas de dire de quelle façon le fer est, là, découpé, laminé, tordu; le bois de sapin fendu en lamettes, arrondi en boîtes de diverses dimensions; le verre taillé et enchâssé; l'émail appliqué à différents métaux, et enfin le cuivre et le bronze argentés et dorés par le procédé Ruolz.

Il y a là des forges importantes. Il sort de là chaque année une quantité de caisses de toute sorte, façonnées pour la plupart par des enfants, qui les vendent à un prix d'une exiguïté incroyable. Il sort de là chaque année une multitude de tournebroches, de quoi occuper toutes les cuisinières de France; plus de cent mille horloges qui auraient charmé Charles-Quint, ce glorieux amateur d'horloges; des cargaisons de clouterie, des millions et des millions de lunettes; et sans cesse ce dernier produit prend un nouveau développement. En voyant ces amas de verres que Morez

exporte de tous côtés, on doit penser que l'humanité entière devient myope, non-seulement dans les hautes régions, mais dans les basses classes de la société, car la plus grande partie de ces lunettes se vend en gros à vingt et un francs les douze douzaines, et en détail à vingt centimes la pièce.

Les hommes qui cherchent une cause à toutes les choses, et qui, dans leurs investigations, doivent souvent être amèrement déçus s'ils comptaient sur le bonheur dont parle Virgile,

> Felix qui potuit rerum cognoscere causas!

ces hommes-là attribueront peut-être la myopie universelle de ce monde aux révolutions qui troublent les consciences et obscurcissent le rayon visuel.

Moi, qui ne suis point doué d'une telle faculté d'observation, je me borne à constater qu'on expédie de Morez une prodigieuse quantité de lunettes.

Tout ce qui est amassé dans les magasins de cette ville, tout ce qui d'ici se répand en Europe et jusque par delà les océans, n'est point fabriqué dans l'intérieur même de cette laborieuse cité. La plupart de ses ouvriers sont disséminés dans les hameaux et les chalets des environs. Il y en a qui, du premier jour de l'an jusqu'à la Saint-Sylvestre, ont constamment la scie ou le marteau à la main. Il y en a d'autres qui ont une double profession : agriculteurs l'été, artisans l'hiver. Au mois de juin, ils conduisent leurs bestiaux dans les pâturages, récoltent leur petite moisson d'orge, de pommes de terre, et façonnent des fromages. Au mois de novembre, ces Cincinnatus des champs de bataille de l'industrie reprennent leurs lames d'acier et taillent les métaux. Leur vie me semble le beau idéal d'une destinée d'ouvriers. Ils ont le bénéfice du labeur agricole le plus pur, le plus fortifiant, le plus salutaire de tous, et, quand ils reprennent leur métier d'hiver, ils travaillent librement près de leur foyer, à côté de leur femme et de leurs enfants.

De judicieux observateurs, M. Léon Faucher entre autres, et tout récemment un éloquent écrivain, M. Jules Simon, nous ont fait une désolante peinture de la misère et de la démoralisation d'une quantité d'ouvriers employés dans les fabriques d'Angleterre et de France. En face de ces scènes déplorables, de ces sinistres drames de l'industrie, l'existence des rustiques artisans de Morez m'apparaît comme une idylle.

J'ai visité un de ces ateliers champêtres, et, en voyant cette calme retraite abritée par une majestueuse forêt, animée par une intelligente occupation, égayée par de douces affections, enrichie par l'esprit d'ordre de la mère de famille et par le produit régulier d'une tâche assidue, je me rappelais les vers de Schiller :

« Ordre saint, enfant béni du ciel, c'est toi qui formes de douces et libres unions; c'est toi qui as jeté les fondements des villes; c'est toi qui as fait sortir le sauvage farouche de ses forêts; c'est toi qui, pénétrant dans la demeure des hommes, leur donnes des mœurs paisibles, et le lien le plus précieux, l'amour de la patrie. »

Puis, en regardant l'honnête cité qui stimule, encourage et solde tant de braves gens, je me surprenais à murmurer cette autre invocation du poëte de la *Cloche :*

« Douce paix, heureuse union! restez, restez dans cette ville. Qu'il ne vienne jamais, le jour où des hordes cruelles traverseraient cette vallée; où le ciel que colore la riante pourpre du soir refléterait les lueurs terribles de l'incendie! »

Une belle route, dont les contours sont habilement ménagés, rejoint Morez aux Rousses. De chaque côté de cette route s'élèvent de grands poteaux qui n'ont pas encore l'honneur de porter ce brin de fer magique qu'on appelle le fil télégraphique, qui sont tout simplement destinés à servir, l'hiver, de guides au voyageur dans les plaines de neige, comme des balises dans les endroits périlleux de l'Océan.

En montant, le matin, sur le siége de la voiture, afin de mieux voir la contrée, il m'a semblé que je renouvelais la gageure de Borée et de Phébus racontée par la Fontaine. J'étais enveloppé dans mon manteau, non point, à mon grand regret,

> Bon manteau bien doublé, bonne étoffe bien forte,

nos manufactures de draps et nos ateliers de confection n'en font plus de pareils.

Borée pourtant semble avoir pris à tâche de me l'enlever, Borée

> Se gorge de rayons, s'enfle comme un ballon;
> Le soleil vient ensuite et dissipe la nue.

Mais, cette fois, la gageure des deux grandes puissances a dû être déclarée nulle.

Borée n'a point été assez habile pour détacher le vêtement que je tenais serré sur ma poitrine, ni Phébus assez chaud pour m'obliger à m'en dépouiller.

Au mois de mai, la montagne des Rousses, élevée à plus de trois mille pieds au-dessus du niveau de la mer, est souvent encore ensevelie sous un froid linceul, et dans les meilleures années commence à peine à reverdir. En regardant ses humides tourbières et ses champs dénudés, je me rappelais l'un des plateaux de la Norvége, le plateau de Jerkind, que je visitais il y a quelques vingtaines d'années.

Mais à Jerkind il n'y a qu'une humble maison dont les propriétaires n'auraient pas le moyen de vivre, si aux chétifs produits de leur sol ils ne joignaient les ressources plus fructueuses d'une auberge. A cette sommité jurassienne, au contraire, on ne compte pas moins de deux mille quatre cents habitants qui possèdent des bois, des pâturages, qui font aussi divers ouvrages d'horlogerie, et ne se plaignent point de leur condition.

Il y a là des hôtels, des cafés, des billards, indice manifeste d'un haut degré de civilisation. Il y a là aussi une vaste église à trois nefs, près de laquelle les physiciens peuvent très-distinctement observer les phénomènes du partage des eaux. Les gouttes de pluie qui tombent sur le toit de cet édifice descendent d'un côté par le lac des Rousses et le lac de Joux vers l'Océan; de l'autre, par la Bienne et le Rhône, vers la Méditerranée. Sorties du même nuage, réunies en un instant à la même place, les unes ploieront sous le faix des lourds bâtiments hollandais dans les brumes du nord; les autres scintilleront au pied des orangers, sous le ciel du midi. Ainsi le vent emporte en diverses régions les graines d'une même plante; ainsi les enfants d'une même famille s'en iront par différents chemins, selon leur destinée.

Le village des Rousses, situé sur la frontière de France, entre la vallée d'Orbe et la vallée de la Bienne, a été plus d'une fois, malgré sa courageuse résistance, envahi par des troupes étrangères. En 1815, une armée de vingt-cinq mille Autrichiens, commandée par le général Frimont, y préleva un lourd impôt.

Il ne me paraît pas probable que les Autrichiens songent maintenant à s'aventurer sur ce terrain des Rousses. Cependant, sous le règne de Louis-Philippe, en 1843, on a commencé à construire sur une éminence, au sud-est du village, un fort de mille mètres de longueur qui n'est pas encore achevé, et dont le devis s'élève à cinq millions.

Que de millions dépensés par les peuples pour se caserner les uns en face des autres, pour défendre une ligne de terrain sur ce globe où tant de vastes espaces restent inoccupés!

Dans mes rêveries franc-comtoises, souvent je songe qu'un temps viendra où toutes ces forteresses seront rasées, et, comme les remparts de Francfort, de Leipzig, de Hambourg, de plusieurs autres villes d'Allemagne, transformées en jardins; où la poudre, découverte par un innocent moine de Fribourg, ne sera plus employée que par les ingénieurs pour faire sauter des roches in-

commodes, et par les artificiers pour composer de lumineuses fusées; où les sabres et les baïonnettes serviront à fabriquer de pacifiques instruments de travail; où les canons, sur lesquels Richelieu faisait graver cette terrible devise : *Ultima ratio regum*, seront fondus en clochettes champêtres, à moins qu'on ne les relègue dans les musées, comme des objets de curiosité.

« La terre est ma mère, et je m'assieds sur le sein de ma mère, » disait un chef indien à un de nos gouverneurs du Canada.

« Les arbres ont une âme, disaient les anciens Germains; ils gémissent et saignent quand on les mutile d'une main profane. »

Cette bonne terre! elle garde fidèlement la semence qui lui est confiée. Elle la fait germer, elle la multiplie dans ses entrailles; et, pour quelques grains qu'elle a reçus, rend aux laboureurs de beaux épis dorés.

Ces arbres ombragent notre berceau, réjouissent notre jeunesse, étendent leurs rameaux protecteurs sur notre tombe.

J'ai pour la terre et pour les arbres une sorte de culte comme les Indiens de l'Amérique, comme les poëtes mythologiques de la Grèce, comme les peuples primitifs de la Gaule.

N'est-ce pas une affreuse chose à voir que les vertes prairies lacérées, déchirées par les boulets; les forêts dévastées par le feu ou le fer aveugle, l'azur des lacs paisibles, l'éclat des horizons de pourpre obscurcis et voilés par la fumée des combats, toute la sérénité d'un lieu charmant, toute l'harmonie d'une riante ou majestueuse scène anéanties par la fureur d'une lutte acharnée? Je ne parle pas des autres suites de la bataille, du sang de l'homme versé par la main de l'homme, des trouées faites dans de vaillants bataillons par l'obus et la grenade, des blessés et des morts gisant l'un auprès de l'autre, de tant de nobles cœurs qui, en une minute, ont cessé de battre, et de tant de pauvres mères qui pleureront quand on chantera le *Te Deum* de la victoire!

Grâce au ciel, je n'ai point à redouter à présent sur le chemin que je parcours un si effroyable spectacle.

Mon conducteur, qui, dans son instinct de conservation, a jugé prudent de se réconforter aux Rousses par un bon verre d'eau-de-vie, fouette ses chevaux d'un air guilleret, et nous descendons rapidement la côte de Saint-Cergues.

Je voudrais la descendre encore plus vite, car il me tarde d'arriver à une esplanade dont je me souviens.

Enfin la voilà. A l'un des détours de la route, ouverte en cet endroit comme une clairière, entre les tiges colossales de sapins, de chênes, de hêtres qui l'entourent, à mes yeux apparaît tout à coup, comme une scène de théâtre au lever du rideau, la vallée justement célèbre dans le monde entier, le lac Léman, ce splendide miroir du ciel; d'un côté, les murs de l'austère Genève; de l'autre, la flèche de la cathédrale de Lausanne et les féeriques terrasses de Vevay. Sur la rive septentrionale, les vertes prairies, les frais enclos, les charmantes villes du canton de Vaud; sur la rive savoisienne, les coteaux chargés de pampres, les forêts d'arbres fruitiers, puis les pâturages et les rocs arides, tout un amphithéâtre d'une étonnante variété, montant de gradin en gradin, de zone en zone, jusqu'aux cimes du Buet, du Môle, du Saleve; jusqu'à ces sommités aériennes qui, selon l'expression du poëte anglais Rogers, semblent appartenir au ciel plus qu'à la terre; jusqu'au dôme arrondi du mont Blanc, qui, avec son perpétuel manteau de glace, s'élève au haut de l'immense espace comme un immuable emblème de l'éternité.

Çà et là se déroulent de grandes ombres, çà et là flottent de légères vapeurs pareilles à des écharpes d'argent. Mais le lac est inondé de lumière, et les barques des pêcheurs avec leurs voiles triangulaires s'y balancent comme des cygnes aux ailes blanches, et villes et villages, tourelles superbes, chalets agrestes, champs féconds, prés sauvages, asile de l'aigle et du chamois, régions éthérées, source des torrents, trône des avalanches, tout ce qui

plaît aux regards de l'homme, tout ce qui occupe son esprit, émeut, exalte ou terrifie son imagination, tout est réuni là par une des magnificences de la nature dans un cercle de quelques lieues.

O mes jours de jeunesse! En ces jours-là j'ai contemplé pour la première fois ce merveilleux spectacle. Je le revois de nouveau après avoir erré longtemps en de lointaines contrées, et, dans l'émotion que j'éprouve, je me réjouis de penser que le cœur de l'homme, sous la neige des années, comme le sol sous la neige des hivers, garde encore son rayon céleste et ses facultés vitales!

CHAPITRE DEUXIÈME

Le lac Léman. — Ses principaux caractères. — Ses phénomènes. — Les lacs célèbres. — Les illustrations du lac de Genève. — Voltaire. — Visite de Gibbon à Ferney. — Le château de Nyon. — Aubonne. — Tavernier. — Chillon. — Bonnivard. — Coppet. — Son ancienneté. — Bayle. — Hoguer. — M. Necker. — Madame de Staël. — Diodati, maison de campagne de Byron. — Souvenirs de Byron. — Lausanne. — Ses savants et ses lettrés. — Gibbon et sa conversion. — Une page de l'histoire de Lausanne. — La cathédrale et le zèle des Bernois. — Une récente révolution. — Rousseau et la *Nouvelle Héloïse*. — Hommes illustres de Genève. — Le cardinal de Brogni et sa légende. — Calvin. — Ses violences. — Ses cruautés. — Son imposture. — Caractère des Génevois. — Le Léman et le Saint-Bernard.

Le lac Léman a dix-huit lieues de longueur et trois de largeur. C'est le plus grand lac de la Suisse, et l'un des plus attrayants par la variété et l'étendue des tableaux qui l'entourent; son bassin s'arrondit en forme de croissant, entre le canton de Genève, le canton de Vaud, le Valais et les montagnes de la Savoie; son onde limpide reflète la verdure des bois et des vignes, les façades d'une quantité d'élégantes villas, les terrasses des jardins fleuris. Un voyageur anglais, M. Forbes, le compare au miroir azuré de l'Atlantique rayonnant autour des Antilles; Byron le compare à un beau rêve. Boufflers, traduisant en son style prétentieux une théorie géologique, dit en voyant la vallée du Léman : « Un jour, l'Océan visita cette vallée, en devint amoureux et lui laissa son portrait. »

Ce lac présente, en effet, l'image d'un océan par le mouvement

de ses eaux et par leur profondeur, qui, près de Meilleraie, est de douze cents pieds. Comme l'Océan, il est agité par des vents que les bateliers du pays désignent par des noms spéciaux : le *Joran*, la *Bise noire*, le *Séchard*, le *Bourguignon*, le *Vendaire*. Comme l'Océan, il est quelquefois traversé par des trombes gigantesques; il a ses heures d'orage terrible. Byron et Shelley faillirent un jour périr dans une de ces tempêtes que nul pêcheur n'ose affronter. Comme l'Océan, il ronge incessamment, sur certains points, ses bords, tandis que sur d'autres il est ensablé et refoulé par les dépôts de graviers et de limon que le Rhône charrie dans sa course impétueuse. Comme l'Océan enfin, ce lac a une espèce de flux et reflux. Au printemps et en automne, ses flots se dirigent par un mouvement lent, mais continu, vers la côte, puis reviennent sur eux-mêmes. Un autre phénomène curieux du Léman est celui qu'on appelle les *Seiches*. Dans les jours orageux, ses eaux s'élèvent tout à coup, comme par une sorte de secousse souterraine, à un ou deux mètres de hauteur, puis s'affaissent graduellement, comme une marée; chaque année, en outre, elles grossissent régulièrement par la fonte des neiges, par la crue du Rhône. En été, leur niveau est ordinairement de deux mètres plus élevé qu'en hiver; et jamais il n'est emprisonné par les glaces, ce beau lac qu'on vient voir de si loin; sans cesse il est sillonné par les barques des marchands, par les nacelles des pêcheurs, par les agiles bateaux à vapeur; et celui qui ne se lasse pas de l'admirer quand tout reverdit et s'épanouit sur ses bords aimera encore à le contempler dans l'austère aspect de ses ceintures de collines et de ses remparts de rocs revêtus d'un manteau de neige.

Dans la circonférence du petit globe terrestre sur lequel s'agite la fourmilière humaine, il est des lieux privilégiés auxquels la nature donne une beauté riante ou solennelle, et que la Providence semble réserver à la plus vive action de l'homme.

Les rives de ce lac magnifique qu'on appelle la Méditerranée ont été le berceau de trois religions répandues dans l'univers en-

tier, le temple des arts, l'arène des plus grands combats et le théâtre de la civilisation moderne.

Autour du golfe du Mexique, l'Europe a implanté son premier étendard dans sa découverte du Nouveau Monde.

Autour du lac Supérieur, dans les profondeurs de l'Amérique du Nord, se sont rassemblées les principales tribus de la race indienne.

Autour du lac Mælar, ce charmant lac de Stockholm, subsistent les légendes mythiques, les chroniques chevaleresques et les plus brillantes pages de l'histoire de Suède.

Autour du lac Ladoga, s'élève dans sa jeune splendeur la capitale de Pierre le Grand.

Autour du lac de Genève, il y a eu un perpétuel mouvement d'art, de science, de poésie, suscité ou entretenu par les fils de cette terre féconde, par des proscrits qui trouvaient un refuge dans cette contrée libérale, par de nobles voyageurs qui se plaisaient à séjourner dans ce délicieux pays. Quiconque visite la vallée du Léman avec une pensée littéraire s'y arrêtera en plusieurs endroits, devant une habitation où subsiste le souvenir de quelque œuvre importante et de quelque nom illustre.

A tout seigneur tout honneur. Commençons notre revue par Ferney.

Le domaine où Voltaire passa les vingt dernières années de sa vie dans la perpétuelle inquiétude de son orgueil appartient maintenant à un riche joaillier qui ne se soucie nullement d'occuper le monde de son importance, qui y jouit en paix des fruits de son honnête labeur. L'église, sur les portes de laquelle l'auteur du *Dictionnaire philosophique* faisait graver, dans l'impudence de sa vanité, cette insolente inscription : DEO EREXIT VOLTAIRE, est maintenant transformée en une maison de ferme, où de braves gens prient humblement le Dieu que le cynique philosophe outrageait en prétendant lui rendre hommage. La salle de spectacle, où il se complaisait à jouer lui-même un rôle dans ses compositions dra-

matiques, a été démolie. L'orme qu'il se glorifiait d'avoir planté de sa main, comme un simple paysan, a été, en 1824, brisé par la foudre. La chambre à coucher où, pendant tant d'années, un ingénieux concierge a vendu tant de lambeaux de rideaux et de vêtements, tant de cannes, tant de reliques inépuisables aux naïfs admirateurs du grand homme, est occupée à présent par une bonne mère de famille, qui, je l'espère, y est entourée de meilleures reliques.

Les gazettes de la fin du dix-huitième siècle sont remplies d'une foule d'anecdotes sur le séjour de Voltaire à Ferney; en voici une qui est peu connue et qui mérite d'être citée.

Pendant que le coryphée des encyclopédistes écrivait, dans sa retraite, ses galantes épîtres et ses sentences vénéneuses, Gibbon, qui habitait alors Lausanne, se permit un jour de censurer une des œuvres du maître. Là-dessus grande colère du philosophe, qui, en proclamant les principes de tolérance universelle, n'admettait, en ce qui le concernait personnellement, ni le blâme, ni la contradiction; il voulut infliger une punition à son impertinent critique, et l'on sait qu'il était assez habile dans ses procédés de châtiments.

Un matin Gibbon reçoit par la poste une enveloppe timbrée de Ferney, et renfermant une caricature, sa propre caricature. Le célèbre historien anglais était laid et fort affligé de sa laideur. Voltaire le frappait à son endroit sensible.

Gibbon, pourtant, ayant surmonté l'impression désagréable qu'il a éprouvée en regardant son hideux portrait, se dit : Il faut que je voie si l'homme qui se raille ainsi de moi est un Adonis. Et le voilà qui se met en route, arrive à Ferney, et se fait annoncer au maître du château; mais Voltaire refuse de le recevoir et s'enferme dans sa chambre.

« Je suis venu ici pour le voir, s'écrie d'un ton résolu Gibbon; je ne m'en irai pas que je ne l'aie vu! » Et il s'installe dans le salon.

Deux jours après, Voltaire, impatienté de cette ténacité, lui adresse une note ainsi conçue : « M. Gibbon commet une tout autre erreur que Don Quichotte. Le chevalier de la Manche prenait les auberges pour des châteaux, et le voyageur anglais prend les châteaux pour des auberges. »

Après avoir lu cette épigramme, Gibbon se décide à partir; mais, en traversant le parc, il aperçoit un palefrenier promenant une jument pour laquelle Voltaire avait une prédilection particulière, et aussitôt l'idée lui vient d'obtenir par un subterfuge la satisfaction qu'il n'a pu se procurer par ses fermes instances. « Quel beau cheval ! dit-il au valet; je voudrais bien l'acheter. En ce moment, je n'ai pas le temps d'observer son allure, mais je te donnerai une bonne gratification si demain matin tu veux le faire galoper dans la cour. »

Le lendemain, Voltaire, entendant résonner le pas de sa jument favorite, met la tête à sa fenêtre. Le rusé Gibbon, qui se tenait caché près de là, derrière un massif d'arbres, s'avance tout à coup et s'écrie en riant : « Ah! ah! enfin, je vous ai vu; vous êtes laid, très-laid, beaucoup plus laid que moi ! » Puis il s'éloigne.

Voltaire, furieux, appelle le palefrenier et lui dit : « Cours après cet homme et demande-lui douze sols, puisqu'il est venu dans ma maison comme dans une ménagerie.

— Très-bien! répond l'imperturbable Gibbon au domestique qui lui adresse cette requête; je ne te donnerai pas seulement douze sols pour avoir regardé la bête curieuse, je t'en donne vingt-quatre pour la voir une seconde fois. »

La chronique ajoute qu'après ces scènes d'hostilité l'historien du *Siècle de Louis XIV* et l'historien de la *Décadence de l'Empire romain* firent la paix, dînèrent ensemble et vécurent en assez bonne intelligence.

Dans la petite ville de Nyon est un château gothique, qui fut habité par Bonstetten, l'intéressant écrivain, l'auteur de plu-

sieurs ouvrages où un esprit ingénieux s'allie à une sage philosophie. Bonstetten remplissait là les fonctions de bailli; mais il aimait les lettres plus que l'exercice du pouvoir administratif, et il se plaisait à attirer autour de lui ceux qui, comme lui, avaient le goût de l'étude. Sa demeure fut longtemps et assidûment fréquentée par Jean de Müller, le célèbre historien, par deux aimables poëtes allemands, Mathisson et Salis, et par une spirituelle femme de Danemark, madame Christian Brun, qui visita plusieurs fois le midi de l'Europe, et décrivit avec talent les lieux qu'elle avait parcourus.

Près de cette antique cité de Nyon, sur l'un des plus riches coteaux du pays de Vaud, est la bourgade d'Aubonne. Là vécut, pendant plusieurs années, Tavernier, cet aventureux marchand de diamants, cet intrépide voyageur qui, de même que Sindbad le marin, traversa sept fois les régions de l'Orient.

Fils d'un fabricant de cartes géographiques, Tavernier dut, dès son bas âge, familiariser sa pensée avec les contrées étrangères dont il voyait sans cesse la configuration, et, par là même, en venir tout naturellement à l'idée de les explorer.

A dix-sept ans il partait pour l'Angleterre; de là il se rendait en Flandre, en Allemagne, puis en Hongrie, où il entrait, en qualité de page, dans la maison du vice-roi; mais il n'était pas d'une de ces natures qui peuvent se délecter dans l'indolence d'un palais; bientôt il se remit en route, parcourut l'Italie, puis la Suisse, puis la Pologne, et enfin s'embarqua pour Constantinople.

A vingt-quatre ans, il avait visité la plus grande partie de l'Europe, et il avait appris à parler la langue des différents pays où l'emportait sa nomade ardeur. Par hasard il en vint à étudier la valeur des pierres précieuses, et de cette étude il se fit une profession. Il s'en alla en Perse et dans les Indes, jusque dans le royaume de Delhi, jusqu'aux célèbres mines de Golconde, franchissant hardiment les déserts, bravant tous les périls, vendant aux

fastueux princes de l'Orient les perles et les rubis qu'il avait recueillis de côté et d'autre.

Plusieurs fois il revint en France, déjà enrichi par le produit de ses intelligentes spéculations; mais, entraîné par la passion des voyages, cette douce, inquiète et fascinante passion, plus que par le désir d'accroître sa fortune, il partait de nouveau et s'en allait résolûment dans des contrées où l'on regardait comme un phénomène l'arrivée d'un Européen.

En 1670, il revint avec un trésor de pierreries qu'il vendit à la cour de Versailles, et Louis XIV lui donna un titre de noblesse; et l'heureux Tavernier, qui avait vu dans sa jeunesse les beaux sites du canton de Vaud, acheta le château d'Aubonne; en mémoire de ses longues navigations, il donna à son château la forme d'un navire : une cour oblongue en représentait la quille, et une tour élevée le grand mât. Du haut de cette tour, il voyait devant lui le lac Léman, tantôt riant et azuré comme une rade paisible, tantôt agité par les vents et orageux comme la mer; et il contemplait ce spectacle avec une douce quiétude; il était dans son bon vaisseau, solidement ancré sur le sol, à l'abri désormais de toutes les tempêtes; il le croyait du moins, le naïf voyageur! mais il ne songeait pas aux périls de la prospérité, plus redoutables souvent que ceux de l'adversité. Il fut entouré de flatteurs qui, en excitant et en caressant son amour-propre, lui firent faire de folles dépenses; il entreprit de nouvelles spéculations, dans lesquelles il échoua; il confia une cargaison considérable de marchandises à un de ses neveux, qui s'en alla en Orient, et garda pour lui le trésor qu'il devait faire fructifier pour son oncle. Enfin Tavernier, ruiné par ses propres erreurs, affaibli par l'âge, mais soutenu encore par l'énergie de son caractère, abandonna son château à ses créanciers, et, recueillant les débris de son naufrage, se décida à retourner en Orient, dans l'espoir d'y faire une nouvelle fortune.

Il avait alors quatre-vingt-trois ans; et l'on sait qu'il atteignit paisiblement Moscou. Mais là on ne trouve plus aucun indice sur

la fin de sa vie. Les uns disent qu'il mourut dans cette ville; d'autres, qu'en descendant le Volga avec une barque chargée de marchandises, il fut attaqué et égorgé par des Tartares.

Son habitation avait été achetée par le fils aîné de l'amiral Duquesne, qui s'y réfugia après la révocation de l'édit de Nantes, emportant avec lui, comme un pieux Énée, les reliques de son foyer natal, le cœur de son noble père. Ce château fut revendu ensuite à la république de Berne. La municipalité d'Aubonne y a établi ses écoles primaires et son tribunal.

A quelques lieues de là, dans un donjon de l'aspect le plus pittoresque, subsistent les vestiges d'un autre vaillant homme, illustré à jamais par le génie de Byron : nous voulons parler des remparts de Chillon et de Bonnivard. Il resta enfermé là pendant de longues années, cet ardent défenseur de l'indépendance genevoise, cet inflexible adversaire du duc de Savoie; il a laissé l'empreinte de ses pas sur le pavé de sa prison souterraine : « Que ces empreintes ne s'effacent jamais! s'écrie le poëte anglais; elles sont un appel à Dieu contre la tyrannie. »

Bonnivard n'était pas seulement un des plus courageux citoyens de Genève, c'était un esprit éclairé et un savant. Après avoir sacrifié sa fortune et souffert les plus cruelles persécutions pour résister aux invasions d'un prince ambitieux, quand il eut recouvré sa liberté, il prêcha la tolérance dans la cité calviniste. Dès sa jeunesse, il avait aimé l'étude; dans les dernières années de sa vie, il s'y livra assidûment : il a laissé des manuscrits qui attestent une sérieuse instruction, et il a fondé la bibliothèque de Genève.

La tradition de Bonnivard, les vers de Byron, m'ont attiré à Chillon; mais ces sombres murs, assiégés, envahis à différentes reprises par une soldatesque farouche, et ces affreux cachots, où languirent et périrent d'innocentes victimes, n'éveillent dans l'esprit que de tristes pensées.

Lorsque je retournerai sur les rives du lac de Genève, il me sera plus agréable d'aller revoir le château de Coppet.

La seigneurie de Coppet est l'une des plus anciennes de la Suisse. Là s'élevait un manoir féodal qui a successivement appartenu aux sires de Grandson, aux comtes de Savoie, puis à ceux de Gruyères, puis à diverses familles.

En 1536, les Bernois envahirent le canton de Vaud; la petite forteresse de Coppet leur résista bravement; mais elle n'avait ni assez d'hommes ni assez de munitions pour repousser une armée nombreuse : elle fut prise, saccagée, incendiée.

Sur les ruines de ce vénérable édifice s'élève le château actuel : un bâtiment carré, d'une forme un peu lourde, la façade tournée du côté du lac, une tour ronde et massive à ses deux extrémités.

Au dix-septième siècle, ce domaine appartenait au burgrave Dohna, chez lequel Bayle, le célèbre Bayle, occupa pendant quelques années l'emploi de précepteur. Dohna vendit ensuite cette propriété à Sigismond d'Erlach, qui la revendit à Hoguer, le riche banquier de Saint-Gall, un autre Samuel Bernard.

Moins heureux pourtant que ce riche financier, Hoguer, après avoir livré ses capitaux à Louis XIV, ne pouvait en obtenir le remboursement. Après de longues et inutiles négociations, il se rendit à Versailles, dans l'espoir d'y recouvrer au moins quelques parcelles de ses trésors, et il y arriva dans un tel état de dénûment, qu'il s'estima heureux de trouver un asile dans l'obscure demeure d'une pauvre femme. Une pareille situation devait naturellement lui inspirer un plus vif désir de faire valoir son bon droit. Il rédigea en effet de nouveaux placets; il pétitionna, postula, sollicita par écrit et de vive voix, puis tout à coup il s'arrêta.

Une légende suisse, qui me paraît assez philosophique, rapporte que Hoguer, étant allé un jour interroger une devineresse sur le succès de ses démarches, s'en revint de cette consultation, la tête baissée, le regard pensif. La devineresse lui avait dit : « Tant que tu seras pauvre, tu jouiras d'une bonne santé; du moment où tu auras repris possession de ta fortune, tu tomberas dans la langueur, puis tu mourras. »

Le bon Hoguer tenait à prolonger son existence, si misérable qu'elle fût. « Mieux vaut, se disait-il,

« Mieux vaut goujat debout qu'empereur enterré. »

Il se résigna donc à abandonner ses magnifiques créances et à vivre chétivement dans son humble gîte; puis, dans sa pauvreté, qui ne pouvait, quoi qu'en eût dit la prophétesse, l'affranchir des lois de la nature, il mourut; il mourut oublié de tout le monde, et surtout, je pense, de ceux qui lui devaient des millions.

Pendant ce temps, sa propriété de Coppet était occupée par un négociant de Francfort, qui la vendit à M. Necker, et de là date pour nous son illustration, une illustration dont je ne connais pas un autre exemple dans l'histoire des lettres.

On a vu, en effet, à diverses époques et dans divers pays, l'auréole littéraire ou scientifique rayonner à la fois sur plusieurs membres d'une même famille, ou descendre, dans cette famille, d'une génération à l'autre. On a vu apparaître en France les deux Corneille, les deux Racine, et dans le monde artistique les Vernet; en Allemagne, les deux frères Grimm, ces profonds philologues, et les deux Humboldt; en Danemark, les deux Œrsted, le physicien et le jurisconsulte; en Italie, les Scaliger, les deux Tasse, Bernardo et Torquato; en Angleterre, les Pitt; en Hollande, les Van Lennep; en Suisse, les Bernoulli; et dans ma chère province de Franche-Comté, on se plaît à citer la savante famille des Chifflet, qui a produit cinq générations de savants.

Mais je ne sache pas que nulle part on puisse rien signaler de semblable à la séve continue d'intelligence qui d'abord se manifeste par M. Necker et madame Necker de Saussure, qui ensuite éclate dans le génie de madame de Staël, et qui à présent nous étonne et nous charme encore par les œuvres d'une quatrième génération.

Les nobles propriétaires de Coppet n'étaient point dans leur château quand je m'y présentai pour le visiter; mais une brave

femme, habituée par eux au langage le plus courtois, apaise la voix de Pyrame, le fidèle chien de garde, et s'avance poliment au-devant de l'étranger et lui ouvre la porte des appartements qu'il désire voir.

J'ai visité avec respect cette bibliothèque où madame de Staël passa tant d'heures de fécondes études, ce salon où elle réunit autour d'elle tant d'hommes distingués, qu'elle tenait captivés par l'élan de son esprit et le charme de sa conversation.

J'ai été ensuite me promener dans le parc, un vaste parc avec des arbres séculaires, un sapin gigantesque, des chênes qui, peut-être, ont été plantés du temps des sires de Grandson, l'ombre et le recueillement, un silence solennel interrompu seulement par le sifflement d'un chardonneret, par le murmure d'un ruisseau limpide qui coule dans un ravin voilé par de verts rameaux, et je ne pouvais me lasser de parcourir ces fraîches pelouses, ces sentiers fleuris.

Presque en face de ce château de M. le duc de Broglie, sur l'autre rive du lac, est la maison Diodati, qui, en 1816, fut occupée par Byron. J'y ai été, un matin, par une belle route qui d'abord serpente entre les flots du lac et les faubourgs de Genève et les coquettes habitations de plusieurs riches patriciens, puis monte graduellement sur les flancs d'une colline parsemée de verts enclos ombragés par des arbres fruitiers, puis traverse l'agreste village de Cologny.

De toutes les villas qui encadrent le Léman, il n'en est pas une qui, par sa situation et sa structure, m'ait semblé plus attrayante que la maison Diodati : elle s'élève sur le penchant d'un vert coteau, vis-à-vis des fécondes campagnes, des riantes cités du canton de Vaud, des cimes majestueuses du Jura. Un vaste jardin entoure cette maison : des tilleuls et des marronniers lui font une sorte de voile mystérieux, des lierres vivaces tapissent ses murs de leurs feuilles lustrées, et un vaste balcon est suspendu à sa ceinture. Du haut de ce balcon, le regard plane, d'un côté, sur la ville

de Lausanne, les terrasses de Vevay, les tours de Chillon; de l'autre, sur la cathédrale de Genève, et, de toutes parts, sur le miroir du lac et les merveilleuses images qui décorent ses contours.

C'est là qu'il vint se réfugier, le grand poëte, après un de ces naufrages du cœur, dans le tourbillon de la vie, plus terribles et plus irréparables que ceux d'une fortune dans les profondeurs de l'Océan! Ses espérances conjugales évanouies; son bonheur domestique perdu; ses meubles et ses livres saisis par des mains rapaces; son nom souillé par la calomnie; sa gloire d'écrivain harcelée par de faméliques insectes, outragée par l'envie! c'est là qu'il se retira, comme un lion blessé, dans l'amertume de sa douleur et la sublime émotion de son génie.

Là, il avait pour compagnons habituels de sa solitude une autre victime des emportements de l'imagination, l'impétueux Shelley, le sceptique auteur de la *Reine Mab*,

Wandering outlaw of his own dark mind [1].

et le fantastique, le vaniteux Polydori, dont il supportait, avec une étonnante bonté, les bizarreries et les fanfaronnades [2].

« Celui, dit-il, qui a vieilli dans ce triste monde, par l'action plus que par les années; celui qui a pénétré dans les profondeurs de la vie, de telle sorte qu'il n'y peut plus éprouver aucune surprise, que ni l'amour, ni la souffrance, ni la renommée, ni l'ambition, ni aucune lutte ne peut plus entrer, comme une lame aiguë, dans la ferme, silencieuse patience de son cœur, celui-là

[1] Vagabond outlaw de son esprit sombre.

[2] « Quelle supériorité avez-vous sur moi? lui demandait, un jour, en traversant le Rhin, le présomptueux Italien; quelle chose pouvez-vous faire que je ne puisse faire moi-même? — Trois choses, lui répondit tranquillement Byron : je puis franchir, dans sa plus grande largeur, cette rivière à la nage; je puis moucher une chandelle, avec une balle de pistolet, à vingt pas de distance, et j'ai composé un poëme dont il s'est vendu, en un jour, quatorze mille exemplaires. » (Le *Corsaire*.)

peut dire pourquoi sa pensée cherche un refuge dans les grottes solitaires[1]. »

Parfois cependant, de sa grotte solitaire il allait faire quelques visites à Genève ou à Coppet; il allait dîner avec madame de Staël et vantait les agréments de sa maison[2].

Parfois il s'absorbait dans la contemplation du lac paisible, et il écrivait dans son poëme de *Child-Harold* :

« Je suis subjugué par la surface de cristal du Léman, par ce miroir où les étoiles et les montagnes se reflètent avec leur calme solennel[3]. »

Parfois il s'en allait, avec ses tristes pensées, loin du village, loin de la ville, loin de toute habitation humaine, dans une solitude profonde.

« Là où s'élevaient les montagnes, là étaient ses amis; là où roulait l'Océan, là était sa demeure; le désert, la forêt, la caverne, l'écume des écueils, s'associaient à son âme et lui parlaient un langage plus clair pour lui que l'idiome de sa terre natale[4]. »

Parfois encore, il passait de longues heures avec Shelley, dans le silence de la nuit, à s'entretenir avec lui des mystères de la doctrine humaine, des songes de son imagination.

C'est dans ses promenades sur le lac et dans cette calme retraite de Diodati qu'il composa son dramatique poëme du château de Chillon, et cette scène saisissante intitulée le *Rêve* (the Dream), où il a raconté son fatal mariage et son ode de Prométhée, et cette élégie touchante : « Si je pouvais remonter le fleuve de mes années jusqu'à la première source de mes sourires et de mes larmes, je ne voudrais point retracer le torrent des heures entre leurs rives dévastées et leurs fleurs flétries; je voudrais qu'il continuât,

[1] *Child-Harold*, canto III, 5e strophe.

[2] Madame de Staël has made Copet as agreable as society and talent con make ung place on earth. — Lettre à Murray, septembre 1816.

[3] *Child-Harold*, canto III, 58e strophe.

[4] *Child-Harold*, canto III, 13e strophe.

comme à présent, son cours, jusqu'à ce qu'il se perde dans les flots sans nom! »

C'est là aussi qu'il écrivit l'un de ses plus admirables poëmes, son troisième chant de *Child-Harold*, qui commence et qui finit par un accent d'amour et de douleur, adressé à sa fille qu'il ne devait jamais revoir.

Nul homme n'a produit, sur les rives du Léman, des œuvres comparables à celles de Byron; nul poëte n'a, comme lui, glorifié la beauté de ce lac, dans sa sérénité et dans ses tempêtes. Et maintenant, qui le croirait? la maison où il a vécu et qu'il a consacrée par son génie est à peu près oubliée : « Les Anglais eux-mêmes, me disait la concierge qui me la montrait, ne viennent plus la visiter. » Et cette maison Diodati, avec son jardin, ses arbres majestueux, ses magnifiques points de vue et son honneur poétique, est à louer pour quatre mille francs!

Quatre mille francs! le prix d'un de ces bâtons de perroquet qu'on appelle une maison de campagne, dans les environs de Paris.

Lausanne a aussi ses illustrations littéraires et scientifiques. Au seizième siècle, les Bernois, qui s'étaient emparés du pays de Vaud et des biens des monastères, eurent la bonté d'employer une parcelle des anciennes dotations religieuses à fonder, dans la capitale du canton, un établissement d'instruction, décoré du nom d'Académie. Des hommes distingués ont été professeurs à cette école : Conrad Gesner, qu'on a surnommé le Pline de l'Allemagne, Théodore de Bèze, Henri Estienne, fils du célèbre Robert Estienne, y ont successivement enseigné le grec.

Quelque temps avant la révolution démocratique qui bouleversa toutes les institutions du pays de Vaud, M. Sainte-Beuve fit, à l'Académie de Lausanne, un cours de littérature brillant. Le recteur de cette Académie était alors M. Porchat, à qui nous devons plusieurs œuvres poétiques d'un goût délicat, et qui publie en ce moment une excellente traduction des œuvres de Gœthe.

Tissot, l'habile, le savant médecin, a aussi longtemps vécu à Lausanne, et s'y est fait aimer et vénérer : les hommes d'étude lui doivent de la reconnaissance; il a fait pour eux un livre rempli de sages enseignements[1].

Les Anglais lettrés qui visitent Lausanne ne manquent guère, en général, de se faire indiquer la maison où leur compatriote Gibbon composa son *Histoire de la décadence et de la chute de l'Empire romain;* ils pourraient voir aussi, dans la même cité, la maison où cet illustre écrivain rentra dans le giron du protestantisme; car chacun sait qu'à l'âge de seize ans Gibbon, après avoir lu l'ouvrage de Bossuet sur les *Variations de l'Église*, abjura résolûment la doctrine qui lui avait été enseignée dès son enfance. En apprenant cette nouvelle, son père, furieux, le fit aussitôt partir pour Lausanne et le plaça sous la tutelle d'un ministre protestant, nommé Pavillard. Là, le jeune rebelle fut sermonné et morigéné de toute façon. Sans cesse, M. Pavillard lui représentait les horreurs de la papauté et la haute sagesse des principes du libre examen. Je pense que les arguments du zélé prédicateur étaient fort ingénieux et très-habilement développés; de plus, il y joignait une sévère pénitence. Le père de Gibbon, en éloignant son fils, ne lui allouait qu'une minime pension, et M. Pavillard, qui, dit-on, était fort avare, se faisait un pieux devoir d'économiser une partie de cette pension pour châtier, par un sévère régime, l'infidèle étudiant d'Oxford. A la fin, Gibbon, fatigué de souffrir la faim, le froid, dans son gîte helvétique, et fatigué peut-être aussi des longues remontrances de son instituteur, déclara qu'il s'était trompé, que M. Pavillard était bien supérieur à Bossuet, et qu'il croyait rentrer dans la vraie voie en se ralliant au doyen du protestantisme. En réalité, il ne croyait plus à rien et n'avait plus qu'une profonde indifférence en matière de religion. Son apparente soumission ayant pourtant fléchi la colère de son père, il fut

[1] *De la santé des gens de lettres*, 1 vol. in-12. 1769.

libéré de sa captivité, s'en alla voyager en Italie, puis retourna en Angleterre, où il se livra à ses études favorites et publia les premiers volumes de sa grande œuvre historique.

En 1783, il revint à Lausanne, non plus dans la maison de M. Pavillard, dont il n'avait pas conservé un agréable souvenir, mais dans l'habitation d'un de ses amis, M. Duverdun, qui lui offrit une libre et agréable retraite.

Ce fut là qu'il finit le long travail dont il avait conçu l'idée, vingt-trois ans auparavant, dans une promenade solitaire, au milieu des ruines du Capitole. Ceux qui ont eu le courage d'entreprendre une longue tâche, et la satisfaction de l'accomplir, ne liront pas sans émotion ces lignes, que Gibbon écrivit dans son *memorandum*, quand il eut terminé la sienne :

« J'ai osé, dit-il, constater le moment de la conception de cet ouvrage; je marquerai ici celui qui en acheva l'enfantement; ce jour, ou plutôt cette nuit, arriva le 27 juin 1787 : ce fut entre onze heures et minuit que j'écrivis la dernière page, dans un pavillon de mon jardin. Après avoir quitté la plume, je fis plusieurs tours dans un berceau d'acacias, d'où la vue s'étend sur la campagne, le lac et les montagnes. L'air était doux, le ciel serein; le disque argenté de la lune se réfléchissait dans les eaux du lac, et toute la nature était plongée dans le silence. Je ne dissimulerai pas la joie que j'éprouvais en ce moment qui me rendait ma liberté et allait peut-être établir ma réputation; mais les mouvements de mon orgueil se calmèrent bientôt, et des sentiments moins tumultueux et plus mélancoliques s'emparèrent de mon âme, lorsque je songeai que je venais de prendre congé de l'ancien et agréable compagnon de ma vie, et que, quel que fût l'âge où parviendrait mon histoire, les jours de l'historien ne pourraient être désormais que bien courts et bien précaires. »

La ville de Lausanne, dont nous venons d'indiquer quelques-uns des principaux souvenirs littéraires, est remarquable par sa situation pittoresque. Au dehors, une ceinture de vignes, de champs

féconds, de verts enclos, le lac à quelque distance, le Jura et les Alpes à l'horizon; au dedans, des rues tortueuses, escarpées; trois collines hérissées de maisons, et dans les profonds ravins qui se déroulent entre ces collines, d'autres lignes irrégulières de maisons; ici, des habitations de paysans; là, d'élégantes boutiques et de splendides hôtels. Autrefois, pour se rendre d'un des quartiers à l'autre de cette singulière cité, il fallait descendre des pentes rapides et remonter d'autres pentes par des ruelles étroites; maintenant, ils sont réunis par un tunnel et par un pont magnifique.

Au-dessus de cet amas d'habitations s'élèvent l'ancien château avec sa vaste terrasse, et la cathédrale, qui couronne Lausanne comme une tiare. Cette cathédrale, dont la fondation remonte à l'an 1000, est l'un des plus beaux édifices de la Suisse, et jadis elle fut l'une des plus riches églises : les Bernois en savent quelque chose.

Pour affranchir le pays de Vaud de la domination du prince de Savoie, les bonnes gens de Berne le soumirent à leur autorité. Pour l'empêcher de faire un mauvais usage de ses richesses, ils confisquèrent une partie de sa seigneurie et lui imposèrent, chaque année, une lourde contribution; pour le rendre plus digne de leur généreuse protection, ils lui firent accepter, par un simulacre d'assemblée religieuse, par les prédications de Farel et par leurs ordres impérieux, le dogme de la réforme; pour le préserver de la périlleuse influence de ses traditions et de ses souvenirs, ils lui interdirent, sous des peines sévères, toute cérémonie catholique; par surcroît de précautions, ils lui enlevèrent paternellement la dotation de ses communautés religieuses, les domaines de ses monastères, les ornements de ses églises.

La cathédrale de Lausanne, qui scandalisait surtout par son opulence leur haute sagesse et nécessitait des mesures exemplaires, fut dépouillée de ses tableaux, de ses vases sacrés, de ses vêtements sacerdotaux; le tout fut transporté à Berne, et, là, vendu ou fondu, transformé en beaux écus, pour la plus grande gloire

de Dieu et la prospérité de la pieuse cité. De là ce mystérieux trésor de Berne qui, d'année en année, pendant près de trois siècles, s'accroît perpétuellement. Mais la rapace régente de l'humble canton de Vaud devait expier ses vols sacriléges : en 1798, elle fut envahie par l'armée de Brune, et, un jour, elle vit arriver dans ses murs le beau-frère de Rewbel, le fameux Rapinat, qui, du premier coup, la condamna à payer une somme de douze millions !

De la vénérable cathédrale de Lausanne, il ne reste à présent que les murs dénudés. Dans sa grande nef, où, jadis, autour du tabernacle et des reliquaires étincelaient les candélabres, les statues et les croix en argent massif, il ne reste plus que des pierres sépulcrales. Dans l'une de ces tombes est enseveli Amédée VIII, qui, d'abord, régna sur la Savoie, qui, ensuite, fut élu pape par le concile de Bâle et renonça successivement au diadème ducal et à la tiare pontificale pour vivre en paix dans son château de Ripaille. Deux couronnes pour un coin de terre sur les bords du lac de Genève! Quel philosophe! Dioclétien, Charles-Quint, Christine de Suède, n'en avaient qu'une, et l'on dit même qu'ils se repentirent d'y avoir renoncé. Dans une autre tombe repose le corps du courageux major Duval, qui, en 1723, tenta d'affranchir son pays de la domination des Bernois et fut, pour cet acte de patriotisme, condamné à périr sur l'échafaud; près de lui est le général Laharpe, le précepteur d'Alexandre, qui, dans le palais impérial de Pétersbourg, gardait fidèlement le souvenir de son canton de Vaud, et qui tenta aussi de lui rendre la liberté. Quelques autres tombeaux, dispersés dans la vaste enceinte de cette église, attirent les regards par le nom nobiliaire qui y est inscrit ou par leur forme artistique. Il en est un qui est consacré à la mémoire d'une belle étrangère morte à Lausanne à la fleur de son âge :

Nell' età sua più bella, e più fiorita.

Son mari voulut lui élever un monument qui subsistât à jamais,

comme un témoignage éclatant de son amour et de sa douleur inconsolable. L'artiste auquel il avait confié ce travail, et dont il stimulait le zèle de tout son pouvoir, se mit activement à l'œuvre; mais, avant que le monument fût achevé, le tendre époux avait déjà porté son cœur ailleurs et s'était remarié.

« O Dieu ! ô Dieu ! dit Shakspeare, qu'elles me semblent plates, moroses, fastidieuses et arides les coutumes de ce monde ! »

Ceux-là n'ont guère l'expérience de la vie, qui croient encore aux deuils ineffaçables et aux regrets éternels. Pour quelques êtres un peu fidèles, combien d'autres qui, comme la mère de Hamlet, oublient celui qu'ils ont pleuré, avant que la trace de leurs larmes soit effacée sous leurs paupières !

Le canton de Vaud ne fut délivré que par la Révolution française, en 1789, du joug que les Bernois lui avaient imposé dès l'an 1536. L'acte de médiation de 1803 lui assignait les mêmes droits qu'aux autres cantons de la république helvétique, et, en 1815, son indépendance fut pleinement reconnue par le congrès de Vienne.

Après son long asservissement, après les pénibles incertitudes qu'il eut encore à subir, de 1798 à 1815, par suite des fluctuations de la politique européenne, il semblait qu'en se voyant enfin délivré de son vasselage et librement incorporé dans la confédération helvétique, il ne dût désormais songer qu'à user sagement de ses richesses et à jouir en paix de sa liberté.

Mais, en 1830, il fit une révolution, et en 1845, dans une des fatales commotions de la Suisse, il en fit une seconde; en quinze ans, deux de ces aimables révolutions démocratiques où, selon le programme de ceux qui produisent cette tourmente populaire, les riches doivent être justement châtiés de leur orgueil, les pauvres devenir riches, où tout abus doit être à jamais anéanti, toute vertu dignement récompensée, où, enfin, tout un pays régénéré par une noble pensée doit reconquérir le bonheur de l'âge d'or, le calme et les pures jouissances du règne d'Astrée.

Nous les connaissons, ces belles promesses des réformateurs de la société, et nous savons ce qu'il en advient.

« Gais et joyeux Vaudois, dit un spirituel écrivain qui, en 1845, visitait Lausanne, vous n'y êtes plus : sur la plupart des physionomies, une expression soucieuse, mêlée d'arrogance, remplaçait cette gaieté, autrefois si vantée; il y a trois mois, ce canton venait de changer son ménage; en remuant le grand balai, dit arbre de la liberté, le peuple a délogé ceux qui, selon lui, gargotaient depuis trop longtemps; d'autres ont voulu goûter aussi de la bouillie gouvernementale. La commotion, ou l'effort de cet exercice populaire, a laissé des traces dans toutes les communes que j'ai parcourues. des arbres de liberté pourris, sans racine, dans un trou de terre, des drapeaux en jalons, flétris au bout de trois mois par l'intempérie du temps[1]. »

A la même époque, un autre voyageur commençait ainsi le récit de son excursion :

« J'ai traversé la Suisse avec une impression pénible. En retournant vers ses grandes montagnes, je songeais au serment du Grütli, à Guillaume Tell, à Winkelried, et je voyais dans toutes les vallées le portrait du tribun Steiger appendu aux vitres des boutiques. Je me rappelais ces chants enthousiastes, ces chants religieux des jours héroïques de l'ancienne Helvétie, des batailles de Sempach, de Grandson, de Morat, et j'entendais retentir les dernières romances des corps francs. De fatales passions divisent aujourd'hui ces cités, ces cantons, que, jadis, la corne d'Uri appelait à la défense du sol, et qui s'alliaient fraternellement dans une même pensée d'ordre et de mâle liberté. L'orage gronde partout, et pourtant un trouble funeste agite les esprits! ici, le vertige des novateurs; là, l'épouvante des gens de bien! Une tempête plus terrible que celle du ciel a bouleversé la terre de Clarens, les côteaux de Vevay; dans l'espace de quelques mois, le pays de Vaud, ce jardin de la Suisse,

[1] *Promenades en Suisse, en* 1845, par le comte de Gurowski. Lausanne, 1846.

est devenu le théâtre des plus sinistres désordres ; dans l'espace de quelques mois, la fièvre démocratique a dépassé, là, l'effervescence de nos révolutions de France : « Plus d'aristocratie ! s'écrient les « démagogues de Lausanne; plus d'aristocratie de nom et de for- « tune ! c'est l'A-B-C de la doctrine; mais plus d'aristocratie de « mœurs ni de vertus ! » L'instruction leur semble un luxe inutile, et la vertu les gêne : « A bas les académies où l'on enseigne les « sciences humaines ! » La vraie science est dans les pamphlets plébéiens : « A bas les temples où l'on prêche la loi de Dieu ! » Le peuple lui-même s'est fait Dieu.

« En attendant la solution de cette crise, la Suisse souffre déjà matériellement de tout le bruit qu'elle fait en Europe : chacun sait que le passage des étrangers est pour ce pays une ressource considérable. Cette année, les riches familles anglaises, les touristes, ont pris une autre direction. Sur toute ma route, je n'ai entendu que des soupirs et des gémissements des maîtres d'hôtel, qui regardent d'un air piteux leurs longues tables désertes, des marchands qui restent seuls dans leurs boutiques silencieuses, des postillons qui n'ont plus personne à conduire, et, par conséquent, plus de *trink geld*.

« Ces plaintes m'ont suivi jusqu'à Schaffouse, et le Rhin lui-même, dans sa chute impétueuse, semblait se lamenter de l'oubli où l'on laissait, par ces beaux jours d'été, ses cascades d'argent et ses rives attrayantes. »

Grâces au ciel, pourtant ! après tout ce grand fracas, l'orage s'est apaisé : les apôtres d'une nouvelle organisation sociale, les prophètes d'une nouvelle ère, ont jugé que tout était pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles, dès qu'ils ont eu conquis une place lucrative dans l'administration du pays. Les bons Vaudois, soulevés et égarés par d'ardentes vociférations, se sont remis sagement à cultiver leurs champs et leurs vignes; Lausanne a repris sa calme, riante, intelligente physionomie, et, chaque été, le chemin de fer lui amène une quantité de voyageurs; un grand

nombre d'entre eux s'installent pour la saison entière dans cette ville, qui leur offre à la fois tous les agréments de la vie matérielle et les ressources intellectuelles d'une bibliothèque publique, d'un musée, de diverses sociétés littéraires et de plusieurs excellentes librairies [1]; de leur appartement de l'hôtel Belle-Vue, ou de l'hôtel Gibbon, ils peuvent faire chaque jour quelque intéressante excursion dans les fraîches campagnes des environs, dans les forêts du Jura ou sur les rives du lac Léman, ce beau lac dont le doux murmure résonnait à l'oreille de Byron comme la voix d'une sœur.

Les admirateurs de Rousseau ne manquent pas d'aller voir Clarens et Meillerie, en mémoire de la *Nouvelle Héloïse*. Mais ceux-là sont un peu déçus dans leur attente. Dans la préface de son roman, Rousseau a eu la délicate attention de nous prévenir que les personnages qu'il met en scène sont des personnages fictifs. Je le crois bien : la vraie nature humaine n'en produit point de pareils; les vraies passions de l'âme ne se manifestent point par tant de phrases déclamatoires et tant de dissertations philosophiques. N'en déplaise à ceux qui s'attendrissent encore à la lecture de la *Nouvelle Héloïse*, à mon avis, il y a plus de véritable sentiment dans une des pages de *Roméo et Juliette* que dans toute l'histoire de l'emphatique Saint-Preux et de sa digne élève, dans toutes ces lettres que Rousseau écrivait sur du papier doré, saupoudrait galamment de poudre d'azur, liait avec des rubans bleus, et se plaisait modestement à citer lui-même comme des chefs-d'œuvre de diction.

En nous avertissant « qu'ayant été plusieurs fois dans le pays des deux amants, il n'y a jamais entendu parler ni du baron d'Étange, ni de M. Saint-Orbe, ni de milord Edward ; » il aurait pu ajouter que les paysages dépeints dans ce roman sont à peu près aussi des paysages imaginaires, car Clarens et Meillerie ne ressemblent guère à la description qu'il en a faite.

[1] Entre autres celle de M. Martignier, où l'on trouve à la fois une précieuse collection d'ouvrages anciens et les meilleures publications modernes.

Mais le monde, dans ses fiers sentiments du progrès, nous montre partout de singulières variations. En 1763, les magistrats de Genève faisaient brûler sur la place publique, par la main du bourreau, les œuvres de Rousseau. En 1835, dans cette même ville, on donnait à une jolie petite île du Rhône le nom de Rousseau, et on y érigeait en grande pompe sa statue. Il serait bien surpris, le farouche philosophe qui redoutait tant le bruit et les importuns, s'il pouvait voir le lieu qu'on a choisi pour rendre hommage à sa mémoire. L'île où Pradier l'a représenté, assis sur une chaise, dans une attitude méditative, le crayon à la main, est une des promenades favorites des habitants de Genève ; en été, chaque soir, un limonadier s'y installe avec ses flacons ; un orchestre y fait entendre le tapage des compositions de Wagner ou de Verdi ; une foule d'oisifs, de curieux, y afflue ; mais, dans cette multitude confuse, Rousseau pourrait avoir le plaisir de rencontrer plus d'une nouvelle Héloïse.

Près de là est le quartier Saint-Gervais, peuplé d'artisans laborieux, et, dans ce quartier, la rue où, dans un humble atelier d'horlogerie, naquit, en 1712, le débile, le maladif enfant qui devait un jour, par ses œuvres, jeter un nouvel élément de dissolution au sein de la société vacillante du dix-huitième siècle.

En sa qualité de ville littéraire, Genève, après avoir condamné la doctrine de l'auteur d'*Émile*, a cru devoir accorder un solennel diplôme de bourgeoisie à l'écrivain qu'elle avait proscrit.

Genève est, en effet, la métropole scientifique et littéraire de la région où s'épanchent les flots littéraires de la Suisse.

C'est cependant l'un des plus petits cantons de la confédération helvétique !

« Quand je secoue ma perruque, disait Voltaire dans une de ses spirituelles railleries, je poudre toute la république de Genève. »

Mais, de même que, dans certains cercles de territoire privilégié, on admire parfois une abondante végétation, de même on

est surpris de voir tout ce qu'il y a eu de mouvement intellectuel et de séve féconde dans cette minime partie de la Suisse.

J'ai parcouru bien des contrées, j'ai séjourné dans tous les États de l'Europe, j'ai visité, en mes jours de jeunesse, les universités de l'Allemagne, de la Suède, du Danemark, de la Russie, et, en recueillant mes souvenirs, je ne pourrais pas citer une ville qui, comparativement à sa population, puisse, comme Genève, s'honorer de tant d'établissements d'instruction, de tant d'œuvres mémorables et de noms illustres.

Il y a là des écoles de toute sorte : écoles classiques et industrielles, écoles de premier ordre pour les riches, écoles gratuites pour les pauvres; car chaque enfant de cette cité, si chétive que soit la condition matérielle de ses parents, doit au moins apprendre à lire et à écrire.

Il y a là une bibliothèque, la bibliothèque fondée par Bonnivard, qui renferme les manuscrits les plus magnifiques, les incunables les plus précieux et une nombreuse collection de livres que l'on prête libéralement à quiconque présente la moindre garantie.

Il y a là un jardin botanique qui a eu son Jussieu, c'est-à-dire son Candolle, un musée d'histoire naturelle enrichi par des dons généreux, et un musée artistique où l'on voit quelques-uns des plus beaux tableaux des nobles maîtres de l'art helvétique.

Il y a là, enfin, une longue nomenclature d'hommes distingués qui sont nés à Genève ou qui y ont résidé, et qui, par leur enseignement verbal ou par leurs écrits, ont ajouté un nouveau rayon à l'auréole de cette ville.

Ils sont tous très-connus à une lointaine distance du petit coin de terre où ils ont poursuivi leurs travaux, mais je ne puis résister au désir de les citer.

C'est, dans la théologie : Turretini, Diodati, Vernet, Pictet; dans la philologie : Isaac Casaubon, que Scaliger appelait le Phénix des beaux esprits, et l'orientaliste Humbert; dans la médecine : Turquet de Mayerne, Daniel, Leclerc, Manget, Tronchin, qui à ses

connaissances éminentes joignait une touchante bonté de cœur, qui, en donnant chaque soir des consultations gratuites aux pauvres, avait près de lui un sac d'argent pour payer les médicaments, et tenait ainsi, disait-il, son bureau d'humanité.

Dans les sciences naturelles, Genève se glorifie à juste titre de nommer : Abraham Tremblez, qui s'est signalé par ses observations sur les polypes ; Deluc, dont notre Cuvier se plaisait à vanter les ingénieuses recherches ; Saussure, qui, le premier, gravit à la cime du mont Blanc ; Bourrit, son fidèle compagnon ; Bonnet, l'excellent philosophe, à qui nous devons, entre autres ouvrages à la fois agréables et sérieux, le charmant livre intitulé *Contemplation de la Nature ;* les deux frères Pictet, fondateurs de la *Bibliothèque universelle de Genève ;* les deux Huber, le patient, le sagace François Huber, qui, dans sa cécité, nous révéla quelques-uns des traits les plus curieux des mœurs des abeilles, et son fils, Pierre, qui étudia, avec la même intelligence, les fourmis ; Tingry et Marcet, deux habiles chimistes, et enfin M. de Candolle. Parmi les hommes d'État, nous citerons Lefort, le confident, l'amiral de Pierre le Grand, et M. Necker. Parmi les publicistes et les jurisconsultes : Mallet-Dupan, l'un des collaborateurs du *Mercure de France;* Burlamaqui, Godefroy; Dumont, qui préparait, dit-on, le canevas des discours de Mirabeau; Rossi, qui se laissa conquérir par l'Université de Paris, et périt si cruellement dans la révolution de Rome. Dans les lettres, nous mentionnerons des noms que chacun connaît : Jean-Jacques Rousseau, madame Necker de Saussure, madame de Staël; Mallet, l'historien du Danemark; Sismondi; Vinet, le judicieux critique; Tœpfer, l'agréable conteur. Dans les arts : Jean Petitot, dont Charles Ier et Louis XIV se disputaient les émaux; Allaud, peintre en miniature; Hornung et Diday.

A cette rapide énumération je ne puis omettre d'ajouter un noble nom auquel se joint une légende touchante ; c'est le nom de Jean Allarmet, de Brogni, et la légende, la voici :

Jean Allarmet était le fils d'un pauvre paysan de Brogni, petit village situé entre Annecy et Genève. Dès son bas âge, il dut, comme tous les enfants des pauvres, commencer à gagner son pain par son travail, et, comme Sixte-Quint, le grand pape, comme Giotto, le précurseur de Raphaël, comme Valentin Duval, qui devint bibliothécaire de l'empire d'Autriche, comme le poëte écossais J. Hogg, qu'on a surnommé le berger d'Etrick, Jean gardait les bestiaux.

Un matin, des religieux, cheminant par la vallée où il accomplissait sa tâche journalière, s'arrêtèrent à causer avec lui, et, frappés de ses vives réponses et de son intelligente physionomie, l'engagèrent à les suivre à Genève, lui promettant de le faire étudier. L'enfant, qui leur avait dit combien il serait réjoui de pouvoir lire le beau missel qu'il avait vu un jour chez le curé de la paroisse, accepta avec joie leur proposition. Son père et sa mère, qui avaient bien de la peine à pourvoir à leur propre subsistance, le laissèrent partir, et Jean fut placé par ses protecteurs dans un couvent de Genève, et s'y fit bientôt remarquer par ses facultés. Un de ses maîtres qui l'avait pris en affection lui conseilla de se rendre à Avignon, où il trouverait de plus savants instituteurs qu'à Genève, et par là naturellement acquerrait une plus haute instruction. C'était vers le milieu du quatorzième siècle. Avignon était alors le siége de la papauté. Le studieux Jean désirait vivement suivre le conseil de son professeur ; mais, de Genève à Avignon, il y a une longue distance, et, pour entreprendre ce trajet, le pauvre garçon n'avait pas même une bonne chaussure.

Un cordonnier, témoin par hasard de son embarras, lui apporta une paire de souliers. « Hélas ! dit l'honnête Jean, je n'ai pas le moyen de vous les payer. — C'est bien ! c'est bien ! s'écria le cordonnier en riant ; vous me les payerez quand vous serez cardinal. »

Une vingtaine d'années plus tard, le charitable artisan, vieilli,

infirme, languissait dans son échoppe, lorsqu'il vit apparaître, dit la légende populaire, un domestique, revêtu d'un habit galonné, qui lui demanda si ce n'était pas lui qui, autrefois, avait fait présent d'une paire de souliers à un élève du couvent. « Oui, dit le vieillard, je m'en souviens : c'était un aimable enfant dont chacun vantait les qualités. — C'est maintenant, répliqua le domestique, monseigneur le cardinal. Je viens, par son ordre, vous chercher pour que vous viviez désormais tranquille dans sa maison. »

Après avoir achevé ses études à Avignon, le petit pâtre de Brogni, l'humble élève du couvent de Genève, était devenu le précepteur du neveu de Clément VII, puis il avait été nommé évêque de Viviers, puis archevêque d'Arles, et enfin il était parvenu à la dignité de cardinal.

En 1414, il se rendit au concile de Constance, et fut, trente fois de suite, appelé à le présider; il se montra plein de compassion pour le malheureux Jean Huss; il essaya, par la douceur, de le ramener dans le giron de l'Église catholique, puis enfin fut obligé de prononcer sa sentence.

On dit que, dans cette célèbre assemblée, il aurait pu être aisément investi de la tiare pontificale; il engagea ceux qui voulaient lui donner leurs suffrages à nommer le cardinal Colonna et le proclama lui-même pape, sous le nom de Martin V.

Quand toutes les œuvres du concile de Constance, auxquelles il avait pris une si grande part, furent achevées, Jean de Brogni, que le même pontife voulait emmener à Rome, demanda un congé de quelques semaines. Il voulait revoir le pays où il était né, où il avait grandi; il s'arrêta à Genève et s'y fit bénir par sa bienfaisance; il alla à Annecy et y fonda un établissement de charité pour les veuves et les orphelins; puis il se rendit à Brogni, s'installa dans la cabane de son père, invita les vieillards du village et des environs à un grand dîner. La plupart de ses convives avaient été les compagnons de son enfance; ils l'avaient vu, pauvre

et chétif, conduisant son troupeau dans les pâturages ; ils se souvenaient peut-être de l'avoir méprisé dans son indigence, et ils arrivaient tout confus en face de celui qui, d'une si basse condition, s'était élevé au premier rang des princes de l'Église. Mais le bon cardinal allait au-devant d'eux, leur tendait la main, s'informait de leur situation et donnait un généreux secours à ceux qui étaient dans le besoin.

En 1422, il fut transféré du diocèse d'Arles à celui de Genève; son grand âge ne lui permit point de prendre possession de ce siége épiscopal, qu'il avait sans doute désiré ; il avait alors quatre-vingts ans, et il mourut à Rome en 1426 ; mais il voulait avoir son dernier gîte dans la ville où il avait trouvé son premier refuge. Déjà, depuis plusieurs années, il avait fait préparer sa tombe dans une des chapelles de la cathédrale, non pas une tombe décorée des insignes de ses dignités ecclésiastiques, non ; telle n'était point son idée.

De même que ce berger des traditions orientales, qui, par la faveur d'un roi de Perse, ayant été nommé grand vizir, conservait dans son palais ses vêtements de pâtre, sa houlette et sa panetière, le noble cardinal de Brogni conservait la mémoire de son origine, et sur les parois de son sépulcre il avait fait sculpter des chênes, des glands, des pourceaux.

La ville de Genève, qu'il avait édifiée par ses vertus et enrichie par ses généreuses dotations, lui rendit un autre hommage ; elle lui érigea une statue.

Un jour vint où ce monument d'un juste sentiment de respect et de gratitude fut renversé, et la chapelle du vénérable Jean de Brogni profanée, dévastée.

Un jour, trois étrangers, trois Dauphinois, l'opiniâtre Saunier, le rusé Fromont, le fougueux Farel, arrivèrent à Genève et commencèrent à y prêcher le dogme de la réforme, l'abolition du culte des saints, la proscription des reliques et des images, la haine de la papauté, le renversement du catholicisme ; quelque temps

après apparut Calvin, qui devint leur chef et acheva leur œuvre.

Quelle étrange chose que cette bourgeoisie, généralement si fière de son origine et de ses qualités génevoises, ait écouté d'une oreille si complaisante les paroles de quatre prédicateurs étrangers! que cette cité, qui se glorifiait d'avoir échappé à la domination des princes de Savoie, ait docilement courbé la tête sous la hautaine autorité d'un plébéien de Picardie! et qu'enfin la gracieuse, la riante capitale du Léman ait accepté le sombre dogme de Calvin!

Certes, je n'ai nulle envie de faire l'éloge de Luther, car la réformation, dont il fut l'un des principaux moteurs, m'est toujours apparue comme la révolution la plus désastreuse à tous les points de vue; mais dans la fougueuse nature de Luther il y avait encore un côté sensible, quelques fibres qu'un sentiment d'amour ou de pitié pouvait faire mouvoir; il y avait même, sous la rude enveloppe de ce fils du mineur d'Eisleben, un petit flot de poésie germanique. Dans Calvin, rien de pareil. C'est l'orgueil sans ménagement et la violence sans frein, la violence qu'il appelait lui-même *sa bête féroce;* il formule ses principes comme si lui seul était dans les voies de la vérité; il parle au nom de la religion et n'admet aucun contradicteur : la moindre objection lui paraît une impiété, la moindre résistance le met en fureur.

Quand il revint à Genève, après en avoir été exilé pendant deux ans, il fut le maître de cette ville; il effraya les esprits craintifs et subjugua les plus résolus; il gouvernait le conseil de la cité et dictait même les arrêts du tribunal.

Par sa volonté, les églises et les cloîtres furent dévastés, les prêtres bannis à perpétuité et leurs demeures saccagées. Il y avait, à Genève, un couvent de religieuses de Sainte-Claire, fondé par Yolande, sœur de Louis XI; on les invita à admettre la doctrine de la réforme; Farel lui-même, pénétrant dans leur demeure, leur fit un long sermon, dans lequel il raillait impitoyablement la sainteté de leurs vœux; mais ni ses remontrances, ni ses sarcasmes,

ni la peinture qu'il leur faisait d'une autre existence plus libre et plus attrayante, ne purent ébranler leur foi. Condamnées alors à sortir de leur religieuse retraite, elles partirent toutes ensemble pour se réfugier à Annecy. Il y en avait quelques-unes parmi elles qui, de leur vie, n'avaient vu que les murs de leur couvent, qui étaient tout étonnées de se trouver en pleine campagne, et qui, à l'aspect d'un troupeau de vaches et de moutons, s'en écartaient avec effroi, croyant voir des animaux sauvages.

Déjà la plupart des familles catholiques de Genève avaient émigré, et, selon le témoignage de Bonivard, le célèbre Bonivard, qui, après avoir été prieur de l'abbaye de Saint-Victor, se rallia au protestantisme, la ville était tellement dépeuplée, que l'on trouvait à peine des locataires pour occuper les maisons vides, à la condition seulement d'y mettre des meubles.

Ils se retiraient, en fidèles catholiques, devant le nouveau pouvoir contre lequel ils ne pouvaient essayer de lutter, devant la loi qui leur interdisait la liberté de leur culte, devant l'homme qui se regardait comme le chef absolu de la religion et des consciences.

En demeurant dans la ville qui les avait vus naître, avec leur amour pour le culte de leurs pères, ils restaient exposés aux persécutions, à l'emprisonnement, à la mort peut-être; car l'inflexible Calvin n'admettait, dans les rigueurs de sa loi, aucune concession, et n'accordait aucune grâce à ses adversaires.

Un des magistrats de Genève, accusé d'avoir témoigné quelque bienveillance aux ennemis du prophète de Picardie, fut, pour ce fait, condamné à passer deux mois enfermé dans un cachot. Un autre citoyen notable, Jacques Gruet, qui avait osé écrire un libelle contre le saint apostolat de Calvin, paya de sa vie ce crime abominable. En 1547 il porta sa tête sur l'échafaud; trois ans après, un de ses écrits qu'on avait retrouvé dans sa demeure fut brûlé par la main du bourreau.

Chacun connaît le terrible drame de Michel Servet; il avait eu

l'audace, ce malheureux Espagnol, de constater plusieurs graves erreurs dans le livre de l'*Institution chrétienne*, l'œuvre favorite de Calvin, et la témérité d'envoyer cette critique à Calvin lui-même. Cette fois, ce n'était plus seulement l'orgueil du réformateur qui se trouvait offensé, c'était la vanité de l'écrivain. Calvin, furieux, écrivit à son ami Farel qu'à tout prix il se vengerait de cet infâme pamphlétaire, *de cet âne, de cet animal immonde, de ce rebut d'une étable puante;* car telles étaient ses expressions habituelles quand il parlait d'un de ses antagonistes, et, lorsque le dard empoisonné de la haine lui était ainsi entré dans la poitrine, il ne pouvait l'en arracher. Pour accomplir ses projets, il en vint, lui, le persécuteur du catholicisme, à chercher un auxiliaire dans le catholicisme. Il adressa à l'archevêque de Lyon le traité dans lequel Servet attaquait le dogme de la Trinité; le prélat fit arrêter en Dauphiné l'auteur de cette œuvre hérétique. Servet réussit à s'échapper de sa prison; il espérait se réfugier en Italie, et il eut le malheur de passer par Genève; à peine était-il arrivé dans cette ville, que Calvin le faisait incarcérer, puis bientôt après juger par un tribunal servile et condamner à être brûlé vif! Ni ses prières, ni ses larmes, ne purent fléchir la rage sanguinaire de son ennemi. Le 27 octobre 1553, il fut conduit au supplice; il avait alors quarante-quatre ans. Son bûcher avait été, peut-être par un raffinement de cruauté, formé de branches d'arbres humides, et pendant plus de deux heures il resta vivant encore au milieu des flammes : « Oh ! Dieu! s'écriait-il dans ses tortures, avec les cent pièces d'or et la valeur du collier d'or que l'on m'a pris quand on m'a fait prisonnier, ne pourrait-on au moins acheter du bois meilleur pour me brûler plus vite? »

En ordonnant ces arrêts de proscription contre les catholiques et ces sentences de mort contre ceux qui insultaient sa majesté, Calvin accusait d'intolérance le catholicisme; il l'accusait aussi de mensonge, et, un jour, il eut la honte d'échouer publiquement dans une de ses tentatives d'imposture. Le fait a été, bien en-

tendu, démenti par ses sectateurs; mais il est attesté par plusieurs écrivains dignes de foi, et, pour en donner une juste idée, nous ne pouvons mieux faire que de reproduire le naïf récit de Bolsec, qui vivait à Genève dans le même temps que Calvin, et qui fut même, pendant quelques années, son ami :

« Je ne puis, dit Bolsec, ni ne dois laisser passer en silence la ruse et piperie de laquelle Calvin usa, voulant ressusciter l'homme d'Autun appelé Brullé, pour se faire estimer saint homme et glorieux prophète de Dieu, opérateur de miracles. Le fait fut tel : cet homme était venu à Genève pour la religion, et avait indigence de biens temporels, tant que lui et sa femme s'étaient recommandés à Calvin pour être participants de la bourse des pauvres et de leurs aumônes, auxquels ledit Calvin promit secours de biens et autres faveurs, s'ils voulaient lui servir fidèlement et secrètement en ce qu'il leur dirait, ce qu'ils promirent; et, selon que icelui Calvin les avait instruits, le pauvre Brullé contrefit le malade et se mit au lit.

« Il fut recommandé au prêche qu'on priât pour lui et qu'il fût secouru d'aumônes. Tôt après, il contrefit le mort; de quoi Calvin secrètement averti, et comme celui qui en était ignorant, s'en alla promener, accompagné selon sa coutume d'un grand troupeau de ses dévots et amis plus intimes, sans lesquels il ne s'acheminait guère hors de son logis. Entendant donc les cris et lamentations que faisait la femme, contrefaisant la bien désolée, il demanda ce que c'était et entra en la maison, où il se mit à genoux avec sa troupe et fit oraison à haute voix, priant Dieu de montrer sa puissance et faire ressusciter ce mort, pour donner entendre à tout son peuple sa gloire, et que ledit Calvin était son vrai serviteur à lui agréable et vraiment de lui-même élu. Ayant fini son oraison, il vint prendre ledit pauvre homme par la main, lui commandant, de la part de Dieu et de son fils, qu'il se levât et qu'il fît manifestation de la grâce de Dieu; mais par quelque répétition et haut crier, ces dites paroles par Calvin, le mort ne

parla ni ne remua. Car par le juste jugement de Dieu, qui ne veut ni ne peut approuver le mensonge, ledit contrefaisant le mort mourut pour vrai; ne pour poussement que sa femme lui sut faire, il se remua, ne répondit, ains était tout froid et roide, de quoi étant certaine, sa dite femme commença à braire et hurler à bon escient, criant contre Calvin, et l'appelant pipeur et meurtrier de son mari, déclarant à haute voix le fait comme il était passé. Cette femme, par exhortations ni menaces, ne se voulait taire. »

Calvin mourut à Genève, en 1564, y laissant l'âpre plante de sa doctrine et le sentiment vivace des haines, et l'on pourrait ajouter l'ombre de sa longue, sèche, sombre figure. Un siècle plus tard, un arrêt des magistrats de Genève défendait sévèrement à tout orfévre de vendre des croix, des chapelets ou quelque autre symbole religieux, et il était également interdit aux libraires de vendre des livres catholiques.

En 1679, M. de Chauvigny, qui remplissait à Genève les fonctions de résident de France, qui, en outre, était le parent d'un des ministres de Louis XIV, obtint l'autorisation de faire consacrer une chapelle dans sa demeure, et d'y faire dire la messe. Dès l'année 1536, cet office n'avait pas été célébré dans la farouche cité de Calvin.

Les étrangers font en général un tableau peu séduisant de la société de Genève.

Voltaire dit, dans une de ses boutades : « Genève la pédante, où il n'y a que des prédicants, des marchands et des truites. »

Un autre écrivain dit que les Génevois sont des Français gelés.

Rousseau lui-même, qui, après avoir abjuré le protestantisme pour complaire à madame de Warens, abjura le catholicisme pour reconquérir son titre de bourgeois de Genève, Rousseau parle en termes assez aigres du caractère de ses concitoyens.

Calvin a exercé sur cette ville une grande influence, et il faut lui attribuer en grande partie les mornes habitudes, la roideur et la froideur que l'on a reprochées aux Génevois.

De plus, la population de cette ancienne cité féodale et épiscopale se divisa peu à peu en cinq classes, moins éloignées l'une de l'autre que les castes indiennes, mais séparées cependant par de rigoureuses institutions et de sévères coutumes.

Il y avait là les citoyens, les natifs, les bourgeois, les habitants, et enfin les sujets ou étrangers.

Les citoyens, fils de citoyens et nés dans la ville, pouvaient seuls être investis des premières charges de la magistrature; ils se glorifiaient de leurs titres comme les antiques citoyens de Rome : *Ego sum civis romanus;* et, comme les brahmes, ils siégeaient à la sommité de l'échelle sociale.

Les *natifs*, issus d'un *habitant* et nés à Genève, avaient quelques droits de plus que leur père, mais ne pouvaient être revêtus d'aucune fonction publique.

La qualité de bourgeois était octroyée par l'État ou achetée à certain prix, et se transmettait avec ses prérogatives de père en fils. Le bourgeois avait la faculté de se livrer à toute espèce de commerce, et il était admis dans les conseils de la république; mais il ne pouvait parvenir aux grands emplois réservés exclusivement à l'oligarchie des citoyens.

Par la dénomination d'*habitants*, on désignait les étrangers qui avaient obtenu gratuitement ou acheté la permission de résider à Genève, mais sans y jouir d'aucun privilége.

Ceux qui n'avaient point acquis cette autorisation spéciale pouvaient, par un assentiment tacite des magistrats, rester dans le pays à titre de sujets ou d'étrangers.

Mais, depuis la fin du siècle dernier, cette étrange organisation d'un État républicain a été complétement bouleversée. La Révolution française en a sapé les fondements; les idées démocratiques se sont infiltrées dans la population de Genève, et ont renversé tout cet échafaudage de priviléges de naissance et de prérogatives aristocratiques.

Les rigides lois de Calvin n'ont pas même pu résister à l'action

d'un principe universel de libéralisme. Après la réforme, on n'obtenait à Genève le diplôme de bourgeoisie qu'à la condition de s'engager par serment à vivre selon les dogmes du protestantisme, et quiconque devenait catholique perdait par ce fait ses droits de cité.

Mais en 1801, en vertu du Concordat, des catholiques obtinrent d'abord qu'une église leur serait ouverte dans l'enceinte même de Genève, et en 1814 le congrès de Vienne, en adjoignant quelques villages à la cité calviniste, lui imposa l'obligation de respecter et de protéger dans ses murs et sur son territoire la religion catholique.

Maintenant, dans la population de ce canton, qui se compose d'environ soixante-quatre mille âmes, on compte au moins vingt mille catholiques, qui pratiquent librement leur culte et n'ont plus à redouter aucune persécution.

De tels changements dans les institutions d'un peuple doivent nécessairement produire d'importantes modifications dans son caractère et ses mœurs. Ceux qui ont vu, au siècle dernier, la sévère ville de Genève enserrée dans son réseau de coutumes traditionnelles, de principes hiérarchiques, et asservie à la rude loi de Calvin, ne la reconnaîtraient guère s'ils la voyaient telle qu'elle est aujourd'hui, dégagée de toute entrave, trop dégagée souvent, animée par un vif mouvement de commerce et fréquentée chaque année par des milliers et des milliers d'étrangers.

Les descendants des anciennes familles patriciennes habitent encore, dans la haute ville, de grandes maisons construites en pierres de taille d'un aspect imposant et triste; mais d'autres se rapprochent des rives du Rhône, et de magnifiques habitations s'élèvent autour de ce quartier Saint-Gervais où jadis les artisans semblaient relégués à l'écart comme une colonie d'ilotes, et il se forme là toute une nouvelle et riche et brillante cité.

Ce qu'on a dit de la roideur des Génevois et de leur froide réserve envers l'étranger, je n'ai point eu occasion de le reconnaître.

J'ai séjourné plusieurs fois dans cette ville, j'ai été admis dans quelques-uns de ses salons, et j'y ai toujours trouvé des hommes fort courtois et fort obligeants, des femmes instruites et gracieuses.

Mais, à supposer que cette société n'ait point la vivacité de la société parisienne ni le confiant élan et les cordiales démonstrations des peuples du Nord, Genève est une de ces villes où l'on se détourne aisément du commerce des hommes pour s'absorber en une libre rêverie dans la contemplation de la nature. Quelle variété de couleurs, de scènes agrestes et d'images grandioses attirent là de tous côtés les regards! Quel merveilleux aspect que celui de ces fraîches vallées, de ces cimes aériennes et de ce grand lac où se reflètent les richesses de la terre et les rayons du ciel! Il n'y a qu'un saint qui ait pu passer à côté de ce lac sans le voir.

On raconte que le célèbre abbé de Clairvaux, se rendant un jour à Genève, traversa toute la lisière du canton de Vaud absorbé dans une profonde méditation. Le soir, ses compagnons s'entretenaient de la magnificence du Léman, et lui les écoutait avec surprise. Ce lac, dont il entendait ainsi vanter la beauté, il ne l'avait pas remarqué.

Mais c'était saint Bernard.

CHAPITRE TROISIÈME

Migration des Anglais. — La diligence de Chamouni. — Entrée en Savoie. — Le mariage de la Savoie et de la France. — Les points de vue de divers côtés. — L'Arve. — Les montagnes. — Le Môle. — La chapelle de Voirons. — Histoire de Nicolas Fluquet. — La grotte de Balm. — Le lac de Flaine. — Les villes et villages de la vallée. — La voiture de Saint-Martin. — Le gentleman. — Les fleurs des Alpes. — Poésie russe. — Les terreurs du postillon. — Le glacier des Bossons. — Chamouni le soir. — Premier voyage à Chamouni. — Les hôtels actuels. — Les boutiques. — La roulette. — Les environs. — Le mont Blanc. — Premiers essais d'ascension. — M. de Saussure. — Jacques Balmat. — Première ascension. — Poésie des montagnes. — Les deux saisons de Chamouni. — Les travaux des hommes et des femmes. — Humilité des habitants.

I

Un de nos humoristiques écrivains a dit : « Je ferais volontiers un voyage en Angleterre, si je n'avais peur d'y trouver trop d'Anglais. » En été, cette crainte devrait l'empêcher de voyager non pas dans la grande île britannique, mais dans plusieurs pays du continent. En été, je suis convaincu qu'il n'y a plus d'Anglais en Angleterre. Si jamais nous voulons réellement faire la conquête de ce royaume, il n'y a pas besoin d'armer tant de frégates, tant de canonnières et de bateaux à transport. Il suffit d'attendre sournoisement le mois de juillet et de débarquer alors sur la côte une compagnie d'infanterie, avec un préfet et un receveur général des finances. Elle pourra s'en aller tranquillement prendre possession de Londres et y installer nos deux fonctionnaires.

A cette époque de l'année, les Anglais sont saisis d'une ardeur de migration à laquelle ils ne peuvent résister. Comme les nuées de pigeons que l'on voit s'abattre dans les plaines de l'Amérique du Nord, comme les myriades de cailles qui, à certains jours, mettent en émoi toute la population de l'île de Helgoland, des légions de familles anglaises désertent à la fois leur foyer natal et abordent sur la terre de France et de Belgique. Les rues de Bruxelles et de Paris en sont inondées. Les maîtres d'hôtels, les cafetiers, les marchands, se tiennent à l'affût de cette colonie nomade et s'efforcent à qui mieux mieux d'en tirer au moins quelques plumes. De là les Anglais se répandent de côté et d'autre, sur les rives de la Moselle, dans les pittoresques vallons du Rhin, et surtout en Suisse.

A voir de quelle façon ils entrent dans ce pays, visitant d'un air superbe ses principaux sites et ses monuments, donnant leurs ordres dans les auberges, encombrant de leurs bagages les bateaux à vapeur et les wagons de chemins de fer, il semble que la Suisse leur appartient, qu'ils y reviennent comme des propriétaires, attendus chaque année par leurs valets et leurs fermiers.

Qui sait? Peut-être qu'en réalité la Suisse leur appartient. Peut-être que, par un accord tacite, les membres de la diète helvétique, les conseils des différents cantons, les bourgmestres et les landamann ne sont que les fondés de pouvoir de la nation britannique, administrant pour elle cette belle contrée, et lui rendant secrètement compte de leur gestion.

S'il en est ainsi, nous ne devons pas être surpris de la part qu'ils ont prise dans les diverses affaires de la Suisse, des encouragements qu'ils ont donnés à la singulière colère de Genève, quand nous avons annexé à la France le Chablais et le Faucigny, et nous devons nous estimer heureux qu'ils veuillent bien tolérer nos voyages dans cette région qui est leur domaine.

En vertu de cette bénigne tolérance, j'ai pu retenir une place

de coupé dans l'une des deux vastes voitures qui, chaque matin, partent de Genève pour Chamouni. Ces voitures étaient remplies d'Anglais. En me voyant seul, chétif, au milieu de cette nombreuse cohorte, il me semblait que j'étais comme un pauvre étranger sans défense en pays ennemi. Ces vaillants citoyens de l'empire britannique pouvaient bien me faire la guerre pour la fameuse réclamation du bon docteur Pritchard, pour les mariages espagnols, pour les déceptions de la noble Angleterre dans la campagne de Crimée, pour l'armement de Cherbourg, pour l'annexion de la Savoie, enfin pour une foule de griefs enracinés dans les souvenirs diplomatiques de lord Palmerston et dans les rancunes de tout véritable Anglais. Que si seulement un de ces fiers touristes s'avisait de me provoquer à une boxe pour l'honneur national, j'étais humblement obligé de reconnaître en moi-même que mes faibles poignets ne pourraient soutenir une telle lutte.

Par bonheur, en tournant mes regards vers notre conducteur, l'idée me vint que j'aurais en lui un auxiliaire, car il me témoignait une complaisance particulière, ce bon conducteur, en même temps qu'il semblait fort impatienté du ton impérieux de quelques-uns de nos Anglais, des exigences de quelques autres pour leurs coffres et leurs valises. Par un surcroît de bonheur, je vis monter à côté de moi dans le coupé deux hommes qui, à en juger par leur costume et leur physionomie, ne devaient point appartenir à la race britannique. C'étaient deux de mes nouveaux compatriotes, deux Savoisiens, un propriétaire de Cluse et un percepteur de Bonneville. Cette fois j'avais de suffisantes égides. L'intérieur et la banquette de la diligence étaient occupés par les fils d'Albion, mais le siége du conducteur et le coupé appartenaient à la France.

La caravane est installée; la voiture part triomphalement, comme doit partir une belle voiture, élégamment attelée, qui d'un seul coup emmène vingt voyageurs. Une demi-heure après,

nous arrivions au village de Chène, à la limite du canton de Genève. A quelques pas de là est une petite rivière et de l'autre côté de cette rivière est la Savoie.

Je n'avais pas encore vu notre nouvelle conquête, et je dois dire qu'au premier aspect elle ne m'a point paru bien séduisante. De la frontière helvétique à cette frontière du Faucigny, la transition, il faut l'avouer, est un peu brusque et le contraste un peu rude. Dans l'espace d'une demi-heure nous avons passé par un des plus élégants quartiers de Genève, puis par une riante campagne, entre une double rangée de jardins fleuris et d'habitations aristocratiques. Chêne, que nous venons de traverser, est un riche et industrieux village qui, au temps de notre premier Empire, était un de nos chefs-lieux de canton, qui depuis cette époque n'a fait que s'agrandir. Et devant nous est Maillesulaz, misérable hameau; des maisons grossièrement bâties avec du plâtre et des poutrelles, des cabanes délabrées, des haillons suspendus aux portes et aux fenêtres, des enfants à moitié nus qui viennent implorer notre charité d'une voix suppliante, en nous tendant leurs petites mains amaigries, des vieillards qui d'un ton plus dolent sollicitent la même aumône, et des goîtreux qui désirent nous émouvoir par leurs difformités.

Mes deux compagnons de voyage remarquent l'impression que j'éprouvais à ce premier spectacle de leur pays natal, et le propriétaire de Cluse me dit : « Vous voyez la condition que notre gouvernement nous a faite. Nos rois depuis longtemps se sont détournés du berceau de leur dynastie. Ils ont embelli Turin. Ils ont tenté d'agrandir leur pouvoir d'un autre côté, et la pauvre Savoie a été fort maltraitée. On ne s'est souvenu d'elle que pour lui demander de rigoureux impôts, et l'on n'a rien fait pour améliorer sa position matérielle. Ce n'est pas sans raison que nous nous sommes réjouis d'être réunis à la France. Nous savons que la France est une grande et libérale puissance. Nous espérons qu'elle dirigera vers nous sa vivifiante action, qu'elle nous fera

des routes, des canaux, des chemins de fer peut-être, qu'elle relèvera nos édifices publics qui tombent en ruine, et reconstituera nos écoles. Nous avons confiance en elle, et nous sommes fiers d'arborer son drapeau. »

En écoutant ces paroles prononcées avec une naïve franchise, je songeais à ces mariages qui s'accomplissent parfois entre une pauvre, honnête ouvrière et un riche patricien. La Savoie me représentait l'humble fiancée qui n'a pour tout bien que sa vertu et sa beauté, et notre pays de France, le galant époux qui doit lui donner une magnifique corbeille, des fermes et des châteaux.

J'espère que nous n'aurons qu'à nous réjouir de cette union si subitement accomplie, malgré les colères de la Suisse, l'hostilité de l'Angleterre et le mauvais vouloir de l'Allemagne. Mais ceux-là se trompent qui croient à la prompte, intime association de divers États unis l'un à l'autre par la puissance du glaive, ou par un traité de paix ; et ceux qui en ce moment proclament avec tant d'ardeur l'unification de l'Italie éprouveront dans la joie de leur rêve plus d'une déception. Il a fallu des siècles et la sagesse des plus grands ministres pour assimiler peu à peu au cœur de la France ses différentes conquêtes, pour fonder l'unité de notre monarchie. Maintenant encore la Bretagne, l'Alsace, la Navarre, conservent un caractère distinct. La Lorraine et la Bourgogne se souviennent de leurs anciens ducs, et longtemps après la victorieuse entrée des troupes de Louis XIV à Dôle et à Besançon, des Francs-Comtois se faisaient ensevelir la face contre terre, afin de protester jusqu'après leur mort contre la domination de l'étranger.

Si notre épousée savoisienne n'est pas riche, en revanche elle est belle, réellement très-belle, et plus d'un artiste et plus d'un poëte la préféreraient à de grosses cités gonflées de marchandises et bourrées de sacs d'écus.

De Genève à Chamouni, on compte environ dix-huit lieues, et,

le long de cet espace, à chaque instant on est surpris par un nouveau point de vue. C'est d'abord le mont Salève, dont on distingue très-nettement à quelque distance de Genève les crêtes les plus saillantes et les faces de rocs perpendiculaires. C'est le mont Blanc, qui apparaît à l'horizon dans sa sublime majesté. C'est la vallée de l'Arve, qui se déroule en différents contours jusqu'au delà de Chamouni. Elle n'a point la teinte brillante ni la transparence des eaux de la Suisse et du Tyrol, cette rivière savoisienne qui descend du col de Balme. Elle est chargée de graviers ou de molécules d'une terre crayeuse qui lui donnent une couleur blanchâtre. L'Arveiron, le Bonnant, le Giffre, et les autres ruisseaux qui s'épanchent dans son lit, y portent également du sable et du limon, et, à voir cette rivière courir impétueusement vers le bassin du Rhône, on dirait qu'elle a hâte de se purifier dans ce fleuve, comme il s'est lui-même purifié dans le lac de Genève. Chacun sait que le Rhône entre dans ce lac avec une teinte jaunâtre et en sort avec un éclat lumineux comme une flèche d'acier : « Arrowy Rhon, » dit Byron. Un écrivain compare cette transformation à celle des âmes décrite dans les harmonieux vers de Dante. Le Léman est le purgatoire de ce fleuve chargé de matières impures.

> Della santissima onda
> Rifatto si, come piante novelle
> Rinnovellate di novella fronda
> Puro e disposto a salire alle stelle.

Si terne que soit la rivière de l'Arve, elle offre aux regards, par la variété de ses mouvements et la diversité de ses circuits, plus d'un aspect agréable. Tantôt elle est comprimée entre des rochers, où elle bondit comme un coursier irrité du frein qui subjugue son ardeur; tantôt elle coule indolemment dans un large bassin; tantôt elle se répand dans une vaste prairie, enlace des îles verdoyantes, arrose des massifs d'arbres fruitiers; tantôt, enfin,

elle se resserre sous les arches d'un pont, et semble reconnaître docilement la puissance de l'homme. Çà et là, comme le Missisipi, elle dépose sur ses rives un limon qui peu à peu élargit le champ de l'agriculteur; çà et là aussi, quelquefois comme le Rhône, la Loue, la Kintzig et tant d'autres méchantes eaux, elle s'élance furieusement hors de son lit, dévaste les campagnes, appauvrit et épouvante les communautés de laboureurs. Il y a longtemps qu'on pense à entraver ses funestes débordements. Les Savoisiens espèrent à présent que la France leur fera des digues salutaires.

La route qui traverse cette vallée doit être aussi sur certains points très-améliorée, et sur d'autres complétement reformée. La diligence qui part le matin de Genève avec un vigoureux attelage n'arrive que le soir à Chamouni : un temps viendra où l'on fera aisément ce trajet en moins de six heures. Mais, en abrégeant la durée de ce voyage, les ingénieurs diminueront nécessairement l'idéale jouissance du voyageur.

Telle qu'elle est, cette route, dans son tracé un peu primitif, dans ses brusques circuits et ses pentes rapides, je voudrais la revoir. Le temps ne paraît pas long, quand on n'est point tenu de se rendre en toute hâte d'un lieu à un autre comme un agent de commerce ou un courrier de cabinet, quand on parcourt une contrée vraiment pittoresque. Cette vallée de l'Arve est comme un beau livre d'images dont on se plaît à voir chaque feuillet et qu'on désire contempler à loisir, images riantes et gracieuses, images superbes et grandioses, les plus grandioses de l'Europe. Ici, de frais vallons où s'épanouissent dans les champs de blé le bluet et le coquelicot; là, de longues avenues d'aunes, de hêtres, de noyers, ou de mystérieuses forêts de sapins; puis, de tous côtés, les collines revêtues d'une abondante végétation et des montagnes gigantesques : le Brezon, le Môle, les Voirons, l'aiguille Varens, pareille à une des pyramides de l'Égypte; plus loin, le Buet et les autres cimes aériennes couvertes de neiges éternelles.

Ces montagnes étonnent les regards par la variété de leurs formes et de leurs couleurs. On y voit de larges bandes de matière calcaire qui aux rayons du soleil reluisent comme des façades nouvellement blanchies, des pointes de rocs qui par leur escarpement défient le chasseur de chamois le plus agile, des masses de pierres arrondies comme des tours, taillées à angle droit comme des bastions, ou fendues de distance en distance comme des créneaux, des échancrures produites par d'orageux éboulements, et enfin des zones de verdure.

Sur le Môle, il y a de vastes pâturages où les femmes du village voisin conduisent au printemps leurs bestiaux, comme les *sennerines* du Tyrol et de la Styrie. Ces femmes habitent de misérables cabanes en pierres sèches et en bois, sans cheminées, et elles restent là tout l'été, très-solitaires et très-occupées, car elles doivent non-seulement garder leurs troupeaux, traire leurs vaches, faire du beurre et du fromage; il faut qu'elles fassent, en outre, leur provision de combustible, et, ce qui est plus pénible, leur provision d'eau : les sources les plus rapprochées sont à une lieue de distance des pâturages. Dans les temps ordinaires, la rosée du matin suffit pour désaltérer les bestiaux, et l'on dit même que les vaches soumises à ce régime donnent un lait meilleur. Mais, dans les temps de sécheresse, il faut bien les conduire à l'abreuvoir, ou aller chercher les seaux d'eau nécessaires pour apaiser leur soif, et c'est une rude tâche.

Ce sont les femmes aussi qui le plus souvent vont faucher l'herbe touffue des enclos réservés, et cueillir celle qui pousse dans des fissures de rochers, ou sur des pointes escarpées que les bestiaux ne peuvent atteindre. Cette herbe est amoncelée sur le sol, en forme de meules, comme celles qu'on voit en automne dans plusieurs de nos provinces. Quand l'hiver est venu, quand la neige aplanit les aspérités du terrain, ceux à qui cette récolte de foin appartient vont la chercher. Ils la lient dans des filets et la font rouler au bas de la montagne.

Malgré l'activité et la vigilance des bergères du Môle, souvent elles ont à déplorer des accidents qui, dans leur chétive fortune, sont de vrais désastres. Souvent il éclate sur cette montagne des coups de vent subits, impétueux, irrésistibles. Les vaches qui, par malheur, paissent alors sur la lisière d'un roc, sur la pente d'un précipice, sont enlevées par l'ouragan et jetées dans l'abîme.

Sur un des pics de ce même Môle, on voit encore les ruines d'un ancien château dont la chronique se lie à notre histoire de France. Là résidaient jadis les barons de Faucigny. Au treizième siècle, il ne restait de cette ancienne maison qu'une fille nommée Béatrice. Elle épousa le dauphin de Vienne et lui transféra par ce mariage tous ses droits sur les domaines dont elle avait hérité. Des discussions de famille l'ayant irritée, elle se retira chez son cousin Amédée de Savoie, surnommé le Grand, et lui légua en mourant tous ses domaines. De là une longue guerre entre la maison de Savoie et celle du Dauphin, jusqu'à ce qu'enfin Humbert II, découragé, abattu par la mort de son fils, abandonnât sa principauté à Philippe de Valois. La paix se fit à la condition que la France garderait le Dauphiné, et que la Savoie entrerait en possession des domaines de Béatrice.

Sur les pentes des Voirons s'étendent, comme sur le Môle, des pâturages considérables, des forêts et même des champs de céréales. Longtemps on a vu des pèlerins gravir pieusement la sommité de cette montagne qui s'élève à cinq mille cinq cents pieds au-dessus du niveau de la mer. Il y avait là une chapelle consacrée à une madone très-vénérée dans le pays. On l'appelait Notre-Dame des Voirons. Près de cette chapelle, il y avait un couvent de bénédictins. Sur cette cime solitaire, aride et couverte de neige une grande partie de l'année, les pauvres religieux vivaient d'une vie de souffrances et de privations. Dans l'austérité du régime de la communauté, dans la rigueur des longs hivers, ils contractaient pour la plupart des maladies incurables. Mais ils s'encourageaient

l'un l'autre à souffrir avec une placide résignation, en se disant que dans un autre monde ils seraient récompensés de leur dévouement au culte de la Vierge. Un jour, un incendie éclata dans leur habitation et la détruisit en entier, à l'exception d'une voûte en pierre. Les religieux demeurèrent encore deux ans sous cette voûte ouverte à la pluie, à la neige, à tous les vents. Enfin, comme ils ne pouvaient reconstruire leur cloître, l'évêque fit transporter à Annecy la madone que ces fidèles gardiens ne voulaient point abandonner, et ils la suivirent dans cette ville.

Cette Vierge des Voirons était la patronne du pâtre et du chasseur, et sa chapelle était remplie d'*ex-voto* offerts par un grand nombre de braves gens de la contrée, qu'elle avait détournés des précipices ou protégés contre les avalanches.

Un jour, deux enfants du village de Cranve, en jouant et en courant l'un après l'autre sur les pentes de la montagne, finirent par s'égarer. La nuit vint, une froide nuit de novembre; le ciel était sombre, la terre couverte de neige. Devant les pauvres étourdis, pas la moindre trace de chemin, et ils étaient accablés de fatigue. Cependant leur père et leur mère, ne les voyant pas revenir, les appellent avec inquiétude, puis regardent de tous côtés, puis attendent encore avec un vif battement de cœur, puis enfin vont les chercher. Avec quelques charitables voisins qui s'associent à leurs anxiétés, avec des clochettes et des torches de résine, ils gravissent les crêtes des Voirons, ils crient à haute voix, ils font résonner dans le silence de la nuit ces clochettes argentines des troupeaux, qu'on entend de si loin. Enfin, après avoir longtemps erré dans différentes directions avec une anxiété et une douleur qui, à tout instant, ne faisaient que s'accroître, ils trouvent les deux enfants couchés dans un étroit ravin, sur la lisière d'un roc taillé à pic. L'aîné avait ôté sa veste pour en revêtir son petit frère et le tenait serré dans ses bras pour le mieux réchauffer. Tous deux dormaient; mais au moindre mouvement ils étaient exposés à rouler dans le précipice. Ceux qui les découvrirent dans cette

effroyable situation ne doutèrent pas que Notre-Dame des Voirons ne les eût elle-même arrêtés au bord de l'abîme, et se firent un religieux devoir de suspendre aux murs de sa chapelle un nouvel *ex-voto*.

A quelques lieues de là, dans le village d'Arrache, il existe un autre monument de la piété d'un Savoisien. Au seizième siècle, un enfant de ce village, nommé Nicolas Fluquet, disait adieu à son humble cabane, à ses pauvres parents, et se mettait en route pour aller chercher fortune en pays étranger. Il n'avait pour tout bien qu'une marmotte que son père avait prise l'hiver dans une des grottes de la montagne. Mais il était doué d'une aimable physionomie, d'une honnête et intelligente nature, et sa mère lui avait souvent dit que le bon Dieu n'abandonne point ceux qui restent fidèles à ses commandements. Il partait avec cette confiance, avec la gaieté de son jeune âge, chantant et dansant, et faisant sauter sa petite compagne pour les gens charitables qui lui donnaient un morceau de pain dans le jour ou un asile dans la soirée. Il traversa ainsi toute la Suisse, plusieurs États de l'Allemagne, et, de village en village, de cité en cité, il alla jusqu'à Vienne. Un beau matin, dans cette capitale de l'Autriche, il s'arrêta par hasard devant la maison d'un bon bourgeois qui était alors assis à sa fenêtre, et qui, après avoir regardé un instant le gentil voyageur, appela sa femme et sa fille, qui n'était encore qu'un enfant. Tous trois furent charmés du spectacle inattendu que leur offrait le riant Savoisien, de la grâce de ses mouvements et de la mélodie de sa voix. La jeune fille surtout était ravie de le voir et de l'entendre; et soudain elle s'écria qu'elle voulait le voir de plus près et faire elle-même sauter sa marmotte. Nicolas fut invité à entrer dans la maison, et il resta. Il devint le compagnon de la petite Lucy, il courait avec elle dans le jardin, il lui enseignait la danse rustique de ses montagnes, et quelquefois il lui faisait de merveilleux récits des glaciers de la Savoie et des terribles animaux qu'on voyait rôder l'hiver dans les neiges. Les parents de Lucy

étaient riches, déjà un peu vieux, sensibles et confiants. Peu à peu ils s'attachèrent à ce pauvre émigrant que la Providence semblait elle-même avoir envoyé pour occuper leur charité et leur donner un intérêt de plus dans la vie, par l'accomplissement d'une bonne œuvre et la jouissance d'une nouvelle affection. Ils avaient souvent regretté de n'avoir pas de fils, ils en vinrent à traiter cet enfant de la Savoie comme un fils. Ils lui donnèrent des maîtres comme à leur propre fille, et se réjouirent de voir ses facultés intellectuelles se développer avec les qualités de son cœur. Nicolas et Lucy grandirent ainsi l'un à côté de l'autre, et ils s'aimèrent purement, sincèrement, et un jour vint où ils furent unis dans la cathédrale de Saint-Étienne. L'été suivant, Nicolas conduisait avec bonheur sa belle jeune femme dans son village d'Arrache, et près de la chétive cabane où il était né, il construisit une église.

J'ai toujours eu une vive prédilection pour les légendes populaires. Si, comme on l'a dit, les proverbes sont la sagesse des nations, les légendes en sont la poésie. Jeune, je me suis plu à recueillir les légendes de ma province natale, puis celles d'Allemagne, de Suède, de Russie, et des autres pays que je parcourais. Maintenant je recherche celles de la Suisse, et il en est une encore dans la vallée de l'Arve que je dois citer.

Au milieu d'un roc escarpé, à plus de deux cents mètres au-dessus de la rivière, on voit une arche de dix pieds de hauteur et de vingt pieds de largeur. C'est l'ouverture d'une grotte qu'on appelle la grotte de Balme. Elle n'offre point aux regards de ceux qui la visitent le merveilleux spectacle des pilastres, des lacs, des voûtes scintillantes que l'on admire dans le dédale de l'Adlesberg en Illyrie, ni même, de l'aveu de M. de Saussure, le phénomène de la grotte d'Osselle en Franche-Comté. Mais elle s'étend dans la cavité de la montagne sur un espace de plus de dix-huit cents pieds. Elle se divise en plusieurs galeries ornées de stalactites parsemées de pétrifications, et au centre de ces galeries est un puits

profond. Les habitants de la vallée disent que les fées ont fait cette retraite mystérieuse, taillé ses colonnes et creusé son puits. On disait aussi jadis que ce puits renfermait des trésors. Quelques hardis paysans essayèrent un jour d'y descendre et racontèrent qu'au moment où ils croyaient atteindre leur but ils avaient vu se lever du sein de l'abîme un énorme bouc noir armé de deux cornes monstrueuses. D'autres y revinrent avec des scapulaires, des croix, des cierges bénits, et le bouc avait disparu, mais ils ne trouvèrent au fond de ce magique souterrain que quelques ossements de chamois.

Près de là, dans un étroit vallon, est le lac de Flaine, un délicieux petit lac alimenté par une source limpide qui s'échappe en gazouillant de son lit de mousse, un gazon vert et parsemé de fleurs sur les bords de l'onde argentine, de grands bois de chênes tout autour, l'ombre et le silence, le charme d'une riante et paisible retraite. Si les fées habitent cette contrée, ce n'est point dans les ténébreuses galeries de la grotte de Balme qu'elles doivent se complaire; c'est dans la fraîche enceinte du lac de Flaine. Et n'est-ce pas une écharpe de fée que cette cascade d'Arpenaz que l'on voit briller à la cime d'un roc élevé, qui se balance dans les airs comme une gaze légère, s'imprègne de divers rayons de lumière comme un arc-en-ciel, et dans sa chute impétueuse rejaillit et scintille comme une poudre de diamants.

Dans cette vallée de l'Arve, à laquelle la nature a donné une singulière et imposante beauté, l'homme a fait aussi son œuvre; il a construit quelques jolis villages : Anemasse, Nangy, Contamine, Maglans, Chede, Servoz, et quelques autres petites villes agréables : Bonneville, chef-lieu d'une sous-préfecture; Sallenches, par où l'on passe pour entrer dans les gorges sauvages de Saint-Gervais; Cluse, dont le nom indique la situation. Comme notre Cluse bâtie au pied du fort du Joux, c'est une clôture dans la vallée, une porte étroite dans un défilé.

Les habitants de ces villages et de ces villes sont pour la plupart

occupés de travaux agricoles. Cependant il y a là aussi quelques entreprises industrielles, notamment des fabriques d'horlogerie, et, dans la plupart des chalets et des hameaux dispersés sur les flancs et les crêtes des montagnes, des familles d'ouvriers sont toute l'année employées à tailler des rouages, à ciseler des boîtes, à émailler des cadrans. Mais du haut de ces mêmes montagnes descendent en hiver les avalanches qui dévastent les champs et les bois, et au printemps les torrents impétueux qui se joignent à l'Arve et le font déborder. Sur ces mêmes montagnes, il se forme dans des terrains ardoisiers des amas d'eaux qui se grossissent peu à peu, puis minent et brisent les frêles parois qui les entourent, et tout à coup se précipitent hors de leur bassin avec une violence terrible. Ce n'est pas de l'eau pure, mais une espèce de boue liquide, mêlée d'ardoises décomposées et de fragments de rochers.

« La force impulsive de cette bouillie dense et visqueuse, dit M. de Saussure, est incompréhensible. Elle entraîne des rochers, renverse les édifices qui se trouvent sur son passage, déracine les plus grands arbres et désole les campagnes en creusant de profonds ravins et en couvrant les terres d'une épaisseur considérable de limon, de graviers et de fragments de rocs. »

Le fléau de ces flots bourbeux et des inondations de l'Arve suffit pour plonger dans la misère un grand nombre de gens qui, par le produit de leurs champs ou par les bénéfices de leur labeur industriel, jouissaient d'une honnête aisance. A tout instant, dans cette vallée qui attire chaque année tant de joyeux touristes, je vois apparaître la pâle pauvreté; à tout instant, en regardant les maigres et débiles enfants qui nous tendent une main suppliante, je me rappelle le touchant poëme de Guiraud : « Pauvre petit, pars pour la France. »

Mais à présent la France vient à eux, j'espère qu'elle diminuera la cause de leur misère.

La grande route de Genève s'arrête au hameau de Saint-Martin. De là à Chamouni le chemin est si raboteux et si étroit, que les

superbes diligences de la rue du Rhône ne peuvent s'y aventurer. Il faut les remplacer à cette station par des petites voitures légères. Le transbordement des bagages s'opère tandis que les voyageurs sont invités à s'asseoir à une table de fort bonne apparence tenue par une très-aimable maîtresse d'hôtel.

Dans une des petites voitures à deux places de Saint-Martin, le hasard me donne pour compagnon un vrai gentleman anglais. Qui dit un vrai gentleman anglais dit un des hommes les plus agréables que l'on puisse rencontrer. Dans le cours de ma vie, j'en ai connu quelques-uns de cette trempe, et ils sont restés dans ma mémoire comme des modèles de bonnes façons et de courtoisie.

Celui-ci, jeune encore, a le rang de lieutenant-colonel dans l'armée indienne et arrive en droite ligne de Bombay. Il a beaucoup vu et beaucoup appris, et il parle très-simplement des scènes curieuses auxquelles il a assisté dans les lointaines régions de l'Asie et des déserts qu'il a traversés.

A nous deux, nous pourrions faire, par les linéaments de nos propres explorations, une assez jolie carte. Lui d'un côté, et moi de l'autre, nous avons vu la plus grande partie de cette petite boule qu'on appelle le globe terrestre. Grâce à ma curiosité et à mes souvenirs de voyage, bientôt nous en venons à causer familièrement ensemble comme si nous nous connaissions depuis longtemps.

En mesurant du regard la pointe aérienne de l'aiguille de Vareus, j'interroge M. L... sur la configuration des divers embranchements de l'Himalaya. En contemplant les cimes de neiges et les glaciers de la chaîne du mont Blanc, il me questionne à son tour sur l'aspect des régions boréales ou des sommités des Cordilières, et nous allons ainsi par les sinuosités de la vallée de l'Arve, éclairant nos émotions par nos récits et agrandissant par diverses comparaisons le cercle que nous parcourons.

Par bonheur, le chariot qui nous a été assigné à Saint-Martin ne porte point le sac des dépêches. Notre postillon n'est point obligé d'arriver dans le plus bref délai à Chamouni, et, comme

nous ne le pressons pas d'accélérer sa marche, il semble très-satisfait de monter tout doucettement le rude chemin ouvert par la mine, taillé par le ciseau dans les crêtes des rochers. Il ménage même le trot de ses chevaux quand du haut d'un des précipices qui dominent les flots de l'Arve nous redescendons dans les plaines, et sourit amicalement quand nous lui disons de s'arrêter. Les autres voitures continuent leur marche. La nôtre flâne comme une charrette d'écoliers. Quand nous arriverons ce soir à l'hôtel, les meilleures chambres probablement y seront prises par ceux qui nous ont devancés. Mais qu'importe? Voici le lac de Chede avec son onde d'un vert limpide comme une émeraude et les beaux bois qui l'ombragent. Nous devons nécessairement y faire une halte. Voici le village de Servoz. Nous devons y voir une collection minéralogique formée par un paysan qui a longtemps exploré les Alpes. Voici, sur les flancs de la montagne, au pied des neiges, une bande de gazon où s'épanouit une touffe de rhododendrons, une auricule, une astrantia, et nous ne pouvons manquer de goûter là une des jouissances de la botanique.

Ah! colonel, je n'ai rien dit, mais je vous ai vu cueillir avec soin une rose des Alpes et l'envelopper dans du papier et la placer dans votre portefeuille en vous détournant de moi, comme si vous cherchiez à me cacher une pensée mystérieuse. Si c'est à votre mère ou à votre sœur que vous destinez cette fleur des Alpes, j'espère que vous en serez tendrement récompensé; si c'est à quelque belle Anglaise de votre cité de Bombay, puisse-t-elle ne pas avoir déjà oublié celui qui pense à elle de si loin!

The absent are the dead. Les absents sont les morts, a dit un poëte britannique. Ce triste axiome ne peut s'appliquer à l'amour d'une sœur, bien moins encore à celui d'une mère. Mais la femme que l'on aime, et dont on espère être à jamais aimé, qui ne sait l'effet que peut produire sur elle une trop longue absence?

Je me rappelle un chant populaire russe que je traduisais autrefois comme l'expression d'une mélancolique pensée, qui de-

puis m'est apparue comme une juste image de nos affections humaines.

« O ma plaine, ma plaine déserte, ma plaine large et libre, que tu es belle à voir! Tu es couverte d'herbes et de fleurs; il n'y a qu'une seule chose qui pour toi soit une tache.

« Dans ton sein, ma plaine chérie, croissent des broussailles, et sur ces broussailles est posé un jeune aigle; il tient entre ses serres un noir corbeau, et fait couler son sang sur le sol humide.

« Sous les broussailles est couché un brave jeune homme tout couvert de blessures et inondé de sang.

« Ce ne sont pas les hirondelles qui tournent autour de leur nid; c'est une mère qui pleure comme si une rivière coulait de ses yeux; sa jeune sœur pleure comme si un ruisseau tombait de ses paupières; sa jeune femme pleure comme si une fraîche rosée descendait de ses cils.

« Le soleil se lèvera à l'horizon et séchera la rosée. »

A un quart de lieue environ du terrain fleuri sur lequel nous nous sommes arrêtés, à la cime d'un roc apparaissent les ruines d'un vieux château, et, d'un commun accord, le colonel et moi, nous annonçons à notre guide que nous désirons le visiter. Mais cette fois il se montre peu empressé d'obéir à notre fantaisie. Il ne proteste pas pourtant, mais en se tournant d'un air inquiet vers le château, puis vers nous, il nous fait assez voir qu'il aimerait mieux nous conduire d'un autre côté.

« Qu'y a-t-il donc? lui demande le colonel impatienté de cette hésitation, n'avons-nous pas le temps de faire un petit détour?

— Sans doute, répond timidement notre postillon.

— Et n'y a-t-il pas d'ici à ces ruines un assez bon chemin?

— Certainement.

— Pourquoi donc restes-tu là à nous regarder d'un air piteux, comme si l'on t'imposait la plus rude corvée? »

A cette brusque apostrophe, notre postillon baisse la tête comme

s'il réfléchissait encore à une résolution difficile à prendre, puis enfin nous dit dans son naïf langage :

« C'est que, monsieur, voyez-vous, vous ne savez pas, et nous n'aimons guère à parler de ces choses-là. Ces vieux murs noirs, les gens de la vallée les connaissent bien, et personne ne se soucie de s'en approcher.

— Pourquoi donc? s'écrie le colonel.

— Pourquoi? Faut-il vous le dire? Parce qu'il y a là tout un troupeau de créatures malfaisantes, des sorciers et des sorcières, des revenants et des diables.

— En vérité! dit le colonel.

— Oui, monsieur. Les vieillards, qui ont appris les anciennes histoires du pays, disent aussi qu'il y a là des trésors, de quoi charger plusieurs voitures, de quoi acheter les terres de Sallenches, et même celles de Bonneville. Un jour, trois vigoureux garçons de Servoz ont voulu pénétrer dans les souterrains où ces trésors sont renfermés, mais un seul est revenu. Il a raconté que ses deux compagnons avaient été entraînés dans un tourbillon de fumée et de poussière, et que lui-même aurait péri sans son scapulaire qui écartait de lui les démons. Mais cette aventure lui causa une telle frayeur, qu'il en tomba malade et resta plus de deux mois au lit. Depuis ce temps, personne n'a osé rentrer dans le château de Saint-Michel.

— Eh quoi! dis-je, ce château habité par les diables porte le nom de saint Michel, qui lui-même a terrassé le diable?

— Oui, monsieur, reprend l'honnête postillon, il l'a bien terrassé; mais par malheur, dit notre curé, il ne l'a pas tué. Voilà pourquoi le diable, enragé de son affront et de sa défaite, s'en venge tant qu'il peut en tourmentant les hommes trop faibles pour se défendre.

— Ainsi donc, dit le colonel, si nous t'ordonnions de nous conduire vers ces ruines, tu t'y refuserais?

— Non pas. Mon devoir est de vous obéir, et, si vous l'exigez,

je veux bien aller de ce côté-là avec vous. A vous parler franchement, pour mon propre compte, je n'ai pas grand'peur des diables, car j'ai toujours mon scapulaire sur la poitrine, et ils ne pourront y mettre leurs griffes. Mais ils peuvent me faire beaucoup de mal d'une autre façon; ils peuvent jeter un sortilége sur mes bêtes, et j'ai une femme et un enfant dont je suis l'unique soutien. Songez donc, monsieur, que si je venais à perdre mes chevaux, nous serions bien misérables.

— Comment t'appelles-tu? demande le colonel.

— Félix Tarrade, répond le postillon craintif.

— Eh bien, Félix, tu es un brave homme, et je te réponds que ce n'est pas moi qui t'obligerai à me conduire dans ce vilain château.

— Ni moi, ai-je ajouté.

— Merci, nous répond Félix en se remettant gaiement en marche. Vous croyez peut-être que je suis poltron. C'est vrai que là où l'on parle des sorciers et des sorcières je ne me sens pas brave; mais, pour tout le reste, je me flatte d'être aussi vaillant qu'un autre.

— Le pauvre garçon, dis-je au colonel, vous l'avez tout troublé avec vos interrogations, et par bonheur elles se sont terminées d'une façon qu'il n'osait peut-être pas espérer. Mais vous respectez donc les superstitions?

— Oui, je les respecte toutes, même celles qui paraissent les plus puériles et les plus ridicules; car elles tiennent à un excès d'impressionnabilité, à une touchante faiblesse de notre nature humaine. Je suis moi-même superstitieux. Qui ne l'est pas? Ceux qui se raillent le plus hautement de ce qu'ils appellent nos absurdes préjugés et nos déraisons se sentiront peut-être en un certain moment ébranlés à la vue de deux brins de paille placés en croix sur leur chemin, ou pâliront à l'aspect d'une araignée, ou frissonneront de tous leurs membres en sentant, comme Job, passer sur eux un léger souffle. L'homme a beau se roidir dans sa

présomption contre ses infirmités, une heure vient où il est à l'improviste subjugué par une des vulgaires impressions qu'il se vantait de ne jamais éprouver, et les plus orgueilleux sont souvent par là les plus humiliés. Pour moi, je n'ai pas honte de l'avouer, je crois aux rêves, aux présages, aux pressentiments, au don de seconde vue, voire même aux apparitions. Il est vrai que je suis au service depuis vingt ans, et la vie incertaine, périlleuse du soldat, comme celle du marin, dispose l'esprit aux mystérieuses émotions.

— Donnez-moi la main, colonel, je suis charmé de vous entendre parler ainsi, car moi aussi je suis superstitieux.

— Vous n'êtes pourtant pas soldat?

— Ne sommes-nous pas tous soldats dans le combat de la vie?

— Oui, le combat de la vie, dit le colonel avec un accent de mélancolie, c'est souvent une lutte plus difficile que celle que nous avons à soutenir dans l'Inde contre des tribus en révolte, une lutte plus longue et plus décevante. »

En causant ainsi, nous traversons deux profonds ravins creusés par le torrent de Nayen et par le torrent de Gria, puis, après avoir franchi un étroit et sauvage défilé, nous entrons dans la vallée de Chamouni. Bientôt nous voyons briller à nos yeux deux de ses glaciers, le glacier de Tacconnay et le glacier plus large des Bossons.

Le premier attirait déjà vivement nos regards; le second ne nous permit point de continuer notre route sans lui faire au moins une courte visite, et Félix, qui n'a point à redouter là un voisinage de sorcières, nous engage à faire cette excursion. Au bord du chemin est un chalet occupé par un brave homme qui, comme la plupart des habitants de ce district, est enrôlé dans la compagnie des guides. En un instant il a chaussé une paire de gros souliers, revêtu une veste de laine, il nous met à la main un grand bâton armé d'une pointe de fer, dit adieu à sa femme et à ses enfants, et nous partons.

Le glacier des Bossons s'étend sur une des pentes du mont Blanc, au pied des grands Mulets, entre la montagne de la Côte et la cascade des Pèlerins, et descend jusqu'au bord de la vallée. Il a été un temps où, en observant son développement graduel, on craignait de le voir descendre plus bas et couper la route de Chamouni; mais depuis un assez grand nombre d'années il est resté stationnaire. On dit même qu'il s'est récemment un peu rétréci. A sa base s'élève une large arcade de neige compacte mélangée de graviers, par où s'échappe avec impétuosité un torrent qui dans son onde fougueuse entraîne des fragments de granit. De chaque côté de cette cascade sont les moraines, c'est-à-dire les amas de graviers, de sable, de débris de rochers que la glace en se contractant repousse peu à peu à ses extrémités. Ce glacier semble un être vivant qui, comme une blanche hermine, a horreur d'une tache. Dans son limpide élément il ne supporte aucune matière impure. Sa moraine est comme une chaussure boueuse qu'il rejette au loin avec un suprême dédain. Au-dessus de cette moraine, il apparaît comme un cristal brillant dans ses scories, comme une veine d'or dans un roc brut. A le voir sur sa couche inclinée, quand le soleil l'illumine de ses rayons d'or et de pourpre, on dirait une lave de feu arrêtée tout à coup dans son débordement et figée par le vent des régions boréales. Ses aiguilles étincellent comme des flèches de diamant, et dans leurs interstices le regard plonge stupéfait au fond d'une crevasse dont les parois ressemblent à des murailles de saphirs et d'émeraudes. Et nul oiseau ne se repose sur ce froid bassin, et nul insecte n'y bourdonne, et nul brin d'herbe n'y verdit. On n'y voit que la froide face d'une mort éternelle, on n'y entend que le sombre bruit de quelques pointes de glaces qui s'effondrent, ou le murmure des gouttes d'eau qui filtrent au fond des abîmes.

Près de là pourtant est la vie, le mouvement, la verdure des bois de sapins, les joies de famille dans le chalet, les troupeaux dont la clochette résonne dans les pâturages, l'homme qui tra-

vaille, l'enfant qui joue. C'est un tableau d'un étonnant effet. C'est ce rapprochement d'un des phénomènes les plus imposants de la nature et d'une des images les plus gracieuses de la vie ordinaire, ce contraste du glacier et du vallon, qui m'a surtout frappé. Car, si vaste et si brillante que soit la fameuse nappe des Bossons, elle ne pourrait me faire oublier les montagnes de glace du Groënland et du Spitzberg qui descendent jusque dans la mer, et les blocs de glace gigantesques que l'on voit dans ces parages flotter comme des navires, ou comme des tours mobiles, sur les vagues de l'Océan.

Quand nous redescendîmes vers la maison du guide où nous attendait Félix avec sa voiture, le soleil était couché. Une de ses dernières lueurs éclairait seulement encore comme une lampe prête à s'éteindre les neiges des hautes sommités. Une ombre profonde enveloppait la plaine.

Calme et muette, assoupie sous son voile nocturne entre ses montagnes blanches, cette vallée m'apparaissait comme l'image de Juliette dans son tombeau de marbre.

Mon compagnon et moi, nous cheminons en silence, recueillis dans nos émotions. Autour de nous tout dort, ou tout semble dormir, et notre voiture roule sur un chemin désert. Peu à peu cependant, à mesure que nous approchons de Chamouni, à nos yeux brillent quelques lumières, à nos oreilles retentissent les accents de la voix humaine. Bientôt nous voyons se dessiner dans l'obscurité les toits et les façades de plusieurs larges maisons. Notre cocher accélère par un coup de fouet la marche de ses chevaux, et en un instant quel changement de scène! Derrière nous, la solitude sauvage, les torrents et les abîmes des glaciers, les ténèbres de la vallée; devant nous, les boutiques étincelantes, les cabarets joyeux, les hôtels superbes, le monde des touristes qui, en été, occupe, anime, transforme le village de Chamouni.





VALLÉE DE CHAMOUNIX

II

Chamouni. *Campus munitus*, dit une ancienne charte latine, champ muni. C'est en effet un champ assez muni de bastions et de remparts par ses rocs et ses glaciers. Au dixième siècle, des bénédictins, séduits par l'austère et solennel aspect de cette thébaïde des neiges, y construisirent une chapelle et une habitation. Le comte Aymon de Genève leur donna des terres et des bois, et là, comme en tant d'autres contrées, les religieux furent les premiers habitants du désert et les premiers pionniers de la forêt sauvage. Des paysans vinrent ensuite s'établir au même lieu, et peu à peu il se forma une communauté que l'on désigna sous le nom de prieuré de Chamouni. Le prieuré l'avait fondée et la gouvernait, le prieuré avait même le droit d'en bannir quiconque ne se montrerait pas envers lui suffisamment soumis.

Plusieurs des évêques de Genève, en faisant leur visite diocésaine, pénétrèrent jusque dans cette étrange retraite. En 1606 saint François de Sales y vint à pied et logea dans une cabane du village, qui existe encore. Pour accomplir ce trajet, il avait dû passer par des sentiers si difficiles, qu'il en avait les pieds meurtris et les mains déchirées. Il resta plusieurs jours dans cette petite paroisse solitaire, officia dans l'église nouvellement reconstruite, visita les malades, distribua des aumônes.

A l'heure de son départ, tous ceux qu'il avait éclairés par son enseignement, consolés par sa charité, se pressaient autour de lui pour entendre encore une fois sa sainte parole. Il monta sur un bloc de pierre qui s'élevait au bord du chemin, leur adressa une dernière allocution, puis les bénit et se mit en marche vers Sallenches.

A partir de cette époque, un long espace de temps s'écoula pendant lequel le village de Chamouni, n'ayant aucun rapport avec la

gent aristocratique, les savants, et la nomade colonie de Genève, resta à peu près entièrement oublié ou ignoré. L'Arve seule arrivait à la capitale du Léman, comme un voyageur d'un lointain pays. Les bons Génevois, en voyant cette boueuse rivière tomber dans les flots épurés du Rhône, ne s'inquiétaient guère d'en chercher la source. Ils disaient qu'elle provenait d'une contrée dont les habitants avaient attiré sur eux les malédictions de Dieu; ils appelaient les cimes de neige de cette région les montagnes maudites. L'un des pics du mont Blanc a conservé ce nom.

En 1741, deux Anglais qui par hasard se rencontraient à Genève, M. Windham, l'archéologue, et M. Poococke, l'illustre voyageur, résolurent de remonter le cours de l'Arve et d'explorer la vallée sur laquelle ils n'obtenaient que très-difficilement quelque vague notion. En organisant ce projet, ils croyaient bien entreprendre une tâche difficile, peut-être même périlleuse. Peut-être l'Arve leur apparaissait-il comme un autre Nil dont ils allaient découvrir l'origine dans de fabuleuses régions, comme les montagnes de la Lune. Ils emportaient une tente et des provisions, comme s'ils étaient condamnés à traverser un pays nouvellement doté des bienfaits d'une révolution radicale. Ils partaient avec six de leurs compatriotes et cinq domestiques armés de pied en cape, comme s'ils devaient s'aventurer au milieu d'une tribu de Kurdes ou de Bédouins. M. Poococke se rappelait peut-être ses pérégrinations en Orient et croyait les recommencer.

Ils ne rencontrèrent sur leur route ni une de ces féroces tribus qui complètent l'aimable région gouvernementale de l'empire turc, ni une cohorte de ces vaillants champions de la régénération sociale, vaillants surtout à démolir. Ils ne furent exposés à aucune dilapidation, ils n'eurent aucun combat à soutenir. Mais ils n'employèrent pas moins de quatre longues journées à se rendre de Genève à Chamouni par d'étroits et âpres sentiers où souvent leurs chevaux trébuchaient au bord de l'abîme. A Servoz, ce village aujourd'hui si attrayant, ils ne purent trouver un gîte dans une habi-

tation; à Chamouni ils furent également obligés de camper sous la tente. Ils firent une excursion aux glaciers voisins du prieuré puis retournèrent à Genève.

A son arrivée en Angleterre, M. Windham excita, par le récit de son excursion, un très-vif intérêt. Plusieurs Anglais voulurent aller visiter ce petit coin d'un monde ignoré dont leurs compatriotes semblaient être les Christophe Colomb.

Cependant, lorsque vingt années plus tard M. de Saussure se rendit aussi dans la vallée de Chamouni, il ne parvint pas sans peine à y trouver une demeure convenable. On ne voyait encore dans ce village qu'un ou deux misérables cabarets, où logeaient les petits marchands ambulants qui venaient acheter des morceaux de cristal, des cornes et des peaux de chamois.

Maintenant, quelle différence! Maintenant il y a là dans la verte prairie plus d'une demi-douzaine d'hôtels comparables, par l'élégance de leur structure, par le luxe de leur ameublement, aux meilleurs hôtels des grandes cités européennes. Un de ces hôtels porte en grosses lettres sur sa façade le nom de Saussure, l'illustre savant qui le premier a fait connaître par ses écrits la beauté, la grandeur de ces temples des Alpes. Un autre hôtel attire les Anglais par son enseigne britannique. On sait que les Anglais, en parcourant le monde n'ont nullement la prétention d'être les citoyens du monde. Ils emportent partout avec eux un fier sentiment de patriotisme, et si l'entente cordiale est maintenant dans leurs transactions politiques, ils ne se font pas un devoir de la garder dans leur pensée individuelle. L'un d'eux, arrivant dernièrement à l'hôtel de l'Union, voit le drapeau tricolore flottant au-dessus de cet édifice, et se retire en disant : « Je ne loge point sous le toit surmonté du pavillon de France. »

Cet hôtel de l'Union a été fondé par un Allemand, M. Eisenkraemer, qui dans son ardeur d'entreprises joint une sorte d'audace américaine aux honnêtes et courtoises habitudes de son pays natal. Pour pouvoir donner des indications plus précises à ceux

qui viennent ici avec le désir d'entreprendre une difficile ascension, il a lui-même gravi la cime du mont Blanc. A mesure que le nombre des visiteurs de Chamonni s'accroît, il bâtit pour les recevoir une nouvelle maison; il en a déjà bâti trois, et cette année il faisait le plan de la quatrième. « Je ne puis encore, me disait-il humblement, donner à dîner qu'à deux cents voyageurs. Je voudrais pouvoir en héberger quelques centaines de plus. » Il y a des gens qui prétendent que le constructeur de tant de chambres à coucher et de tant de fourneaux, ce respectable chef d'un bataillon de cuisiniers et de sommeliers, n'est si actif que pour augmenter sa fortune. Moi, j'aime mieux croire qu'il n'est éveillé de si bonne heure et en mouvement tout le jour que par un sentiment de générosité, pour venir en aide à la foule d'étrangers que la curiosité ou l'amour de la science attire dans sa chère vallée de Chamonni. Il est vrai que les étrangers auxquels il donne asile dans ses trois édifices lui payent un tribut; mais quand je songe que ce brave Allemand doit faire venir de Genève par des convois spéciaux, ou par la diligence, tout ce qui lui est nécessaire pour nourrir ses hôtes ou pour satisfaire leurs caprices, je ne puis m'empêcher d'admirer sa philanthropie, et j'espère que le soir, quand il s'endort après sa laborieuse journée, il éprouve ce doux sentiment d'orgueil de l'homme qui, en dépit de l'ingratitude et de l'envie, persiste à consacrer son temps au service de l'humanité.

Autour de ces différents hôtels, des boutiques étalent aux regards toutes sortes d'objets de luxe et de fantaisie; minéraux des Alpes, coquettement taillés, bijouterie de Genève, bois sculpté de l'Oberland, broderies de Saint-Gall, gravures et photographies, et les cornes de chamois, et les grands bâtons blancs sur lesquels le touriste fait graver en lettres noires le nom des lieux qu'il a visités, et souvent aussi celui des montagnes et des glaciers qu'il s'est contenté d'entrevoir à une respectueuse distance. Comme le pèlerin des anciens temps rapportait sur son manteau les coquilles de

la mer, comme le hadji rapporte de la Mecque un caftan vert, l'Anglais rapporte de son excursion en Suisse un de ces grands bâtons couverts d'inscriptions, comme les antiques bâtons runiques, et le dépose à son foyer comme un témoignage de ses exploits.

A côté de ces boutiques qui attirent sans cesse de nouveaux chalands, s'ouvrent des dioramas et des panoramas, où sans quitter sa chaise on peut voir toutes les péripéties d'une ascension sur le mont Blanc; des cafés avec l'indispensable billard, des tavernes qui se glorifient de recevoir en droite ligne la bière de la maison Barclay, et de composer selon toutes les règles de l'art la fameuse boisson à laquelle l'amiral Grog a donné son nom.

Il y a quelques années, un spéculateur adjoignait à ces philanthropiques établissements un tapis vert et une roulette. C'était un philosophe qui avait sondé les mystères d'une des plus vives passions humaines et qui se faisait un devoir de la seconder. Il offrait aux joueurs avides d'émotions une émotion toute nouvelle, une merveilleuse arène pour leurs agitations fébriles. Là, les vertes forêts, les aiguilles des glaciers et les dômes de neige devaient rayonner d'une sorte de lumière féerique aux yeux de celui qui était favorisé par la fortune. Là, les bruissements des torrents et le fracas des avalanches devaient étouffer les gémissements de celui qui venait de perdre son dernier *bank-note*. La police savoisienne n'a point compris ces aimables intentions. Elle a impitoyablement fait fermer le salon, qui déjà était très-fréquenté. Le rouge-et-noir a été proscrit, le trente-et-quarante également, et la roulette a été remplacée par un cabinet de lecture, autre roulette où l'on ne compromet guère, il est vrai, ses capitaux, mais où l'on court risque de perdre, ce qui est bien plus précieux, la virginité du cœur, les fleurs les plus délicates de la pensée.

Mais un cabinet de lecture est un des principaux indices de ce que nous appelons le progrès de la civilisation, et Chamouni doit avoir le sien, bon ou mauvais, n'importe, pourvu qu'il renferme

une assez large collection de volumes jaunes ou bleus, et Chamouni attire chaque année un plus grand nombre d'étrangers.

Par un beau jour d'été, quel mouvement dans ce village dont les habitants de Genève connaissaient à peine le nom au siècle dernier ! Des voitures en poste qui arrivent ou qui partent, des mules qui piétinent, des guides affairés, des touristes plus affairés encore, des caravanes qui s'organisent à la porte de chaque hôtel et s'en vont de différents côtés ; car on ne vient au village de Chamouni que pour en sortir dès que le temps le permet, pour aller voir quelques-uns des beaux sites qui l'environnent, pour visiter sinon pour explorer un de ses seize glaciers, ou une des montagnes qui le dominent.

A une lieue de ce village est la source de l'Arveyron, qui autrefois s'écoulait sous une arche de glace d'une dimension gigantesque, qui maintenant bondit sur des rochers et forme la cascade des Mottets.

Un peu plus loin est la fontaine de Caillet, au bord de laquelle s'asseyait la pauvre Claudine de Florian, puis les pittoresques chalets des Planard, et le Montanvert avec son hôtellerie, d'où l'on peut tout à son aise contempler la mer de glace. En face du Montanvert, sur une des bases de l'aiguille de Buchard, est la fameuse proéminence qu'on appelle le Chapeau, d'où l'on voit pleinement les aiguilles du Dru, des Charmoz, des Greppons, de Blaitière, la chaîne des Aiguilles rouges, le mont Joly et le mont Maudit.

Du Montanvert, on peut aussi arriver en quatre ou cinq heures de temps au Jardin, ou, pour me servir d'une expression populaire savoisienne et franc-comtoise, au Courtil. Le Jardin est un roc aplati, d'une forme à peu près circulaire, situé comme une île au milieu des glaces et des neiges du Talèfre. Il est revêtu d'une couche de terre où, en été, reverdit un gazon parsemé de quelques jolies fleurs des Alpes.

Ceux qui recherchent surtout les larges points de vue monte-

ront à la croix de Flégère ou à la cime du Brévent. C'est de la Flégère qu'on distingue le mieux dans toute son étendue la mer de glace; c'est du Brévent qu'on voit dans toutes ses splendeurs le mont Blanc.

Et le mont Blanc, c'est le roi de cette région titanique, la merveille des Alpes, l'idolâtrie de la Savoie et de la Suisse. Sa souveraine grandeur se manifeste jusqu'au sein de la France. De Dijon, et même de Langres, par un ciel clair, on peut entrevoir comme un nuage argenté sa tête blanche à l'horizon bleuâtre. Du haut du Jura, on le distingue souvent très-nettement, et à Genève ce point de vue est l'objet d'une perpétuelle observation.

J'ai passé, il y a une quinzaine d'années, une semaine dans une maison de campagne, sur un des coteaux de la rive septentrionale du Léman. Dès le matin, la grande question dans cette aimable retraite était de savoir si nous verrions le mont Blanc. Mon hôte observait attentivement l'état de l'atmosphère, et quelquefois secouait la tête d'un air triste, et quelquefois aussi m'apportait tout joyeux sa lunette, et me disait : « Regardez, regardez, le voilà qui reluit aux rayons du soleil. » Le soir, quand nous étions assis sous les rameaux des châtaigniers, autour de la table rustique sur laquelle une gracieuse jeune fille préparait la théière, nous avions encore le même innocent désir, nous cherchions à distinguer au delà du Salève et du Môle la ligne empourprée du mont Blanc.

C'était en un temps de paix et de douce quiétude qui s'est écroulée dans le mouvement d'une folle effervescence, comme une honnête fortune d'un hameau helvétique sous l'irruption d'une avalanche. On ne songeait guère alors à la tourmente révolutionnaire qui a bouleversé l'Europe, ni au vertige actuel de l'Italie, ni à M. de Cavour, ni à Garibaldi.

Si quelques nuées s'élevaient alors parfois dans les sphères du monde politique, elles ne semblaient point de nature à présager une effroyable tempête, et, plus d'une fois, on les avait vues se dissoudre et se disperser comme celles qui, en une matinée

brumeuse, nous voilaient quelques instants la face du mont Blanc.

C'était un heureux temps, dont nous n'avons point su, quand il nous appartenait, apprécier tous les bienfaits. Peut-être aussi ceux qui, comme moi, le regrettent, étaient-ils plus heureux parce qu'ils étaient plus jeunes. Notre *primavera* s'en va, et nous nous écrions en vain avec le poëte :

> O temps, suspends ton vol! et vous, heures propices,
> Suspendez votre cours.

Les années se succèdent, et l'une après l'autre jettent sur les cimes des Alpes une nouvelle couche de neige, et dans le cœur de l'homme une nouvelle expérience plus froide que la neige, expérience du mensonge, des vils calculs, des indignes ambitions, des honteuses lâchetés, de l'oubli des plus saintes promesses, et de la violation des plus graves serments; temps d'hiver de la vie, quel soleil le régénérera?

Mais comment oser nous plaindre des changements qui s'opèrent en nous, quand tout change sans cesse dans la nature, quand les choses en apparence les plus immuables sont soumises à de continuelles modifications, quand l'Océan se retire devant des terres qu'il couvrait autrefois de ses vagues, quand le mont Blanc lui-même doit s'écrouler, comme s'il n'était qu'un simple trône monarchique! Oui, les naturalistes le disent : partout la région des Alpes présente des traces anciennes ou nouvelles de décadence, l'action du temps est incessante, quoique mystérieuse et immuable, elle mine et ébranle peu à peu les fondements des plus hautes montagnes. Un temps viendra où ces montagnes, revêtues d'un perpétuel manteau de neige, s'écrouleront et se transformeront en verdoyantes collines. Mais jusqu'à ce que cette métamorphose s'accomplisse, bien des générations de voyageurs passeront encore émerveillées au pied du mont Blanc.

Les Génevois, comme je l'ai dit, sont fort occupés de ce géant

des Alpes. Les uns se réjouissent de le voir et de l'admirer; d'autres lui vouent un culte moins platonique. Ils l'inscrivent au nombre de leurs éléments de fortune. En cet âge d'universels calculs, les plus grandes, les plus magnifiques œuvres de la création deviennent elles-mêmes autant d'objets de calculs. Les Américains exploitent le Niagara. Les Suisses exploitent leurs montagnes, leurs cascades, leurs glaciers. Il y a tel honnête marchand de Genève qui marie sa fille avec ce qu'il a gagné à vendre des descriptions, des panoramas, des images du mont Blanc, et tel hôtelier qui, en se retirant tranquillement des affaires, doit une bonne partie de ses bénéfices au voisinage du mont Blanc.

Il était réservé à un Génevois d'explorer le premier la cime de cette montagne si justement aimée de ses concitoyens.

Dès ses premières excursions à Chamouni, M. de Saussure conçut la pensée de gravir au haut de cette cime aérienne qui, dans cette vallée, fixait tous les regards; qui, par un singulier effet d'optique, se montre si rapproché des paisibles villages vers lesquels s'épandent ses glaciers, qu'il semble qu'on n'ait qu'à faire quelques centaines de pas pour monter sur ses flancs. Le courageux, le persévérant naturaliste fut poursuivi, obsédé, et pour ainsi dire ensorcelé par cette idée pendant plus de vingt-cinq ans.

En 1760, il fit publier dans toutes les paroisses de la vallée qu'il donnerait une récompense assez considérable à ceux qui trouveraient un sentier praticable pour atteindre à la sommité de la magique montagne. Il promettait même de payer les journées de ceux qui feraient des essais infructueux. Bien des tentatives furent faites à diverses reprises. Pas une ne réussit.

En 1775, quatre guides gravirent la crête escarpée qui s'élève parallèlement au glacier des Bossons. De là, ils voyaient se dérouler une nappe de neige qui leur apparaissait comme un beau, grand chemin. Ils avaient surmonté les plus difficiles obstacles, et le ciel était clair, et tout semblait favoriser leur audace. Mais la réverbération du soleil sur la neige et la stagnation de l'air leur

firent éprouver une chaleur si suffocante et leur causèrent un tel dégoût pour les aliments dont ils s'étaient approvisionnés, qu'ils s'en revinrent accablés de lassitude et d'inanition et tombèrent malades dans leur demeure.

Quelques années après, trois autres guides entreprirent le même trajet, subirent le même malaise, et, de plus, n'échappèrent que par un violent effort à un mortel besoin de sommeil par la raréfaction de l'air. L'un d'eux disait sérieusement que, s'il devait recommencer ce voyage, il n'emporterait avec lui qu'un parasol et un flacon de vinaigre.

A son tour, M. de Saussure essaya de poser le pied sur le front de cette montagne qui semblait se railler de ses désirs et de la force des hommes les plus vigoureux. Il avait appris que deux chasseurs de chamois s'étaient élevés par des arêtes de rochers jusqu'à une hauteur d'où ils touchaient presque à la dernière crête du mont Blanc. Le 12 septembre 1785, il partit avec son ami, M. Bourrit, non moins passionné que lui pour cette expédition. Il s'était fait préparer d'avance, par les guides de Chamouni, une cabane en pierres sèches près de la base de l'aiguille du Goûté. Après cinq heures de marche, il arriva heureusement à ce gîte salutaire et y passa la nuit. Il était là à huit mille cinq cents pieds au-dessus du niveau de la mer, et contemplait un tableau qu'il a décrit avec un sentiment poétique : « La vapeur du soir, dit-il, qui, comme une gaze légère, tempérait l'éclat du soleil et cachait à demi l'étendue que nous avions sous nos pieds, formait une ceinture de pourpre qui embrassait toute la partie occidentale de l'horizon, tandis qu'au levant les neiges des bases du mont Blanc, colorées par cette lumière, présentaient le plus grand et le plus singulier spectacle. A mesure que la vapeur descendait en se condensant, cette ceinture devenait plus étroite et plus colorée ; elle parut enfin d'un rouge de sang, et, dans le même instant, de petits nuages qui s'élevaient au-dessus de ce cordon lançaient une lumière d'une si grande vivacité, qu'ils semblaient des astres ou des

météores embrasés. Plus tard, dans la nuit, le ciel était parfaitement pur et sans nuages; la vapeur ne se voyait plus que dans le fond des vallées; les étoiles brillantes, mais dépouillées de toute espèce de scintillation, répandaient sur les montagnes une lueur extrêmement faible et pâle, mais qui suffisait pourtant à faire distinguer les masses et les distances. Le repos et le silence qui régnaient dans cette vaste étendue, agrandie encore par l'imagination, m'inspiraient une sorte de terreur. Il me semblait que j'avais survécu seul à l'univers et que je voyais son cadavre étendu sous mes pieds. »

Le lendemain, à six heures du matin, il se remit en marche, traversa une rude arète de rochers, puis un banc de glace, puis un autre, puis arriva à une pointe rapide couverte d'un amas de neige molle. Un des guides les plus résolus, après avoir exploré ce passage, le déclara infranchissable. Cette fois encore, le mont Blanc obligeait à la retraite les chétifs mortels qui avaient eu l'orgueilleux espoir de l'envahir.

L'année suivante pourtant il était vaincu, non point par une nombreuse et puissante caravane, mais par deux simples habitants de Chamouni : le guide Jacques Balmat et le docteur Paccard. Tous deux franchirent ses bastions, ses remparts, ses crevasses perfides, ses abîmes terribles, et enfin atteignirent sa cime.

Ce fut pour M. de Saussure un heureux jour que celui où il apprit cet événement. Le problème qui l'occupait depuis si longtemps était résolu; la sommité du mont Blanc n'était point inaccessible. Il pouvait y arriver en suivant la voie découverte par Jacques Balmat. Le 1er août 1787, il partit avec ce hardi Balmat et dix-sept guides portant ses instruments de physique. Le surlendemain, ses vœux étaient réalisés; sa tente s'élevait sur la crête virginale de notre Himalaya européen.

Il a fait lui-même le récit de cette ascension; il a dit avec une noble et touchante simplicité les fatigues, les souffrances qu'il

avait endurées pour l'accomplir, les difficultés qui l'arrêtaient à chaque pas, les périls de toute sorte qu'il devait braver, et il raconte naïvement la première émotion qui le saisit lorsqu'il arriva enfin au terme de son douloureux trajet.

« Je n'éprouvai point, dit-il, le plaisir qu'on pourrait imaginer. Mon sentiment le plus vif, le plus doux fut de voir cesser les inquiétudes dont j'avais été l'objet; car la longueur de cette lutte, le souvenir et la sensation même encore poignante des peines que m'avaient coûtées cette victoire me donnaient une espèce d'irritation. Au moment où j'eus atteint le point le plus élevé de la neige qui couronne cette cime, je la foulai aux pieds avec une sorte de colère. »

Un instant après il admirait l'immense panorama qui se déroulait autour de lui; d'un côté les vallées et les lacs de la Suisse, les Alpes bernoises, de l'autre la ligne du Jura jusqu'à Bâle; au sud, la Savoie et l'Italie jusque sur les rives de la Méditerranée; à ses pieds les aiguilles du Midi, de l'Argentière, du Géant, les maréchaux du souverain mont Blanc, qui, à une certaine distance, paraissaient presque aussi élevés que lui; sur sa tête, un ciel d'un bleu foncé, où, par l'effet de la pureté et de la tempérance de l'air, il voyait les étoiles en plein jour.

Mais il eut le regret de ne pouvoir faire les observations scientifiques qu'il avait projetées. Tandis qu'il gravissait la dernière pente de la montagne, la raréfaction de l'air l'obligeait à s'arrêter à tous les quinze ou seize pas pour reprendre haleine. Sur le plateau où les guides venaient de déposer ses instruments, le même phénomène lui causait le même malaise. « A chaque instant, dit-il, j'étais obligé d'interrompre mon travail pour ne m'occuper que du soin de respirer. Si l'on considère que le baromètre n'était là qu'à seize pouces et une ligne, et qu'ainsi l'air n'avait guère plus de la moitié de sa densité ordinaire, on comprendra qu'il fallait suppléer à la densité par la fréquence des inspirations. Or, cette fréquence accélérait le mouvement du sang, d'autant plus que les

artères n'étaient plus contre-balancées au dehors par une pression égale à celle qu'elles éprouvent d'ordinaire; aussi avions-nous tous la fièvre. »

Il eut cependant la force de continuer sa tâche pendant quatre heures et demie, puis enfin il redescendit les pentes rapides qu'il avait si péniblement gravies, côtoyant les mêmes précipices, traversant de profondes crevasses sur des ponts de neige de quelques pouces d'épaisseur, et passant près d'énormes amas de neige que le moindre bruit, le son même d'une voix suffit pour ébranler. Le lendemain il arrivait à Chamouni, où sa femme, ses enfants, qui l'avaient vu partir avec angoisse, l'embrassaient avec bonheur.

Le 3 août, M. de Saussure était parvenu au sommet du mont Blanc; le 9, un colonel anglais marchait déjà sur ses traces, et depuis cette époque soixante-dix Anglais, douze Français, plusieurs Suisses, un Suédois et quelques Américains ont accompli le même trajet.

Deux femmes même ont fait cette effrayante ascension; une jeune Savoisienne, mademoiselle Maria Paradis, et une Française, mademoiselle d'Angeville. C'est un Français aussi, M. le comte Fernand de Bouillé, qui, en 1856, est parvenu à monter jusqu'à la pointe de l'aiguille du Midi, au grand étonnement des guides et des autres habitants de Chamouni, qui jugeaient cette entreprise absolument impossible.

Il y a dans l'aspect des montagnes une espèce d'enchantement.

Elles étonnent par leur élévation les regards vulgaires, elles exaltent l'imagination du poëte; elles offrent à l'artiste les paysages les plus pittoresques, les scènes les plus variées et les plus grandioses; elles occupent l'attention du savant par leurs différents phénomènes. Le botaniste y étudie divers genres de végétation; le physicien y observe de singuliers effets de lumière et de température; le géologue, en sondant leurs remparts, cherche à y découvrir le mystère des successives révolutions du globe. Elles sont les pyramides d'une époque lointaine, et chacune de leurs

couches de rocs ou de neige est comme l'hiéroglyphe de quelques siècles dans la formation des mondes terrestres.

Partout, à toutes les époques, les montagnes ont été l'objet d'une sorte de culte. Dans toutes les régions, elles ont été consacrées par une tradition religieuse ou une gloire historique. Les Indiens disent que le mont Mérou est le centre de la terre, et qu'à sa cime resplendit le paradis de Siva. Les Zingalais disent que le premier homme banni de l'Éden séjourna sur une montagne de leur île, et appellent cette montagne le Pic Adam.

Les dieux des Grecs habitaient les sommités de l'Olympe. Apollon chante sur le Parnasse; Vulcain allume ses forges dans l'Etna; Orphée charme les animaux sauvages sur le Pangée; le vautour ronge le foie de Prométhée sur le Caucase.

Pour ceux qui ont reçu la sainte lumière de l'Évangile, quelles pieuses pensées les noms de quelques montagnes n'éveillent-ils pas dans leur cœur. C'est sur l'Ararat que l'arche de Noé s'est arrêtée. C'est sur le Sinaï que Dieu dicte ses lois à Moïse; c'est du haut du Nébo que le législateur des Israélites regarde la terre promise; c'est sur la montagne de la Quarantaine que le Christ accomplit son jeûne; c'est sur une autre montagne de Judée qu'il prononce son divin sermon :

Beati qui lugent.

C'est sur le Thabor qu'il se transfigure aux yeux de ses disciples; c'est sur le mont des Oliviers qu'il souffre son agonie; c'est sur le Calvaire qu'il achève sa mission de Rédempteur.

« La faiblesse de l'homme, a dit un écrivain, et l'omnipotence de Dieu; la petitesse de l'homme et l'éternité de Dieu; l'état éphémère de l'homme et l'immuabilité de Dieu, tel est le sentiment que nous éprouvons à la vue de l'Océan et des montagnes. Mais, à l'aspect de l'Océan, nous ne pouvons nous défendre d'une impression de terreur; nous savons son pouvoir, nous pensons aux myriades d'êtres qu'il a engloutis; son calme nous trompe; sa beauté

nous trahit; tandis qu'au contraire, lorsque nous regardons les montagnes, l'idée de notre néant se perd dans la conception de la grandeur de Dieu. Nous contemplons avec une humble dévotion leur paisible et sereine majesté; notre âme aspire à se rapprocher de celui dont la main a posé leurs fondements et dont la gloire éclate à leurs sommets. »

Il me semble qu'il ne mérite pourtant pas qu'on proclame son nom dans les journaux et qu'on loue son courage, celui qui, pour une idée de vanité, entreprend une ascension comme celle du mont Blanc. Il ne peut la faire seul, et il expose à de mortels dangers les braves gens qui pour un modique salaire l'accompagnent. On se souvient encore à Chamouni de l'excursion du docteur Hamel, dans laquelle trois guides restèrent ensevelis sous une avalanche. D'autres ont eu aussi un triste résultat, et il n'en est pas une à la suite de laquelle quelque guide n'ait la peau du visage brûlée, les lèvres gonflées, les yeux enflammés par l'effet de la réverbération du soleil sur la neige, trop heureux si en même temps il n'a pas les mains et les pieds gelés.

En face du mont Blanc, des pics qui l'entourent, des glaciers qui en découlent, on ne s'occupe guère du village de Chamouni. Pour la plupart des voyageurs, ce n'est qu'un gîte; le village est pourtant intéressant par sa situation et par le caractère de ses habitants. Il est bâti dans la partie la plus évasée de la vallée, près du confluent de l'Arveyron et de l'Arve, à trois mille six cents pieds environ au-dessus du niveau de la mer. A une telle latitude, sur un sol refroidi d'ailleurs par les masses de neige et de glaces qui l'entourent, on ne peut s'attendre à retrouver l'ordre régulier des quatre saisons. Il faut renoncer là aux riantes images du printemps et aux douces mélancolies de l'automne. Les gens de Chamouni n'ont que deux saisons : l'hiver et l'été; un long et sombre hiver; un été rapide mais très-animé.

Au mois d'avril, les hôteliers qui, pendant les mois infructueux se retirent ordinairement à Genève, reviennent avec une cohorte

de domestiques, une cargaison de meubles et de tentures, ouvrent leur maison, décorent la salle à manger, réparent les fourneaux, remplissent le cellier. Les boutiquiers déballent leurs nouvelles marchandises, les cafetiers rangent avec habileté leurs flacons de liqueurs derrière leurs vitraux. En même temps, selliers et forgerons sont très-occupés. Dans chaque habitation tout est en mouvement; tout le village, longtemps enseveli sous son linceul de neige, s'éveille comme la marmotte des montagnes dans sa tanière solitaire.

Bientôt le fouet du postillon résonne sur la grande route, et le premier voyageur qui traverse la plaine de Chamouni est comme la première hirondelle dont on annonce chaque année cérémonieusement l'apparition au roi de Suède. Il est fêté et choyé. Bientôt arrivent les savants avec leurs instruments de physique et d'astronomie, les jolies *ladies* avec leur galante escorte, les touristes et les curieux de différents pays. Alors les guides reprennent leurs bâtons ferrés, et les mules paradent à la porte des hôtels.

Un grand nombre des hommes les plus robustes du village sont enrôlés dans la compagnie des guides, et tout l'été partent à tour de rôle, qui d'un côté, qui de l'autre, pour une périlleuse entreprise, ou pour une facile promenade, selon l'humeur et la fantaisie de ceux qui réclament leurs services. Les autres conduisent les bestiaux dans les pâturages des montagnes, ou cultivent la terre autant qu'elle peut être cultivée. Ici, comme dans les régions septentrionales, il faut que toutes les graines confiées aux sillons écloses, mûrissent et soient moissonnées dans l'espace de sept ou huit semaines. Point d'arbres fruitiers et point de froment. Le meilleur terrain des collines et de la vallée ne produit que de l'orge, de l'avoine, des pommes de terre. Mais on y récolte aussi un lin excellent, et des fleurs aromatiques qui naissent spontanément sur ce sol montagneux les abeilles extraient un miel d'une saveur exquise.

Quelquefois la neige qui recouvre les champs est si tenace, que, pour aider à la trop lente action du soleil, les paysans emploient un procédé artificiel. Ils activent la fonte de cette neige en jetant à sa surface de la terre noire. C'est un moyen qui est en usage dans plusieurs cantons de la Suisse. On sait que certaines couleurs absorbent plus que d'autres la chaleur. Au siècle dernier, Franklin en faisait publiquement l'expérience en Amérique. Sur une plaine de neige tout entière exposée au soleil, il plaça des bandes d'étoffe noires, bleues, brunes, blanches. Sous la bande noire, la neige fondit rapidement; ensuite sous la bande bleue, puis sous la brune, tandis que sous la blanche on remarquait à peine une légère dissolutiou.

Tout l'été, ainsi, les hommes sont à l'œuvre, et les femmes aussi travaillent activement; tantôt dans la cabane, où elles portent le lait de leurs vaches pour le convertir en beurre ou en fromage; tantôt sur les crêtes de rocs, où elles vont faucher les touffes d'herbes; tantôt dans les enclos, où elles sarclent les pommes de terre. Partout elle subsiste, partout elle doit s'accomplir, la sévère sentence infligée à la race d'Adam : « Tu gagneras ton pain à la sueur de ton front. » Et ceux qui semblent échapper aux fatigues du travail manuel n'ont-ils pas les sueurs de l'esprit, les lassitudes de la pensée, plus pénibles souvent que les fatigues du corps; et ceux qui se plongent dans une molle oisiveté, ne sont-ils pas punis de leur infraction à la loi divine par l'ennui, par la satiété de toutes choses, par les caprices bizarres, par les vagues et tumultueux soucis ?

Mais voilà que le rapide été du village alpestre est fini. Dès le mois d'octobre, le ciel est sombre, le vent froid. Toute la nomade légion s'enfuit comme une volée d'oiseaux de passage. Les flambeaux des hôtels s'éteignent; les magasins se ferment; le bruit, l'animation, les curiosités, les divers incidents de chaque jour, ne se reproduiront plus avant un nouvel an. Les habitants de Chamouni restent seuls dans leur sombre vallon, séparés du reste du

monde, enfermés et bloqués de tous côtés par les neiges, seuls dans leur long hiver, où ils n'entendront que le mugissement des vents et le tonnerre des avalanches. Mais le monde luxueux qui chaque été promène au sein de leur vallée son luxe et ses fantaisies n'a point encore altéré la simplicité de leur honnête caractère, et le voisinage d'un pays protestant n'a point porté atteinte à leur catholicisme.

Je demandais à l'un d'eux ce qu'il éprouvait en voyant cette foule de riches étrangers qui, pendant deux ou trois mois, font tant de bruit dans le village.

« Nous les regardons, me répondit-il naïvement, comme des gens d'une autre nature que la nôtre, et nous ne pensons pas à imiter leurs habitudes. »

Je demandais à un guide s'il n'était pas effrayé quand il devait faire l'ascension du mont Blanc, la traversée du col du Géant, ou de quelque autre passage périlleux.

« Avant de partir, me dit-il, nous allons nous confesser. Nos femmes et nos enfants prient pendant notre absence; et à notre retour, nous faisons dire une messe. »

Grâce à ce sentiment religieux, ils poursuivent avec confiance leur pénible labeur et entreprennent avec fermeté leurs aventureuses expéditions. Grâce aux modestes habitudes de leur vie domestique, ils se contentent de leur chétive fortune, et se réjouissent d'un humble gain. Ils ont peu de ressources, mais aussi peu de besoins. N'est-ce pas là le plus sûr, le meilleur des trésors dans les mobiles trésors de ce monde?

Dans les longues soirées d'hiver, ils se réunissent les uns chez les autres, et s'asseyent en cercle autour de la cheminée. Les hommes font divers ouvrages en bois; les femmes teillent le lin ou le chanvre, et, en travaillant ainsi, on cause amicalement ou l'on narre des histoires. Les guides disent quels difficiles trajets ils ont faits; les jeunes gens qui ont été chercher à la cime des rocs escarpés des morceaux de cristal, les chasseurs qui ont pour-

suivi au bord des abîmes les chamois, disent les diverses péripéties de leurs audacieuses entreprises; puis une vieille femme prend la parole et raconte une pieuse légende, ou une terrible histoire de revenants.

A la fin de la soirée, la maîtresse de maison apporte sur la table une cruche d'eau et un plat de pommes de terre bouillies. C'est la collation qu'elle doit offrir à ses hôtes, le frugal souper que ses voisins lui présenteront, à leur tour, dans d'autres veillées.

La cloche de l'église sonne le couvre-feu. Les bonnes gens s'étonnent que le temps ait passé si vite, et se séparent en se disant : A demain! A demain! cette douce parole de confiance et d'affection. Chacun reprend le chemin de son logis. Mais peut-être qu'à cette dernière heure de la journée, en dépit du vent et de la neige, un jeune homme ralentit le pas pour répéter à une belle jeune fille une tendre promesse qui bientôt sera consacrée par le curé de la paroisse.

Dans ce même temps, les beaux messieurs et les belles dames qui ont employé les loisirs de leur été à visiter la vallée de Chamouni sont rentrés dans leurs demeures, à Londres, à Paris, à Berlin, et en ces mêmes soirs d'hiver sont invités à un bal ou à un raout. Les hommes, qui aimeraient mieux s'en aller fumer un cigare au club, gémissent de ce qu'ils appellent leurs fastidieuses obligations; les femmes sont mécontentes de leur toilette. On part pourtant, on court dans trois ou quatre salons, et l'on revient après avoir jeté çà et là quelques compliments et reçu d'un air poliment attentif quelque nouvelle publiée le matin dans tous les journaux.

De ces pompeuses veillées des grandes villes, et des rustiques veillées de Chamouni, quelles sont les plus heureuses? Bien entendu, ce sont celles des grandes villes. Ne m'accuserait-on pas d'abuser du paradoxe, si j'osais seulement émettre un doute à cet égard?

CHAPITRE QUATRIÈME

Le règlement des guides de Chamouni. — Le jeune guide. — Routes de Martigny. — La mule. — Argentière. — Paysage. — Valorsine. — Le curé du village. — L'église rebâtie. — La frontière du Valais. — Le *shakehand*. — La bête noire. — Aspect de la montagne. — Le souper dans l'auberge. — Une soirée dans la solitude — Le sommelier. — Forclaz. — Le gardien du Valais.

Les guides de Chamouni sont soumis à un règlement rédigé avec un soin particulier dans l'intérêt des voyageurs. L'aspirant à l'état de guide doit subir un examen devant un comité spécial. Il doit d'abord justifier d'une moralité *à toute épreuve*, de divers éléments d'instruction, d'une sérieuse connaissance topographique de la vallée et des montagnes qui l'entourent. Il doit avoir fait, sous la direction d'un ancien guide, quelque trajet difficile, tel que le tour du mont Blanc, la course au jardin, et celle de quelques glaciers. Quand, à la suite de cet examen, il a été admis dans la compagnie, il reste placé sous la direction et la surveillance d'un guide-chef, qui est chargé de faire exécuter strictement chaque prescription de l'ordonnance savoisienne. Les différentes corporations qui existaient autrefois en France cherchaient à se distinguer par leur aptitude au métier qu'elles pratiquaient, s'affermissaient dans leur sentiment d'honneur, et se fortifiaient par leur esprit de solidarité. La corporation des guides de Chamouni nous offre un intéressant exemple de ces anciennes associations. Plusieurs de

ses membres se sont signalés en de périlleuses circonstances par leur courage et leur intelligence ; tous se montrent fort zélés dans l'accomplissement de leur tâche, et je ne sache pas qu'un seul d'entre eux se soit rendu coupable d'une faute grave.

Un jeune guide nouvellement enrôlé dans la compagnie m'a été assigné par son chef pour me conduire à Martigny. Si jeune qu'il soit, il a déjà accompli plus d'une tâche difficile. L'an dernier, il venait de se marier, quand il fut désigné pour faire, avec un Anglais, l'ascension du mont Blanc, l'une des plus périlleuses. Sa femme pleurait et se lamentait, « et moi, me dit-il, j'avais le cœur tout troublé de la voir si triste. Mais que faire? — Il fallait pourtant bien montrer que je n'étais pas entré dans la corporation des guides pour le plaisir seulement de conduire quelques timides voyageurs à la source de l'Arveyron, ou sur la pente du Brévent. Puis j'avais fait de grosses dépenses pour mon ménage. J'avais même contracté une dette qui m'inquiétait, et justement avec le prix de la course au col du Géant, je pouvais l'acquitter. Les pauvres gens, monsieur, sont souvent bien embarrassés, et obligés de calculer strictement tout ce qu'ils peuvent gagner par leur travail. Enfin, j'ai persisté dans ma résolution, et j'en ai été bien récompensé. L'Anglais, que j'avais eu le bonheur d'arrêter sur la pente d'un précipice, ne s'est pas contenté d'ajouter une gratification à ce qu'il me devait d'après le tarif; il a voulu que j'achetasse une vache, et il l'a payée en beaux louis d'or. Ma femme m'a avoué depuis que, le jour de mon départ, elle avait prié et fait brûler un cierge devant l'image de saint François, mon patron, et elle ne doute pas que nous ne devions à l'intercession de ce grand saint mon heureux voyage. »

Ainsi parle l'honnête François, tandis que nous cheminons solitairement l'un à côté de l'autre dans la vallée de Chamouni, et je l'écoute avec intérêt.

Il n'y a pas, a dit un ancien philosophe, un plus beau spectacle que celui de l'homme supportant dignement l'adversité. Je pense

qu'il en est un autre plus commun et assez touchant, c'est celui d'un brave homme placidement soumis à son humble condition et accomplissant de jour en jour avec courage et patience tous les devoirs qu'elle lui impose.

Deux routes rejoignent Chamouni à Martigny; l'une par le col de Balme, l'autre par la Tête-Noire. La première offre au voyageur un magnifique aspect du mont Blanc; la seconde une longue variété de points de vue. C'est celle-ci que j'ai choisie. La plupart des étrangers prennent des mules pour faire ce trajet. J'ai même vu une indolente Allemande qui n'a voulu l'entreprendre que dans une chaise à porteurs. Elle était grosse et lourde, la bonne dame, et les vigoureux montagnards qui la portaient à la cime du Forclaz s'affaissaient sous le poids de leur palanquin. Mais François, après avoir jeté un regard sur ma valise, m'a dit qu'il s'en chargerait volontiers, et que nous pourrions très-bien cheminer à pied. J'ai accepté avec plaisir sa proposition, car la mule, voire même la noble mule d'Espagne empanachée et fringante, m'est souverainement désagréable. J'ai voyagé avec les agiles poneys de l'Islande et les fougueux chevaux des Pampas, avec les chameaux de Syrie, les alertes petits ânes d'Égypte et les rennes de la Laponie; je n'ai pas voyagé comme les princes de l'Inde avec des éléphants, ni comme Bacchus avec un char traîné par des lions, ni sur le dos d'une panthère, comme l'Ariane de Dannecker; mais de tous les animaux dont je me suis servi, je n'en connais pas un plus quinteux, plus difficile à manier, plus agaçant que la mule. Entêté comme une mule! L'expression est proverbiale.

Nous sommes donc partis gaiement, François et moi, lui avec ma valise sur son dos, moi avec ma canne, et nous nous en allons par une belle route jusqu'à Argentière, où nous faisons une halte pour voir le glacier qui descend vers ce village, un des plus remarquables glaciers de la vallée, par son étendue et par l'amphithéâtre de rochers qui l'entoure.

A Argentière s'arrête le large chemin que l'on peut aisément

parcourir en voiture. De là on arrive par un étroit sentier à un pauvre hameau qui l'hiver est souvent enfoui dans les neiges, de telle sorte que ses habitants ne peuvent pas même communiquer entre eux et que les voyageurs passent quelquefois, sans s'en apercevoir, sur les toits des maisons. De là on gravit la pointe escarpée des Montets, d'où l'on voit dans ses gracieuses sinuosités la vallée de Chamouni et les glaciers étincelants et les hautes cimes qui les dominent. A chaque instant je me retourne pour regarder encore cette belle vallée, ses verts sentiers, ses rustiques chalets disséminés de côté et d'autre; son village si longtemps ignoré, maintenant si célèbre, et son hôtel de l'Union, où le matin, sur la terrasse de M. Eisenkramer, on me servait mon café, en face du mont Blanc. Par bonheur l'honnête vallon n'a jamais mérité la colère de Dieu, et en me retournant pour le regarder, je ne suis point exposé à être changé en statue de sel, comme la femme de Loth.

Mais bientôt d'autres montagnes dérobent à nos yeux celles que je ne me lassais pas de contempler depuis plusieurs jours. A ma droite s'élèvent des pyramides de rocs aux parois dénudées, aux pointes aiguës; à ma gauche les cimes de neige du Buet entre les cimes moins hautes de l'Oreb et de la Loriaz, comme une tente de sultan entre celles de ses visirs. Sur les pentes de ces montagnes, de grandes bandes de roc d'une teinte rougeâtre entourées de sapins; plus bas des mélèzes superbes, et dans le vallon, des herbages; non, je me trompe, des lits de fleurs champêtres d'une fraîcheur et d'un éclat admirables. Le gazon disparaît sous cette profusion de corolles, de boutons de toutes les couleurs. On dirait que la nature, comprimée près de là dans sa généreuse vitalité par les blocs de granit ou les couches de neige, s'est complue à jeter dans cette enceinte sa séve et ses richesses pour réjouir, par une sorte de tendresse maternelle, ceux qui ont confiance en elle et qui construisent leurs demeures entre ces froides et arides montagnes.

Sur la lisière des bois paissent de petites vaches comme nos vaches bretonnes. La clochette suspendue à leur cou résonne harmonieusement dans les collines de la campagne. Les enfants qui les gardent viennent offrir aux voyageurs des bouquets de rhododendron. — Race de mendiants! s'écrie l'opulent alderman de la Cité de Londres, qui, en payant exactement sa taxe annuelle pour les pauvres, croit accomplir pleinement par là un devoir d'humanité. Mais je les plains, ceux dont les yeux se détourneraient froidement du petit pâtre qui vient solliciter leur pitié en leur présentant les fleurs de son sol natal. Il vit misérablement le paysan de ce canton, et tout l'été il voit passer sur son chemin des femmes élégantes et de riches touristes qui, en quelques jours, dépensent capricieusement ce qui suffirait pour assurer le bien-être de sa famille pendant toute une année. Il travaille avec courage tout l'été et tout l'hiver, et un orage subit, une méchante saison, anéantit en quelques heures l'espoir de son travail.

Au bas de la Loriaz, à Valorsine, une église solidement bâtie, et de plus soutenue par une espèce de contre-fort a été, en 1845, en partie détruite par une avalanche; et le presbytère qui s'élevait près de là a été renversé.

Mon guide, avec qui je m'en vais causant tout le long du chemin, me raconte qu'il a fait sa première communion dans cette paroisse avant d'aller s'établir à Chamouni, et me demande si je ne voudrais pas faire une visite à son ancien curé. « Très-volontiers, » lui dis-je, et nous entrons dans le presbytère nouvellement réédifié dans un endroit où l'on espère que la descente des avalanches ne pourra plus l'atteindre.

Le bon curé, assis dans une petite chambre devant un rayon garni de quelques livres, nous a reçus avec une cordiale affabilité. Il voulait me faire préparer à dîner, ou tout au moins me faire boire un verre de vin. Comme je refusais obstinément, il a fini, non sans peine, par se résigner à mon refus, et il a pris sa canne et son chapeau pour nous conduire jusqu'à la limite de sa pa-

roisse. Le long de la route, il me dit l'humble vie solitaire à laquelle il est astreint dans son étroit vallon. Huit longs mois d'hiver; tous les sentiers obstrués par les neiges; toutes les communications avec les villages voisins à peu près interdites; puis les jours d'orage pendant lesquels il est quelquefois appelé à se rendre près d'un malade dans un chalet de la montagne, puis la fureur des avalanches qui de temps à autre glacent d'effroi les habitants de son village, et les cloches balancées par le vent de la tempête qui semblent sonner d'elles-mêmes le tocsin pour avertir les paysans du danger dont ils sont menacés. L'été même, ce prêtre, qui a passé une partie de sa jeunesse dans des villes, qui a fait ses études au séminaire d'Annecy, est encore bien isolé. C'est par l'entremise des muletiers qu'il correspond avec Martigny et Chamouni; c'est par leurs complaisances qu'il se procure la plupart des choses dont il a besoin. Son vin même, ce précieux vin qu'il désirait tant me faire goûter, lui arrive de Chambéry à dos de mulet.

« Mais je n'ai autour de moi que des braves gens, ajoutait-il, avec un doux sourire, après m'avoir fait ce triste tableau, des gens paisibles, laborieux et pieux. Quand ma maison a été démolie par un terrible ouragan, ils ont voulu eux-mêmes la reconstruire. Les hommes en ont taillé la charpente, les femmes charriaient le plâtre et les pierres. En quelques mois, sans le secours d'aucun architecte, sans la moindre subvention du gouvernement, tout a été maçonné, rebâti, et toutes ces familles de paysans rentraient plus gaiement sous leur toit après m'avoir vu installé sous celui qu'elles m'avaient donné. Ah! monsieur, que Dieu est bon et riche! Il a des trésors de grâces dont personne ne peut sonder les profondeurs; pour les affligés, des consolations souvent inattendues; pour les pauvres, une foule de petits joies, et pour l'homme de bonne volonté, la paix de la conscience, le meilleur des biens. »

En parlant ainsi, le curé de Valorsine me conduisait le long de

sa vallée, jusqu'à un pont grossièrement bâti sur une impétueuse rivière. « Voici, me dit-il, la limite de ma paroisse, et de plus la limite de ma province savoisienne. De l'autre côté de ce pont est la frontière du Valais. Je viens souvent me promener jusqu'ici, je m'arrête en face de l'imposant tableau que vous voyez à présent devant vous, puis je m'en retourne, en murmurant quelques versets des psaumes, car je ne connais que la poésie biblique pour célébrer dignement la grandeur de Dieu. »

C'était, en effet, un étrange et saisissant spectacle que celui qui s'offrait alors à nos yeux. Une étroite allée resserrée entre deux chaînes de montagnes. Çà et là quelques rustiques habitations, des hangars en bois posés sur des troncs d'arbres à trois pieds au-dessus du sol pour préserver les denrées de l'invasion des souris; quelques chétifs jardins où l'on ne cultive que des choux et des pommes de terre; au milieu de la vallée, la rivière sombre que l'on appelle à juste titre l'Eau-Noire, et le torrent fangeux qui vient se joindre à cette rivière. Sur les montagnes, de grands espaces dénudés entre de verts pâturages, des ravins creusés par la fonte des glaces à la surface des rocs, comme des rides tracées sur le visage de l'homme par les années ou les douleurs; des chalets abrités par une forêt de sapins contre les éboulements de neige; des cascades bruyantes, entre autres celle de la Barberine qui tombe à larges flots d'une hauteur de trois cents pieds; des contrastes singuliers d'aridité et de végétation, d'ombre et de lumière, un étonnant assemblage de scènes agrestes et de scènes sauvages.

« Adieu, me dit le prêtre, quand nous eûmes quelques instants contemplé l'un à côté de l'autre ce spectacle; il faut que je retourne à mon presbytère. Pensez quelquefois au pauvre petit pays de Valorsine, et si vous y revenez et que je sois encore de ce monde, pensez que cette fois nous nous reverrons comme de vieilles connaissances, et que vous serez obligé de dîner avec moi. »

A ces mots, il m'a tendu la main que j'ai serrée avec empressement.

Le *shakehand* des Anglais est devenu pour nous un usage habituel. Nous tendons journellement la main à des gens qui nous sont indifférents, et nous n'en éprouvons naturellement aucune émotion. Mais la main d'une femme aimée fait tressaillir les fibres de notre cœur, et le serrement de main d'un brave homme nous honore et nous réconforte.

Au delà du pont de la Barberine, on gravit une montagne sur la pente de laquelle on ne cheminait autrefois que très-difficilement et non sans danger. Un des escarpements de cette montagne garde encore le nom de *Mapas* (mauvais pas). Les Valaisans y ont fait une nouvelle route qui n'est pas large, qui sur plusieurs points est très-roide, mais qui du moins offre au voyageur une assez grande sécurité. En certains endroits ils ont fait des terrassements considérables; dans d'autres, de longues tranchées, et dans une masse de rocs colossale ils ont creusé un tunnel semblable à la porte taillée de Besançon, ouverte par Jules César, agrandie par Louis XIV. De l'autre côté de ce passage souterrain, la route serpente au bord d'un précipice dont on ne peut, sans une impression d'effroi, mesurer du regard la profondeur.

Mais à quelques centaines de pas de ce lieu sinistre, où plus d'un pauvre muletier a péri, voilà que tout à coup, au détour d'une sombre roche, on aperçoit une maison coquettement bâtie, qui, par sa riante façade, semble inviter les passants à venir sous son toit oublier toute crainte et se reposer de leurs fatigues. C'est l'auberge de la Tête-Noire, une excellente auberge très-fréquentée pendant trois mois de l'année.

J'en ai bien vu des auberges, depuis le jour où, m'abandonnant à la passion des voyages, j'ai quitté mon doux nid de Franche-Comté, mais je ne me rappelle pas en avoir vu jamais une qui m'ait aussi vivement séduit que celle-ci par sa bonne physionomie, et aussi vivement frappé par sa situation. Qu'on se figure

sur une cime escarpée un plateau arrondi, nul village près de là, nuls hameaux, pas même un solitaire châlet, et de toute part l'aspect d'une nature grandiose, orageuse, tourmentée; des bois de sapins brisés par la tempête, des blocs de rocher détachés de leur base, entraînés par les avalanches; au bas de ce plateau, une déclivité perpendiculaire, une rivière mugissante au fond d'un sinistre ravin, et de l'autre côté de cette rivière une autre montagne également devastée par le désastre des hivers, sillonnée par les torrents. Partout l'image du désert, non point l'uniforme désert de longues plaines de sable de l'Égypte ou des mornes Pampas de l'Amérique du Sud, mais des pics aigus, des cimes dentelées, des forêts abandonnées à la libre action de la nature, comme les forêts vierges, et au sein de ce désert la fraîche, la gentille maisonnette avec ses fenêtres illuminées par le soleil, et ses vertes persiennes et ses murailles blanches.

En m'arrêtant là une ou deux heures, il m'était aisé d'arriver le soir même à Martigny. Mais une halte si courte ne pouvait me suffire en un tel lieu. J'ai dit à François que nous ne partirions que le lendemain, et François m'a paru très-satisfait de cette décision. Il y gagnait une journée de plus, le pauvre garçon, et il devait être fatigué de porter ma valise. J'ai commandé mon dîner, et dans une jolie petite salle où une boiserie de sapin exhalait une agréable odeur de résine, on m'a servi des truites comme on n'en voit jamais dans nos tristes marchés de Paris, une gélinotte qui eût inspiré plusieurs nouveaux axiomes à Brillat-Savarin, et des fraises de montagne devant lesquelles tous nos maraîchers devraient humblement se prosterner. Le sommelier m'a dit que c'étaient des fraises; mais en réalité, je crois que ce sont des gouttes de miel écarlate façonnées par une espèce particulière d'abeilles, avec le suc le plus pur des fleurs aromatiques.

Mon repas fait, j'ai été m'asseoir sur un rocher couvert de mousse et contempler dans une molle rêverie le vaste spectacle que j'avais devant moi. Les rêveries sont les dociles images des

divers mouvements de notre esprit, tristes ou gaies, selon que notre imagination les éclaire ou les assombrit, pareilles à des lacs qu'un nuage voile ou qu'un rayon de soleil irradie. En un autre jour, sur le sol dévasté, j'aurais pu me plonger dans de douloureuses réflexions et songer à Manfred, et murmurer quelques-unes de ses misanthropiques invocations. Mais, en ce moment, j'avais le repos du cœur, et tout ce qui m'entourait me paraissait fait exprès pour étonner mes regards et occuper ma pensée. Quelle heureuse soirée j'ai passée là sur mon tapis de mousse, à contempler ces bois, ces montagnes, ces ravins, à les voir se colorer de différentes teintes aux rayons du soleil couchant, puis peu à peu s'effacer dans l'ombre nocturne. Un instant après la lune se levait et éclairait les crêtes échancrées des rocs, qui alors se détachaient comme des silhouettes à l'horizon. Puis les étoiles apparaissaient l'une après l'autre à la surface du ciel et scintillaient dans les flots de la rivière. Et tout reposait en silence. On n'entendait que la cascade chantant son hymne éternel dans la profondeur des bois. En regardant ce calme et solennel tableau, je me rappelais la *Noche serena* du religieux poëte Louis Pons de Léon :

> Morada de grandezza,
> Templo de claridad y hermosura,
> El alma que a tu alteza
> Nacio, que desventura
> La tiene en esta carcel baja oscura[1].

Le lendemain, dès l'aube, j'ai quitté le plateau de la Tête-Noire, non sans jeter encore un regard sur la scène qui m'avait charmé la veille. Les lieux qui nous ont agréablement impressionnés sont pour nous comme des amis dont nous nous éloignons à regret, et que nous désirons revoir. Plus généreux que nos amis, ils n'exi-

[1] Séjour de la grandeur, temple de la clarté et de la beauté, l'âme qui est née pour ton élévation, quel malheur la retient dans cette basse obscure prison?

gent rien de nous pour nous faire éprouver une heureuse émotion et nous laisser un doux souvenir.

J'ai demandé à François comment il avait passé sa soirée.

« Très-bien, m'a-t-il répondu. J'ai bu une bouteille de bière avec le sommelier, et il m'a donné une leçon d'arithmétique.

— A merveille, François! Mais il est donc instruit, ce sommelier?

— Je le crois bien, monsieur, il est maître d'école.

— Maître d'école?

— Oui, monsieur, dans un hameau du Valais. Mais il n'a qu'un petit nombre d'élèves qui ne lui donnent qu'un minime salaire, et le quittent à la fin de l'hiver pour aller travailler dans les champs, ou garder les bestiaux dans les pâturages. Alors il rentre à la Tête-Noire et y passe tout l'été.

— En prenant ainsi des leçons dans vos heures de loisir, est-ce que vous penseriez à devenir maître d'école?

— Je ne sais pas, monsieur, c'est bien difficile. Cependant je lis et j'écris couramment, et je connais déjà les principales règles de l'arithmétique. Mon état de guide ne m'occupe que pendant trois mois. Peut-être que l'hiver je pourrais aussi gagner quelque chose à instruire des enfants. »

A ces mots, François me regarde d'un air timide, comme pour me demander un encouragement, et certes je n'ai garde de le lui refuser.

Les gens qui sont nés pauvres, et qui ne trouvent point dans leur pauvreté un officieux patronage, doivent employer de plus d'une façon, pour vivre honnêtement, leur courage et leur intelligence. Combien d'hommes à Paris qui, pour subvenir aux besoins de leur famille, font dans leur journée trois ou quatre métiers!

Tandis que je me laisse aller à cette mélancolique réflexion, nous traversons une forêt de sapins où le soleil répand ses gais rayons, où la mésange et la nonnette gazouillent à qui mieux mieux en sautant de branche en branche, et en buvant des

perles de rosée. Ces jolis oiseaux n'ont point les tristes soucis de l'homme :

Aux petits des oiseaux Dieu donne la pâture.

Dès qu'ils peuvent ouvrir leurs ailes, ils volent selon la mesure de leurs forces; ils chantent selon leur naturel diapason; ils construisent leur nid tout pareil à celui où ils sont nés, et dans leur monde aérien nul d'entre eux ne songe à devenir plus riche ou plus puissant que les autres : conseiller d'État ou sénateur. Les poëtes de l'Inde, qui croient encore à la métempsycose, doivent aspirer à revivre après leur mort dans le corps d'un oiseau.

De la majestueuse forêt qui s'élève à quelque distance de la Tête-Noire, nous descendons dans un joli vallon arrosé par une rivière qui découle du glacier de Trient, puis nous montons le Forclaz. Dans une des brèches de cette montagne, au bord de la route, est une maisonnette occupée par un gendarme qui garde cette frontière du Valais, et moyennant un petit tribut d'un franc appose son cachet sur les passeports des voyageurs. Heureux les pays à qui il ne faut, pour garder leurs frontières, qu'une rustique cabane et un pacifique gendarme ! Si l'Autriche pouvait ainsi protéger les siennes, l'Autriche serait un empire fortuné.

Il ne faut pas moins de trois grandes heures pour gravir, quand on vient de Martigny, cette montagne du Forclaz; mais en moins de deux heures on la descend aisément. On passe alors par plusieurs zones différentes de végétation : d'abord les sapins, puis les hêtres, et ensuite les châtaigniers; un peu plus bas les vignes, les jardins féconds, les enclos remplis d'arbres fruitiers, et enfin la grande vallée du Rhône; les villages et les villas du Valais, les trois collines de Sion voilées par une vapeur qui s'élève de la plaine humide, et devant nous le bourg et la cité de Martigny.

CHAPITRE CINQUIÈME

Martigny. — Les montagnes. — Les villages. — Le travail agricole. — Patience et courage des Valaisans. — La route du Saint-Bernard. — La Dranse. — Saint-Pierre. — L'auberge de Napoléon. — Le déjeuner. — Les roses des Alpes. — La cantine. — La chambre de l'aristocrate. — Les muletiers. — Désert et aridité. — L'ascension dans les neiges. — Aspect du couvent. — L'entrée dans la maison. — Le souper. — La maison de refuge de l'Arlberg. — Légende de Saint-Bernard. — Fondation et agrandissement du couvent. — Révolution du Valais. — Ressources actuelles des religieux. — Offrandes des voyageurs. — Organisation de la communauté. — Fatigues et souffrances des religieux. — Le jeune clavandier. — La messe dans la chapelle. — Les œuvres du couvent. — L'infirmerie et le pauvre ouvrier. — Les chiens du Saint-Bernard. — Le vaillant Barry. — Retour à Martigny.

Martigny est une petite ville de onze cents habitants, où l'on ne compte pas moins de cinq hôtels de premier ordre et plusieurs auberges secondaires. Ce n'est point la population indigène, si modeste en ses habitudes, qui peuple les grandes salles de ces hôtels : ce sont les étrangers. Martigny est le point de jonction de plusieurs importantes voies de communication : du nouveau chemin de fer qui touche au lac de Genève, du sentier de Chamouni, de la route d'Italie par le Simplon et de la route du Piémont par le Saint-Bernard.

Elle est agréable à voir, cette petite ville. Pour me servir d'une expression allemande, elle est vraiment *freundliche*, c'est-à-dire qu'elle a une amicale physionomie qui plaît aux regards et attire la confiance. Plus d'un voyageur y est arrivé, ne songeant qu'à la

traverser, et n'a pu résister au plaisir d'y séjourner. J'espère bien y séjourner aussi; mais d'abord je la quitetrai pour faire une excursion dont l'idée m'occupe depuis longtemps.

A l'ouest de Martigny est la cime escarpée que je viens de descendre; au nord-est, la Gemmi, par où je compte pénétrer au centre de la Suisse; au sud apparaît un amas de collines, de mamelons, de plateaux qui s'élèvent d'assise en assise, comme les gradins d'un cirque, jusqu'à des sommités qui se perdent au loin dans les nuages. Toutes ces montagnes sont tellement rapprochées l'une de l'autre, qu'on n'y entrevoit, à quelque distance, aucun passage : on dirait une phalange macédonienne, un bataillon serré de Titans, ou plutôt une enceinte de bastions impénétrables. La Dranse en sort en bondissant et en écumant, comme si elle était encore furieuse des obstacles qu'elle a eu à surmonter pour se frayer un chemin, et court se jeter dans le Rhône, comme si elle avait hâte de s'y reposer. Par ce réseau, en apparence inextricable, Charlemagne a pourtant passé, et Frédéric Barberousse, et Napoléon, et, s'il faut en croire quelques historiens, l'ardent Annibal, la terreur des Romains. Par là je désire aussi passer, non point comme un conquérant, avec une légion de soldats, mais tout seul, humble pèlerin, pour visiter le couvent du Saint-Bernard.

Mon hôte m'a procuré avec empressement une voiture et un guide. La voiture est rude : elle me rappelle le redoutable véhicule qu'on appelle, en Suède, une *bondkaera;* mais mon guide est un jeune garçon alerte, dispos, connaissant bien le pays, et tout joyeux de penser qu'en me conduisant à l'hospice il s'arrêtera à Saint-Pierre, son village natal.

Nous partons au lever du soleil, nous traversons la Dranse, qui semble fort en colère d'être obligée de se resserrer entre les deux piliers d'un pont, puis nous voilà sur la pente de la montagne que nous devons gravir pendant neuf heures consécutives. Je n'essayerai pas de décrire les différents villages par lesquels nous

avons passé : Valette, Bouvinier, Saint-Branchier, Orsières, Liddes; on n'y voit que des maisons en pierre grise, mal bâties et généralement sales, pauvres, délabrées; quelques-unes seulement sont remarquables par leur structure. Bouvinier est dans une gorge étroite, occupée presque entièrement par la Dranse; Saint-Branchier, à l'embranchement de la vallée de Martigny, de la vallée d'Entremont et de la vallée de Bagnes, où l'écroulement des glaciers de Getroz produisit, en 1818, une inondation dont les habitants du Valais ont conservé un terrible souvenir : plusieurs centaines de chalets et de maisons de paysans furent emportées par cet effroyable débordement, et plus de cinquante hommes y périrent. Orsières est placée à l'entrée du col de Ferret, un des paysages les plus pittoresques de la région des Alpes, et Liddes est, comme un nid d'aigle, suspendu au bord d'une cime escarpée.

Quand j'ai passé par ces villages, ils étaient très-silencieux et la plupart des maisons étaient fermées : c'était le temps de la fenaison, une importante affaire pour une population qui ne se livre guère aux spéculations du commerce et de l'industrie, dont la ressource essentielle est dans les produits de son travail agricole. Ils sont courageux et patients, ces montagnards du Valais ; ils vont cultiver des champs et récolter des foins sur des hauteurs incroyables, sur des pentes où l'on tremble de les voir s'aventurer, avec des chevaux et une voiture, car il semble qu'un léger éboulement de terrain ou le moindre faux pas suffit pour que charretier et charrette, tout roule dans l'abîme. Mais ils ne se laissent point effrayer par un péril et ne redoutent pas non plus la fatigue. Sur les coteaux et sur les cimes les plus élevées, partout où il existe une bande de terre végétale, on peut être sûr que son élément de production ne sera point perdu : le montagnard y fera paître ses bestiaux, ou y fauchera de l'herbe, ou y conduira audacieusement sa charrue. Sur les bords des vallées il y a des terrasses naturelles ou artificielles qui me rappellent les gradins en maçonnerie

que j'ai vus aux environs de Bethléem : sous le ciel de la Palestine, ces gradins sont couverts de mûriers et d'oliviers. Ici la vigne grimpe le long des parois des rochers, et les Valaisans vont cueillir les raisins sur ces remparts perpendiculaires comme les Jurassiens de Salins ou de Château-Chalon, qui sont aussi des gens hardis et laborieux. Par une singulière habitude des sociétés humaines, la palme triomphale, la couronne de lauriers, le pompeux dithyrambe, ont toujours été réservés aux exploits du soldat; plus il a tiré de coups de fusil, plus il semble admirable; plus il a versé de sang, plus il est glorifié. Mais le courage du pionnier qui surmonte les plus graves obstacles pour pénétrer dans des régions inexplorées, on ne le célébrera par aucune ovation; le courage du savant qui, pour résoudre un problème ou faire une nouvelle découverte, s'expose à un mortel danger, on lui accordera peut-être, non sans discussion, une bénigne mention dans le rapport d'un Institut; le courage de l'obscur laboureur qui, au péril de sa vie, entreprend de féconder un espace de terre inculte, on n'en parle pas; et combien d'actes de courage de la vie privée, accomplis en silence, en une ferme, calme, noble résolution, et qui resteront à jamais ignorés!

C'est par leur sentiment naturel de courage que les Valaisans ont entrepris de faire une route dans les gorges étroites et ardues où jadis il n'existait pas même un sentier où, pour tailler le roc, creuser une mine, percer un tunnel, plus d'un ouvrier, à défaut d'un autre point d'appui, a dû s'attacher par une corde à un tronc d'arbre et travailler ainsi, suspendu en plein air. C'est sans doute en vertu de ce même courage que, lorsqu'ils ont vu leur chemin complétement ouvert, ils n'ont pas cru devoir y joindre un appendice pourtant fort essentiel, c'est-à-dire une palissade. Ce chemin, montueux et sinueux, est souvent découpé sur une roche perpendiculaire, au penchant d'un gouffre ténébreux; et sur la lisière de ce gouffre, pas un appui, pas la moindre balustrade. Que deux voitures viennent à se rencontrer inopinément sur cette ligne

rétrécie, à l'un de ses brusques contours, qu'un essieu se rompe par hasard, qu'un cocher oublie une minute de surveiller son attelage, qu'une méchante mule s'effarouche ou trébuche, et la catastrophe est inévitable. La Dranse est là, à mille ou douze cents pieds de profondeur! elle mugit dans l'abîme béant! Comme les dragons de la mythologie antique, elle semble réclamer sa proie, et, par malheur, elle ne la réclame pas toujours en vain! Chaque année, elle engloutit dans ses flots quelques nouvelles victimes; mon guide m'a montré un endroit où, l'été dernier, un paysan de Liddes, dont la mule était un peu jeune, périt dans cet abîme. C'est surtout à la descente de ces rapides déclivités qu'on a vraiment le droit de se sentir inquiet; et même, en les gravissant assez lentement, dans mon lourd véhicule, je ne me rappelle pas avoir eu aussi fréquemment, sur aucune autre route, le sentiment aussi intime d'un réel danger.

Mais en quel lieu notre frêle machine humaine n'est-elle pas exposée à de nombreux périls? Les bons bourgeois de Paris qui, en lisant dans les journaux le récit de quelque désastre maritime se félicitent de n'être pas obligés d'affronter les orages de l'Océan, qui ne sortent pas même sans quelque souci de leur benoîte demeure pour s'asseoir dans une diligence ou monter dans un wagon de chemin de fer, ne doivent-ils pas bénir la Providence s'ils rentrent sains et saufs, le soir, dans leur lit? Car, pour peu qu'ils aient quitté le seuil de leur porte dans la journée, ils ont pu glisser au bord d'un trottoir et se casser une jambe; ils ont pu, en un instant d'inadvertance, tomber dans le trou d'un égout, comme l'astrologue de la Fontaine, au fond d'un puits, ou être éborgnés par une des barres de fer qu'un apprenti forgeron porte sur ses épaules, ou mutilés par la chute d'une enseigne, ou broyés par un grossier omnibus, sans avoir, comme les Indiens, la religieuse joie de mourir sous les roues sacrées du char de Jaguernat.

« Soyez prudents, mais ne le soyez pas trop, dit le *Havamal*, le chant suprême d'Odin. »

« Allah ! Allah ! disent les mahométans quand un Djezzar-pacha leur fait, pour se distraire, couper le nez ou les oreilles ; c'était écrit ! »

Les Grecs racontent, avec une même idée de fatalité, l'histoire d'un de leurs philosophes à qui un oracle a prédit qu'il serait écrasé par une maison. Le brave homme, déjà vieux, mais tenant à la vie, quitte sa demeure, s'éloigne des villes, des villages, de toute habitation humaine, et compte bien, par là, se jouer de la sinistre prophétie. Mais, un jour qu'il était endormi en rase campagne, un aigle qui planait dans les airs, tenant entre ses griffes une tortue dont il voulait tirer quelque brin de nourriture, voit le front chauve du vieillard, pense, dans son petit cerveau d'aigle, que c'est un roc sur lequel la rude carapace de la tortue se brisera, la laisse tomber, et le philosophe est tué, comme l'avait annoncé l'oracle, par la chute d'une maison.

Sur la route du Saint-Bernard, le danger, puisque danger il y a, s'offre du moins aux regards dans des images grandioses et poétiques : sur le sol des gorges rocailleuses, la sombre verdure des sapins ; plus haut, dans une terre meilleure, les mélèzes et quelques châtaigniers ; plus haut, les pâturages où, çà et là, tourbillonne la fumée d'un solitaire chalet, puis les larges couches de pierre calcaire, ridées et sillonnées par les eaux des torrents et les blocs de rochers, rompus par les gelées de l'hiver, roulés par les avalanches, jetés de côté et d'autre, comme des ossements de géants arrachés à leur tombe souterraine ; de toutes parts une confusion de pics aigus, de terrasses aplanies, de ravins verdoyants, d'espaces dénudés, d'eau et de terre, d'ombre et de lumière, qui donne l'idée du chaos, et à l'extrémité de cette enceinte bouleversée la magnifique tête du Vélan, l'une des plus hautes montagnes de la Suisse, et les cimes de neige où s'élève l'asile de la charité, l'hospice du Saint-Bernard.

Tandis que je contemple cette scène étonnante, mon guide a les regards fixés sur un point qui l'intéresse davantage, sur son clo-

cher de Saint-Pierre, dont il vient d'entrevoir la flèche derrière un monticule. Il donne un vigoureux coup de fouet à sa mule pour faire, dans son village, l'entrée la plus brillante, ou tout au moins la plus bruyante, et me conduit devant une maison de chétive apparence, qui est la principale auberge du lieu. Au-dessus de la porte de cet humble logis est une enseigne portant en grosses lettres cette inscription : *Au Déjeuner de Napoléon.* C'est là, en effet, que Napoléon s'arrêta lorsqu'en 1800 il conduisait ses soldats à la bataille de Marengo. Pour l'édification des étrangers qui entrent dans cette auberge, cet épisode est attesté par un certificat signé de M. Moret, président de la commune de Saint-Pierre, et appendu à l'une des parois de la salle à manger. A côté du cadre qui renferme cette feuille officielle est la gravure du tableau de David qui représente Napoléon, la tête couverte de son chapeau de général, assis sur un cheval fougueux, comme la statue de Pierre le Grand sur son rocher de Finlande, et franchissant au galop le passage du Saint-Bernard. J'en demande bien pardon au peintre classique des fêtes de la République et des gloires de l'Empire, mais il eût dessiné une scène plus vraie et plus émouvante, s'il nous eût montré le premier consul gravissant péniblement, au petit pas d'une mule, sur la glace ou la neige, l'âpre sentier de la montagne.

Après avoir regardé ces deux ornements historiques de l'auberge de Saint-Pierre, je m'asseois sur une chaise rustique, devant une table de sapin parfaitement nue : ni domestique, ni sonnette. Je suis entré là comme dans une halle. Les bons Valaisans ne connaissent point les *pick-pocket* de nos belles villes, si bien civilisées, et laissent sans crainte leurs demeures ouvertes à tout venant.

Il me semble pourtant que mon guide, avant de se rendre chez ses parents, ne voudrait pas me laisser à l'abandon. En effet, grâce à ses soins, je vois venir une jeune hôtesse qui était occupée, dans la grange, à ranger du foin, et à laquelle il a annoncé

qu'elle avait à remplir une autre tâche. Elle s'avance sur le seuil de la porte d'un air timide, et m'avoue avec une naïve confiance qu'elle n'a rien d'autre à m'offrir que des œufs, du vin du pays et du pain de seigle.

« Et du café? dis-je.

— Oui, du café, me répond-elle vivement, comme si cette simple adjonction à son menu la délivrait d'un pénible embarras; du vrai café que nous avons dernièrement acheté à Martigny, et, si vous le voulez, du lait!

— C'est le meilleur déjeuner que je puisse désirer. Si seulement vous pouviez me le donner bientôt, vous me feriez plaisir.

— Tout de suite! tout de suite! » s'écrie-t-elle.

Et je l'entends qui trottine dans le corridor d'un pas léger, ouvre une armoire, casse des œufs, souffle son feu.

Un instant après elle revient, étend sur la table une nappe blanche, y pose un couvert d'étain, puis me sert mon repas, et me regarde avec une sorte d'inquiétude briser mon morceau de pain de seigle.

« Il est un peu vieux et un peu dur, me dit-elle; *nous n'avons pas fait au four* (une expression du pays) depuis la semaine dernière; mais si monsieur comptait revenir par ici, je pourrais lui procurer du pain frais de la ville?

— Je reviendrai probablement après-demain; mais je ne voudrais pas vous donner un souci. »

L'humilité et la douce, pudique physionomie de cette femme me rendaient envers elle de plus en plus poli.

« Ce ne sera pas un grand souci, me répond-elle; chaque jour quelques-uns de nos voisins vont à Martigny, et ils sont très-contents quand ils peuvent rendre service à mon mari. »

Lorsque Napoléon était dans cette même chambre, probablement il ne songeait guère à juger les mérites de l'auberge de Saint-Pierre; il arrivait des plaines d'Égypte comme un météore, et se précipitait dans les vallées d'Italie comme un ouragan. Pour

moi qui, grâce au ciel, n'ai point à porter le fardeau d'une telle gloire, et qui puis me réjouir, comme l'oiseau, d'un riant abri et d'un grain de millet, je dois dire que j'ai fait, dans cette rustique maison, un excellent déjeuner.

Lorsque mon guide vint me chercher, non plus avec sa charrette, car la route ouverte aux voitures s'arrête à Saint-Pierre, mais avec sa mule, mon hôtesse m'a reconduit courtoisement jusqu'au bas de l'escalier en me remerciant de ce qu'elle appelait mon indulgence; et comme je donnais quelques sols à un petit enfant qu'elle tenait par la main, je l'ai vue tout émue de cette générosité. Qu'il faut peu pour toucher le cœur des pauvres gens! Si les riches le savaient, combien de bonnes petites joies ils pourraient se donner sans grever leur fortune!

Au delà de Saint-Pierre, le paysage a un caractère plus sauvage que celui qui, dès Orsières et dès Liddes, a souvent surpris mes regards. Là il y a encore des forêts, des enclos de verdure, des champs de céréales; ici, dans les terrains les plus prospères, on ne récolte plus que difficilement quelques maigres gerbes de seigle ou d'avoine. Autour du village, on sème encore des fèves, mais souvent il faut les cueillir avant qu'elles soient mûres, et alors on les fait sécher au soleil, comme les Finlandais, que j'ai vus à Muonioniska, font sécher les épis qu'une gelée prématurée les oblige à faucher avant que le grain soit complétement formé. Peu à peu ces dernières traces de culture disparaissent, et l'on ne voit plus ni un sillon de charrue, ni une prairie verdoyante, ni une forêt; çà et là seulement quelques arbustes enracinés dans une humide fissure, çà et là des plaques de neige que les chaleurs du mois de juillet n'ont pas encore pu fondre. Mais voilà qu'après avoir traversé un large espace de terre grisâtre, aride, tout à coup à mes yeux apparaît un des plus charmants phénomènes de la nature des Alpes, une splendide végétation, un jardin, un vrai jardin de Dieu, des masses compactes de roses des Alpes qui semblent sortir, comme par miracle, du sein d'une argile stérile.

Nulle main humaine ne les a plantées là, nul horticulteur n'a arrosé leurs tiges et propagé leurs graines : elles naissent spontanément à l'air de la montagne et s'étalent en plates-bandes et s'arrondissent en corbeilles. De leurs petits rameaux verts, de leurs boutons bruns, de leurs corolles de pourpre, elles revêtent le sol dénudé, elles tapissent les roches. Oh! les jolies fleurs! et quel doux et frais parfum elles exhalent! Je saute à bas de ma mule, je cours à ces ravissants buissons, j'en détache, avec une joie d'enfant, d'énormes bouquets, comme si j'avais peur d'en manquer. Je voudrais en envoyer à tous mes amis : j'en ai réellement envoyé quelques-uns que la poste du Valais a eu la barbarie de taxer très-cher, comme si le fisc avait le droit de taxer ces libres plantes du désert.

Les oiseaux, a dit un écrivain, sont les musiciens du pauvre, et l'on peut dire aussi justement que les fleurs sont sa vivante poésie. N'y a-t-il pas, entre les riantes fleurs de la terre et les oiseaux, une sorte de parenté? La jolie fable persane de *Gul et Bulbul* n'est-elle pas un emblème de cette ingénieuse affinité? Comme les oiseaux, en tout pays, les fleurs égayent le pâtre dans sa solitude, le voyageur sur son chemin, l'ouvrier dans sa mansarde; comme les oiseaux, elles peuvent servir d'horloge au paysan, car il en est qui éclosent le matin, à l'heure où l'alouette s'éveille, et se ferment le soir, à l'heure où elle s'endort; comme les oiseaux, elles sont les messagères et les images colorées des différentes saisons : celles-ci apparaissent au printemps avec l'hirondelle; celles-là s'épanouissent au soleil de l'été, tandis que tout vibre et que tout chante autour d'elles; d'autres annoncent l'automne avec le pigeon nomade; d'autres l'hiver avec la corneille, et, lorsque après la fonte des neiges, on les voit renaître sur le sol reverdi, ne croirait-on pas que, pendant la froide saison, elles ont, comme les oiseaux, émigré en de plus chauds climats?

Dès notre premier âge, les fleurs attirent nos regards et occupent notre attention; plus tard, elles se lient aux diverses péripé-

ties de notre vie : c'est avec un bouquet de fleurs que nous célébrons, dans notre enfance, un joyeux anniversaire; c'est le don d'une fleur qui, dans notre jeunesse, nous fait palpiter le cœur par l'espoir d'un doux amour; c'est une couronne de fleurs qui orne la tête virginale de la fiancée au jour du mariage; hélas ! ce sont des fleurs que nous déposons, dans notre deuil, sur la tombe de ceux que nous avons aimés !

Les conteurs de l'Orient parlent d'une fleur magique qui, par son simple contact, ouvrait les portes d'airain des grottes remplies de trésors. N'avons-nous pas tous, dans la réalité de notre existence, une de ces fleurs magiques qui, du fond de notre âme, sous le fardeau d'airain des années, peut faire surgir des trésors de souvenirs et de tendres pensées? Pour moi, il y a telle fleur dont le calice, dont l'arome, dont la peinture même suffit pour me rappeler quelques-unes de mes plus vives surprises de voyages ou de mes plus heureuses impressions de jeunesse : les roses de Jéricho, les catalpas du Mississipi, les anémones des régions boréales, les œillets du jardin de ma mère, l'héliotrope d'un autre délicieux jardin; et désormais, quand je verrai une rose des Alpes, elle me rappellera mon excursion au couvent du Saint-Bernard.

Cette belle plante qui m'a tant charmé, on la voit déployer ses corolles cramoisies au milieu de rocs roulés par les avalanches, au bord des torrents; ses tiges compactes peuvent arrêter le pied du chasseur au penchant d'un abîme, et ses divers degrés de développement aident le botaniste à mesurer différentes zones de végétation dans les Alpes. A quatre mille pieds au-dessus du niveau de la mer, les capsules brunes de ces rosiers enferment des graines à demi mûres, tandis qu'à cinq mille pieds, ils sont en pleine floraison; à six mille, on voit seulement s'épanouir les boutons supérieurs des buissons, et cinq cents pieds plus haut, ils commencent à peine à brunir; à sept mille pieds, ils disparaissent presque entièrement.

Le plateau où s'élève le village de Saint-Pierre est précisément à la hauteur la plus favorable à cette riche végétation (quatre mille neuf cents pieds environ), et une partie de ce plateau en est littéralement couverte, comme d'un manteau de pourpre.

A une lieue de ce village est un petit bâtiment solitaire qu'on appelle la Cantine; il est occupé par une vieille femme à qui le gouvernement du Valais accorde une petite subvention pour qu'elle tienne, l'hiver comme l'été, sa demeure ouverte à ceux qui, par le froid ou l'orage, seraient obligés d'y chercher un refuge; elle a aussi le droit de percevoir un modique tribut sur les gens qu'elle reçoit, et celui de leur vendre des liqueurs; en d'autres termes, elle fait le métier d'aubergiste, et elle voulait absolument me faire boire je ne sais quel ratafia, dont la vue et l'odeur me donnaient envie d'invoquer la loi des sociétés de tempérance. Mais je n'ai pu refuser à cette brave femme la satisfaction de me faire voir toute sa maison, notamment une petite chambre occupée presque en entier par un énorme lit garni d'un édredon et de six couvertures : « C'est, me dit-elle, la chambre réservée aux voyageurs d'élite. » Dans les idées de cette naïve cantinière, le voyageur d'élite est un riche frileux qui, pour dormir à son aise, a besoin de six couvertures. Le jour où elle me montrait ainsi les trésors de son établissement, elle n'avait point l'honneur de choyer un tel aristocrate; mais, en revanche, elle devait s'occuper d'une douzaine de muletiers qui venaient de s'attabler dans une chambre basse, enfumée par leurs pipes et par un poêle en fonte. C'était une des cohortes de muletiers qui, dans les semaines d'été, sont employées au charriage du combustible pour l'hospice de Saint-Bernard. En vertu d'une ancienne charte, ce couvent a conservé le privilége de prendre gratuitement son bois de chauffage dans le val de Ferret. Ce bois est chargé sur des mulets jusqu'à Orsières, de là sur de petits chariots jusqu'à Saint-Pierre; dans ce dernier village, on le remet de nouveau sur le dos des mulets; chaque mulet en porte six bûches. Je laisse à penser ce que coûte un tel

approvisionnement pour une maison qui, chaque année, héberge, terme moyen, vingt-cinq mille passants! pour cette froide habitation où, chaque jour, le feu des poêles doit être allumé! où, en plein mois de juillet, le thermomètre descend souvent au-dessous du point de congélation!

Près de cette cantine de Proz, la dernière rustique habitation du Valais, il n'y a plus aucune plante, aucun ruban de verdure, on ne voit même plus ces fidèles fleurs qui, sur d'autres aspérités des Alpes, semblent attendre, comme des étoiles du ciel, le voyageur pour lui sourire et l'égayer sur son sentier. Au bord d'un petit ruisseau roulant dans un lit de gravier, j'aperçois seulement quelques violettes éparses, tristes, pâles violettes, comme celles qui, pour la mélancolique Ophélia, étaient un signe de deuil, qui s'étaient flétries quand son père mourut!

La neige des cimes du Velan et du col du Saint-Bernard descend jusqu'aux rives de ces ruisseaux. La neige que chaque hiver renouvelle et que nul été ne peut fondre, s'élève, remonte ici de toutes parts. La neige subjugue même le cours impétueux de la Dranse et la dérobe aux regards. A travers quelques crevasses, on voit encore l'orgueilleuse rivière qui essaye de se soulever contre les masses de neige qui la recouvrent, puis fléchit sous leur poids. Dans la vallée de Martigny, elle est terne, grise, chargée de sable et de graviers; ici, près de sa source, elle est d'un bleu limpide. Ne dirait-on pas une image de la vie humaine, innocente et pure à son origine, alourdie et ass mbrie dans son cours à travers le monde?

Nous montons vers le Saint-Bernard, qu'on ne voit que lorsqu'on en est tout près. La montée n'est pas roide, mais longue et difficile. Nul sentier frayé. De côté et d'autre, des empreintes interrompues de pas d'hommes et de pas d'animaux; la neige, qui tombe ou qui s'éboule, efface en un instant les vestiges de toute une cohorte de voyageurs. Si glorieux qu'il soit, l'homme ne laisse, après tout, qu'une faible trace de son passage au milieu

des autres hommes; mais en des lieux comme celui-ci, il n'en laisse aucune.

A chaque instant, sur ces pentes mobiles, nous sommes obligés de nous écarter de la ligne suivie par ceux qui nous y ont précédé, et de faire de nouveaux détours, tantôt pour éviter une crevasse profonde ou une masse de neige qui, au moindre choc, s'écroulerait, ou la sombre, épaisse, mais friable couche qui recouvre la Dranse; tantôt pour contourner un roc aigu, qui sort comme un monstrueux squelette de ce linceul éternel. Torrent fougueux, abîmes profonds, pyramides de rocs noirs et pointus comme des aiguilles de fer, tel est l'aspect de la montagne du Saint-Bernard. Il me rappelle celui du Spitzberg.

On a dit que les religieux s'entendaient à merveille à choisir un site avantageux pour y bâtir leur demeure. La remarque semble juste et plaît à beaucoup de gens. Que diraient-ils, ces ingénieux observateurs, s'ils voyaient le site que saint Bernard a choisi pour y fonder sa communauté, pour y offrir un asile aux voyageurs, pour y construire une maison à une hauteur à laquelle il n'existe en Europe pas une autre habitation humaine, à huit mille deux cents pieds au-dessus du niveau de la mer? Les hautes sommités qui entourent cette maison avec leur ceinture de neige éternelle, y répandent un froid continu, et ce qui la rend encore plus froide, dit M. de Saussure, « c'est qu'elle est située dans une gorge percée à peu près du nord-est au sud-ouest, dans la direction générale de cette partie des Alpes, et par cela même dans celle des vents, qui prennent toujours une direction parallèle à celle des grandes chaînes de montagnes. » En hiver, par l'effet de cette situation, la lumière du jour n'y brille que pendant deux ou trois heures; en été, la clarté du soleil y disparaît rapidement.

A quatre heures, nous avions quitté le plateau de la cantine. A cinq heures, déjà la nuit s'étendait autour de nous. L'atmosphère est chargée de nuages épais, et de ces nuages tombe une neige fine qui pénètre à travers mon vêtement, et peu à peu me refroidit

tellement les mains qu'à peine pouvais-je tenir les rènes de ma mule. Par bonheur elle est habituée à ce difficile trajet; elle sonde elle-même, par une instinctive précaution, l'endroit où elle doit poser le pied, et s'écarte prudemment des fondrières, mon guide essaye quelquefois de la diriger, et le plus souvent l'abandonne à sa propre intelligence.

En cheminant ainsi lentement, mais sans nous arrêter, nous arrivons à une espèce de chalet où les aumôniers de l'hospice viennent déposer du pain et du vin pour les voyageurs fatigués qui auraient besoin de cet abri et de ces provisions pour pouvoir continuer leur route.

Enfin, après deux longues heures de marche, je vois scintiller au haut du col une lumière; je distingue dans l'ombre une masse confuse de bâtiments : ce sont les bâtiments de l'hospice. Le ravin qui y conduit s'appelle la Vallée des Morts; la montagne qui en est la plus rapprochée s'appelle le mont Mort, et l'un de ses édifices, la chapelle des Morts. De tels noms ne sont pas faits pour donner des idées folâtres, mais ils sont en harmonie avec l'impression de deuil qu'on éprouve, quand on arrive le soir, par une froide brume, dans ce désert de neige.

Cependant, voilà mon guide qui monte lestement un escalier extérieur de quelques marches, et tire le cordon d'une sonnette. Aussitôt un domestique s'avance avec une lanterne et m'introduit dans une salle éclairée par plusieurs flambeaux, égayée par les tisons qui petillent dans une large cheminée : c'est le salon et le réfectoire des voyageurs. Un jeune prêtre, qui remplit les fonctions de clavandier, vient, un instant après, me souhaiter la bienvenue; il ne me demande pas qui je suis, quel est mon nom et mon état; il me demande si j'ai faim et si j'ai soif, si je désire qu'on me serve quelque chose avant le souper, puis il indique au domestique la chambre que je dois occuper, une jolie petite chambre, très-simplement mais très-proprement meublée; et il m'engage, avec une affectueuse sollicitude, à changer de vêtement ou tout



HOSPICE DU GRAND ST BERNARD



au moins de chaussure, afin, dit-il, de me préserver autant que possible d'un catarrhe ou d'un rhumatisme.

Une demi-heure après, la cloche annonçait le souper. Le jeune clavandier, qui préside avec une politesse et une grâce parfaites au repas des voyageurs, prend sa place habituelle et prononce le bénédicité ; autour de lui se rangent une douzaine de convives de divers pays et de diverses religions : Anglais, Allemands, Italiens, réunis par hasard sous un même toit et participant au même bienfait d'une institution catholique.

C'est un fait intéressant à constater que, deux des grandes montagnes de l'Europe, l'Arlberg et le Saint-Bernard, doivent leur principale célébrité à l'action généreuse du catholicisme, à deux œuvres de charité, l'une accomplie par un enfant du peuple, l'autre par le descendant d'une noble famille, comme si Dieu avait voulu nous donner, par le dévouement de l'illustre gentilhomme et par celui du plus obscur plébéien, deux éclatants exemples de la loi de commisération évangélique qui doit s'étendre à toutes les classes de la société.

Quiconque traverse l'Arlberg, comme je l'ai traversé, en un jour d'hiver, ne pourra sans émotion entendre raconter la légende de Henri Fiedelkind. C'était un pauvre enfant, sans appui, sans parents, sans ressources, qui, dans son abandon, s'estima heureux de trouver un refuge chez un propriétaire de l'Arlberg, qui l'employait à garder ses bestiaux moyennant un salaire annuel de cinq florins (environ 10 francs); il resta là dix ans, et il a lui-même naïvement raconté les impressions qui peu à peu déterminèrent sa religieuse vocation.

« Pendant que j'étais là, dit-il, on amenait au village une quantité de gens qui étaient morts dans les neiges de l'Arlberg, et dont les oiseaux de proie avaient rongé le corps et dévoré les yeux. Cela me faisait une peine affreuse. J'avais quelques florins d'épargne, et je m'écriai un jour : — Je donne mes quinze florins à celui qui voudra porter secours aux pauvres voyageurs qui traversent les

neiges de l'Arlberg! mais personne n'accepta ma proposition. Alors, en me recommandant à la bonté de Dieu, et à saint Christophe, je me mis moi-même en marche, l'hiver suivant, avec mes quinze florins, et je parvins à sauver sept hommes; depuis ce temps, avec l'aide de Dieu et des âmes compatissantes, j'en ai encore sauvé cinquante. »

L'ardente charité du pauvre orphelin échauffa le cœur de ceux qui jusque-là entendaient raconter, sans chercher à y apporter remède, les orages de l'Arlberg et les désastres de l'hiver. Il se forma, dans le but de porter secours aux voyageurs, une confrérie à laquelle s'associèrent les principaux personnages du pays. En 1514, cette confrérie, fondée par un simple pâtre, comptait parmi ses membres quatre ducs, vingt-neuf prélats, dix comtes, trente-six gentilshommes et plusieurs centaines de bourgeois et paysans. Henri alla en Allemagne, en Bohême et jusqu'en Pologne solliciter la piété des fidèles.

Avec le produit de ses collectes on construisit, à l'endroit le plus périlleux de la route, une église et une maison de refuge. On établit dans cette maison un homme dévoué qui, chaque matin et chaque soir, au son de l'*Angelus*, devait faire une longue tournée avec plusieurs valets portant dans une besace du pain et du vin pour réconforter les voyageurs, et des ustensiles pour déblayer la neige. Quiconque était ainsi recueilli devait être logé, hébergé gratuitement jusqu'à ce qu'il pût se remettre en route.

L'ouvrage du courageux Henri subsista jusqu'au règne de Joseph II qui, à la place de l'étroit sentier par lequel il fallait alors traverser l'Arlberg, fit tracer une grande route.

La légende de saint Bernard est d'un tout autre caractère, mais non moins intéressante. Il naquit en 923, près d'Annecy. Fils unique de Richard de Menthon, il devait un jour hériter du château de ce nom et d'un domaine considérable. Tout jeune, il fut envoyé à Paris pour y faire ses études, puis ses parents le rappelèrent près d'eux dans l'intention de le marier avec une belle et noble héri-

tière du voisinage; mais il resta insensible à la fortune et aux charmes de Marguerite de Miollans. Pendant son séjour en France, il avait pris secrètement, de concert avec son précepteur Germain, la résolution de se consacrer au service de l'Église. Cependant ses parents lui représentent qu'ils n'ont pas d'autre enfant que lui pour perpétuer l'honneur de leur nom, et le pressent et le conjurent d'accéder à leurs vœux. Attendri par leurs prières, il consent enfin à se rendre avec eux au château de Miollans, et le mariage est résolu; et tout le monde se réjouit d'un événement qui va unir l'une à l'autre deux puissantes maisons. Mais, la veille du jour où la cérémonie devait être célébrée, Bernard se retire dans sa chambre, invoquant son patron, saint Nicolas de Myre, qui l'éclaire par une apparition surnaturelle. Encouragé par ce miracle, il écrit à son père et à sa mère pour leur demander grâce et leur représenter qu'avant tout il doit obéir à la volonté de Dieu, laisse la lettre sur une table, et s'échappe par la fenêtre.

Il s'en alla par les sentiers les plus périlleux jusqu'à la vallée d'Aoste, où il fut accueilli avec une bonté paternelle par le vénérable archidiacre Pierre de la Val-d'Isère. Il se fit prêtre, et fut aussi investi de la dignité d'archidiacre. Bientôt il se signala dans ses nouvelles fonctions par son zèle, sa piété et son activité. L'évêque d'Aoste se l'associa pour administrer le diocèse, et dans cette ville Bernard s'appliquait à fonder des écoles, et ce fut là aussi qu'il en vint à former le plan de sa glorieuse institution.

La ville d'Aoste est située au pied d'un des principaux défilés des Alpes, au pied de la montagne qui porte aujourd'hui le nom de Saint-Bernard, et qui, dans les temps anciens, s'appelait le mont Jupiter, *mons Jovis*, d'où l'on a fait mont Joux. Les Romains y avaient consacré au suprême dieu de l'Olympe un temple dont il reste encore des vestiges. On a tout lieu de penser qu'il y avait là aussi un édifice destiné à servir de refuge aux voyageurs. Tout fut anéanti par les premières hordes de barbares qui franchirent

les Alpes pennines pour descendre en Italie. Un hospice fut construit dans cette périlleuse gorge du mont Joux, probablement sur la fin du règne de Charlemagne. Les chroniques ne nous donnent aucune notice précise ni sur l'origine, ni sur l'existence de cet établissement. Ce qu'on sait seulement, c'est qu'au dixième siècle il avait été dévasté par les Sarrasins, et que le passage du mont Joux était infesté d'une troupe de brigands qui rançonnaient, pillaient et souvent égorgeaient sans pitié les passants.

Bernard, profondément ému des catastrophes qu'il entendait sans cesse raconter, résolut de protéger les pauvres gens exposés à tant de mortels périls. Dans l'ardeur de sa charité, il s'avança bravement au milieu des troupes de bandits qui erraient comme des chacals sur les âpres sentiers du mont Joux. Il étonna leur sauvagerie par sa douceur; il attendrit leur nature féroce par son onction évangélique; il les arracha l'un après l'autre à leur affreux métier, et quand cette première œuvre fut accomplie, il fonda sa sainte communauté; il édifia sur les deux périlleux défilés ces deux maisons de refuge qui, depuis huit siècles, ont conservé les noms de Grand et de Petit Saint-Bernard. Sa généreuse mission fut bénie de Dieu; l'éclat de ses bonnes œuvres se répandit au loin, et on l'appela l'Apôtre des Alpes.

Parmi ceux qui étaient attirés vers lui par sa réputation de sagesse et de commisération, un jour il aperçut un homme et une femme qui venaient lui demander son avis et son assistance; ils lui racontèrent d'une voix touchante qu'ils avaient eu un fils unique, un fils chéri qu'ils avaient élevé avec le plus grand soin, et dont ils entrevoyaient l'avenir avec le plus doux espoir; ils lui avaient préparé une alliance avec une belle et noble jeune fille; mais, la veille du mariage, il avait disparu, laissant sur la table de sa chambre quelques lignes qui n'indiquaient point le lieu de sa retraite. Dès ce jour ils l'avaient pleuré sans cesse; ils s'étaient efforcés par tous les moyens possibles de le retrouver, et tout avait été inutile. Maintenant qu'ils étaient vieux, près de descendre

dans la tombe, ils n'avaient qu'un désir, c'était de pouvoir encore embrasser leur fils avant de mourir.

Bernard, comprimant avec peine sa profonde émotion, les consola en leur disant que, puisque Dieu avait inspiré une résolution si extraordinaire à leur fils, Dieu sans doute serait assez bon pour le leur ramener au moment peut-être où ils s'y attendraient le moins. A ces mots, il les quitta et se retira dans sa cellule pour apaiser l'agitation de son cœur, pour prier et pour pleurer peut-être, comme Joseph, quand il eut revu ses frères qui ne l'avaient pas reconnu. Ses parents, restés seuls, se disaient pourtant que le vénérable archidiacre avait dans sa physionomie quelques traits de leur fils; mais ils n'osaient s'arrêter à une pensée qui leur semblait une illusion, quand tout à coup ils voient rentrer l'apôtre des Alpes, qui se jette dans leurs bras en leur disant : « Je suis votre fils Bernard! »

Après avoir passé quelques jours près de lui dans une heureuse expansion, ils s'en retournèrent dans leur château, et le vieux seigneur de Menthon et sa noble compagne emportaient l'espérance d'embrasser encore leur enfant aimé, et pouvaient se dire comme Jacob : *Sufficit mihi si adhuc Joseph filius meus vivit, et videbo illum antequam moriar.*

Vers la fin de sa vie, Bernard se rendit à Rome, pour faire sanctionner par le pape les statuts de son institution; il mourut à Novarre en l'an 1008; son crâne et un de ses bras sont conservés dans la chapelle de son convent.

Pendant près d'un demi-siècle, il s'était principalement dévoué à la fondation et à l'administration de sa communauté, et cette vaillante communauté excitait dans toute l'Europe un vif intérêt. Les empereurs d'Allemagne, les souverains pontifes, les rois de France et d'Angleterre, les comtes de Maurienne et de Savoie, se firent un devoir de protéger, et un honneur d'enrichir les établissements du charitable Bernard de Menthon.

Frédéric Barberousse, en ravageant la vallée d'Aoste et la Savoie,

accorda un diplôme de sauvegarde au couvent du mont Joux; Henri IV déclara coupable de lèse-majesté quiconque porterait le moindre préjudice aux religieux habitants de ce couvent et à leurs propriétés. Thomas I[er], comte de Savoie, leur céda les bois de Ferret, qu'ils exploitent encore; d'autres leur firent différentes dotations. Enfin on a calculé que, vers la fin du treizième siècle, la maison de Saint-Bernard possédait déjà quatre-vingt-huit bénéfices, dans les diocèses d'Aoste, de Tarentaise, de Maurienne, Ivrée, Tessin, Messine, Sion, Genève, Constance, Yverdun, Troyes, Toulon. Je me plais à ajouter qu'elle en avait plusieurs dans ma province natale, dans le diocèse de Besançon.

Les diverses révolutions européennes lui ont, d'âge en âge, successivement enlevé ses plus beaux domaines. La Suisse elle-même, dans ses ébullitions révolutionnaires, n'a pas craint de porter atteinte aux anciens priviléges et aux propriétés de ce noble établissement qui appartient à la Suisse, qui lui est si utile, et dont elle devrait défendre les intérêts avec tant de soin! Le Valais a été un jour aussi ébranlé par l'éruption du cratère démocratique. Le Valais, l'honnête, le paisible, le religieux Valais, s'est éveillé un beau matin avec l'idée qu'il était mal gouverné, qu'il ne pouvait décemment rester plus longtemps soumis au vénérable régime de ses pères; que, pour son honneur, son repos et sa prospérité, il lui fallait absolument une constitution libérale, dans le genre de celle dont se glorifient les citoyens de Berne, de Zurich et des autres cantons protestants. Là-dessus les bonnes têtes de l'endroit se mettent à l'œuvre, et l'une de leurs premières mesures fut d'enlever au couvent de Saint-Bernard quelques vignes et quelques prairies qu'il possédait encore du côté de Sion. Mais quand une fois les adversaires des tyrans, les amis, les bons amis de l'opprimé, parviennent à prendre la hache de la réforme, ils n'y vont pas de main morte et ne s'arrêtent pas volontiers à moitié chemin. Les patriotes du Valais jugèrent dans leur sagesse que ce n'était point assez d'avoir appauvri la maison du Saint-Bernard, qu'il fallait in-

fliger un autre châtiment à ces prêtres, qui se contentaient de secourir le pauvre, d'assister le malade, et ne manifestaient d'ailleurs pas la moindre admiration pour les nouvelles théories démocratiques. Aussitôt une quarantaine de ces vertueux patriotes se mettent en marche, arrivent à l'hospice, en chassent les religieux, puis s'installent dans les cellules et les réfectoires. Leur intention n'était pas d'attendre là le voyageur fatigué, affamé, ou d'aller à sa rencontre pour lui offrir l'hospitalité; ils voulaient d'abord se donner à eux-mêmes cette hospitalité, et largement et gaiement. Après avoir passé en revue les provisions du couvent, ils résolurent d'en user pleinement pour mieux s'affermir dans l'amour du bien public; au nom de la patrie, ils firent de longs repas; au nom des vertus civiques de justice et de modération, ils vidèrent la cave et le grenier, puis, lorsque tout fut épuisé, ils pensèrent qu'ils avaient suffisamment rempli leur tâche de réformateurs, et redescendirent dans la vallée.

Depuis un demi-siècle, il s'est fait en Europe assez de révolutions pour qu'on sache à quoi s'en tenir sur ces belles manifestations de l'intelligence humaine, et l'on sait que, dans un jour d'égarement, ces révolutions peuvent être accomplies par quelques centaines d'individus turbulents, ambitieux, audacieux, qui crient et vocifèrent, trompent par leurs promesses les esprits crédules, effrayent par leurs menaces les gens craintifs, et finissent par présenter hardiment leur programme comme la libre expression d'un vœu populaire.

Ainsi s'opéra la petite révolution du Valais; mais, comme tant d'autres, elle ne fut pas de longue durée. Après quelques mois de trouble et d'effervescence, les Valaisans reconnurent leur erreur, se repentirent de leur faiblesse et se hâtèrent d'atténuer autant que possible les fâcheux résultats de leur égarement.

Les religieux de Saint-Bernard rentrèrent dans leur demeure, et des mains pieuses les aidèrent à réparer le mal qui y avait été

commis. Ils sont justement aimés et vénérés, ces bons religieux, dans les villages qui les avoisinent. Plusieurs fois dans l'année, des centaines de paysans de la vallée d'Aoste et de la vallée du Rhône se rendent, le samedi soir, à l'hospice, y passent la journée du dimanche, assistent pieusement aux offices, et s'en reviennent le lundi; ils sont tous là libéralement reçus; mais il en est qui, comme aux temps bibliques, offrent à cette hospitalière maison une chèvre ou un mouton.

Quoique le gouvernement actuel du Valais paraisse animé des meilleures intentions envers cette noble communauté, il n'a pu cependant encore lui rendre tout ce qu'elle a perdu dans une malheureuse insurrection.

Pour subvenir à ses besoins, pour accomplir sa généreuse mission, l'hospice du Saint-Bernard n'a plus que quelques champs, quelques pâturages, quelques restes d'anciennes dotations, dans différentes paroisses du Valais, et les dons volontaires des voyageurs. Ainsi que dans les hospitaliers couvents de Syrie, tous les voyageurs, à quelque classe de la société, à quelque pays, à quelque religion qu'ils appartiennent, sont reçus là amicalement, et le bois allumé dans leurs chambres, et le pain et le vin, et les diverses provisions employées à leur alimentation, l'intendant de la maison ne peut se les procurer que dans le fond des vallées, et on ne peut les faire transporter qu'à dos de mulet au haut de la montagne. Sur une petite terrasse exposée au midi, les religieux ont fait une espèce de jardin, qu'ils se plaisent à cultiver en leurs heures de loisir. Dans les chaudes années, parfois, vers la fin d'août, ils ont le plaisir de cueillir là quelques petits choux et quelques chétives laitues. Le plus souvent ils n'obtiennent pas même, par leur patient labeur, cette pauvre récolte. En réalité le sol aride et froid où s'élève leur couvent ne produit rien, ni arbustes, ni fleurs, ni grains, absolument rien que de l'eau qui, je dois le dire, est excellente. De là une juste obligation imposée aux muletiers : ils sont hébergés gratuitement, mais ils doivent pour-

voir eux-mêmes à la nourriture de leurs bêtes de somme. Sur cette haute cime, dépouillée de toute végétation, le foin vaut ce que vaut ailleurs un bon pain de ménage, dix centimes la livre.

Les voyageurs n'ont rien à payer; s'ils ne s'en enquièrent point, on ne leur dit pas même qu'il y a dans la chapelle un tronc destiné à recevoir leurs offrandes. J'aime à croire que chacun d'eux dépose au moins dans ce coffre, pour chaque nuit qu'il a passée au couvent, l'équivalent de ce qu'il aurait dépensé dans un hôtel; mais il en est qui ne se contentent point de payer ce légitime tribut. De retour dans leur pays, ils se plaisent à envoyer à la maison où ils ont été si fraternellement accueillis un autre témoignage de leur reconnaissance. Il y a dans cette douce maison un cabinet de physique et d'histoire naturelle et une bibliothèque enrichie par les dons d'un grand nombre d'étrangers de distinction. La grande salle qui sert de salon et de réfectoire aux étrangers a été également décorée par les hôtes du couvent : on y voit des gravures, des albums, des vases de porcelaine, envoyés de différentes contrées avec une expression de gratitude; on y voit même un piano, un très-beau piano, et souvent à cette sommité des Alpes, dans ce désert de neige, on peut entendre résonner, sous les doigts d'une gracieuse musicienne, quelques-unes des mélodies qui ont charmé le grand monde de Londres ou de Paris.

L'établissement du Saint-Bernard se compose d'un vaste édifice en pierre, qui renferme les chambres des religieux, celles des voyageurs, les salles d'études, la chapelle et la bibliothèque, d'un autre édifice construit en face de celui-ci et adossé à la montagne pour le protéger contre la chute des avalanches, d'un hangar où les marchands d'Aoste et du Valais entreposent les denrées qui doivent être transportées de l'un à l'autre pays, et d'un bâtiment fermé par une grille en fer : c'est le cimetière. Sur le sol rocailleux qui entoure le couvent il n'y a pas assez de terre pour qu'on puisse y creuser une fosse, et ce sol est d'ailleurs presque partout et constamment recouvert d'une neige épaisse; on ne peut

donc penser à enterrer les morts; on les place dans ce bâtiment. Par l'air froid qui y pénètre à travers quelques étroites ouvertures, ils se conservent longtemps intacts, puis les cadavres se dessèchent et tombent en morceaux : c'est un affreux spectacle.

Les religieux sont ensevelis dans les caveaux de l'église.

Ces religieux ont le titre de chanoine, et leur supérieur, qui réside ordinairement dans la ville d'Aoste, a le droit de porter la crosse et la mitre comme les prélats; ils suivent la règle de saint Augustin, qui ne les assujettit point à la vie claustrale et ne leur impose point un régime rigoureux. Mais que peut-il y avoir de plus rigoureux que l'existence à laquelle ils sont soumis sur cette cime sauvage, dans cette effrayante solitude? Neuf mois d'un implacable hiver avec ses tourbillons de neige, ses ouragans, ses avalanches! Dans les trois mois qu'on est convenu d'appeler les mois d'été, souvent encore des bises aiguës, des brumes froides, des flocons de neige, des gelées comme en plein hiver, et de temps à autre un soleil pâle, bientôt voilé par des nuages noirs! Il y a là, sur la route d'Aoste, un petit lac qui, à l'époque où je visitais l'hospice (au 15 juillet), était encore couvert de deux pieds de glace : les religieux pensaient que cette année-là elle ne fondrait pas. On a mis dans ce lac des truites : pas une n'a pu y vivre. Il appartient en partie au Piémont et en partie au couvent. Je pense que ni Victor-Emmanuel ni Garibaldi n'aspirent à l'englober dans leur système d'annexion.

Un séjour de quelque durée en un tel lieu altère, fatigue, épuise les constitutions les plus robustes. Dans leur tâche journalière, sous l'influence continue d'une température humide ou glaciale, les chanoines du Saint-Bernard n'échappent point à quelque grave maladie ou à quelque cruelle infirmité. Au bout d'un certain nombre d'années, ils sont presque tous hors d'état de rester dans leur région boréale, et pour prolonger leur vie, le chapitre du couvent leur donne une retraite dans une des cures de la vallée;

d'autres persistent à lutter contre la rigueur des éléments et meurent à leur poste.

C'est dans cette contrée du Valais, dit une ancienne légende, que la légion thébaine attesta sa foi par son immolation, et la communauté de Saint-Bernard m'apparaît comme une autre légion, que chaque année décime, qui perpétuellement se renouvelle, et depuis huit siècles, perpétuellement atteste par son volontaire martyre la divine puissance de la loi de charité et de dévouement évangéliques !

Quelles que soient les fatigues qu'ils endurent et les périls auxquels ils sont exposés, les religieux du Saint-Bernard les acceptent sans se plaindre et paraissent très-heureux de leur vocation : la douceur de leur parole, la sérénité de leur physionomie, révèlent le calme de leur conscience et la satisfaction de leur cœur. Les voyageurs qui les ont visités dans leur sombre Thébaïde ont tous été frappés de leurs vertus, touchés de leur accueil. Les Anglais leur ont rendu dans plusieurs écrits un hommage enthousiaste.

Je me rappelle le jeune clavandier qui m'a reçu à mon arrivée, et qui présidait à nos repas. Avec quelle aimable sollicitude il s'occupait de chacun de ses hôtes! avec quelle complaisance il répondait à toutes les questions qu'on lui adressait, souvent même à des questions puériles ou ridicules!

On se demande quelquefois comment de simples prêtres, qui ont vécu dans la solitude, ont acquis cette politesse de langage qui nous semble un des attributs distinctifs de l'école du monde? C'est l'humilité chrétienne qui la leur donne, c'est le désintéressement de leur propre personne, le charitable désir de se rendre agréables aux autres, et la placide élévation de leurs pensées au-dessus des capricieux mouvements de nos vanités et de nos susceptibilités.

Je me rappelle un autre chanoine qui avait vieilli dans le couvent et qui ne voulait pas s'en éloigner; les années avaient blanchi

ses tempes et dénudé son front; les douces jouissances de l'étude, les pratiques de la vie religieuse avaient imprimé sur ses traits une pure et noble majesté : je le vis pour la première fois un matin dans la chapelle où il célébrait une messe funéraire pour un religieux mort, à pareil jour, l'année précédente. Près du chœur s'élevait un simple catafalque au milieu de quatre cierges; à travers les fenêtres à demi voilées par des flocons de neige on entrevoyait les cimes nuageuses qui, dans leur froid linceul, enferment l'hospice solitaire; le vent d'ouest mugissait dans les gorges des montagnes, et quand un novice entonna le *Dies iræ*, ce vent d'orage semblait, comme un orgue invisible, accompagner de sa voix plaintive le chant de deuil, et le vieux prêtre priait sur la tombe où lui-même chaque jour se prépare à descendre, et cinq à six pauvres paysans, agenouillés dans la nef, la tête baissée, les mains jointes, priaient avec lui. Quelle grandeur solennelle dans cette cérémonie sans faste, dans cette commémoration d'une mort obscure, loin du tumulte du monde, au sein d'une nature morte! Quel homme aurait pu assister à un tel spectacle sans en être ému jusqu'au fond de l'âme? Un jeune Irlandais, placé à côté de moi dans la tribune, fondait en larmes.

Les religieux du Saint-Bernard n'ont pas moins de trois missions à remplir : mission de professorat, mission sacerdotale, mission de frères hospitaliers. Dans le couvent même ils enseignent la philosophie et la théologie aux jeunes gens qui se destinent à la prêtrise; dans plusieurs paroisses du Valais ils remplissent les fonctions de curé, de vicaire, voire même d'instituteur. Les revenus de certains domaines sont spécialement affectés à ces divers emplois en vertu d'anciens priviléges ou d'anciennes dotations; mais les religieux à qui ces différents postes sont confiés ne prennent de leurs revenus que ce qui leur est strictement nécessaire et remettent le reste à la communauté. C'est cette même communauté qui entretient quatre religieux au Simplon, et enfin c'est elle qui, comme on le sait, protége dans leurs dangers, as-

siste dans leurs besoins, et souvent arrache à une mort imminente les nombreux voyageurs qui traversent l'orageux défilé des montagnes.

Dans la saison la plus cruelle, quand le baromètre descend jusqu'à vingt-sept degrés Réaumur, quand le ciel et la terre sont enveloppés dans de lugubres ténèbres, quand la tempête amoncelle sur les sentiers de l'hospice des murailles de neige de vingt à trente pieds de hauteur, les religieux s'en vont matin et soir, du côté de la vallée d'Aoste et de la vallée de Martigny, avec les domestiques de confiance, qu'on appelle les marronniers, et les chiens, ces braves chiens du Saint-Bernard; célèbres dans le monde entier; ils s'en vont jusqu'à une longue distance, regardant de tous côtés, cherchant la trace d'un pas humain, penchant l'oreille sur le sol, s'ils croient distinguer un cri d'alarme, un gémissement, un soupir, et se dirigeant avec une nouvelle ardeur vers l'endroit d'où cet accent s'élève. Là gît un pauvre passager égaré, fatigué, à demi plongé dans la neige, et déjà peut-être à demi perclus; ils lui donnent, s'il en est besoin, du pain et du vin pour le restaurer, et le soulèvent sur sa froide couche; ils l'aident à marcher, et quelquefois ils le rapportent jusqu'au couvent sur leurs épaules. « Souvent, dit un illustre protestant génevois, le loyal, le savant M. de Saussure, dont je ne puis mieux faire que de citer le témoignage; souvent ils sont obligés d'user d'une espèce de violence envers les voyageurs qui, engourdis par le froid et épuisés par la fatigue, demandent instamment qu'on leur permette de se reposer ou de dormir sur la neige : il faut les secouer, les arracher de force à un sommeil perfide qui les conduirait infailliblement à la congélation et à la mort. Il n'y a qu'un mouvement continuel qui puisse donner au corps une chaleur suffisante pour résister à l'extrême rigueur du froid.

« Lorsque les religieux sont en plein air, dans les grands froids, et que la quantité de neige les empêche de marcher assez vite pour se réchauffer, ils frappent continuellement leurs pieds et

leurs mains contre les grands bâtons ferrés qu'ils portent toujours avec eux, sans quoi ces extrémités s'engourdissent et se gèlent sans qu'on s'en aperçoive. »

« C'est aussi, ajoute le même écrivain, dans la recherche des malheureux passagers qui ont été entraînés par les avalanches et ensevelis dans les neiges, que brillent le zèle et l'activité des bons religieux. Lorsque les victimes de ces accidents ne sont pas enfoncées bien profondément, les chiens du couvent les découvrent; mais l'instinct et l'odorat de ces animaux ne peuvent pas pénétrer à une grande profondeur. Lors donc qu'il manque des gens que les chiens ne peuvent retrouver, les religieux vont avec de grandes perches sonder de place en place; l'espèce de résistance qu'éprouve l'extrémité de leur perche leur fait connaître si c'est un rocher ou un corps humain qu'ils rencontrent; dans ce dernier cas ils déblayent promptement la neige, et ils ont souvent la consolation de sauver des hommes qui, sans eux, n'auraient jamais revu la lumière. Ceux qui se trouvent blessés ou mutilés par la gelée, ils les gardent chez eux et les soignent jusqu'à leur entière guérison. »

Dans l'infirmerie du couvent j'ai vu, au mois de juillet, un de ces pauvres passagers que les religieux avaient trouvé, en une matinée d'hiver, dans un état piteux : c'était un artisan piémontais qui, après avoir exercé dans une des imprimeries de Lyon son métier de compositeur, voulait retourner dans son pays natal et se réjouissait d'y porter ses économies. Je me suis assis près de lui, et il m'a raconté en termes naïfs son histoire, et l'a même écrite pour l'édification des voyageurs :

« C'était, m'a-t-il dit, au mois de février dernier; j'avais fait rapidement le trajet de Lyon à Genève, de Genève à Martigny, et un soir j'arrivai à pied à la Cantine, et le lendemain matin, après avoir pris une bonne soupe de gruau, je m'apprêtais à partir quand la brave femme à qui appartenait cette petite auberge me fit observer que le ciel était bien noir et qu'il y avait un *tourbis*

dans l'air. Un tourbis, c'est cette espèce de trombe de neige fine, flottante, que le vent soulève, qui enveloppe le voyageur, l'étourdit, le fatigue, l'aveugle. Un muletier, qui avait aussi passé la nuit à la Cantine, me fit les mêmes représentations que notre vieille hôtesse. Mais je songeais qu'il ne me fallait que quelques heures pour atteindre l'hospice du Saint-Bernard, que de là je pouvais, également en quelques heures, arriver à mon petit village de la vallée d'Aoste, et il me tardait tant de revoir mes parents, que je n'avais pas vus depuis plusieurs années!

« Donc je me mets en route tout seul avec mon bâton à la main, mon sac d'ouvrier sur le dos, et d'abord pas d'obstacle. Je traverse la Dranse sur un pont de neige, je chemine assez lestement, et déjà je riais en moi-même des sinistres prédictions que l'on m'avait faites, quand tout à coup voilà que les nuées noires s'épaississent, que l'ouragan mugit, que le tourbillon éclate! J'essaye de continuer ma marche, mais la neige obscurcit ma vue, le vent se joue de mes efforts, le froid me saisit. Après une longue lutte dans laquelle je m'affaiblissais de plus en plus, je tente un nouvel effort, et un coup de vent me terrasse; je me relève encore, mais mes forces étaient épuisées, et la brume était si intense que je ne distinguais rien à un pas devant moi. Alors je pensai que ma dernière heure était venue; je me couchai sur la neige en faisant un acte de contrition, en me recommandant à la miséricorde de Dieu, puis je m'endormis, et dans mon sommeil je rêvais. Oui, je rêvais que j'étais dans la maison de mes parents, que ma jeune sœur allumait dans la cheminée un bon feu de sarments, que ma mère m'apportait un plat de polenta, comme lorsque j'étais petit, et j'approchais mes pieds du foyer, et je me sentais très-bien.

« Cependant les religieux faisaient leur tournée; le chien qui les précédait, en flairant le terrain, me découvrit. Je me réveille et me relève, soutenu d'un côté par un marronnier, de l'autre par un de ses bons maîtres; mais je ne pouvais plus marcher : j'avais

les deux pieds gelés. On finit cependant par me ramener au couvent; on me mit au lit, on me pansa les pieds et les mains, qui étaient aussi fort endommagés. Ces doux et charitables religieux! quand je les voyais ainsi s'occuper d'un pauvre ouvrier tel que moi, je pensais à toutes les méchantes paroles qu'on avait dites contre eux en 1848, au mal qu'on leur avait fait, et je maudissais ces vilaines gens qui excitent aux révolutions.

« Tous les remèdes employés pour me guérir furent pourtant inutiles; on reconnut qu'il fallait en venir à me couper les pieds, peut-être les extrémités des mains; un des religieux descendit à Aoste pour engager le chirurgien de la ville à venir au couvent faire cette opération. Mais c'était en plein hiver, le chirurgien ne voulait pas s'exposer aux dangers de la route, et comme il n'y avait pas de temps à perdre pour préserver mes membres de la gangrène, on résolut de me conduire à la ville : je fus placé sur un brancard, enveloppé de bonnes couvertures, et huit novices me portèrent tour à tour jusqu'à l'hôpital d'Aoste. Là, grâce à Dieu, j'appris que mes mains seraient sauvées; mais le chirurgien m'enleva la moitié des pieds. Quelque temps après cette amputation, j'ai été ramené à la maison du Saint-Bernard pour achever de me guérir. Déjà je commence à marcher, en m'appuyant sur un bâton; je compte partir bientôt et rentrer dans mon imprimerie : il ne me sera pas si facile qu'autrefois de faire mon métier; car vous savez sans doute, monsieur, que les compositeurs travaillent toujours debout; mais il en est aussi qui s'asseoient devant leur casse sur un haut tabouret : je ferai comme eux. En attendant, et par précaution, je tâche d'apprendre un autre métier. »

A ces mots, le pauvre Piémontais me fit voir des chapeaux en paille qu'il tissait avec habileté, et il avait l'expression du contentement sur la figure, et près de lui était couché le chien auquel il devait probablement la vie, un beau gros chien au poil fauve et touffu, au museau noir, aux membres musculeux.

Le Lapon a une tendre et légitime affection pour le renne, qui,

dans ses plaines arides, sur ses froides montagnes, suffit à tous ses besoins.

L'habitant des Cordilières attache un grand prix à l'alpaga et à la vigogne.

L'Arabe chante dans ses poésies, avec enthousiasme, les qualités du cheval.

« Mon cheval, dit un de ces chants, est le seigneur des chevaux; il est blanc comme le pigeon sous l'ombre, et ses crins noirs sont ondoyants; il peut la soif, il peut la faim, il devance le coup d'œil, et, véritable buveur d'air, il noircit le cœur de nos ennemis; aux jours où les fusils se touchent, mon cheval est l'orgueil du pays. »

« Les biens de ce monde, dit un autre poëme arabe, seront jusqu'au jour du jugement dernier pendus aux crins qui sont entre les yeux de nos chevaux. »

De nombreuses tribus des régions de l'Orient rendent le même hommage à la patience et à la vigueur des chevaux.

Des races indiennes professent une sorte de culte pour l'éléphant.

Les Tartares adorent le lama.

Sans aller si loin, ne voyons-nous pas notre grave voisin d'Angleterre se passionner pour ses chevaux de course, étudier leurs qualités, observer avec un vive sollicitude leur développement, et constater avec soin leur filiation dans son *stud-book?*

Ils méritent bien aussi d'être loués et aimés les fidèles, les courageux chiens du Saint-Bernard! Comme les fines juments de l'Arabie, comme les plus agiles coursiers de l'Angleterre, ils doivent avoir leurs titres généalogiques; cependant on ne peut dire comment leur noble race s'est formée. Selon quelques naturalistes, ils proviennent du croisement d'un dogue anglais avec un chien d'arrêt espagnol; selon d'autres, du croisement d'un chien de berger bergamesque avec un chien danois, qu'un comte napolitain ramena du Nord. Pour moi, je ne voudrais point, si je le pouvais, rechercher leur origine; il me plaît, au contraire, qu'elle

soit si incertaine : il me semble que la Providence les a fait naître dans la sauvage montagne pour secourir les voyageurs, et il me semble qu'ils ont eux-mêmes l'intuition de leur devoir, le sentiment de leur utilité. A peine les petits commencent-ils à se mouvoir, qu'ils plongent leur museau dans la neige et la flairent comme s'ils y cherchaient quelque chose. Quand ils sont arrivés à leur entier développement, non-seulement, comme nous l'avons dit, ils accompagnent ou devancent le marronnier et le prêtre dans ses charitables excursions, mais ils entreprennent d'eux-mêmes de longues courses dans les ravins et les abîmes. S'ils trouvent un homme gelé, ils retournent rapidement vers le cloître, aboient de toutes leurs forces et ramènent les religieux vers l'endroit où ils ont fait leur découverte; quand ils passent près d'une avalanche récemment écroulée, ils la flairent pour s'assurer qu'elle ne recouvre personne, et s'ils distinguent quelques traces humaines, ils les fouillent avec leurs ongles vigoureux jusqu'à ce qu'ils atteignent la victime qui est enfouie. S'ils ne peuvent y parvenir, ils vont à l'hospice chercher des auxiliaires.

On raconte des traits de leur sagacité que l'on ne pourrait croire, s'ils n'étaient attestés par des gens dignes de foi : en voici un entre autres qui révèle chez ces animaux un instinct vraiment prodigieux. Un matin, des religieux, ayant fait leur descente accoutumée, remontaient vers le couvent par le sentier qu'ils avaient péniblement frayé. Les chiens pourtant couraient d'un autre côté, puis revenaient vers leurs maîtres en jappant et en les tirant par leurs vêtements ; les religieux les suivirent, et quelques instants après, sur le chemin par où ils voulaient passer, s'écroulait une avalanche dans laquelle ils eussent été infailliblement engloutis s'ils avaient persisté dans leur première résolution. Par quel flair, par quelle sorte de divination, ces chiens avaient-ils reconnu le danger menaçant? C'est un de ces problèmes d'histoire naturelle que la science ne peut expliquer.

Ces vaillants, ces intelligents chiens, ont leur héros, leur

Alexandre; il s'appelait Barry et portait au col une médaille d'honneur, et il aurait eu le droit d'en porter quarante, car on a compté qu'il n'avait pas sauvé moins de quarante personnes. Un jour, dans une de ses ardeurs de sauvetage, il s'en va à l'aventure à travers la montagne, et trouve un enfant endormi dans la neige; alors il s'arrête, réchauffe et ravive peu à peu le pauvre petit en le léchant, puis se couche à quatre pattes devant lui et le tire doucement par le bras jusqu'à ce que l'enfant, obéissant machinalement à ce geste, à cette invitation, se place sur le dos du brave Barry, qui aussitôt se relève tout joyeux et rapporte en triomphe sa conquête au couvent.

Il y a quelques années, ces bonnes bêtes furent atteintes d'une maladie fort alarmante : les petits mouraient, les pères et les mères dépérissaient à vue d'œil. L'un d'eux, à qui sa vaillance avait fait donner le surnom de Mars, souffrait cruellement d'une pulmonie : on craignait de voir cette noble race s'éteindre. Grâce aux soins qui lui ont été prodigués, on est parvenu à la sauver, et j'ai eu le plaisir de voir courir autour de moi plusieurs beaux rejetons du bouillant Mars et du glorieux Barry. Quel malheur si ces précieux animaux manquaient à la maison du Saint-Bernard !

Mais non, rien ne doit lui manquer de ce qui excite un touchant intérêt, de ce qui étonne l'imagination, de ce qui édifie le cœur, de ce qui laisse une profonde impression dans l'âme !

Par une journée pour ainsi dire exceptionnelle dans cette haute région, une journée sans pluie, sans neige, sans orages, j'ai quitté à regret cette demeure où j'avais éprouvé de vives et religieuses émotions, ces vénérables chanoines qui m'avaient accueilli si fraternellement, ces domestiques si empressés à faire leur service et si polis, ces chiens même qui, dans leurs instants de repos, se laissent si doucement caresser, et que ma pensée ne peut séparer de la communauté humaine à laquelle ils sont si utiles !

Je me suis arrêté de nouveau près des corbeilles de roses des

Alpes, et à la Cantine, et à l'auberge de Saint-Pierre, où ma gracieuse hôtesse se réjouissait de m'offrir, selon sa promesse, du pain frais de Martigny; de là mon cocher m'a conduit en quelques heures au bas de la montagne que nous avions gravie si lentement. A mesure que nous descendions, je voyais graduellement reparaître les diverses zones de végétation des collines et des vallons. Mais je ne cessais de songer aux grandes montagnes, aux sombres défilés, au sublime désert du Saint-Bernard. L'alouette s'élevait dans les airs en chantant; la fauvette et la mésange gazouillaient sur les buissons, et tandis qu'elles continuaient leurs joyeuses mélodies, j'entendais encore résonner à mon oreille les sifflements du vent autour des murs de la chapelle et la plaintive psalmodie du *Dies iræ*.

CHAPITRE SIXIÈME

La vallée du Rhône. — Les débordements du fleuve. — Origine de son nom. — Les désastres. — Les goîtreux. — Le visage de l'homme. — La lèpre d'Islande. — Les crétins. — Hospices des crétins. — Caractère des Valaisans. — Productions du pays. — Aspect pittoresque. — Maisons éparses. — Habitudes paisibles. — Chemin de fer. — Les Diablerets. — La légende d'une catastrophe. — Sion. — Mathieu Schirner. — L'évêché de Sion. — Le catholicisme du canton.

Entre la chaîne des Alpes bernoises et celle des Alpes pennines dont les Celtes avaient consacré les sommets à une de leurs idoles, se déroule une vallée qui, des gorges de la Furca, descend graduellement jusqu'au lac de Genève. C'est la vallée du Rhône. C'est le Valais, ou du moins la partie essentielle du Valais. D'une des hauteurs qui la dominent, elle est belle et riante à voir, cette vallée, mais, comme tant d'autres belles choses de ce monde, elle n'est point ce qu'elle paraît être à une certaine distance.

Quand on l'examine de plus près, on y remarque de larges espaces de terrains incultes et des marécages produits par des eaux stagnantes d'où s'exhalent des miasmes pestilentiels. Ce n'est pas tout. Le Rhône, enfanté par d'éternels glaciers et gonflé par des torrents, le Rhône qui traverse cette vallée, n'est point une de ces douces rivières qui arrosent paisiblement, qui égayent sans cesse et fécondent les lieux qu'elles sillonnent.

Il y a longtemps que les poëtes latins décrivaient en des vers

sonores le cours impétueux du Rhône. Il y a longtemps que les chercheurs d'étymologies ont dit que son nom provenait de *rodere*, ronger.

Silius Italicus a dit :

> Aggeribus caput alpinis, et rupe nivali
> Prosilit in celtas, ingentensque extrahit amnem
> Spumanti Rhodanus proscindens gurgite campos.

Pétrarque a dit :

> Rapido fiume, che d'alpestra vena
> Rodendo intorna, onde il tuo nome prendi.

Un de nos vieux poëtes, Maurice Sceve, traduit en ces deux vers la même étymologie :

> Fleuve rongeant pour t'altiltrer le nom
> De la roydeur en ton cours dangereux.

Ce fougueux enfant des montagnes se jette dans le lac de Genève avec ses amas de graviers, de là s'élance plus rapidement, comme un athlète délivré de tout fardeau, et entraîne dans ses flots les deux gentilles rivières de mon cher pays de Franche-Comté, la Saône qu'il subjugue à Lyon, le Doubs qui s'est rejoint débonnairement près de Dôle à la Saône, et s'en va, avec un surcroît de forces, inonder les campagnes du midi de la France, les plaines d'Avignon, les domaines des Angles, qu'il respecterait, le mauvais, si dans ses errements il pouvait conserver le moindre sentiment de justice et de poésie.

Avant qu'il aille si loin de sa source commettre ces méfaits, souvent il a déjà désolé les habitants du Valais. Au printemps, les fontes de neige le font fréquemment déborder; en été, d'énormes blocs de glaces dissous par les chaleurs, ébranlés par des coups de tonnerre, tombent à l'orifice des glaciers, entravent les eaux qui en découlent, jusqu'à ce que ces eaux acquièrent assez de force

pour rompre ces remparts. Alors elles se précipitent dans la plaine, se joignent au Rhône et ravagent avec lui toute la vallée. Telle est la principale cause des désastres qui, à différentes époques, et notamment en 1818, ont terrifié les Valaisans. Le spirituel auteur du *Journal d'un Invalide*, M. Mathews, qui, en 1818, se trouvait à Martigny, a raconté plusieurs détails de cette catastrophe :

« Le 16 juin, dit-il, la prodigieuse masse d'eau amassée dans le val de Bagne et contenue entre des blocs de glace, s'élança hors de ses digues, entraînant arbres et rochers, tout ce qui se trouvait sur son passage.

« En un instant quatre cents maisons furent renversées et balayées comme des châteaux de cartes. L'hôte du *Cygne*, qui la veille encore présidait tranquillement à sa table, fut submergé dans son jardin, et de tous côtés on voyait flotter les voitures et les chevaux. Un pauvre artiste était dans le val de Bagne occupé à peindre le lac au moment même où les flots de ce lac brisaient leurs entraves. Sans s'en douter il peignait le mortel péril auquel il était exposé et auquel il n'échappa que par une sorte de miracle. L'eau me semble un agent de destruction bien plus terrible que le feu. L'incendie ne s'allume que graduellement; le pouvoir de l'eau éclate tout à coup. Celle qui en ce jour de désastre descendit du val de Bagne parcourut en cinq heures un espace de dix-huit lieues. »

Après ces effroyables inondations et après d'autres inondations moins désastreuses, mais plus fréquentes, produites par l'écoulement de certains lacs qui doivent, dit-on, se vider tous les sept ans, une partie de la vallée du Rhône reste dans un état d'humidité malsaine. De là des exhalaisons délétères qui contribuent peut-être à l'enfantement du crétinisme et des goîtres.

Quis tumidum guttem miratur in Alpibus?

dit Juvénal.

C'est vraiment un triste spectacle que celui de ces énormes excroissances suspendues au col d'un homme, et quelquefois d'une belle jeune fille. Bien plus triste encore est la vue des crétins avec leur regard sans lumière, leur figure sans expression, leurs mouvements sans intelligence, leur rire hébété.

The human face divine! La divine face de l'homme, dit Milton, et sur cette ligne de l'immortel auteur du *Paradis perdu*, un illustre poëte suédois, M. Franzen, a composé une ode enthousiaste :

« Voyez, dit-il, le front du sage vieillard, image vivante de la vérité d'un siècle, voyez l'œil fier du héros et le noble regard où rayonne l'éclair d'une généreuse pensée, et le doux et touchant regard du jeune homme ému par une tendre rêverie. N'y a-t-il pas là un signe d'immortalité? Ne doivent-ils pas, ces yeux de l'homme, briller et sourire dans les sphères éternelles? »

Ainsi parle le poëte. Mais les pauvres crétins! Il n'y a dans leur physionomie aucune étincelle de ce feu divin, pas une apparence de sentiment, pas une lueur de conception intellectuelle, et le premier que j'ai rencontré m'a causé une douloureuse surprise.

L'habitude est pourtant une singulière puissance. En Islande, il y a une maladie hideuse qu'on appelle la lèpre. Mais ceux qui sont atteints de cette maladie, on ne les enferme point dans des léproseries, on ne les relègue point dans une cabane isolée, comme le lépreux de la cité d'Aoste dont M. X. de Maistre nous a conté la touchante histoire. On est habitué à les voir, et ils vivent dans leur famille, dans leur *gaard*, sans que personne cherche à les éviter. J'ai même vu chez le prêtre de Thingvalla un de ces malheureux employé à broyer du blé avec ses mains couvertes de plaies saignantes, et de ce blé moulu par lui on faisait du pain sans la moindre répugnance.

Dans le Valais, on regarde sans étonnement les goîtreux, et je ne crois pas qu'une de ces monstruosités empêche une jeune fille de se marier. Quant aux crétins, non-seulement on n'éprouve à

leur aspect aucune répulsion, mais un grand nombre de personnes les regardent avec une sorte de respect superstitieux. Comme ces pauvres êtres n'ont aucune notion ni du bien ni du mal, on pense qu'ils ne peuvent pécher et que par conséquent leur salut éternel est assuré. On dit même qu'autrefois, dans plus d'une honnête famille du Valais, la naissance d'un crétin était considérée comme une bénédiction. C'est sans doute par un même sentiment de superstition qu'en Franche-Comté les paysans ne donnent point aux idiots un nom qui impliquerait une idée injurieuse. On les appelle les *simples* ou les *innocents*.

Au reste, le Valais ne fourmille point de crétins, comme on pourrait se le figurer d'après les récits de certains voyageurs qui, pour produire plus d'effet, ne craignent pas de manquer à la vérité. Grâce aux diverses améliorations introduites dans les villages du Valais, aux travaux qui ont assaini le sol, à des habitations plus propres et mieux aérées, à un régime alimentaire plus salubre, le nombre de ces infirmes de corps et d'esprit est depuis trente ans considérablement diminué, et, à voir cette décroissance continue, on peut affirmer qu'un jour viendra où, dans le Valais, il n'y aura plus de crétins.

A Sion, une maison de refuge leur est ouverte gratuitement. Quand je l'ai visitée, elle n'en renfermait que huit : trois femmes et cinq hommes. Un médecin venait les voir chaque jour, et deux de ces admirables religieuses, dont l'institution n'existe que dans le catholicisme, les soignaient comme des enfants.

Un honorable médecin suisse, M. Guggenbuhl, a entrepris de faire l'éducation des crétins et a fondé dans ce but un établissement près de Thun. Selon lui, le crétinisme est une maladie physique, un défaut de développement dans les organes, surtout dans le cerveau. Quelle que soit la cause de cette infirmité, M. Guggenbuhl pense que l'on ne peut y remédier qu'en améliorant et fortifiant l'état corporel du malade, en activant autant que possible les fonctions de ses divers organes, particulièrement celles du cer-

veau. En vertu de ce principe, il lui paraît essentiel d'enlever, dès son bas âge, le crétin à des vallées étroites et malsaines pour le conduire en un lieu où il respire un air sec et pur.

Avec cette pensée, le philanthropique docteur a placé son institution sur un plateau de l'Abendberg, à cinq mille pieds au-dessus du niveau de la mer, dans un site charmant, en face du lac de Thun, d'Interlaken et du tableau superbe des Alpes bernoises. Là il réunit une trentaine d'élèves. Il les engage d'abord à marcher, à courir, à jouer; il essaye par tous les moyens possibles d'éveiller en eux une faculté de conception, puis il les fait entrer dans son école, et peu à peu il parvient à les soumettre à une tâche de chaque jour, courte, mais régulière. Il leur donne des leçons de lecture, d'écriture, de calcul.

Certes, il y a là l'idée d'une mission touchante. Soulever le bandeau qui pèse sur ces pauvres êtres, dénouer les liens qui compriment en eux l'essor des facultés morales, faire luire dans leur âme un rayon d'intelligence, n'est-ce pas une noble tâche? N'est-ce pas une sorte de rédemption? Oui; mais, si l'on ne parvient qu'à leur donner une demi-intelligence, une lumière incomplète, qui ne serve qu'à leur faire voir leur faiblesse morale, leur fatale infériorité à l'égard des autres hommes, j'hésite à le dire, et pourtant je me le demande, ne vaudrait-il pas mieux les laisser dans la situation que la Providence leur a imposée, dans leur entière ignorance, dans leur état de *simples* et d'*innocents*.

Ce qui vaut mieux en tout cas, c'est de s'appliquer à prévenir et à combattre les causes de crétinisme, partout où elles se manifestent. C'est ce que l'on fait dans le Valais.

Ce canton du Valais a été fort calomnié par un grand nombre de voyageurs, surtout par les protestants, qui veulent absolument que les pays catholiques soient mal régis, mal cultivés et mal habités. Il est vrai que, si l'on ne voit qu'en passant à la hâte quelques-uns de ses villages, on serait assez porté à le croire misérable, et j'avoue que j'ai eu cette impression en remontant la vallée de la

Dranse pour me rendre au Saint-Bernard. Mais il se peut que la maison soit petite et pauvre en apparence et que celui qui l'occupe y vive dans une douce tranquillité. *Parva domus, magna quies.* Qui de nous n'a souvent reconnu la justesse de cette sentence! Il se peut qu'un vêtement nous paraisse fort peu séduisant, et que celui qui le porte n'ait cependant nul besoin de demander l'aumône.

En réalité, les Valaisans n'ont pas encore été saisis par cette fièvre de spéculation qui agite plusieurs autres États de la Suisse, et n'ont point été fascinés par les habitudes de luxe qui naissent en général du commerce et de l'industrie.

Braves gens! braves gens! qui ne croient pas se dégrader en conservant les coutumes de leurs pères, en portant des habits façonnés dans leurs demeures avec le lin et le chanvre de leurs champs, avec la laine de leurs moutons. Il en reste si peu de ces populations fidèles aux anciens usages, que lorsque l'on en rencontre une on s'arrête avec plaisir à la voir.

Si les Valaisans n'ont pas encore appris à exploiter les différentes mines que recèlent leurs montagnes; si dans leurs vallées on ne voit pas s'élever les hautes cheminées en briques d'une machine à vapeur; si au bord de leurs ruisseaux on n'entend point gémir les roues qui font mouvoir une filature ou un martinet, en revanche on peut voir de tout côté les résultats d'un actif labeur agricole. Les Valaisans sont de très-bons agronomes, patients dans leur travail, habiles à défricher les broussailles et les forêts, et à féconder leur sol par divers procédés artificiels. Dans plusieurs endroits de leurs vallées, ils transportent et étendent de la terre sur de gros blocs de rochers et forment ainsi de petits jardins où les pommes de terre et les blés mûriront bien plus tôt qu'en plein champ. Sur les hauteurs et dans les plaines, ils accomplissent avec un art remarquable, et quelquefois avec une singulière audace, des travaux d'irrigation. Quelquefois, pour arroser leurs prés et leurs vignes, ils sont obligés de former des

aqueducs sur un long espace, au milieu des rocs, au bord des précipices.

Nous devons dire qu'ils sont fort encouragés dans leur tâche par les résultats qu'ils en obtiennent. En dépit des avalanches, des éboulements de pierres et de graviers, et des inondations, le Valais est un pays fertile, si fertile, qu'il peut suffire à tous les besoins de ses habitants. Sur ses hautes montagnes, il y a deux et trois étages de pâturages, où le pâtre conduit pendant les mois d'été ses bestiaux, où l'on fait d'excellents fromages. Les plus gros de ces fromages, qu'on appelle les *Prémices*, sont offerts, dans la plupart des paroisses, au curé. C'est la dîme volontaire d'un peuple religieux. Autour de ces herbages, d'une saveur aromatique, s'élèvent les forêts qui donnent au paysan un bois de chauffage et de construction. Plus bas les céréales, et les arbres fruitiers, et les plantes légumineuses, et les vignes qui donnent un vin excellent. Il n'y a pas en Europe un pays qui, dans une étendue si restreinte, offre une si grande variété de productions. Il n'y en a pas un où, le thermomètre à la main, on ne puisse, en une ascension de quelques heures, faire un si curieux cours de météorologie. Ici, en certains endroits, les moissons commencent dès le mois de mai ; et en d'autres ne s'achèvent qu'au mois d'octobre. Ici, en un même jour de marche, on peut avoir une image des quatre saisons : le printemps sur les hauts plateaux ; l'été sur les collines inférieures ; l'automne dans les plaines, et l'hiver avec ses cimes couvertes de neiges éternelles.

Par sa situation entre deux chaînes de montagnes, dont l'une le sépare de ses confédérés helvétiques et l'autre de l'Italie, le Valais est une des régions les plus pittoresques que l'on puisse voir. De côté et d'autre, dans les flancs de ses montagnes, s'ouvre une quarantaine de vallons qui étonnent et charment les regards par la diversité de leurs aspects.

Les unes s'étendent sur un long espace, au même niveau que la vallée du Rhône, à laquelle ils aboutissent; d'autres s'élèvent

subitement dès leur origine vers les coteaux qui les dominent. Celles-ci sont couvertes d'épaisses forêts, à travers lesquelles on n'aperçoit que de loin en loin une clairière. Celles-là se déroulent comme un tapis de gazon entrecoupé par des rochers, comme un lac d'émeraude par des îlots. Il en est où l'on ne voit que de sauvages escarpements, et une gorge étroite au fond de laquelle mugit un torrent fougueux, et il en est qui par leur riante perspective, par leur doux silence, semblent inviter le voyageur à se faire un calme ermitage, à l'ombre de leurs mélèzes, à s'assoupir au bord de leurs ruisseaux argentés, sur leur pelouse fleurie.

Dans toutes ces vallées, il y a des habitations humaines, des villages, ou des hameaux, ou tout au moins quelques maisons éparses. Et là vivent de bonnes et honnêtes familles qui toutes cultivent en paix leurs champs, qui l'hiver battent leur blé, teillent leur chanvre, prennent soin de leurs bestiaux, s'amusent le soir d'un ancien conte ou d'une vieille chanson, et célèbrent gaiement le dimanche et les jours de fêtes. Dans leur simplicité de cœur, les familles gardent pieusement le souvenir des vertus de la grand'mère, et des enseignements de l'aïeul. Dans leur solitaire retraite, elles sont à l'abri des inquiétudes fiévreuses, des turbulents désirs, des besoins immodérés qui tourmentent les habitants des grandes villes. Elles ne connaissent que les orages du ciel, moins durables et moins désastreux que les orages du monde. Le vent des révolutions se lève et agite l'Europe, sans que ces paisibles habitants des vallées en ressentent le moindre ébranlement. A l'heure qu'il est, un grand nombre d'entre eux ignorent probablement les exploits du grand annexionniste Victor-Emmanuel, et même ceux de Garibaldi. Un Anglais de l'école de Palmerston se croirait sans doute obligé de les signaler à un comité libéral, peut-être à une société biblique pour les arracher à leurs ténèbres. Un Yankee les citerait comme des êtres d'une espèce particulière qui, pour se régénérer, auraient besoin de plusieurs douches du flot démocratique. Ils ont cependant payé aussi leur tribut au

fléau des temps modernes; ils ont été, en 1848, entraînés par une aveugle surprise dans le tourbillon d'une révolution. Mais bientôt leur bon sens naturel leur a fait connaître leur erreur. Comme des voyageurs égarés un instant la nuit par un feu follet, ils sont rentrés dans la voie qu'ils regrettaient, et dans l'amour de leur innocente quiétude. Par un prompt repentir, ils se sont montrés sages, et j'aime à croire qu'ils sont heureux.

Dans la vallée du Rhône, il y a pourtant plusieurs villes fréquentées en été par de bruyantes cohortes de touristes. C'est Saint-Maurice, dont la vieille abbaye s'élève, dit-on, à l'endroit où fut immolée la légion thébaine; Martigny qui fut comme Saint-Maurice une cité romaine, qui est maintenant une sorte de caravansérail européen; Sierre dont les riches collines produisent un vin de Malvoisie; Louesche dont les eaux minérales attirent régulièrement des malades et des curieux, et Sion, la ville épiscopale, l'ancienne capitale du Valais, et pendant quelques années la résidence d'un de nos préfets, le chef-lieu du département du Simplon.

Un chemin de fer, qui a la prétention de se dérouler quelque jour à travers les montagnes jusqu'en Italie, rejoint l'une à l'autre ces cités de la vallée du Rhône. Quand de Martigny on va par ce chemin de fer à la capitale du Valais, on voit blanchir à l'horizon les neiges des cimes escarpées que les gens du pays appellent les Diablerets. Jadis, les Valaisains considéraient ces remparts sillonnés par des torrents, traversés par un glacier, comme le portail de l'enfer; ils ne s'en approchaient jamais sans crainte, et sans adresser à Dieu une fervente prière. Les Diablerets n'ont que trop justifié les terreurs qu'ils inspiraient. Deux fois, au siècle dernier, on les a vus s'ébranler avec un bruit effroyable, comme si réellement les portes de l'enfer allaient s'ouvrir. Deux de leurs pics se sont écroulés, et sur une étendue de plus d'une lieue ont répandu une masse de pierres et de graviers de deux cents pieds de hauteur. Grand nombre de chalets furent engloutis dans ces

désastres. Plusieurs paysans aussi y périrent. L'un d'eux, qui au commencement de l'été avait conduit ses bestiaux au pâturage, laissant sa femme et ses enfants au village, fut sauvé d'une façon miraculeuse. Un bloc énorme tomba sur le toit de sa cabane, y resta fixé et la protégea contre l'éboulement qui, sans cette espèce de bastion, l'aurait infailliblement emportée. Mais la cabane était à moitié écrasée, et toutes les issues complétement barricadées. Le malheureux pâtre était là tout seul enfermé dans les murs de sa maison, comme dans un tombeau. Il resta de longues heures couché par terre, écoutant avec angoisse le fracas des rocs qui se détachaient de leur base et se broyaient dans leur chute, et tremblant à tout instant d'être écrasé.

Lorsqu'enfin le silence succéda à ce terrible retentissement, l'œuvre de destruction étant accomplie, les Diablerets ayant répandu au loin, comme la lave d'un cratère, leurs funestes débris, le pauvre pâtre se releva et voulut essayer de sortir; mais il pouvait à peine se tenir debout sous son toit affaissé, et de quelque côté qu'il se tournât, il n'entrevoyait pas une fissure et pas un rayon de lumière. Après une longue et douloureuse investigation, il se trouva saisi d'un profond découragement. Il était là captif, sans secours, dans son ténébreux cachot. Des rocs immuables étaient ses geôliers, il n'avait pas un hoyau, pas une pioche, pas un autre ustensile, qu'un misérable couteau pour s'ouvrir un passage à travers les murs épais qui l'environnaient. Cependant l'instinct de la conservation se réveilla en lui. Le souvenir de sa femme, de ses enfants raviva son énergie. Il a raconté que dans ses heures d'abattement, il croyait entendre les cloches de son village qui le rappelaient à son foyer, et croyait voir sa femme priant pour lui. Cette idée exaltait son courage. Par bonheur, il retrouva en tâtonnant de çà, de là, dans son affreux gîte, une provision de pain et quelques fromages qui pouvaient pendant quelque temps, apaiser sa faim, tandis que les gouttes d'eau, filtrant à travers les pierres, apaisaient sa soif, et il se mit à l'œuvre.

Avec la lame de son couteau, avec ses doigts, il entreprit de se faire une ouverture dans les remparts qui le cernaient. Quel travail! Et que de fois, après ses pénibles efforts, il retomba sur le sol, les mains ensanglantées, et tout le corps épuisé de fatigue. Alors, il faisait un acte de contrition, se recommandait à la grâce de Dieu, et se résignait à mourir. Puis il s'endormait, et ensuite se relevait avec une nouvelle ardeur, et recommençait sa tâche.

Peu à peu il en vint à détacher quelques pierres du mur de son chalet, à déblayer un amas de graviers, à élargir un interstice entre deux blocs de pierre qui lui barraient le passage, comme deux sentinelles inflexibles. Enfin il revoyait la clarté du ciel; un dernier acte de patience, un dernier labeur, et il était libre. Libre! Avec quel bonheur il s'élança hors de sa prison, avec quelle impétuosité il descendit la pente de la fatale montagne! Et les cloches dont il avait cru si souvent reconnaître les vibrations sonnaient alors à toute volée, et les gens de son village se rendaient à l'église. C'était un jour de grande fête, la fête de Noël. Il se précipita vers eux en poussant des cris de joie, mais il ne savait pas à quel état l'avait réduit sa longue réclusion. A la vue de ses membres décharnés, de ses vêtements en lambeaux, de sa figure cadavéreuse, tout le monde s'écarta. Les petits enfants et les femmes s'enfuyaient effrayés. Les hommes se détournaient en faisant le signe de la croix. Aux yeux de tous, il apparaissait comme un revenant. Son chien seul, comme le chien d'Ulysse, le reconnut, puis sa brave femme, qui, le croyant mort, priait chaque matin et chaque soir pour le repos de son âme. Enfin ses parents et ses amis vinrent l'embrasser, et le curé sortit de la sacristie pour lui donner sa bénédiction, et, ce jour-là, fit à ses paroissiens un beau sermon sur les miséricordes de Dieu.

La ville de Sion est à une assez longue distance des Diablerets pour n'avoir rien à craindre de leurs éboulements. Mais elle a aussi son fléau, sa rivière qu'on appelle la Sionne, qui est sou-

vent, comme le Rhône, gonflée par des torrents qui la font déborder.

La capitale du Valais n'est ni brillante ni grande. A part sa vieille cathédrale, elle ne renferme pas un édifice qui mérite d'attirer l'attention. Mais les vertes et fertiles plaines où elle est située, les anciens remparts qui entourent encore un de ses quartiers, les deux collines rocailleuses qui s'élèvent dans son enceinte, avec leur couronne de créneaux et de tours en ruines, forment un tableau d'un effet singulier, à la fois attrayant et imposant.

Sur l'une de ces collines appelée Valeria sont les vestiges d'une antique forteresse construite par le général romain Valerius; sur l'autre, les ruines d'un château épiscopal bâti au treizième siècle, dévasté en 1788 par un incendie. Un peu plus bas est un second château épiscopal qui fut anéanti par le même incendie. Le siége épiscopal de Sion est l'un des plus anciens des Gaules, et il a été enrichi par plusieurs souverains. Le chapitre de la cathédrale possédait des biens ruraux considérables, des fiefs, des juridictions; les bourgeois de la ville prenaient la qualification de barons et avaient le droit de réviser toutes les sentences criminelles prononcées dans le Valais. Enfin l'évêque portait le titre de prince du Saint-Empire, et jouissait des droits régaliens. Devant lui, dans les grandes cérémonies, un des principaux gentilshommes du pays portait le glaive de la justice.

De même que les prêtres de la primitive Église, les chanoines de la métropole avaient le privilége d'élire eux-mêmes leur évêque. Au commencement du seizième siècle, ils élevèrent dans leur conclave à ce poste éminent un pauvre enfant du Valais, Mathieu Schirner, qui d'abord avait rempli les modestes fonctions de curé, qui ensuite avait été admis dans le chapitre et s'y était distingué par de hautes qualités.

C'est ainsi que dans tous les temps et dans tous les pays, l'Église chrétienne a été chercher jusque dans les derniers rangs du peuple, pour leur imposer ses honneurs, les hommes qui se signa-

laient par leurs vertus et leurs talents. C'est ainsi que cette sainte république couronne et ennoblit les principes de justice et de confraternité évangélique, profanés, dégradés, et si souvent cruellement ensanglantés par nos modernes républiques.

Le fils d'une humble femme et d'un obscur paysan du Valais, installé sur le trône épiscopal de Sion, fut promu par le pape Jules II à la dignité de cardinal, investi en outre du titre de légat apostolique, et son nom se lie à une des pages mémorables de notre histoire.

Mathieu Schirner fut l'adversaire ardent de François Ier, de ce galant, de ce chevaleresque souverain de qui Bayard a dit en son naïf langage : « Jamais roi n'avait été vu en France, de qui la noblesse s'éjouît tant. » Pour défendre les intérêts de la papauté, l'habile cardinal prit une part active à la guerre du Milanais, détourna les Suisses de leur traité d'alliance avec François Ier et lança contre lui la formidable infanterie qui pendant deux jours lutta si vaillamment contre l'armée française dans les plaines de Marignan.

Les évêques de Sion ne font plus la guerre aux souverains. Les évêques de Sion ne possèdent plus leurs anciens domaines ni leur pouvoir de seigneurs temporels. Ils n'ont pas même songé à reconstruire leur château sur la colline d'où ils contemplaient dans la vallée du Rhône une des plus belles parties de leur diocèse. Mais si l'édifice de leur puissance matérielle s'est écroulé dans l'orage des temps, ils ont conservé celui d'une puissance morale contre lequel n'ont pas encore prévalu les portes de l'enfer.

Les tentatives des luthériens et des calvinistes ont échoué devant les fermes et candides croyances de l'honnête population du Valais. Ce beau canton, cerné par les cantons de Berne, de Genève et de Vaud, a gardé au milieu de cette enceinte protestante sa foi catholique, et le catholicisme y subsiste comme une source vivifiante.

En faut-il une preuve? Je la trouverais dans plusieurs récits de

voyageurs et notamment dans celui d'un illustre médecin, M. Forbes, Anglais et protestant, mais juste :

« J'avais tellement entendu parler, dit M. Forbes, de l'infériorité industrielle des Valaisans, que lorsque je pénétrai dans la vallée de la Dranse, je fus agréablement surpris d'y voir tant d'œuvres intelligentes. Par mes propres observations et par divers renseignements, j'ai acquis la conviction que les habitants du Valais ne sont, sous aucun rapport, inférieurs à ceux des autres cantons de la Suisse. »

M. Forbes a raison.

Dans le Valais, comme dans les cantons de la Suisse qu'on cite comme les plus éclairés, il y a des écoles où les enfants pauvres sont admis sans aucune rétribution. Dans le Valais, les champs et les vignes sont cultivés avec une remarquable intelligence. Dans le Valais, avec un très-minime budget, on accomplit de difficiles et utiles travaux, entre autres la route de Saint-Bernard et celle de la Gemmi.

CHAPITRE SEPTIÈME

La fortune et le voyageur malade. — Les bains de Louèche. — Les échelles d'Albinen. — La Gemmi. — Kandersteg. — L'auberge de Schwerbach. — Le lac de Thun. — Le château de M. Rougemont. — L'hôtel Bellevue. — Le musée Wald. — Le bateau à vapeur. — Neuhaus. — Interlaken. — Brienz. — Le Faulhorn — Exploitation de la nature. — Poésie de l'Oberland.

Que de fois nous sommes injustes envers la fortune, ou, pour parler plus chrétiennement, envers la Providence! Nous nous plaignons des chagrins dont nulle vie humaine n'est affranchie, et pour peu qu'une de nos peines s'aggrave ou se prolonge, nous sommes très-portés à croire que personne n'a souffert autant que nous.

Dans l'égoïsme de notre douleur nous oublions cette sévère sentence de la Bible :

Militia est vita hominis super terram, et sicut dies mercenarii dies ejus,

et cette autre parole de Job :

Homo natus de muliere, brevi vivens tempore, repletur multis miseriis.

Si nous voyons des visages épanouis en une heure de gaieté, nous ne songeons pas que des larmes amères les ont déjà sillonnés

ou les sillonneront quelque jour. Leur expression de gaieté nous offusque. Il nous semble que nous sommes seuls victimes d'une loi fatale, d'une rigueur exceptionnelle. Autour de nous pourtant combien de pauvres êtres languissent dans le deuil de leurs plus chères affections, s'affaissent dans leur indigence ou s'étiolent dans l'étreinte continue d'un mal incurable. Le spectacle de leur adversité doit nous ramener au sentiment de notre vraie situation et nous obliger à bénir la Providence qui nous épargne de telles épreuves.

Je faisais cette réflexion en m'installant dans le coupé de la diligence qui va de Sion à Louèche. A côté de nous monte un jeune homme dont le corps amaigri, la figure pâle et les yeux ternes, dénotent un grave état de maladie. Un domestique l'a conduit jusqu'à la voiture et l'aide à se hisser sur le marchepied. Après avoir pris paisiblement sa place, ce jeune homme me regarde un instant en silence, puis me dit d'une voix affaiblie : « Vous allez aux bains de Louèche? — Oui. — Vous ne paraissez cependant pas malade. — Je ne le suis pas en effet, grâce à Dieu. — Que vous êtes heureux! Voilà trois années de suite que je retourne à ces tristes bains. J'y vais pour obéir aux prescriptions des médecins, mais je n'espère plus y trouver ma guérison. Ah! monsieur, quel malheur que de languir ainsi avec l'aspiration à la force, d'être vieux sans avoir été jeune, et de mourir sans avoir vécu! Je suis riche. J'ai sur les rives du Necker un château dont on vante la structure et un parc dont on admire l'étendue. Mais je me promène dans ce château et dans ce parc comme une ombre. Les dons de la fortune sont pour moi comme la coupe de Tantale; je ne puis en jouir. Plus d'un pauvre paysan, en me voyant passer dans une élégante voiture, a peut-être envié ma destinée, et moi j'envie celle du bûcheron ou du manœuvre qui tout le jour travaille pour gagner un chétif salaire et manger d'un bon appétit un morceau de pain noir. »

En écoutant ces doléances de mon compagnon de voyage et en

observant la faiblesse radicale de sa constitution physique, je me reprochais les vaines tristesses auxquelles je m'étais quelquefois abandonné dans un des accidents ordinaires de la vie, dans un froissement de cœur, dans une déception. Non, nous ne devons pas nous plaindre des obstacles que nous rencontrons sur notre route, tant que nous conservons assez de force pour les surmonter, des difficultés de notre arène tant que nous pouvons nous y maintenir. Nous devons nous affermir dans nos honnêtes résolutions et continuer bravement le combat de la vie : Agir, agir, a dit un éloquent poëte, le cœur dans la poitrine et Dieu sur notre tête :

Hearth within, and God over head.

J'essayai de rassurer le pauvre malade que je sentais grelotter près de moi, quoique la température fût chaude et que son domestique eût pris soin de l'envelopper dans une couverture de laine. Il me regarda d'un air mélancolique et me dit en secouant la tête : « Je vous remercie de vos bonnes intentions, mais je connais mon état. Cette année on m'enterrera peut-être dans ce pays, et en mourant je n'aurai pas même la consolation de faire une bonne œuvre avec mes biens. Je ne pourrai pas même les léguer à une jeune sœur que j'aime beaucoup. En vertu d'une de nos institutions féodales, ils seront remis à un de mes cousins qui est dur, avare, qui me déteste, et maudirait les bains de Louèche s'ils prolongeaient quelque peu mon existence. »

Les sources de ces bains, dont le débile malade prononçait le nom avec un amer sourire, furent découvertes par des bergers. Jusque-là, le vallon où elles coulent était complétement inhabité. Maintenant encore, malgré la réputation qu'il s'est acquise par l'efficacité de ses eaux, on n'y voit qu'un assemblage informe de quelques petites maisons en bois, dominées par des hôtels qui s'ouvrent aux voyageurs dès le mois de mai jusqu'au mois d'octobre, mais qui en réalité ne sont guère fréquentés qu'aux mois de juillet et d'août.





Les touristes ne viennent point ici pour leur plaisir. Ils n'y trouvent ni les jeux de Spa ou de Hombourg, ni le salon de conversation et les parties de chasse de Bade, ni le monde aristocratique de Tœplitz ou de Carlsbad, ni la vive animation de Bagnères de Bigorre ou de Bagnères de Luchon. Les malades ne résident ici que pendant le temps qui leur est prescrit par les médecins, et cette prescription n'est pas gaie. Dans des espèces de hangars sont établies des piscines de douze à trente pieds d'étendue, et de trois pieds de profondeur. C'est là que les baigneurs doivent d'abord passer une heure, puis deux, puis trois, et par une gradation successive jusqu'à huit heures par jour, c'est-à-dire que pour remédier à une de leurs infirmités humaines, ils doivent en quelque sorte passer à l'état d'amphibies. Hommes et femmes, enveloppés dans de longues tuniques de flanelle, se plongent à la fois dans le même bassin. C'est un curieux spectacle que celui de ces bains primitifs dans la saison d'été. On dirait des lacs mythologiques, peuplés de naïades et de tritons. Mais ces tritons ne se livrent point à de joyeux ébats, comme ceux qui sont décrits dans les vers d'Homère, et ces naïades n'escortent point dans leur gracieuse natation le char d'Amphitrite. Tous paraissent au contraire fort ennuyés de leur situation, ils s'ingénient à qui mieux mieux à trouver un moyen de distraction. Chacun d'eux a devant soi une petite table en sapin flottante. Les uns se font servir sur cette table une tasse de café ou de chocolat qu'ils savourent le plus longtemps possible. D'autres y placent un livre ou y déploient un journal; les femmes y posent un bouquet de fleurs ou une corbeille de travail. Les plus heureux sont ceux qui peuvent se réunir à une même table pour entreprendre une partie d'échecs. Dans l'absorption de leurs calculs, ils oublient la longueur de leur station aquatique. Mais dès qu'ils entendent sonner l'heure désirée, ils s'enfuient précipitamment comme des écoliers affranchis de leur pénitence.

Ceux qui ont encore le pied ferme peuvent faire à quelque dis-

tance des bains d'intéressantes excursions. Certes, il n'est pas riant ce vallon de Louèche, et il n'est pas fertile. N'était le phénomène de ses eaux thermales qui sortent de son sol à une température de 195 degrés, comme les Geysers de la froide terre d'Islande, très-probablement nul honnête Helvétien ne se serait avisé d'y établir sa demeure. Mais on ne peut sans émotion contempler sa situation sauvage, sa noire ceinture de montagnes traversées par un large glacier. A quelques lieues de ce hameau est le Torrenthorn, dont la cime s'élève à dix mille pieds au-dessus du niveau de la mer. On y monte aisément, et de là on voit se dérouler dans sa magnifique étendue le panorama des Alpes, depuis le mont Blanc jusqu'au Simplon, depuis le Weisshorn jusqu'à la Blumis-Alp.

Sur la route de Siders, de l'autre côté de l'impétueuse Dala, est une galerie qu'on appelle la Galerie des Rocs, qui mérite aussi d'attirer l'attention des curieux

Sur un plateau escarpé s'élève l'agreste village d'Albinen, dont les habitants sont en fréquente communication avec les gens de Louèche. Par quelle route, par quel sentier descendent-ils dans ce hameau? Ni route, ni sentier. Dix échelles en bois sont clouées aux parois du roc à peu près vertical. C'est là l'unique voie de communication inventée par les ingénieurs de la localité. Beaucoup de baigneurs veulent l'expérimenter. Après avoir gravi au haut de la première échelle, ils sont émerveillés de leur courage; à la seconde, ils commencent à trembler; à la troisième, ils ont peur d'être saisis par le vertige. Il en est peu qui aillent plus loin. Telle est pourtant la puissance de l'habitude, que les habitants d'Albinen montent ou descendent sans la moindre crainte, de nuit comme de jour, ces fragiles échelles, les hommes en fumant leur pipe, les femmes en portant quelquefois sur leur tête un lourd fardeau. Mais tant qu'elles s'aventureront dans ce périlleux trajet, on peut être sûr qu'elles ne gonfleront point leurs vêtements par la cage ou la crinoline

Dans cette même enceinte de montagnes qui, à l'est, à l'ouest, au nord, semble séparer du reste du monde les bains de Louèche, il y a un passage, justement célèbre, le passage de la Gemmi. Quand on regarde du milieu du vallon cette terrible Gemmi, on doit se dire qu'à moins d'avoir la faculté de se coller aux murailles, comme les mouches, il n'est pas possible de franchir ce roc perpendiculaire. Sur ce rocher pourtant, les patients, les courageux Valaisans ont taillé un chemin, l'un des chemins les plus curieux de l'Europe, plus hardi que celui du Simplon, et non moins étonnant que celui de la *Via mala*. Il n'est pas large, et naturellement il est fort escarpé; mais les ingénieux ouvriers qui l'ont construit en ont, autant que possible, adouci la pente par de nombreuses sinuosités. La Gemmi a deux mille sept cents pieds de hauteur, et, par sa multitude de circuits, la route qui y a été péniblement tracée a une longueur de près de onze mille pieds.

Je me rappelle qu'à l'aide de deux alertes Bédouins qui me soutenaient de chaque côté, j'ai escaladé assez gaiement les gradins de la principale pyramide d'Égypte; mais quand il fallut en redescendre, je ne pouvais sans quelque inquiétude regarder du haut de la terrasse aérienne ce prodigieux escalier. De même, quand de l'Oberland bernois on arrive à la cime de la Gemmi, l'aspect de ce rempart vertical est assez effrayant, et l'on raconte qu'un voyageur, en mesurant du haut de cette sommité la profondeur du précipice ouvert à ses pieds, recula épouvanté et se décida à faire par le pays de Vaud un long détour pour se rendre aux bains de Louèche. D'autres voyageurs n'ont entrepris ce trajet que dans une litière portée par de robustes paysans, et il en est qui, par un surcroît de précaution, se bandent les yeux de crainte que la vue de l'abîme béant ne leur cause un fatal vertige.

Si l'ascension de la Gemmi est moins effrayante que sa descente, on ne l'accomplit pas pourtant sans quelques précautions. Les mules sont habituées à cheminer autant que possible au milieu même du sentier, car, si elles venaient à se heurter contre les

parois du roc, elles pourraient être renversées par ce choc et rouler dans le gouffre.

Pour moi, je me réjouis chaque fois que j'entreprends une de ces ascensions. Si, comme le peuple le dit, les montagnes sont habitées par d'invisibles génies, il me semble que ces gardiens surnaturels des pics aigus, des grottes profondes, doivent reconnaître en moi un enfant des montagnes, et dans les divers sentiers que nous parcourons en ce monde, celui des montagnes m'apparaît comme une sorte d'échelle mystérieuse, sublime, par laquelle nos regards et nos pensées graduellement s'élèvent à une région plus pure. La montagne me rappelle par une image matérielle cette pieuse pensée d'un illustre poëte espagnol, Jorge Manrique :

« Si nous faisions de la vie l'usage que nous devons en faire, notre voyage en ce monde serait perpétuellement pour nous une utile leçon. Sur les ailes de la foi notre âme s'élancerait au delà des nuages, dans le monde meilleur auquel nous aspirons. »

J'ai donc monté très-tranquillement le long des parois de la Gemmi, non sans m'arrêter à diverses reprises pour observer l'œuvre audacieuse accomplie par la main de l'homme sur cette muraille de roc et contempler l'étrange, la terrible beauté de ce lieu sauvage. A la crête de la Gemmi, il est un endroit d'où l'on découvre toute la chaîne des Alpes pennines dont les cimes de neige se détachent comme des dômes d'argent sur l'azur du ciel.

Un Allemand, M. Engelhardt, dit qu'il est venu sept fois contempler ce spectacle, et le dépeint avec enthousiasme.

Ce n'est pas sans peine que l'on détache ses regards de cette scène superbe, d'autant que lorsqu'on se tourne d'un autre côté, lorsqu'on se dirige vers Kandersteg on ne voit plus devant soi qu'un terrain morne, aride, une sorte de désert pierreux comme l'Arabie Pétrée, un lac dont les eaux noires et bourbeuses restent gelées pendant huit mois de l'année, et une montagne aux flancs

dénudés qu'on appelle la Daubenhorn. Au milieu de ces plateaux désolés est une cabane solitaire, la seule qui existe, si je ne me trompe, entre Louèche et Kandersteg. Elle n'est habitée que pendant la saison d'été. Dès le commencement de l'automne, l'aubergiste à qui elle appartient la déserte. En hiver, elle disparaît sous les amas de neige. C'est là que Zacharie Werner, le bizarre, le sombre poëte allemand, a placé la scène d'un drame effroyable. Longtemps après la publication de cette œuvre, on ne pouvait passer près de cette habitation sans songer qu'un père y avait égorgé son fils. Werner a inventé une affreuse histoire et a eu tort d'y joindre un nom véritable. Nul aubergiste de Schwerbach ne s'est rendu coupable d'un crime, et ceux qui s'arrêtent dans cet innocent cabaret pour y passer la nuit sont exposés seulement à n'y obtenir qu'un mauvais lit et un maigre souper.

Jusqu'à Kandersteg, on ne peut cheminer qu'à pied ou à cheval. Mais de là on descend rapidement vers la petite vallée de Frutigen, vers les pâturages du Simmenthal, vers le lac de Thun. En neuf heures on peut se rendre du sombre vallon de Louèche sur les rives de ce beau lac. En un court espace de temps, on aura vu des sites d'un aspect effrayant, des horizons splendides, des terrains bouleversés par les avalanches, et les scènes attrayantes d'une calme et fertile région.

Thun n'est qu'une petite ville de trois mille cinq cents âmes, traversée par l'Aar, fort irrégulièrement bâtie. Mais elle est située dans le plus charmant district du canton de Berne, et en été elle fourmille d'une quantité de voyageurs de toutes les nations.

Au-dessus de cette ville s'élève une colline couronnée par les tours massives d'un château du douzième siècle et par quelques édifices modernes. Là est le champ sacré de la cité, le champ de Dieu, *Gottesacker*, selon la pieuse expression des Allemands, c'est-à-dire le cimetière. Les vivants qui pénètrent dans son enceinte doivent goûter là une des douces émotions de la vie, et si, comme le racontent les traditions populaires, les morts sortent à certains

jours de leurs tombes, ils doivent se lever avec empressement dans leur linceul et se réjouir de regarder là le spectacle qui jadis plus d'une fois les a charmés. Car c'est de là, c'est de cette demeure silencieuse des morts que l'on voit se dérouler dans sa plus grande étendue la magnifique arène de Thun.

Au pied de la colline les deux embranchements de l'Aar, qui se rejoignent à l'extrémité de la ville, puis le miroir du lac limpide avec son magnifique encadrement, qu'on dirait, en certains endroits, découpé par les fées, ciselé par les nains, ces industrieux artisans des grottes fabuleuses et en d'autres taillé à grands coups de marteau par les Titans. Du sud au nord une longue plaine, vaste et féconde, parsemée de villages, de hameaux, de chalets, de jardins, traversés par des vallons qui descendent comme des flots d'émeraude entre les montagnes. A l'ouest une haute chaîne de rocs au-dessus de laquelle s'élève le Stockhorn ; à l'est les forêts de Grusisberg ; au sud la pyramide imposante de Niesen, et dans le fond de cet admirable théâtre, entre ces deux gigantesques pilastres, les pics de glaces de l'Oberland, les cimes étincelantes de la Blumis-Alp.

C'est surtout aux bords du lac que la scène est charmante. Quels frais enclos ! quels riants cottages ! quelles élégantes villas ! Certes, je le déclare bien sincèrement, je n'ai jamais envié la fortune. Je crois qu'on peut être fort heureux en ce monde sans posséder de grandes terres et de nombreux capitaux. Je dirai même que la fortune m'apparaît souvent comme un écueil dangereux, dans les hasards de la vie, comme un obstacle en de nombreuses circonstances. Plus d'un homme doué d'une vive intelligence serait devenu un homme distingué, et peut-être célèbre, si, dès sa première jeunesse, son esprit ne s'était assoupi dans l'excès du bien-être matériel, dans les jouissances du luxe. Plus d'une belle, honnête jeune fille, n'a fait un déplorable mariage que parce que sa dot a attiré l'attention et suscité les désirs d'un être hypocrite et cupide.

Quoi qu'il en soit de mes théories sur la fortune, je confesse que je n'ai pu cependant regarder sans quelque sentiment d'envie le délicieux petit château qu'un riche Parisien, M. de Rougemont, a fait bâtir au bord du lac de Thun. A cette même place était autrefois, dit-on, la demeure d'un *Minnesinger* qui, dans son doux et naïf langage, a chanté les fleurs, le printemps, l'amour. C'est une douce chose d'aimer, en quelque lieu qu'on se trouve, et chose plus douce encore en ce riant domaine.

Mais près de ce même lac de Thun il est une autre maison qui peut consoler les voyageurs tels que moi du regret qu'ils éprouveraient de n'être jamais assez riches pour pouvoir acquérir un petit palais comme celui de M. de Rougemont. Cette maison est ouverte par toutes ses portes à tout venant. C'est l'hôtel Bellevue, un des plus vastes et des plus confortables hôtels de la Suisse. Pour la modique somme de six ou sept francs par jour, on peut avoir là le plaisir de se considérer comme un capitaliste, on peut avoir toutes les jouissances de cent mille livres de rente : une jolie chambre, une table excellente, salons de jeux et salon de lecture, jardin fleuri, vaste parc ombragé par de beaux arbres, et de tout côté le plus attrayant panorama, et à quelques centaines de pas de distance le musée de M. Wald, une intéressante collection d'objets d'art, de curiosité et d'industrie de la Suisse.

Le gouvernement helvétique a établi à Thun une école militaire. En automne, les officiers et les sous-officiers des différents cantons se réunissent dans la plaine qu'on appelle l'Allmend. Est-ce pour entretenir un sentiment poétique dans l'esprit de sa jeune milice qu'on lui a choisi un tel champ de manœuvres, ou pour l'habituer à résister dans ses études à de vives séductions? Si ces élèves résistent à celles du paysage de Thun, ce sont des hommes résolus. Pour moi, il me semble que si j'étais là, enrôlé dans un bataillon, le sac sur le dos, l'arme au bras, j'aurais bien de la peine à détourner mes regards de l'azur du lac, de la vaste pelouse du Simmenthal ou des bandeaux de neige de la Jungfrau,

pour rester attentif à l'ordre, aux mouvements de mon caporal. D'élégants bateaux à vapeur circulent journellement sur le lac. Par un beau temps chacune de ces promenades est tout un poëme. On part pour Neuhaus aux sons d'un orchestre ambulant qui entonne une des mélodies de Weber ou de Schubert. On navigue doucement sur l'onde transparente, où se reflètent les bois, les fleurs, les coquettes habitations qui parent ses rivages. De chaque côté une succession perpétuelle de scènes gracieuses ou grandioses. A droite le splendide château de Schadau, qui appartient à M. de Pourtalès, la vallée de Frutigen, dominée par l'Altels et le Rinderhorn, les agrestes villages d'Einigen, Teller, Rustwald; le château du Spiez, dont les murs épais furent, dit-on, bâtis par Attila; à gauche la curieuse vallée, où se trouve une grotte qui, en hiver, ressemble à un glacier souterrain, et qui fut longtemps, s'il faut en croire les légendes populaires, la retraite de Saint-Just; plus loin, une autre grotte où vécut saint Béat, le premier apôtre de la Suisse, puis Leerac, Restenberg et les ruines de l'ancien donjon de Weissenau.

Sur le bateau, il y a un autre spectacle, un assemblage de touristes, de diverses classes et de divers pays, une galerie de différents types, à l'aide de laquelle on pourrait faire un cours d'ethnographie. Les Anglais y sont, comme dans toute la Suisse, en majorité. Les uns sont assis en silence sur leurs bancs, l'esprit drapé dans une morne indifférence, comme le corps dans leurs machintoshs. Le *nihil admirari* est leur devise, et ils regardent d'un air de commisération les jeunes misses qui à tout instant s'écrient : *How pretty! how beautiful!* D'autres, oubliant également qu'ils sont partis de Londres ou de Birmingham dans l'intention de parcourir la Suisse, ne regardent que de loin en loin, d'un air indifférent, ses paysages, et continuent les discussions de leur club britannique sur les traités de commerce, sur les produits de l'industrie de la puissante Angleterre, sur la guerre de Chine ou d'Italie. D'autres feuillettent d'une main active le *Handbook* de

Murray, pour en extraire quelques notions précises. Ceux-là sont comme les teneurs de livres des richesses de la nature. Ils inscrivent sur leurs carnets une quantité de noms de lacs, de montagnes, de vallées, de forêts, et plus ils en inscrivent, plus ils croient leur tâche dignement remplie.

O grande, noble, sublime nature, temple de Dieu, poésie des âmes tendres, salutaire refuge des cœurs blessés, combien peu d'hommes sentent le charme suprême de ta beauté et les religieuses et les douces émotions que l'on peut éprouver dans l'harmonie de tes concerts, dans le silence de tes solitudes!

Les Suédois, les Norvégiens, les Allemands que j'ai rencontrés en différents voyages m'ont semblé pour la plupart pénétrés d'un très-vif sentiment de la nature. Les jeunes gens la saluent avec toutes les apparences d'un réel enthousiasme, et les gens plus âgés la contemplent dans de placides rêveries. Un jour, sur le bateau qui me conduisait de Thun à Neuhaus, j'ai vu une jeune Suédoise assise, dans une sorte de recueillement, à côté de son père. On eût dit que tous deux avaient entrepris un pèlerinage dans cette contrée pour adorer la nature des Alpes, tant ils la regardaient avec une sorte de piété. J'imagine aussi que les esprits du lac, les petits nains des collines, les génies mystérieux des bois et des montagnes devaient se plaire à voir passer dans leurs domaines cette jeune fille des rives du Mélar. Jamais peut-être ils n'avaient vu une figure plus gracieuse et plus suave, des yeux plus doux dans une sorte de rayonnement humide, un sourire plus frais et plus virginal. Moi je la regardais avec le respect religieux qu'inspire la vraie chaste beauté; elle apparaissait comme une fée des Alpes au milieu de leurs riants tableaux, et il me semblait que par sa pure image elle complétait leur harmonie.

Neuhaus est une grande place de fiacres et d'omnibus au milieu d'une des agrestes plaines de l'Helvétie. De tous côtés, à l'arrivée des bateaux à vapeur, retentissent des cris de cochers, de portefaix, de guides, d'interprètes, qui se disputent

les voyageurs pour les conduire qui de ci, qui de là, et surtout à Interlaken.

Interlaken, la prairie entre deux lacs, le jardin de l'Oberland! quel jeune homme ayant lu quelque description de la Suisse n'aspire à voir de ses propres yeux ce vallon fleuri? Quelle jeune fille n'y a fixé un de ses rêves?

La province où je suis né touche aux frontières de la Suisse. Ma chère province de Franche-Comté, elle pourrait bien aussi vanter à juste titre la majesté de ses montagnes, la profondeur de ses forêts, la fraîcheur de ses vallées. Morteau, Mouthe, Saint-Claude, Champagnole, Morez, les gorges de Mouthier, les magnifiques sapins de Levier, le saut du Doubs, la source du Lison, la source de la Loue et bien d'autres lieux mériteraient d'être peints et décrits tout autant qu'un grand nombre d'illustres sites de la Suisse. Mais la Franche-Comté est modeste. Au lieu de célébrer son admirable beauté, elle se plaît à proclamer celle de ses voisins, et tous les Francs-Comtois qui ont quelque argent et quelques loisirs veulent visiter la Suisse, traverser le lac de Genève, pénétrer dans l'Oberland, séjourner à Interlaken. Combien j'en ai vu qui en se mariant se réjouissaient d'aller passer là leur lune de miel, et combien qui y retournaient aux jours d'automne de leur vie! Les uns y vont dans leur amour, cette échelle d'or, a dit un poëte allemand, par laquelle on monte au ciel; les autres ont redescendu degré par degré, ou peut-être ont été fatalement précipités en bas de cette magique échelle, mais ils s'en souviennent, et dans la mélancolie de leur mémoire, ils se plaisent à revoir les eaux limpides où se reflétait le visage de la femme aimée, les sentiers où ils erraient dans de longues causeries, tout ce qui vivait, palpitait, rayonnait autour d'eux, tout ce qui protégeait leur bonheur mystérieux ou leur causait une nouvelle émotion, les allées de noyers du Hoheweg, les enclos d'Unterseen, la colline d'Unspunnen, la vallée de Lauterbrunnen, la cascade de Giessbach, le lac de Brienz. Au-dessus de ce lac est un plateau rocailleux où souvent les jeunes



BRIENZ



gens des hameaux voisins se réunissent pour danser. On dit qu'un jeune homme et une jeune fille qui s'aimaient tendrement s'étant rejoints là par un beau soir d'été, s'enivrèrent tellement de leur danse, de l'arome des fleurs, de la beauté du vallon, du charme de leur amour, que pour ne pas se réveiller de leur ivresse, ils allèrent toujours dansant jusqu'au bord du plateau, et, s'enlaçant l'un à l'autre, se jetèrent dans le lac.

A quelques lieues d'Interlaken est le Faulhorn, cette cime de plus de huit mille pieds, élevée comme un observatoire en face de la merveilleuse chaîne des Alpes bernoises. A quelques lieues de Brienz sont les sautillants ruisseaux de Lauterbrunnen, le Staubach, la plus haute cascade de l'Europe; les glaciers du Grindelwald et la Wengernalp, d'où l'on peut voir mieux que d'aucun autre lieu, dans toute sa grandeur, dans les diverses teintes de lumière dont le soleil la revêt, dans son calme solennel, dans le mouvement de ses avalanches, la royale, la superbe Jungfrau.

Au mois de septembre 1816, Byron faisait avec son ami Hobhouse une excursion dans l'Oberland, et le 23 il écrit dans son journal :

« Monté sur la Wengernalp; quitté les chevaux; ôté mon habit; gravi jusqu'au sommet, sept mille pieds anglais au-dessus du niveau de la mer, et environ cinq mille au-dessus de la vallée que nous avions quitté le matin. D'un autre côté, nous voyons la Jungfrau avec ses glaciers, puis la Dent-d'Argent, brillante comme la vérité, le Petit-Géant, le Grand-Géant, et enfin le Wetterhorn. La hauteur de la Jungfrau est de treize mille pieds. C'est la cime la plus élevée de cette ligne de montagnes; à tout instant nous entendons s'écrouler ses avalanches. D'un autre côté, du sein d'une vallée, nous voyons s'élever sur les abîmes perpendiculaires, des nuages qui flottent comme l'écume de l'océan de l'enfer, en une marée de printemps, écume blanche, sulfureuse et d'une profondeur en apparence incommensurable. »

Si Byron, dans son carnet de voyage, n'a fait qu'indiquer en

quelques traits un prodigieux tableau, on voit par une de ses œuvres qu'il en avait gardé une vive impression. C'est sur la Jungfrau qu'il a placé les principales scènes de son drame fantastique; c'est sur cette montagne que Manfred s'exalte dans le sentiment de sa douleur et profère son cri de désespoir :

« Pics de glace, avalanches qu'un souffle renverse sur la pente des montagnes, venez, écrasez-moi. J'entends à toute minute votre craquement et votre ébranlement sur ma tête, à mes pieds, mais vous passez, et vous ne tombez que sur les choses qui voudraient vivre, sur les bois reverdis des jeunes forêts, sur la cabane de l'innocent villageois. Les vapeurs bouillonnent autour des glaciers; les nuages montent en serpentant au-dessus de moi, blancs et sulfureux, comme l'écume de l'océan de l'enfer. »

Les Suisses sont des gens généreux; ils ne veulent pas se réserver le privilége exclusif des beautés de leur pays. Ils invitent, au contraire, ils appellent les étrangers à en jouir. Pour leur rendre ce plaisir plus attrayant et plus facile, ils réparent avec soin leurs routes, frayent des sentiers dans les lieux qui semblaient inaccessibles, organisent des compagnies de guides, perfectionnent les anciens moyens de transport, et enfin, construisent des chemins de fer. Pour rendre la Suisse plus agréable aux voyageurs des différentes contrées, il n'y a sorte de procédés complaisants qu'ils n'imaginent. Ils bâtissent des auberges sur le Rigi et le Faulhorn, des pavillons sur la mer de glace. Ils s'accommodent aux goûts et aux besoins particuliers de chaque touriste. Ils ont des sommeliers qui parlent toutes les langues et des cuisiniers qui savent ce qu'ils doivent faire pour caresser l'appétit et flatter les papilles d'un Anglais ou d'un Français. Encore quelque temps et l'on verra bientôt d'autres courtoises inventions. L'actif propriétaire de l'hôtel de l'Union, à Chamouni, me disait un jour qu'il désirait obtenir l'autorisation d'établir sur le Montanvert un télégraphe électrique correspondant par celui de Genève et de Paris avec l'Angleterre. Il ne doute pas qu'une quantité de nobles

ladies et de gentilles misses ne se feraient un grand plaisir d'envoyer de là, en face de la mer de glace, une dépêche à leurs amis de Londres, de Dublin ou d'Édimbourg. Je le soupçonne même de penser sournoisement que ces aimables voyageuses pourraient bien expédier de là quelques phrases romantiques, ou quelques strophes de Byron, de Th. Moore, de Wordsworth, ce qui serait pour le télégraphe un bon moyen de bénéfices.

Malgré la quantité d'étrangers qui, chaque été, affluent à Thun, à Interlaken, à Brienz et dans les vallées adjacentes, les habitants de ce district ont jusqu'à présent assez bien conservé leurs anciennes coutumes. Là s'élèvent ces chalets pittoresques avec leurs balcons circulaires, leurs ciselures en bois, et les pieuses maximes inscrites sur leur façade. Là, les femmes ont eu le bon esprit de garder le costume de leurs aïeules, et je ne connais rien de plus beau qu'une belle Bernoise avec son étroit corset noir, sa chemise en fine toile plissée sur la poitrine, et ses nattes de cheveux tombant sur ses épaules. Là, du haut des rochers, les pâtres font encore entendre les sons mélancoliques de cette trompe primitive qu'on appelle l'alphorn.

Ils aiment leur pays, ces enfants de l'Oberland. Si pauvres qu'ils y soient, ils veulent y rester, et si quelque raison impérieuse les oblige à s'en éloigner, en quelque lieu qu'ils aillent, ils le regrettent.

Dans leur idiome bernois, dans une élégie qui est devenue un des chants populaires de ces honnêtes montagnards, un de leurs poëtes, M. J. R. Wyss, a naïvement décrit ce sentiment de nostalgie, ce mélancolique désir que les Allemands expriment par le mot intraduisible de *Sehnsucht*, et les Suédois par un autre mot plus expressif encore : *Laengtan*.

« Mon cœur, mon pauvre cœur, pourquoi es-tu si triste? pour qui ces soupirs et ces gémissements? La terre étrangère est si belle! Que te manque-t-il? — Ce qui me manque? Tout me

terre le rejoint comme un pont à un autre lac d'un aspect plus sévère, près duquel les barons d'Arlay, les sires de Châlons fondaient au douzième siècle l'abbaye de Sainte-Marie. Sur une de ses rives s'élèvent les rustiques maisons du village de Malbuissou; sur l'autre le village de Saint-Point, illustré jadis par un noble prieuré de l'ordre de Saint-Benoît; çà et là de larges bâtiments agricoles, avec leur toit allongé, comme ceux des chalets de la Suisse, et quelques jolies maisons construites dans une riante enceinte par les heureux patriciens de Pontarlier.

En hiver, ce lac apparaît dans son cercle de neige comme une glace de Venise dans un cadre d'argent; au printemps, c'est une verte pelouse parsemée de fleurs, qui l'enlace comme un collier d'opales, de rubis et d'émeraudes. Quand une fraîche brise l'agite, son onde flottante s'épanche, avec un murmure mélancolique, sur des touffes de gazon ou des bouquets de myosotis, et décore d'une frange d'écume le tronc des vieux frênes. Dans les beaux jours d'été, l'hirondelle ne se lasse pas de voleter à la surface de ce lac; la bergeronnette s'y abreuve en sautillant et en gazouillant; l'agile demoiselle y ouvre ses ailes diaphanes, et le papillon, dans un de ses caprices de papillon, ne craint pas de le traverser. Dans son cristal limpide, il reflète alors l'azur du ciel, le clocher d'une honnête paroisse, les fleurs des jardins, les verts rameaux des bois, les épis dorés des champs de céréales, les actives cohortes de moissonneurs, les belles vaches dont la clochette résonne dans les pâturages, et la barque qui, d'un village à l'autre, transporte un joyeux couple d'amoureux, ou une honnête famille de paysans.

Près de là, au pied d'un cirque de rocs surmonté d'une couronne de sapins, est un bassin de granit évasé comme une coquille, et dans ce bassin une eau profonde, claire, transparente. On l'appelle la Source bleue, et ce mot est seulement trop prosaïque pour désigner ce diamant des bois. Sur la terre humide qui l'entoure s'étend une ceinture de mousse veloutée, et l'eau pure qui

s'échappe à petits flots de son réservoir coule en murmurant sous des feuilles de menthe et des rameaux de framboisiers.

Cette Source bleue et ce lac de Saint-Point sont pour moi une image des légendes populaires. Ainsi qu'une eau limpide, ainsi qu'un pur miroir, ces légendes nous représentent la nature distincte d'un pays, la physionomie, les occupations habituelles, le caractère particulier d'une population. Le passé y apparaît à côté du présent, la tour en ruines du belliqueux manoir près de la pacifique habitation du laboureur, et l'ogive du vieux couvent près de l'église champêtre récemment construite. Ceux-là ne les connaissent guère, ces instructives légendes, qui ne les considèrent que comme des contes d'enfants. Le poëte qui se plaît à les lire, le voyageur qui les recherche dans les différents lieux qu'il parcourt, s'étonnent de tout ce qu'elles renferment de fictions ingénieuses ou d'enseignements naïfs, et l'ethnographe sait bien qu'elles lui sont d'un grand secours pour l'aider à retrouver l'origine et la filiation d'un peuple.

Cependant elles ont été longtemps ignorées, oubliées, ou tout au moins fort négligées. Les latinistes de la Renaissance, les élégants écrivains du dix-septième siècle, les beaux esprits et les philosophes matérialistes du dix-huitième siècle, ne pouvaient prendre goût à ces productions sans art, à ces humbles émanations des esprits incultes, des croyances ingénues : pâles violettes des bois, roses mystiques des monastères, poésie primitive du pâtre et de l'ouvrier.

En réalité, l'étude des légendes ne date guère que du commencement de ce siècle. Les frères Grimm, ces deux célèbres philologues, ont surtout puissamment contribué à la développer et à la propager. A leur exemple, d'autres érudits allemands ont interrogé les souvenirs du vieillard, scruté les archives des paroisses, et par la tradition, verbale ou écrite, ont recueilli les légendes des diverses principautés de l'Allemagne. Le même travail s'est fait en Danemark, en Suède, en Norvége, dans le royaume bri-

tannique, surtout en Irlande, dans les Pays-Bas et dans plusieurs de nos provinces de France. En Suisse, M. J. Wyss est l'un des premiers qui entreprit de faire connaître quelques-unes des histoires populaires de son pays. Dernièrement trois autres écrivains, plus patients que M. Wyss ou plus hardis, en ont publié un assez grand nombre[1].

Leurs collections nous donnent un cycle de légendes d'un caractère particulier, bien distinct de celui qui se manifeste en d'autres contrées. On ne retrouvera là ni l'exubérance d'imagination qui éclate en tant de couleurs brillantes et de scènes dramatiques dans les contes de l'Orient, ni les sombres fables mythiques des régions scandinaves, ni la variété de fictions idéales et de touchantes aventures des légendes germaniques, ni les féeriques images et les religieuses traditions de la verte Érin, ni la chevaleresque ardeur de France ou d'Espagne.

Les légendes helvétiques sont simples et calmes comme l'existence habituelle de ceux qui les ont adoptées, et se les sont transmises. Les phénomènes des Alpes, les différentes scènes des saisons, y reparaissent constamment. Le merveilleux s'y montre quelquefois, mais dans des proportions modérées, dans une alliance étroite avec les incidents de la vie réelle, et pour ainsi dire comme une émanation même de la nature, comme les feux follets qui le soir voltigent dans les prairies marécageuses, comme les vapeurs qui s'élèvent du sein des vallées, montent le long des bois, et se déroulent sur les flancs des montagnes, comme les nuages échevelés qui courent éperdus sous le souffle de l'ouragan ou les nuées d'argent, les nuées diaphanes qui dans un jour serein, se balancent mollement sur un ciel de pourpre.

C'est le sentiment de la nature qui anime et colore la plupart de ces légendes helvétiques ; les hommes qui les ont faites étaient

[1] *Kohlrusch. Schweizerisches Sagenbuch.* 1 vol. in-8 ; Leipzig, 1854. — *Rochholz. Schweizersagen aus dem Aargau.* 2 vol. in-8 ; Aarau, 1856. — *Th. Vernaleken. Alpensagen.* 1 vol. in-8 ; Vienne, 1858.

les enfants de la nature ; ils vivaient sous son influence comme des fils dociles sous le rire joyeux ou le regard austère d'une mère. Dans l'isolement de leur hameau, pendant les longs hivers, dans leurs stations d'été sur les montagnes, ils admiraient naïvement les divers spectacles qui s'offraient à leurs regards. Dans leur placide ignorance des idées intellectuelles des grandes villes et des théories scientifiques, ils expliquaient par la conception d'une puissance mystérieuse, par une fable, l'action extraordinaire des éléments, le phénomène géologique ou météréologique qu'ils ne pouvaient comprendre. Dans la candeur de leur esprit, ils associaient à leurs émotions tout ce qui se mouvait, palpitait, bourdonnait, et se développait silencieusement autour d'eux.

Dans leurs légendes, les eaux, les bois, les plantes ont le sentiment de la vie. Il y a des arbres qui pleurent et qui saignent quand on les abat ; il y a des chapelles solitaires, voire même des châteaux orgueilleux, dont l'existence est liée à celle des quelques modestes arbrisseaux qui les entourent; si l'arbrisseau meurt, l'édifice s'écroule. Sur les Alpes, croît une petite fleur à quatre feuilles, et à quatre pétales blanches, qu'on appelle la fleur du bonheur. A celui qui la posséderait, tout réussirait en ce monde : désirs d'ambition, désirs de fortune, et les désirs d'amour les plus turbulents, et les plus dévorants. Mais cette fleur magique ne se trouve que sur les cimes escarpées et on ne peut la cueillir que dans la nuit de la Saint-Sylvestre, quand le ciel est noir et la terre couverte de neige. Nul homme encore ne l'a trouvée ; nul homme ne doit jouir d'un bonheur complet.

Dans les mêmes légendes, les animaux ont des facultés que les zoologistes des écoles scientifiques n'ont pas encore eu l'habileté de reconnaître. Les oiseaux se souviennent du passé, annoncent l'avenir, et sont quelquefois les instruments intelligents de la justice de Dieu.

A chaque printemps, des cigognes revenaient nicher dans un village de l'Argovie. Les habitants de ce village aimaient à les

voir, et, dès leur bas âge, les enfants apprenaient à les respecter. Un jour pourtant, un brutal paysan pour faire parade de sa force lança une pierre à l'un de ces innocents oiseaux, et le tua. L'année suivante, les cigognes ne revinrent plus à leurs nids accoutumés, ni la seconde, ni la troisième, ni la quatrième année. On les voyait à l'époque habituelle de leur retour, passer au-dessus du village. Elles semblaient le regarder un instant tristement, puis elles s'éloignaient. Mais dans l'hiver de la cinquième année, le paysan qui avait tué une de leurs compagnes étant mort, les cigognes reparurent quelques mois après et reprirent possession de leur ancien gîte.

Dans une enceinte de rochers déserts, des voleurs égorgent saint Meinrad. Aucun être humain ne les avait vus, et ils comptaient bien que leur crime resterait impuni. Mais deux corbeaux étaient là qui vivaient habituellement près du saint ermite, et qui, le voyant étendu par terre, baigné dans son sang, se mettent aussitôt à la poursuite de ses assassins. Ils le poursuivent par monts et par vaux, silencieux, inflexibles comme les Euménides. En vain les meurtriers remarquant, dans le trouble de leur conscience, l'étrange persistance de ces témoins de leur crime, essayent de leur échapper en se glissant le soir dans les ravins, en se cachant dans des forêts. Le lendemain, en se remettant en marche, ils voient s'ouvrir près d'eux les ailes noires des oiseaux vengeurs. Ils espèrent que le mouvement d'une ville les délivrera de cette obsession. Ils se rendent à Zurich, et là, au beau milieu de la place, les corbeaux qui n'ont cessé de les accompagner se perchent sur le toit d'une maison en croassant, en poussant des cris lamentables; les meurtriers croient entendre une voix implacable qui dénonce leur scélératesse à tous les passants. Ils regardent les corbeaux, et pâlissent, et, dans la frayeur qui les saisit, confessent eux-mêmes leur crime. Dans la cité même où ils croyaient trouver un refuge ils furent exécutés, et le corps de leur sainte victime fut transporté au couvent de Reichnau.

« Du temps que les bêtes parlaient, » a dit la Fontaine qui les fait si bien parler. Dans la nuit de Noël, les bêtes jouissent réellement du don de la parole et causent entre elles amicalement. Un paysan qui voulait s'assurer de la véracité de cette croyance populaire, entra au milieu de cette nuit solennelle dans son étable. Ses bœufs broyaient tranquillement le foin placé dans leur râtelier. Un instant après, l'un d'eux dit à son voisin : « Nous allons avoir encore cette semaine un rude travail. — Comment donc? réplique l'autre, toutes les récoltes sont finies, et nous avons charrié les provisions de bois pour l'hiver. — Oui, mais nous serons obligés de conduire un cercueil au cimetière, car notre maître mourra cette semaine. »

A ces mots, le paysan épouvanté jette un cri et tombe évanoui. A son cri d'alarme, les gens de la maison arrivent près de lui, le relèvent et le couchent dans son lit. Le lendemain il racontait à sa famille ce qu'il avait entendu, et quelques jours après, un chariot attelé de deux bœufs le transportait en effet au cimetière.

Les serpents ont aussi de singulières facultés. Ils forment une sorte de république monarchique gouvernée, comme celle des abeilles, par une reine. Comme la vouivre de Franche-Comté, cette reine porte sur la tête une couronne de diamant qui grandit chaque année pendant dix ans, et lorsqu'elle va se baigner, elle la dépose au bord de l'eau. Mais malheur à celui qui oserait s'emparer de ce trésor! Terrible est la colère de roi, dit la Bible. Terrible aussi est la colère de cette souveraine. Un sifflement lui suffit pour rassembler une légion de bêtes venimeuses dont la moindre blessure est mortelle. Mais si la race des serpents ne pardonne pas l'offense qu'elle a subie, elle se souvient aussi du service qui lui a été rendu.

Une vieille chronique rapporte que lorsque Charlemagne était à Zurich, il fit annoncer dans la ville et les environs qu'à l'heure de ses repas tous ceux qui auraient une plainte à lui adresser, ou un acte de justice à lui demander, n'auraient qu'à sonner une

cloche suspendue à une colonne devant sa demeure; à l'instant même, ils seraient admis en sa présence.

Un jour que le magnanime empereur était à table avec ses vaillants chevaliers, la cloche retentit d'une façon inaccoutumée. Charlemagne ordonne à ses valets de lui amener le nouveau solliciteur. Ils reviennent un instant après annoncer qu'ils n'ont vu personne. Cependant la cloche retentit une seconde et une troisième fois plus fortement encore que la première, et l'on ne voit encore personne. Mais, en y regardant de plus près, un des valets distingue un serpent qui se suspendait au cordon de la cloche pour la faibre vibrer. En apprenant quel étrange pétitionnaire venait invoquer son secours, Charlemagne se lève et s'avance sur le seuil de la porte, disant que si l'occasion s'en présentait, il devait rendre justice aux animaux tout aussi bien qu'aux hommes. En face de l'éminent maître de tant d'États et de tant de peuples, le chétif reptile s'incline avec respect, puis le regarde d'un air suppliant et se met à ramper du côté du lac, et se retourne, après avoir pris cette direction, pour voir si l'empereur le suit.

Le bon empereur le suit pas à pas. Arrivé près d'une cavité rocailleuse, le serpent s'arrête, et Charlemagne découvre la grotte humide où l'infortuné serpent avait couvé ses petits. Cette grotte était occupée par un animal monstrueux. Charlemagne le fait tuer, et le serpent rentre avec un frémissement de joie dans sa demeure. Le lendemain, on le voit reparaître au palais, non plus cette fois pour implorer une équitable protection, mais pour témoigner sa gratitude à son bienfaiteur. Il se glisse dans la salle à manger, se lève à la hauteur de la table et dépose dans la coupe impériale un diamant d'un éclat sans pareil.

La chronique ajoute que ce diamant, extrait des entrailles de la terre, était un talisman au moyen duquel on pouvait s'assurer à tout jamais l'amour que l'on souhaitait. Charlemagne le donna à sa femme, qui n'aspirait qu'à être aimée de lui par-dessus tout. Dès ce moment il se sentit attiré vers elle par un charme indicible

et insurmontable. Il ne pouvait se séparer d'elle, et oubliait ses guerres, ses projets de conquête, ses plans d'administration, au grand étonnement de ceux qui l'avaient vu si belliqueux et si entreprenant.

Elle mourut, la belle impératrice; mais, quelques heures avant sa mort, elle avait pris soin de garder le diamant, dont elle connaissait le merveilleux pouvoir. Charlemagne continuait à l'aimer. Il ne permit pas qu'elle fût ensevelie; il voulait la garder constamment près de lui, jusqu'à ce qu'enfin le sagace archevêque Turpin, soupçonnant dans une telle passion quelque sortilége, s'avisa d'en chercher la cause. On découvrit la pierre magique cachée sous la langue de la morte, et à peine l'eut-on enlevée, que Charlemagne, passant la main sur son front, comme s'il s'éveillait d'un rêve, s'écria : « Que vois-je? un cadavre hideux! Qu'on l'emporte dans un caveau! »

Que d'idées philosophiques au milieu de ces contes des anciens temps! Combien d'hommes restent ainsi attachés par un fatal prestige à une femme dont le cœur a cessé de répondre à leur amour! Une heure vient où le prestige disparaît, et alors ils reconnaissent avec un sentiment de honte leur folle hallucination.

Dans les légendes de la Suisse, les lacs, les fontaines, les rivières ont, comme les montagnes, les bois et les animaux, une teinte de merveilleux, ici, par l'effet d'un événement mémorable, ailleurs, par un épisode dramatique ou par un miracle.

A la surface du lac de Morgarten, on voit, dit-on, éclater des taches de sang, le 16 novembre, au jour anniversaire de la bataille que les premiers confédérés de l'Helvétie livrèrent là, en 1315, à l'armée de Léopold d'Autriche.

Dans un des districts de l'Argovie, une jeune, belle et vertueuse châtelaine, poursuivie par de féroces ennemis, se sauve dans les montagnes, gravit dans l'obscurité de la nuit un sentier escarpé, et tombe dans l'Aar. Mais le fleuve compatissant ne l'engloutit

point, il l'aide à se relever, il la porte légèrement sur ses flots, il la porte par ses longs circuits jusqu'au pied d'une demeure où elle trouvera un doux refuge. Le soir, à la clarté de la lune, parfois on distingue encore sur le courant de l'Aar la trace lumineuse des pas de cette noble femme dont les peuples de l'Argovie vénèrent la mémoire.

Sainte Verena a aussi cheminé debout sur les flots de l'Aar, et les cloches des églises sonnaient d'elles-mêmes, la nuit comme le jour, dans les villages devant lesquels elle passait, et, à l'endroit où elle s'arrêta, du sein d'un sol aride elle fit jaillir une source limpide qui coule encore et guérit diverses maladies.

A d'autres eaux se lie une leçon de morale ou une touchante histoire.

Un avare, un cruel bailli a opprimé sans pitié les gens soumis à son pouvoir. Une veuve éplorée le conjure de lui accorder un délai pour s'acquitter d'une de ses redevances. Le bailli, pour toute réponse, ordonne à ses satellites de conduire cette femme en prison. La malheureuse, réduite au désespoir, le maudit et appelle sur lui la punition de Dieu. Aussitôt le ciel se couvre de nuages noirs, l'ouragan se lève, la foudre éclate, la terre tremble et s'entr'ouvre. Le château de l'impitoyable bailli s'abîme dans un gouffre béant, et à sa place apparaît une vaste et profonde nappe d'eau.

Ainsi que les naufragés de la vie, qui, dans les souvenirs du passé, sous les flots des années, s'obstinent tristement à rechercher les vestiges du bonheur dont ils ont joui, le sombre châtelain erre, dit-on, la nuit au lieu où s'élevait sa demeure, la cherche du regard dans l'onde qui l'a engloutie, puis soupire et s'éloigne.

Dans un autre village, une jeune femme meurt quelques jours après avoir accouché d'un fils. On l'ensevelit dans le cimetière, séparé de son habitation par un ruisseau. Le soir même, les gens du village entendent des gémissements qui se prolongent pendant plusieurs heures. La nuit suivante les mêmes plaintes recommencent. Tout le monde les écoutait, tout le monde en était ému, et per-

sonne ne pouvait en expliquer la cause. A la fin un vieillard s'avise d'aller regarder du côté du cimetière et s'aperçoit que le pont par lequel le village se rejoignait à l'enceinte funèbre avait été accidentellement brisé. Il était facile alors de comprendre d'où provenaient les mystérieux gémissements. La femme qui meurt en couches doit revenir, dit la légende populaire, chaque nuit, pendant six semaines, visiter son enfant. La pauvre mère qu'on venait d'enterrer avait voulu revenir ainsi près de la couchette de son fils, et, le pont étant rompu, elle n'avait pu traverser le ruisseau et elle se désolait dans son deuil. On se hâta de placer quelques planches sur le cruel ruisseau. Le soir même, les lamentations cessèrent. La bonne mère sortait de sa tombe, rentrait dans son lit maternel, et, dans le silence de la nuit, se penchait comme un ange gardien sur le berceau de son enfant.

Jadis, le pays de Suisse était, disent les savants, tout entier englobé dans l'immense Océan. Les flots de la mer s'élevaient à quinze cents toises au-dessus des prairies sillonnées à présent par la charrue des laboureurs. Les hautes montagnes qui maintenant dominent au loin les collines et les vallées apparaissaient alors comme des îles éparses sur les vagues. Les rocs élevés ont gardé les traces de l'eau qui les a longtemps inondés. On y trouve des pétrifications de plantes et des coquillages qui jadis ont dû vivre et s'épanouir dans les profondeurs des flots. S'il faut en croire le livre que Justi a composé sur la formation du globe, et Wagner, le savant auteur de l'*Historia naturalis Helvetiæ*, on aurait même découvert dans une des cimes de l'Oberland les débris d'un navire avec ses mâts et ses ancres, et les ossements de quarante hommes d'équipage, pétrifiés : « Le doigt de Dieu, dit l'illustre Zschokke, a laissé son empreinte dans les diverses couches des montagnes, et du sein de nos grottes souterraines, la voix de la nature nous révèle qu'avant de devenir le séjour d'une peuplade humaine, la terre helvétique a éprouvé plus d'un bouleversement total. »

Dans des temps plus rapprochés de l'époque actuelle, l'état phy-

sique de la Suisse était encore différent de ce qu'il est aujourd'hui. De beaux arbres croissaient là où l'on ne voit plus que de chétifs arbrisseaux, et l'on cultivait des terrains qui maintenant ne produisent pas un grain de seigle. Dans le Valais, on a trouvé les restes d'un pont en pierre dans un endroit où l'on ne distingue pas à présent une issue, et des traces de routes sur des cimes qui ne touchent plus qu'à des abîmes. Haller raconte que dans sa jeunesse, il voyait encore chaque été reverdir des montagnes qui plus tard se sont couvertes de neiges éternelles. Dans un district du canton de Lucerne, où nul être humain ne se hasarderait à passer l'hiver, on a découvert les vestiges d'un hameau et d'un moulin. Entre le Faulhorn et le Rœthihorn, dans un large espace perpétuellement revêtu d'un épais amas de neige, il y avait autrefois de grands arbres et un village florissant. On dit qu'une jeune fille de ce village ayant un matin trouvé près de la fontaine un glaçon, l'apporta à son père comme une curiosité. Le père lui dit en secouant la tête : « C'est là une triste chose à voir; c'est l'indice des changements qui nous menacent, le signe des jours sombres et froids. »

En des phases régulières de la vie des peuples, l'homme inexpérimenté s'étonne d'une nouvelle manifestation et il n'en devine pas le sens. Le vieillard qui voit de loin, y discerne avec douleur le pronostic des jours sombres et froids que ses enfants devront souffrir.

Une ancienne tradition rapporte qu'une cité considérable s'élevait autrefois sur le Matterhorn, à l'ouest du mont Rose. Un jour, Ahasvérus passant par cette ville dans un de ses perpétuels voyages de juif errant, dit à ceux qui s'étaient rassemblés autour de lui avec surprise : « Quand je reviendrai ici pour la seconde fois, là où l'on voit à présent des maisons et des rues, on ne verra que des arbres et des amas de pierres; quand je reviendrai pour la troisième fois, toute la montagne sera couverte de neige et de glace. » Le Juif errant a gravi trois fois, ajoute la tradition, à la

cime du Matterhorn, et sa prédiction s'est réalisée. Le sol fécond, le sol paré d'une fraîche verdure et animé par une active population n'est plus qu'un désert de neige.

Les légendes suisses attribuent à une punition de Dieu ces révolutions géologiques.

Les habitants de la Blumisalp et de ces autres belles montagnes où des essaims d'abeilles produisaient un miel aromatique, où des vaches superbes, paissant toute l'année dans de gras pâturages, remplissaient d'un lait onctueux les seaux de la fermière, où le laboureur obtenait par un facile travail d'abondantes récoltes, ont été aveuglés par l'éclat de leur fortune et égarés par l'orgueil, ce péché de Satan. Ils se sont enivrés de la jouissance de leurs richesses, ils ont oublié qu'à la possession des biens de ce monde est attaché un devoir, un rigoureux devoir d'hospitalité et de charité. Au lieu de faire un sage et juste emploi de leurs trésors, ils ne s'en sont servis que pour se plonger dans une indigne mollesse ou dans des tourbillons de fêtes voluptueuses. Ils ont fermé leurs oreilles aux supplications des malheureux, chassé le pauvre du seuil de leurs demeures, et Dieu les a punis.

Un de ces mauvais riches s'était fait construire sur les pentes verdoyantes de la Blumisalp une maison splendide, pour y demeurer avec une courtisane. Le lait le plus pur était versé chaque matin dans la baignoire de cette femme, et les escaliers des terrasses de son jardin étaient faits, dit la légende, non point avec des blocs de granit, mais avec de bons et beaux fromages. Le Sardanapale des montagnes avait hérité de tous les domaines de son père, et tandis qu'il en faisait un tel usage, sa veille mère, reléguée loin au fond de la vallée, vivait dans la misère.

La pauvre vieille, ayant froid, ayant faim, vient un jour invoquer sa pitié, et il la repousse rudement. Elle lui dit qu'elle est faible et ne peut plus travailler, qu'elle est seule dans sa cabane, indigente sans secours, infirme sans appui ; elle le prie de lui accorder seulement les miettes de ses festins, et un refuge dans ses

étables à côté de ses animaux, et il lui ordonne de se retirer. Elle lui montre ses joues ridées par la douleur plus encore que par l'âge, ses bras amaigris, ses bras qui l'ont porté, quand il était petit, et il la menace de la faire chasser par ses domestiques.

Alors elle s'éloigne, la malheureuse ! Elle redescend vers sa cabane. Si cruel que soit l'outrage qu'elle vient de subir, elle ne peut maudire le fils qu'elle a enfanté, qu'elle a nourri et bercé. Mais tandis qu'elle chemine d'un pied débile, le front baissé, des sanglots qu'elle ne peut contenir s'échappent de son cœur oppressé, et des larmes amères coulent de ses yeux. Dieu compte les larmes de la mère outragée.

A peine était-elle arrivée dans le vallon, que l'ouragan vengeur éclate ! Le fils ignominieux voit son habitation frappée par la foudre, ses trésors, ses bestiaux consumés par les flammes. Lui-même ne peut échapper à ce feu du ciel ; il y périt avec sa honteuse compagne, et les champs dont les riches produits ne servaient qu'à solder ses débauches sont couverts d'une masse de neige qui ne fondra plus, et à la place où sa mère implorait vainement sa compassion, l'ébranlement du sol a creusé un abîme, et là où sont tombées les larmes de cette mère désolée, on voit à présent tomber goutte à goutte les larmes froides des glaciers éternels.

Une quantité de traditions de la Suisse nous présentent dans des scènes dramatiques ce même châtiment du vice et des duretés de cœur, et cette pensée morale, cette ferme croyance en une justice providentielle, ce dogme d'expiation, nous le retrouvons dans toutes les légendes populaires de l'Europe.

Il a été bon et souffrant et religieux, le peuple du moyen âge, qui faisait ces légendes, et toutes ses vibrations de cœur, et toutes ses émotions de joie, de gratitude, de piété, de douleur se reflètent dans ces récits fictifs qu'il compose naïvement et qu'il raconte dans les veillées du soir, et transmet comme l'héritage de sa pensée à ses enfants.

Dans l'élan de sa reconnaissance, il idéalise, il consacre la mé-

moire de ceux qui l'ont aidé dans ses travaux, et consolé dans ses peines; mais il cloue au pilori de son histoire, il flétrit d'une tache indélébile les avares, les usuriers, les juges prévaricateurs, les larrons, les assassins, les impies, tous les mécréants, dont les vices, les crimes ou les égarements le révoltent, et les maîtres iniques qui outragent sa religion, ou oppriment sa faiblesse.

Dans cette juridiction du peuple, le foyer de famille est son tribunal, et sa légende est sa sentence. S'il ne peut voir punis sur cette terre ceux qui l'ont trompé, appauvri, écrasé, il les dévoue aux châtiments d'un autre monde, il les livre à l'enfer, il les condamne à des supplices que Dante lui-même n'avait pas imaginés, et il ne doute pas que ces supplices ne leur soient infligés par la main de Dieu.

Dans les nuits d'hiver, au milieu du sifflement des vents, il distingue des aboiements de chiens, et des cris lamentables; c'est le féroce chasseur qui dans la frénésie de sa chasse dévastait autrefois sans pitié le champ du pauvre, ou profanait les saints jours de fêtes, et qui, en expiation de ces crimes, doit courir par monts et par vaux, par le froid et la neige, jusqu'au jour du jugement dernier.

Dans la profondeur des bois, parfois, à la clarté de la lune, il entrevoit la pointe d'une tourelle, la crête d'un rempart. C'est le château d'un rapace seigneur qui ne songeait qu'à amasser de l'argent, par toutes sortes d'exactions, et qui a été englouti avec ses trésors.

Sur la pente des montagnes, on entend des soupirs et des gémissements qui annoncent une grande fatigue; c'est un bailli cruel qui asservissait les bûcherons aux plus rudes travaux, et qui doit endurer les tourments de Sisyphe. Chaque jour il est obligé de monter jusqu'au haut d'une cime escarpée un tronc de sapin qui, lorsqu'il croit atteindre son but final lui retombe sur la poitrine.

Telle a été la vengeance du peuple; mais, par malheur, elle ne

lui a pas toujours suffi. Plus d'une fois il a pris les armes, il s'est révolté contre ceux dont il avait longtemps supporté avec patience le pouvoir. Il a ravagé les domaines de ses maîtres, démoli leurs châteaux et, dans l'aveuglement de sa rage, égorgé l'innocent avec le coupable.

Sanglantes jacqueries! terribles guerres des paysans, effroyable discorde des révolutions! « Malheur! malheur! dit Schiller, quand au milieu des populations l'étincelle a longtemps couvé, quand la foule brisant ses chaînes cherche par elle-même un affreux appui; alors la révolte suspendue aux cordes de la cloche la fait gémir dans l'air, et change en instrument de violence un instrument de paix. »

« Liberté! égalité! » voilà les mots qui retentissent. Le bourgeois paisible saisit ses armes; la multitude inonde les rues et les places, des bandes de meurtriers errent de côté et d'autre. Les femmes deviennent des hyènes et se font un jeu de la terreur. De leurs dents de panthères, elles déchirent le cœur palpitant d'un ennemi. Plus rien de sacré; tous les liens d'une réserve pudique sont rompus. Le bon cède la place au méchant, et les vices marchent en liberté. Le réveil du lion est dangereux, la dent du tigre est effrayante; mais ce qu'il y a de plus effrayant, c'est l'homme dans son délire. Malheur à ceux qui prêtent à cet aveugle éternel la torche, la lumière du ciel; elle ne l'éclaire pas; mais elle peut entre ses mains incendier les villes, dévaster les campagnes.

Il est triste d'arrêter sa pensée sur ces avalanches des révolutions humaines, bien plus longues et plus désastreuses que les avalanches des Alpes.

J'en reviens aux légendes.

Les Suisses ont, comme les anciens peuples de l'Orient, des légendes mythiques d'animaux fabuleux, symboles grossiers des forces brutales de la nature, et des légendes de différents génies représentant le principe du bien et du mal. Comme tous les peuples européens, ils ont un grand nombre d'histoires de diableries et de

sorcelleries. Leur diable est, comme celui des contes d'Allemagne, de Suède, d'Irlande, un pauvre diable qui fait vraiment un piteux métier. Il se donne une peine extrême pour subvenir aux folles dépenses d'un prodigue, et pour satisfaire aux besoins d'une communauté. Il va chercher des trésors dans les entrailles de la terre, il taille des routes sur les rochers, il construit des ponts sur l'abîme, le tout afin de gagner une âme, et cette âme lui échappe par la ruse de ceux qui l'ont employé à leur service. A la place de la créature humaine sur laquelle il comptait, on lui livre un chien ou une chèvre. S'il essaye de protester, on l'asperge d'eau bénite, et il s'enfuit tout honteux de sa déconvenue.

Les sorcières sont plus malignes. Elles apprennent dans leurs réunions du sabbat de très-vilaines choses, et leur inimitié est fort dangereuse. Elles peuvent plonger une mère dans la désolation en faisant mourir son enfant, et ruiner un pâtre en jetant un maléfice sur ses bestiaux. Comme Médée, leur antique reine, elles ont des passions ardentes; comme les sorcières de Macbeth, elles composent des mixtures infernales. Mais tôt ou tard, elles sont découvertes dans leurs ténébreuses opérations. Elles sont arrêtées, conduites en prison, appliquées à la torture. Alors elles avouent leurs promenades nocturnes du samedi, leurs relations familières avec Satan; tous les crimes qu'elles ont commis, et elles sont brûlées sur la place publique pour l'édification des fidèles et la consolation de ceux dont elles ont navré le cœur ou anéanti la fortune.

L'inflexible juge de Dôle, l'illustre Boguet, combien il en a fait brûler, au dix-septième siècle, dans notre province de Franche-Comté! Il y en avait qui comparaissaient à son tribunal avec un visage si doux et une expression si candide, qu'à les voir on était tenté de les considérer comme d'innocentes bergères; mais l'ingénieux Boguet ne se laissait point prendre à leurs belles apparences. Il les interrogeait avec un tel art, il les enlaçait dans un tel réseau de fines questions, qu'elles finissaient par déposer leur

masque et par avouer qu'elles avaient eu de fréquentes accointances avec Vert-Bois et Bois-Joli. Vert-Bois et Bois-Joli étaient les galants pseudonymes de Satan. Dès que l'habile magistrat avait obtenu cette première confession, le procès était bientôt résolu et l'arrêt prononcé.

Dans les traditions mythiques de l'Helvétie, il y a peu de figures de géants. C'est dans les plaines d'Allemagne que les géants se dressent de toute la hauteur de leur énorme stature, jouent avec des rochers comme avec des grains de sable, enlèvent en se promenant le laboureur avec son valet, sa charrue, ses chevaux, mettent tout cet attirail dans leur poche et l'apportent à leur petite fille comme un léger jouet d'enfant.

Mais, au milieu des Alpes, le peuple a devant lui les éternels géants des montagnes, qui rapetissent à ses yeux toute idée de géants humains.

C'est peut-être par un effet de cette impression que son esprit se complaît dans l'image d'une foule d'êtres alertes, actifs, ingénieux, mais tout petits. On les appelle dans la Suisse française des *Servants*, et dans la Suisse allemande des *Maennlein*, des *Toggeli*, des *Twirgi*. Ils sont disséminés dans tout le pays. L'hiver, ordinairement, on ne les voit guère. Ils vivent alors pour la plupart dans des grottes mystérieuses. Mais dès que le printemps revient, ils sortent de leur retraite, se dispersent gaiement dans les bois et les vallées, gravissent les montagnes, s'asseoient au foyer du chalet, et il en est qui toute l'année restent dans la maison du laboureur ou du pâtre.

> Il est au Mogol des follets
> Qui font office de valets,
> Tiennent la maison propre, ont soin de l'équipage,
> Et quelquefois du jardinage.

Les servants de la mythologie suisse sont plus occupés que ces follets du Mogol dont parle la Fontaine. Ils travaillent dans les

champs, surveillent les granges et l'étable, et s'occupent aussi du ménage. Lorsqu'il en est besoin, ils vont puiser de l'eau à la citerne, fendent le bois, entretiennent le feu de la cuisine et souvent bercent les petits enfants. Toujours occupés des intérêts de celui auquel ils se sont dévoués, et toujours en éveil, ils vont, viennent, trottinent. C'est une bénédiction. Et pour les récompenser de tant de bons services, il suffit de placer pour eux, chaque jour, sur une tablette très-propre, une tasse de lait. Il en coûte plus cher pour nourrir un chat paresseux qui ne fait que se lécher les pattes ou dormir au soleil.

Tous les maennlein ne se dévouent point ainsi exclusivement à la prospérité d'une maison. La plupart, au contraire, ne peuvent s'astreindre à demeurer longtemps sous le même toit. Ils aiment la liberté. Mais s'ils se retirent loin des villages, sous le dôme des forêts ou sous la voûte d'une caverne rocailleuse, ce n'est point pour y vivre dans l'oisiveté. Un de leurs plus grands plaisirs est de travailler, et avec leur bienveillance et leur générosité de caractère, c'est pour l'homme qu'ils travaillent. Tantôt ils secondent le berger dans sa tâche; ils l'aident à conduire ses troupeaux par d'étroits défilés sur les hautes montagnes, et si une de ses vaches vient à s'égarer, ils vont eux-mêmes la chercher et l'empêchent de tomber dans les précipices. Tantôt ils s'associent à la tâche du faneur ou du moissonneur et abrégent considérablement sa besogne, car malgré leur petite taille, ils sont très-forts et accomplissent de pénibles labeurs. Tantôt ils font eux-mêmes toute une récolte, lorsque dans une de leurs sages prévisions ils la croient exposée à quelque désastre. Un matin, un paysan que ces braves petits bonhommes avaient pris en affection, voit à sa grande surprise ses champs de blé à moitié fauchés; le lendemain, tous ses épis étaient abattus, liés en gerbes et transportés dans sa grange. Puis un orage éclatait qui aurait complétement anéanti sa moisson si elle était restée sur son terrain. Les maennlein avaient, trois jours d'avance, pressenti cet orage. Ils savent une foule de choses,

ces gentils maennlein, ils connaissent les plantes qui guérissent les blessures, et celles dont l'homme peut faire une salutaire potion en diverses maladies, et celles qui sont les plus favorables au bétail. Ils connaissent aussi certains pâturages secrets que nul pâtre ne peut découvrir. Quelquefois ils y conduisent les vaches amaigries et débiles et les ramènent à leur propriétaire dans un état superbe. Quelquefois, par leur puissance surnaturelle, ils opèrent, en restant invisibles, une partie de leurs bonnes œuvres. Ils déposent discrètement près de la jeune fille qui va se marier une parure de noces, près du bûcheron fatigué une boisson rafraîchissante, près du pauvre laboureur un mets appétissant et réconfortant. Mais comme ils se plaisent à s'allier ouvertement à l'homme, le plus souvent ils n'usent point de leurs facultés magiques et se réjouissent de vivre pleinement avec lui.

Le soir, quand ils ont si bien agi et si bien travaillé, ils s'asseoient au penchant d'une colline, sous les verts rameaux de sapins, et comme d'honnêtes ouvriers satisfaits de leur journée, ils se mettent à chanter.

Leur chant a un charme singulier et indéfinissable qu'on ne peut comparer à celui d'aucune musique humaine. Quand on entend, dans la solitude de la montagne, résonner leurs douces et vagues, et légères modulations, on dirait le souffle caressant de la brise dans les roseaux de Syrinx, le soupir des eaux, le murmure des bois réunis en un même accord harmonieux. On dirait la voix même, la voix mélodieuse de la nature exhalant, dans son recueillement du soir, sous le ciel étoilé, un hymne d'amour et une prière.

Les Maënnlein de la Suisse, comme les Strœmkarlars de la Suède, enseignent quelquefois leur chant à ceux qui leur inspirent une affection particulière. Ainsi, quand un pâtre de l'Oberland étonne les voyageurs par l'habileté extraordinaire avec laquelle il fait retentir son alphorn ; quand la jeune batelière de Thun ou de Brienz ravit un cercle d'auditeurs par la pureté et la flexibilité de

sa voix, il faut croire que ni l'un ni l'autre n'ont reçu des leçons d'un maître vulgaire. C'est un savant Maennlein qui leur a révélé quelques-uns de ses secrets.

Mais ils ne fréquentent plus comme autrefois les villages et les chalets, ces bienfaisants Maennlein. Ils deviennent rares, par plusieurs raisons, disent les bonnes gens de l'ancien temps. En premier lieu, s'ils sont naturellement bienveillants, serviables, généreux, ils ont aussi l'esprit irritable et vindicatif. Très-sensibles à un témoignage de gratitude, ils ne le seront pas moins à une injure, et une grossièreté suffit pour les faire partir de la maison ou des domaines où ils se plaisaient à résider. Or ils ont été plus d'une fois offensés par des rustres ou des étourdis, et ils se sont éloignés tristement en silence. Ensuite, ce qui les attachait surtout au paysan suisse, c'était son honnêteté de caractère, sa simplicité dans les habitudes journalières de la vie, sa droiture dans toutes les affaires, et l'on est forcé de reconnaître qu'au temps actuel ces vertus patriarcales sont un peu altérées. Enfin, il paraît que toutes ces cohortes de touristes de différents pays qui, chaque été, traversent à pied, à cheval, en litière, les montagnes jadis si calmes de la Suisse, impressionnent très-désagréablement les Maennlein, et que les bateaux à vapeur les offusquent et que les chemins de fer les épouvantent.

Voilà pourquoi ils se sont l'un après l'autre retirés dans leurs demeures souterraines, en s'écriant, dit-on : « O bœse Welt! O bœse Welt! » (Oh! méchant monde! oh! méchant monde!) Ils étaient les représentants de la vie rurale et pastorale dans sa pureté primitive; ils n'ont pu, comme les hommes, transformer leur caractère et s'assouplir à d'autres mœurs. Ils ont disparu.

On dit que leurs demeures sont très-brillantes. Le cristal et les pépites de métaux précieux y étincellent de tout côté. Ils y vivent paisiblement en famille; ils y font d'une main habile les divers ustensiles qui leur sont nécessaires, et y façonnent, comme les nains scandinaves, d'élégants bijoux. Autour de leurs habitations

s'étendent de verts pâturages où ils conduisent de belles petites vaches qui leur donnent un lait exquis.

Ainsi ils conservent dans les entrailles de la terre la satisfaction du travail et les innocentes joies de la vie agricole. Seulement ils ne voient plus l'homme. S'ils le regrettent, il a de son côté plus d'un motif pour les regretter. Des parois de leurs demeures, jadis ils détachaient parfois des lingots d'or ou d'argent et les lui donnaient. C'était pour récompenser une action honorable, ou pour réparer le désastre d'une famille, que les Maennlein faisaient un tel usage des richesses de leurs grottes. Les légendes suisses racontent d'une façon amusante ces générosités, tandis qu'au contraire elles joignent toujours une idée grossière, ou une image sinistre, à la fortune qui enflamme la cupidité de l'homme et qu'il essaye d'acquérir non point lentement par un honnête et patient labeur, par un sage esprit d'ordre, mais tout d'un coup, par une entreprise audacieuse.

Ainsi c'est le serpent, le fatal reptile du paradis terrestre, qui porte sur sa tête une couronne de diamants. C'est le démon qui achète avec des sacs de ducats une âme débile. C'est un farouche usurier qui, en punition de tous ses méfaits, est condamné à gémir sous ses piles d'écus jusqu'au jour où on viendra lui enlever ce fardeau métallique qui l'oppresse. Mais l'espoir de sa délivrance ne lui est accordé qu'une fois dans un siècle, au milieu de la nuit de Noël. Celui qui veut tenter cette aventure doit avoir le courage de prendre entre ses mains une clef fulminante que lui présente un affreux chat noir, et s'avancer en silence vers un sentier et soulever une pierre sur laquelle repose un monstrueux crapaud. Que si, dans le cours de son opération, il profère seulement un mot, un cri, tout est perdu. La pierre retombe sur la fosse ténébreuse, et l'usurier doit attendre encore pendant un nouveau cycle de cent ans, une main plus ferme, un courage plus résolu.

Ailleurs, c'est une belle jeune fille enchantée dans une caverne sur des monceaux de perles, d'émeraudes et de saphirs. Mais

pour l'affranchir des liens magiques qui l'enchaînent dans cette caverne, il faut l'embrasser trois fois, et elle n'apparaît à celui qui a conçu ce chevaleresque projet que sous la forme d'un animal immonde, dont les yeux dardent un regard effrayant et dont le museau exhale une odeur infecte.

Près de Reinach, dans le canton d'Argovie, s'élève une colline couverte de broussailles qui renferme une quantité de trésors. Un soir, un pauvre berger passant sur cette colline aperçoit une femme revêtue d'une longue tunique blanche, qui, d'un geste impérieux, sans prononcer un mot, l'engage à la suivre. Il la suit, et elle le guide en silence par un étroit sentier, à travers des taillis épais, jusqu'auprès d'un roc solitaire, voilé par de sombres rameaux. Là, elle lui fait signe de se baisser, et, au beau milieu du roc, il découvre une cassette en fer pleine de pièces d'or. Elle l'invite du regard à puiser dans cette cassette; il obéit machinalement, et en se relevant il voit une énorme meule de moulin suspendue sur sa tête par un fil, et la maudite femme qui tient des ciseaux à la main et s'apprête à couper ce fil. Alors une terreur panique le saisit. Il rejette précipitamment par terre l'argent qu'il avait déjà amassé et s'enfuit.

Toutes ces fictions populaires ne sont-elles pas un curieux enseignement? ne nous offrent-elles pas dans leurs diverses scènes un symbole, ou des trames ténébreuses, ou des témérités que suscite l'appât de la fortune, des profonds dégoûts qu'il faut savoir surmonter pour la conquérir, et des mortelles anxiétés inhérentes souvent à sa possession?

Aux diverses traditions que je viens d'énumérer il faut joindre quelques histoires de villages. L'amour s'y montre, non point tel qu'on le voit souvent dans le beau monde des grandes villes, oublieux et mobile, mais tel que les âmes fermes le conçoivent, fidèle à ses promesses, inébranlable jusqu'à la mort. J'en choisis deux exemples, en raison de leur caractère essentiellement helvétique.

Une jeune fille après avoir longtemps, énergiquement résisté à la volonté d'un tuteur, qui exerce sur elle l'autorité absolue d'un père, finit par se résoudre en apparence à épouser un homme qui lui est odieux. Il y en a un autre qu'elle aime du fond du cœur, et à celui-là elle a juré de ne vivre que pour lui. La veille de son mariage, elle le prie de la sauver de l'union qu'elle abhorre. — Soyez tranquille, lui dit-il, ceux qui veulent nous désunir en ce monde nous réuniront à jamais dans l'autre. Il s'en va le lendemain matin sur les Alpes, et à l'heure où déjà les cloches annonçaient la cérémonie nuptiale, où l'on pressait la jeune fille d'achever ses préparatifs pour se rendre à l'église, il s'avance vers elle, il lui présente un beau bouquet de fleurs bleues, un bouquet de tiges d'aconit choisies parmi les plus vénéneuses. Elle le respire avec force, puis le lui rend; il le respire de même, et tous deux meurent empoisonnés par la même plante.

L'autre histoire doit également émouvoir les bonnes gens à qui une vieille femme la raconte, le soir à la veillée.

« Écoute, dit un fier baron suisse à un de ses jeunes vassaux, tu as eu la hardiesse de lever les yeux sur ma fille, l'audace de l'aimer, et l'insolence de lui déclarer ta passion. Je pourrais te châtier comme tu le mérites, mais ma fille dit aussi qu'elle t'aime, et me supplie d'avoir pitié d'elle et de toi. C'est mon enfant unique. Je me laisse attendrir. On te dit alerte et vigoureux; on dit qu'à la lutte, à la course et dans les autres jeux du village c'est toujours toi qui l'emportes sur tes rivaux. Eh bien, tu vois cette montagne, sur laquelle un de mes ancêtres a fait planter une croix; si tu peux sans t'arrêter une seule fois, une seule seconde, si tu peux porter ma fille jusqu'au haut de cette sommité, je t'accorde sa main. Acceptes-tu?

— J'accepte.

— A demain.

— A demain. »

Le lendemain, les paysans du village se réunissent au pied de

la montagne pour assister au mémorable spectacle qui leur a été annoncé. Le jeune homme est avec eux, un peu ému, mais encouragé par ses compagnons, et sentant palpiter en lui-même un cœur résolu. Le baron s'avance à cheval, regrettant peut-être l'engagement qu'il a pris, mais espérant que l'audacieux plébéien échouera dans son entreprise. A côté de lui est sa fille pâle et tremblante, et priant Dieu d'assister celui à qui elle veut confier sa destinée.

Au mot d'ordre prononcé d'une voix farouche par le père, l'amant fidèle la prend dans ses bras avec une touchante expression de respect et de tendresse. Il la prend et se met en marche, d'un pas lent, mais assuré. Il gravit la montagne par le sentier escarpé, et ne s'arrête pas. Il va, il va, et les paysans qui le suivent du regard applaudissent à sa force, et le visage du baron se rembrunit.

Cependant, il doit cheminer sur un terrain sablonneux qui s'éboule, puis poser le pied sur des rochers glissants. A l'un de ces endroits difficiles, on le voit hésiter. Il fait un circuit, et ralentit sa marche, et paraît trébucher. Un cri de pitié s'élève du milieu de la foule qui l'observe, et dans les yeux du baron étincelle un rayon de joie cruelle. Mais la jeune fille murmure une douce parole à l'oreille de celui qu'elle appelle son fiancé, puis lui passe la main sur le front, et il se ranime, il franchit vigoureusement une rude aspérité. Puis de nouveau, il paraît fatigué, épuisé, il ne pose plus que péniblement un pied devant l'autre. Alors, la jeune fille incline encore vers lui sa belle tête, le regarde avec ses doux yeux bleus, puis lève les bras en l'air comme pour se rendre moins lourde. Ses forces se ravivent par la suprême puissance de l'amour. Il traverse les broussailles épineuses, il gravit les pointes de rocs aigus, il surmonte tous les obstacles de son âpre chemin, il arrive enfin à la cime de la montagne. Là, il reste un instant debout dans la joie de son triomphe, puis s'affaisse et tombe avec son cher fardeau. Des applaudissements enthousiastes ont salué

sa victoire, une clameur douloureuse retentit quand on le voit tomber.

Le baron s'élance à cheval vers la sommité de la montagne, et trouve les deux amants immobiles enlacés dans les bras l'un de l'autre au pied de la croix, à laquelle de leurs lèvres entr'ouvertes ils semblent adresser une dernière prière.

« Qu'on les sépare! crie-t-il d'un ton impérieux à quelques paysans qui l'ont suivi. »

L'un d'eux s'approche, se met à genoux, et prenant entre ses mains les froides mains de la jeune fille et celles du jeune homme, dit au baron : « Dieu ne veut pas qu'ils soient séparés. Ils sont morts. »

Un grand nombre de légendes populaires des divers cantons de la Suisse proviennent assurément d'une autre contrée. Pour en retrouver l'idée première, il faudrait la chercher très-loin, en Allemagne, en Scandinavie, et jusque dans les régions de l'Orient, cette véritable *vagina* des races européennes et de leurs primitives traditions; car, la légende voyage comme la poussière fécondante qu'une chaude brise transporte de dattier en dattier dans les oasis du désert du Sahara, comme la graine que le vent enlève au calice des fleurs et dissémine sur différents terrains, comme les noix du cocotier que l'Océan roule dans ses flots et jette sur les rives d'une île où elles germeront. Et la légende se modifie, prend une autre forme, en s'implantant sur un nouveau sol, comme le voyageur qui adopte le langage et le costume du pays où il s'établit.

D'autres traditions mythiques, morales, religieuses, romanesques appartiennent essentiellement à la Suisse. A quelle époque ont-elles été composées, et par qui? Il serait difficile de le dire. L'historien et l'ethnographe s'appliquent pourtant, par une judicieuse raison, à en rechercher la date, car elle peut leur servir à constater l'époque d'une migration ou de quelque autre mouvement social. Quant à celui qui le premier a raconté ces naïves ou ingénieuses fictions, dans quel village, dans quel chalet solitaire pourrait-on dé-

couvrir son nom? Il ne songeait point à produire une œuvre littéraire. Il ignorait la gloire des palmes académiques, les marchés de la librairie, les bénéfices du feuilleton, et relatait tout simplement à un cercle d'amis ce qu'il avait entendu peut-être relater déjà par un de ses naïfs compagnons en termes moins lucides, ou ce qu'il avait éprouvé lui-même. Mais pourquoi m'arrêter à faire cette remarque? Si quelque homme a eu l'art de donner une forme plus précise à certaines traditions, en réalité, toutes ces traditions, toutes ces fables mythologiques, toutes ces images des phénomènes de la nature ne sont point l'œuvre d'un seul âge ni d'un seul individu. C'est l'œuvre de tout un peuple, et l'œuvre graduelle de plusieurs générations.

En Allemagne, M. Cl. Brentano a publié un recueil de poésies populaires auquel il a donné le titre de : *Wunderhorn* (Cor merveilleux). Les légendes héréditaires, les chants ingénus, les fictions primitives des différentes nations, c'est en effet le cor merveilleux qui, d'âge en âge, retentit jusqu'à nous, et nous étonne par ses singulières vibrations, et nous fait rêver.

CHAPITRE NEUVIÈME

Meyringen. — Le Hassli. — Origine de ses habitants. — Légende de leur migration. — Gustave IV et Éric XIV. — Un intérieur de famille. — Prière du soir. — Le col de Brünig. — Melchthal. — Unterwalden. — Nicolas de Flue. — L'église de Saxelen. — Notre-Dame du Passant. — Engelberg.

C'est à Meyringen, dans la vallée de Hassli, que j'ai lu la plupart des légendes helvétiques. En le cherchant tout exprès, je n'aurais pu trouver un endroit meilleur pour faire une telle lecture. Cette vallée qui touche au lac de Brienz a le charme d'un poëme idyllique ou d'une romantique légende. Dans un espace de quelques lieues, elle réunit tous les caractères de beauté alpestre qui émeuvent l'imagination : plaines fertiles, montagnes imposantes, chalets agrestes, forêts majestueuses, sommités aériennes couvertes de neiges éternelles, torrents et cascades. En face de Meyringen est le Reichenbach, cette sauvage chute d'eau qu'on entend de loin mugir entre les rocs et les sapins. Du haut du Hasliberg tombent l'Alpbach, le Muhlbach et le Dorfbach, trois impétueux ruisseaux pareils, à certains moments, à trois écharpes d'argent que l'on se plaît à voir miroiter au soleil, mais qui parfois épouvantent le paysan par leurs débordements, ébranlent les maisons, ravagent la vallée.

Près du village, sur un roc solitaire, sont les ruines du château

de Resti, une noble famille qui se fit aimer et bénir de ses vassaux. Cette famille est éteinte; sa demeure patrimoniale s'écroule, mais le souvenir de ses vertus s'est conservé dans le cœur du peuple. Odin, le Dieu suprême des Scandinaves, l'a dit dans son Havamal : « Tes amis meurent, tes parents meurent, toi-même tu mourras; mais ce qui ne meurt pas, c'est un bon nom. »

C'est une croyance généralement admise que les habitants de cette belle vallée de Hassli descendent d'une peuplade de Suédois et de Frisons, qu'une cruelle disette obligeait à une longue migration.

Muller, le savant historien de la Suède, relate cette tradition dans son œuvre classique. Les frères Grimm l'ont insérée dans leurs *Deutsche Sagen*, et les gens de Meyringen conservent dans les archives de leur commune une chronique qui raconte longuement les diverses aventures de cette migration. Cette chronique, écrite en langue allemande, porte la date de 1534. Mais elle a été composée d'après un ancien chant épique, qu'on appelle l'*Ostfriesenlied*, un de ces chants nationaux des peuples du Nord mentionnés par Tacite, par Jornandès, l'historien des Goths, et Paul Winifred, l'historien des Lombards. Je ne puis résister au plaisir de citer un extrait de cette chronique de Hassli, qui reporte ma pensée vers des régions que j'ai parcourues avec bonheur au temps de ma jeunesse.

« Vers le septentrion est le vaste royaume des Frisons et des Suédois, qui fut désolé par une grande famine. Les anciens du pays s'étant rassemblés pour aviser au moyen d'adoucir la rigueur de ce fléau, il fut décidé que tous les hommes tireraient au sort, et qu'un dixième d'entre eux quitteraient la contrée. C'est ainsi que les ancêtres des gens de Hassli quittèrent leur sol natal avec leurs femmes et leurs enfants, en disant adieu avec douleur à leurs foyers, à leurs amis et à leurs parents. Ils marchèrent en trois divisions commandées par trois vaillants chefs : Switer, Sweg et Hasius. Ils s'avancèrent jusque sur les bords du Rhin, où le comte

Pierre de Franconie essaya vainement de s'opposer à leur passage. Chemin faisant, ils priaient Dieu de les conduire dans un pays à peu près semblable au leur, dans un pays où ils cultiveraient la terre et élèveraient des troupeaux. Dieu les conduisit dans le district de Brochenburg, où ils fondèrent la ville de Schwitz. De là ils traversèrent la montagne Noire (le Brünig); ils pénétrèrent jusque dans le Weissland, c'est-à-dire la vallée de Hassli, qu'on appelle le Weissland, à cause des blanches sommités de neige qui la dominent, puis ils se répandirent dans le Simmenthal, dans les vallons de Frutigen, de Gessenay et de Bellegarde. Au delà étaient d'autres peuplades. »

Depuis cette époque lointaine, les descendants des émigrés du Nord sont restés dans le pays de Schwitz et de Hassli, et il n'est pas probable qu'une famine les en chasse, car le sol qu'ils occupent n'est pas aride, et ils ne sont pas indolents. D'âge en âge ils ont conservé la tradition de leur origine et se plaisent à la raconter.

Un jour, dans le village de Meyringen, on vit venir un étranger qui voyageait modestement dans une petite carriole, et s'installa dans une chambre d'auberge comme un humble touriste. C'était aussi un Suédois; c'était Gustave IV, le dernier souverain de la dynastie des Wasa. Dépossédé de son royaume, il venait visiter cette colonie issue de son royaume. Exilé de sa patrie, il trouvait là les héritiers d'une peuplade qui, après de longues aventures, s'était fait sur une terre étrangère une autre patrie. Peut-être qu'en observant dans son infortune ces paisibles paysans, il se rappelait les vers mélancoliques de son aïeul Éric XIV :

Et stort slott varder offta skakadt
Estaf de harda dunderslag
Den som hægt vill, stærtes tillbaka
Och faller i bedræfligt klag.

I stor haf ga stora vagor
Stormvæder, klippoz, och hardan vind

Den, som klok, blifver vid de laga
Kaellor, som fins i dalen sin.

« Souvent on voit le château superbe ébranlé par la foudre. L'ambitieux qui veut monter trop haut retombe en arrière et déplore son imprudence. »

« Dans la grande mer sont les grandes vagues. C'est là que la tempête éclate, c'est là qu'on trouve les écueils. Le sage reste près de l'humble source d'eau qui coule dans la vallée. »

Les bourgeois de Meyringen témoignèrent une respectueuse sympathie au prince suédois, et firent faire une belle copie de leur chronique nationale pour la lui offrir.

Avec l'affection que j'ai gardée pour les contrées septentrionales, j'étais très-désireux de voir la population de la vallée de Hassli, et ce que j'en ai vu n'a pas diminué l'intérêt que d'avance elle m'inspirait. Elle est restée fidèle à plus d'une louable coutume de l'ancien temps. Elle est honnête, laborieuse et elle est belle. On la cite, à juste titre, comme une des plus belles de la Suisse. Les hommes sont généralement très-robustes; les femmes ont la taille élancée, la peau blanche et de longues nattes de cheveux blonds.

Les hommes attachent, comme les Scandinaves de l'ère des vieilles Sagas, une grande importance à la force physique. A certains jours de fête, ils se réunissent sur une vaste pelouse et luttent l'un contre l'autre, au milieu d'un large cercle de spectateurs. Les jeunes filles se marient avec une haute couronne ornée de rubans et de paillettes d'or, comme en Norvége, dans le Gudbrandsdal. Comme leurs ancêtres du Nord, les paysans de Hasli ont l'amour de la musique, des légendes traditionnelles et des chants populaires.

J'aurais voulu retrouver parmi eux quelques autres indices de leur origine dans leurs mœurs ou dans leur langage.

Un soir, après une promenade du côté des bois et de la cascade de Reichenbach, je revenais vers la bourgade de Meyringen, en faisant encore, dans ma rêverie, différents détours. A la bifurcation de deux sentiers, je m'arrêtai devant une rustique habitation. Par la simplicité de sa structure, par les bois de sapins qui l'ombrageaient, par le modeste enclos qui l'entourait, par un joli petit étang arrondi comme un miroir sur ses facettes, elle me rappelait les solitaires demeures qui plus d'une fois avaient séduit mes regards et ma pensée en diverses provinces de Suède.

Je cherchais en moi-même un prétexte pour y entrer, et l'idée me vint d'y demander une tasse de lait, cette bonne, salutaire boisson des montagnes, le plus naturel, le meilleur de tous les prétextes. Une jeune femme aux yeux bleus et à la figure virginale, qui, en ce moment, donnait une leçon de lecture à un petit garçon, se leva à mon approche en prenant son enfant par la main, comme pour se protéger contre cette brusque invasion d'un étranger.

J'étais depuis quelques jours tellement occupé de mes réminiscences de la Suède, que, sans y songer, je lui adressai la parole en suédois. Elle me regarda d'un air étonné et avec une sorte d'expression mélancolique, comme si elle regrettait de ne pas me comprendre.

Je me hâtai de m'expliquer dans la langue de son pays. Aussitôt sa physionomie s'éclaira d'un rayon de joie et de confiance. « *Bleibe da*, dit-elle à son enfant, *ich komme gleich wieder* (Restelà, je reviens tout de suite); » et d'un pied léger elle courut vers la chambre où était déposé la dernière traite de sa vache.

Quand elle revint avec une tasse de faïence blanche remplie d'un lait onctueux, elle me trouva assis sur un escabeau en bois, tenant par la taille son enfant, qui m'observait d'un air à la fois doux et timide et n'osait répondre aux questions que je lui adressais.

« Un bon petit enfant! me dit-elle, qui se plaît un peu trop à courir, mais qui apprend pourtant ses leçons. Tandis que son père

coupe du bois dans la forêt, c'est moi qui suis sa maîtresse d'école. Je lui enseigne à lire et je lui apprends à répéter quelques-unes des choses que mes parents m'ont apprises..... Voyons, Fritz, récite à monsieur la prière du soir que t'a recommandée ta grand'-mère! »

A ces mots, Fritz baissa la tête en faisant une petite moue un peu maussade. Évidemment la tâche qu'on lui demandait ne lui plaisait pas. Sa mère lui donna un baiser sur le front pour l'encourager. Moi, je tirai de ma bourse une pièce de vingt sous que je lui mis dans la main. Il la regarda en souriant, et l'offrit à sa mère.

« Vois-tu, dit-elle, comme ce monsieur est bon. Allons, un peu de courage, récite ta prière, et, à la prochaine foire de Meyringen, je t'achèterai un joli cheval. »

Alors l'enfant poussa un long soupir, comme un homme qui se prépare à accomplir un travail difficile, joignit ses mains et murmura d'une voix un peu troublée quatre strophes allemandes dont je ne puis reproduire dans une traduction l'aimable naïveté.

« Je suis las, je vais me reposer et fermer mes deux yeux. Oh! notre Père, que ton regard s'abaisse sur mon lit.

« Si j'ai fait quelque faute, sois indulgent, mon Dieu. Que mes péchés soient pardonnés par ta grâce, par l'effet du sang de Jésus!

« Donne ta bénédiction à tous mes parents, et reçois, mon Dieu, sous ta protection, tous les hommes grands et petits.

« Accorde le repos aux cœurs malades, le sommeil aux gens fatigués. Fais que la lune brille au ciel et éclaire le monde dans la nuit. »

Après avoir récité ces vers, Fritz alla se jeter tout confus dans les bras de sa mère.

« *So! so!* lui dit la jeune femme en lui passant doucement la main dans les cheveux, *du bist artig gewesen* (tu as été gentil), et ton père va revenir et sera content de toi. »

Au même instant le père rentra, la hache sur l'épaule, avec la bonne, placide et riante expression de physionomie d'un honnête ouvrier qui, ayant bravement achevé son labeur de la journée, revient avec joie goûter le repos de son foyer.

Sa femme s'avança gaiement à sa rencontre, et lui dit en quelques mots le petit épisode de sa soirée. Il me salua d'un air amical, puis vint s'asseoir à côté de moi, et prit aussi une tasse de lait en attendant son souper. Nous causâmes quelque temps ensemble de ses travaux de bûcheron, des principales productions du pays, et, quand je sortis de cette hospitalière habitation, le père, la mère, l'enfant, me reconduisirent jusque sur le seuil de la porte, et m'invitèrent à revenir bientôt.

Tout était calme et silencieux dans la vallée; la lune brillait au ciel et argentait les flots de l'Aar. La prière de l'enfant semblait exaucée. Moi, j'emportais le souvenir d'une chaste et agréable idylle.

Elles deviennent rares, en Suisse, ces idylles solitaires. Les légions de touristes pénètrent partout, et partout éveillent quelques idées, ou suscitent quelques désirs qui, peu à peu, modifient ou dénaturent l'ancienne physionomie du pays. Les gentils Maenulein qui jadis vivaient dans une sorte de confraternité avec les pâtres des montagnes, ont eu bien raison de se retirer dans leurs grottes paisibles. A tout instant, à présent, ils seraient obligés de quitter le foyer du chalet pour céder leur place à un John Bull ou à un Yankee.

Les auberges de Meyringen sont déjà trop petites pour la quantité d'étrangers qui y affluent chaque année. Il est probable que quelque ingénieux spéculateur projette de bâtir un ou deux grands hôtels, sur les bords de l'Aar, en face de l'Alpbach, ou du Reichenbach.

Meyringen est le point de jonction de plusieurs chemins des Alpes; d'ici partent chaque jour, en été, des caravanes de voyageurs, qui pour le Grimsel, qui pour le Grindelwald, pour Brienz,





ou pour le Saint-Gothard, et d'ici je vais à Lucerne par le Brünig.

Il est agréable à traverser, ce col du Brünig, peu escarpé et sans danger aucun. Il ne s'élève qu'à trois mille et quelques cents pieds au-dessus du niveau de la mer. On dirait un passage ouvert tout exprès pour habituer les jeunes voyageurs à gravir les montagnes, comme les poneys pour habituer un enfant à l'exercice de l'équitation. De beaux bois le décorent, et par les clairières des forêts, à certains endroits, d'un côté, les regards plongent sur les méandres de l'Aar et la vallée de Hasli, au fond de laquelle s'élèvent, avec leur diadème de neige, l'Eiger, le Werterhorn, le Faulhorn ; de l'autre côté, sur la plaine de Lungern, et les vallons et les lacs qui se rejoignent comme des colliers d'émeraudes et de perles à la ville de Lucerne, cette vénérable métropole du lac des Quatre-Cantons.

A peu près au milieu du Brünig est la limite du vaste État de Berne et du petit pays d'Unterwalden, qui n'a que douze lieues de longueur et ne compte guère qu'une trentaine de mille habitants. Sur le chemin bernois s'élèvent des poteaux destinés à diriger la marche du voyageur. Les Anglais ne manquent pas de remarquer que sur le chemin d'Unterwalden on ne voit plus aucune de ces œuvres d'agents voyers. Ils ne savent pas que les bonnes gens d'Unterwald n'ont point voulu ériger ces poteaux et ces bornes milliaires, parce qu'ils se font un charitable devoir de guider eux-mêmes l'étranger dans tous les sentiers où sa fantaisie le conduit. Sur la lisière du territoire de Berne est un bureau de douane; sur celle du territoire d'Unterwalden est une chapelle. Ces deux établissements indiquent la différence de caractère des deux États.

Le canton de Berne est le premier de tous les cantons suisses par son étendue et par sa population. Sa capitale est la résidence des diplomates étrangers, le siége de la diète, le Washington de la Confédération helvétique.

Le canton d'Unterwald, avec ses honnêtes familles de pâtres, de bûcherons, de laboureurs, n'a pas tant de prétentions, et pourtant il a été célébré par l'histoire et par la poésie. Il est l'un des noyaux de cette rude coquille d'où est sortie la constitution politique et sociale de toute cette région des Alpes, soumise jadis à la domination de l'Autriche. Il est l'un des trois cantons qu'on désigne encore par le nom d'*Urcantonen*, c'est-à-dire les cantons primitifs, les premiers javelots du faisceau de la Confédération. Les deux autres sont Uri et Schwitz.

A quelque distance du Brünig, dans le Melchthal, vivait un brave paysan, nommé Henri au der Halden. Un jour qu'il s'en allait labourer ses champs, un satellite du gouverneur autrichien Landenberg vint lui enlever ses bœufs, disant que les paysans pouvaient bien s'atteler eux-mêmes à leur charrue. Henri, déjà vieux et d'un naturel timide, n'osait résister à ce rapt brutal; mais son fils Arnold se précipita sur l'envoyé du gouverneur, lui mutila les mains, puis, craignant aussi la colère de celui qui régissait cruellement le pays, il se sauva dans les montagnes. Des soldats furent envoyés à sa poursuite, et ne purent l'atteindre. Landenberg, furieux de l'acte de rébellion commis envers un de ses agents et de l'évasion du coupable, fit arrêter l'innocent père d'Arnold, et lui fit impitoyablement crever les yeux.

Quelque temps après, dans la nuit du 17 novembre 1307, Werner Stauffacher, du pays de Schwitz, Walther Furst, d'Uri, et le fugitif Arnold, d'Unterwalden, se réunissaient au pied des rocs du Seelisberg, dans l'étroit vallon de Grütli, et, en se joignant les mains, juraient à la face du ciel d'affranchir leur contrée de la domination étrangère.

Schwitz, Uri, Unterwalden, sont restés catholiques. Les fiers protestants manifestent aujourd'hui un superbe dédain pour cette petite peuplade qui a gardé ses anciennes croyances. Ils doivent pourtant à ses aïeux la liberté dont ils s'enorgueillissent.

Unterwalden a une autre gloire catholique : un simple fils du

peuple, qui donna l'exemple des vertus civiques les plus parfaites, des austérités les plus rigoureuses, de la piété la plus fervente, et, dans des circonstances graves, exerça sur la Suisse une salutaire influence. Nous voulons parler de saint Nicolas de Flue. Son nom de famille était Lœvenbrugger. Celui de Flue, qui signifie rocher, lui vint de l'endroit où il demeurait, près de Saxelen. Il se maria jeune et n'eut pas moins de dix enfants. Il cultivait lui-même son domaine et y vivait humblement et sagement. Il ne pouvait cependant rester étranger aux divers événements qui se passaient autour de lui. Dans la guerre de 1460, qui réunit la Thurgovie à la confédération suisse, Nicolas se distingua par son courage et son humanité. Dans d'autres occasions, il rendit d'importants services à ses compatriotes. Il n'avait reçu aucune éducation; il ne savait pas même lire. Mais telle était la justesse naturelle de son esprit, qu'il résolvait sans effort les questions les plus délicates. Il fut investi des fonctions de magistrat et s'acquitta de cette nouvelle tâche avec une sagacité et une intégrité que chacun se plaisait à louer.

Quand il eut ainsi longtemps rempli ses différents devoirs de citoyen, de père de famille, de soldat et de juge, à l'âge de cinquante ans il abandonna son bien à sa femme et à ses enfants et se retira dans la solitude. Là il couchait sur la terre nue et une pierre lui servait d'oreiller. Là il priait et jeûnait d'une façon miraculeuse. La légende dit qu'il passait quelquefois des semaines entières sans prendre de nourriture.

Cependant ceux qui se souvenaient de la sagesse de son esprit, et qui étaient dans quelque embarras, venaient lui confier leurs peines, et ils le trouvaient toujours affable et doux, écoutant d'une oreille complaisante leur récit, et les éclairant par ses judicieux avis, ou les consolant par sa douce sympathie.

Il vivait ainsi depuis douze ans lorsqu'après la bataille de Nancy, dans laquelle périt Charles le Téméraire, la discorde éclata parmi les Suisses pour le partage du butin enlevé à l'armée bourguignonne.

En apprenant cette malheureuse division, l'ermite de Saxelen sentit se réveiller dans son cœur toute l'ardeur de son patriotisme. La diète des confédérés était réunie à Stanz. Il quitte aussitôt sa cellule, se dirige vers cette bourgade et entre tout à coup dans la salle des conférences.

Il entre dans son pauvre appareil de cénobite, la tête nue, les pieds nus, son chapelet suspendu à sa ceinture, son bâton de pèlerin à la main, mais ferme et vigoureux comme au temps où il combattait lui-même contre les ennemis de l'Helvétie, et sa barbe blanche rappelle à ceux qui le voient combien d'années il a passées dans la pratique de toutes les vertus, et l'éclair d'une noble pensée brille dans ses yeux.

A l'aspect de ce vénérable vieillard, tous les délégués des différents cantons se lèvent spontanément par un même sentiment de respect, et il s'avance en face d'eux, et il les engage, au nom du Seigneur tout-puissant qui leur a donné la victoire, à faire cesser des dissensions indignes qui compromettent leur honneur et peuvent anéantir leur force.

Les députés l'écoutèrent, en baissant la tête, dans l'humiliation de leur erreur, puis se tendirent l'un à l'autre la main, et la paix fut faite.

Cette dernière œuvre accomplie, Nicolas retourna sur son roc solitaire. Il y mourut en 1487 et fut canonisé.

Ses reliques sont déposées dans l'église de Saxelen. Des peintures à fresque représentent dans cette église quelques-uns des principaux événements de sa vie. De nombreux *ex voto* décorent l'autel qui lui est spécialement consacré. Parmi ces pieuses offrandes, on remarque des croix de Saint-Louis. Elles ont été suspendues à la châsse du saint par quelques-uns de ses descendants qui s'étaient voués au service de nos rois de France et y avaient gagné cette noble décoration.

Il n'y a peut-être pas dans tout l'Unterwalden un foyer où l'on ne trouve une image de saint Nicolas de Flue. Elle devrait se trou-

ver en bien d'autres cantons. Ce vertueux laboureur, ce généreux citoyen, est le vrai saint du paysan ; il devrait être le patron vénéré de tous les paysans suisses.

Non loin de là, au bord d'un sentier solitaire, tournoyant sur la pente d'un abîme, est un petit oratoire consacré à Notre-Dame du Passant.

Notre-Dame du Passant ! Quel doux nom ! quelle touchante pensée ! Le passant, c'est tout le monde ; c'est le riche et le pauvre, l'enfant et le vieillard, la jeune fille au cœur joyeux et la veuve revêtue d'un habit de deuil, l'ouvrier et son maître, le croyant et l'impie, puisque tout ne fait que passer en ce monde, puisque la vie n'est qu'une pérégrination : *Vita hominis peregrinatio.*

Et là, dans sa petite chapelle, est la Vierge du Passant, qu'on ne voit pas peut-être, ou qu'on ne salue pas, qui pourtant regarde avec bonté ceux qui marchent d'un pied léger, ceux qui cheminent péniblement, et protége à leur insu ceux-là mêmes qui l'oublient.

Les gens d'Unterwalden ont manifesté leur piété par plusieurs autres fondations religieuses, et ils se glorifient à juste titre de leur couvent d'Engelberg. Ce couvent, occupé par des Bénédictins, est situé dans une enceinte de montagnes, à trois mille cent quatre-vingts pieds au-dessus du niveau de la mer. Par sa situation au milieu des rocs et des cimes sauvages, il rappelle l'austère Chartreuse du Dauphiné ; par sa structure imposante, il fait songer au beau cloître de Melk, qui s'élève sur les rives du Danube. Comme ce cloître célèbre, il possède une bibliothèque précieuse qui fut dévalisée en 1799 par nos soldats, mais dont il a cependant reconquis en 1815 la principale partie. Comme le cloître de Melk, il renferme aussi une école où l'on peut faire d'excellentes études.

Il date du onzième siècle, ce majestueux couvent d'Engelberg, et il a été très-riche. Les diverses commotions révolutionnaires lui ont enlevé une grande partie de ses revenus. Mais il n'en subsiste

pas moins dans sa grandeur séculaire, et n'en continue pas moins ses œuvres de prédication catholique, de charité fraternelle et de professorat.

Au-dessus du plateau où il fut fondé par le noble baron de Seldenbüren, s'élève à dix mille sept cents pieds le pic de glace du Titlis. Du haut de cette cime, sur laquelle plus d'un homme résolu a posé le pied, on peut voir, par un temps clair, la flèche de la cathédrale de Strasbourg.

Cette chère cathédrale, que j'ai tant de fois contemplée, il me serait assez agréable de la saluer de si loin, dans le cours de mon voyage en Suisse. Mais je ne suis pas assez brave pour essayer de gravir au sommet du Titlis, et j'aime mieux la revoir longuement, dans sa solennelle beauté, du milieu des vastes plaines de l'Alsace.

Plus d'une autre montagne de l'Unterwalden mérite aussi d'attirer l'attention du voyageur, et ses bois, ses agrestes hameaux, ses frais pâturages, plaisent à tous les regards. On y vit d'une vie paisible, éloignée de toutes les rumeurs du monde, de toutes les agitations de la politique. On s'y ferait volontiers un gîte, au revers d'une verdoyante colline, à l'ombre des sapins. Mais le lac des Quatre-Cantons est là tout près, chatoyant, fascinant. Qui pourrait résister à la tentation de s'embarquer sur ce lac et d'aller voir Lucerne?

CHAPITRE DIXIÈME

Le lac des Quatre-Cantons. — Ses bassins et ses contours. — Lucerne. — Les vieilles rues. — Le Kapel-Brücke. — Le lion de Lucerne. — Le Rigi. — Le lac de Zug. — Une matinée au Rigikulm. — Le mont Pilate. — Le Brundlen. — La tradition du lac Maudit. — Einsdedler. — Saint-Meinrad. — Saint-Eberhard. — La consécration de l'église. — Le couvent. — Les pèlerins.

Le lac qui arrose les rives des quatre cantons d'Unterwalden, d'Uri, de Lucerne, de Schwitz, est sans aucun doute le plus beau des lacs de la Suisse, et l'on peut ajouter, sans exagération, le plus curieux, le plus pittoresque des lacs de l'Europe, sans en excepter les doux lacs mélancoliques de la Suède, les lacs d'Angleterre, autour desquels s'est formé un cénacle de poëtes, les lacs d'Irlande, illustrés par des contes féeriques, les lacs d'Écosse, célébrés par Walter Scott, les lacs de Franche-Comté, qui mériteraient aussi d'avoir leur Walter Scott, et dont les eaux d'azur reposent ignorées dans leur calme magie, comme des *Belles au bois dormant*.

Quoique le lac des Quatre-Cantons n'occupe qu'un espace de huit lieues de longueur et de quatre de largeur, en quelque endroit qu'on se place pour le contempler, on ne peut d'un seul coup d'œil le voir dans toute son étendue, car il ne s'étale point dans un bassin ogival ou arrondi comme le lac de Genève ou de

Zurich. Il se jette de côté et d'autre, entre les bois et les montagnes, comme les flots de la mer dans ces charmantes baies de la Norvége qu'on appelle les *fiords*, il se dessine en un demi-cercle du nord au sud, puis se prolonge sur une ligne régulière de l'est à l'ouest, puis de nouveau s'élance vers le nord, comme pour rejoindre, sur la route du Saint-Gothard, le joli village de Fluelen. En réalité, plusieurs de ses bassins apparaissent comme différents lacs, et les gens du pays le désignent aussi par différents noms : lac d'Urn, lac de Kussnacht, lac d'Alpnach, lac de Lucerne. Dans son ensemble, il a la forme d'une croix. Et n'est-ce pas une croix d'azur et d'argent tombée du ciel au sein de ces quatre États helvétiques qui sont restés fidèlement attachés au vrai culte de la croix, une croix symbole d'espoir, présage de victoire, comme celle qui brilla aux regards de Clovis : *In hoc signo vinces*. Les cantons qui les premiers s'allièrent pour conquérir la liberté s'agenouillaient à l'heure du combat devant ce signe de rédemption, et les vingt-deux États de la Suisse dessinent une croix dans le blason de leur confédération.

Ce qui fait la beauté du lac des Quatre-Cantons, c'est la grâce capricieuse de ses contours et la variété de ses sites : tantôt des gorges étroites au pied desquelles les eaux se resserrent limpides et profondes comme les eaux de la mer; tantôt de larges enceintes, où elles se déroulent librement, et miroitent au soleil ; ici des rocs sauvages escarpés, le roc sur lequel s'élança Guillaume Tell, et d'autres qu'il n'aurait pû atteindre dans son impétueux élan; tantôt de vertes pelouses où résonne la clochette du troupeau; ici, les noirs et effrayants abîmes; là, les collines parsemées d'enclos féconds, de hameaux ou de maisons éparses, et s'élevant d'étage en étage, par les bois, par les pâturages, jusqu'à des crêtes superbes; à tout instant, un nouveau point de vue, une scène austère ou riante, un kaléidoscope dont on ne se lasse pas de voir les images et les couleurs, et au-dessus de ces eaux, de ces bois, de ces coteaux, les cimes vaporeuses des trois géants de cette

admirable contrée, le mont Pilate, le Rigi, et, plus loin à l'horizon, le Titlis.

Des barques de pêcheurs, des bateaux de transport et d'agiles bateaux à vapeur flottent perpétuellement sur ce lac, qui rejoint l'une à l'autre de laborieuses populations, et qui attire une foule de voyageurs. Cependant il y règne parfois des vents violents qui soulèvent ses flots et en rendent la traversée assez dangereuse; et, comme il est entrecoupé sur plusieurs points par des remparts de rocs, parfois il arrive qu'un de ses bassins est agité par la tempête, tandis que les autres restent paisibles et sereins. Mais dans nos grandes cités on voit bien d'autres phénomènes : sous le même toit, au même étage peut-être, et peut-être à la même heure, l'orage gronde et la gaieté chante. Une simple cloison suffit pour que nous ne nous doutions pas même du malheur qui s'appesantit sur notre voisin.

A la pointe nord-ouest du lac des Quatre-Cantons s'élèvent les murs de Lucerne. Elle n'est pas coquette, cette vieille ville de Lucerne, et n'apparaît au premier aspect ni attrayante, ni belle. Plus d'une élégante voyageuse, en la voyant si sombre et si mal bâtie, a pris la résolution d'en sortir au plus vite. Cependant elle est dans une situation très-pittoresque : d'un côté elle s'allonge au bord du lac en face des sommités du Rigi, de Pilate et de l'Engelberg; de l'autre, elle est protégée par une muraille épaisse, d'anciennes tours massives; sur une de ces tours, construite près de la Reuss, s'élevait jadis un phare (*Lucerna*). De là, dit-on, le nom de Lucerne.

Au milieu de la cité passe la Reuss, verte et rapide comme le Rhône à Genève. De chaque côté de cette rivière se déroulent en différents sens des rues étroites et tortueuses. Mais n'y a-t-il pas en Europe assez de villes où les rues sont comme des régiments de maisons rangées en bataille par un officier d'état-major à l'heure d'une revue, où, de quelque côté qu'on se tourne, on ne voit que la même ligne droite et les mêmes façades symétriques? C'est dans

les rues anciennes et irrégulières qu'il est agréable d'errer à pied, en des heures de loisir. C'est là qu'en s'abandonnant au hasard d'une vagabonde promenade, on peut avoir le plaisir de plus d'une intéressante surprise; c'est là qu'en apercevant une ogive gracieusement dessinée, un fronton ciselé, une rosace, une colonnette, on peut avoir la naïve satisfaction de croire qu'on vient de faire une découverte.

Un jour viendra où ces vieilles structures tomberont sous le brutal marteau des démolisseurs, où une société d'actionnaires s'organisera pour semer là ses capitaux, pour édifier de grandes maisons avec de grands balcons au premier étage, des boutiques au rez-de-chaussée et des sous-sol, cette ingénieuse invention de l'architecture du lucre. Tout cela sera très-joli, très-brillant, peut-être même très-pompeux; mais les anciens toits dont se glorifiait le bourgeois, ayant pignon sur rue, les gentilles maisonnettes qui ne renfermaient, comme un nid de passereaux, qu'une seule famille, les artistiques sculptures qui décoraient les fenêtres et l'entrée de la demeure d'un patricien, les statuettes de vierges, de saints et d'apôtres debout dans leur niche au-dessus d'une porte, les pieuses inscriptions qui invitaient le passant au recueillement et à la prière, les dates historiques inscrites sur les murailles, toute cette poésie de l'art, de la foi, de la vie de famille, disparaîtra, et des étalages de marchandises, des auberges, des cafés, la remplaceront.

Un pont en pierre et deux ponts en bois, recouverts d'une toiture dans toute leur longueur, traversent la Reuss. Le premier, le seul accessible aux voitures, est sans doute le plus recommandable aux yeux de beaucoup. Mais on y passe sans s'arrêter, et sur les autres on se plaira à faire plus d'une longue station. Le *Kapell-Brücke* (pont de la chapelle), qui date de la fin du treizième siècle, est décoré de cent vingt peintures représentant, d'un côté, la vie de saint Léger et de saint Maurice; de l'autre, quelques-uns des principaux événements de la Suisse; le second, qui fut

construit en 1405, renferme aussi une galerie de tableaux. Un artiste inconnu y a représenté cette fameuse danse des morts, dont on retrouve des vestiges dans un grand nombre de cloîtres, de chapelles, de cimetières du moyen âge.

Dans plusieurs quartiers de Lucerne, on verra aussi des fontaines gothiques d'un caractère original ou d'une forme délicate. Les églises de cette ville catholique ne sont ni grandes, ni belles. Dans celle de Saint-Léger, on remarquera pourtant quelques beaux vitraux, quelques sculptures en bois et un tableau de Lisfranc représentant le Christ au jardin des Oliviers.

Mais personne ne passera par Lucerne sans aller voir le monument consacré à la mémoire des Suisses qui, dans l'horrible journée du 10 août, périrent en défendant les Tuileries.

Au-dessus d'une nappe d'eau, sur les parois d'un roc couronné d'arbustes, est un lion qui s'affaisse sur le sol, épuisé par sa vaillante lutte, par le sang qui coule de sa blessure. Le tronçon d'une lance est resté dans ses flancs, et, en inclinant la tête, calme et superbe dans son agonie, il étend ses griffes sur le royal blason de France, comme pour le protéger jusqu'à ses derniers soupirs contre un barbare outrage.

Ce monument, d'une beauté imposante et d'une admirable simplicité, est l'œuvre de Thorwaldsen, le célèbre sculpteur danois. Au-dessus de la grotte artificielle dans laquelle repose le mourant, on lit cette inscription : *Helvetiorum fidei ac virtuti;* au bas sont inscrits les noms de ceux qui furent les nobles victimes de leur fidélité et de leur courage. Près de là est une petite chapelle où, chaque année, au 10 août, on célèbre un service funéraire. La nappe qui recouvre l'autel de cette chapelle a été brodée par madame la duchesse d'Angoulême.

A Lucerne, on parle du Rigi et du mont Pilate, comme à Genève du mont Blanc. Le Rigi a ses sentiers, qui ne sont pas difficiles à gravir; le Rigi a son auberge, où l'on tâche d'arriver le soir, afin de pouvoir être là debout le lendemain de bonne heure; car, pen-

dant la journée, les vapeurs qui s'élèvent du sein des vallées voilent les perspectives des montagnes. C'est au lever du soleil que le panorama du Rigi se montre dans toute sa merveilleuse étendue. Ceux qui l'ont contemplé disent qu'il n'y a pas dans le monde un spectacle pareil.

Au pied même du Rigi est le joli lac de Zug. Çà et là on en voit briller douze autres. Du côté de Genève seulement l'horizon est un peu restreint. De tous les autres côtés le regard plane librement sur un immense espace, depuis la Dôle, qui domine le pays de Vaud, jusqu'aux plaines de Wurtemberg, depuis les montagnes de France jusqu'aux domaines de l'Autriche, et enfin depuis les hautes cimes d'Uri et des Grisons jusqu'aux vallées du pays de Bade. Celui qui, le premier, a eu l'aimable idée d'établir un hôtel en face d'une telle scène méritait de prospérer, et il a prospéré, le brave homme! On compte que chaque été il héberge environ douze mille voyageurs. J'ai été un de ses douze mille clients annuels. J'ai goûté ses côtelettes de chamois, j'ai dormi dans une de ses boîtes de sapin, qu'il appelle des chambres à coucher, et je me plais à rendre hommage à son hospitalité.

C'était au commencement de la saison où s'abattent en Suisse, comme des volées de cailles, les légions de touristes, c'est-à-dire au mois de juin. Il y avait déjà dans cette auberge du Rigikulm une demi-douzaine d'Anglais, une famille russe, un photographe de Paris, un géologue de Heidelberg, un botaniste de Kiel, plusieurs Italiens, et un jeune couple allemand, qui faisait avec bonheur, selon l'usage de l'Allemagne, son *Heiraths-Reise*, son voyage de noces.

A souper, toute cette société cosmopolite parlait du spectacle qu'elle devait voir le lendemain. Le désir d'être éveillée de grand matin, et au moment des premiers rayons de l'aurore, occupait tellement cette cohorte de voyageurs, qu'on eût dit une assemblée de Guèbres aspirant à adorer le lever du soleil.

Le lendemain, tout le monde était sur pied, les Anglais drapés

dans leurs makhintoshs, les savants des universités de Heidelberg et de Kiel enveloppés dans d'épaisses robes de chambre; la famille russe parée de riches fourrures, et les deux jeunes amoureux réunis tendrement sous les plis d'un manteau.

L'air était froid et humide, le ciel noir, l'horizon voilé par une brume épaisse. Le soleil avait sans doute la meilleure volonté de se montrer aux yeux de ceux qui désiraient si vivement le voir dans toute sa splendeur, mais des masses de nuages insurmontables comprimaient son élan, étouffaient ses rayons, et de ces nuages tomba une petite pluie fine, glaciale, qui devait fatiguer les résolutions les plus tenaces et la patience la plus robuste.

Après une longue et pénible attente nous finîmes par nous résigner à ne rien voir du grand tableau dont nous avions tant parlé, et nous rentrâmes à l'hôtel. En cette journée de déceptions, je ne me suis point abandonné au désespoir comme cet Anglais qui avait été, le 25 juin, en Finlande, sur la colline de l'Avasaxa, pour y voir le soleil de minuit et qui, n'ayant pu le voir, se pendit, mais j'ai conservé un fâcheux souvenir du Righikulm et n'y suis plus retourné.

Le mont Pilate est beaucoup plus élevé que le Righi et il a eu jadis une bien plus grande renommée. Dans les anciennes chroniques, il est désigné en raison de ses larges échancrures, de ses pics aigus et de ses précipices, par les mers de Mousfractus et de Frazmont. Une légende populaire lui a définitivement assigné le nom d'un misérable procurateur de Judée devant lequel comparut le Sauveur.

Cette légende raconte qu'après le supplice du Calvaire, Ponce Pilate fut saisi d'un tel remords que, ne pouvant plus rester dans la ville où il avait prononcé sa lâche sentence, il partit et se mit à errer dans le monde comme Ahasvérus. Il traversa des montagnes, des vallées, cherchant partout un refuge dans son isolement, un peu de calme dans son repentir, et partout emportant le dard brûlant de sa conscience. Il finit par arriver en Suisse, gravit cette

montagne qui s'élève entre le canton de Lucerne et le canton d'Unterwalden, et dont l'aspect sauvage attirait sa sombre pensée. Là, se sentant plus que jamais fatigué de ses inutiles efforts et torturé par son désespoir, il se précipita dans le lac profond qu'on appelle le Brundlen-Alp, et il doit y rester vivant, tourmenté par les démons jusqu'au jour du jugement dernier.

Ce lac solitaire, voilé fréquemment par de noires vapeurs, a été longtemps interdit à toute espèce d'investigation, par une terreur superstitieuse. On disait que les diables y faisaient d'affreuses évolutions et y soulevaient d'effroyables orages.

Au moyen âge, personne ne pouvait s'approcher de ce lieu redouté sans une autorisation spéciale des magistrats de Lucerne, et il était sévèrement défendu de jeter dans ce bassin maudit la moindre chose, car on ne doutait pas qu'en y laissant seulement tomber une pierre ou une branche d'arbre, on n'excitât par là le courroux de l'infernale cohorte qui résidait dans ses profondeurs. Les bergers qui, en été, conduisaient leurs bestiaux sur les pentes de la montagne, s'engageaient par serment à ne conduire aucun individu près du diabolique Brundlen et à résister même à toutes les offres qui leur seraient faites pour qu'ils en indiquassent le sentier.

Au seizième siècle, un brave curé de Lucerne, nommé Jean Muller, sollicita et obtint, non sans peine, l'autorisation de visiter ce lac si redouté. Il s'y rendit avec un cortége nombreux de pâtres et de curieux auxquels il inspirait une vaillante confiance par son caractère sacerdotal. Arrivé près de l'infernal bassin, il y jeta des rameaux de sapin, des blocs de rocher; les démons ne firent aucun mouvement; il appela à haute voix : « Pilate! Pilate! » Et Pilate ne répondit pas, et nul ouragan ne s'éleva des profondeurs du sinistre bassin.

Une telle épreuve devait mettre fin à toutes les craintes populaires. Cependant, elles ont encore longtemps subsisté. Maintenant enfin les bergers circulent en riant autour du Brundlen, et la

cime du mont Pilate est devenue pour les gens du pays l'objet d'une observation météorologique.

Si elle se dessine distinctement, c'est un signe de pluie; si elle est voilée par une légère vapeur, on a tout lieu de croire que la journée sera belle.

Le Matthieu Lænsberg de la contrée a dépeint en quatre vers ces pronostics infaillibles :

> Hat der Pilatus einen Hut
> Dann wird das Walter gut :
> Traegt er aber ein Degen
> So giebt's wohl sicher Regen.
>
> Si Pilate met son chapeau,
> Comptez que le temps sera beau.
> S'il nous montre sa haute épée,
> La montagne sera trempée.

Singulière imagination du peuple qui transporte le juge du Christ sur une montagne de Suisse, le plonge dans un lac ténébreux et finit par en faire un baromètre!

De Lucerne on peut, en quelques heures, arriver par Kussnacht à une colline qui, par la grâce de la foi chrétienne, a reposé plus d'âmes que le mont Pilate n'en a terrifiées; c'est la colline d'Einsiedlen, de Notre-Dame des Ermites, l'un des lieux de pèlerinage les plus anciens et les plus célèbres de l'Europe.

Au temps de Charlemagne, ce temps glorieux auquel se rattachent un si grand nombre de poétiques et religieux souvenirs, un jeune homme, issu d'une famille princière, quittait le château de son père pour se dévouer à la vie monastique. Il entra dans le couvent des bénédictins, établi à Reichenau, et y donna humblement des leçons, comme un bachelier qui cherche un moyen d'existence, ou comme un noble prince, condamné à cet état de professeur par les révolutions.

Ce jeune prince d'Allemagne, ce modeste religieux, c'était saint Meinrad, dont nous avons déjà raconté la mort dramatique.

Si austère qu'elle fût, son existence dans la communauté de Reichenau ne suffisait point à sa pensée fervente. Il aspirait au silence de la solitude pour y vivre plus entièrement dans la prière et la contemplation de Dieu, et un jour il se retira dans un endroit désert, au sein d'une forêt qu'on appelait la forêt Sombre. Il se fit là, avec quelques branches d'arbre et un peu de terre, une cellule et une chapelle. Il n'apportait pour tout bien dans cette triste retraite qu'une petite image en bois de la Vierge, qui lui avait été donnée par une sainte abbesse de Zurich, et devant laquelle il se prosternait plusieurs fois chaque jour.

Deux misérables, le voyant là si retiré du monde, s'imaginèrent que c'était un avare qui s'éloignait du village pour mieux cacher des trésors, et le tuèrent.

Mais sa mort fut signalée par d'éclatants miracles. Les gens du pays vinrent visiter pieusement le lieu qu'il avait sanctifié par sa vertu. Un prince de la maison de Bourgogne, qui mérita aussi d'être canonisé, construisit autour de l'habitation vénérée de saint Meinrad plusieurs cellules en bois, et peu à peu fonda une communauté qui, dans la forêt Sombre, défrichait le terrain et chantait les louanges de Dieu.

Puis vint saint Eberhard, de la famille des ducs d'Allemagne, qui donna à cette communauté la règle de saint Benoît, enclava l'ermitage de saint Meinrad dans un monastère, et sa chapelle dans une église superbe. Il pria l'évêque de Constance de venir consacrer cette église, et, la veille du jour désigné pour cette solennité, le prélat étant en prières, tout à coup, dit la légende, il vit la chapelle éclairée d'une lumière merveilleuse. Le Christ lui-même, assisté des quatre évangélistes, célébrait l'office de cette consécration. Des anges planaient dans la religieuse enceinte, et sur l'autel la statuette de la Vierge rayonnait comme un soleil.

L'évêque, ébloui par cette céleste apparition, resta agenouillé

sur le sol toute la nuit et toute la matinée. On l'attendait dans l'église pour présider à l'office, et après une longue attente on alla le chercher. Il raconta alors simplement ce qu'il avait vu, et, remarquant le doute de ceux auxquels il faisait son récit, il se décida enfin à entrer dans le sanctuaire pour y accomplir sa fonction pontificale. Mais aussitôt on entendit retentir une voix inconnue qui disait : « Arrêtez, arrêtez ! le ciel lui-même a déjà fait cette consécration. » Telle est la chronique primitive d'Einsiedlen, et depuis dix siècles elle subsiste dans la mémoire du peuple, et depuis dix siècles, au milieu de tous les bouleversements des empires, de tous les désordres des idées, l'abbaye de Notre-Dame des Ermites est restée majestueuse et sereine, et d'âge en âge a conquis plus de respects.

Sur les ruines du monastère d'Eberhard s'élève à présent un édifice bâti, dans le style florentin, au commencement du dix-huitième siècle, un édifice d'une grandeur solennelle. Au centre de cette vaste construction est l'église, et dans l'église la chapelle vénérée qui renferme la Vierge de saint Meinrad. De chaque côté s'étend un large corps de logis à deux étages, qui se rejoint à droite et à gauche à des ailes latérales. Là est la demeure de l'abbé qui a le rang de prélat. Là sont les appartements réservés aux étrangers de distinction ; là sont les chambres des religieux, et leur école et leur bibliothèque, car ils ne se contentent pas de prier, ces zélés bénédictins, et de prêcher et de catéchiser ; ils ont une école dans laquelle ils enseignent les langues anciennes et vivantes, les sciences et les belles-lettres. Ils sont au nombre de soixante et dix, et leur tâche est telle qu'à peine peuvent-ils y suffire. Une moitié d'entre eux est souvent, du matin au soir, occupée à entendre des confessions, et, pour remplir ce devoir sacerdotal, il faut que dans le couvent de Notre-Dame des Ermites on sache au moins toutes les langues de l'Europe, car il y vient des pénitents de toutes les nations.

Terme moyen, on compte chaque année à Einsiedlen cent cin-

quante mille pèlerins, riches et pauvres, jeunes et vieux, et les malades de corps, et, ce qui est souvent plus triste, les malades de cœur. O Vierge! dit un de nos vieux poëtes dans son naïf langage :

Vierge doce, déboinaire,
Toz avons de vos afaire.

Sur la route de Suisse, de France et d'Allemagne, que de fois j'ai rencontré des bandes d'hommes et de femmes, à pied, un petit sac sur l'épaule, cheminant en bon ordre! Ce sont les pèlerins, d'un même canton, d'une même province, qui vont ensemble fraternellement à Einsiedlen. Ils voyagent à petites journées, récitant leur chapelet ou chantant chemin faisant des hymnes religieuses. Leur itinéraire est ordinairement réglé de façon à ce qu'ils arrivent à Einsiedlen la veille d'un dimanche ou d'un jour de fête, et si c'est une grande fête, comme, par exemple, celle du 14 septembre, ils arrivent en si grand nombre que les auberges ne peuvent les contenir. Dans ce petit village d'Einsiedlen, il n'y a pourtant pas moins de quatre-vingts auberges; les unes tout aussi élégantes que les meilleurs hôtels de Genève, et d'autres où, pour quelques deniers, on peut avoir un lit et un souper.

Mais si le temps est beau, une quantité de pèlerins n'entrent pas même dans ces humbles maisons; ils passent leur journée à l'église, couchent la nuit sur le préau, se nourrissent avec les chétives provisions qu'ils ont apportées dans leur sacoche, et souvent s'imposent l'obligation du jeûne pendant le temps qu'ils restent à Einsiedlen. Il en est qui viennent ainsi remercier la Vierge de la grâce qu'elle leur a accordée, ou qui viennent implorer sa protection dans une occurrence difficile. Il en est qui viennent la prier de les assister à l'heure de leur mort; et il en est qui veulent lui confier leurs espérances de jeunesse, leurs promesses de mariage. Il en est enfin qui entreprennent ce pèlerinage, non pour eux-mêmes, mais pour des personnes infirmes qui ne peuvent se mou-

voir, et vont faire célébrer des messes et réciter des prières en leur nom dans le couvent d'Einsiedlen.

Et du matin au soir, les prêtres sont à l'autel ou au confessionnal, et les fidèles à genoux, et les cloches résonnent dans les airs avec le chant des cantiques, et lorsque les pèlerins ont achevé leurs actes de piété, ils se remettent gaiement en marche. Que de miracles alors parmi eux se sont accomplis, non point, peut-être, le miracle visible aux yeux de tous, palpable, et pour ainsi dire matériel, mais le mystérieux miracle des angoisses apaisées, des croyances raffermies, des âmes régénérées.

CHAPITRE ONZIÈME

Canton de Schwytz. — Le Hacken. — Goldau. — Le lac Lowertz. — La ville de Schwytz. — Le lac des Quatre-Cantons. — Les traditions. — Le Grütli. — La jeune fille. — La chapelle de Tell. — Fluelen. — La vallée d'Altdorf. — La tradition de l'arc et de la pomme. — La route du Saint-Gothard. — La Reuss. — Andermatte. — Hospenthal. — Hospice du Saint-Gothard. — Descente de la montagne. — Le Tessin. — Airolo. — Beauté du pays. — Bellinzona. — Le lac Majeur.

Einsiedlen est dans le canton de Schwytz, un petit canton catholique qui ne renferme pas plus de quarante-cinq mille habitants, mais qui a formé un des premiers faisceaux de la république helvétique, et qui s'est distingué à Sempach, à Naefels, à Saint-Jacques, à Grandson, à Morat, enfin dans la plupart des grandes batailles par lesquelles la Suisse conquit son indépendance.

D'Einsiedlen à Schwytz, la capitale de ce brave canton, le chemin est étroit, montueux, difficile, mais j'y retournerais encore volontiers, ne fût-ce que pour le plaisir de m'arrêter de nouveau sur la crête du Hacken. De là on voit se dérouler la charmante vallée qui touche au lac de Zug, au lac des Quatre-Cantons, et dans un de ses replis enferme comme une coquille de nacre le petit lac de Lowertz. En face est la haute cime du Righi; à gauche, les deux rocs nus qui s'élèvent au-dessus de Schwytz comme deux géants pétrifiés. On les appelle les Mythes. Est-ce un dernier indice de

quelque fait mythologique oublié, par lequel les anciens habitants auraient expliqué l'existence de ces colosses au front chauve?

Entre ces pyramides couronnées de rocs et les sommités arrondies du Righi, et la chaîne de collines, de montagnes qui s'y rejoignent, la vallée de Schwytz apparaît comme un petit monde fermé par plusieurs colonnes d'Hercule. Et quel aimable petit monde! quel calme dans ce bassin de verdure! quelle délicieuse variété de points de vue dans ces enclos d'arbres à fruits, dans ces villages groupés autour de leur église, dans ces rustiques maisons dispersées çà et là, au bord d'une eau limpide, au milieu d'un champ de maïs ou d'un épais gazon!

Cependant il y a eu là d'effroyables commotions, des heures de désastre dont le souvenir émeut encore tous les cœurs; il y a eu là, au commencement de ce siècle, une nuit de bouleversement qui fut, pour les habitants de ces vallons, comme la nuit éternelle du jugement dernier.

Le 2 septembre 1806, vers les cinq heures du soir, les gens de Goldau entendirent un épouvantable craquement, et en portant leurs regards vers le Rufiberg qui s'élève en face d'eux, ils virent ses rocs se mouvoir, ses sapins trembler et sa tête vaciller comme celle d'un homme ivre. Sans se rendre compte encore du péril qui les menace, ils sonnent le tocsin, ils appellent à eux leurs femmes, leurs enfants, ils se rassemblent comme des oiseaux craintifs à l'approche de l'orage; ils courent à l'église s'abriter sous l'aile de Dieu, et un instant après la catastrophe éclate. Une masse de rocs minés par l'infiltration des eaux, une masse de rocs de plus d'une lieue de longueur, se détache de ses racines et se précipite avec l'impétuosité de la foudre, au sein de la vallée, entraînant dans sa chute la forêt qui la recouvrait, comblant les ravins et les champs, écrasant sous ses avalanches de pierres, hommes et animaux, maisons et clochers, et laissant à la place d'un vallon fleuri, d'un village prospère, un horrible amas de rochers et de décombres, de cadavres en lambeaux et d'habitations pulvérisées.

Plus de cinq cents hommes périrent dans ce cataclysme, et ceux qui y échappèrent par un heureux hasard étaient complétement ruinés. L'écroulement de la montagne s'opéra avec une telle violence qu'en atteignant le lac de Lowertz, il en fit rejaillir les eaux jusque dans le lac de Zug.

A un demi-siècle de distance on ne peut sans une profonde émotion mesurer les ravages de cette nuit effroyable. Sur un espace de plusieurs lieues tout le terrain a été bouleversé, exhaussé, ou creusé. Sur le sol de Goldau, on ne voit que des rocs et des pierres énormes, et chacun de ces rocs cache le deuil d'une famille, et chacune de ces pierres est un tombeau. Cependant des bandes de gazon, des arbustes revêtent déjà ces sinistres débris; des plantations de pommes de terre fleurissent sur ceux que le temps a recouverts d'une terre végétale. Les fils des pauvres victimes de Lowertz, d'Arth, de Goldau, sont revenus dans le domaine de leurs pères comme des marins qui, après un ouragan, retournent sur le navire échoué à la côte pour y recueillir les débris de leur naufrage.

Sur les ruines de l'ancien Goldau s'élève aujourd'hui un nouveau village animé, enrichi par les voyageurs qui visitent les lacs des environs et montent au Righi. Près du tumulus sous lequel fut ensevelie la vieille église des aïeux avec sa corporation de fidèles qui y périt dans une dernière prière, on voit briller la flèche d'une église récemment bâtie, avec sa croix, éternel emblème d'espoir et de confiance. Et sur cette scène de dévastation une naissante et active communauté se reconstitue. Le sol ravagé par le Rufiberg est labouré partout où il peut l'être, et la population actuelle de Goldau fait servir à son labeur les rocs qui ont anéanti les biens, la vie de toute une génération. Sur un de ces rocs, un industrieux aubergiste a établi un belvédère d'où l'étranger peut contempler à loisir, dans son désolant aspect, cet Herculanum helvétique. A d'autres rocs s'adossent, comme à un ferme rempart, des maisons de paysans, et, de hardiesse en hardiesse, les laboureurs en sont

venus jusqu'à porter leurs habitations sur les flancs du terrible Rufiberg, comme pour braver sa sauvage fureur.

Dans le lac de Lowertz où cette montagne a jeté une partie de ses entrailles, est une petite île d'une grâce idéale, une corbeille de fleurs du milieu de laquelle surgissent le toit d'une rustique demeure et la façade grise d'une vieille tour. Vive végétation, paisible foyer de la famille, légende d'un château dont il ne reste que les remparts, tout est là réuni pour donner à l'âme l'idée d'une douce solitude, et à l'imagination un romanesque élan! C'est un pêcheur qui habite cette retraite que plus d'un poëte envierait pour en faire la tour d'ivoire de ses rêves. Il en sort le matin avec sa barque, il va jeter ses filets autour de son nid, tandis que sa femme teille le chanvre récolté dans son enclos. Et cette île apparaît comme un berceau de verdure, comme une gerbe abondante, en face de l'horrible montagne qui a failli l'écraser.

La nature, dans l'infinie puissance, dans l'infinie bonté de Dieu dont elle est l'image, répare elle-même les plaies qu'elle a faites par une de ses tempêtes. Les monuments que les peuples renversent dans leurs révolutions, que de temps ils emploient à les reconstruire, si jamais ils les reconstruisent! La nature, au contraire, répand partout les germes de sa séve féconde.

De son œuvre de destruction sort un principe de génération; de sa mort apparente jaillit l'arbre ou la plante. Elle jette au front des murailles en ruine sa couronne de lierre, ses réseaux de clématites, elle parsème de fleurs le tertre des sépulcres. Elle est dans l'éternelle action de sa force vitale, le symbole de l'éternelle vie de l'âme avivée par un souffle céleste qui ne peut s'éteindre.

A l'une des extrémités de la vallée de Goldau, à la dernière inclinaison d'une montagne, s'élèvent les blanches maisons de Schwytz, une honnête et modeste capitale comme il en existe peu dans le monde. On n'y voit ni habits brodés, ni bâtiments somptueux, ni arsenaux. Ses bourgeois sont de simples paysans, ses patriciens de bons propriétaires, qui ne dédaignent pas de cultiver

eux-mêmes leur patrimoine, et que l'on va prendre à la charrue, comme des Cincinnatus, pour rédiger un décret, pour gouverner la république en un moment de péril. A cinquante pas de distance de la place de la cathédrale, qui est la place du marché, on entre en pleine campagne. En un quart d'heure, on a fait le tour de la cité.

Écartée des grandes routes et du mouvement industriel de la Suisse, la candide ville de Schwytz repose encore au pied de ses Mythes, dans le calme innocent de sa vie primitive. Les dernières agitations de l'Europe l'ont surprise sans l'ébranler, les clameurs des partis révolutionnaires ne sont arrivées à elle que comme un écho mourant. Elle n'a qu'une imprimerie employée à la publication de ses actes officiels, un petit journal qui lui donne périodiquement une naïve chronique des événements du monde, une librairie qui ne renferme que des livres d'instruction et de piété. Par la faiblesse numérique de sa population, elle a pourtant été obligée de céder au mouvement démagogique de la confédération. Elle a vu sa corporation de jésuites expulsée par un arrêt du conseil helvétique, mais elle possède encore un couvent de capucins, un couvent de religieuses, et, à quelques lieues de distance, est l'abbaye d'Einsiedlen, dont elle raconte avec orgueil l'histoire miraculeuse. Fidèle au culte catholique de ses pères, elle se plaît à embellir ses églises, et bâtit sur ses sentiers des oratoires devant lesquels personne ne passe sans s'incliner pieusement.

Elle croit encore, l'heureuse ville, à l'efficacité de la prière, à la protection de ses reliques et de ses saints. Le dimanche, j'ai vu tous ses habitants s'agenouiller avec empressement dans les nefs trop étroites de ses chapelles, et les jours de la semaine, ils s'y rendent de bonne heure aux premiers sons de la cloche, puis s'en vont avec plus de courage labourer leur champ, ou cueillir, au péril de leur vie, l'herbe qui pousse entre les interstices des rochers au sommet des montagnes, car ils sont pauvres pour la plupart, ces braves habitants de Schwytz. Quelques arpents de terre

sont pour beaucoup d'entre eux une fortune; quelques vaches, un notable revenu; et quelques bottes de foin qu'ils vont faucher intrépidement au haut des Mythes, entrent dans leur grange comme une précieuse moisson.

Peu d'étrangers s'arrêtent ici; j'ai été pendant toute une semaine le seul hôte de la vaste maison de M. Heidinger, et j'y ai joui d'une douce vie de bien-être, de quiétude. Si quelque jour je puis encore m'enfuir en toute liberté du tourbillon de Paris, c'est là que je voudrais aller m'asseoir. Si je cherche à me faire l'idée d'une calme,honnête et attrayante république, c'est à Schwytz que je retournerai la chercher.

De là je redescends par une fraîche vallée vers le lac des Quatre-Cantons. Le bateau à vapeur de Lucerne traverse ce lac deux fois par jour, mais il ne s'arrête que quelques minutes à ses différentes stations et court au plus vite à son but. De l'hôtel de la ville de Brunnen, je le vois prendre à la hâte une douzaine de voyageurs, puis s'enfuir vers Fluelen comme un messager qui n'a point le temps de regarder le paysage, qui doit le plus tôt possible faire son trajet. C'est dommage de traverser si rapidement des lieux qu'on ne se lasserait pas de contempler. Une barque est là avec trois honnêtes rameurs qui m'offrent de me conduire en quelques heures au point que l'agile bateau a le malheur d'atteindre en vingt minutes. A côté de la fière vapeur, cette barque me semble une délicieuse invention, et les bons bateliers qui ne me demandent que six francs pour me transporter à Fluelen m'apparaissent comme des gens très-désintéressés. Peut-être qu'ils s'enorgueillissent de leur lac et se réjouissent de le montrer.

Avec les forêts de sapins qui l'entourent comme les replis d'un mystérieux rideau, les montagnes qui le serrent ainsi qu'une ciselure d'artiste serre le diamant qu'elle enchâsse, les collines qui çà et là descendent en pente douce jusqu'aux bords de ses flots, comme pour y mirer leur robe de fleurs, et les hautes cimes qui le gardent au loin avec leurs remparts de neige et leurs pics de

glace, ce lac est pour moi, dans son cadre restreint, l'un des tableaux les plus complets qu'il soit possible de voir en Suisse.

Et ce lac si riant à sa surface, si imposant par son enceinte, que de souvenirs s'éveillent à son aspect! Que de nobles traditions se sont d'âge en âge perpétuées sur ses bords! C'est de là qu'on a entendu résonner dans l'espace le premier cri de la liberté helvétique, non point un de ces cris désordonnés qui depuis ont si douloureusement agité les États et troublé les cœurs des nations, mais le mâle et fier accent d'un peuple que l'étranger outrage, que des maîtres cruels oppriment, et qui aspire à reprendre l'indépendance que la nature semble avoir voulu lui assurer elle-même par ses bastions de glace, par ses remparts de rochers.

Une nuit, à la clarté de la lune, ce lac a dans son onde reflété l'image de trois hommes au cœur résolu, qui se réunissaient dans leur majestueuse solitude, sous la voûte du ciel, pour jurer d'affranchir leur patrie d'un joug odieux. D'une de ses rives est partie la flèche de Tell, et ses échos se sont réveillés au son de la corne d'Uri, dont une tribu de pâtres fit un clairon victorieux.

A moitié chemin de Fluelen, nos bateliers nous arrêtent au pied d'un vert plateau sur lequel on monte par un sentier qui serpente entre des pommiers et des poiriers comme dans un champ de Normandie. C'est le Grütli. Là est un chalet habité par une famille de paysans, et, à quelque distance du chalet, une cabane en bois construite à la place même où, il y a cinq siècles, Walther, Furst, Werner Stauffacher et Arnold de Melchthal représentaient dans leur élan de patriotisme les trois cantons d'Uri, de Schwytz, d'Unterwalden.

A notre approche, une jeune fille aux blonds cheveux, aux yeux bleus comme l'eau du lac près duquel elle est née, au visage vermeil comme les fraises des bois, descend du chalet, accourt vers nous d'un pied léger, nous ouvre la porte de la cabane, et nous montrant trois sources réunies sous un même toit, nous offre avec une grâce pudique un verre pour y puiser. Ces trois sources

ont, dit-on, jailli de terre sous les pas des trois libérateurs de la Suisse.

Chaque sentiment profond idéalise la réalité; chaque religion a sa poésie, et l'amour sincère de la patrie est aussi une religion. Qu'un naturaliste vienne au Grütli, il se plaira peut-être à démontrer que ces sources proviennent tout naturellement de la fonte des glaciers et qu'elles ont dû de tout temps se réunir sur ce point par une même pente. Cruelle lucidité de la science! Qu'il est bon quelquefois d'ignorer! qu'il est doux de croire naïvement en ces temps d'enseignement universel, comme aux temps de candeur antique! Quelle explication géologique vaudrait la légende populaire de ces trois sources, et quelle analyse chimique le plaisir d'y boire sous les yeux d'une naïve enfant qui apparaît là comme une fée des montagnes, comme une chaste image de la primitive Helvétie!

Un peu plus loin est la pointe de roc sur laquelle Tell s'élança en rejetant dans les flots orageux la barque sur laquelle Gessler l'avait enchaîné. Là fut construite en 1388, une chapelle qui subsiste encore avec ses murailles peintes à fresque d'une façon très-ingénue. Cette chapelle n'a ni portes, ni fenêtres, elle s'ouvre dans toute son étendue à la face du lac, comme pour montrer au grand jour ses pieuses commémorations. Chaque année, le dimanche après l'Ascension, les habitants de Flueleu, d'Altdorf et des villages voisins se réunissent au pied de sa balustrade. Trop nombreux pour pouvoir entrer dans son étroit circuit, ils assistent, du milieu de leurs barques ornées de fleurs et de banderoles, à une messe solennelle; ils écoutent avec recueillement le prêtre qui, dans son sermon, célèbre des noms aimés. Gloire aux peuples qui, pendant des siècles, gardent ainsi le souvenir de leur œuvre nationale! Heureux ceux qui confient à Dieu leurs idées de liberté, et les ravivent par les instructions de la chaire, par les cérémonies de l'Église!

De tradition en tradition, nous allons ainsi à travers ce lac où

les plus doux points de vue s'allient à des sites d'une austère couleur et d'une majesté grandiose. Vers le soir, nous quittons à regret nos bateliers qui nous ont complaisamment arrêtés à chaque intéressante station, et qui paraissaient jouir de chacune de nos émotions. Au bord de la jetée de Fluelen s'élève un joli hôtel qui, par ses persiennes vertes, par ses fenêtres où éclatent les rayons du soleil couchant, semble nous inviter à entrer.

Devant cet hôtel circulent et bruissent une quantité de voitures de louage et de lourds chariots, de portefaix et de bateliers. D'énormes balles de marchandises sont étalées sur le quai; des eilwagen, attelés d'une demi-douzaine de chevaux, partent avec une légion de voyageurs; d'autres arrivent en même temps aux sons joyeux de la trompette du postillon. Fluelen est l'un des principaux points de jonction de la Suisse et de l'Italie; c'est par là qu'on s'en va au Saint-Gothard; c'est par là que la Lombardie expédie aux fabriques de Lucerne et de Zurich ses soies écrues ou ses cocons, et par là qu'on les lui renvoie en fins tissus.

Hier, à cette même place, on voyait passer d'augustes étrangers, le roi et la reine de Suède, qu'une poétique pensée avait de ville en ville conduits jusqu'ici; ils voyageaient sans faste, heureux des jours de loisir qu'ils enlevaient aux soins de la royauté, heureux d'avoir parcouru ces lieux si vantés et de n'y avoir pas perdu l'admiration de leur Dalécarlie, de leur Melar et de leur Trollhaetta. Notre maître d'hôtel, qui les avait reçus sans être prévenu de leur arrivée, ne se lassait pas de louer leur affabilité. Que je regrette de ne pas être débarqué ici un jour plus tôt! Il m'eût été doux de retrouver à cette longue distance de la Baltique ces princes dont le souvenir s'allie pour moi à celui d'un pays que je ne cesserai d'aimer.

Le lendemain, en une heure trop rapide, nous traversons la vallée d'Altdorf encadrée entre deux lignes de montagnes; on dirait une continuation du lac transformée en un bassin de verdure. Aux premiers rayons du soleil, son active population s'est éveillée

avec les oiseaux qui gazouillent dans les bois et les moucherons qui bourdonnent dans l'air; les portes et les fenêtres des chalets s'ouvrent à la lumière du matin comme à un hôte bienfaisant; les pâtres ramènent au pâturage la génisse folâtre et la vache au large poitrail qui porte à son cou une clochette sonore; les faucheurs envoient jusqu'à nous l'odeur aromatique des foins qu'ils retournent avec leurs fourches, tandis que dans les enclos, une troupe d'enfants joyeux abat, sous la direction d'une mère prudente, les fruits des arbres. Dans les champs, dans les forêts, dans l'azur du ciel, partout respire la gaieté. Si la gaieté des hommes quelquefois nous importune, et quelquefois nous froisse, celle de la nature exerce au contraire sur nous une salutaire influence; au moment où nous sommes le moins disposés à nous y associer, à notre insu et malgré nous peut-être, elle pénètre peu à peu dans nos sens et subjugue nos tristesses. La même brise tiède qui de son haleine essuie la rosée des rameaux et les larmes des yeux, dilate les fibres du cœur et en efface les douleurs ou les convertit en une placide mélancolie qui nous met en repos avec nous-mêmes et en paix avec les hommes. Un illustre écrivain italien, M. Cantù, a exprimé cette pensée en très-beaux vers ;

> Melancolia, col placido
> Spettacol di natura,
> Le piaghe mie, deh! cura,
> Rendi me stesso a me.
> Tornami in pace agli uomini,
> M'insegna obblio, perdon,
> Di, che follia non sono
> Amor, giustizia e fè.

Dans la petite ville d'Altdorf, capitale du canton d'Uri, nous devions retrouver sous une autre phase la tradition de Guillaume Tell. C'est là qu'il naquit, c'est là qu'il vécut longtemps de son honnête vie de laboureur et de chasseur, jusqu'au jour où les extravagances de Gessler éveillèrent en lui un sentiment de révolte.

Sur la place d'Altdorf on a érigé, en mémoire de lui, deux fontaines : l'une, à l'endroit où il se plaça avec son arbalète pour abattre la pomme posée sur la tête de son fils; l'autre, à l'endroit où se tenait debout avec confiance le courageux enfant. Si cette scène dramatique est la même que celle de Palnatoke racontée par Saxo le grammairien; si les Suisses l'ont empruntée aux Sagas du Nord pour l'incruster comme un émail dans leurs chroniques nationales, je me garderai bien de discuter ce fait; et si j'en venais à reconnaître cette interpolation, je me garderais bien de la signaler. Qui voudrait, pour une vanité d'érudition facile, enlever à tout un peuple une croyance poétique qui lui a été transmise par ses aïeux et dont il s'honore depuis des siècles?

Au delà d'Altdorf, on commence à entrer dans les régions alpestres; déjà elles s'annoncent par le fracas de deux rivières auxquelles la fonte des neiges donne souvent une force désastreuse. A gauche de la ville coule, sur son lit de rocs, le Schaechenbach; à droite, la Reuss. Jusqu'à Amsteg on ne monte cependant encore que par une pente légère vers le Saint-Gothard, et de chaque côté du chemin s'épanouissent toujours de frais vallons; plus loin, c'en est fait de ce doux aspect des prairies; nous sommes entre deux chaînes de montagnes qui, d'anneau en anneau, de gradin en gradin, s'élèvent au loin jusqu'à des sommités couvertes de neiges éternelles.

Il y a une trentaine d'années, on ne franchissait cet âpre défilé que par un sentier étroit, escarpé, tantôt coupé par les torrents, tantôt brisé par les avalanches. Cependant des milliers d'hommes, conduisant des milliers de bestiaux, le suivaient chaque année; mais après l'ouverture du passage du Splügen, en 1818, et du Bernardin, en 1819, les marchands de bétail et les voyageurs abandonnèrent cette voie souvent si difficile, et parfois si périlleuse. Pour ramener l'ancien mouvement commercial dans leurs domaines, les deux cantons d'Uri et du Tessin résolurent de construire aussi une nouvelle route, et ils l'ont construite en un

espace de dix années, avec une remarquable habileté. Large de dix-huit à vingt pieds, sa pente n'est pas de plus de dix pour cent sur les points les plus escarpés; les plus lourds chariots la parcourent aisément, les *vetturini* la gravissent en partie au trot. Elle a coûté des sommes énormes, et cependant les voyageurs n'y sont soumis à aucun péage. Un tel travail ferait honneur à un royaume, et il est dû tout entier à deux petits cantons; c'est un remarquable exemple de ce qu'un pays peut accomplir avec une intelligente pensée et un sage emploi de ses ressources.

Pour monter par la pente la plus douce jusqu'à une hauteur de six mille deux cents pieds le long de ces Thermopyles, qui ne sont séparées l'une de l'autre que par un étroit espace, par le lit de la Reuss, il a fallu tantôt tailler la route dans le roc vif en l'appuyant sur une terrasse, tantôt la reporter par un pont sur l'autre rive. On s'en va ainsi de crête en crête, serpentant, tournoyant à travers un dédale de rochers et de précipices. Souvent on s'éloigne de la Reuss, on croit l'avoir quittée, puis tout à coup la voilà qui de nouveau résonne dans le gouffre qu'elle s'est creusé, qui reparaît à vos regards avec ses flots écumants. On dirait d'une de ces pensées tenaces auxquelles on cherche à échapper, et qui reviennent impétueusement nous saisir au moment où nous croyons en être affranchis.

A mesure qu'on avance dans cette sauvage région, la végétation s'affaiblit. Aux beaux bois de sapins qui couronnent encore les environs d'Amsteg succèdent de faibles arbustes qu'un coup de vent emporte, qu'un torrent passager déracine; à ces arbustes de chétives broussailles; à ces broussailles quelques touffes d'herbe qui se cramponnent aux rocs comme les pariétaires aux murailles en ruine. C'est le même décroissement que j'observais jadis dans les contrées boréales. La différence est que là je le voyais au niveau de la mer, et qu'ici il ne se manifeste que peu à peu, à quatre ou cinq mille pieds de hauteur. Jusque sur ces cimes arides, dépourvues de tout arbre, on distingue encore des vaches

qu'un pâtre aventureux conduit d'escarpement en escarpement pour les nourrir quelques jours des brins d'herbe qu'elles trouveront çà et là. Jusque-là, on voit encore de pauvres femmes moins heureuses que la pauvre Ruth, qui glanait dans le champ fécond d'un maître libéral. Celles-ci vont, au péril de leurs jours, glaner dans le désert, au penchant des précipices, la touffe d'herbe qu'elles réuniront dans un filet, qu'elles emporteront dans leur cabane pour alimenter leur chèvre ou leur génisse pendant le long hiver. Mais bientôt on ne voit plus ni herbe, ni troupeau, ni pâtres errants. On ne voit plus que des blocs de pierre gigantesques, brisés par le froid des hivers, minés par l'infiltration des neiges et de la pluie, emportés loin de leur base par un torrent ou par une tempête; plus haut, d'autres blocs déjà crevassés qui, par leurs fissures béantes, menacent d'un danger mortel le voyageur; plus haut encore, les plateaux couverts de neiges perpétuelles, les pics aigus noyés dans des nuages sombres, et au bas de la route l'abîme où l'on ne peut plonger ses regards sans s'exposer à un vertige, l'abîme où se précipitent en mugissant comme le tonnerre les flots orageux de la Reuss. A l'endroit que l'on appelle le Saut-du-Prêtre, ils tombent dans un gouffre noir dont on ne peut mesurer la profondeur. Sous le pont qui porte le nom sinistre de pont du Diable, ils bondissent comme un coursier fougueux sous le joug qui le révolte. Partout, de tout côté, les vestiges des ouragans, le désastre des avalanches, l'image du bouleversement et de la dévastation; de loin en loin seulement, quelques lambeaux de verdure, quelques mousses, comme pour attester l'infinie vitalité de la nature au sein de la plus triste aridité.

On arrive enfin à un plateau qui repose les yeux des terribles tableaux qu'on n'a pu contempler sans une sorte de saisissement. On respire à l'aspect de ce vaste espace; il semble que du désert on entre dans l'oasis. Dans cette oasis apparaissent aux regards étonnés deux villages : Andermatt et Hospenthal. Mais il n'y a là ni arbres ni arbustes, nul essai de culture, nul espoir de récolte.

Les habitants de ces villages n'ont d'autre produit agricole que celui de leurs prairies, qui, bon an mal an, leur donne un aliment pour leurs bestiaux. Ils suppléent à la stérilité de leur sol par leur industrie. Les uns se font une boutique de fragments de cristal et de minéraux qu'ils ont recueillis dans les flancs des rocs; d'autres sont aubergistes, loueurs de chevaux, charretiers, postillons. La nécessité les porte à toutes sortes de métiers, et la foule de voyageurs qui sans cesse traversent le Saint-Gothard livre à ces métiers arides quelques deniers, comme le mouton laisse sa laine à l'épine des buissons.

Quand le soir j'ai été errer autour d'Hospenthal, au milieu de ses terrains marécageux et de ses enclos qui ne se revêtent que d'un maigre gazon, il m'a semblé revoir les pâles champs de verdure de la froide Islande, et j'ai passé là près de plusieurs maisons si noires, si délabrées, si misérables, qu'on ne trouverait rien de plus misérable dans les hameaux ravagés par la lave de l'Hécla.

De ce triste village, où l'on entend cependant piaffer à tout instant des chevaux de poste, où s'arrêtent les voitures les plus élégantes et les Anglais les plus inquiets de leur comfort, on monte lentement pendant trois heures avant d'atteindre la cime du défilé. Là se déroule entre les sombres flaques d'eau un autre plateau plus aride encore que celui d'Andermatt. Là, les deux cantons auxquels on doit cette belle route ont couronné leur travail par une œuvre charitable. A cette sommité du chemin, à cette ligne intermédiaire entre les deux versants de la montagne, ils ont fondé un hospice pour les voyageurs malades; ils ont construit, meublé une vaste maison où sont hébergés à peu de frais les voyageurs qui ne sont pas assez riches pour affronter les spéculations du très-rapace et très-désagréable régent de l'auberge du Lion, à Hospenthal.

Si surprenant que soit le passage du Saint-Gothard du côté du canton d'Uri, il l'est plus encore du côté du Tessin. Plus boule-

versées sont les entrailles du sol, plus sauvage son aspect, plus étrange la route. Ici, elle ne se déroule point, comme sur l'autre versant, en longs circuits; elle descend du haut de la montagne comme une tresse cent fois repliée sur elle-même; elle tombe de terrasse en terrasse comme un sentier de fantaisie dont on aurait multiplié à plaisir les sinuosités. Je n'ose dire que ce soit une faute des ingénieurs du Tessin, car je ne suis point en état de juger un tel travail. Il me semble pourtant qu'on aurait pu rendre ce chemin plus aisé à parcourir en prolongeant ses courbures, au lieu de les briser en tant de rapides contours. Quoi qu'il en soit, ceux qui ont fait le plan de cette singulière route ont au moins pris les plus grandes précautions pour la rendre aussi sûre que possible. Partout elle est appuyée sur de fortes maçonneries, partout garnie de balustrades. Le voyageur qui, pour la première fois, la voit serpenter à ses pieds ne peut sans une sorte d'effroi en mesurer de l'œil la profondeur. Notre vetturino s'est contenté d'enrayer sa voiture, et a mis ses chevaux au grand trot. La diligence trotte de même avec ses quatre chevaux. Mais j'imagine qu'en hiver peu de passants s'aventureront là sans recommander, avec une juste appréhension, leur âme à Dieu.

Ici, comme sur le versant d'Uri, on entend dans le silence du désert mugir les torrents et gronder les cascades. On retrouve pour compagnon de voyage un fleuve impétueux comme la Reuss, c'est le Tessin.

La Reuss et le Tessin sortent d'une des cimes du Saint-Gothard, à peu près sur le même point; mais, comme deux enfants d'un même foyer que des destinées contraires emportent loin du sol natal, ces deux fleuves suivent une marche diamétralement opposée. L'un s'en va au nord, l'autre au sud. La Reuss court se jeter dans le lac de Lucerne, et le Tessin dans le lac Majeur. Entre les lieux que ces deux fleuves traversent, quelle différence! Entre la crête de roc d'où le Tessin jaillit et la vallée qu'il arrose, quel contraste!

un Triton, près d'un catalpa aux larges rameaux se dessine une maigre Nymphe en marbre noircie par le temps. Les terrasses étagées l'une sur l'autre pourraient être couvertes de fleurs et disposées de telle sorte qu'elles n'offrissent de tous côtés qu'une pyramide de verdure. Mais les déités de la Grèce ou de Rome devaient y avoir leur place, et une des faces quadrangulaires de ces terrasses leur a été tout entière pieusement consacrée. Jugez du plaisir que l'on éprouve lorsqu'en venant du château, soudain, au lieu de l'aspect du lac et de l'immense horizon que l'on devrait voir devant soi, on se trouve arrêté par une muraille où se dressent sur des pilastres, où reposent dans des conques, je ne sais combien de Cupidons, de Muses, de Naïades et d'autres dieux ou demi-dieux aussi mal sculptés l'un que l'autre! Cette même muraille, décorée sur ses flancs de tant de choses, est en outre ornée à son sommet d'un Pégase dont les ailes ouvertes semblent attendre, pour l'emporter sur les cimes du Parnasse, l'ingénieux créateur de cet Olympe en pierre.

Le château est bâti dans de grandes proportions : escalier royal, profond vestibule, hautes et larges salles, parquets de marbre, riches plafonds. Là reparaît le même esprit guindé, fardé, dont on a vu les traces dans le jardin. Les portes et les fenêtres sont surchargées d'une profusion d'ornements.

Ce ne sont que festons, ce ne sont qu'astragales.

Les murs sont cachés sous des masses de stuc doré; les plafonds vous menacent d'une avalanche de fleurons et de guirlandes. Une de ces salles mérite une mention particulière. Elle a été occupée en une marche glorieuse par Napoléon. Une autre mériterait qu'on s'y arrêtât plusieurs heures : elle est, sur toutes ses faces, couverte de tableaux. Mais le concierge de cet édifice, qui doit se faire un très-joli revenu en le montrant aux étrangers, est toujours fort pressé d'accomplir sa tâche, et pour gagner au plus vite son florin, il accélère leurs pas et se hâte de les conduire au rez-de-

chaussée. Là, enfin, il les tient en arrêt, et, jetant sur eux un regard pénétrant, comme pour étudier la portée de leur intelligence, il semble leur dire : « Voilà la merveille des merveilles ! » Cette merveille, c'est une longue suite de grottes, de voûtes tout entières faites en cailloutage. J'imagine qu'on a voulu, par ce chef-d'œuvre de patience, offrir aux yeux du vulgaire une image de la demeure des divinités aquatiques, telle qu'on peut se la figurer d'après les peintures d'Homère et de Virgile. Si Neptune et si les Néréides se plaisent dans cette habitation construite au bord de l'eau, je n'ose ni le nier ni l'affirmer, n'ayant pas eu la moindre occasion d'étudier les mœurs de ces dieux. Quant à moi, simple mortel, j'avoue que, dans cet étrange et pompeux château, j'ai éprouvé je ne sais quel indéfinissable malaise, et qu'à l'idée d'en être propriétaire, je préférerais avec joie l'espoir de posséder un des chalets qui me souriaient naguère par leurs vertes persiennes sur les coteaux de la Suisse.

Que d'argent, cependant, il a fallu pour vivifier ce roc aride et en faire l'Isola Bella ! Que d'argent pour y transporter cette terre, élément premier de végétation, ces plantes, ces arbres de toutes les contrées, ces marbres des terrasses, ces colonnades du château ! Quel labeur et quel luxe ! N'est-ce pas, dans des proportions plus exiguës et dans une position exceptionnelle, un tour de force non moins étonnant que le Sans-Souci de Frédéric et le Versailles de Louis XIV?

Mais les fenêtres de Sans-Souci s'ouvrent de tous côtés sur une ville prospère ou sur une large campagne; celles de Versailles, sur des perspectives superbes; et à ce palais du lac Majeur sont accolées des cabanes si délabrées qu'on ne peut les voir sans un profond sentiment de pitié. Là pendent les haillons de l'indigence; là grouillent des enfants pâles et chétifs dans la saleté de la misère. Ah ! le malheureux spectacle et la triste émotion qui vous saisit le cœur, à la vue de ces pauvres habitations dans les œuvres d'art de l'Isola Bella !

CHAPITRE DOUZIÈME

Constance. — Le concile. — La salle du Jugement. — La cathédrale. — Le lac. — Friederikshafen. — Le bateau à vapeur. — Rohrschach. — Saint-Gall. — Les deux missionnaires. — Fondation de la ville. — Les broderies. — Les pauvres ouvriers. — Heiden. — Le Rheinthal. — Trogen. — Pirminius. — Les bains de Pfaeffers. — Ragatz. — Panorama de la vallée. — Le Falknis. — La Tamina. — Wallenstadt. — Zurich. — Le canton. — La ville. — La Waide. — La ballade d'Uhland. — Le Munster.

Au retour d'un voyage en Allemagne je suis rentré en Suisse par Constance, cette vieille cité romaine qui n'est plus aujourd'hui qu'une ville secondaire du pays de Bade.

Il fut un temps où elle avait un grand renom. Au sixième siècle, Lothaire Ier y établit un évêché. Henri III, Frédéric Barberousse, Maximilien Ier, y convoquèrent la diète impériale. Dans la lutte qui s'éleva entre Frédéric II et Othon IV, pour la couronne impériale, Constance fut choisie pour arbitre entre ces deux rivaux. Enfin c'est dans cette même ville que se réunit le fameux concile quijugea Jean Huss.

Alors, les maisons de Constance n'étaient pas assez hautes, ni son enceinte assez vaste pour contenir tant de grands dignitaires, tant de gens d'Église et d'épée. Il fallut à travers champs tracer en toute hâte de nouvelles habitations. Puis un beau jour le concile se dispersa, emmenant avec lui valets et équipages. Chacun s'en retourna dans son duché ou dans son diocèse, et la pauvre

ville resta tristement livrée à elle-même, avec ses longues rues et ses édifices déserts.

Dès la première année du concile, en 1414, on comptait dans cette cité, dit une vieille chronique, trente cardinaux, trois patriarches, vingt archevêques, cent-vingt évêques, cent abbés de monastères, cent cinquante prieurs ou supérieurs de différents ordres, deux cents docteurs en théologie, en tout vingt-trois mille prêtres réguliers ou séculiers, quatre électeurs, dix-neuf ducs, quatre-vingt-trois comtes, deux mille gentilshommes, une quantité innombrable de valets, d'écuyers, puis des milliers de marchands, de jongleurs, de comédiens.

Le pape arriva peu de temps après les prélats, puis l'empereur Sigismond. Plus de cent vingt mille étrangers se trouvèrent alors rassemblés à Constance. Chaque seigneur voulait se montrer là avec un imposant état de maison. Bientôt il y eut disette de fourrage, et le concile rendit un arrêt qui n'accordait au pape et aux princes régnants que la liberté d'avoir vingt chevaux, aux cardinaux dix, aux évêques trois.

Maintenant, dans ce large circuit de la ville, on ne compte pas plus de sept mille âmes, et de tant de prélats qui ont monté processionnellement les marches de sa cathédrale, Constance n'a pu en garder un seul. L'évèque du diocèse demeure à Fribourg.

Les habitants de cette noble cité ne négligent cependant rien pour maintenir et raviver, autant que faire se peut, les souvenirs de leur grande époque.

Au bord du lac s'élève un lourd et vaste édifice sans autre ornement que quelques sculptures à l'entrée et des pignons dentelés à son faîte. C'est là que le concile se réunit. C'est là que Jean Huss comparut en face des docteurs, des prélats, dans une longue salle soutenue par des colonnes en bois. On a voulu établir un musée historique dans cette salle, qui, par sa structure, ressemble à un vrai hangar. On y a recueilli tout ce qu'il a été possible de trouver dans la ville et aux environs, de vieux meubles et de vieilles

sculptures, tout, jusqu'à des tapisseries du dix-huitième siècle représentant de folâtres bergeries et l'aventureux Don Quichotte et la joyeuse mine rebondie de Sancho Pança. En face de ces tentures qui font un singulier effet est le fauteuil de Sigismond, à côté du fauteuil du pape Jean XXIII, et entre ces deux siéges de la souveraineté temporelle et spirituelle on voit trois figures de grandeur naturelle représentant, avec le costume du temps, Jérôme de Prague, Jean Huss et le père Célestin. L'artiste a donné à Jérôme et à Jean Huss l'attitude de deux hommes atterrés, et le père Célestin est là qui leur lance un dernier argument. Les malheureux semblent n'avoir plus rien à répondre.

On paye un franc par personne pour contempler cette curiosité. Mais on a de plus la satisfaction de regarder un étalage d'antiquités, de faux camées, de ciselures en or et en ivoire qui se vendent, dit le cicerone, au plus juste prix, mais que personne n'achète

Mieux vaut aller voir la cathédrale avec ses superbes portes en chêne sculpté, sa tribune, ses stalles ornées de figurines charmantes et son dôme imposant, d'où l'on plane sur une immense contrée; d'un côté, la riche et féconde vallée couverte de fleurs et de fruits, de vignes et de champs de blé, et traversée par le Rhin; de l'autre, le lac bordé à gauche par une verte colline, à droite, par les fraîches prairies du canton de Thurgovie, les montagnes de Saint-Gall et d'Appenzell, les glaciers du Tyrol, magnifique tableau que nulle révolution ne peut enlever à Constance, et qui devrait attirer dans cette ville les artistes et les voyageurs désireux de voir une riante et splendide nature.

Le lac de Constance, que les Allemands appellent Bodensee, ou Mer de Souabe, est élevé à mille deux cent vingt-cinq pieds au-dessus du niveau de la mer. Sa longueur est de seize lieues, sa largeur de trois à cinq lieues. En certains endroits, il a près de mille pieds de profondeur. Il est encadré entre les frontières d'un duché, de deux royaumes, d'un empire et des cantons d'une république. Dans son étroite bordure de quelque vingtaine de lieues

il présente ainsi l'assemblage des traditions les plus anciennes et des formes de gouvernement dont on nous a fait, il y a quelques années, un idéal. Là est une des limites de la fière monarchie d'Autriche, qui lance son aigle à deux têtes sur les hordes modernes de la démocratie, comme au temps de Sobieski sur les hordes musulmanes ; là est la limite de la religieuse Bavière, du pays de Wurtemberg, érigé en royaume par Napoléon, de la riante contrée de Bade, cette idylle vivante de Hebel, et de la terre helvétique. Sur les eaux de ce lac circulent d'industrieux bateaux à vapeur ; sur une de ses rives résonne déjà la locomotive du chemin de fer ; sur les collines, sur les montagnes qui l'entourent, s'élèvent les manoirs gothiques, les tours démantelées des vieux barons, les chapelles en ruines des religieux du moyen âge, à côté de l'active fabrique et de l'atelier bruyant. Au milieu de ce mouvement de plusieurs races distinctes, des œuvres du passé, des créations récentes, ce lac se déroule dans sa sereine, immuable beauté comme un lambeau du firmament tombé dans les sentiers poudreux de la terre ; et, sur les rives de ce lac, il est des lieux charmants, des villages pareils à des vignettes brodées avec une délicate fantaisie autour d'un voile de dentelle.

Il en est un, entre autres, Friedrikshafen ; je n'ai pas la prétention de le dépeindre. Je veux seulement dire l'impression que j'en ai gardée. Qu'on se figure une large bande de terre, coupée en enclos, arrondie en arc, tournant comme une couronne de fleurs autour du lac limpide ; derrière cette plage, revêtue d'une éblouissante verdure, ombragée par des arbres fruitiers, parsemée de kiosques et de pavillons, s'étend un cordeau de blanches maisons aux contrevents verts, comme celles que Rousseau se figurait dans un de ses rares moments de rêverie heureuse. C'est la ville. A l'une de ses extrémités une antique église ; à l'autre un délicieux petit château surmonté de deux tours pareilles à deux de ces minarets d'Orient, du haut desquels le muezzin, cloche vivante, invite les fidèles à la prière ; en face, le large espace du

lac, tantôt semblable à une énorme coquille de nacre, tantôt nuancé par les nuages qui y jettent, comme des écharpes flottantes, une ombre mobile; plus loin, les hautes montagnes de Saint-Gall, d'Appenzell, dominées par la cime gigantesque du Saintis.

Sans cesse autour du petit port, creusé là par les ordres de Frédéric Ier pour favoriser le commerce de la Souabe avec le Tyrol et l'Italie, on voit s'élever de nouvelles habitations. Rentiers et négociants, bourgeois et laboureurs, quiconque vient s'établir là cherche, avec une sorte d'instinct poétique, un site attrayant, un point de vue dégagé, et chacun veut avoir à côté de sa demeure un enclos, un jardin qui réjouisse ses regards. Les plus fortunés sont ceux dont le jardin descend en pente inclinée du seuil de leur porte jusqu'aux flots du lac. Chaque jour le chemin de fer de Stuttgardt, les bateaux à vapeur de Lindau, de Constance, de Bregentz, de Rorschach, amènent là une quantité de voyageurs, et à chaque convoi j'ai vu, par les beaux jours d'été, ces voyageurs se hâter de déposer leur malle à l'hôtel, et de courir, qui deçà, qui delà, à travers les sentiers bordés d'aubépines. S'il en vient qui ont dans cette ville une affaire à traiter, c'est ce dont je ne puis douter. En tous cas, leur première affaire est de porter de côté et d'autre leurs regards et leur pensée. On dirait des légions de pèlerins conduits par une sorte de religion panthéistique sur ce petit coin de terre où l'air est imprégné de tant de parfums, où tant de fraîches images sourient aux yeux. Heureux celui qui, apportant là un tendre sentiment d'affection, s'assoit le soir au bord du lac et y sent son cœur bercé dans ses rêves, au bruissement mélancolique des flots, à la lueur des étoiles!

Mais l'heure sonne, l'heure fixée d'avance dans un programme de voyage, qui ne peut avoir, après tout, qu'une élasticité restreinte. Les éléments ne se plieraient point à mes fantaisies; le mois d'août court follement au-devant du mois de septembre; les montagnes que je désire gravir, après plusieurs détours et plu-

sieurs haltes, n'écarteront pas la neige de leurs chemins en attendant qu'il me plaise de les traverser.

En face de notre excellent hôtel, un bateau à vapeur appelle les passagers tardifs par les sons précipités de sa cloche, par les palpitations de sa machine, semblables à celles d'un impatient coursier. Ce bateau est, de l'avant à l'arrière, couvert de gens de toute sorte : graves conseillers des États d'Allemagne, en cravate blanche, en frac noir, portant dans la hauteur de leur attitude le signe de leur dignité; étudiants insoucieux des honneurs des cours, jouissant gaiement de leur printemps, fumant leur pipe comme des Turcs, et ne la quittant que pour fredonner une note de Beethoven ou de Mozart; nobles et majestueuses douairières, magnifiquement ensevelies sous des flots de gaze et de dentelle; blondes et fraîches Fraülein, penchant la tête d'un air à la fois complaisant et timide vers d'élégants officiers qui, n'ayant pour le moment point d'émeute à combattre, point de forteresses à conquérir, entreprennent bravement, comme on eût dit au temps de mademoiselle de Scudéri, le siége de ces jeunes cœurs.

De l'autre côté de la cheminée, aux secondes places, autre spectacle. Une foule de paysans, d'ouvriers, en grosses vestes, en gros bonnets, à la figure morne, à l'œil terne. Pauvres gens! Il ne leur a pas été donné, par l'élan de l'éducation, d'élever leur esprit au-dessus des simples préoccupations de leur existence matérielle. Faut-il les en plaindre? Hélas! Quel difficile problème! Qui de nous peut dire que la culture de l'esprit soit un réel élément de bonheur, si le bonheur est dans le repos de l'âme? Qui de nous, en se laissant aller à l'entraînement de sa pensée, n'a senti cette même puissante pensée entrer dans son cœur comme la griffe d'un vautour, et ne lui a donné, après une heure d'enivrement, le nom que Byron lui donnait dans un sombre désespoir : *The demon thought?* Tandis que ces humbles passagers de l'avant du bateau s'en vont paisiblement rejoindre leur obscur foyer, en comptant seulement, kreutzer par kreutzer, ce qu'ils ont dépensé en

route et ce qu'ils rapportent au logis, combien de brillants passagers, assis aux premières places, entourés de soins obséquieux, semant d'une main facile les ducats sur leur chemin, portent sous leur habit bariolé de rubans, ou sous leur mantelet de satin, le ver rongeur de l'ambition trompée, de l'orgueil froissé, de l'amour incompris? Dieu! Dieu! que vos œuvres sont grandes à côté de nos petitesses, et qu'il est doux, en parcourant le lac de Constance, d'élever ses yeux vers vous, du milieu de ces inextricables misères de l'humanité!

Le bateau nous conduit à Rorschach, sur la rive du canton de Saint-Gall. Rorschach n'est pas une ville, c'est une grande rue, où sans cesse arrivent une foule de passagers et un amas de marchandises par les bateaux à vapeur du lac de Constance, par les diligences du Tyrol et de plusieurs cantons helvétiques. C'est une espèce de caravansérai où l'on ne campe pas, où l'on ne fait qu'une halte entre plusieurs régions qui se touchent sur la carte géographique, et qui sont fort différentes l'une de l'autre par leurs mœurs et leur dialecte.

Nous avons fait ici comme tout le monde : nous avons traversé cette espèce de Bosphore aux arbres verts, aux murailles blanches, qui s'étend comme une rivière d'auberges et de petites boutiques entre la Germanie et la république helvétique. Nous montons d'ici vers Saint-Gall par une route dont les longs circuits adoucissent à peine l'escarpement, mais qui est semée de tant de jolies maisons, de tant de jardins arrosés par tant de vives fontaines, qu'on ne peut se plaindre de sa longueur. C'est le soir; l'air est frais, le ciel pur. Les deux chevaux qui traînent notre carriole de louage cheminent lentement à côté du conducteur, qui chemine comme eux sans les toucher de son fouet, de peur de leur causer une trop vive impression. Mais à chaque instant nous voyons s'entr'ouvrir à nos yeux toute une page d'une poésie champêtre, une véritable églogue, dont les églogues antiques ne peuvent donner une idée, et près desquelles nos galantes bergeries du dix-

septième siècle apparaîtraient comme d'étranges fantaisies. Ce qui est réellement vrai est vrai dans tous les temps et dans tous les lieux. A voir les faneurs de Saint-Gall ramenant leurs lourds chariots chargés de foin odorant, nous nous rappelons les tableaux de Virgile et d'Homère; à voir les jeunes filles au corsage étroit, aux cheveux flottants, allant d'un pied léger puiser de l'eau à la fontaine, nous nous rappelons la Dorothée de Gœthe. Leur Hermann est peut-être timide et rêveur près de là; leur Hermann, dont la blonde figure doit se refléter dans le cristal de la source, à côté de la figure aimée; douce image de l'alliance de deux êtres, de l'absorption de deux existences dans le céleste azur d'un sentiment profond.

Au commencement de la nuit, à la lueur de la lune, qui projette de fantastiques rayons sur la cime des montagnes, l'herbe des vallées et les façades des chalets, nous arrivons à Saint-Gall, une des vieilles cités de cette contrée, qui n'a point reçu des Romains son premier élément de civilisation.

En l'an 609, un des prêtres chrétiens des rives du lac de Constance vit entrer un jour dans sa demeure deux missionnaires irlandais, conduisant à leur suite douze prédicateurs, comme les douze disciples du Christ. Ces deux religieux, qu'un zèle ardent amenait de si loin dans une région sauvage, c'étaient saint Gall et saint Colomban, deux de ces intrépides pionniers du christianisme, au temps où l'on ne pensait pas encore aux pionniers du défrichement commercial de l'Amérique, deux de ces purs rayons de l'Évangile, qui s'avançaient, comme les colonnes de feu des Israélites, dans le désert des forêts et les ténèbres de la barbarie.

Saint Gall, trouvant le lac de Constance trop riant et sa tâche trop facile sur ces rives fécondes, s'en alla, à travers les rocs et les bois, chercher une demeure plus austère, et se fit une hutte, et planta sur un terrain inculte la croix de son Dieu, comme plus tard de hardis aventuriers ont été planter sur les plages du nouveau monde l'étendard des rois européens. A sa voix, comme aux

sons d'une musique céleste, s'attendrit le cœur des barbares, ces barbares dont Rokken nous a dépeint en un seul vers la rude situation :

Dura viris, et dura fide, durissima gleba.

A l'exemple de sa vie modeste, charitable, laborieuse, ils assouplirent leur vie. Autour de sa cellule les néophytes vinrent se ranger comme des écoliers autour de leur maître. Les bois obscurs furent abattus, les champs furent défrichés, et une industrieuse communauté de laboureurs, d'artisans, s'éleva peu à peu de chaque côté de l'église, qui était son guide et son mobile, son conseil en ce monde, son étoile vers l'autre. O noble, sainte légende du catholicisme! à ta source remonte, comme le cours de plusieurs fleuves puissants à un pur filet d'eau, l'histoire d'une quantité de peuples qui, dans leur grandeur actuelle, te méconnaissent ou t'outragent. Un pauvre prêtre d'Irlande a fondé la ville de Saint-Gall; ses successeurs ont eu là un cloître qu'ils illustrèrent par leurs études. Au moyen âge, l'abbaye de Saint-Gall fut une des Sorbonnes de l'Europe. Elle réunissait dans son enceinte des hommes d'un rare savoir; elle répandait autour d'elle le goût des lettres; elle recueillait des livres et des manuscrits précieux, que les démocrates actuels du canton énumèrent aujourd'hui avec orgueil, comme s'ils avaient pris eux-mêmes la peine de les chercher et employé leurs revenus à les acheter. Au seizième siècle, les fanatiques disciples de Luther entraient avec fureur dans l'église vénérée de leurs pères, dévastaient ses chapelles, brisaient ses images, et jetaient sur un bûcher les reliques de Saint-Gall, bienfaiteur de leurs aïeux, fondateur de leur cité.

Ces braves protestants, qui s'acharnaient si pieusement à la démolition d'un autel, à la profanation d'une châsse, ont pourtant conservé le nom que le missionnaire d'Irlande avait donné à leur ville, à leur canton, et, par l'extension de leur industrie, ils ont porté sur une estampille commerciale ce nom évangé-

lique dans des régions auxquelles l'humble religieux n'avait jamais songé.

Saint-Gall, chef-lieu d'un des plus vastes cantons de la confédération helvétique, est une ville de douze mille âmes, assez mal construite, composée d'une agglomération de maisons, qui se serrent l'une contre l'autre, en groupes irréguliers, dans une vieille enceinte, et de deux capricieux faubourgs qui, avec leurs façades blanches, semblent, comme deux ruisseaux d'argent, tomber des remparts gothiques dans le bassin des montagnes. Sur ce plateau, élevé à deux mille pieds au-dessus du niveau de la mer, il n'y a pas de ressources agricoles; mais les habitants de cette pente des Alpes ont suppléé par leur adresse à l'aridité de leur sol. Il existe en Suisse deux phénomènes industriels très-curieux à observer : l'un est celui du magnifique village de la Chaux-de-Fonds, qui, à la cime d'un froid et stérile plateau, s'est élevé, avec ses hautes maisons, sur des rouages de montres; l'autre est celui de la cité de Saint-Gall, étagé sur de plus légers matériaux, sur des tissus diaphanes. Dans l'active manipulation des œuvres de toutes sortes qui, par l'élan de l'industrie, tourbillonnent dans le monde, cette ville s'est fait une œuvre particulière, et en a jusqu'à présent conservé presque exclusivement le privilége. Elle tisse une quantité d'étoffes de coton, et brode la mousseline, la batiste, avec une merveilleuse habileté. Autour d'elle, et à une longue distance de ses comptoirs, jusque dans le Rheinthal, jusqu'en Souabe et en Bavière, dans les villages de plusieurs districts, dans les chalets isolés, elle a créé comme une fourmillière d'habiles ouvriers qui, sous sa direction, exécutent de charmants ouvrages. Nous avons vu dans un magasin de Saint-Gall une étonnante variété de ces charmantes arabesques, de ces toiles d'Arachné; entre autres un mouchoir parsemé dans toute son étendue de fleurs et de guirlandes, orné à ses quatre coins de vignettes faites à l'aiguille avec une grâce et une délicatesse qui honoreraient le crayon d'un professeur de dessin. Ce mouchoir, auquel plusieurs personnes ont

employé neuf mois de travail, et qui coûtera un millier de francs, est destiné à la corbeille de noces d'une jeune fille de New-York, peut-être la fille d'un de ces intelligents spéculateurs américains qui ont eu la chance de faire coup sur coup trois heureuses faillites.

Saint-Gall a des agents et des comptoirs au delà de toutes les mers, et façonne des broderies pour toutes les contrées du globe; broderies à bas prix pour les modestes populations de la Suède et de la Norvége; broderies de luxe pour les prodigues colons des Antilles; broderies fantastiques pour les nababs de l'Inde. Qu'une terre nouvelle se peuple, qu'un pays s'enrichisse, cette terre, ce pays, deviendront les tributaires de la petite cité de Saint-Gall. Déjà elle a perçu un impôt sur les mineurs de San-Francisco; elle ira bientôt le recueillir dans les plaines de l'Australie.

Avec le produit de ces travaux, qui s'adressent aux regards les plus séduisants et aux plus puissantes fantaisies, les fabricants se construisent de splendides maisons, s'arrondissent de riants domaines, et les pauvres ouvrières qu'ils emploient gagnent quinze à vingt sous par jour à rester, du matin au soir, assises devant le tambourin sur lequel est fixé le léger tissu qu'elles doivent en quelque sorte peindre avec leur aiguille. Dès l'enfance, elles se mettent, sous les yeux de leur mère, à cette tâche, qui sera celle de toute leur vie. Jeunes, elles commencent par les broderies les plus grossières, et finissent de même quand leur vue s'est affaiblie. O tristesses et misères de l'industrie! Parmi les élégantes femmes qui, d'une main légère, prennent un de ces mouchoirs si richement brodés, ou s'endorment sous un de ces rideaux semés de bouquets de fleurs, combien en est-il qui songent aux souffrances que plus d'une malheureuse créature aura éprouvées en achevant chacun de ces coquets ornements, dans un chalet obscur, avec les soucis de la veille et ceux du lendemain!

Un jour, dans une de ces industrieuses habitations dispersées à travers les montagnes du canton de Saint-Gall, j'ai vu une de ces

femmes, qui, depuis le lever du soleil, travaillait avec tant d'ardeur, que ses doigts en étaient roidis, que le contour de ses yeux en était empourpré. Près d'elle était un enfant pâle, frêle, assis sur un escabeau, appuyé sans force contre la muraille, s'en allant languissant et mourant de phthisie. La pauvre mère appliquait son dévouement à travailler avec ardeur pour lui procurer quelques-uns des remèdes dont il avait besoin, et ses forces à elle s'en allaient aussi déclinant, et à chacun des points qu'elle a faits pour quelque reine de salon est attaché peut-être un amer sentiment du présent, une douloureuse crainte de l'avenir.

Une autre fois, au dehors d'une ville, au bord d'un ruisseau, sous les branches ombreuses d'un tilleul, je vis une petite fille qui avait onze ans, m'a-t-on dit, et à laquelle on n'en aurait pas donné plus de six, tant elle était petite et faible. Elle avait la tête courbée sur son tambourin, et sa tâche absorbait tellement son attention, qu'elle ne s'en détourna pas même quand je me mis à causer avec elle. J'appris qu'elle était orpheline, et qu'en brodant sans cesse elle gagnait environ sept sous par jour. En la quittant, je lui donnai à peu près le salaire d'une de ses journées, et j'entends encore retentir à mon oreille le doux et touchant accent avec lequel elle me dit en recevant mon aumône : « *Dank Ihnen vielmal, vielmal.* »

Si douloureuses que soient ces scènes éparses de la vie commerciale, ces images de la pauvreté résignée dans le splendide mouvement de la spéculation, elles le sont moins pourtant que dans nos grandes manufactures où des milliers d'ouvriers, esclaves de la nécessité, passent d'interminables heures, enfermés sous la rude surveillance d'un maître, dans un noir atelier, dans une atmosphère méphitique. Ici, du moins, chaque ouvrière est assise à son foyer; par sa fenêtre elle respire le grand air, elle voit devant elle verdoyer les flancs de sa colline ou fleurir les plantes de son jardin. Sans se détourner de son labeur elle jouit des dons précieux de la nature, de la lumière du ciel, des parfums du sol,

ou de la quiétude de son toit agreste. Je dois le dire à l'honneur de la ville de Saint-Gall, son industrie a peuplé des terres arides, semé sur les coteaux des germes de bien-être, élevé jusqu'à la cime des rocs de vivantes habitations, et il est beau de voir ces grandes, superbes montagnes animées par l'action de l'homme, et l'on ressent je ne sais quelle douce surprise de cœur à trouver sur les hauteurs de Heiden, de Vogelinseck, des maisons dont l'élégante construction ferait honneur à plus d'une de nos villes de province.

De ces hauteurs on descend par une suite presque continue de chalets, par une belle route bordée d'un frais gazon, dans le ravissant bassin de Rheinthal, qui, du sommet des pics dominant Altstadt, apparaît aux regards des voyageurs comme la vallée de Genève du sommet de la Faucille.

Pour moi, j'éprouvais, en parcourant ces lieux, une émotion qui leur donnait un charme particulier. L'ombre et l'arome des sapins me rappelait au souvenir de ma terre natale; l'aspect des blanches maisons, semées comme des nids de cigognes dans de verts enclos, me reportait aux jours de mon enfance, de mon enfance épanouie sur les montagnes de Franche-Comté.

Par un détour dans le canton d'Appenzell, par la jolie petite cité industrieuse de Trogen, par une route des plus pittoresques entre des montagnes couvertes de hautes forêts de sapins, et des vallées ondoyant dans les montagnes comme des rubans verts, je suis rentré dans le canton de Saint-Gall, et me voici de nouveau au milieu d'un domaine fécondé, défriché par une corporation catholique et envahi par le pouvoir protestant.

Au commencement du huitième siècle, un zélé missionnaire traversait dans une pauvre barque le lac de Constance, descendait dans le Rheinthal. Cette belle, large vallée, où le travail est si facile et la récolte si abondante, n'était point ce qu'il cherchait. A ces hommes courageux il fallait une tâche pénible, des obstacles à vaincre, des périls à braver. Plus le chemin dans lequel ils s'aven-

turaient était roide et escarpé, plus ils s'en réjouissaient dans l'ardeur de leur zèle. Comme les anachorètes de la Thébaïde, ils se délectaient dans la souffrance de la vie matérielle et s'épanouissaient dans le désert. Comme les prédicateurs de la primitive Église, ils recherchaient les sites les plus sauvages pour y planter le signe de leur foi, et les populations les plus barbares pour leur porter la bonne nouvelle.

Le pieux Pirminius, qui avait déjà établi de côté et d'autre plusieurs cloîtres, conduisit au sein des forêts de Pfeffers une douzaine de jeunes disciples, animés comme lui d'une même ardeur de propagation chrétienne, et y fonda une maison qui s'est acquis par ses travaux un noble renom.

Au pied de la montagne sur laquelle s'élevait son église, un chasseur découvrit en l'an mil, à une vapeur flottant dans l'air, la source d'eau chaude où tant de malades vont maintenant, chaque année, chercher un remède à leurs infirmités. Cette source cachée au fond d'une sombre caverne, les religieux de Pfeffers en ont ouvert l'accès par une route taillée dans le roc; ils ont construit près de là une maison, ils ont créé ainsi un des éléments de prospérité du canton de Saint-Gall. Pour les récompenser de leur œuvre intelligente, de leurs études scientifiques, de tout le bien que leur corporation avait fait autour d'elle pendant plus de mille ans, le gouvernement de Saint-Gall a dissous cette vénérable communauté, confisqué les domaines qu'elle avait peu à peu agrandis par son labeur, ou acquis par de pieuses dotations. Ce généreux gouvernement, en imitant la Convention, qui, pour réjouir les patriotes de France, s'emparait des biens du clergé, a cependant eu un scrupule de conscience dont nos Danton et nos Robespierre se souciaient peu. Il a pris d'un seul coup une propriété évaluée à cinq cent mille francs, mais il a eu la délicatesse d'assurer aux religieux qui en étaient les possesseurs une pension viagère, une pension de mille huit cents florins au supérieur et de mille florins aux frères. Cette transaction accomplie, il a dû chercher

dans sa prudence économique le moyen d'en tirer le parti le plus avantageux, et il n'y a pas manqué. De la maison abbatiale de Ragatz il a fait un hôtel qu'il loue à beaux deniers comptant. Du couvent de Pfeffers il a fait un hospice d'aliénés.

Singulier exemple des bouleversements modernes! Là où retentissaient autrefois les chants de l'Église, là résonnent aujourd'hui les cris désordonnés de la folie; là où régnait l'ordre par une sainte pensée, là il est établi par la camisole de force. Si vaste du reste que soit cet hospice, il ne l'est point encore assez pour contenir tous les fous qui, depuis vingt ans, ont entrepris en Suisse tant de superbes réformes.

Un dimanche j'ai visité le village de Pfeffers, répandu dans un frais vallon, au sein de deux collines qui l'étreignent et l'abritent sous leurs bois de sapins. Tous ses habitants étaient assis autour de l'église, immobiles, silencieux, entre la messe et les vèpres. Ne regrettaient-ils point la pompe religieuse de la vieille abbaye, et les pauvres, qui se souvenaient du passé, ne regrettaient-ils point les aumônes qu'ils recevaient d'une main de frère sous le portail du couvent? Pour avoir droit à cette aumône, à présent, il faut qu'ils deviennent fous. C'est acheter le pain quotidien un peu cher.

Je dois dire à la louange de la régence démocratique de Saint-Gall qu'elle a fait d'admirables travaux le long de la Tamina, du côté de la source, et organisé à Ragatz un excellent hôtel, l'un des meilleurs qui existent en Suisse.

C'est là que j'essaye d'écrire, que je l'essaye de mon mieux, non sans quitter souvent écritoire et papier pour m'asseoir rêveur à ma fenêtre et passer de longs moments à contempler le panorama qui se déroule devant moi. Je voudrais le dépeindre, et je suis sûr d'avance de ne pas y réussir; mais, tel quel, je le présente du moins comme une sorte d'aquarelle esquissée avec une bonne intention.

A mes pieds s'étend une large plaine, parsemée de rustiques

habitations, d'arbres à fruits, de blés ondoyants et de verts gazons. Cette plaine est traversée par le Rhin, qui descend des environs du Splügen, à une trentaine de lieues d'ici, et se promène à travers ces prés, ces sillons, dans l'innocente et placide satisfaction de sa jeunesse, sans se douter du saut périlleux qu'il va faire à Schaffouse, des austères millionnaires devant lesquels il doit se courber sous le pont de Bâle, des romanesques aventures qui l'attendent entre Coblentz et Cologne, et de sa triste fin dans les sables marécageux de la Hollande.

Sur son autre rive s'élèvent en amphithéâtre les collines agrestes du canton des Grisons, et au-dessus de ces collines la cime rocailleuse, escarpée, de la Falknis, dont le magique aspect suffit pour démolir dès le matin tous mes projets de la journée, comme ces montagnes d'aimant dont parlent les vieux voyageurs, qui démolissaient les navires en attirant à elles leurs ferrures.

Ceux qui n'ont vu la mer qu'en passant sur une plage ne s'imaginent point que cette immense nappe d'eau puisse à tout instant offrir aux regards une étonnante variété de tableaux. Ceux qui n'ont point vécu dans les montagnes ignorent également ce qu'il y a de mouvement et d'images au front de ces géants en apparence si uniformes.

Mers et montagnes, céleste grandeur de la nature, il y a dans la contemplation de votre suprême beauté un charme inexprimable dont nul autre ne peut donner l'idée, et quiconque a plongé son esprit dans cette contemplation ne s'en retire qu'avec une sorte d'éblouissement qui lui trouble les soins de la vie commune.

La Falknis, dont la crête aiguë s'élance au-dessus des montagnes qui l'environnent comme une flèche de cathédrale gothique au-dessus des murs d'une cité, m'attire sans cesse vers un nouveau spectacle. Tantôt sa cime chauve s'argente comme le crâne d'un vieillard à la lueur du jour; tantôt elle s'élève toute noire comme un phare dans l'ombre quand ses feux sont éteints. Des nuages s'amassent constamment à sa surface. Parfois ils se déroulent en

légers flocons sur ses flancs comme une écharpe; parfois, au souffle d'un vent impétueux, ils courent et se précipitent sur ses rocs comme des cavaliers ailés; parfois ils revêtent sa sommité d'un voile azuré qui se confond avec l'azur du ciel. A tout instant ainsi la Falknis se montre aux regards avec un caractère différent, comme une figure impressionnée par un esprit mobile, et sur laquelle le rayon d'une joyeuse pensée succède à l'empreinte d'une morne douleur.

Près de l'hôtel est un autre point de vue très-étendu et très-saisissant. Dans une longue gorge, ouverte entre deux remparts de rocs comme une brèche profonde, bondissent les flots de la Tamina. Si c'est ce torrent qui a lui-même fendu comme une autre épée de Roland les deux montagnes dont il ronge la base, ou s'il n'a fait que se précipiter par une pente naturelle dans un gouffre creusé par un cataclysme, c'est une question qui rentre dans le domaine des géologues et que je ne puis songer à résoudre. J'aime mieux regarder et admirer dans l'humilité de mon ignorance l'effet de ces eaux impétueuses enflées par les cascades qui roulent avec le fracas de la foudre entre les forêts de sapins. A voir ces flots noircis par les couches d'ardoise qu'ils labourent et entraînent dans leur chute, on dirait les flots noirs de l'antique Cocyte ; à voir l'espèce de caverne dont ils parcourent les sombres sinuosités, on dirait l'entrée du ténébreux Achéron.

Le long de ce torrent, les ingénieurs de Saint-Gall ont fait une route difficile, escarpée, qui, çà et là taillée dans le roc vif, çà et là posée sur une muraille, est moins hardie, moins sauvage que le chemin de même nature qui va de Saint-Laurent à la Grande Chartreuse, mais souvent très-imposante. Sur les bords de cette route s'étend une ligne de tuyaux de sapin qui portent à Ragatz une partie de la source thermale de Pfeffers. Cette eau salutaire, qui va s'épandre dans les bains de marbre de l'hôtel, et soulager, l'été durant, une foule de malades, elle est cachée dans son canal. Les passants ne la voient pas et n'entendent pas son léger murmure :

les passants ont les yeux fixés sur les nappes bruyantes du torrent. Que de fois ainsi, dans la vie, nos regards et notre pensée restent attachés au tumulte qui nous agite vainement, tandis qu'à côté de nous, à flots purs, passe dans l'ombre la source salutaire des bons sentiments qui nous rendrait le repos de l'âme!

Pendant près d'une heure, on chemine sur les rives de la Tamina, entre les forêts épaisses et les cascades fougueuses, puis on arrive à une étroite enceinte où est l'établissement premier des bains, une grande maison sombre qui a l'austère aspect d'un couvent. Là se réunissent tristement ceux qui sont vraiment malades, ceux qui vont aux eaux, non point pour chercher une distraction aux mondaines fatigues de l'hiver, ou pour suivre une des prescriptions de l'élégante société des salons, mais pour trouver un remède efficace à de réelles infirmités.

L'eau thermale que l'on fait venir à Ragatz perd en chemin une partie de sa vertu; ici, elle a plus de force, et cependant on n'est point encore à sa source. Pour y arriver, il faut pénétrer dans une grotte d'un quart de lieue de longueur par une sorte de pont appliqué sur les flancs du roc, au-dessus de la Tamina, inondé par la fonte des neiges, par les ruisseaux qui s'y jettent du haut de la montagne.

Nul être humain n'a pu s'aventurer pour la première fois sur ces frêles planches sans une singulière émotion. A ses pieds écume et mugit dans une ombre confuse l'eau du torrent; sur sa tête se resserrent des masses de rocs à travers lesquelles il n'entrevoit que comme un léger filet la clarté du jour. Ténèbres et fracas des eaux, pareils à celui d'un ouragan, sentiers rocailleux, voûte de rocs sur laquelle pèsent des montagnes gigantesques, tout est là réuni comme par une effroyable conception de romancier, pour surprendre et terrifier l'esprit, ou pour donner une idée des épouvantements de la Bible.

Au pied du mont Hécla, en regardant les geysers lançant leurs jets d'eau brûlants du milieu d'une terre couverte de neige, les

anciens Islandais croyaient voir le purgatoire. J'ai été aussi m'asseoir auprès des geysers ; j'ai été, la nuit, sous ma tente, réveillé par le tonnerre de leurs éruptions; mais, si je cherchais dans les scènes de la nature une image visible du dogme du purgatoire, elle serait là pour moi, au terme de ce long chemin nocturne où l'on est séparé du monde entier, sous les grottes de Pfeffers, dans ce puits d'eau brûlante dont une foule de malades subissent la chaleur et l'odeur sulfureuse pour reconquérir la joie de la santé.

Au sortir de cet antre, il est doux de revoir le vaste azur du ciel, de respirer le grand air, de redescendre dans le riant vallon de Ragatz.

Dans les voyages que je désire toujours faire, dans les voyages où l'on peut en toute liberté suivre sa pente comme un ruisseau, s'abandonner aux longs détours de sa fantaisie, il en est des lieux par lesquels on passe comme des hommes que l'on rencontre dans le mouvement varié des salons. Les uns, et quelquefois les plus vantés, n'éveillent en nous aucune émotion sympathique. D'autres, dont nous n'avons jamais entendu parler et où nous arrivons par hasard, nous séduisent de prime abord par un charme indéfinissable. Nous sentons que nos regards s'y reposent paisiblement avec notre vie, que notre âme, ailleurs comprimée, s'y entr'ouvre pour y verser dans un doux abandon ses plus riantes pensées. Nous en venons à causer avec eux comme avec de vieux amis, nous leur disons nos espérances et nos regrets, et il semble qu'ils répondent à chacune de nos émotions par l'éclat de leurs couleurs, par leurs accords joyeux et par le murmure plaintif de leurs eaux. Nous nous en allons par de capricieux sentiers, semant sous leur feuillage, à travers leurs tiges de fleurs, tous nos pauvres songes aimés, et, comme nous nous souviendrons de cette terre qui a reçu nos confidences, il nous semble qu'elle doit aussi se souvenir de nous dans sa gaieté du printemps, dans sa mélancolie de l'automne et jusque sous son froid linceul d'hiver. Nouvelle folle illusion à joindre à tant d'autres! Nous avons jeté le plus pur grain

de notre âme au sol où il ne peut germer, aux vents qui s'en jouent. Mais telle est l'impulsion et la force d'assimilation de l'homme, qu'il ne peut, quoi qu'il fasse, rester en lui-même concentré. S'il s'éloigne de la société, il n'échappera point par là à la loi de son être, qui est une loi d'affection. Il fuira dans la solitude et ne fera que transporter au sein de la nature l'ardent besoin d'expansion et de sympathie qu'il ne veut plus confier au monde.

Aux bains de Ragatz, il n'y a point de tables de jeu comme à Baden, on n'y entend point résonner l'orchestre du bal comme à Hombourg, et leur administrateur ne les fait point prôner à grand renfort de réclames dans les journaux ; de là vient qu'ils ne sont fréquentés que par des malades qui en ont vraiment besoin, ou par des voyageurs qui se dirigent vers le Splügen. Quiconque pourtant y sera venu, non point par une douloureuse nécessité, mais par l'attraction d'un beau site, voudra s'y arrêter et désirera y retourner.

Par une agréable promenade dans le Rheinthal, au pied des coteaux de vignes et de quelques manoirs en ruine, on arrive dans la vieille bourgade de Wallenstadt ; par un bateau à vapeur on traverse le lac qu'elle domine, coupe d'eau assez riante, mais décrite en termes trop emphatiques dans les volumes de Baedeker et d'Ebel. Par une barque pontée qui me rappelle les pacifiques *treckuit* hollandais, on traverse un large canal et l'on entre dans le lac de Zurich, ce beau lac qui par malheur ressemble un peu trop à une décoration d'opéra, avec une foule de prétentieuses élégantes qui y étalent les dernières gracieusetés de la mode, et une quantité de jeunes ou vieux lions avariés qui, l'été durant, y circulent comme de mélancoliques sonnets ou de coquets madrigaux.

Je connais ce chef-lieu de canton, qui déroule ses blanches maisons au bord de ce lac, et y mire ses anciennes tours avec ses nouvelles fabriques. Le mouvement des temps modernes a fait de Zurich une ville à double face. Sur la pente de ses collines sont les rues étroites, les petites boutiques, les maisons closes où tout res-

pire la fière indépendance de la nation helvétique, le froid individualisme du dogme protestant, de la prédication de Zwingle, le Luther de cette contrée. Sur les rives du lac éclate l'action de la vie moderne, avec son industrie, son amour du luxe et son cosmopolitisme; hôtels et magasins, laborieuses manufactures et boutiques splendides, domestiques complaisants et bateliers obséquieux, tout un monde de gens empressés est là qui parle toutes les langues, admet toutes les religions, et ne s'inquiète en aucune façon de quel pays on vient, pourvu qu'on ait des ducats à dépenser.

Le canton de Zurich est l'un des plus peuplés et des plus riches de la confédération helvétique. On y compte trois mille deux cent soixante-cinq âmes par lieues carrées. Il y a peu de pays en Europe qui présentent une population aussi compacte.

C'est le commerce, ce sont les fabriques qui occupent, animent et enrichissent cette industrieuse peuplade : fabriques de machines; il y en a une qui n'emploie pas moins de huit cents ouvriers; fabriques de toiles de coton, de rubans, de soieries. L'Allemagne est inondée de leurs produits, moins brillants que ceux de nos manufactures de Lyon et de Saint-Étienne, mais aussi beaucoup moins coûteux. Ces fabriques sont disséminées dans tout le canton. Il y en a de très-considérables dans la bourgade d'Uster, dans la petite ville de Winterthur. Les plus belles pourtant sont à Zurich.

Cette vieille cité de Zurich, qui a si bien défendu ses remparts dans les guerres de la Suisse contre l'Autriche et contre les Bourguignons, elle n'a pu les maintenir contre les progrès de l'industrie. Elle a brisé sa cuirasse de granit, et une portion de sa population s'est répandue au dehors de sa primitive enceinte, comme un nouvel essaim hors de la ruche trop étroite. L'ancienne ville, bâtie sur les rives de la Limath, conserve son austère caractère, ses rues étroites et tortueuses, ses édifices noircis par le temps. Mais près de là, sur les rives du lac, il se fait une autre ville, riante et co-

quette, active et entreprenante. Là, sans cesse, la fournaise est allumée, la vapeur siffle, les bobines tournent, et la légère navette court entre les mains du tisserand. Le succès d'une entreprise encourage le capitaliste à une autre spéculation, la manufacture prospère enfante une autre manufacture, et c'est ainsi que chaque année, autour de Zurich, on voit s'accroître le nombre des comptoirs et des fabriques.

A une lieue environ de la ville est une colline boisée, qu'on appelle la Waïde. Sur cette colline est une jolie auberge, comme on n'en trouve qu'en Suisse, dans les sites les plus pittoresques. Je souhaite à mes amis le plaisir de déjeuner dans cette auberge, comme moi, par un beau jour. La table est mise dans le jardin, sous les rameaux de sapin, au bord d'une terrasse. La fauvette gazouille en sautillant d'arbre en arbre, l'abeille bourdonne sur les plantes fleuries, et la cigale cachée dans l'herbe chante gaiement son chant d'été. Une belle et chaste jeune fille sert elle-même, avec une grâce pudique, les hôtes de sa mère. En regardant ses doux yeux bleus et sa candide et touchante figure, je songeais à la fille de l'aubergiste que Uhland, l'aimable poëte d'Allemagne, a chantée dans une de ses ballades :

> Trois voyageurs errant le long des bords du Rhin
> Sur le seuil d'un hôtel s'arrêtent en chemin.
> — Ici la bière est fraîche, et le bon vin petille;
> Mais, notre hôtesse, où donc est votre jeune fille?
> — Ma bière est bien choisie, et mes vins sont connus;
> Quant à ma jeune fille, hélas! elle n'est plus...
> Les voyageurs alors s'en vont chercher dans l'ombre,
> Et découvrent la morte avec son voile sombre.
> L'un d'eux, lui dégageant la tête du linceul,
> Et sur elle arrêtant un triste et long coup d'œil :
> — Que ne puis-je, dit-il, ranimer ton corps blême,
> Enfant, et je voudrais t'aimer à l'instant même!
> Le second replaça ce voile de douleurs,
> Et s'en alla dehors les yeux baignés de pleurs.
> — Ah! cria-t-il, pourquoi quittes-tu cette terre?

Combien voilà déjà de temps que tu m'es chère !
L'autre, la découvrant pour la voir reposer,
Et sur sa bouche froide imprimant un baiser :
— Je t'aimais, lui dit-il, je te restai fidèle,
Et je t'aime à présent pour la vie éternelle !

La jeune hôtelière de la Waïde est bien assez belle pour inspirer ainsi de tendres passions ; mais elle ne me semble pas destinée, comme celle de la ballade, à être promptement ensevelie sous un voile sombre.

C'est du haut de la Waïde qu'on voit, dans sa plus grande étendue, le panorama de Zurich, le lac et les vertes collines qui l'entourent, les montagnes qui au loin le dominent, les nombreux édifices qui décorent ses rives, chalets rustiques, maisons de plaisance, filatures et fabriques de différentes sortes.

Au-dessus de ces diverses constructions, aux murailles blanches, aux fenêtres luisantes, aux persiennes vertes, s'élève dans son austère majesté la cathédrale de Zurich, le Münster, l'une des plus anciennes églises de l'Europe.

Par ses arceaux byzantins, semblables à de grands yeux noirs, on dirait qu'il regarde avec surprise le mouvement et les créations de l'industrie moderne qui se propagent autour de ses murs. Mais il a vu bien d'autres choses, ce vénérable Münster, construit par de pieuses mains, enrichi par la munificence de Charlemagne et par de nombreux patriciens. Il a été, pendant plusieurs siècles, glorifié par les fêtes, par les pompes solennelles du catholicisme, et un jour il a vu monter dans sa sainte chaire un des plus ardents satellites de la réformation, le fougueux Zwingle, qui, comme Luther, avait servi avec zèle la papauté ; qui, après la guerre des Français en Lombardie, en 1512, recevait même une pension du pape ; qui, enfin, remplit les fonctions sacerdotales dans le couvent d'Einsiedeln.

Et Zwingle se laissa entraîner à l'hérésie du seizième siècle, et, dans la cathédrale de Zurich, il enseigna sa nouvelle doctrine, et

la noble église fut dépouillée de ses images, de ses religieux ornements, de son tabernacle; elle fut, par de furibonds sectaires, saccagée, dilapidée, réduite à la nudité du temple protestant, cette froide et triste nudité.

Mais les habitations des bons bourgeois de Zurich, enrichis par le commerce, sont décorées de tableaux et d'autres objets d'art, et l'hôtel Bauer se vante d'être un des plus brillants hôtels de la Suisse.

CHAPITRE TREIZIÈME

Les lettres à Zurich. — Les minnesingers. — Poésie populaire. — Les scaldes. — Les bardes. Le fidler ambulant. — Poésie populaire en différentes régions. — Chants suisses. — Traditions de guerre. — Chants de combat. — Veit-Weber. — L'expédition de Pontarlier.

Par sa constitution politique, la Suisse est, comme chacun le sait, divisée en vingt-deux cantons. Par la langue, elle se divise en deux régions distinctes, la Suisse française : le canton de Bâle-ville, de Porentruy, de Fribourg, de Neuchâtel, de Vaud, de Genève, du Valais; et la Suisse allemande, qui se compose des autres cantons.

Zurich est à la Suisse allemande à peu près ce que Genève est à la Suisse française; ville protestante, endoctrinée par Zwingle, comme Genève par Calvin; ville commerciale et industrielle, ville littéraire et scientifique.

Au milieu de toutes ses manufactures et de tous ses entrepôts d'étoffes, de soie et de coton, Zurich garde une bibliothèque qui renferme plus de cinquante mille volumes et près de trois mille manuscrits. Zurich a une université organisée sur le modèle des universités allemandes, et, en 1855, la diète helvétique y a établi une école polytechnique. Zurich cite avec orgueil les noms illustres de plusieurs hommes qui sont nés dans son enceinte ou qui

y ont résidé, entre autres, Conrad Gessner, qui, au seizième siècle, composait une méthode de botanique supérieure à toutes celles qui avaient été essayées précédemment; Salomon Gessner, dont les molles et doucereuses idylles eurent un succès exagéré qui ne pouvait se maintenir, car il leur manque le caractère de vérité qui devait en être la qualité essentielle.

Dans cette même ville de Zurich, a vécu Fuessli, qui fut un artiste de talent; Lavater, le célèbre auteur de la *Physiognomonie;* Ébel, à qui l'on doit une excellente description de la Suisse; Pestalozzi, qui employa sa fortune et consacra sa vie à de généreuses œuvres d'éducation.

A Zurich est né Haddloub, l'aimable minnesinger qui a si doucement chanté les joies de l'amour et les charmes du printemps. Enfin, c'est un citoyen de Zurich, Rudiger Manassè, qui, au quatorzième siècle, s'appliqua à réunir les œuvres de ces gracieux poëtes d'Allemagne et de Suisse, qu'on appela les minnesingers, et c'est à Zurich qu'on publia en 1748 un premier choix de leurs œuvres.

Comme nos trouvères et nos troubadours, ces minnesingers ont été les hôtes favoris des maisons seigneuriales. Quelques-uns d'entre eux étaient même de grands seigneurs, des souverains ou des princes. Ils glorifiaient le courage de l'homme, la beauté de la femme, et leurs chants ont surtout résonné sous les voûtes des châteaux. Mais ils ont aussi composé des récits épiques, des légendes, des élégies, qui se répandaient parmi le peuple, et qui sont un des trésors de la poésie populaire du moyen âge.

Aucune poésie n'a été plus longtemps méconnue, dédaignée, que cette poésie simple, traditionnelle, que nous désignons sous le nom de poésie populaire, et il n'en est aucune qui présente plus de richesse et de variété. A une époque où la littérature était tout entière livrée à l'étude du style, à la recherche des formes sévères et élégantes; lorsque Boileau en France, Pope en Angleterre, Gottsched en Allemagne, présentaient à leurs compatriotes,

comme modèles poétiques, le vers correct et châtié, le vers dépouillé de toute expression triviale, le vers portant l'habit à paillettes et les hauts talons, pour s'en aller dans le grand monde, à cette époque, il ne pouvait guère être question de cette pauvre poésie populaire, si insoucieuse de la forme, si peu faite aux allures de salon. De là vient que, pendant plusieurs siècles, l'histoire de notre littérature est restée incomplète, car on ne voulait tenir aucun compte de ces œuvres primitives, de ces premiers bégayements poétiques de la foule, au début de la civilisation. Un beau jour cependant, l'ancienne poésie et la poésie populaire, qui s'y trouve enclavée, sortirent de cet oubli où elles avaient été si longtemps plongées, et vinrent nous surprendre avec leur naïf langage et leurs gracieuses fictions. Il arriva alors une révolution littéraire qui dut faire trembler au fond de sa tombe, dans le cimetière de Leipzig, l'ombre de Gottsched. La poésie élégante, aristocratique, fut obligée de s'incliner devant cette pauvre plébéienne qui s'en venait, après quatre ou cinq siècles de sommeil, redemander une part de son héritage. La majestueuse Melpomène vit s'élever devant elle l'humble tréteau des sotties et des mystères; l'épopée héroïque, ce rêve ambitieux de tous les hommes du dernier siècle, nous parut froide et guindée à côté du roman chevaleresque de Chrétien de Troyes et de Robert Wace; le vieil Olympe s'en alla avec ses dieux, ses foudres, ses flèches et ses carquois, pour faire place à un monde de fées, de sylphes, d'enchanteurs, qui produisaient de merveilleuses choses, et l'on vit des gens préférer à la trompette pindarique de J. B. Rousseau ou de Lebrun le sifflet d'argent d'Oberon ou le cor d'ivoire de Robin Hood.

La poésie populaire avait de nouveau fixé l'attention; on se mit à l'étudier, et plus on l'étudia, plus on y découvrit de sources fécondes et de rameaux chargés de fleurs.

« La poésie populaire, dit le bon Montaigne, qui l'avait comprise avant que les critiques s'en occupassent, la poésie populaire et purement naturelle a des naifvetez et grâces par où elle se com-

pare à la principale beauté de la poésie parfaicte selon l'art, comme il se veoid ez villanelles de Gascoigne, et aux chansons qu'on nous rapporte des nations qui n'ont cognoissance d'aulcune science, ni mesme d'escripture. »

« Les chansons populaires, dit Herder, ce sont les archives du peuple, le trésor de sa science, de sa religion, de sa théogonie, de sa cosmogonie, de la vie de ses pères, des fastes de son histoire; c'est l'expression de son cœur, l'image de son intérieur, dans la joie et les larmes, auprès du lit de la fiancée, au bord du tombeau. »

Citerai-je encore, en faveur de la poésie populaire, ce témoignage d'un esprit fin et élégant, et qui peut passer à bon droit pour classique?

« La ballade, dit Addison, le chant vulgaire que le peuple affectionne, ne peuvent manquer de plaire à tous ceux que l'ignorance ou l'affectation ne rendent pas incapables de comprendre une œuvre de poésie; car il est évident que les tableaux de la nature qui rendent cette ballade attrayante pour les lecteurs les plus ordinaires doivent également intéresser les lecteurs d'un goût raffiné. »

C'est dans la poésie populaire qu'il faut chercher, non-seulement les premiers germes de la littérature, mais souvent les éléments de notre histoire. Quand un peuple en est encore aux premiers degrés de civilisation, il n'écrit pas, il chante.

Les premiers historiens des peuples du Nord, ce sont les scaldes. C'est dans les Sagas qu'il faut chercher l'histoire des guerres et les hauts faits des héros scandinaves. Le dieu de la Scandinavie, Odin, le dieu suprême, ne parlait qu'en vers. Les scaldes étaient les favoris des rois; chaque chef de tribu, chaque *Jarl* d'Islande ou de Norvége, en avait toujours plusieurs à sa cour. On leur assignait une place distincte dans les batailles, afin qu'ils pussent suivre le mouvement des troupes et chanter les exploits des guerriers. Non contents de rechercher les chants des scaldes pendant

leur vie, les rois d'Islande les écoutaient encore dans la tombe. Un marchand faisait voile pour les côtes de Norvége; le long du chemin, on aperçoit sur le rivage le tombeau du roi Fatnar; le marchand se lève et se met à raconter tout ce qu'il sait de la vie et des exploits de ce roi guerrier. L'équipage arrive au port, et, la nuit, le marchand voit apparaître l'ombre de Fatnar lui-même, qui lui dit : « Pour te récompenser du plaisir que tu m'as fait en racontant mon histoire, je te donne tous les trésors que tu trouveras dans mon tombeau. »

Les bardes ont été pour les peuples celtiques ce que les scaldes étaient pour les Scandinaves, des poëtes populaires, des chroniqueurs. Combien de documents précieux nous aurions si nous pouvions retrouver ces chants des Germains mentionnés par Tacite! Malheureusement, ils sont perdus, malgré le soin que Charlemagne, s'il faut en croire Éginhard, avait pris de les faire recueillir.

Après les scaldes, après les bardes, vient toute cette foule de poëtes dont les vers se répandent à travers le monde : jongleurs et ménestrels, troubadours et minnesingers. Le chant d'amour résonne aux bords de la Tamise, comme sous le ciel de la Catalogne. Le *lai* s'en va du pays de l'Armorique au pays de Souabe, des plaines de la Normandie aux côtes de la Provence.

Le *fidler* ambulant porte la fiction poétique de village en village; le châtelain se la fait redire dans une de ses grandes salles, et le bourgeois l'apprend dans une de ses veillées. Nulle poésie n'a cueilli plus de fleurs le long de sa route; elle a une lyre où vibrent toutes les passions, où toutes les idées d'amour et de guerre, de liberté et de foi, ont leur corde d'argent ou leur corde d'airain. Les fées l'ont prise à son berceau, les sylphes l'ont entourée de leurs prestiges. Toute jeune, elle a été recevoir le don des péris. Elle s'est épanouie comme une belle plante au soleil d'Orient; elle a connu le palais moresque avec ses soupirs d'amour, et les jardins de Grenade avec leurs parfums d'oranger. Toute jeune aussi, elle

a rêvé ses plus beaux rêves chevaleresques : Arthur et la Table-Ronde; Lancelot du Lac, avec sa belle Genèvre; Charlemagne et le preux Roland; le Saint-Graal et ses pieux mystères. Ouvrez-lui donc la lice; c'est une héroïne qui a été sur le champ de bataille avec Bernard del Carpio ou Cid el Campeador. Donnez-lui une place à votre foyer. C'est une bonne et naïve jeune fille qui vous dira la complainte de deuil et la complainte d'amour, comment est morte la belle Rosamonde, et comment la femme d'Asan-Aga quitta la tente où reposaient ses beaux enfants.

La poésie populaire a tout embrassé : chants de guerre, chants religieux, légendes historiques, légendes fabuleuses, la mythologie des elfes, des géants, des nains, des koboldes, les croyances mystérieuses du christianisme, les tableaux les plus touchants du monde réel et les rêves du monde idéal. A côté de la tradition féerique de Pierre de Stauffenberg, elle citera la ballade mystique de la Fille du sultan; à côté du cri de guerre des Walkeries, le conte plaisant de l'épreuve du manteau, l'histoire d'Henri le Lion et le *Te Deum* de la bataille d'Azincourt; la légende maudite du Juif errant et la légende vénérée de sainte Cunégonde. Cette poésie est si flexible et si variée! Elle s'adapte à tous les événements; elle reflète dans son miroir l'esprit de toutes les époques. Aujourd'hui elle viendra édifier ses auditeurs avec le récit d'un pèlerinage périlleux en terre sainte; demain, elle l'égayera avec les chansons de l'*outlaw* et les tableaux de sa vie joyeuse dans la forêt Verte; elle vous amusera avec ses vers à énigmes. Puis, si une circonstance grave se prépare, si les dissensions civiles éclatent, la voilà qui se met en campagne et harcèle de ses flèches le camp ennemi. Plébéienne de naissance, elle a un instinct de popularité qui ne la trompe pas. Du milieu des châteaux où elle est appelée à comparaître, elle tourne encore ses regards vers la chaumière où elle est née. Elle a beau faire vibrer sa lyre au milieu des assemblées de princes et de chevaliers, son allure est plus libre et plus franche quand elle redescend les degrés de marbre du palais pour chanter

sous le tilleul où se réunissent les paysans. Elle se prête, pour un manteau de velours, pour une chaîne d'or, aux fêtes des grands; mais elle se donne tout entière aux larmes du peuple. Si vous la cherchez dans des temps de calme, vous la trouverez peut-être nonchalamment penchée sur le fauteuil de la châtelaine; si vous la cherchez dans les jours d'orage, vous la verrez courir à la hâte au milieu de la foule, prendre parti pour la majorité faible et opprimée contre une minorité active et puissante, et sur cette même lyre qui n'exhalait que des sons si plaintifs et si tendres faire vibrer tout à coup un accent mâle et énergique. Ainsi voyez : en Angleterre, elle se fait anglo-saxonne et attaque, sous le nom de Robin Hood, les shérifs normands; en France, elle s'en prend à toute heure aux vices des grands et aux vices du clergé; en Allemagne, elle s'élance au milieu de la guerre des paysans et soutient les idées de liberté religieuse; en Hollande, elle est du parti des Gueux pour combattre le despotisme de l'Espagne; en Espagne, c'est elle qui répond aux demandes d'impôts d'Alphonse VIII : « La liberté ne se vend à aucun prix :

« El bien de la libertad
Por ningun precios es comprado ; »

en Suisse, c'est elle qui soutient les confédérés contre la domination de l'Autriche et les prétentions hautaines des nobles; car toute cette poésie, c'est l'image du peuple, c'est le peuple ingénieux et crédule, naïf et subtil, amoureux des idées superstitieuses, et accessible aux idées vraies; le peuple qui se soumet, tout en rêvant à son affranchissement; le peuple pèlerin et guerrier, d'abord serf, puis homme libre, puis homme fort; d'abord caché derrière la tourelle du château, les murs de l'abbaye, et grandissant en silence jusqu'à ce qu'un jour il se lève et prenne la place de ses anciens comtes au château, de ses anciens prieurs à l'abbaye.

Chaque contrée a sa poésie populaire, expression fidèle du ca-

ractère de ses habitants, de leurs mœurs, de leurs préjugés et du degré de culture auquel ils sont parvenus. Elle s'altère plus vite, et s'efface chez les peuples qui ont de fréquentes communications au dehors et qui se modifient par leur contact avec les autres peuples. A mesure que les lumières se répandent à travers la société, à mesure que d'un idiome, d'abord informe et confus, on voit se dégager les premiers éléments d'une langue plus correcte, la poésie populaire perd une partie de son pouvoir. Avec les progrès de la langue arrivent les règles grammaticales ; avec la syntaxe, on crée la prosodie. Ce qui n'était primitivement qu'un cri de l'âme, une émanation libre et spontanée de la pensée, devient un sujet d'études, un art établi sur des combinaisons prévues et astreint à des règles précises. Il n'y avait autrefois qu'une seule et unique poésie; dès ce moment il y en a deux : la poésie du monde lettré, la poésie écrite, que l'on accueille dans les salons, que l'on couronne dans les académies, et la poésie populaire, qui devient le partage de la foule ignorante, et qui, à mesure que cette foule s'éclaire, descend de degré en degré les échelons de la société jusqu'à ce qu'elle tombe enfin dans l'oubli.

Chez les peuples enclos dans leur contrée par la mer, par les montagnes, par le désert, la poésie populaire est toujours plus riche et conserve plus longtemps son type d'originalité. C'est ainsi qu'en France, si nous n'admettons pas comme poésie populaire une partie de nos anciennes romances, de nos fabliaux, je ne sais où nous la trouverons, tandis qu'elle apparaît à chaque pas dans les montagnes de l'Écosse, dans les forêts de la Scandinavie, dans les contrées sauvages.

M. Fauriel nous a révélé, dans un ouvrage plein de faits et de détails intéressants, les chants héroïques des Klephtes et des Souliotes.

Herder, dans ses *Volkslieder*, nous a appris le chant d'amour du Lapon et le chant de mort du Groënland, pareil au myriologue de la Grèce.

Un autre écrivain allemand, Rühs, l'auteur de l'*Histoire de Suède* et de l'*Histoire du moyen âge*, parle de la poésie populaire de deux autres contrées dignes d'entrer en comparaison avec le Groënland.

« Il y a peu de peuples, dit-il, aussi ignorants que les habitants du Kamtchatka. Cependant tous les voyageurs vantent la mélodie et la nature des chants dont ils se servent dans toutes les circonstances, soit pour exprimer leurs passions, soit pour manifester leur joie ou leur tristesse. Ils ont une source inépuisable de sujets poétiques. Chaque rencontre, chaque événement, leur donne occasion de chanter. Il y a dans leur poésie un arrangement technique, mais elle est fort simple, sans rimes, astreinte seulement à certaines répétitions.

« Un autre peuple du Nord, dit le même historien, les habit de la Finlande, ont une poésie beaucoup plus développée. Éloigné par la nature de leur climat de toute influence étrangère, ils se sont cultivés eux-mêmes, ils ont eux-mêmes formé leur langue, qui diffère évidemment des langues slave et germanique, dont elle n'a fait qu'emprunter quelques mots sans prendre leur construction.

« L'une des principales règles de leur poésie est l'allitération. Tous les mots, ou du moins deux mots de chaque vers, doivent commencer par la même syllabe ou par la même lettre, comme par exemple dans ces deux vers :

> Kooka *k*ulki *k*unagamme
> Adolphe Fredrich *A*rmolinem.

« Ils ignorent l'usage de la rime. En vain quelques savants, qui avaient voyagé en pays étrangers, voulurent l'introduire parmi eux; elle n'obtint aucun succès.

« Les paysans de la Finlande composent eux-mêmes leurs chansons; les femmes s'occupent aussi de poésie, surtout dans les provinces les plus éloignées de la mer, par conséquent les moins visitées par les étrangers. Ils n'ont aucune théorie poétique;

l'oreille et le sentiment sont leurs seuls guides. La plupart de ceux qui composent ces chansons ne savent pas écrire; ils sont obligés de se souvenir de tous leurs vers. Cependant il en est quelques-uns qui ont essayé de se former des signes d'écriture sur le modèle des caractères d'imprimerie.

« Comme tout le monde fait des vers, il n'existe, à vrai dire, aucune classe d'hommes que l'on désigne sous le nom de poëtes. S'il arrive pourtant que quelqu'un se distingue entre tous les autres par ses compositions, on lui donne le titre honorifique de *runonickat* (maître de chant.)

« L'hiver, quand les habitants des contrées les plus reculées de la Finlande entreprennent leurs longs voyages vers les villes situées sur la côte, ils se réunissent par petites caravanes, et le soir, assis autour de l'âtre, tous ceux d'entre eux qui font des vers se choisissent un ami qui les accompagne avec le *kantele*, et chantent l'un après l'autre leurs plus belles chansons.

« Ils attribuent à la poésie un pouvoir magique. Ils ont des chants avec lesquels ils croient pouvoir éteindre le feu, guérir les blessures. Ils en ont contre les maladies, contre les morsures de serpents, contre la colère de leurs ennemis, comme ils en ont aussi pour faire un heureux voyage et obtenir une bonne chasse. »

Mais aucune nation n'a égalé les Allemands, soit dans l'étude de leur propre poésie populaire, soit dans celle des poésies populaires étrangères. Outre leurs recueils nationaux formés par Büsching, Van der Hagen, Gœrres, Brentano, Erlach, ils ont encore cet excellent choix de chants populaires de toute nation, traduits et publiés par Herder; puis les chants populaires de la Russie, par Gœtz; du Danemark, par Grimm; de la Bohême, par Hauker; de la Suède et de la Hollande, par O. L. B. Wolf; ceux de la France et de l'Italie que nous avons cités, et un recueil de romances espagnoles très-estimé.

De tous ces chants, il en est peu qui présentent un ensemble aussi régulier et autant d'intérêt que les chants suisses, soit sous

le rapport de la forme, soit sous le rapport des faits historiques qu'ils retracent.

A voir ce beau pays de la Suisse, séparé des contrées qui l'environnent par des montagnes, barricadé par ses forêts et ses rochers, on le dirait bien à l'abri de toute invasion étrangère. A voir toutes ces jolies villes qui se mirent dans les lacs bleus, qui croirait qu'une telle contrée puisse être le théâtre de la guerre? Si jamais, par un beau jour d'août, vous avez visité Neuchâtel, au milieu de ses sources limpides et de ses coteaux de vignes; si vous avez, comme Byron, vogué paresseusement avec une voile pareille à une aile insoucieuse (*noiseless wing*) sur le lac Léman, ou si, vous avançant dans les cantons plus reculés, vous vous êtes mis, un matin, à contempler les mille reflets de cette écharpe d'or qu'on appelle la cascade du Staubbach; si vous avez pénétré dans les paisibles et mystérieuses vallées des Grisons, dans les bois de l'Oberhasli, qui de vous n'a rêvé involontairement aux idylles de Gessner? qui de vous n'a pensé que l'histoire d'une telle contrée devait être bien calme, bien régulière? Et cependant cette histoire est on ne peut plus animée et dramatique. La nature a, il est vrai, mis à chaque pas, dans ce pays, une enceinte de rochers et de montagnes, comme pour le garantir contre toute agression. Mais au sommet de ces montagnes, sur la cime de ces rochers, jadis les oppresseurs de la Suisse avaient élevé leurs remparts. Chaque vallée avait son maître; chaque ville sa forteresse. Le despotisme se posait là-haut, les armes à la main, et le peuple était à ses pieds. Il lui a fallu des siècles entiers pour renverser ces tours menaçantes qu'il avait lui-même aidé à construire.

La Suisse, restreinte dans ses limites géographiques, n'a jamais pu penser à étendre son influence au dehors, et, comme elle ne songeait point à inquiéter ses voisins, elle avait le droit de penser que ses voisins ne l'inquiéteraient pas. Mais elle était placée entre de grands États qui, la voyant faible, trouvaient fort commode de se la partager. Ainsi son histoire est toute contenue dans ses li-

mites territoriales. Elle ne va pas chercher l'ennemi, elle le repousse. Ses champs de bataille, ce sont ses vallées, ses coteaux, c'est Sempach, c'est Morat; elle illustre elle-même par son héroïsme le pays qu'elle occupe; elle ne porte pas la guerre au delà de ses montagnes, mais cette guerre revient la provoquer et lui mettre les armes à la main.

Voici venir d'abord ses princes et abbés si puissants, ces redoutables comtes de Toggembourg, de Kybourg et de Neuchâtel souvent peu miséricordieux. La Suisse est patiente; elle souffre longtemps; elle voit s'élever la forteresse de ses maîtres, et elle ne dit rien; elle passe devant le chapeau insolent de Gessler, et elle s'incline. Quand elle se sent lasse, enfin, de porter le joug, quand la mesure de ses maux est comblée, elle hésite encore; elle ne se lève pas en masse; son pacte de confédération ne s'agrandit que peu à peu. Trois hommes seuls s'en vont au Grutli prêter le serment de liberté, et, quand la flèche de Guillaume Tell déchire la poitrine de Guessler, Guillaume est seul entre les rochers. Mais, une fois la première étincelle jetée, l'incendie s'allume et court de canton en canton, de village en village. Chacun se souvient des injustices qu'il a subies et des vengeances à exercer. En vain les anciens maîtres de la Suisse se retranchent dans leurs remparts et rassemblent leurs vassaux; le peuple ne s'effraye ni des cris de mort lancés contre lui, ni du nombre de ses adversaires. Le beffroi sonne dans la cité, et le village et la chaumière y répondent. Le pâtre quitte ses troupeaux, l'artisan son atelier; tous se tendent la main; tous marchent au même but; le patriotisme leur apprend l'art de la guerre, et l'amour de la liberté en fait des héros. La Suisse a ses Léonidas, ses Cincinnatus. Les armées exercées s'enfuient devant ces soldats d'un jour. L'Autriche elle-même laisse ses drapeaux sur le champ de bataille, et le duc Léopold tombe sous le glaive d'un paysan[1].

[1] Bataille de Sempach, 1386.

C'est là un des premiers cycles de la Suisse. Ce cycle se termine par la victoire, par l'adjonction successive des autres cantons aux trois premiers cantons confédérés. Les seigneurs ont renoncé à leurs priviléges; l'Autriche a demandé la paix. L'antique Helvétie va-t-elle être tranquille? Non; car là-bas, au duché de Bourgogne, un homme s'élève contre elle, un homme terrible dans sa colère, inébranlable dans sa volonté : c'est le duc Charles, que son époque a surnommé le Téméraire, et la postérité a confirmé ce nom. Il a juré haine à la Suisse, et, dans sa haine, il lui a envoyé pour gouverneur Pierre de Hagenbach. Pierre de Hagenbach est le Guessler bourguignon du quinzième siècle. La Suisse cherche son Guillaume Tell, et, ne le trouvant pas, elle se fait justice elle-même. Un jour, le peuple envahit le château du gouverneur; on l'arrête, on le met en prison, on le juge; il est exécuté, à Colmar, sous les yeux de huit mille spectateurs. Le duc rugit comme un lion quand il apprit la mort de son gouverneur. Il envoya d'abord Étienne de Hagenbach, avec quinze mille hommes, pour prendre possession du pays insurgé, puis il arriva lui-même avec une armée quatre fois plus nombreuse. Toute la confédération courut aux armes et se jeta au-devant de l'ennemi. Ai-je besoin de raconter les détails de cette guerre? Qui de nous ne connaît les trois défaites de Charles le Téméraire, la sanglante journée de Grandson et l'ossuaire de Morat?

Après cette lutte contre la Bourgogne vient la guerre de Souabe, moins terrible en apparence, mais plus longue et plus désastreuse. Puis, quand la Suisse se lève victorieuse, quand sa gloire se répand de toutes parts, quand les rois veulent avoir pour garde ses soldats, voici que la Réforme arrive, et les dissensions religieuses se répandent à travers tout le pays. Le lien de la confédération se dissout. Les cantons prennent les armes, et cette fois ce n'est plus pour marcher de concert au-devant de l'ennemi, c'est pour se battre, frères contre frères, communauté contre communauté. Oh! c'est une guerre horrible! une guerre qui ne laisse

plus aucun sentiment de pitié dans le cœur, qui dépouille tout à coup les Suisses des nobles vertus dont ils étaient parés autrefois. Quel abîme entre le patriotisme du quatorzième siècle et le fanatisme religieux du seizième, entre l'héroïque Winkelride s'élançant au-devant des piques ennemies pour frayer un passage à ses compagnons d'armes, et Thomas Schmoucker, décapitant lui-même, de sang-froid, son frère Lienhard, comme une victime expiatoire pour les péchés du monde!

La scission religieuse amène une désolation générale dans cette contrée naguère si unie et si forte, et les prédications, les libelles, les luttes des deux partis, ne font qu'envenimer la plaie. Puis vient la guerre de Trente Ans, puis le soulèvement du peuple contre les familles puissantes des divers cantons, et, quand le premier cri de notre Révolution retentit au delà du Jura, Lausanne, Vaud, Bâle, Fribourg, étaient déjà en insurrection.

Veut-on voir tous ces faits retracés avec enthousiasme, et cependant avec une grande vérité, il faut lire les chants de guerre de la Suisse. C'est là son histoire détaillée et complète, histoire qui suppléerait au besoin à celle de L. Meyer, de Zschokke ou de Jean de Müller.

Ces chants embrassent un espace de plus de quatre siècles, depuis le commencement du treizième jusqu'à la fin du dix-septième. Il en existe un très-grand nombre sur chaque circonstance grave, sur chaque bataille. La plupart sont encore inédits. D'autres ont paru dans divers recueils. Jean de Müller en cite plusieurs dans son ouvrage, et Diebold Schilling a le premier publié ceux de son contemporain Veit-Weber.

Tous ces chants sont écrits dans l'ancien dialecte suisse. Les poëtes allemands modernes ont voulu quelquefois les rajeunir, et n'ont fait souvent que les gâter. Le style de ces chants est essentiellement simple, naïf, un peu rude, un vrai style de chronique crédule et conteuse. Ce qui échauffe le cœur de ces anciens poëtes, c'est le patriotisme, c'est la liberté; on voit qu'ils sont tous ani-

més de ce sentiment que le vieux Boner, de Berne, a chanté : « La liberté orne la vie ; la liberté nous donne la joie et le courage ; elle ennoblit l'homme et la femme ; elle enrichit le pauvre. La liberté est le trésor de l'honneur ; c'est elle qui couronne la parole et l'action. »

Tous ces hommes chantent pour célébrer les combats qu'ils ont soutenus, et la victoire qu'ils ont remportée. Leur but n'est point de faire de beaux vers harmonieux, mais de raconter dans tous ses détails l'histoire d'une guerre et de citer les noms de ceux qui s'y sont distingués. Aussi ne cherchez pas dans leurs œuvres ce travail d'esprit qui brille ailleurs dans la poésie artistique, ou ces effets puissants d'imagination qui abondent dans les chants du Nord, dans les légendes d'Allemagne et les *kæmpeviser* danois. Ce sont des pâtres, des paysans, qui ont quitté le soc de la charrue pour prendre la lance et l'épée, et qui se reposent de leurs fatigues de guerre en racontant ce qu'ils ont vu. Les métaphores poétiques, les images, sont rares dans leurs chants. Tout ce qu'ils osent se permettre, c'est de faire du duc Léopold un lion, de Berne un ours indompté, et de représenter la Suisse sous la figure d'un taureau intrépide. Ils appellent Hagenbach, leur ennemi, un sanglier, et s'écrient qu'ils ne veulent pas lui obéir comme des animaux apprivoisés. Vous ne trouveriez, du reste, dans leurs chants ni trace d'érudition, ni souvenir mythologique. Ils ont la foi du christianisme, et ils invoquent Dieu et la Vierge Marie.

Je ne connais rien qui ressemble mieux au *Romancero* espagnol pour la simplicité du récit et les détails de faits et de dates. Quelquefois le poëte commence, ainsi que nos anciens trouvères, par une allocution aux auditeurs ou une invocation à Dieu :

« Écoutez la nouvelle que je viens vous apprendre. »

« Écoutez l'histoire terrible que l'on raconte dans le pays. »

« Je veux vous chanter une chanson, une chanson toute nouvelle. »

« Au nom de Dieu, ainsi soit-il! au nom de Marie, je commence mon chant. »

« Je vais vous conter tout ce que j'ai appris de plus curieux. Je chante avec joie, et je prie la Vierge Marie et son Fils de venir à mon secours. »

« Au nom de Dieu, je vais vous dire un chant tout nouveau ; au nom de la Passion du Christ, qui nous a rachetés du péché, puisse le Seigneur nous protéger! »

Puis le poëte entonne son chant de bataille, et, comme les auteurs du *Romancero*, il n'oublie pas d'indiquer la date précise :

« C'était en l'an 1386 que la grâce de Dieu se manifesta en nous d'une manière miraculeuse. Le jour de fête de Saint-Cyrille, il protégea les confédérés, comme je vais vous le dire et vous le chanter. »

Il raconte ensuite comment les armées arrivent en présence l'une de l'autre, comment l'action s'engage; et, quand la victoire est décidée, il compte les morts et les mourants, tous les objets perdus par l'ennemi, comme par exemple dans ce chant de la bataille de Grandson :

« Les confédérés trouvèrent beaucoup d'or et beaucoup d'argent; ils trouvèrent un fauteuil tout en or; et ce qui les réjouit surtout, ce fut de découvrir quatre cents bonnes carabines et des chaînes en fer.

« Le duc perdit aussi son sceau. On trouva une étoffe en soie avec des couronnes de perles. On trouva, dans le sang, une chasuble, une mitre d'évêque, avec des ostensoirs en or. Et son épée en or, garnie de diamants, il la perdit aussi. Jamais, depuis que la Bourgogne guerroye, elle ne subit un affront plus amer. »

Dans le chant de la bataille de Morat, le poëte raconte, avec une joie cruelle, le désastre des ennemis :

« La bataille s'étendit à deux milles à la ronde; à deux milles à la ronde, la puissance du duc fut vaincue et anéantie, et la mort

de nos frères d'armes massacrés à Grandson fut vengée avec du sang à deux milles à la ronde.

« Combien d'ennemis tua-t-on? On ne sait pas au juste. Moi, j'ai entendu dire que de soixante mille il en fut tué ou noyé vingt-six mille.

« Et croyez-moi sur ma parole. Nos confédérés ne perdirent pas plus de vingt hommes, ce qui montre bien que Dieu protége, jour et nuit, les hommes hardis et pieux. »

Quelquefois le poëte se complaît dans l'énumération des troupes confédérées, et l'on dirait d'une page d'épopée antique transportée dans un chant suisse :

« Alors on vit venir les hommes pleins de force de Fribourg; chacun se plaisait à les voir si bien armés; car c'était une troupe brillante, et, partout où ils passaient, le peuple voulait les observer.

« Alors vinrent Willingue la vieille, portant ses couleurs bleue et blanche, et Waldshut avec ses hommes noirs. Puis vint aussi Lindeau avec ses couleurs verte et grise, et Bâle avec maint guerrier intrépide.

« Là se trouvaient aussi les Souabes et beaucoup d'autres villes, telles que Meinssett et Rotwill, qui s'étaient parées. Quand on jetait les yeux vers Schaffhouse, on apercevait aussitôt Constance et Ravensburg.

« Puis Zurich apparaît, et Schwytz, Berne, Soleure, Frauesfeld, et tous ceux de Glaris, de Lucerne. Maint village, mainte ville, voit passer les confédérés et ne se lasse pas de les voir. »

Tous ces chants suisses ne portent pas cependant le même caractère. En les examinant l'un après l'autre, on y reconnaît facilement l'empreinte d'un esprit national qui se modifie d'après les événements, et l'on pourrait diviser toute cette poésie populaire des États confédérés en trois époques assez distinctes. La première embrasse leurs guerres contre l'Autriche. C'est un temps de luttes patriotiques, d'efforts généreux, le temps de Stauffacher, de Wal-

ther Furst et d'Arnold de Melchtal, l'âge d'or des mœurs helvétiques. Le 1er janvier 1308 vit poindre l'aurore de leur liberté, et la bataille de Morgarten leur donna les premières espérances d'avenir.

La Suisse alors commence seulement à essayer ses forces; elle est pleine de courage, et cependant elle doute encore d'elle-même; elle se couvre de gloire, et cette gloire ne l'enorgueillit pas; elle n'ose encore se croire assez puissante pour s'affranchir; elle se recommande à Dieu et fait bénir ses étendards dans les églises. Toutes les poésies populaires de cette époque sont empreintes de ce sentiment de courage civique et d'humilité chrétienne. Quand Léopold vint attaquer les Suisses, à Sempach, ils étaient au nombre de quinze cents, campés au-dessus de la colline. C'était le temps de la moisson; ils se jetèrent à genoux au milieu des blés, comme les Vendéens de 1793; ils invoquèrent le secours du ciel, puis ils se relevèrent avec une mâle résolution et marchèrent au-devant de l'ennemi. Le chant populaire de cette bataille a fidèlement conservé ce fait :

« Les Suisses religieux tombent à genoux et prient le ciel à haute voix : « O Jésus-Christ, Dieu puissant! au nom de ta mort « et passion, donne-nous ton appui à nous, pauvres pécheurs. « Délivre-nous de l'angoisse et du danger. Dieu bon, protége ce « pays et ceux qui l'habitent; soutiens-le; conserve-lui la liberté. »

Plus tard, la Suisse connaît sa force et la faiblesse de ses ennemis; elle se pare de ses trophées de victoire et devient fière et dédaigneuse. Dans la guerre de Bourgogne, les soldats ne se jettent plus à genoux pour implorer humblement le secours du ciel; ils ont confiance en eux-mêmes, et leurs chants populaires mêlent au récit pompeux de leurs succès l'ironie amère contre leurs ennemis vaincus : « Ah! s'écrient-ils, les pauvres Bourguignons! les voilà qui, pour se sauver, grimpent sur les arbres, pareils à des oiseaux privés de nourriture; mais on les tue comme des corbeaux, on leur donne des coups de lance, et ils tombent

par terre; car leurs ailes ne peuvent se mouvoir et le vent ne les aide pas[1]. »

Quand la tête de Pierre de Hagenbach tomba sous la hache du bourreau, une jeune fille se mit à chanter, auprès du cadavre, la chanson que son amant lui avait apprise, et les enfants s'en allaient dans les rues, parodiant ainsi le vieil hymne pascal de l'Allemagne :

« Le Christ est ressuscité. Le gouverneur est pris. Réjouissons-nous tous. Sigismond sera notre consolateur. *Kyrie eleison.* »

Dans la guerre de Souabe, cette poésie populaire de la Suisse subit encore une nouvelle transformation; elle s'assoit au bivac; elle se mêle à l'orgie du cabaret; elle devient insolente et grossière. Ce ne sont plus les chants simples et chastes de Sempach, c'est le chant effronté du lansquenet. Après cela vient le pamphlet politique et religieux du seizième siècle, pamphlet ardent et plein de colère, qui, de son souffle envenimé, flétrit le rhythme et le vers et les images qu'il emploie. Puis, la poésie populaire s'en va peu à peu, avec les années qui se succèdent et les changements qu'elles amènent dans la société. Le peuple devient positif et raisonneur; il ne croit plus, il discute : parlez-lui des merveilleuses fictions du temps passé, il secoue la tête d'un air incrédule. La poésie l'a entouré de prestiges dans son enfance. Devenu vieux, il la dédaigne. Les rêves d'or de l'imagination sont morts dans son âme. Les rêves matériels les remplacent. L'histoire de ses pères ne lui apparaît plus que comme une lueur effacée dans un vague lointain, et leurs chants héroïques s'éteignent au milieu du bruit de l'atelier ou des discussions politiques.

La plupart des poëtes qui ont légué à la Suisse tant de chants traditionnels sont restés complétement inconnus; ils ne faisaient point de leur œuvre un objet de vanité littéraire. C'était assez pour eux de chanter les hauts faits de leurs concitoyens et le

[1] Chant de la bataille de Morat, 1476.

triomphe de leur patrie. Quelques-uns cependant ont mis leur nom au bas de leur poëme, comme nos romanciers du moyen âge le mettaient au bas de leur livre.

« Celui qui vous chante cette chanson peut maintenant se nommer. Il a été lui-même témoin de ce qu'il raconte. Il s'appelle Jean Ower, et dans le pays de Lucerne il s'écrie avec force : « O « Dieu ! préserve la confédération de toute injure et de toute « honte[1]. »

« Cette chanson, confédérés, Jean Viol la chante librement à votre honneur, à votre gloire, afin que vos louanges soient connues partout où l'on s'occupe de vous[2]. »

« Celui qui a chanté cette nouvelle chanson s'appelle Jean Wick. Il est né à Lucerne et bien connu à Uri. Il était à la bataille, vers ce bon temps de mai qui nous donne tant de joie[3]. »

D'autres fois, le poëte termine par en appeler à la générosité de ses auditeurs, ce qui prouve que ces chansons devaient se chanter au milieu de la foule, sur les places publiques.

« Celui qui vous chante cette petite chanson a fait maint long détour. Le bon vin est cher, et sa poche est en mauvais état. Voilà pourquoi il vous dit sa misère, et vous prie de lui accorder votre tribut[4]. »

Mais celui de tous ces poëtes qui mérite le plus d'être cité, celui qui les surpasse tous par la chaleur de la pensée comme par l'énergie de l'expression, c'est Veit-Weber ; son style est âpre et rude ; sa lyre n'a que des cordes d'acier, mais des cordes fortement tendues. Ni l'amour, ni les idées tendres et rêveuses, ne l'ébranlent. C'est une main gantelée de fer qui la fait vibrer. Veit-Weber, c'est le Suisse des anciens temps, le montagnard qui se fait soldat pour défendre son pays, le soldat qui se fait poëte pour

[1] Bataille de Ragat, 1446.
[2] Bataille de Morat, 1476.
[3] Bataille de Schwaderloch, 1499.
[4] Bataille de Grandson, 1476.

chanter le chant des combats. Veit-Weber, c'est le Taillefer[1] de la Suisse : comme lui, il marche le glaive à la main, en tête de ses concitoyens; comme lui, il célèbre les jours de bataille et les héros morts pour leur pays.

Nous ne connaissons de lui que cinq chants de guerre; il est probable cependant qu'il en a écrit d'autres encore. Mais ces cinq chants reposent sur les événements les plus mémorables de la guerre de Bourgogne; ils forment à eux seuls une iliade complète; ils commencent à la mort de Hagenbach et finissent à la bataille de Morat, le plus beau triomphe de la Suisse. Un an après, la puissance de Charles le Téméraire allait s'anéantir devant Nancy. Le prince de Flandre et de Bourgogne, frappé d'un coup d'arquebuse, rendait le dernier soupir dans un marais.

Nous ne savons rien de la vie de Veit-Weber, sinon qu'il était de Fribourg en Brisgau, comme il le dit lui-même dans un de ses chants, et qu'il vivait à l'époque où la Suisse livrait toutes ces grandes batailles. Il devait avoir fait quelques études poétiques, car ses vers, avec toute leur naïveté et leur rudesse d'expression, ne manquent pas cependant d'une certaine harmonie; il y a même parfois de l'art dans la manière dont il dépeint l'air martial de ses concitoyens, et le mouvement des armées ennemies qui s'avancent l'une contre l'autre. Mais ce qui lui donne toute son inspiration, toute sa poésie, c'est le cri de guerre, c'est l'aspect du champ de bataille. Avec quelle ardeur il entraîne les Suisses au combat! avec quel noble sentiment d'orgueil il loue tour à tour et la force de Fribourg, et la fermeté de Soleure, et l'ours indomptable de Berne! Il a peur que ses concitoyens ne se divisent, car il sait que

[1] Taillefer qui mult bien chantout,
Sur un cheval qui tost alout,
Devant le duc alout chantant
De Karlemagne et de Rollant,
Et d'Olivier et des vassaux
Qui moururent à Roncevaux.

l'ennemi profiterait de leur discorde. Quand il leur a montré le danger qui les menace, il les appelle à se réunir, il invoque à leur secours et le Christ et la Vierge Marie, et les patrons de chaque cité suisse; puis, quand il a lui-même combattu dans leurs rangs, quand la lutte est finie et la victoire gagnée, le voilà qui entonne l'hymne de triomphe : son œil s'enflamme, son cœur bondit; il regarde, avec une impitoyable dureté, les eaux du lac rougies du sang des ennemis, et chante d'une voix qui nous ébranle la déroute des Bourguignons et le succès de l'Helvétie.

Tous ces chants sont assez longs et ressemblent plus, par le mouvement du récit, à un fragment de poëme épique qu'à une ode. On voit que le poëte ne les a pas pris comme un thème qu'il est pressé d'achever. Il se complaît dans le tableau des évolutions militaires, dans le détail des faits. Le chant d'Héricourt n'a pas moins de vingt-neuf strophes de six vers chacune; celui de Morat en a trente-deux, et le plus long de tous est celui de Pontarlier; c'est aussi celui de tous qui me semble le mieux empreint des diverses nuances poétiques qui caractérisent l'œuvre de Veit-Weber; si je ne crois pas devoir le citer en entier, j'en citerai du moins la plus grande partie.

L'EXPÉDITION DE PONTARLIER [1]

« L'hiver a duré bien longtemps; il a attristé les petits oiseaux, qui chantent maintenant avec joie, et dont on entend le chant résonner à travers les rameaux verts de la forêt.

« A peine la branche d'arbre s'est-elle couverte de quelques feuilles, que l'on attendait si impatiemment; à peine la haie a-t-elle reverdi, soudain maint homme brave est sorti de sa demeure.

[1] *Die Sache wegen Pontarlin.*

« Les uns montaient, les autres descendaient. Leur marche guerrière était terrible à voir, et l'on a fait au duc de Bourgogne un affront dont il n'a pas dû rire.

« On est entré dans son duché, dans la ville de Pontarlier. Là, le combat a commencé, et l'on a vu bien des pauvres femmes prendre tout à coup l'habit de deuil, l'habit de veuve.

« Dès que les Welsches[1] apprennent cette nouvelle, ils arrivent à pied et à cheval, au nombre de douze mille; ils voulaient reconquérir la ville, mais il leur en coûta cher.

« Les confédérés les attaquent, les pressent, les font tomber sous leurs coups, et leur enlèvent sur les murailles de la cité deux grandes bannières.

« L'ours de Berne apprend ce qui se passe; soudain il fait aiguiser ses griffes; il prend avec lui quatre mille hommes, et on les entend joyeusement siffler.

« La nouvelle troupe arrive à Pontarlier, sur la place, pour braver les Welsches, qui étaient plus de douze mille, et, quand les Welsches aperçoivent l'ours, la peur les saisit.

« Ils le voient s'avancer contre eux; ils étaient en grand nombre et croyaient pouvoir lui résister; mais l'ours les salue avec ses arquebuses chargées de pierres, et ils s'enfuient au loin.

« Les Welsches le virent revenir une seconde fois. Les confédérés se rangèrent en bon ordre à la voix de leurs chefs.

« L'ours était en colère, les Welsches voulurent combattre; mais, quoiqu'ils se trouvassent quatre contre un, ils furent obligés de fuir.

« L'ours continuait à rugir, et tous les confédérés disaient : « Que les Welsches arrivent, nous nous battrons avec eux tout le « jour! »

[1] Les mots *wall, wallh, walscher,* qui se retrouvent fréquemment dans les anciennes poésies allemandes, désignent un étranger qui parle une langue inconnue. C'est ainsi que, dans la chronique de *Gest. Franc.*, le mot *peregrinus* est rendu par *wallus.*

« Voilà pourquoi je loue les gens de Berne, de Fribourg, de Bienne, de Soleure et des autres villes de la Confédération, car ils ont valeureusement combattu.

« Les hommes de Lucerne cependant ne veulent pas rester en arrière. Quoiqu'on leur eût écrit de ne pas venir, ils refusent de rester chez eux et se joignent aux soldats de Berne.

« Quand ceux de Bâle apprennent que l'ours est sorti de sa tanière, ils lui envoient des renforts, des hommes à pied et à cheval avec de bonnes armes.

« Les nouveaux venus se réunissent aux troupes de Berne et partent ensemble pour Grandson. Alors on entend jour et nuit retentir les coups d'arquebuse jusqu'à ce que Grandson soit gagné.

« Un dimanche matin, les confédérés se précipitent joyeusement à l'assaut; ils s'emparent des portes et deviennent maîtres de la ville, sans éprouver aucun échec.

. . . .

« Ils mettent une garnison sûre dans le château et se dirigent avec une nouvelle ardeur du côté de Berne. Il y avait là aussi un très-bon château bien fortifié.

« Ils s'élancent sur les remparts sans s'inquiéter des pierres qu'on leur jette, ni des coups d'arquebuse. Ils parviennent à faire une brèche dans la muraille, et plus d'un homme brave entre par là, sans crainte d'y laisser sa vie.

« Les Bernois s'avancent les premiers, et puis viennent ceux de Bâle; ils arrivent, et bientôt on voit, au-dessus de la forteresse, flotter l'étendard blanc et bleu de Lucerne.

« Berne y place ensuite le sien, et celui de Bâle ne se fait pas attendre. Toutes les villes agirent de leur mieux; je dois leur donner cette louange.

« Quand les Welsches qui étaient au château virent qu'ils étaient pris, ils jetèrent les armes bas, et demandèrent grâce, au nom de Dieu et de la Vierge.

« S'ils se fussent rendus plus tôt, on leur eût accordé la vie;

mais on repousse leur prière, et ils prennent la résolution de se défendre.

« Ils se retranchent dans une tour où il est très-difficile d'arriver. Ils sont en grand nombre, et combattent longtemps; mais aucun d'eux ne peut s'échapper.

« Cependant on pénètre dans la tour, et jamais homme ne se trouva dans une pareille angoisse : on les jette, morts ou vivants, par-dessus les remparts.

« Plus de cent hommes y laissent leur vie. Je ne veux pas mentir, et les Suisses leur apprennent à voler sans ailes au delà des murailles.

« Ceux qui occupent le château d'Echallens apprennent qu'ils seront bientôt assiégés; ils envoient dire aux soldats de Berne qu'ils se rendront volontiers.

« Reste encore un château fort, le château fort de Jougne. Les confédérés arrivent dans la ville, et parviennent tout de suite au-dessus des remparts, car tous les Welsches étaient partis pour retourner dans leur contrée.

« Jougne est une bonne forteresse; entre les cinq que nous avons nommées, c'est la meilleure; elle sert de sauvegarde au pays de Savoie : les Bernois y entrent et en prennent possession.

« Sans le secours de Dieu, comment eussent-ils pu prendre, en aussi peu de jours, tant de villes et tant de châteaux? Mais remercions aussi les gens de Berne et les braves soldats des autres villes.

« L'ours était sorti de sa caverne; après avoir remporté une telle victoire, il y rentre de nouveau : que Dieu lui donne joie et bonheur! Voilà ce qu'a chanté Veit-Weber. Amen. »

Tel est ce chant guerrier, que les paysans suisses entendaient autrefois chanter avec enthousiasme. Je ne prétends certes pas le donner comme un modèle de goût, mais comme un monument

traditionnel de poésie naïve et spontanée. Je n'ai pas prétendu non plus développer, dans un espace aussi restreint, toutes les richesses du chant populaire, je n'ai fait que rappeler ces sources d'eau limpide, ces sources oubliées, où l'arbre de l'art et de la science actuels a jeté ses premières racines, où nous pourrions aller peut-être retremper avec fruit notre cœur et notre imagination.

CHAPITRE QUATORZIÈME

De Zurich à Schaffouse. — L'ancienne route. — Le Lohnkutscher. — Histoire d'une jeune fille. — La charité du cocher. — Le château de Kyburg. — Les anciennes reliques de l'empire d'Allemagne. — Toess. — L'assassinat d'Albert. — Le châtiment. — Le couvent de Toess. — Winterthur. — La chute du Rhin. — Schaffouse. — L'ancienne église. — J. de Müller.

De Zurich à Schaffouse il y a une ancienne route très-bien faite et autrefois très-fréquentée. Je m'en souviens; je l'ai parcourue il y a quelques années, avec un *Lohnkutscher* (un cocher de louage), qui n'avait pour tout bien que sa carriole et ses deux chevaux, et qui m'a semblé l'homme le plus heureux de la terre.

Au sortir de Zurich, la route s'élève sur les flancs d'un coteau, puis redescend dans une vallée et se déroule ainsi, de colline en vallée, à peu près dans toute sa longueur.

A chaque descente, mon prudent cocher avait soin d'enrayer sa voiture. A chaque petite montée, il sautait lestement à bas de son siége, s'approchait de ses chevaux, les caressait de la main l'un après l'autre, regardait si leur bride ne les gênait pas, si tout était en bon ordre dans leur harnais, puis s'approchait de moi avec l'intention manifeste de causer, et moi, je ne demandais pas mieux que de causer avec lui. Il me disait les noms des villages et des hameaux par lesquels nous passions, leurs récoltes, leur indus-

trie, et leurs principaux événements. Il savait la fortune de chaque propriétaire et l'histoire de chaque famille.

Souvent ses récits étaient interrompus par les rencontres que nous faisions le long du chemin :

« Bonjour, Claude ! » s'écriait le paysan qui conduisait sa charrue dans les champs.

« Bonjour, Claude ! » disait la paysanne, portant son râteau sur l'épaule.

« *Guten Tag, Herr!* » disait timidement la jeune fille, en faisant la révérence.

Et Claude salue gaiement, tend la main, s'informe des nouvelles du village, de la santé d'un malade, de l'apparence du blé, d'un baptême ou d'un mariage, puis donne à ceux qui lui en demandent quelques nouvelles de la ville, et revient me rejoindre.

« Vous connaissez donc, lui dis-je, tous les gens du pays ?

— A peu près, me répond-il d'un air de naïve satisfaction. J'ai conduit pendant dix ans la diligence de Zurich. Vous ne vous figurez pas tout ce qu'on peut rendre de petits services, avec un peu de bonne volonté, dans cette profession. Que de petits paquets j'ai transportés d'un endroit à l'autre ! Que de commissions verbales m'ont été confiées ! Tel que vous me voyez, monsieur, j'ai eu entre mes mains des papiers timbrés d'où dépendait la fortune d'un négociant, des lettres attendues impatiemment par des familles malheureuses, et l'on m'a fait à l'oreille des confidences qui devaient consoler des cœurs affligés. J'ai été le messager discret des pauvres débiteurs poursuivis par les huissiers, des mères inquiètes de la situation de leur fils, et des amoureux. Depuis que j'ai quitté la diligence pour conduire ma propre voiture, ajoute Claude en brandissant fièrement son fouet, j'ai sans cesse l'occasion de rendre les mêmes services, et ces bonnes gens me savent grand gré de ma complaisance. J'ose le dire, monsieur, il n'y a pas sur la route un village où le nom de Claude Petermann ne soit cité comme le nom d'un honnête homme, et pas une maison où il ne

trouverait, s'il en a besoin, ce qu'on appelle un bon coup de main. Si j'avais le goût de la boisson, je pourrais m'en aller de Zurich à Schaffouse, en buvant gratuitement à chaque relais. Heureusement, je résiste à la tentation. Un verre de vin ou un petit verre d'eau-de-vie, de loin en loin, je ne dis pas; mais des habitudes d'ivrogne! *Gott behüte!* (Que Dieu m'en garde!)

— Vous parlez sensément, Claude, et c'est sans doute par votre sage conduite et vos prudentes économies que vous avez pu parvenir à acheter une voiture et des chevaux?

— Non, monsieur, mes économies n'y auraient pas suffi, car un tel équipage coûte cher, quoiqu'il ne vous paraisse peut-être pas très-brillant; c'est une singulière histoire que je vous raconterai, si vous le désirez.

— Racontez.

— Attendez un peu, s'il vous plaît. Nous voilà à la descente, il faut que j'enraye et que je tienne mes chevaux en main. »

C'est le plaisir du bon Petermann de se figurer qu'il conduit des chevaux fougueux dont il doit avec soin surveiller les mouvements.

« Attendez, ajoute-t-il. A la prochaine montée, je reviendrai vers vous. »

Quelques instants après, en effet, il met de nouveau pied à terre, essuie la bouche de ses chevaux, et d'une voix amicale leur recommande de ne pas s'essouffler à vouloir monter trop vite, ce dont les pacifiques bêtes ne paraissaient pas avoir la moindre envie. Puis il s'approche de moi, et d'une main tenant ses rênes, et posant l'autre sur la portière de la voiture, il commence son récit :

« C'est tout de même vrai, me dit-il, ce que ma brave mère me répétait souvent, qu'on est quelquefois en ce monde largement récompensé d'un acte de charité. Voici ce qui m'est arrivé :

« Il y a environ deux ans, par une pluvieuse et froide soirée du mois d'avril, le garçon d'écurie venait d'atteler les chevaux de la

diligence; les bagages étaient rangés sur l'impériale, les voyageurs étaient montés dans la voiture; je venais de prendre ma feuille de route, l'heure du départ sonnant, et j'allais m'asseoir à mon poste, quand je vis une femme enveloppée dans un grand manteau qui s'avançait vers moi d'un air timide, en murmurant d'une voix suppliante :

« — *Herr Conductor!* (Monsieur le conducteur!)

« Je me retournai vers elle pour lui demander ce qu'elle désirait.

« — Oh! monsieur le conducteur, me dit-elle, je voudrais bien aller à Schaffouse!

« — Mais la voiture est pleine! Vous n'avez donc pas retenu votre place?

« — *Ach! mein lieber Gott!* (Hélas! mon cher Dieu!) murmura-t-elle tristement.

« Au même moment, le directeur de notre administration sortit du bureau, et, voyant cette femme près de laquelle j'étais arrêté, lui dit d'un ton brusque :

« — Quoi! vous voilà encore? Vous espérez partir? Je vous ai dit que nul voyageur ne peut partir sans payer sa place d'avance.

« La pauvre femme baissa la tête en silence, et je vis, à la lueur du réverbère, deux larmes glisser sur ses joues.

« Son expression de douleur me touchait.

« — Vous ne pouvez donc payer votre place? lui dis-je à voix basse, craignant de l'offenser par cette question.

« — Hélas! je n'ai plus rien, et je ne connais pas une âme dans cette ville, et cependant il faut que j'arrive à Schaffouse le plus tôt possible. Si je n'avais peur d'y arriver trop tard, je ferais bien le trajet à pied. Oh! monsieur le conducteur, ayez pitié d'une pauvre fille qui est bien malheureuse.

« En l'écoutant et en la regardant, j'éprouvais le désir de la secourir, car sa voix avait une douceur extrême et sa figure, autant que je pouvais la distinguer sous le capuchon noir qui la voilait

en partie, me paraissait très-belle. « Mais, me disais-je, une jeune « femme qui voyage ainsi toute seule, sans argent, sans ressour- « ces, c'est vraiment un peu louche. Qui sait d'où elle vient, où « elle va, et ce qu'elle a fait pour se trouver dans un tel em- « barras. »

« Il semblait qu'elle devinât mes réflexions, car tout à coup, écartant les plis de son capuchon et me regardant avec deux grands yeux bleus aussi purs et aussi innocents, ma foi ! que ceux d'un enfant : « — Écoutez, me dit-elle, je suis une brave fille. Si vous voulez m'emmener avec vous, je ne sais quand je pourrai vous payer ; mais je vous assure que vous ferez une bonne œuvre, et j'espère que le bon Dieu vous en récompensera.

« — Mais, lui dis-je, il ne me reste plus qu'une place disponible, à côté de moi, sur le siége ; vous y serez bien mal !

« — Que cela ne vous inquiète point ! s'écria-t-elle avec une subite animation. Que je puisse partir et arriver au plus vite à Schaffouse, voilà tout ce que je demande !

« — Eh bien, monsieur, dis-je en m'adressant au directeur, je vais faire monter cette voyageuse sur le siége, et c'est moi qui réponds du prix de sa place.

« — Comme il vous plaira, Petermann, me répondit-il d'un air narquois ; mais je vous croyais plus sage !

« Il m'était aisé de voir que mon directeur faisait en ce moment de très-vilaines suppositions. Mais il se trompait. La souffrance et la physionomie de la pauvre étrangère ne m'inspiraient qu'un sentiment de pitié et de respect, un tel respect que, quand je l'aidai à monter le marchepied de mon siége, j'y mis autant de précautions que si elle avait été la femme ou la fille du bourgmestre.

« Quand je m'assis près d'elle, je la vis qui se serrait à l'extrémité de notre banc étroit comme une petite souris craintive, et cette timidité affermissait ma résolution. Quoi qu'on en pût dire, j'étais décidé à la protéger et à lui être utile tant que je pourrais.

« La pluie continuait à tomber, une petite pluie froide, mélangée de flocons de neige, et les deux places que nous occupions n'étaient défendues par aucune capote et par aucun rideau.

« — Comme vous allez être mouillée ! lui dis-je. Cela me fait de la peine !

« — Merci ! me répondit-elle, de votre bonne sollicitude ; mais n'ayez pour moi nul souci de ce mauvais temps. C'est la moindre des choses. Je ne pense qu'à arriver à Schaffouse. Vous ne savez pas quel service vous me rendez en m'y conduisant. Mais moi, je vous assure que je ne l'oublierai jamais !

« En disant ces mots, elle serra autour d'elle les plis de son manteau, pencha la tête sur sa poitrine, et, quelques instants après, elle était endormie.

« Je détachai alors tout doucement une grosse houppelande que j'avais l'habitude de porter dans les mauvais temps. Je lui en couvris les épaules, et j'en étendis les pans sur ses genoux. J'avais peur de la réveiller par un mouvement maladroit de mes grosses mains de cocher ; mais elle dormait d'un profond sommeil, probablement par suite d'une grande agitation et d'une grande fatigue. Elle ne se réveilla pas même aux relais, où les postillons n'en finissaient point d'atteler les chevaux et de faire un affreux tapage.

« Je me tenais assis immobile dans mon coin, n'osant pas même, de crainte de troubler le repos de la jeune fille, battre briquet pour allumer ma pipe, et je crois que si ma pipe avait été allumée, je n'aurais pas osé la fumer.

« N'était-ce pas une singulière chose que cette sollicitude pour une personne que je n'avais jamais vue, que je ne reverrai peut-être jamais, et qui ne s'était présentée à moi que pour solliciter ma commisération ? Dans mon enfance, j'avais entendu raconter des histoires de fées et de sorcières, et en regardant avec tant de respect cette inconnue, je me demandais si je n'étais pas ensorcelé.

« Elle ne se réveilla que dans la petite ville d'Eglisau. La pluie avait cessé et le soleil commençait à luire. En ouvrant les paupières, elle regarda autour d'elle d'un air étonné, comme si elle avait oublié qu'elle était montée sur le siége de la voiture, puis voyant la houppelande dont je l'avais enveloppée :

« — Oh ! monsieur, me dit-elle, que vous êtes bon !

« Elle me dit cela avec un tel accent et de tels yeux qu'il me sembla que je n'étais qu'un gueux, et un scélérat, et un homme sans cœur, pour avoir gardé toute la nuit ma veste fourrée sur mon dos, tandis que la pauvre enfant courait risque d'avoir froid. Ah ! monsieur, pendant les dix ans que j'ai fait mon métier de conducteur, et depuis que je fais celui de *Lohnkutscher*, j'en ai bien vu des voyageuses, des belles dames de France, d'Allemagne et de bien d'autres pays, des femmes de milords avec des tas de bagages, et de gentilles *petites* paysannes avec un simple bonnet ; mais jamais je n'ai rien vu de pareil à cette inconnue, à laquelle je faisais, s'il m'est permis de le dire, l'aumône d'une place dans la diligence. Elle était si belle que je me sentais tout honteux d'être assis à côté d'elle, avec ma grossière figure de cocher, et que si elle m'avait fait signe de descendre, je serais descendu aussitôt pour marcher humblement à côté de la voiture.

« — Sommes-nous encore loin de Schaffouse ? me demanda-t-elle après avoir promené quelques instants ses regards autour d'elle.

« — Non, lui répondis-je. Dans une heure nous y serons, une heure et demie peut-être, à cause du mauvais chemin.

« En ce moment six heures sonnaient à l'horloge d'Eglisau.

« Elle les compta l'une après l'autre avec une attention marquée, puis murmura à voix basse comme si elle se parlait à elle-même : Ainsi à sept heures et demie, — sept heures et demie. — Grâces à Dieu ! je n'arriverai peut-être pas trop tard.

« Puis tout à coup se retournant vers moi, comme par l'effet d'une impulsion subite :

« — Vous connaissez, sans doute, me dit-elle, à Schaffouse, beaucoup de monde?

« — Certainement.

« — Connaissez-vous M. Zimmermann?

« — Quel Zimmermann? Il y en a trois.

« — M. Conrad Zimmermann.

« — Le fils du riche marchand de bois; un gentil garçon! Je crois bien que je le connais! Il m'a donné plus d'un bon trinkgeld, car il a la main généreuse, et avant-hier encore, je l'ai conduit de Zurich à Schaffouse.

« — Il était avant-hier à Zurich?

« — Oui, et cette fois il m'a remis son pourboire d'un air triste. On dit qu'il va se marier, et il paraît que ce mariage ne le réjouit guère.

« — Est-ce que vous connaissez aussi celle qu'il doit épouser?

« — Je ne la connais que trop, la méchante créature! Elle a failli me faire perdre ma place, pour un méchant cabas qu'elle avait mis dans la diligence et qui est resté égaré pendant quelques jours. On eût dit, à l'entendre geindre, que ce cabas renfermait les diamants de la couronne de France, et, lorsque enfin on l'a découvert dans un coin du bureau, où un facteur l'avait jeté par mégarde, on y a trouvé trois poires moisies, un morceau de pain et un écheveau de laine. Elle était un peu honteuse quand on lui a demandé si c'était bien là tout ce qu'elle avait réclamé avec tant de cris et de menaces, et le directeur, et les employés de notre administration et moi, nous ne pouvions nous empêcher de rire de sa confusion; mais elle ne mérite aucune pitié : elle est laide, avare, et très-dure pour les pauvres gens.

Ma belle voisine sourit en m'entendant parler ainsi, mais son sourire s'effaça rapidement, et elle me dit d'un ton grave :

« — Si cette fille est telle que vous la dépeignez, pourquoi donc M. Conrad l'épouse-t-il?

— Elle est riche; elle a des moulins, des prés, des bois, quel-

ques-uns disent même, une quantité d'écus cachés dans des coffres, ou prêtés à gros intérêt. Le vieux Zimmermann, qui tient à l'argent, pense que son fils ne pourrait mieux faire que de se marier avec cette jolie héritière, et a fini par l'y décider. Mais ce n'était pas chose facile, et l'on prétend même que l'entêté Zimmermann aurait échoué dans son projet, si Conrad n'avait eu le malheur de contracter quelques dettes qu'il ne pouvait payer. Après bien des résistances, il a été obligé de consentir à ce que son père exigeait, pour se délivrer de ses créanciers. Mais, comme je vous le disais tout à l'heure, il est triste, ce brave garçon, et moi j'ai quelque idée qu'il a un amour dans le cœur.

« — Comment cela?

« — Il y a cinq ou six mois, je le ramenais de Zurich à Schaffouse; il était, comme vous êtes là, mademoiselle, assis à côté de moi sur le siége, et, chemin faisant, nous causions, car il n'est pas fier, pas le moins du monde. Tout d'un coup, il me demanda si j'avais été dans le canton des Grisons, et me parla de ce pays, et surtout de Coire, tant et tant que je me dis en moi-même : Mon ami Conrad a laissé par là de beaux yeux qu'il voudrait bien revoir.

« — Vous croyez?

« — Je n'en suis pas sûr; mais je le crois.

« — Cela ne l'empêche pas pourtant de se marier à Schaffouse?

« — Malheureusement, et Dieu sait comment cela finira. Voyez-vous, mademoiselle, je ne puis vous parler d'après ma propre expérience, car je n'ai jamais été amoureux. Mais on dit qu'il ne faut pas plaisanter avec l'amour, et que quand une fois il est entré dans certaines poitrines, c'est comme un clou dans un tronc de chêne. Et tenez, sans aller plus loin, à Églisau, où nous venons de passer, il y a deux ans, un brave jeune homme a commencé à se faire du chagrin pour une femme qui l'avait aimé et qui ne l'aimait plus, et la peine qu'il a ressentie de cette trahison lui a tant

rongé le cœur, qu'il en est mort. On l'a enterré la semaine dernière.

« Tandis que je parlais ainsi, ma gentille voisine m'écoutait avec une attention dont je me sentais tout fier. J'aurais bien voulu savoir comment elle connaissait le nom de M. Zimmermann, mais dès que je la regardais, j'éprouvais une telle timidité que je n'osais l'interroger.

« Ce fut elle qui, après un moment de silence, m'adressa la même question que M. Conrad :

« — Avez-vous été dans le canton des Grisons ?

« — Non, lui répondis-je; je n'ai jamais été, d'un côté, plus loin que Schaffouse, et de l'autre, que Zurich. Il y a dix ans que je parcours cette route, et je n'ai nulle envie de la quitter.

« — Vous êtes donc content de votre profession?

« — Content! Oui. Cependant, s'il faut vous l'avouer, j'ai aussi mon ambition. Tous les hommes en ont une. La mienne serait de posséder une petite voiture à quatre places et deux chevaux pour faire sur cette même route le libre métier de Lohnkutscher.

« — Et il faut beaucoup d'argent pour acheter ce que vous désirez?

« — Beaucoup. Je calcule pourtant que dans quelques années, en mettant de temps à autre un peu d'argent de côté, je pourrai payer au moins en partie cet équipage, et le reste, je tâcherai de le gagner peu à peu par mon travail.

« — Vous êtes un brave homme, me dit-elle, le bon Dieu vous protégera.

« Ces mots, prononcés de sa voix douce, me donnèrent une joie comme si j'avais entendu la promesse même de Dieu.

« Je criai au postillon de fouetter ses chevaux, et bientôt nous redescendîmes la colline qui s'élève au-dessus de Schaffouse.

« En entrant dans la ville, je montrai à ma jeune compagne une grande maison à pignons, et lui dis :

« — Voilà la demeure de M. Zimmermann.

« Elle la regarda attentivement du haut en bas, puis détourna la tête comme si elle craignait d'être vue. La porte et les fenêtres étaient cependant encore fermées, et on n'y distinguait pas une apparence de mouvement.

« Arrivé au bureau de la diligence, j'aidai respectueusement la jeune fille à descendre de voiture, et pendant que les autres voyageurs m'appelaient pour que je leur fisse remettre leurs bagages, elle me tira un peu à l'écart, et, mettant la main dans une poche de sa robe, elle me dit :

« — Vous avez eu la bonté de m'accorder une place dans votre voiture, sachant que je ne pouvais la payer ; tenez, voilà ma bourse vide. Je vous la donne comme un témoignage de ma reconnaissance. Plus tard, j'espère acquitter autrement ma dette.

« En prononçant ces paroles, elle me mit entre les mains une petite bourse de soie verte, jolie comme une bourse de fée.

« J'étais si troublé et si confus que je ne savais que faire, et il me semblait que j'avais le gosier étranglé, comme si la méchante fiancée de Conrad y eût fourré son écheveau de laine.

« — Mais non... mais non, balbutiai-je enfin ; je ne veux rien... Au contraire... vous n'avez pas d'argent... laissez-moi...

« Et d'une main tremblante je lui présentai ma bourse en cuir dans laquelle il y avait plusieurs écus.

« — Merci! merci! me dit-elle; n'ayez nul souci de moi. J'ai confiance en la Providence, et j'espère qu'un jour vous me reverrez plus heureuse qu'à présent. Adieu! adieu!

« A ces mots, elle s'éloigna, et je restai à la regarder, immobile, muet, ma bourse à la main.

« En ce moment un jeune freluquet qui venait de descendre de l'intérieur de la diligence, s'approcha de moi, et me frappant sur l'épaule, me dit avec un air ironique :

« — Ah ! coquin de conducteur !

« Je compris ce qu'il pensait, mais à la façon dont je l'envisageai, il comprit aussi qu'il ferait bien de ne pas continuer

sa plaisanterie. Il pirouetta sur ses talons. S'il avait prononcé un mot de plus, je crois que je l'aurais assommé d'un coup de poing.

« Quelques heures après, je retournais à Zurich et je pensais encore à la charmante étrangère; mais peu à peu je fus détourné de cette pensée par un malaise inexplicable. J'avais comme un froid mortel dans le corps, mes membres frissonnaient et je ne pouvais parvenir à me réchauffer. Je me rappelai alors qu'après m'être dépouillé de ma houppelande pendant la nuit pour en revêtir ma jeune voisine, j'avais senti la pluie ruisseler sur ma veste et pénétrer sous mon gilet. Mais bah ! me dis-je, ce n'est qu'une des petites misères de mon métier; j'en ai enduré bien d'autres ! Au relais de Bulach, je me fis préparer un bon verre de vin chaud, qui me ragaillardit. Cependant, à mon arrivée à Zurich, je pouvais à peine faire ma besogne. Le lendemain, il fallut me résoudre à envoyer chercher un médecin qui, après m'avoir examiné, déclara que j'avais une fluxion de poitrine.

« Grâce à ma robuste constitution, je me relevai de cette maladie plus promptement qu'on ne s'en relève ordinairement. Au bout de trois semaines, j'étais en pleine convalescence, et je me préparais à sortir, lorsqu'un matin on frappe à ma porte; j'ouvre, et devinez qui je vois entrer? M. Conrad Zimmermann, conduisant par la main ma mystérieuse compagne de voyage, non plus vêtue d'un humble manteau de voyage, mais élégamment parée, et la figure radieuse.

« — J'ai appris, me dit-elle, avec bien du chagrin votre maladie, surtout en songeant que c'est probablement moi qui en suis la cause. Comment êtes-vous à présent?

« — Beaucoup mieux, je vous remercie.

« — Nous achèverons, dit Conrad, de le guérir dans notre voyage. Car nous venons te chercher, mon brave Petermann, pour nous faire faire un joli voyage de noces.

« — Un voyage de noces !

« — Oui, voilà ma chère Rose, la rose de la vallée de Coire, qui s'appelle maintenant madame Conrad Zimmermann.

« — En vérité! m'écriai-je, comme j'en suis réjoui! Et la vieille de Schaffouse?

« — La vieille reste mariée avec ses écus.

« — Ah! la méchante créature! Cela me faisait de la peine de penser que vous alliez l'épouser. Mais votre père?...

« — Mon père s'est d'abord mis dans une grande colère lorsque, le matin même du jour fixé pour la cérémonie, j'ai déclaré que j'aimais mieux émigrer pour l'Amérique, pour l'Australie, pour des pays de cannibales, plutôt que d'épouser l'affreuse créature qui m'était destinée. Il a crié, il m'a menacé de me faire mettre en prison par mes créanciers, et d'abord il voulait immédiatement me déshériter. Pendant qu'il s'efforçait ainsi de me ramener à ce qu'il appelait la raison, tout à coup voilà que la vaillante voyageuse, que tu nous amenais de Zurich, arrive bravement jusqu'à nous, et la colère de mon père n'a pu tenir devant la douce figure de ma chère Rose. Il a été ému en la regardant; il s'est attendri en apprenant combien nous nous aimions depuis mon premier voyage à Coire, depuis plus d'un an; il a été frappé de son énergie, quand elle a raconté comment, dès qu'elle avait reçu ma douloureuse lettre, elle était partie toute seule, précipitamment, sans songer même à ce qu'il lui faudrait d'argent pour faire ce long trajet. Enfin mon cher père a souri quand il lui a été démontré que ma gentille Rose n'était point si pauvre qu'il le croyait, qu'elle appartient à une honorable famille, et que son oncle, chanoine à Coire, doit lui laisser un bon petit héritage. N'est-ce pas vrai, Rose, que vous aurez un jour une belle maisonnette dans le pays des Grisons, et un jardin, et même quelques rentes?

« — Mon Dieu! s'écria en riant la jeune femme, quel causeur vous êtes! Vous feriez bien mieux de remercier l'honnête Petermann du service qu'il m'a rendu, car sans lui je n'aurais pu arriver assez tôt à Schaffouse, et peut-être qu'à l'heure qu'il est,

malgré vos belles résolutions, vous seriez marié avec la riche héritière.

« — Jamais! jamais! s'écria Conrad; j'ai laissé ce misérable mariage s'arranger, comme si j'y consentais; mais au dernier moment, coûte que coûte, j'aurais tout rompu. Quant à votre ami Petermann, je n'oublie point ce que je lui dois, et vous savez ce dont nous sommes convenus. A présent, mon brave Claude, dit-il en se retournant vers moi, es-tu en état de nous conduire? Nous avons à l'hôtel Bauer une voiture et des chevaux. Il ne nous manque plus qu'un cocher, et c'est toi que nous désirons. Voilà le printemps. Nous voulons aller, de côté et d'autre, courir comme des pinsons, chanter comme des alouettes.

« — Et nous aurons bien soin de vous, ajouta d'un ton affectueux la jeune femme.

« — Je n'ai pas encore, répondis-je, recouvré toutes mes forces, mais je puis bien me mettre à votre service, quand il vous plaira.

« — Demain! dit Conrad.

« — Demain, si vous voulez.

« Le lendemain, nous partions gaiement et nous fîmes un superbe circuit, par Constance, par Fribourg en Brisgau, par Bâle et le Münsterthal, par Bienne et Neuchâtel, partout voyageant à petites journées, et partout, dès que nous nous arrêtions dans un hôtel, madame Conrad appelant le maître de la maison et lui disant : « Je vous recommande notre cocher, donnez-lui un bon « lit et du vin, et tout ce dont il aura besoin. » Et ces deux jeunes mariés! comme ils s'aimaient! comme ils étaient contents d'être au monde! C'était pour moi un plaisir de les voir et de les entendre gazouiller comme des oiseaux. Pas une contrariété. Pas un instant de mauvaise humeur. Les deux fidèles cœurs! Que Dieu les bénisse!

« Un mois après notre départ de Zurich, je les ramenais à Schaffouse, où le vieux Zimmermann les reçut avec une vraie joie, et comme j'allais prendre congé d'eux :

« — Claude, me dit madame Conrad, que pensez-vous de cette voiture et de ces chevaux avec lesquels nous avons fait notre voyage?

« — La voiture, répondis-je, n'est pas neuve, mais solide, et les chevaux sont deux bonnes bêtes.

« — Eh bien, je me rappelle ce que vous m'avez dit sur le siége de la diligence. Je souhaite que votre ambition soit satisfaite, et je vous donne ces chevaux et cette calèche pour que vous soyez *Lohnkutscher*, comme vous l'avez désiré. C'est mon présent de noces.

« — Et moi, ajouta Conrad, je te donne ceci pour que tu puisses acheter une petite provision de foin et d'avoine.

« A ces mots, il me remit cinq louis dans la main.

« Je ne saurais dire ce qui se passa en moi en ce moment; j'avais la vue troublée, et il me semblait que toutes les cloches de Schaffouse me bourdonnaient dans les oreilles. Je crois que je fus si sot qu'il ne me fut pas possible d'articuler une parole de remercîment, et je sortis avec de grosses larmes dans les yeux.

« Voilà, monsieur, comment je suis devenu possesseur de cet équipage, et depuis deux ans j'ai eu de la chance. J'ai épargné quelque argent, j'ai épousé une bonne petite femme, laborieuse et économe. J'ai un beau garçon dont madame Conrad a voulu être la marraine, tout cela pour un simple petit acte de charité envers une inconnue. Avouez, monsieur, que quand il plaît au bon Dieu de donner, il ne donne pas à demi. »

Telle est l'histoire que m'a racontée, il y a quelques années, Claude Petermann. J'espère que l'honnête cocher continue à prospérer. Mais la route sur laquelle il s'était fait une nombreuse clientèle n'est plus si fréquentée qu'autrefois. Zurich est à présent rejoint à Schaffouse par un chemin de fer, et en une heure et demie on traverse, comme à vol d'oiseau, de belles forêts et des champs féconds, sillonnés par le Rhin.

Au milieu de ces bois et de ces champs s'élèvent les épaisses

murailles du château féodal qui jadis appartenait à la puissante famille des comtes de Kyburg, qui possédait d'immenses domaines dans le nord de la Suisse, et ne comptait pas moins de cent châtelains soumis à sa suzeraineté. En 1264, cette famille s'éteignit, et sa fière résidence fut occupée par Rodolphe de Habsbourg, qui y déposa les reliques de l'empire d'Allemagne. La plupart de ces reliques, dont on parait les empereurs dans la cathédrale d'Aix-la-Chapelle, au jour de leur couronnement, avaient, selon la tradition, appartenu à Charlemagne. C'étaient sa couronne ornée de perles et de pierres précieuses, ses deux sceptres en argent, ses trois globes, dont un en or, son épée et ses éperons. C'étaient une dalmatique, une étole, un manteau de pourpre, et des sandales brodées, qu'il avait portés dans la cérémonie pompeuse de son couronnement. C'étaient l'épée de saint Maurice, un morceau de la crèche et du bois de la vraie croix, quelques anneaux de la chaîne de saint Pierre, un lambeau de la robe de saint Jean l'Évangéliste, et la pointe de lance qui perça le flanc du Sauveur. Dès l'an 1424, l'empereur Sigismond réunit à la ville de Zurich le château de Kyburg avec une partie des domaines qui en dépendaient, et dans ces murs où régna toute une race de fiers seigneurs, où trônèrent des empereurs, dans ces murs demeure à présent un simple magistrat rural.

Près de là est le joli village de Tœss, dont le nom se lie à l'un des événements les plus dramatiques de la Suisse.

Dans la nuit du 1er janvier 1307, le serment d'affranchissement avait été prononcé sur le Grutli. Trois ans après, l'empereur Albert Ier, fils aîné de Rodolphe de Habsbourg, s'avançait vers les cantons en révolte, pour réprimer leur effervescence et les punir vigoureusement de leur audace. Mais en accusant les gens d'Uri, d'Unterwalden et de Schwytz d'oublier leurs premiers devoirs, en levant contre leur seigneur légitime l'étendard de la rébellion, il oubliait que lui-même violait un principe d'équité, en gardant le patrimoine de Jean de Souabe, et il voyageait avec ce prince qui

ayant en vain, à diverses reprises, réclamé la restitution de son bien, avait résolu de se venger.

Le 1er mai 1510, Albert fut assassiné sur la route de Bâle à Aarau dans la plaine de Kœnigsfelden. Jean de Souabe lui porta le premier coup de dague; un de ses complices le frappa au visage; un autre lui fendit la tête. L'empereur expira dans les bras d'une vieille mendiante qui se trouvait près de là par hasard. Les meurtriers s'enfuirent, et de côté et d'autre sollicitèrent en vain un asile. Zurich leur ferma ses portes, et les Confédérés, dont ils croyaient avoir mérité la reconnaissance pour les avoir délivrés d'un ennemi redoutable, les repoussèrent avec horreur. Tous expièrent cruellement leur crime. Mais, par malheur, plus d'un innocent fut poursuivi et condamné à mort pour le même crime.

Agnès, fille d'Albert, veuve du roi de Hongrie, entra en Suisse comme une Euménide, et y répandit des flots de sang. Dans la fureur de son amour filial, dans sa soif de vengeance, le moindre indice lui suffisait pour provoquer un de ses arrêts inflexibles. Quiconque était soupçonné d'avoir pris part au complot formé contre Albert, était aussitôt arrêté, appliqué à la torture, sa maison rasée, ses biens confisqués. Ce fut ainsi que quelques belles habitations furent démolies, et que les châteaux de Wart, Maschwarden, Altburen, Fahnwanguen, furent réduits en cendres. En vain, la jeune et belle châtelaine de Wart se jeta à ses genoux, la conjurant au nom du Christ de faire grâce à son époux. Agnès resta implacable. Le désir de venger la mort de son père la jetait dans des transports de folie féroce : « Je me baigne dans la rosée de mai, » disait-elle en voyant un matin couler à ses pieds le sang de soixante chevaliers. On dit qu'elle immola aux mânes d'Albert plus de mille personnes. Il n'y a que les annales des despotes de l'Inde qui puissent nous offrir l'exemple d'une telle boucherie.

Et chose étrange! cette femme féroce joignait à cette rage sanguinaire une ardente pensée de piété; avec le bien qu'elle enlevait

à ses victimes, elle fonda un couvent à l'endroit où son père avait été égorgé, et enrichit un petit couvent qui déjà existait à Tœss. Sa fille encore toute jeune prit le voile dans ce dernier établissement, et elle-même se retira avec sa mère dans celui de Kœnigsfelden. Un prêtre seul eut le courage de lui reprocher ses confiscations et ses cruautés.

Du cloître de Tœss, souillé par d'odieuses sentences, agrandi par d'iniques larcins, il ne reste plus que les murs dégradés. On n'y chante plus ni matines ni vêpres; on n'y prie plus pour le repos de celle qui y poursuivit pendant plusieurs mois son œuvre terrible. On y fabrique des tissus de coton.

A une lieue de là est Winterthur, une antique cité romaine, qui fut particulièrement protégée par Rodolphe de Habsbourg, et qui resta longtemps opiniâtrément fidèle à la maison d'Autriche. En 1460, elle fut assiégée par les Zurichois, et ne se rendit qu'après avoir épuisé toutes ses munitions. Cette vaillante Winterthur est à présent la plus jolie et la plus industrieuse ville du canton qui l'a conquise.

A quelques lieues plus loin, le chemin de fer franchit sur un pont métallique la Thur qui donne son nom au fertile et pittoresque canton de Thurgovie, puis traverse une belle forêt et des coteaux couronnés de vignes, et enfin passe près de la chute du Rhin, tant de fois décrite par les voyageurs, chantée par les poëtes, dessinée par les artistes.

Certes, ce Niagara de la Suisse ne peut donner l'idée du Niagara de l'Amérique. Je n'imagine rien de comparable à cet immense, à ce profond, à ce merveilleux torrent que les Indiens, dans leur langue imagée, appellent le tonnerre des eaux. J'ai eu le bonheur de le voir, et jamais je ne l'oublierai. Mais les fleuves, les lacs, les forêts, les montagnes, tout, en Amérique, apparaît dans des proportions gigantesques dont notre chère Europe ne nous offre qu'une coquette miniature.

Cependant cette nappe d'eau helvétique de trois cents pieds de

largeur, qui tombe d'une hauteur de soixante pieds, et dont le fracas retentit jusqu'à une lieue de distance, ces rocs qui la divisent, ces sapins qui projettent sur ses flots l'ombre de leurs verts rameaux, cette tour noire de Woerth, ce gothique château de Laufen qui la dominent, ces forges dont elle fait tourner les roues, forment un tableau d'un aspect grandiose, étrange, imposant. Elle est belle à voir, surtout le matin, quand ses tourbillons d'écume étincellent aux rayons du soleil, comme une poudre d'or et de diamant, ou le soir, quand la molle clarté de la lune l'argente. Quand tout dort sur ses rives, quand on n'entend que le bruissement plaintif de ses vagues, on dirait des voix d'âmes éperdues qui se lamentent dans le silence de la nuit, ou les voix des aïeux qui faisaient vibrer la harpe d'Ossian.

Jusqu'à ce passage difficile, le Rhin, le noble Rhin, célébré avec tant d'enthousiasme par les Allemands : *Am Rhein! am Rhein!* a fait un heureux trajet. Des glaciers du canton des Grisons d'où découlent ses trois sources, il descend dans le Rheinsthal. Ses rameaux se rejoignent près de Reichenau, s'emparant de deux rivières près de Coire, de la sauvage Tamina à Ragatz. Bientôt il quitte son sol des Grisons, comme un jeune et ardent émigrant qui se sent assez fort pour abandonner son pays natal et s'aventurer dans les régions lointaines. A Rheineck, il rencontre le lac de Constance, s'y jette gaillardement, le traverse dans toute sa longueur, rentre en Suisse près de Stein, comme si un souvenir affectueux le ramenait vers le sol où il est né. Mais voilà que tout à coup il rencontre sur son chemin une barrière inattendue, des murailles de rocs qui resserrent son bassin, et d'autres rocs qui entravent son passage. Il veut passer pourtant, et il s'élance violemment contre cette digue audacieuse, et il la bat avec fureur de ses flots écumeux. Là est le spectacle d'une lutte magnifique entre une force impétueuse et une puissante force d'inertie. Comment finira-t-elle? Est-ce le fleuve qui sera obligé de se retirer en arrière? est-ce le rempart de granit qui s'écroulera? Quand on s'approche des rocs qui forment

ce rempart, il semble qu'on les sent trembler sous le choc des vagues qui les heurtent sans cesse. Ils restent pourtant fermement implantés dans le sol, et le fleuve surmonte çà et là fièrement ou contourne humblement les obstacles qui menaçaient d'arrêter sa marche. N'est-ce pas une vivante, une éclatante image du combat de l'homme contre les adversités subites de la bataille de la vie (*the battle of life*). Mais après sa lutte acharnée, le Rhin reprend son libre cours et s'assoupit comme un athlète victorieux dans une riante vallée, puis se répand en de gracieux méandres dans les belles plaines de l'Alsace, et plus loin reflète avec joie dans son onde les édifices princiers du Palatinat, les riches coteaux de Rudesheim, les tourelles des anciens châteaux, les rochers féeriques de Lurelay, les églises de Cologne, jusqu'à ce qu'il arrive aux prairies de la Hollande, et s'épanche goutte à goutte dans le sein de l'Océan.

Heureux l'homme qui ne succombe point dans un de ces rudes combats auxquels un sort rigoureux l'assujettit! Heureux l'homme qui après avoir été jeté sur une fatale arène, après avoir senti vaciller son énergie et entendu sonner dans son cœur le glas de mort de ses espérances, parvient à se relever, meurtri dans ses efforts, mais fier de sa vaillance; il se ravive par le sentiment de son honneur et se repose dans le calme de sa conscience; il s'en va paisiblement de jour en jour, d'année en année, sous le regard propice de Dieu, jusqu'à la fin de sa vie mortelle, jusqu'à l'océan de l'éternité.

En face de la chute du Rhin, s'élèvent deux hôtels élégamment construits, et près de là l'ancienne ville de Schaffouse, qui a gardé d'âge en âge son caractère d'ancienneté, ses maisons à pignons, ses façades revêtues de peintures naïves ou décorées de religieuses invocations, et son église, son austère et majestueuse église bâtie au dixième siècle dans le style roman. Sur un des clochers de ce temple vénérable dépouillé de ses richesses par le protestantisme, on peut lire encore l'inscription que Schiller a mise en tête de son

poëme de la *Cloche*, le plus beau, le plus large, le plus touchant poëme lyrique des temps modernes :

Vivos voco, mortuos plango, fulgura frango.

Dans les murs de Schaffouse naquit en 1752, Jean de Muller, qui, après avoir rempli les humbles fonctions de précepteur dans une maison de Genève, fut nommé bibliothécaire de l'électeur de Cassel, puis conseiller aulique à Vienne, puis devint un des ministres du roi Jérôme en Westphalie.

Les Allemands lui ont reproché amèrement les variations de sa vie politique. Mais il a écrit sa grande, sa savante *Histoire de la Suisse;* il a été l'ami de la plupart des hommes distingués de son pays natal et de l'Allemagne, de Tronchin, de Bonstetten, de Jacobi, de Herder, de Humboldt, et ses concitoyens ont fait une œuvre juste en lui consacrant dans l'enceinte de sa ville natale un monument.

A Schaffouse il existe encore plusieurs de ces bonnes, confortables diligences, avec lesquelles on voyageait autrefois si agréablement en Suisse, avant l'invention des chemins de fer. Je retiens ma place dans celle qui se dirige vers Valdshut. La route qu'elle parcourt n'est pas très-intéressante, mais elle me conduit à Bâle.

CHAPITRE QUINZIÈME

Bâle. — L'hôtel des Trois-Rois. — Les habitudes d'économie. — Les millionnaires. — Le café de la place. — L'hospice des voyageurs. — Le concile de Bâle. — Æneas Sylvius. — Érasme. — Holbein. — Les monuments de Bâle. — La cathédrale. — Instruction publique. — La danse des morts. — Le Musée. — Les ruelles. — Agréable situation de Bâle. — Les environs. — Le cimetière de Saint-Louis. — Sainte-Marguerite. — Maria Stein. — Burckhardt.

La noble cité de Bâle, fondée un demi-siècle avant l'ère chrétienne par Munatius Plancus, décorée, cent cinquante ans après, par un empereur romain, du titre d'*Augusta Rauracorum*, dotée, au treizième siècle, des priviléges de ville libre, et illustrée, au quinzième siècle, dans toute la chrétienté, par son fameux concile, est à présent l'une des villes de Suisse les plus méconnues; un grand nombre de touristes y passent sans daigner même s'y arrêter; d'autres, après y avoir fait une rapide promenade, comme pour l'acquit de leur conscience, inscrivent sur leur carnet quelques remarques futiles, ou acerbes, ou dédaigneuses, et s'en vont, convaincus qu'ils savent parfaitement à quoi s'en tenir sur l'aspect et le caractère de cette ville.

Mais Bâle est comme une de ces nombreuses natures humaines, mornes et froides en apparence, déplaisantes peut-être au premier abord, et dans lesquelles on découvre peu à peu, par une journa-

lière observation, des qualités qu'on n'avait point pressenties et des beautés particulières.

Combien de choses, dans le monde, dont on ne peut apprécier la valeur sans quelques recherches, et peut-être sans quelques efforts! La coque de l'amande est difficile à casser; mais elle recèle un noyau savoureux; les sables des *placers* n'ont qu'une morne teinte, mais ils cachent des pépites d'or; les rocs des Alpes sont durs à briser, mais ils contiennent un pur cristal; l'huître est un très-grossier et très-vilain mollusque, mais sa rude et noire coquille renferme peut-être une perle qui parera le front d'une reine.

Je plains ceux qui, en voyageant, ont des idées préconçues qu'ils ne veulent point abandonner, des itinéraires où chaque journée de marche et chaque heure de halte est d'avance réglée, des admirations préparées pour tel lieu, et de froides indifférences pour tel autre.

Heureux, au contraire, sont ceux qui ne se laissent point asservir à un pareil programme, qui cheminent au gré de leur fantaisie, et s'en vont, comme l'oiseau, becquetant avec joie un bon grain, partout où ils le trouvent, aspirant l'air balsamique d'un bois, d'un champ ignorés, et découvrant un agrément inespéré dans un obscur hameau, que les *Handbook*, les *Reisehandbücher*, les *Guides* ne daignent pas même signaler.

Heureux ceux qui, dans les pèlerinages de cette vie, prennent à tâche d'écarter de leur esprit l'épine aiguë des susceptibilités, le lourd fardeau des préjugés, et se font un bon compagnon d'un sentiment de bienveillance! Il leur arrivera plus d'une fois, sans doute, d'être trompés dans leur attente, froissés dans leur généreux élan, trahis dans leur confiance; ils rencontreront plus d'un hypocrite qui les aveuglera par ses fausses protestations, plus d'un marieur d'argent qui se jouera de leur crédulité; mais que de fois aussi, par leurs désirs sympathiques, ils attireront à eux d'honnêtes et douces sympathies! Un poëte allemand l'a dit : *Liebe*

erzeugt Liebe. L'amour enfante l'amour. Quelles que soient d'ailleurs leurs déceptions, ils garderont en les subissant le sentiment de leur bonne volonté. Et c'était le cri des anges, dans la nuit de Noël, sur la crèche de Bethléem : Paix aux hommes de bonne volonté! *Pax hominibus bonæ voluntatis!*

La première fois que je me suis arrêté à Bâle, j'avouerai que je n'en ai pas été très-charmé; mais j'ai appris à connaître cette vieille cité; je l'ai revue à différentes reprises, et je l'aime, et c'est une des villes de Suisse où je retourne le plus volontiers. Déjà j'y ai les bénéfices de ma fidélité : quand je me présente à l'hôtel des Trois-Rois, maîtres et valets s'avancent en souriant à ma rencontre, et, si modeste que soit mon équipage, il faut que la maison soit bien remplie pour qu'on ne me donne pas une des chambres enviées par tous les arrivants, une chambre sur le Rhin. Quand je m'en vais, deçà, delà, dans le capricieux abandon de ce plaisir exquis qu'on appelle la flânerie, à chaque instant je rencontre quelque honnête citoyen qui me tend amicalement la main, et plus d'un qui m'invite à passer la soirée chez lui.

Que d'épigrammes n'a-t-on pas faites sur les bourgeois de Bâle, sur leur étroitesse d'esprit et leurs habitudes parcimonieuses! Il est vrai qu'ils ne sont point, comme les Athéniens, passionnés pour l'art et ne construisent point un Parthénon. Il est vrai qu'ils ne se rendent point au Forum avec une cohorte de clients, comme les patriciens de Rome, et ne préparent point des banquets asiatiques, devant des lits de pourpre, avec accompagnement de danseuses et de musiciens. Il est vrai qu'ils n'occupent point des palais de marbre, comme les magnifiques seigneurs de Gênes, et que leur premier magistrat ne se marie point en grande pompe avec le Rhin, comme le doge de Venise avec l'Adriatique. Les graves Bâlois préfèrent à tout cela des capitaux encaissés avec soin, ou placés avec de minutieuses précautions. Dès leur première jeunesse, ils s'accoutument à considérer l'argent comme un brave et solide ouvrier qui peut procurer de bons bénéfices à son maître,

pourvu qu'on sache habilement l'occuper; et ce précieux ouvrier, ils ne le livrent point à de téméraires jeux de bourse; ils ne le jettent point, comme les Américains, dans d'aventureuses spéculations; ils le gardent affectueusement près d'eux jusqu'au jour où ils lui trouvent un sûr et fructueux emploi, et en se séparant de lui ils ne cessent de le surveiller avec une attention vigilante.

Dans cette prudente cité de Bâle, comme dans l'austère Hollande, il y a des pères de famille qui, au lieu de donner à leur enfant chéri, à son anniversaire de naissance, ou au premier janvier, des jouets fragiles ou d'inutiles objets de fantaisie, lui assignent, dans leurs livres de commerce, une somme qui, d'année en année, s'accroît et lui constitue un joli pécule qu'il a le droit de réclamer à l'époque de sa majorité. L'enfant apprend ainsi à apprécier les lois du calcul, les avantages de l'économie, et lorsqu'il entre dans la vie active, il est tout disposé à suivre les enseignements dont il a reconnu de bonne heure l'efficacité.

C'est ainsi que les Bâlois s'enrichissent; c'est ainsi que Bâle est devenue la grande caisse d'une partie de la Suisse, de l'Alsace et du pays de Bade. Notre active, notre industrieuse, notre brillante ville de Mulhouse en sait quelque chose; ses intelligents manufacturiers ont plus d'une fois puisé à cette caisse, et ils doivent lui rendre cette justice que souvent ils ne l'ont pas trouvée trop rigoureuse.

Une ancienne loi de Bâle établit que l'intérêt à 5 pour 100 est un *intérêt chrétien*. L'accumulation progressive des capitaux, dans cette ville de capitalistes, a fait graduellement abaisser ce taux primitif. Dans les temps de calme, en présentant de sûres hypothèques, les propriétaires des districts voisins de la petite république, peuvent aisément emprunter de l'argent à 3 p. 100; les gens de la ville l'obtiennent encore à meilleur compte. Dernièrement, un des actifs banquiers de cette ville me disait qu'il refusait des capitaux qu'on lui offrait à 1 $^1/_2$ p. 100.

Si minimes qu'ils soient, ces intérêts, ménagés avec soin, ga-

rantis d'avance, autant que possible, contre toute faillite, et adjoints régulièrement l'un à l'autre, forment de nouveaux capitaux qui, de nouveau, se remettront en marche et rapporteront au logis un nouveau butin.

De là ces grandes fortunes amassées comme les eaux d'un réservoir par une quantité de petites sources, et modestes encore dans leur extension. Un de mes amis, qui exerce la profession d'avocat, se rend un jour à Bâle pour y traiter une affaire importante; il se fait indiquer la demeure de M. de Mérian; il y va, et à peine a-t-il annoncé le motif de sa visite, que M. de Mérian l'interrompt et lui dit d'un air humble : « Monsieur, on vous a mal renseigné; ce n'est pas à moi que votre mission s'adresse, c'est à mon frère. Moi, je n'ai que dix millions, et on m'appelle Mérian le Pauvre; mon frère est Mérian le Riche.

Ces hommes qui parviennent ainsi à acquérir tout doucettement des millions continuent à vivre de la vie la plus calme et la plus rangée; ils s'honorent seulement de posséder une jolie voiture et de beaux chevaux pour se promener les dimanches à la campagne. Une fois par an ils donnent un grand dîner. Ce jour-là leur salon est aéré et épousseté, les housses des fauteuils et des canapés enlevées, l'argenterie et la vaisselle nettoyées avec soin. Le maître de la maison descend lui-même à sa cave, et en tire de vieilles bouteilles de vin de Bordeaux et de vin du Rhin, qui proviennent peut-être de l'héritage de son aïeul; puis, le dîner fini, tout est remis à sa place, rangé dans les armoires, la salle de réception est fermée, et la famille rentre dans son appartement habituel.

Dans le petit café qui est près de l'hôtel de ville, j'ai eu l'honneur, moi chétif, de m'asseoir à côté de cinq vénérables citoyens de Bâle, qui représentaient entre eux quelque chose comme soixante millions. Chaque jour, après leur dîner, ils se permettent ce qu'on appelle en termes vulgaires un *extra ;* ils vont là comme de simples mortels prendre une tasse de café, rien de plus, rien

de moins; cela leur coûte, à chacun, trente-cinq centimes qu'ils payent sans sourciller; leurs moyens le leur permettent.

Mais ces mêmes hommes, si économes de leur temps et de leur argent dans leur vie privée, remplissent avec zèle diverses fonctions gratuites, discutent dans leurs assemblées officielles les intérêts de leur canton, règlent son budget, siégent dans ses tribunaux, administrent ses hospices, dirigent les écoles et les autres établissements publics, et souvent contribuent de leurs propres deniers à l'achèvement d'un édifice utile ou à l'agrandissement d'une utile institution. Il en est qui, après de longues années d'ordre et de travail, lèguent en mourant à leur bien-aimée cité de Bâle une partie de leur fortune. L'un d'eux, qui n'avait point de proches parents, lui a légué, il y a quelques années, quinze cent mille francs de rente, ce qui triple à peu près les revenus ordinaires de cette ville, qui ne s'élèvent guère qu'à trois cent cinquante mille francs.

Entre toutes les capitales de la Confédération helvétique, Bâle se distingue par son esprit de charité et ses établissements de bienfaisance. A côté de son vaste, magnifique hôpital, il y en a un autre dont l'aspect plus modeste m'a souvent ému; sur sa porte est placée cette inscription : *Hospitium für die arme Reisende.* (Hospice pour les pauvres voyageurs.)

Les pauvres voyageurs, éloignés de leur terre natale et de leur famille, trouvent là un asile pour se reposer dans leurs fatigues, des remèdes s'ils sont malades, quelques secours d'argent pour continuer leur route. Si cette maison était fondée par des catholiques, ils y trouveraient, de plus, des sœurs, ces douces et tendres sœurs de charité, que le dogme des protestants n'a pu produire, qui sont les chastes et saintes fleurs du catholicisme.

Bâle est comme une ruche active, où sans cesse chacun travaille; nulle fortune n'y permet de longs loisirs, et les étrangers seuls y donnent l'exemple des indolentes flâneries. Par sa situation sur les frontières de la France, de l'Allemagne et de la Suisse, cette

laborieuse cité est l'entrepôt naturel des marchandises qui sont expédiées d'un de ces pays à l'autre. Plus de la moitié des denrées étrangères qui entrent en Suisse passent par Bâle ; en outre, ses manufactures font pour leur propre compte des exportations considérables.

Il y a ici des fabriques de tissus de soie, et surtout des fabriques de rubans, qui occupent près de vingt mille personnes, et dont les produits se répandent en Allemagne, en Angleterre et dans toute l'Amérique.

Cette ville, essentiellement commerciale et industrielle, n'est cependant pas étrangère aux sciences et aux lettres. En l'an 1431, le concile convoqué à la suite de celui de Constance par le pape Martin V, se réunit à Bâle et y resta dix-sept ans ; il n'accomplit point les grandes œuvres qu'on attendait de lui ; il n'anéantit pas l'hérésie des hussites, et ne réunit point l'Église d'Orient à celle d'Occident ; bien plus, au lieu d'extirper les anciens schismes, il en constitua lui-même un nouveau ; il se révolta contre les ordres du pape Eugène, et nomma à sa place le duc Amédée de Savoie, l'ermite du château de Ripaille : ce fut là sa décision la plus éclatante.

Mais le séjour de tant de doctes prêtres ne pouvait manquer d'exercer une notable influence sur l'esprit des habitants de Bâle, d'y éveiller le sentiment des lettres et le goût de l'étude.

En 1438, Æneas Sylvius, qui remplissait les fonctions de secrétaire du concile, écrivait à un de ses amis : « Les Bâlois montrent un grand respect pour les saintes images, mais ils ne s'occupent ni de science, ni de littérature profanes ; ils n'ont jamais entendu parler ni de Cicéron, ni de quelque autre célèbre orateur. »

Quinze ans après, les mêmes Bâlois sollicitaient, selon la pieuse loi du moyen âge, une bulle pontificale pour la fondation d'une université ; cette bulle leur fut accordée, en 1459, avec de généreux priviléges, par Æneas Sylvius, qui était monté sur le trône

pontifical, qui s'appelait le pape Pie II, et au siècle suivant, Érasme, le savant Érasme écrivait de Bâle :

« Je suis ici comme dans le plus grand, le plus agréable musée, et je n'essayerai pas de vous nommer tous les savants que je fréquente; je vous dirai seulement que chacun d'eux comprend le grec et le latin, et plusieurs l'hébreu : celui-ci est distingué par ses connaissances historiques ; celui-là, par son savoir en théologie. Près de moi est un habile mathématicien, un actif antiquaire, un excellent juriste. Ce n'est pas chose commune de trouver tant d'hommes de science réunis sur un même point, et, ce qui n'est pas moins remarquable, ce sont les rapports qui existent entre ces savants. Quelle union ! quelle amitié ! on dirait qu'ils ne font qu'un cœur et qu'une âme ! »

Ainsi parlait Érasme !

En un demi-siècle, quel progrès intellectuel ! Bâle est la première des villes de Suisse où l'imprimerie fut introduite, c'était vers l'an 1472; bientôt elle eut des typographes qui se signalèrent par leur activité et leur instruction : Jean Froben, qui, de 1492 à 1527, publia trois cents ouvrages importants, et dont les intelligentes entreprises furent continuées par son fils et son petit-fils; puis Jean Oporin, qui, de 1539 à 1568, ne publia pas moins de sept cent cinquante ouvrages qu'il corrigeait lui-même avec une scrupuleuse attention; puis Gemusaeus, Waldkirch et Pierre Perna, que notre illustre de Thou visita en 1579, et qu'il trouva travaillant, dans sa vieillesse, avec l'ardeur d'un jeune homme.

Érasme, après sa vie nomade, vint s'établir à Bâle vers l'année 1514, et y resta paisiblement jusqu'en 1529. A cette époque, les troubles de la réformation l'obligèrent à quitter cette ville, dont il avait fait sa nouvelle patrie; il s'en alla près de là, à Fribourg. Mais, dans cette charmante cité du Brisgau, il ne cessait de songer à sa chère retraite de Bâle. Il y revint en 1535 pour y passer une année encore, et y mourir. Il avait là des amis dont il ne pouvait oublier la fidèle affection et les intéressants entretiens : Jean

Froben, chez lequel il demeurait et qui imprimait ses œuvres; Sébastien Munster, l'auteur d'une cosmographie qui mérite encore d'être étudiée; Boniface Amerbach, ce noble citoyen bâlois qui consacra sa vie et sa fortune au développement des sciences dans sa cité natale; Jean Buxtorf, le fondateur des études de la langue hébraïque, et Holbein, l'un des maîtres de l'art allemand.

Le seizième siècle est une époque mémorable dans les annales de Bâle, et il est un fait que nous ne pouvons omettre de signaler, c'est que les hommes qui, à cette époque, illustrèrent le nom de Bâle par leurs écrits, par leur enseignement verbal, par leur travail industriel, par leur burin ou leur pinceau, étaient nés catholiques et conservèrent sous le dogme réfrigérant du protestantisme, la pensée idéale, la séve féconde du catholicisme. Érasme resta catholique, bien qu'il eût paru un instant montrer quelque penchant pour les doctrines de Luther; il s'enfuit de Bâle quand les novateurs commencèrent à y faire leur tapage révolutionnaire, et, dans sa résidence de Fribourg, il écrivit au pape Paul III une lettre dont ce pontife le remercia, et jamais il n'oublia qu'il avait été, en Hollande, chanoine de Saint-Augustin, et, à Paris, un des boursiers du collége Montaigu.

Holbein conserva encore, dans les désordres de sa vie, dans les diverses péripéties de sa destinée, un religieux sentiment catholique; son chef-d'œuvre est un tableau catholique, un des trésors de l'église de Dresde : c'est cette image de la Vierge, devant laquelle est agenouillé Jacques Meyer, le bourgmestre de Bâle, avec toute sa famille.

« Il y a, dit un éminent critique, F. Schlegel, il y a sur ce visage de la Vierge d'Holbein, un caractère d'humilité et de sainteté qui nous offre un plus juste idéal de la Mère de Dieu que la célèbre madone de Raphaël. »

C'est au seizième siècle que les Bâlois érigèrent dans un de leurs faubourgs, d'après les dessins d'Albert Durer, cette élégante

fontaine qui, sur sa légère colonne, porte un joueur de cornemuse et à sa base de gracieux bas-reliefs.

C'est au temps du catholicisme qu'ils construisaient, sur une de leurs places publiques, cette autre fontaine qui est une charmante chose, un piédestal arrondi, sur lequel s'élève une tour gothique triangulaire, modelée et ciselée avec un goût parfait, décorée de statues des saints et d'images symboliques, et portant à la pointe de sa légère flèche dentelée un ange aux ailes dorées. Dans les œuvres de ce genre je n'ai rien vu, à Nuremberg, de plus joli.

C'est aussi au temps du catholicisme que les Bâlois ont bâti leur hôtel de ville, édifice bizarre, mais curieux à voir, et cette belle porte du faubourg de Spalen, avec ses deux hautes tours crénelées et son toit aigu; sa façade extérieure est ornée de trois religieuses statues qui, dans les jours d'effervescence de la Réformation, ont échappé, comme par miracle, à la fureur des iconoclastes, Les jeunes filles de Bourgfeld et des villages voisins, qui vont travailler dans les fabriques de Bâle, récitent, matin et soir, une prière devant l'image de la Vierge, placée là entre celle des deux prophètes. Les femmes accomplissent le même acte de piété en se rendant avec leurs denrées au marché; les paysans font le signe de la croix en passant sous cette porte, ou tout au moins se découvrent la tête, et plus d'un pauvre homme inquiet, plus d'une mère de famille affligée se sont relevés consolés, après s'être agenouillés dévotement, dans la ferveur de leur croyance catholique, à l'entrée de cette ville protestante.

Le plus considérable et le plus vénérable monument de Bâle est la cathédrale, fondée au commencement du onzième siècle par l'empereur Henri Ier, détruite en 1185 par un incendie, rebâtie en 1258, après un autre incendie; renversée en 1363 par un tremblement de terre, et enfin, reconstruite au quinzième siècle dans ses formes actuelles. Elle n'est point élancée dans les airs comme la cathédrale de Vienne ou celle de Strasbourg; elle n'a point le caractère colossal de celle d'Ulm ou de Fribourg en Brisgau, ou

les riches ornements des églises de Reims, de Chartres ou d'Amiens. Elle est construite très-simplement avec des pierres de taille, d'une teinte rouge, qui ressemblent à de la brique ; cependant son portail est décoré d'un large cercle de sculptures représentant le jugement dernier ; sur la façade d'une de ses tours est une statue équestre de saint Georges, étendant le bras pour plonger sa lance dans la gueule du dragon ; sur l'autre, la statue de saint Martin donnant au pauvre la moitié de son manteau. Mais, à l'intérieur, il y avait autrefois des tabernacles enrichis par la piété des fidèles; dans ses cryptes souterraines il y avait des autels où l'on chantait, sous une voûte austère, dans une ombre mélancolique, la messe des morts. Tout a été lacéré, saccagé par ces bons réformateurs qui, en reniant le culte de leurs pères, se faisaient un devoir d'anéantir les religieux symboles devant lesquels leurs pères s'étaient prosternés, devant lesquels ils avaient eux-mêmes incliné leur front, sous le regard de leurs mères. Maintenant, les vastes arceaux de la vieille cathédrale sont nus, et tristes et silencieux. Le dimanche seulement, on y entend résonner la voix d'un prédicateur; dans les jours de la semaine l'étranger s'y promène avec un sacristain qui, pour un petit tribut, raconte d'une voix nazillarde, en son dialecte bâlois, tout ce qu'il sait des anciennes splendeurs de cet édifice et de sa décadence.

Les mains impies qui s'acharnèrent à la dépouille de ce noble sanctuaire ont respecté sa chaire, et il faut leur en savoir gré. Cette chaire, qui date de l'an 1486, est un chef-d'œuvre de sculpture; elle a la forme d'une fleur dont le calice s'élève graduellement sur sa tige et s'épanouit ; c'était la fleur qui jadis répandait au milieu d'une fidèle communauté les pures et salutaires semences du catholicisme ; maintenant, un ministre s'y place avec sa collerette et y développe doctoralement le principe du libre examen.

Les Bâlois, comme les autres protestants, peuvent s'enorgueillir de la révolution religieuse qu'ils ont accomplie ; cette révolution

ne leur a pourtant point donné un nouvel Érasme ni un nouvel Holbein. Nous devons le dire, cependant, ils n'ont point cessé d'aimer l'étude des lettres et des arts. Il existe à Bâle un casino qui achète, chaque année, les principales publications de l'Allemagne, de la France, de l'Angleterre, et reçoit plus de cent cinquante journaux ou revues des pays étrangers. Il y a, à Bâle, plusieurs librairies importantes, entre autres celle de M. Hauswirth et de M. Georg.

La ville emploie un cinquième de ses revenus à l'entretien de ses écoles et de ses divers établissements d'instruction publique; elle a conservé son université, bien que cette université soit fort amoindrie par le voisinage de celles de Zurich, de Fribourg, de Tubingue et de Heidelberg; elle a une bibliothèque qui renferme soixante-dix mille volumes et plusieurs centaines de manuscrits, un cabinet de médailles et d'histoire naturelle, et un musée qui possède quelques-uns des meilleurs tableaux de Jean Holbein le jeune.

On ne sait pas au juste où ce peintre mémorable est né, et l'on ignore généralement en quel lieu il fut enterré. Ce qu'il y a de sûr, c'est que son père, Holbein l'ancien, qui était un artiste de mérite, ayant quitté Augsbourg pour s'établir à Bâle, le fit inscrire tout jeune dans la corporation des peintres de cette ville.

Holbein resta à Bâle jusqu'à l'âge de trente ans, et, en dépit de sa paresse et de ses funestes penchants, il y fit des œuvres considérables. Ce noble peintre qui a eu un sentiment si vrai de la nature, quelquefois de si gracieuses fantaisies, et quelquefois des conceptions idéales, aimait le vin, non point comme Anacréon, comme Horace, ou comme nos poëtes du dix-septième siècle, pour le savourer délicatement et s'égayer avec quelques amis; il aimait le gros vin lourd, enivrant, et l'orgie et la société des gens les plus communs. Il passait des journées entières dans les tavernes, et ne se remettait au travail que quand un besoin absolu l'y obligeait.

On raconte que, s'étant engagé à faire une large peinture à fresque pour un riche bourgeois de Bâle, il était fort contrarié de ne pouvoir accomplir ses stations habituelles au cabaret, car, à tout instant, celui qui lui avait demandé ce travail venait le visiter et déclarait qu'il ne lui donnerait point d'argent, s'il ne le trouvait pas assidu à sa besogne. A la fin, Holbein, fatigué d'une longue contrariété, et surtout altéré par une longue privation, imagina de peindre au bord de l'échafaudage qui lui cachait le reste du corps, l'image de ses deux jambes sur la muraille devant laquelle il se tenait assis. Son rigide patron, arrivant ensuite et voyant ces deux jambes pendantes, s'écriait : « Comme il travaille! c'est pourtant moi qui l'ai habitué à rester si fidèlement appliqué à sa tâche! » Pendant ce temps, Holbein buvait et chantait dans une taverne.

De ses débauches habituelles un jour jaillit pourtant une étonnante inspiration. Un jour, il rentrait chez lui, ayant laissé son dernier pfenning chez le marchand de vin, et pas un denier dans son logis; il voit sa femme affligée, éplorée, tenant dans ses bras un pâle et débile enfant; près d'elle, un autre enfant plus âgé, amaigri par la disette, qui, par ses regards languissants, implore un secours qu'elle ne peut lui donner. A l'aspect de cette profonde misère, Holbein, le cruel Holbein sent tout à coup s'éveiller en lui, non pas le remords d'un cœur coupable, mais une idée d'art : « Restez là, s'écrie-t-il, ne bougez pas! » et il prend sa palette, ses pinceaux, et, séance tenante, fait de ce groupe désolé un tableau qu'on ne peut regarder sans un profond attendrissement.

En 1526, la misère à laquelle il était réduit le décida à se rendre aux conseils du consul anglais, le comte Arundel, qui l'engageait à se rendre en Angleterre; il partit pour Londres avec une lettre de recommandation d'Érasme; il fut très-bien accueilli par le chancelier Thomas Morus, et magnifiquement traité par Henri VIII, qui lui fit faire le portrait de plusieurs des femmes dont il convoitait l'amour. On connaît la réponse de cette royale Barbe bleue à

un des seigneurs de la cour, qui s'étonnait de la voir visiter l'atelier d'un artiste : « De sept paysans, dit-il, je puis faire sept lords; mais de sept lords je ne puis faire un Holbein. »

Après avoir passé quelques années en Angleterre, l'illustre peintre revint à Bâle, et, cette fois, il fit à sa famille une large part de l'argent qu'il avait gagné, puis il retourna dans la riche contrée qui lui promettait une fortune, et il y mourut de la peste, en 1554, à l'âge de cinquante-neuf ans.

L'Angleterre a gardé une partie de ses dessins et de ses tableaux. Le musée de Dresde possède, comme nous l'avons dit, son admirable *Vierge;* le musée de Bâle possède les dessins dans lesquels il a représenté les principales scènes de la Passion, divers dessins de fantaisie et quelques-uns de ses meilleurs portraits, entre autres, le sien, celui de sa famille, celui d'Érasme, celui d'Amerbach, et sa *Laïs* corinthienne et sa *Vénus.*

La précieuse collection de dessins qu'il intitula le *Triomphe de la Mort* fut vendue à M. Crozat, de Paris, qui la céda au comte Fleischmann, de Darmstadt, lequel l'abandonna au prince Galitzin, ambassadeur de Russie à Vienne; elle est maintenant à Pétersbourg, mais elle a été gravée à Bâle par un habile artiste, M. Ch. de Meckel.

Il existait déjà à Bâle, au milieu du dix-huitième siècle, sur un des murs du faubourg Saint-Jean, une peinture de la *Danse des Morts*, faite en mémoire de la peste qui éclata dans cette ville, en 1439, pendant que le concile y était assemblé, et enleva plusieurs grands personnages.

Cette même commémoration d'un fléau qui, au quatorzième et au quinzième siècle, traversa, comme le choléra, toute l'Europe, cette danse sinistre qu'on appelle, à Paris, la *danse macabre*, elle est représentée, ainsi que nous avons déjà eu l'occasion de le remarquer, dans un grand nombre d'églises et de cimetières.

Fiorillo, dans son *Histoire de l'art allemand*, dit que cette idée symbolique est primitivement issue de l'Allemagne, et que, de là,

elle se répandit dans les différentes contrées où, çà et là, on en retrouve encore des vestiges.

De tout ce que l'on connaît de ces différentes œuvres, rien n'est comparable à celle de Holbein : quelle verve philosophique ou spirituelle, quelle fantaisie souvent amusante dans ce triste sujet de peinture! quelle diversité de scènes dans cette procession funèbre! Les quarante-sept danses dont elle se compose nous représentent le squelette de la mort, mais la mort dans une perpétuelle variété d'attitude, de physionomie et de situation; la mort sardonique ou farouche; la mort jouant de la flûte, battant du tambourin ou grimaçant d'une façon horrible; la mort prenant en riant sa victime par la main ou luttant contre le téméraire qui essaye de lui résister; la mort dépossédant les princes de leur couronne, les prélats de leur mitre, les avares de leur trésor; la mort se jouant de la cupidité du voleur, de la passion du joueur, de la débauche de l'ivrogne, de l'espoir du marin, des calculs du savant; la mort, enfin, conduisant de sa main implacable à ses sombres danses toutes les classes de la société, vieux et jeunes, maîtres et valets!

Mors sceptra ligonibus æquat.

Par une dernière amère ironie, Holbein ne nous montre qu'un seul être humain dont la mort s'éloigne, c'est un malheureux mendiant, estropié, délaissé, qui la conjure en vain de mettre fin à sa souffrance.

Le musée, qui renferme les collections antiques et scientifiques que nous venons d'indiquer, est construit dans une rue étroite et montueuse dont on n'a pas encore cherché à adoucir la pente. Depuis une vingtaine d'années, on peut remarquer cependant dans les divers quartiers de Bâle, plus d'une importante amélioration; mais tout, ici, se fait lentement, surtout ce qui se fait par les soins de l'administration; je n'en veux pour exemple que le pont du Rhin. Ce pont, qui réunit les deux moitiés de Bâle, s'appuie sur

sept piles en bois et cinq en pierre. On y travaille chaque été, on doit l'embellir et le consolider, je crois même qu'il a été question de remplacer ses arches en bois par des arches en pierre; mais, chaque année, j'y retourne et n'y puis observer de grands changements. Vivrai-je assez longtemps pour le voir finir? je n'ose plus l'espérer.

Sur d'autres points, même lente décision, si toutefois il y a décision. La plus grande partie de Bâle est construite sur un terrain fort inégal : il y a là des rues où pas une charrette ne peut passer, des ruelles escarpées qui ressemblent à des échelles; l'hiver, par des jours de neige et de verglas, je ne sais comment on peut y cheminer.

Si tout cela se trouvait dans notre bonne ville de Paris, quel sol à exploiter! quelle série d'ingénieux arrêtés de démolitions pour cause d'utilité publique, d'embellissements et de réembellissements! Quelle quantité de braves gens, habitués à leur résidence dans ces étroits passages, seraient paternellement obligés de quitter ces modestes foyers où ils comptaient achever en paix leur existence, et de s'en aller chercher un gîte hors de la ville, l'exiguïté de leurs ressources ne leur permettant pas de se loger dans les magnifiques maisons construites sur les débris de leur primitive demeure!

Les magistrats de Bâle n'ont point de si douces sollicitudes et n'osent point s'aventurer dans de tels travaux. Chose singulière! ils ménagent avec une sévère économie le budget de leur cité, et respectent le domaine individuel. Ces honnêtes magistrats en sont encore à des idées de droit et d'administration évidemment très-arriérées; il faut espérer que, par les progrès toujours croissants des lumières, ils en viendront à reconnaître que plus une ville est bouleversée, plus elle est heureuse; que plus elle s'endette, plus elle est riche. Les Bernouilli, qui se sont illustrés à Bâle par l'étude des mathématiques, seraient peut-être fort embarrassés de résoudre un tel problème; mais notre glorieuse génération entre

dans la pratique de plusieurs sciences nouvelles dont les générations précédentes n'ont point deviné les merveilles. *All is well that ends well* (Tout est bien qui finit bien). C'est le titre d'une comédie de Shakspeare.

Plus d'un touriste a cru montrer un agréable esprit en faisant de caustiques railleries sur l'étroitesse et l'aspérité de quelques-unes des rues de Bâle; s'il avait observé ce qu'il y a là d'honnêtes familles, vivant humblement du produit de leur labeur journalier et se réjouissant de posséder cet obscur refuge dans leur quartier natal, il aurait probablement ménagé ses sarcasmes. Il faut ajouter que ces ruelles, dont on a fait parfois de si tristes descriptions, ne sont que des passages qui, de côté et d'autre, aboutissent à de larges espaces, à une belle rue, à une promenade, et quelques-uns à des points de vue superbes.

Les Allemands disaient, au moyen âge : Constance est la ville la plus grande, Strasbourg la plus noble, Spire la plus pieuse, Worms la plus pauvre, Mayence la plus digne, Trèves la plus ancienne, Cologne la plus puissante, et Bâle la plus gaie.

La plus gaie, en effet, par sa situation sur les rives du Rhin, au milieu d'une vaste et féconde vallée. Sur une hauteur qui domine la ville, à côté de la cathédrale, il y a une large terrasse ombragée par des noyers séculaires. Que de fois j'ai été là contempler un délicieux spectacle! A droite, les lignes vaporeuses de cette pittoresque région qu'on appelle la forêt Noire; à gauche, les cimes ondulantes des Vosges; entre ces deux chaînes de montagnes, la magnifique plaine d'Alsace, où tout fleurit, où tout mûrit, arbres fruitiers, tiges de maïs, ceps de vigne, épis de blé, plantes de tabac, et le Rhin qui lentement coule au milieu de ces champs féconds, comme s'il ne pouvait se lasser de réfléchir dans le miroir de son onde les murs des villes, les clochers des villages, les bonnes et franches figures des paysans alsaciens et les frais visages des jeunes filles.

Certes, il y a, de par le monde, bien des scènes plus grandioses

que celle-ci; mais il me serait difficile d'en indiquer une plus gracieuse et plus attrayante. La plus grande partie de ce ravissant tableau appartient à la France. L'antique ville de Bâle n'est qu'une petite république, une des plus petites; elle ne possède que trois villages, et, de tous les côtés, la zone de son territoire est très-resserrée. A une demi-lieue de ses murs est le duché de Bade, où les gens du peuple ont conservé, comme ceux de Bâle, le dialecte allemannique, ce naïf dialecte illustré par les poésies de Hebel. A un quart de lieue est la terre de France. Deux des portes de la cité helvétique s'ouvrent sur ce *plaisant pays*, comme l'appelait l'infortunée Marie Stuart :

> Adieu, plaisant pays de France!
> O ma patrie
> La plus chérie,
> Qui as nourri ma jeune enfance!

De ces deux portes, deux routes unies, sablées comme des allées de parc anglais, se déroulent entre de riants faubourgs et de vertes prairies, l'une vers le paisible hameau de Bourgfeld et l'aristocratique château d'Égenheim; l'autre vers Saint-Louis, un grand, beau village, animé par une population d'ouvriers, de marchands, par une brigade de douaniers, égayé par de riches et hospitalières maisons. A l'entrée de ce village est un vaste enclos protégé par une muraille quadrangulaire et fermé par une grille de fer : c'est là le cimetière, c'est la communauté des morts, enseignement des vivants.

Les cimetières des grandes villes avec leurs colonnes de marbre, leurs monuments artistiques, leurs inscriptions fastueuses, leur mouvement perpétuel de convois éclatants, de curieux et de promeneurs, m'inspirent peu de recueillement. Les cimetières de campagne m'émeuvent par leur simplicité et leur silence, par leurs croix en bois plantées dans le sol, avec une pieuse pensée, comme des signes certains de rédemption, par les humbles offrandes que

des affections fidèles y déposent en des jours de douloureuse commémoration.

Dans le cimetière de Saint-Louis, il y a deux tombes en pierre serrées l'une contre l'autre, les tombes d'un brave homme et d'une brave femme, qui me rappellent deux des touchantes strophes de Gray, l'aimable poëte anglais :

« Large fut leur bonté; sincère fut leur âme : le ciel les a récompensés comme ils le souhaitaient. A la misère ils donnaient une larme; ils ont conquis, par leur commisération, tout ce qu'ils souhaitaient, des amis.

« Ne cherchez point à glorifier leur mérite; ils ont vécu dans le sentiment de leur amour et de leur devoir : ils reposent dans le sein de Dieu! »

On se souvient encore, à Saint-Louis, de ces deux fidèles époux, de la sérénité de leur regard, de la douceur de leur sourire; ils n'étaient pas riches et n'enviaient pas la richesse; satisfaits du peu de bien que la Providence leur avait accordé, ils l'employaient à élever chrétiennement leurs enfants, et en détachaient encore plus d'une obole pour l'indigent.

« Le chêne, a dit un célèbre écrivain, voit grandir autour de lui ses rejetons. L'homme ne peut être sûr de garder autour de lui sa famille. »

Les enfants de ces deux braves gens quittèrent en pleurant le foyer où ils se sentaient si doucement abrités, pour s'en aller, par différents chemins, chercher une honnête place en ce monde. Une des filles resta dans la demeure paternelle, pour consoler ses vieux parents de l'absence de ceux qu'ils regrettaient, pour les assister jusqu'à leur dernier jour, et jusqu'à leur dernier jour elle accomplit religieusement, tendrement sa tâche. D'abord le père mourut, dans la paix de sa bonne conscience, en bénissant ceux qu'il aimait; puis bientôt la mère mourut, sous le même toit, car, en se mariant, elle avait pris à cœur ces paroles de la Bible : « Ton peuple est mon peuple, et ton Dieu est mon Dieu; je

mourrai sur la terre où tu mourras, et là où sera ta sépulture, là sera aussi la mienne. »

L'un et l'autre sont réunis dans le cercueil, comme ils l'ont été dans leur passage en ce monde; la même guirlande de buis enlace leurs tombes, et des mains pieuses y cultivent les mêmes fleurs.

De loin, chacun de leurs enfants vient les visiter chaque année; il s'agenouille sur les pierres qui recouvrent leurs cercueils, et il pense que tous deux l'attendaient, qu'ils se réjouissent de le voir et prêtent l'oreille à sa prière; car, pour la vraie et religieuse affection, la mort n'est pas la mort : c'est la transformation de la vie. *Vita mutatur, non tollitur.*

En face de Bâle, du côté de la porte de Pierre, est la colline de Sainte-Marguerite, revêtue de frais gazons, ombragée par de beaux arbres, égayée par de jolis cabarets. Le dimanche, les bons vieux Bâlois, que l'ennui du rigorisme protestant, en cette journée dominicale, épouvante, se plaisent à aller là savourer le vin du Marquisat, et les jeunes gens y continuent une amoureuse idylle. De cette colline, très-fréquentée, on peut, en un court espace de temps, se rendre à Arlesheim, un charmant village catholique qui se glorifie à juste titre de l'élégance de son église et de son château seigneurial, majestueux édifice entouré d'un immense jardin qui n'a point été dessiné par un Varée, mais qui n'en est pas moins le plus beau jardin anglais de la Suisse.

A deux lieues de Bâle, dans une autre direction, au milieu d'une nature sauvage, est le couvent de Maria Stein (Notre-Dame de la Pierre), occupé par des bénédictins; il s'élève sur une cime escarpée, comme un rocher bâti sur un autre rocher. Au pied de son église, dans une grotte profonde, est une chapelle souterraine, consacrée à la Vierge; chaque jour, on y célèbre la messe; chaque jour, des pèlerins de différents pays descendent, en récitant leur chapelet, les soixante-cinq marches qui conduisent à cet oratoire vénéré, et s'agenouillent devant une image miraculeuse, et ne s'en retournent qu'après s'être confessés et avoir communié.

Sur la route de Bâle à Delsberg, est Bellerive, un groupe de maisons tapissées de lierre et de clématite, dans un ravissant petit vallon arrosé par l'eau limpide de la Birse. Ce bassin de verdure est enfermé dans une enceinte de coteaux aux pentes ondulantes où le hêtre étend ses larges rameaux, où résonnent le chant du berger et la clochette argentine de son troupeau. A la pointe d'un de ces coteaux, s'élève une ancienne chapelle qui, dès l'an 1040, était dotée par le pape Léon IX d'une bulle d'indulgences, et qui, depuis cette époque, n'a cessé d'être très-respectée dans le pays. Près de là est une excellente auberge à laquelle appartient une source d'eau minérale qui guérit, dit-on, plusieurs maladies. Si cette eau peut avoir pour les souffrances du corps une telle efficacité, il me semble que la beauté de ce vallon, le calme qu'on y respire, l'arome de ses fleurs et de ses bois, le doux aspect de ses sentiers ombreux, de ses paisibles habitations, de sa chapelle, doivent aussi, comme une onde salutaire, rafraîchir l'âme fatiguée et calmer ses souffrances. Bénis soient les lieux où les jeunes cœurs se dilatent dans l'expansion de leur amour et de leur félicité! et bénis soient ceux où les cœurs déçus, froissés, alanguis, se reposent!

Burckhardt, le célèbre voyageur, appartenait à une des honorables familles de Bâle. Il naquit en 1784 et mourut au Caire, en 1817, victime de son ardeur pour la science. J'admire l'énergie qui le soutint dans de difficiles explorations, et les ingénieux expédients qu'il employa pour tromper le fanatisme des Turcs, pour visiter la Mecque et Médine, si sévèrement interdites aux regards des chrétiens. Mais je m'étonne qu'il ait pu quitter les rives fleuries du Rhin, les riches plaines, les horizons dorés du pays de Bâle, pour s'en aller parcourir les mornes déserts de l'Arabie Pétrée.

Ce qui m'étonne encore, c'est que tant d'honnêtes citoyens de Bâle à qui les dieux propices offrent de doux loisirs s'enferment dans les sombres murs d'un comptoir, passent leurs jours courbés sur une caisse ou sur un pupitre, calculant le résultat de leur

spéculation, ajoutant sans cesse un chiffre à un autre chiffre, plutôt que de s'abandonner librement, gaiement, aux charmes de cette nature qui de toutes parts les invite à de pures et idéales jouissances, par ses chants, par ses fleurs, par ses rayons de lumière. Y a-t-il donc un si grand plaisir à gagner de l'argent? Y a-t-il réellement des hommes qui puissent s'imaginer que leur principal devoir en ce monde est d'accroître la fortune que leur a léguée leur père, au lieu de s'appliquer tout simplement à la garder comme un dépôt que Dieu leur a confié pour en faire un noble usage? Ces hommes-là se figurent-ils qu'ils seront mieux accueillis dans la région des morts, dans ces régions inexplorées et indécouvertes, dit Shakspeare, parce qu'ils y porteront l'auréole de la fortune qu'ils ont eue dans la région des vivants?

Ah! que ceux-là sont plus sages qui, en obéissant à la loi du travail imposé à notre premier père, disent avec confiance la prière que le Seigneur enseignait à ses apôtres : *Panem nostrum quotidianum da nobis hodie*, et ne s'inquiètent point du lendemain.

CHAPITRE SEIZIÈME

Le val de Mouthier. — Poésie russe. — Le Casino. — La bataille de Saint-Jacques. — Ardeur belliqueuse des Suisses. — Canton d'Argovie. — Ses illustrations. — Olten. — L'église. — Les pèlerins. — Berne. — La plate-forme. — L'Aar. — Les Alpes. — La cathédrale. — Les vitraux. — Les tapisseries de Bourgogne. — Origine de Berne. — Les ours. — Accroissement de la puissance de Berne. — État actuel de la ville. — Établissements d'instruction. — Architecture. — Les jours de marché. — La chasse au chamois.

Je connais deux vallons romantiques que tous deux on nomme, en mémoire d'une ancienne église, vallons de Mouthier : l'un en Franche-Comté, sur la route de Pontarlier à Besançon ; l'autre en Suisse, sur la route de Bâle à Berne. Tous deux étonnent en certains endroits le passant par leur aspect grandiose, sauvage, et dans d'autres le charment par leur grâce idyllique. S'il me fallait dire lequel est le plus beau, je n'oserais prononcer ce jugement. Mais celui de Franche-Comté touche à mon pays natal. J'y retourne souvent; j'ai des amis qui m'y attendent chaque année, qui, pour fêter mon arrivée, vont avec empressement chercher dans leur cave la vieille bouteille au long col remplie du meilleur suc des grappes de la vallée, et font un holocauste de leurs plus gras poulets. Je me ravive là dans les souvenirs de mon enfance, et je songe qu'un jour j'aurai là peut-être un dernier asile près de mon berceau.

Le val de Mouthier suisse, je l'ai parcouru deux fois, et je n'ose y retourner. J'étais jeune alors, hélas! et j'étais amoureux.

Les lieux où l'on a passé dans le prestige de la jeunesse et le charme d'une tendre émotion, on ne peut les oublier.

A de longues années de distance, je vois encore, comme si je venais de les contempler, ces roches gigantesques qui s'élèvent de chaque côté du chemin, comme les murs d'une forteresse, comme les cimes crénelées d'un manoir féodal, comme les flèches aériennes d'une église gothique; ces vigoureux sapins qui s'implantent dans les interstices de ces rocs, et les parent de leurs verts rameaux; cette eau limpide de la Birse, qui court, sautille et babille comme un enfant joyeux le long du sinueux défilé, toute cette fraîche et mystérieuse vallée qui semble faite exprès pour abriter dans un doux recueillement des cœurs heureux et joindre à la poésie de leurs pensées l'auguste poésie de la nature.

Tant que ces rocs subsisteront sur leur base, tant que la Birse coulera dans son lit d'argent, il y aura des êtres jeunes qui iront là, cheminant pas à pas dans l'enchantement de leurs rêves.

La nature reste, immuable image de l'éternité. Mais les générations humaines disparaissent tour à tour, et les joies de la jeunesse disparaissent encore plus vite.

Combien de voyageurs qui, après avoir traversé gaiement le Münsterthal, respiré avec délices l'arome de ses arbres, cueilli avec amour les fleurs épanouies au bord de sa rivière, en viendront peut-être à murmurer tristement une élégie comme celle du poëte russe Jukowski!

O débile fleur du vallon,
Fleur sans appui, fleur solitaire,
Le souffle froid de l'aquilon
A flétri ton lustre éphémère.

Tel est aussi notre destin :
Ta feuille tombe au vent d'automne,
L'ombre voile notre matin,
Et le bonheur nous abandonne.

Chaque jour amoindrit en nous
Un des trésors de l'existence :
Un rêve qui nous était doux,
Un vœu d'amour, une croyance.

Qui pourrait dire, à tout moment
Où l'âme au deuil est asservie,
Ce qui s'en va plus promptement,
Ou de la fleur, ou de la vie.

Cette poétique route de Münsterthal n'est plus aussi fréquentée qu'autrefois. Un chemin de fer réunit à présent Bâle à Berne, et, nous devons le dire, il présente aussi en plusieurs endroits de très-agréables points de vue.

En sortant de Bâle, on passe devant un édifice que je n'ai pas encore mentionné. Les bons Bâlois ne me pardonneraient point de l'oublier. A voir son portique, semblable à celui d'un temple antique, et le jardin et la fraîche pelouse qui l'entourent, et les massifs d'arbres qui décorent son vaste enclos, on croirait aisément que cette maison est la demeure d'un riche et élégant patricien qui l'a fait construire avec une idée d'art, et qui se complaît à y étaler la science de l'horticulture. Non. C'est mieux qu'une demeure réservée à l'égoïste jouissance de quelques privilégiés. C'est le Casino d'été. C'est une hospitalière maison ouverte à tout venant par une brave femme qui, par un sentiment de bénévolence pour l'humanité, s'est livrée à de profondes études culinaires, qui se vante de servir à ses clients du café où il n'entre que très-peu de chicorée, du jambon bien supérieur à celui de Mayence et des truites de la Birse assaisonnées avec un talent de premier ordre. Je ne parle pas des *Mehlspeisen*, qui, à ce qu'il paraît, sont des chefs-d'œuvre de gastronomie indescriptibles. Par son savoir et par ses attentions délicates, cette digne femme a élevé son établissement à la hauteur d'une institution de bienfaisance. C'est là que les jeunes amoureux se plaisent à célébrer

leurs fiançailles ; c'est là que les mariés se glorifient de donner à leurs amis un solennel festin. Le dimanche, ordinairement, il y a là des concerts qui attirent une nombreuse réunion. Mais, chaque jour de la semaine, le Casino a ses visiteurs fidèles. Les femmes y vont faire leur goûter en tricotant ; les hommes y fument leurs pipes en buvant du vin blanc, et les enfants y grignotent des gâteaux en jouant sur la pelouse. Ainsi tout le monde est heureux, et plus heureuse encore est l'intelligente directrice de ce Casino, qui voit toutes les joies qu'elle répand autour d'elle, et, le soir, encaisse avec une honnête conscience les bénéfices de ses bonnes œuvres.

Près de là, dans l'enceinte d'une grille en fer, s'élève une sorte de pyramide, taillée sur le modèle des flèches de cathédrales gothiques et décorée de dix écussons helvétiques. C'est le monument de la bataille de Saint-Jacques, une des glorieuses pages de l'histoire de la Suisse. C'est près de là qu'en 1444 quinze cents confédérés suisses s'élancèrent intrépidement contre une armée d'Armagnacs, d'Anglais et d'Autrichiens, commandés par le Dauphin de France, qui fut Louis XI. La bataille dura trois jours. Commencée sur les bords de la Birse, elle se continua dans l'hôpital et les masures du hameau Saint-Jacques, où les valeureux Suisses, cernés de toutes parts, luttaient encore avec un courage désespéré, comme les Espagnols dans Saragosse. L'armée ennemie perdit dans cette lutte acharnée des milliers et des milliers de soldats. L'ardente légion helvétique fut anéantie, à l'exception de dix hommes, qui, au dernier moment, prirent la fuite, et furent traités comme des lâches dans les villages où ils cherchaient un refuge.

Le Dauphin, émerveillé de la bravoure de ces nouveaux Spartiates, signa un traité de paix avec les cantons qu'il avait eu l'intention d'asservir à la domination de l'Autriche. De là datent les alliances de la Confédération helvétique avec la France, et les enrôlements des Suisses dans la garde de nos rois.

Ces fidèles soldats qui, au 10 août, défendirent si vaillamment

les Tuileries contre les hordes de jacobins appartenaient à la même race que ces quinze cents hommes qui, au mois d'août 1444, sacrifiaient leur vie pour arrêter l'invasion étrangère sur leur terre natale. La pyramide de Saint-Jacques, le lion de Lucerne, attestent les mêmes héroïsmes et doivent inspirer le même respect.

Qu'il me soit permis seulement de remarquer que les souvenirs de ces glorieux combats et quelques autres non moins mémorables exaltent parfois, un peu plus que la juste raison ne le permet, l'imagination des Suisses. A la moindre contrariété qu'ils éprouvent, ils profèrent des cris belliqueux et semblent pouvoir à peine contenir l'ardeur qui les porte à prendre les armes. Dernièrement, quand nous les avons chagrinés en annexant la Savoie à la France, on eût dit qu'ils n'aspiraient qu'à voir nos troupes entrer dans leur pays pour les écraser comme celles de l'Autriche et celles de Charles le Téméraire à Sempach, à Grandson, à Morat.

Sous le règne de Louis-Philippe, ils eurent aussi avec nous une difficulté politique qui les mit en révolte. Je me rappelle avoir passé alors une soirée avec un honnête citoyen de Bâle qui, après m'avoir remémoré quelques-unes des victoires de la Suisse, me disait en brandissant le tuyau de sa pipe, comme si ç'eût été un glaive formidable : « Monsieur, si la France ne cède pas à nos justes représentations, nous marchons droit sur Paris. »

De la gare de Bâle, le chemin de fer traverse les prairies de l'agreste petit district de Liesthal, puis pénètre dans les forêts et les collines du canton d'Argovie. Ce pittoresque et fructueux canton renferme une population de cent cinquante mille âmes, dont la moitié environ est catholique. De là est sortie la famille de Habsbourg, qui, en 1273, s'assit sur l'impérial trône d'Allemagne, qui s'est perpétuée par le mariage de Marie-Thérèse avec le duc François de Lorraine, et règne encore sur l'Autriche.

Sur la cime du Wulpelsberg s'élèvent encore les épaisses mu-

railles du château de Habsbourg, construit au commencement du onzième siècle. Les habitants des villages voisins en ont fait pour leur tranquillité une sorte de vigie. Un gardien y veille pour donner le signal d'alarme, s'il voyait éclater quelque part un incendie. Que n'a-t-il pu, ce gardien du berceau des Habsbourg, prévenir assez tôt la maison de l'Autriche de l'incendie révolutionnaire qui s'allumait dans ses États!

Dans la petite ville de Brugg, au pied du Wulpelsberg, est né Zimmermann, le célèbre auteur du *Traité de la solitude* et du *Traité de l'orgueil national*. A quelques lieues de là, dans le château de Biberstein, est mort, en 1848, Zschokke, l'un des écrivains les plus distingués de l'Allemagne moderne. Son *Histoire de la Suisse*, une partie de ses contes et de ses romans ont été traduites en français et y ont eu un légitime succès. Son œuvre la plus populaire est celle qu'il publia dans son âge mûr, sans y mettre son nom. Elle est intitulée : *Heures de dévotion* (*Stunden der Andacht*) et se compose de huit forts volumes. Les Allemands disent que ce livre est l'expression la plus complète du rationalisme, et déjà ils en ont épuisé plus de trente éditions.

Dans la capitale de ce joli canton d'Argovie, à Aarau, vivent encore deux hommes distingués : M. le docteur Troxler, auteur de plusieurs ouvrages de philosophie, et M. Rochholz, auquel nous devons un recueil de légendes qui attestent une intelligence poétique et une vaste érudition.

Peu de voyageurs, à moins d'une raison particulière, se détournent de leur route pour visiter cette petite ville d'Aarau, qui, én réalité, ne leur offre pas un édifice remarquable. Mais que ceux qui ne sont pas trop pressés d'arriver au terme de leur trajet s'arrêtent au moins quelques heures à Olten, ne fût-ce que pour y faire une promenade.

Olten est une bourgade du canton de Soleure, construite sur l'emplacement d'une colonie romaine, au sein d'une vaste plaine entourée d'un cercle de montagnes, dont les cimes semblent se

projeter en arrière, comme pour mieux découvrir aux regards du voyageur ce beau bassin de verdure arrosé par l'Aar.

Sur cette rivière s'élève un pont couvert par une toiture en bois et parsemé de petites boutiques. On dirait un bazar, et, si l'on n'y voit point, comme dans les bazars de l'Orient, de riches étoffes de soie, des magasins de chiboucks ou de bijouteries, on peut y voir de tous côtés, ce qui vaut mieux, les merveilleuses couleurs, les trésors d'une riche nature.

Au delà de ce pont est la petite cité, élégamment bâtie et soigneusement administrée. Que de fois n'a-t-on pas dit que les communautés catholiques ne sont ni si laborieuses, ni si prospères que les communautés protestantes! Les habitants d'Olten sont de très-fervents catholiques, et, avec la meilleure volonté du monde, il ne me serait pas possible d'indiquer dans toute la Suisse protestante une ville plus riante, plus animée et plus proprette que la leur. Le travail industriel s'y allie au travail agricole, et les spéculations du commerce aux plaisirs de l'étude. Dans cette ville, qui ne renferme pas plus de quinze cents habitants, il y a une très-bonne librairie, une société de lecture, plusieurs écoles assidûment fréquentées et une importante papeterie. On y compte quatorze fabriques de bas de laine, et on y fait un commerce assez considérable de vins et de céréales.

En 1807, les habitants d'Olten ont rebâti dans un style de fort bon goût leur église paroissiale, et un de leurs concitoyens, un peintre d'un talent remarquable, M. Martin Distal, l'a décorée d'un de ses meilleurs tableaux.

Le temple protestant n'est ouvert que le dimanche, comme les salles académiques où les professeurs ne font qu'une leçon par semaine. L'église catholique est ouverte sans cesse. C'est le refuge du pauvre et de l'affligé, et sans cesse il y a dans le monde des pauvres et des affligés.

Le jour où je visitai celle d'Olten, il y avait là un homme en deuil qui priait dévotement. Il était vieux, et sa figure exprimait

une profonde tristesse. Peut-être avait-il perdu la fidèle compagne de sa vie, peut-être l'enfant qui devait réjouir sa vieillesse, et il venait demander à Dieu une consolation dans sa douleur, un appui dans son isolement!

Un instant après, quatre femmes entrèrent et s'agenouillèrent humblement au bas de la nef. A les voir, avec leurs vêtements poudreux, leur chapelet à la main et leur sac de voyage sur l'épaule, il était aisé de reconnaître ces paysannes catholiques qui vont en pèlerinage à Notre-Dame de la Pierre ou à Notre-Dame des Ermites. Elles semblaient fatiguées, et elles se reposaient dans le saint édifice en continuant une de leurs pieuses pratiques. En sortant, le vieillard les regarda en silence, puis, après avoir échangé à voix basse quelques paroles avec elles, tira sa bourse et leur mit entre les mains plusieurs pièces de monnaie. Ainsi, en un instant, deux misères humaines s'étaient rencontrées dans la maison de Dieu, et l'une par l'autre s'étaient soulagées. Le riche affligé donnait son aumône aux pauvres voyageuses, et les pauvres voyageuses allaient prier pour le riche. On dit qu'il ne se fait plus de miracles. On ne peut compter tout ce qu'il y a chaque jour de mystérieux miracles d'espérance et de charité.

En une heure, le chemin de fer emporte les voyageurs d'Olten à Berne. A peine arrivé dans cette capitale de la confédération, je cours à l'endroit auquel de loin j'ai souvent pensé, et que je désire avant tout revoir, à la plate-forme de la cathédrale. Cette plate-forme, qui s'élève à cent dix pieds au-dessus de l'Aar, était autrefois un cimetière attenant à l'église. On l'a aplani, on en a fait une belle place d'environ cent mètres de largeur; on y a posé des bancs, planté des marronniers, construit une balustrade; on y a érigé la statue en bronze du duc de Zaehringen, le fondateur de Berne. Enfin, pour compléter toutes ces ingénieuses dispositions, deux sagaces industriels, sachant bien que notre pauvre machine corporelle a ses besoins tout autant que l'esprit, ont bâti aux extrémités de la poétique terrasse deux pavillons, où l'on peut à toute

heure apaiser sa faim et sa soif. Et tout le jour, il se fait dans ces deux philanthropiques établissements une ample consommation de bière, de café, de glaces, de comestibles; et tout le jour, sur le sol de cette esplanade, où furent jadis creusés les tombes des morts, on voit apparaître une quantité de joyeux vivants. Certes, j'ai vu en Suisse et dans les autres régions du monde plus d'une promenade justement célèbre : les jardins de Vevay, le balcon de la maison Diodati, la terrasse de l'hôtel de l'Univers, à Chamouni, l'Alaméda de la Havane, la vaste sommité de la pyramide de Chéops, la cime de l'Hécla, la grève de Tromsoe, entre les flots azurés de la mer et les montagnes de neige. Mais en recueillant mes divers souvenirs de voyage, je dois dire que je ne connais rien de comparable à la variété, à la grandeur des images qui se déploient en face de la plate-forme de Berne. Au pied de cette plate-forme, sur les flancs abrupts du coteau qu'elle domine, est un amas de maisons obscures, un des plus tristes quartiers de la cité, traversé par des ruelles sombres, par des escaliers fangeux; le refuge des ilotes qui, en dépit des belles phrases libérales, existent dans les temps actuels, comme dans les temps anciens; la demeure infime du pauvre, entre la haute demeure du riche et les ruines splendides de la nature; plus bas, l'Aar écumant, bondissant dans son cours impétueux et enlaçant entre ses flots d'émeraude une île, une maison de bains, un jardin fleuri. Au delà de ce long fleuve, qui descend des glaciers du Grimsel et va près de Coblentz se réunir au Rhin, s'élèvent les collines de Gurten et de Belpberg, revêtues de forêts de sapins, entrecoupées par de larges pâturages, parsemées de chalets; et plus haut, à l'horizon lointain, la chaîne superbe, la chaîne magique des Alpes bernoises, le dôme arrondi de la Blumisalp, les pics aigus du Wetterhorn, du Schreckhorn, du Finsteraarhorn, et la sublime couronne de la Jungfrau.

Avec quel plaisir je les revois, ces magnifiques montagnes çà et là ondulant dans le vaste espace qu'elles occupent, comme les vagues bleuâtres de la mer; çà et là s'élançant dans les airs,

comme des tours féeriques, comme des flèches de diamant! Je m'en suis éloigné. J'y reviens après avoir erré en différents lieux, après les diverses émotions qu'on éprouve en tout voyage, et elles sont là, ces superbes montagnes, impassibles et immuables dans leur grandeur suprême, dans leur éternelle majesté. Elles m'écrasent par leur aspect gigantesque, elles m'éblouissent par leur éclat; elles m'attirent et me subjuguent par leur charme indicible. Je les ai contemplées à toutes les différentes phases de la journée, et chaque fois que je les contemplais, elles m'inspiraient une nouvelle admiration. Le matin, quand le jour commence à poindre, à les voir se dégager, avec leur vêtement de neige, des vapeurs qui les enveloppent, on dirait une légion de vierges titaniques s'éveillant sur leur couche blanche aux premiers rayons de l'aube. A midi, elles scintillent au feu du jour, comme des murailles d'or et d'argent. Le soir, quand les coteaux qu'elles dominent, les vallées qui les environnent, sont plongés dans l'ombre, elles reflètent encore les derniers rayons du soleil, elles apparaissent comme des coupoles d'or, comme des sanctuaires aériens, où brille une lumière sacrée, dans le silence de la terre, dans les ténèbres de la nuit.

Près de la terrasse, d'où l'on jouit de ce magique spectacle, s'élève la voûte imposante et la haute tour de la cathédrale. Il mérite bien aussi d'être vu, ce vénérable édifice gothique, construit par des architectes de Strasbourg, dans le style flamboyant du quinzième siècle. Les protestants se sont fait un pieux devoir de le dépouiller des tableaux, des autels, des candélabres et des divers ornements dont le catholicisme l'avait enrichi. Ils n'ont cependant pas touché à sa structure, qui est à la fois élégante et majestueuse; ils n'ont pas brisé les sculptures du portail, qui représentent le Jugement dernier. A l'intérieur, ils ont bien voulu aussi respecter un baptistère en pierre noire, taillé avec une rare habileté, des stalles en chêne, qui sont des chefs-d'œuvre de ciselure, et les vitraux du chœur. Un de ces vitraux nous montre Dieu, le Père,

répandant du haut du ciel la manne à pleines mains, et les femmes des Israélites la recevant dans leurs tabliers. Un autre nous offre un curieux exemple des naïves associations d'idées et de l'esprit de symbolisme du moyen âge. Au haut du vitrail on voit Moïse qui, de sa verge, frappe le rocher et en fait jaillir l'eau. Cette eau met en mouvement un moulin dans lequel un pape jette les quatre évangélistes. De là tombent des hosties, qu'un cardinal reçoit dans un calice et distribue à une assemblée de fidèles agenouillés autour de lui.

Dans la sacristie, on conserve encore les vêtements sacerdotaux enlevés par les Bernois à la cathédrale de Lausanne; les quatre tapisseries qui furent façonnées à Berne, au commencement du seizième siècle, en l'honneur de saint Vincent, dont elles retracent la légende, et les six tapisseries connues sous le nom de tapisseries de Bourgogne.

Partout, à tout instant, l'invisible destinée, le *Fatum*, semble, dans les grandes ainsi que dans les petites choses, s'amuser de l'ambition et de la vanité humaine, comme un vent capricieux qui se joue des grains de sable, qu'il soulève dans un de ses tourbillons, ou des feuilles des arbres. Les tapisseries de Bourgogne sont un des exemples matériels de cette fantaisie du sort et de son amère ironie.

Au quinzième siècle, Philippe le Bon fondait à Arras une manufacture, où il cherchait à réunir les meilleurs ouvriers. Là furent tissées, dessinées, ces six grandes toiles où apparaît une quantité de personnages de grandeur naturelle, revêtus du costume flamand du moyen âge, et représentant, ici, la justice de Trajan, le triumvirat de César, de Pompée, de Crassus; plus loin, le passage du Rubicon et la bataille de Pharsale, et enfin l'entrée triomphale de César dans les murs de Rome.

Charles le Téméraire emportait ces tapisseries dans ses nombreuses campagnes, pour en parer sa tente comme un sultan de l'Orient, et elles furent prises en 1476 par les confédérés suisses

dans les champs de Granson, et un sacristain les exhibe pour quelques deniers dans la cathédrale de la république bernoise.

Après avoir parcouru avec une impression mélancolique la grande nef de cette église, jadis si brillante et aujourd'hui si dénudée, j'ai gravi, par une de ses jolies tourelles, les deux cent cinquante marches qui conduisent à une plate-forme habitée par des gardiens qui sont installés là comme des horloges vivantes, qui nuit et jour doivent sonner eux-mêmes sur une cloche, la plus grosse cloche de la Suisse, chaque heure et chaque quart d'heure, pour prouver par cette régularité de mouvements qu'ils ne s'endorment point et veillent sur la ville.

Cette ville confiée à leur vigilance, ils la voient dans toute son étendue, et ils en viennent à la trouver fort monotone, par le devoir qui les oblige à la regarder à chaque instant, afin d'y signaler le moindre indice d'incendie. Mais aux yeux de celui qui n'est point soumis à la même contrainte journalière ni fatigué par la même habitude, elle offre un curieux tableau, cette cité de Berne, dans la ceinture d'émeraude des flots de l'Aar, qui l'enlacent de trois côtés, au milieu d'un terrain onduleux parsemé de hameaux, de villages, de forêts, en face de l'immense horizon, des vertes prairies ou des montagnes de neige.

Il y a environ sept siècles que, sur la pointe de terre entourée par l'Aar, le duc Berthold de Zaehringen, lieutenant de l'empire dans la Suisse allemande, bâtit les premières maisons de cette ville, à l'endroit où, dans une de ses chasses, il avait tué un ours. De là, dit-on, l'origine du nom de Berne, facile altération de Baer (ours); de là le respect et la prédilection des Bernois pour ces sauvages quadrupèdes. L'ours grimpant figure seul dans leurs armoiries. L'ours est peint sur leurs bannières et décore plusieurs de leurs édifices. Entre la Grand'rue et la rue du Marché, dans une ancienne tour, il y a une horloge d'un mécanisme compliqué comme celle de Strasbourg. Un coq y crie en battant des ailes, un bouffon y sonne les heures. Mais ce qui plaît le plus aux Bernois, c'est de

voir à chaque heure une troupe de petits ours en bronze, armés de piques, sortir d'une des cavités de l'horloge, défiler devant le cadran et rentrer dans une niche. Sur un autre monument, sur la porte de Morat, stationnent deux ours gigantesques, dessinés par Thorwaldsen, le célèbre sculpteur danois, taillés dans le granit par Abarth d'Unterwald. Enfin, les Bernois, non contents d'avoir autour d'eux tant d'images d'ours, entretiennent dans l'enceinte de leur cité des ours vivants, et ils aiment à les visiter, et ils les appellent familièrement leurs *mutze*. Un bon bourgeois a fait en mourant à ses chers mutze un legs considérable. Ils possèdent un capital, ces heureux ours de Berne ; ils ont des rentes, ils pourraient jouer à la Bourse, spéculer sur la hausse des céréales ou l'expropriation des terres, si dans leur innocence d'ours ils n'ignoraient ces belles occupations de l'homme civilisé, si, dans leur ignorance d'ours, ils n'aimaient mieux vivre tranquillement, se lécher les pattes et dormir.

La louve romaine a fait trembler le monde, le léopard de la Grande-Bretagne a étendu ses griffes sur toutes les mers ; l'ours de Berne n'a point conquis un si grand pouvoir ni un si grand renom.

Cependant, il s'est montré en plus d'une occasion assez redoutable. On l'a vu paraître au premier rang dans la bataille de Jammerthal, de Laupen, de Fraubrunnen, de Saint-Jacques, de Granson, de Morat et de Novarre. Au quinzième siècle, l'ours de Berne subjuguait l'Argovie ; au seizième, le canton de Vaud. La révolution française, qui anéantit tant de choses vénérables, immola dans sa frénésie tant de nobles victimes, ébranla et renversa tant de trônes séculaires, cette révolution brisa aussi l'oligarchique gouvernement de la cité de Berne. Les cantons qu'elle avait asservis reprirent leur indépendance. Le trésor, qu'elle avait amassé par de cruelles exactions, lui fut, en vertu d'une justice providentielle, enlevé par le fameux Rapinat. La caste aristocratique qui la gouvernait fut forcée de transiger avec les autres

castes, et de partager l'exercice du pouvoir avec ceux qu'elle traitait naguère comme ses humbles sujets.

Après cette violente commotion, après celle qui éclata encore en 1814, puis en 1830, à la suite d'une autre révolution de Paris, l'État de Berne a été enfin pacifiquement constitué. Si cette ville fondée, il y a sept siècles, sur un terrain désert, ne possède plus tous les domaines qu'elle avait conquis dans les guerres civiles ou les guerres de religion, elle n'a cependant pas trop le droit de se plaindre de son sort. Elle est aujourd'hui le chef-lieu du plus grand canton de la Suisse, le siége de la diète, la résidence des diplomates étrangers, la Washington de la confédération helvétique. On y compte environ vingt-sept mille habitants. Le canton dont elle est la capitale en renferme quatre cent mille dont un huitième parle français et professe la religion catholique; le reste est allemand et appartient au protestantisme.

Cette ville de vingt-sept mille âmes a un observatoire, un jardin botanique, une galerie de tableaux où l'on a le plaisir de contempler plusieurs paysages de Diday et de Calame, un cabinet d'histoire naturelle, un gymnase, une école de préparation pour l'école polytechnique, une université, une bibliothèque qui renferme plus de cinquante mille volumes et quinze cents manuscrits dont M. Sinner a fait le catalogue. Cette bibliothèque s'honore à juste titre d'avoir été pendant quelques années placée sous la direction de Haller, l'anatomiste, le botaniste, le médecin, le poëte, l'un des hommes les plus notables du dix-huitième siècle. Né à Berne en 1708, d'une famille patricienne, il se consacra tout jeune à l'étude des sciences naturelles. Après divers voyages en Hollande, en France et en Angleterre, après avoir occupé pendant dix-sept ans avec une haute distinction la chaire d'anatomie et de botanique à l'université de Gœttingue, il revint à Berne. Il y fut investi par le vœu de ses concitoyens des fonctions d'amtmann, et y mourut en 1777.

Berne a souvent été citée comme une des belles villes de la

Suisse. Dernièrement, elle a été encore embellie par la construction du palais fédéral qui a coûté deux millions, et par la construction du *Berner-Hof*, l'un des plus vastes et des plus magnifiques hôtels que l'on puisse voir. Je ne voudrais point calomnier cette fière capitale de la Suisse. Mais avec ses hautes façades grises, ses rues à arcades, elle m'a toujours paru morne et sombre; ses arcades n'ont point la hauteur ni les élégantes proportions de nos arcades de Rivoli. Elles sont basses, irrégulières, évasées ou étroites. Il en est qui ressemblent à des ouvertures de grottes dans les rocs des maisons. Sous les voûtes qu'elles soutiennent, on est, il est vrai, à l'abri de la pluie et de la neige, mais on y voit peu le soleil, et on n'y respire guère le grand air. On s'y sent comprimé dans un passage assez étroit et resserré encore de chaque côté par des étalages de marchandises. Les arcades de la Grand'rue sont pourtant une des promenades favorites des Bernois, triste promenade, selon moi, et je pense aussi selon les belles dames qui exposent là leurs robes gonflées de crinoline à de rudes froissements.

Ce qui m'attire, ou plutôt ce qui me ravit à Berne, je l'ai dit, c'est la plate-forme du Munster. C'est là que je vais lire, rêver, passer de longues heures. Cependant il est un jour de la semaine où l'intérieur de la cité offre un aspect assez curieux. Bien entendu que je ne parle pas du dimanche, ce taciturne, ce lourd, ce long, ce désolant dimanche protestant. Je parle du jour du marché. Plusieurs milliers de paysans des environs arrivent alors à Berne, campent avec leurs chevaux et leurs charrettes sur les places publiques, ou circulent gravement dans les rues, les hommes avec leur large chapeau et leur longue redingote des jours de fête, les femmes avec leur délicieux costume traditionnel, le corset noir et étroit, la chemise fine et blanche, plissée sur la poitrine, le collier de velours, les chaînes d'argent entourant les deux bras, le nœud de rubans ou le léger bonnet posé coquettement sur le haut de la tête. Nos ingénieuses modistes de Paris ont

beau faire, elles n'inventeront jamais rien de si simple et de si charmant.

Grâce au chemin de fer, il y a de ces paysans qui, pour vendre eux-mêmes leurs denrées ou acheter les diverses choses qui leur sont nécessaires, viennent du sein même de l'Oberland. Un marchand de vieux papiers et de vieux livres, chez lequel j'allais souvent bouquiner, m'a fait faire connaissance avec un de ces paysans de l'Oberland, un vigoureux jeune homme, à l'œil brillant, au pied ferme, qui est un ardent chasseur de chamois. Je ne sais pourquoi la passion de la chasse m'a été refusée. On dit pourtant que c'est une agréable passion, et j'ai vu les meilleurs garçons du monde très-heureux de boutonner leurs fortes guêtres, et de s'en aller par les plaines et les montagnes, par les marais ou par les bois, épier une volée de perdreaux, attendre le passage des canards sauvages, poursuivre jusque dans son repaire le farouche sanglier.

Quoi qu'il en soit de cette jouissance de Nemrod, qui fut un grand chasseur, dit la Bible, je n'ai jamais pu y prendre le moindre goût, et je mourrai, s'il plaît à Dieu, sans avoir effarouché par un grain de poudre le moindre moineau. Mais, de même que le sédentaire citadin, qui de sa vie ne s'est aventuré à traverser avec une barque une innocente rivière, aime à lire les relations des voyages nautiques, des explorations périlleuses, de même je me complais à entendre mes vaillants amis raconter, avec de jolis petits embellissements, leurs aventures de chasse. De plus, j'ai lu avec avidité les récits de chasse à l'éléphant et au tigre, dans les jungles de l'Inde; de chasse au lion, sur les pentes de l'Atlas; de chasse à l'autruche, dans les sables de la Cafrerie; de chasse au bison, dans les immenses prairies de l'Amérique de l'ouest; de chasse au kangourou, dans le sol de l'Australie; de chasse à l'ours, dans les forêts du Canada; de chasse à l'élan et au renne, dans la froide Laponie; de chasse au héron, dans les marais de la Hollande, et je me suis réjoui d'apprendre, par l'entremise de mon

obligeant bouquiniste de Berne, par les causeries du jeune Oberlandais, les principaux détails de la chasse au chamois.

De tous les quadrupèdes des Alpes, celui-ci est certainement le plus intéressant. Sa tête ressemble un peu à celle du bouc; ses cornes sont noires, courtes, arrondies du haut, et recourbées en arrière en forme de crochets; ses oreilles sont longues et étroites; la pupille de son œil forme un carré oblong. La couleur de son poil varie selon la saison. Au printemps, elle est d'un gris blanc; en été d'un brun rouge; elle prend une teinte plus foncée en automne et devient noire en hiver.

Les chamois ne vivent guère isolément. Ils se réunissent ordinairement par petits troupeaux de dix à vingt, et quelquefois quarante individus, mâles et femelles. Comme ils sont très-timides, ils choisissent, pour s'y retirer à l'abri des poursuites de l'homme et des animaux de proie, les lieux les plus escarpés, au milieu des rochers, près des neiges et des glaces. Le matin, avant l'aube, ils descendent dans le pâturage le plus rapproché; mais, dès que le soleil paraît, ils regagnent leur gîte sauvage, et y passent tout le jour couchés sur la neige. Le soir, ils vont de nouveau chercher leur nourriture, puis reviennent se blottir dans leur refuge. Quand vient l'hiver, ils descendent dans les forêts, et quelquefois même, si la saison est très-rigoureuse, ils se rapprochent des vallées habitées, mais, dès qu'ils peuvent retrouver un aliment dans les hautes régions des Alpes, ils se hâtent d'y retourner. La nature, qui les a faits si craintifs, leur a donné des facultés particulières pour reconnaître le danger auquel ils sont exposés et pour y échapper. Le chamois a les sens de l'ouïe, de la vue et de l'odorat très-développés, et ses jambes de derrière ont une force élastique incroyable. D'un bond, il peut atteindre à dix pieds de hauteur, ou franchir un large gouffre. Il court le long des rocs avec la même assurance et la même vitesse que l'antilope dans les plaines de sable de l'Afrique, et gravit lestement des parois presque verticales.

A ces moyens de sauvegarde, il joint une extrême vigilance. Quand les chamois s'arrêtent dans un pâturage, ils ne cessent de rester attentifs au moindre bruit et au moindre mouvement. De plus, à quelque distance est une vedette qui, dès qu'elle entrevoit un péril, les en avertit par une sorte de sifflement qu'elle produit en chassant fortement son haleine contre ses dents et entre ses narines. Cette vedette est ordinairement la femelle la plus âgée du troupeau. Les chamois semblent d'un commun accord la choisir pour leur guide, et lui confier la direction absolue de la communauté. Ils la suivent docilement et obéissent toujours à son signal. Que si, par malheur, elle périt, les pauvres timides animaux, sur lesquels elle veillait avec une sorte de sollicitude maternelle, sont tout effarés et épouvantés. On les voit alors se disperser de côté et d'autre, comme des abeilles qui ont perdu leur reine, et parfois même on les voit follement courir au-devant du chasseur.

Les innocents chamois, exposés en leurs sauvages retraites à l'éboulement des rocs, à la chute des avalanches, ont en outre plusieurs ennemis : l'ours, le loup, le lynx, et même le puissant vautour des Alpes, le lammergeier, qui peut entre ses serres enlever leurs petits. Mais le plus redoutable de ces ennemis, c'est l'homme, c'est l'agile et courageux chasseur.

Ordinairement deux ou trois hommes se réunissent pour gravir les rocs escarpés, pour s'aider l'un l'autre à franchir les passages difficiles, et guetter ensemble la proie qu'ils convoitent, le pauvre, l'inoffensif chamois, dont le sang bu tout chaud est, dit-on, un préservatif contre le vertige, dont la chair est un mets délicat, dont la peau est recherchée par les gantiers, et les cornes par les fabricants de cannes.

Mais il est plus d'un hardi montagnard qui se hasarde seul dans cette aventureuse expédition. Armé d'une carabine rayée à deux coups, et portant sur son épaule un petit sac dans lequel il a mis du pain d'avoine, un morceau de fromage, un flacon de kirsch, il part la nuit pour arriver au point du jour dans les pâturages

élevés où il espère trouver les chamois. S'il parvient à les découvrir de loin, à l'aide d'une lunette, il tâche de monter, par de longs détours et avec de grandes précautions, au-dessus de l'endroit où le troupeau stationne. S'il réussit alors à tuer ou à blesser un chamois, il se précipite vers lui et commence par lui couper les jarrets. Si alors il n'est pas très-éloigné de sa demeure, il prend l'animal sur son dos et l'emporte. Sinon il le dépèce et n'en prend que la peau.

Mais souvent cette chasse ne s'accomplit pas si aisément ni si vite. Les chamois, avertis par leur fidèle vedette ou par leur propre instinct de l'approche de leurs ennemis, s'enfuient précipitamment dans des repaires inaccessibles. C'est alors que le chasseur doit se résigner à une rude tâche et à de cruelles fatigues. Alors, emporté par sa passion, il ne s'arrête plus devant aucun danger. Il traverse les couches de neige sans s'inquiéter des abîmes qu'elles recouvrent; il s'engage intrépidement dans les parages les plus périlleux, escalade les rochers sans songer comment il pourra redescendre. La nuit le surprend au milieu de sa marche ardente. Il s'assoit au pied d'un roc, tire de sa besace sa chétive provision, fait son repas frugal, pose une pierre sous sa tête et s'endort en songeant au gîte où les chamois se sont réfugiés. Le lendemain en s'éveillant il mesure du regard les précipices qu'il doit franchir, boit un peu de kirsch ou d'eau-de-vie pour se réconforter, puis se remet en route.

Ce chasseur passe ainsi quelquefois plusieurs jours de suite dans le désert des montagnes. Pendant ce temps sa femme ou sa fiancée s'inquiète, se tourmente, et dans son anxiété n'ose pas s'endormir; car c'est une opinion populaire dans la contrée des Alpes que, lorsqu'un homme a péri sur les rochers ou dans les glaces, il apparaît la nuit à la personne qui lui est la plus chère, pour lui dire où est son corps et la prier de lui faire rendre les derniers devoirs.

Tel est pourtant l'attrait de cette chasse, que la plupart de ceux

qui l'ont entreprise et qui en ont subi toutes les fatigues et reconnu tous les périls, ne peuvent y renoncer.

« J'ai connu, dit M. de Saussure, un jeune homme de Sixt, bien fait, d'une jolie figure, qui venait d'épouser une femme charmante, et qui me disait : « Mon grand-père est mort à la chasse, « mon père également; je suis sûr que j'y mourrai aussi. Ce sac « que je porte sur mon dos, je l'appelle mon drap mortuaire, et « pourtant, si vous m'offriez de faire ma fortune, à la condition de « renoncer à la chasse aux chamois, je ne pourrais y consentir. » J'ai fait, ajoute M. de Saussure, quelques courses dans les Alpes avec cet homme; il était d'une adresse et d'une force étonnantes. Mais sa témérité était plus grande encore que sa force, et j'ai su que, deux ans après, le pied lui avait manqué au bord d'un précipice, où il avait subi la destinée à laquelle il s'était si bien attendu. »

Le souvenir de cette page du savant naturaliste me revenait à l'esprit tandis que, dans l'arrière-boutique du libraire, j'écoutais les naïfs récits du jeune Oberlandais. Puisse-t-il, ce vaillant chasseur, échapper aux dangers de ses audacieuses expéditions. Puisse-t-il, après avoir assez essayé son courage, déposer son fusil dans son chalet, et vivre tranquillement dans sa famille. C'est bien le moins que nous accordions un vœu du cœur à ceux qui nous donnent gratuitement quelque plaisir inattendu ou quelque enseignement nouveau, et je dois à ce chasseur des Alpes une des heures les plus agréables que j'aie passées dans la politique et diplomatique cité de Berne.

CHAPITRE DIX-SEPTIÈME

Fribourg. — Ses premières annales. — Sa physionomie. — Sa situation. — La terrasse de l'hôtel Zaehringen. — Le pont suspendu. — Les anciennes tours. — Veit Veber. — Le vallon de Gotteron. — Le voyageur et l'ambitieux. — Le tilleul de Fribourg. — Le pensionnat des jésuites. — La cathédrale. — Le portail. — L'orgue. — Le poëme des Alpes. — M. Vogt. — Fribourg ville littéraire. — Le ranz des vaches. — Caractère et mœurs des Fribourgeois. — Amusements et fêtes populaires. — Le Moléson. — Les sorcières. — Gruyères. — Ancienne tradition. — La grue. — Les comtes de Gruyères. — Leur prospérité. — Leur décadence.

Habent sua fata libelli! disaient les anciens; et des villes, et des États grands et petits, et de toutes les choses humaines, ne devons-nous pas dire à tout instant : *Habent sua fata!* J'ai quitté Berne, et en une heure le chemin de fer m'a transporté à Fribourg. Entre les premières pages de l'histoire de l'une et de l'autre de ces deux villes, quelle analogie! Et ensuite quelle différence! En 1179, un duc de Zaehringen fonde sur une colline, baignée de trois côtés par la Sarine, la ville de Fribourg. En 1191, un autre duc de Zaehringen fonde sur une colline, baignée de trois côtés par l'Aar, la ville de Berne. Si, pour créer cette nouvelle cité, il eût cherché une situation semblable à celle de Fribourg, il n'aurait pu mieux réussir. Fribourg fut dotée d'une constitution qui justifiait son nom de Freiburg (bourg libre). Berne reçut de son fondateur une pareille constitution. Les deux villes furent successivement soumises au protectorat des comtes de Savoie, des

comtes de Kybourg et des Rodolphe de Habsbourg. On eût dit deux filles d'une même maison, partageant la même fortune et suivant l'une près de l'autre le même chemin. Mais quand les trois cantons primitifs de la confédération helvétique se soulevèrent contre la maison d'Autriche, Berne s'associa à cette révolte. Fribourg, au contraire, resta fidèle aux princes qu'elle considérait comme ses souverains légitimes. Les deux cités, créées par les deux Berthold de Zaehringen, s'armèrent alors l'une contre l'autre et se firent une guerre acharnée. La généreuse Fribourg ne renonça à sa vaillante résolution que lorsque Albert d'Autriche la délia lui-même de ses serments, et ne s'unit aux confédérés que pour repousser l'invasion de Charles le Téméraire. Après les batailles de Grandson et de Morat, où ses soldats se signalèrent par leur valeur, en 1481, le canton de Fribourg fut adjoint aux cantons confédérés par l'entremise de Nicolas de Flue.

Au seizième siècle, Berne s'agrandit par ses conquêtes, s'enrichit par ses pillages. Fribourg conserve humblement son petit domaine. Berne bâtit de hautes maisons, allonge ses arcades; Fribourg ne fait que quelques modestes constructions, de ci, de là, sur ses collines ou dans ses ravins. Berne s'est passionné pour le dogme du protestantisme et a entrepris de le propager par la persuasion ou par la violence dans le canton de Vaud, dans la vallée de Thun et de Frutigen; Fribourg qui, dans la guerre d'indépendance de la Suisse, a gardé sa fidélité à ses souverains, garde dans la tempête de la réformation sa fidélité à son Dieu. Elle défend son église, elle reste catholique. Berne est aujourd'hui la capitale d'un vaste canton et le chef-lieu de la diète; Fribourg est une petite ville de neuf mille âmes et la capitale d'un État qui en renferme environ cent mille. Et, en définitive, Berne avec sa suprématie et sa fortune, Berne en dehors de ses plates-formes ouvertes sur les Alpes, a la physionomie morose d'un vieux spéculateur fatigué de son labeur, ou d'un pâle diplomate inquiet de ses dépêches; tandis que Fribourg, dans la modestie de sa con-

dition, a le riant aspect d'une honnête et pieuse et joviale jeune fille.

Les Bernois le savent bien, et depuis que cette ville a été si rapprochée d'eux par le chemin de fer, ils y viennent souvent se récréer. Le dimanche surtout, le chef de cuisine de l'hôtel Zachringen est fort occupé, et les sommeliers allongent, autant que possible, les tables de la salle à manger. Ce jour-là, par le train de midi, on verra arriver une caravane de patriciens bernois, les uns désertant sournoisement le toit domestique; d'autres, plus braves ou plus libres, amenant avec eux leurs femmes et leurs enfants, tous fuyant le mortel ennui de leur dimanche pour respirer à leur aise, se promener en liberté, s'égayer sans crainte et faire un bon dîner dans la ville catholique.

Ils ne sont pas malavisés, ces bons citoyens de Berne. L'hôtel Zachringen est sans contredit l'un des meilleurs de la Suisse. Le dimanche à Fribourg est un jour justement aimé, jour de prières et de repos, véritable jour du Seigneur, qui donne la paix et la joie à ceux qui ont fidèlement rempli leur tâche de la semaine. Et cette ville de Fribourg! On peut bien venir de plus loin que Berne pour la voir, sans regretter le temps qu'on emploiera à ce trajet. Quelle situation pittoresque! quel singulier panorama! Une grande partie de la ville perchée sur les hauteurs de la presqu'île dont la Sarine arrose la base; une autre descendant sur les flancs du coteau escarpé, jusque dans la vallée, jusqu'au bord de la rivière; des remparts où jadis retentissaient les cris de guerre; des couvents consacrés par une pensée de piété et de miséricorde; ici, les œuvres des municipalités modernes, les grandes places et les larges rues; là, les vestiges d'un autre temps, les ruelles étroites et tortueuses, les carrefours obscurs, les escaliers par lesquels on descend du plateau de la ville haute aux derniers gradins de l'amphithéâtre de la ville basse; ici, les boutiques aux coquettes devantures, les larges habitations des riches, les façades blanches, les persiennes vertes; là, les vieilles maisons aux murs

noirs, les fenêtres étroites garnies de petites vitres ternes, les toits à pignon; de côté et d'autre, des cours spacieuses et des jardins, de petites maisonnettes solitaires suspendues, comme des cellules d'ermites, au bord d'un ravin; d'autres abritées comme des cottages sous un dôme de sapins ou d'arbres fruitiers; tous les contrastes de la vie industrieuse et de la vie rustique, toute une image en relief des divers âges d'une cité, de son état ancien et de ses modifications nouvelles.

Que de bonnes heures j'ai passées sur la terrasse de l'hôtel Zaehringen à contempler un de ces tableaux de Fribourg! A côté de cette maison est le fameux pont en fil de fer, le plus grand et le plus hardi qui jusqu'à présent ait été construit en Europe. Par ses chaînes aériennes, il rejoint deux collines séparées l'une de l'autre par un espace de neuf cents pieds de largeur, par un précipice de cent quatre-vingts pieds de profondeur. Quand je regarde cette audacieuse construction, il m'est agréable de penser que c'est un Français, M. Chaley, de Lyon, qui a eu le courage de l'entreprendre et le bonheur de l'achever si habilement, que pas un ouvrier n'y a péri.

La terrasse sur laquelle j'aime à m'asseoir s'élève sur un roc escarpée comme un balcon, au faîte d'un mur perpendiculaire. De là, je vois en face de moi une colline couronnée de tours en ruine, qui ont eu leurs jours de combats et leurs jours de gloire au temps où Veit-Weber, le vaillant poëte, le Tyrtée des batailles helvétiques, saluait ce boulevard de la confédération.

« Chantons Fribourg, ville de l'Uechtland, placée à la frontière des Alpes; elle deviendra la clef de la confédération.

« Allégresse! Fribourg est plein de braves, de braves, fermes comme des lions. Livre-t-on l'assaut quelque part, aussitôt on y voit courir à l'œuvre les fiers gars de Fribourg.

« Ah! solides sont tes murailles et soutenues par de bonnes tours; et tu ne laisses pas chômer ton or, tu construis de nouveaux bastions, de nouveaux remparts. Bourgogne ne te pourra nuire.

« Non, car si le duc vient, si le Bourguignon te bloque, tu feras jouer tes couleuvrines à travers ses épais bataillons. »

Près d'une de ces tours se déroule un autre pont aérien moins long que celui qui a été fait par M. Chaley, mais plus élevé et léger comme une balançoire. Le pied d'un enfant le fait osciller.

Entre les deux collines, rejointes l'une à l'autre par ses cordages en fil de fer, est le vert, l'agreste, le charmant petit vallon de Gotteron. Des paysans et des ouvriers l'habitent; une route le traverse, un ruisseau y coule et y fait mouvoir les roues de divers établissements industriels. Dans la journée, ce petit vallon est très-animé par le travail. Le soir, on ne peut rien voir de plus calme. Les chevaux du laboureur sont rentrés à l'étable; l'ouvrier a fini sa journée; la scierie cesse de déchirer les troncs de sapins, et le marteau du forgeron reste immobile sur l'enclume. Au son de l'*Angelus*, la mère de famille réunit ses enfants, qui jouent et bourdonnent de côté et d'autre comme de jeunes hannetons, et, leur ayant fait faire leur prière, les conduit à leur lit. Les vieillards restent encore assis sur le seuil de leur porte, causant amicalement avec leurs voisins. Les jeunes gens se promènent en fumant leurs pipes, et il en est plus d'un qui voudrait bien prolonger indéfiniment la soirée près de la belle jeune fille à laquelle il murmure de tendres paroles. Peu à peu cependant chacun rentre au logis, les portes se ferment, les lumières s'éteignent successivement, toutes les maisons de la petite vallée s'endorment entre leurs collines, comme des nids d'oiseaux entre deux sillons. A quelques pas derrière moi, sur la terrasse d'où je regarde cette innocente scène champêtre, est la salle à manger, où les sommeliers s'empressent de servir des voyageurs qui viennent d'arriver par la diligence d'Yverdon ou par le chemin de fer de Berne, et à mes pieds est cette petite colonie paisible d'agriculteurs et d'artisans, qui feront le voyage de la vie sans sortir de l'étroite enceinte où ils sont nés. Ceux-ci ne sont-ils pas les plus sages et les plus heureux?

En m'adressant à moi-même cette question, je me rappelle quelques pages d'un doux et pieux prêtre auquel je suis lié par les plus fermes et les plus tendres liens d'affection. Je ne puis résister au désir d'intercaler ici comme un délicat ornement, dans mes rapides esquisses, ses aimables réflexions, et je suis sûr que quiconque ne les connaît pas me saura gré de les lui révéler.

« On n'a jamais, dit-il, voyagé autant et si loin qu'on le fait de nos jours. Ce n'est pas assez maintenant d'être sorti des limites de la France pour dire qu'on a voyagé. Il faut avoir fait le tour de l'Europe, avoir passé la mer, visité l'Afrique, être allé en Asie et jusque dans les contrées les plus reculées de l'Amérique, après quoi on n'est pas encore content. La terre nous manque avant que le désir de voir du nouveau s'éloigne de notre cœur. La curiosité nous entraîne d'un pays dans un autre et n'est jamais satisfaite. C'est qu'on cherche la nouveauté où elle n'est pas. Si grand que soit le monde il n'est pas infiniment varié. Après qu'on a vu un peu de pays, on retrouve partout les mêmes aspects, et l'on pourrait aller jusqu'au bout du monde sans plus rien découvrir de nouveau. On se décide à retourner aux lieux d'où l'on est parti; on y rapporte son ennui, que l'on croyait y avoir laissé, et qui nous avait suivis. Alors on trouve souvent, dans un âge plus calme, qu'on avait près de soi ce que l'ardeur de la jeunesse nous avait conduits à chercher si loin. Combien n'y a-t-il pas d'endroits inconnus, négligés, qu'on ne daigne pas regarder parce qu'ils sont près de nous, et qui fixeraient mieux nos désirs que tant d'autres endroits si vantés, à qui l'éloignement donne en effet tout l'avantage plutôt qu'une beauté supérieure, car le plus souvent c'est la difficulté d'obtenir les choses qui en fait le prix à nos yeux.

« Je connais dans les montagnes du Jura une vallée qui réunit la grâce heureuse des paysages du midi au charme triste de ceux du nord. A voir le ruisseau qui la traverse, et qui court entre des bordures de fleurs de toutes les couleurs, de boutons-d'or, de myosotis bleus, les haies vertes et fleuries qui la coupent en divers

sens, les bouquets d'arbres semés dans la prairie pour en varier l'aspect, on pourrait se croire dans une de ces fraîches vallées de la Grèce ou de l'Italie, que les poëtes anciens ont chantées. Mais en regardant tout autour de cette vallée, les forêts de sapins aux longs rameaux; aux teintes sombres, les montagnes qui, s'élevant en amphithéâtre les unes derrière les autres, se perdent à l'horizon dans les brumes vagues de l'air et font rêver à l'infini, on se sent pris de la même tristesse douce que les voyageurs éprouvent dans les contrées du nord, sous un ciel voilé, en vue de la mer immense.

«Cette vallée est sur la route qui conduit de Jougne à Lausanne. J'y passai une fois de nuit. La lune et les étoiles brillaient dans le ciel ; l'air était pur, à peine voilé par une brume claire, semblable à une gaze transparente à travers laquelle les rayons de la lune projetaient une teinte douce et argentée. Le haut des montagnes, les sommets des arbres et les faîtes des maisons étaient éclairés de cette lumière, le reste de la vallée était dans l'ombre et un grand silence régnait partout. On n'entendait que le bruit de l'eau dans la prairie, et les clochettes des vaches dont le son me suivit encore longtemps dans la forêt. J'aurais beau voyager, je ne crois pas que je trouve nulle part un lieu plus doux, plus charmant que cette vallée, vue sous un ciel pur, à la clarté des étoiles, dans le repos de la nuit.

« Les voyageurs que l'humeur inquiète, le désir de voir entraîne loin de leur pays, sont semblables à l'ambitieux, qui, retiré au fond de la province, ayant quelque bien et une paisible existence, s'avise un jour de souhaiter la fortune. C'est une déesse qui ne visite point les lieux retirés. Il faudra changer de demeure, la chercher de ville en ville, dans les lieux où l'on croit qu'elle habite. Qu'à cela ne tienne! On part sans rien regretter de tout ce que l'on quitte. Compter les allées et les venues, tous les chemins où l'on s'aventure à sa poursuite, combien on en prend de divers que l'on quitte pour les reprendre, les quitter de nouveau,

y revenir ensuite, ce serait trop long. C'est assez dire que l'on se lasse avant d'avoir ce que l'on veut. Car même si l'on parvient à saisir la fortune, on n'est pas beaucoup avancé. Fortune et contentement sont deux; on n'a pas l'un avec l'autre. Ou plutôt, c'est la fortune qui est double. Quand on croit la tenir, elle nous laisse son apparence et glisse elle-même d'entre nos mains, emmenant avec elle le contentement, et nous la voyons ensuite aussi loin devant nous sur la route que le premier jour. Qu'ai-je fait? se dit-on alors, j'avais le repos, je l'ai changé pour l'inquiétude. Je tenais la réalité, je l'ai laissée pour courir après une ombre. Cela dit, on est trop heureux de revenir au village, de rentrer dans son humble maison, d'y reprendre les occupations utiles de chaque jour, et les entretiens honnêtes avec ses voisins, le soir sur le pas de la porte.

> Heureux qui vit chez soi,
> De régler ses désirs faisant tout son emploi.

« La Fontaine l'a dit. Il a peint dans ses fables l'humeur inquiète du voyageur et celle de l'ambitieux. Leurs caractères sont pareils, et pareilles leurs aventures. Tous deux quittent le repos pour suivre des chimères : l'un la fortune, l'autre la nouveauté, jusqu'à ce que l'ennui de courir toujours vers un but trompeur qui s'éloigne à mesure qu'ils en approchent, les ramène à ce qu'ils n'auraient jamais dû quitter, la médiocrité, les habitudes communes de la vie, dans laquelle ils trouvent le contentement que ne donne pas la fortune ni l'extraordinaire. En revoyant en idée cette vallée paisible dans les montagnes du Jura, j'y place le nid des deux pigeons et la maison des deux amis, des fables de la Fontaine. »

Fribourg a été une ville belliqueuse. Ses soldats se sont distingués dans les guerres de la Suisse, et se sont, à diverses époques, enrôlés en grand nombre dans les armées étrangères. Fribourg a donné aux différents États de l'Europe plus de cinquante officiers

généraux, dont deux feld-maréchaux à l'Autriche et dix lieutenants-généraux à la France.

Dans l'enceinte de cette ville subsiste encore un vivant monument d'une de ses mémorables journées de guerre. C'est un tilleul, un gigantesque tilleul de vingt pieds de circonférence. La légende populaire raconte qu'après la bataille de Morat, cette glorieuse bataille qu'on a comparée à celle de Marathon, un jeune Fribourgeois, voulant être le premier à annoncer à ses concitoyens le triomphe de la nation suisse, courut sans s'arrêter, du champ de bataille jusque dans sa ville natale : « Victoire! victoire! » cria-t-il en brandissant comme une palme une branche de tilleul. Puis il tomba sur le sol, brisé par la fatigue. A l'endroit où il était mort, on planta la branche de tilleul, et elle s'enracina dans la terre, et il en sortit une tige vigoureuse qui, d'année en année, grandit, se développa, devint large et touffue comme le colossal ombu des pampas. Mais il est vieux à présent, ce noble tilleul. Il a près de quatre cents ans, et les années ont épuisé sa force. La séve ne circule plus qu'à peine sous son épaisse et rugueuse écorce, sa cime est découronnée, et ses rameaux, pareils dans leur langueur aux bras d'un vieillard, s'appuient sur des piliers construits exprès pour les soutenir. Quinze générations ont successivement passé sous son ombre. Les hommes de la génération actuelle le regardent avec respect.

Fribourg a été et est restée une ville religieuse. Deux édifices religieux dominent ses maisons, ses créneaux, ses remparts. L'un est le pensionnat des jésuites: l'autre, l'église Saint-Nicolas. Le pensionnat des jésuites, fondé en 1818, fut un des plus grands colléges du monde. Il réunissait sept à huit cents élèves de toutes les nations. En 1847, après la malheureuse défaite du Sonderbund, les zélés protestants, les benins réformateurs exigèrent la suppression de cet établissement et le renvoi des jésuites. Non contents d'avoir dépeuplé la maison qui offusquait leurs regards, ils voulurent la dégrader. Ils y entrèrent les armes à la main, bri-

sèrent les glaces, saccagèrent les meubles. En une seule matinée, ils eurent la gloire d'éventrer là dix-sept pianos. Dans ce magnifique édifice où les plus nobles familles catholiques de l'Europe se plaisaient à placer leurs enfants, on a établi une école cantonale. Les Fribourgeois regrettent la célèbre institution qui honorait et enrichissait leur cité. Mais la majorité de la diète helvétique est protestante. Ces protestants qui ont tant proclamé le principe de franchise religieuse, le droit de libre examen, qui ont tant condamné l'idée de proscription, proscrivent impérieusement l'ordre des jésuites, et la minorité catholique est obligée de céder.

La cathédrale Saint-Nicolas fut construite environ un siècle après la fondation de Fribourg. La ville était petite encore, et elle faisait son église grande. La tour qui la surmonte ne fut achevée qu'à la fin du quinzième siècle. Les Fribourgeois la doivent à une touchante pensée de piété et de patriotisme.

Vers l'an 1450, des patriciens de Berne qui essayaient de s'opposer aux exactions d'Albert d'Autriche, furent arrêtés par l'ordre de ce prince, transportés et enfermés à Fribourg en Brisgau. Là ils admiraient la superbe tour de la cathédrale qui s'élevait devant les murs de leur prison, et ils se disaient que si jamais ils rentraient dans leur cité natale, ils voudraient y bâtir une tour semblable. Et lorsqu'ils furent affranchis de leur captivité, ils accomplirent leur vœu. Ils édifièrent cette tour qui est la plus haute de toutes celles qui existent en Suisse, la plus majestueuse par sa large base, la plus gracieuse par ses élégantes proportions. Des tourelles gothiques décorent ses quatre angles, des colonnettes légères comme les fuseaux d'une fileuse s'élancent sur ses murs, des clochetons pareils à des bouquets de fleurs couronnent son faîte. Son portail est un vaste tableau en pierres sculptées, un tableau qui comme les mystères qu'on jouait au moyen âge représente d'une façon naïve une des plus solennelles pensées du christianisme. On y voit les morts qui se lèvent au son de la trompette du jugement dernier, les anges qui pèsent dans la balance

les vices et les vertus de celui qui est appelé à rendre compte de sa vie devant le Dieu suprême, des petits diables qui d'une main perfide tâchent de jeter un faux poids dans le bassin des péchés; d'un côté, saint Pierre tenant entre ses mains les clefs d'une porte gothique qui est la porte du paradis; de l'autre, un des ouvriers de Satan, un être hideux dont la tête est dessinée sur le modèle d'une tête de porc, emporte sur son dos, dans une hotte de chiffonnier, un amas de damnés qu'il va jeter pêle-mêle dans un chaudron sous lequel d'autres diaboliques manœuvres attisent un feu ardent. Un peu plus loin, l'enfer est figuré par un dragon monstrueux dont la gueule entr'ouverte et armée de dents formidables attend avec impatience sa proie. Au-dessus de ce dragon, trône Satan dans son farouche orgueil; plus haut est la sereine, la divine image du Rédempteur, vers laquelle s'élèvent avec une pieuse espérance les regards des fidèles.

L'heureuse cathédrale de Fribourg, fidèle à son culte catholique, a conservé les trésors de ses donations catholiques : ses autels parés de fleurs, ses vitraux éclatants, ses stalles en chêne dessinées et façonnées par d'habiles artistes, sa chaire, son baptistère, deux chefs-d'œuvre de sculpture en pierre, deux bijoux brodés comme des dentelles, ciselés comme des pierres d'orfévrerie, et ses orgues, ses fameuses orgues d'Aloys Moser.

Sous les voûtes de cette église, j'ai entendu les harmonies, et j'ai cru voir se révéler les scènes les plus émouvantes du poëme de la nature. Ce poëme, j'en ai gardé le souvenir. Je voudrais essayer de le retracer.

C'est le matin. Debout sur la pointe des rocs, les pâtres s'appellent et se répondent d'une montagne à l'autre. On entend vibrer au loin, puis peu à peu s'affaiblir et mourir dans l'espace, les sons graves et mélancoliques de leurs alphorns. Dans la vallée, tout s'éveille au rayon d'un beau soleil d'été. Les oiseaux chantent, les chevaux hennissent, les enfants poussent des cris de joie; le laboureur attelle ses bœufs à son chariot; le faucheur aiguise sa

faux, la faneuse prend son râteau. Toute l'active colonie s'en va de par les prés faire gaiement sa récolte de foin. Mais soudain voilà que ces bons ouvriers sont surpris par des signes de mauvais augure : un nuage au ciel, un coup de vent impétueux. Le vieillard expérimenté fixe un regard attentif sur l'horizon, secoue la tête d'un air soucieux et engage les jeunes gens à redoubler d'efforts pour finir au plus vite leur besogne. Il espère que le foin étendu au soleil sera mis en monceaux, chargé sur la voiture, charrié dans la grange, avant l'explosion de l'orage. Cependant les nuages s'épaisissent, s'élargissent, et graduellement voilent de tout côté la surface du ciel. Le vent, plus fort et plus fougueux, fouette les robustes rameaux des chênes séculaires, plie les branches flottantes des saules, courbe la cime des peupliers, enlève sur ses ailes les amas d'herbes que les mains des faneuses cherchent en vain à contenir, puis s'engouffre dans les gorges des montagnes, sifflant, hurlant, gémissant comme une légion de furies déchaînées.

Dans les pâturages, les bergers courent après leurs vaches éperdues, et s'efforcent de les rassembler sous le toit du chalet, de peur que, dans leurs bonds effarés, elles ne glissent au fond des précipices.

Dans les villages de la vallée, les cloches s'ébranlent et sonnent le tocsin : *Vivos voco, fulgura frango.* L'éclair sillonne comme un dard de feu les nuées noires et sinistres. L'ouragan éclate, l'ouragan qui menace d'anéantir en un instant le travail de plusieurs mois, l'espoir d'une année. La foudre gronde, mugit, roule dans l'atmosphère embrasée, comme le char d'airain de Thor, le vieux dieu des Scandinaves, et tous les échos des bois, des grottes profondes, retentissent de son fracas. Des femmes, des vieillards, des enfants se réunissent dans l'église, s'agenouillent avec angoisse sur le pavé de la nef, invoquent avec piété le Dieu des miséricordes, la Vierge, les saints, par des hymnes suppliantes, par les litanies : *Parce, Domine; Sancta Maria, ora pro nobis.*

Et l'orage continue, et l'on entend à la fois résonner les éclats formidables du tonnerre, les plaintives vibrations de la cloche d'alarme, les pieuses prières de la foule effrayée. Puis voilà que peu à peu enfin la fureur de l'ouragan s'apaise, le vent ralentit son essor furibond, la foudre s'arrête dans ses élans, comme si elle était comprimée par la main de son souverain Maître. Des nuages, qui portaient dans leurs flancs une effroyable tempête, tombe une pluie tiède qui grésille sur le feuillage et humecte les plantes altérées. Puis ces nuages, gonflés comme de noirs ballons, s'éclaircissent, s'entr'ouvrent, se dispersent au souffle d'une brise bienfaisante. L'azur du ciel reparaît à travers leur rideau déchiré. Le soleil resplendit sur cette scène naguère désolée. Le péril est passé. Les cœurs saisis de crainte se dilatent. Aux sons lamentables du tocsin succède un joyeux carillon; aux douloureuses invocations des fidèles le *Te Deum* d'actions de grâces.

L'émotion que m'a fait éprouver ce poëme de la région des Alpes, je la dois à un savant artiste, à l'organiste de la cathédrale de Fribourg, à M. Vogt. Par la magie de son talent, par la puissance de son clavier, j'ai entendu successivement les gazouillements, les mélodies, les diverses rumeurs d'une joyeuse matinée d'été; les sons de la trompe rustique, les tintements des cloches, les religieux accords des voix humaines, les sifflements des vents; et, quand les tuyaux de son orgue gigantesque ont été employés à imiter le fracas du tonnerre, j'ai cru qu'en effet le tonnerre allait tomber sur le toit de l'église, et n'ai reconnu mon illusion qu'en voyant le ciel bleu et serein à travers les vitres des fenêtres.

Aloys Mooser, qui a fait ces magnifiques orgues, est né à Fribourg. Dans cette même ville, ou dans le canton dont elle est la capitale, sont nés plusieurs autres hommes distingués, entre autres : Guillimann, l'auteur du savant ouvrage intitulé : *De rebus Helvetiorum*; Grimoux, le peintre fantasque et original; le père Gérard, de l'ordre des Cordeliers, renommé au loin comme philosophe et comme pédagogue; Tercier, qui, au dix-huitième siècle,

fut membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres; Agassiz, le célèbre naturaliste; le pasteur Bitzius, qui, sous le pseudonyme de Jérémie Gotthelf, a composé des contes et des romans très-populaires; A. Daguet, un jeune et aimable professeur, qui joint au talent de l'écrivain l'esprit d'investigation et le zèle laborieux de l'érudit. On lui doit plusieurs notices très-intéressantes sur la littérature et les traditions de son pays, et une excellente histoire de la Suisse.

Il y a longtemps que le goût des lettres est répandu dans ce canton de Fribourg. Au quinzième siècle, ses patriciens faisaient déjà des vers français, témoin ce sénateur qui, étant enfermé par l'ordre du rapace Albert d'Autriche dans les cachots de la tour du Peuplier blanc, écrivait cette naïve complainte, premier bégayement, dit M. Daguet, de la langue d'oil dans la contrée tudescoromaine de Fribourg :

Ayez pidié deis pourrons presonniers,
Qui nuyct et jour ont servi léaument.
Le noble prince en fut mal informié!
Ah! pryons Dieu lequel est tot puissant
Que de la tor nos traise briefvement.
La tor est froyde, a peu d'ébastement,
Le noble prince nos traise briefvement
Por lui servir tojors alègrement.
Les presonniers qui ont faict cette chanson,
Pryont bien Dieu que leur fassiez raison
Devant leur duc, seigneur de grand renom.
Ayez pidié des pourrons presonniers.

La plus grande partie de la population du canton de Fribourg ne parle que notre langue; les habitants des villes la parlent en général très-correctement; le peuple l'a transformée en un patois, et a composé dans ce patois plus d'un conte burlesque et d'une joviale chanson. En voici un exemple. C'est un ranz des vaches que chantent les pâtres du district de Gruyères :

Lé zarmailli dei Colombetté[1]
Dé bon matin sé san lèha,
Ah! ah! ah! ah!
Liauba! Liauba! por aria.

Vinidé toté
Bliautz et nairé
Rodz et motailé
Dzjouven et otro
Dézo on tschama
Jo îe vo z'ario
Dezo on treinblia
Jo ïe treintzo
Liauba! Liauba!

Kan san vegniu ai bassé z'ivoue
De ne sein lopi ke l'an pu passa,
Ah! ah! ah! ah!

Poura Pierro, ke fain no ici.
No fo alla tzi l'eincoura.

Ké volliai vo kié ïe lai diesso
A noutrou bravo l'eincoura?

Ké fo ké no diess onna messa
Por ké no pussein lai z'y passa.

L'é z'alla fierre à la pouerta
Et l'a d'ceinqui à l'eincoura.

Por ké vo no diessi na messa,
Por ké no lai pussein passa.

[1] Les armaillers (les vachers) des Colombettes de bon matin se sont levés pour traire leurs vaches.

Venez toutes, blanches et noires, rouges et étoilées, jeunes et autres sous un chêne où je vous trais, sous un tremble où je tranche le lait.

Quand sont venus aux basses eaux aucunement n'ont pu passer.

Pauvre Pierre, que faisons-nous ici? Il faut aller trouver le curé.

Que voulez-vous que je lui dise à notre brave curé.

Qu'il nous dise une messe pour que nous puissions passer.

Il est allé frapper à la porte et a dit au curé :

Il faut que vous nous disiez une messe, pour que nous puissions passer.

Reintorna t'ein, mon pourro Pierre,
Diri por vo n' *Ave Maria*.

Prau bein, prau prì ïe vo sohette,
Ma vigni mé sovein trova.

Pierro révein aî bassé z'ivoué
Et tot de suite l'ein passa [1].

Elle est bonne et honnête cette population du canton de Fribourg, très-accorte envers l'étranger, et très-hospitalière. Elle est belle et forte, et a l'humeur joyeuse de ses qualités morales et physiques : *Mens sana in corpore sano*.

Ces mêmes hommes que l'on voit entrer le dimanche si dévotement dans l'église; ces mêmes femmes qui restent agenouillées sur le pavé de la nef pendant toute la durée de la grand'messe, on les voit après l'office se réunir sous le toit d'une grange ou sous un vert poirier pour chanter et danser. En automne, après la moisson, chaque village a un violon ou une clarinette qui appelle les jeunes gens à la valse, et les vieillards au riant spectacle des amusements de leur jeunesse. En été, filles et garçons forment le soir de grandes rondes et sautillent à qui mieux mieux en chantant, dans leur dialecte rustique, des chansons traditionnelles qu'on appelle les *Caraoulés*. Quelquefois plusieurs villages organisent ensemble une fête fraternelle qu'on nomme les fêtes de voisinage. Riches et pauvres, jeunes et vieux, tout le monde s'y associe. Elle commence par une grand'messe, ensuite un banquet, ensuite une danse bruyante. Dans ces amicales assemblées, chaque homme doit avoir sa compagne, qu'il gardera tout le jour, qu'il conduira gravement à l'église, et galamment à table et à la salle de bal. Mais il ne peut choisir lui-même celle qu'il désirerait selon son âge ou sa condition; c'est le sort qui la lui désigne, et je laisse à

[1] Retourne-t'en, mon pauvre Pierre, je dirai pour vous un *Ave Maria*.
Je vous souhaite beaucoup de biens et de fromages, venez souvent me visiter.
Pierre retourna aux basses eaux et tout de suite ils ont pu passer.

penser tout ce que le sort produit de singulières disparates en cette circonstance, et quels rires quand on voit une vieille femme se suspendre, en vertu d'un billet de loterie, au bras d'un beau jeune homme, et quand un des patriciens de la localité doit promener tout le jour une pauvre ouvrière ou une servante! Au fond de ce divertissement populaire qui remonte à une époque lointaine, n'y a-t-il pas l'élément d'une pensée sérieuse, la réminiscence du principe évangélique qui jadis réunissait les néophytes de tout âge et de tout rang aux mêmes agapes, en un même sentiment de confraternité.

Les austères protestants accusent les Fribourgeois de célébrer trop de fêtes! Que de temps perdu! disent-ils dans leur superbe sagesse! *Time is money* (Le temps est de l'argent) a dit un de leurs maîtres, Franklin. Oh! le froid, le triste, le cruel axiome! Le temps éphémère de notre vie ne peut-il donc être mieux appliqué qu'à des calculs d'argent? Est-ce du temps perdu que celui que nous employons à récréer notre esprit, à dilater notre cœur, à multiplier et prolonger de gaies réunions, à jouir des dons de la terre et des dons du ciel? Non, non. Après ces heures de relâche, on se remet plus aisément au travail, et quand l'âme est rafraîchie, retrempée par une honnête joie, plus contente d'elle-même, elle est plus disposée à l'indulgence envers les autres, plus prompte à la charité. C'est là une des lois de la nature humaine, et, si je ne me trompe, une des tendres lois de Dieu.

Il est vrai que les Fribourgeois ne fondent point de grandes maisons de commerce comme les gens de Genève, ni de vastes fabriques comme ceux de Zurich, ni de riches comptoirs comme ceux de Bâle. Mais ils cultivent très-bien leurs terres et élèvent dans leurs pâturages de superbes bestiaux. A ces occupations agricoles ils joignent diverses entreprises industrielles; une quantité de brasseries, une verrerie fort estimée dans toute la Suisse, plusieurs ateliers d'horlogerie, des ouvrages en paille tressée, qui occupent un grand nombre de femmes, et des fruiteries. Le cercle de

Gruyères a donné son nom à ces énormes fromages que l'on exporte dans le monde entier.

C'est un plaisir de voyager au milieu de ce peuple fribourgeois, de le voir dans son labeur, de le voir dans son repos, fidèle à son devoir, modeste dans ses vœux, satisfait de son humble fortune. Son pays, enclavé entre le canton de Berne et le canton de Vaud, est d'ailleurs très-varié et très-agréable à parcourir. Quels sites pittoresques! Quels gracieux et imposants points de vue dans ce petit pays qui n'a pas plus de vingt lieues de longueur. Au nord, de tout côté, des bois superbes, des champs féconds, des collines aux crêtes aiguës traversées par de fraîches vallées; au sud-est, les ramifications de la chaîne centrale des Alpes, les pâturages entrecoupés de forêts de sapins, les rocs escarpés, et le Moléson, qui s'élève à plus de six mille pieds au-dessus du niveau de la mer. On dit qu'autrefois les sorcières de la contrée se réunissaient sur cette montagne, comme celles d'Allemagne sur le Brocken, pour rendre hommage au diable et recevoir de lui toutes sortes d'horribles enseignements. L'une d'elles fut traduite en 1634 devant l'amtmann de Fribourg. Après avoir été appliquée à la torture, elle raconta comment elle avait rencontré Satan un jour qu'elle venait de prononcer un affreux blasphème, et comment il l'avait séduite en lui promettant de l'argent. Interrogée de nouveau, elle avoua qu'elle avait été souvent au sabbat sur la montagne, que là les sorciers dansaient autour d'un feu bleu attisé par des diablotins, puis buvaient de l'eau-de-vie, et que le démon leur donnait une poudre, avec laquelle elle pouvait tuer les hommes et les animaux.

Comme le bourreau serrait plus fortement, par l'ordre du juge, les bras et les jambes de cette malheureuse créature, elle avoua qu'elle avait baisé la griffe du diable, et qu'il lui avait remis un cheveu qui lui donnait le pouvoir de se transformer en louve et de dévorer les bestiaux.

Après cette confession, elle fut condamnée à mort et exécutée.

Maintenant, il n'est plus possible que la cime du Moléson soit

profanée par les assemblées du sabbat; elle est surmontée d'une croix dont nul méchant esprit ne peut approcher. On peut donc aller là sans crainte d'y voir les vestiges d'une diabolique orgie, ou d'y rencontrer une affreuse sorcière. On court risque seulement d'y être retenu par une douce et innocente magie, la magie d'un immense point de vue : d'un côté, les vallées arrosées par de clairs ruisseaux, les collines parsemées de châteaux; de l'autre, les lacs de Brienz, de Neuchâtel, de Morat; puis les ondes azurées du lac Léman, les villes et les villages qui l'entourent; à l'horizon, les pics de glaces, le mont Blanc.

Parmi les collines qui entourent la base du Moléson, il en est une dont le nom est inscrit en un grand nombre de pages des annales de la Suisse. C'est celle sur laquelle s'élèvent les murs épais, les tours du vieux château des comtes de Gruyères. Les chroniqueurs ont fait diverses hypothèses sur l'origine de cette famille illustre. Les uns disent qu'elle descend d'un des chefs d'une horde vandale qui conquit une portion de la Suisse; d'autres prétendent que trois valeureux guerriers de la légion Thébaine, qui périt en 302 dans le Valais, échappèrent au glaive des farouches soldats de Dioclétien, se réfugièrent dans les forêts de l'Uechtland, et fondèrent les trois seigneuries de Gruyères, de Neuchâtel et de Stæffis. D'après un autre récit, le roi des Vandales, Gondioch, qui s'empara de la Bourgogne et fut couronné à Arles au commencement du cinquième siècle, aurait donné à un de ses capitaines la terre de Gruyères et le titre de comte. Je livre cette dernière tradition à mon ami M. A. Pichot, qui connaît si bien l'histoire de sa belle ville natale, qui nous en a si bien décrit quelques-uns des plus notables épisodes, dans son *Roi d'Arles* et dans ses poétiques volumes des *Arlésiennes*.

Ce qu'il y a de certain, c'est que le premier document authentique relatif à la noble famille de Gruyères ne remonte pas au delà de l'an 1080. Ce document est l'acte de fondation du prieuré de Rougemont, institué par le comte Guillaume.

La famille de Gruyères portait dans ses armes une grue sur champ d'azur.

La grue a une glorieuse histoire. Homère, Hérodote, Aristote, Plutarque, Pline, Strabon la mentionnent dans leurs écrits, et ces poëtes, ces philosophes, ces naturalistes de l'antiquité attribuent à cet oiseau des qualités merveilleuses. La grue, grâce à la puissance de son vol et à la faculté de pouvoir supporter une longue diète, entreprend de lointaines migrations. La grue est un animal belliqueux. Les Égyptiens, qui envoyaient les ibis combattre sur les confins de l'Arabie les serpents ailés, envoyaient des troupes de grues combattre vers les sources du Nil la race des Pygmées. La grue est un animal ingénieux. Sur le mont Taurus, elle se met des cailloux dans le bec pour s'empêcher de crier, et pour surprendre ainsi dans leur sommeil les aigles, qui sont ses ennemis. La grue a des mouvements gracieux et une sorte d'allure cadencée, qui a donné aux Grecs l'idée d'une de leurs danses favorites. La grue, enfin, donne à l'homme un moyen de conquérir la faveur des femmes. Elle renferme dans sa cervelle un philtre amoureux.

Cet oiseau, doué de tant de diverses qualités, est le vivant symbole de l'histoire des Gruyères. Avant de s'établir sur leur colline helvétique, ils avaient accompli très-probablement une longue migration. Ils furent braves et belliqueux. Ils allèrent jusque sur les rives du Nil combattre les infidèles, qui, par malheur, n'étaient pas des pygmées[1]. Ils combattirent aussi l'ours de Berne, plus redoutable que l'aigle du Taurus. Ils aimèrent la danse et se montrèrent de tout temps très-désireux d'avoir un philtre amoureux.

Une ancienne chronique raconte un joli épisode de leur galante

[1] Une histoire locale rapporte d'une façon touchante le départ des Gruyériens pour la croisade. Quand le banneret, armé de toutes pièces, fit entendre ces mots : « Pars, Gruyères; reviendra qui pourra ! » les jeunes Gruyériennes se mirent à pleurer et demandèrent si cette mer qu'il fallait traverser était plus grande que le lac le long duquel il fallait passer pour se rendre à Notre-Dame de Lausanne.

existence. Les paysans du canton de Fribourg forment, comme nous l'avons déjà dit, des rondes joyeuses qu'on appelle des *caraoulés* (peut-être une altération de nos brillants carrousels).

« Or il avint un jour que le comte de Gruyères, rentrant en son castel, trouva en dessous d'icelui grande liesse, jouvenceaux et jouvencelles dansant un karoule. Ledit comte, fort ami de ces sortes d'ébattements, prit aussitôt la main de la plus gente de ces femelles et dansa tout ainsi qu'un autre. Sur quoi aucun ayant proposé, comme par singularité dont puisse être gardé souvenance, d'aller toujours en dansant jusqu'au village prochain, d'Enney; pas n'y manquèrent, et de cettui endroit continua la karoule jusqu'au château d'Oex dans le pays haut, et c'était chose merveilleuse de voir les gens des villages par où passèrent se joindre à cette joyeuse bande[1]. »

L'alerte caravane avait fait en dansant un trajet de quatre lieues.

Au moyen âge, on comptait en Suisse près de cinquante familles investies d'un droit de souveraineté, qui possédaient des domaines considérables, gouvernaient un peuple de vassaux. Elles avaient successivement disparu dans les luttes entreprises par les paysans pour s'affranchir de leur servage, dans le mouvement démocratique des villes, dans le développement de la confédération. Au temps de la réformation, il ne restait de cette caste féodale que la maison de Gruyères. Vers le commencement du quinzième siècle, cette maison était encore riche et puissante. Le comte François Ier, qui à cette époque en était le chef, se qualifiait de seigneur d'Aubonne, de Palésieux, de Corbières, bailli du pays de Vaud et du Faucigny, maréchal et conseiller de Savoie, co-seigneur de Bellegarde et bourgeois de Fribourg.

Mais, à partir de cette époque, on vit cette ancienne famille graduellement décliner. Des guerres onéreuses, des voyages dispen-

[1] *Course dans la Gruyère*. Paris, 1826.

dieux en pays étrangers, des habitudes de luxe et de générosité l'appauvrirent. Au seizième siècle, le jeune, chevaleresque et galant comte Michel, le dernier descendant de cette noble lignée, fut traduit par ses créanciers devant la diète des treize cantons. Il devait quatre-vingt mille écus, et, ne pouvant trouver à emprunter cette somme, quoiqu'il possédât encore des biens considérables, il abandonna son château, il s'enfuit. Après son départ, la ville de Berne et la ville de Fribourg s'emparèrent de son domaine et payèrent ses dettes. L'une et l'autre faisaient ainsi une bonne affaire. Quelque temps après, cependant, le jeune comte ayant trouvé en Flandres le secours et la confiance qui lui avaient été refusés dans le pays de ses aïeux, demanda à racheter son patrimoine. Fribourg y aurait consenti; Berne s'y refusa. L'ingrate Berne oubliait qu'à la bataille de Morat elle avait dû une partie de son triomphe au vaillant appui d'un ancêtre de l'infortuné Michel. Combien de gens en ce monde n'auraient point la fortune dont ils s'enorgueillissent, si, dans le désir d'accroître leurs richesses, ils s'étaient laissés arrêter par un sentiment de gratitude!

Le comte Michel mourut à Bruxelles en 1576, sans avoir revu son foyer natal. Sa mort consterna et désola le pays de Gruyères. Maintenant encore, les habitants de ce district se souviennent de ces seigneurs, qui étaient bons, qui étaient braves, qui aimaient le peuple, et ils en parlent avec affection et avec respect.

CHAPITRE DIX-HUITIÈME

La reine Berthe. — Conrad. — Fondations de la reine Berthe. — Payerne. — Légende populaire. — Jemini. — Yverdon. — Ses illustrations littéraires. — Pépinière d'institutrices. — Écoles. — Grandson. — La bataille. — Les diamants de Charles le Téméraire. — Les sires de Grandson. — Le duel d'Othon. — Le château. — Manufacture de cigares. — Environs d'Yverdon. — Le Suchet.

Dans le canton de Fribourg, dans le canton de Soleure, de Neuchâtel, de Vaud, surtout à Payerne et aux environs, le peuple a conservé aussi la mémoire d'une pieuse et charitable femme qui vivait au dixième siècle. C'était la princesse Berthe, la fille du duc de Souabe, qui épousa Rodolphe II, roi de la Bourgogne Transjurane, roi d'Italie pendant deux ans, et enfin roi d'Arles et de Provence. Après une guerre sanglante contre l'empereur Bérenger, puis contre les Hongrois, qui, de leur lointaine région, s'étaient avancés jusque sur les rives de la Saône, le valeureux Rodolphe restait libre souverain d'un vaste empire qui, des bords du Rhin, s'étendait le long du Rhône jusqu'aux plages de la Méditerranée. Il mourut dans l'éclat de sa gloire, abandonnant son trône à son fils, à peine âgé de dix ans. Les seigneurs, les prélats du pays se réunirent, en 937, à Lausanne, et proclamèrent le jeune Conrad roi de la Transjurane.

Berthe était la tutrice de son enfant. Berthe espérait l'élever en

paix dans le respect des nobles faits d'armes de son père, dans la pratique des vertus chrétiennes dont elle donnait l'exemple à tous ceux qui l'entouraient. Mais les Hongrois revinrent plus avides de pillage, plus terribles que jamais, puis les Sarrasins. Tout fuyait à l'approche de ces hordes sauvages. Berthe elle-même fut obligée de fuir et se retira dans une tour au pied de laquelle on a vu plus tard s'élever la ville de Neuchâtel.

Cependant Conrad, trop faible pour pouvoir lutter contre ces féroces légions qui portaient la dévastation dans ses domaines, eût recours à la ruse. En feignant de traiter tantôt avec les Hongrois, tantôt avec les Sarrasins, en leur promettant de faciliter leur établissement dans le pays de Vaud, il excita entre ces deux armées barbares un sentiment de jalousie et de haine réciproque. Il les souleva, il les arma l'une contre l'autre, et lorsqu'il les vit affaiblies par leurs combats, il entra en campagne, acheva de les écraser, et les chassa à jamais de son royaume.

C'était dans la seconde moitié du dixième siècle, à l'approche de cette millième année de l'ère chrétienne qui épouvantait l'Europe.

Il est écrit au vingtième chapitre de l'Apocalypse que lorsque mille ans seront accomplis après la naissance du Christ, on verra Satan, affranchi de ses liens, sortir de sa prison. Il sortira pour séduire les nations aux quatre coins du monde. Mais Dieu fera descendre sur elles le feu du ciel, qui les dévorera.

Ces paroles de saint Jean, prises à la lettre, faisaient croire que le monde touchait à sa fin. Cette croyance qui avait enfanté la secte des millénaires, se répandait de plus en plus dans les diverses classes de la société et troublait le cœur du pauvre et du riche, du sage et du débauché. Les uns, pour mériter la clémence du ciel, faisaient d'abondantes aumônes; d'autres passaient leurs journées en prières; des seigneurs affranchissaient leurs serfs; de fiers et arrogants guerriers demandaient pardon à leurs ennemis, tandis que de joyeux vivants s'écriaient que puisque le monde allait finir,

ils n'avaient rien à ménager et devaient gaiement employer le reste de leurs jours et le reste de leurs biens.

En ce temps d'agitation universelle, Berthe parcourait le canton de Vaud, partout s'informant des besoins du peuple, réprimant des abus, enseignant la justice, partout répandant des consolations et des bienfaits. Elle désirait aussi mériter la grâce de Dieu par ses bonnes œuvres et ses pieuses institutions. Elle fit des dons considérables à l'évêché de Lausanne, à l'abbaye de Saint-Maurice; elle bâtit une église à Soleure, un couvent à Neuchâtel; reconstruisit la cathédrale de Payerne et fonda dans cette même ville un cloître de bénédictins.

Elle mourut vers l'année 965 et fut enterrée dans sa chapelle favorite de Payerne. En 993, son fils Conrad fut enseveli près d'elle, ayant régné cinquante-sept ans.

Bien des guerres et des révolutions ont éclaté en Suisse depuis le dixième siècle, mais ni le temps, ni les bouleversements démocratiques et religieux n'ont pu effacer la mémoire de la reine Berthe. Son nom s'est perpétué d'âge en âge dans le pays qu'elle édifiait par ses vertus. Il n'est pas un paysan qui ne la connaisse et qui souvent ne la cite. « Du temps que la bonne reine Berthe filait, » dit en hochant la tête le vieillard chagrin des innovations modernes; « du temps que la bonne reine Berthe filait, » dit avec un soupir le jeune homme déçu dans ses espérances d'amour et de fortune. Du temps que la reine Berthe filait, c'était cependant un temps de guerres, de désordres et de terreur superstitieuse. Mais le cœur d'une noble femme a suffi pour l'idéaliser dans la mémoire d'une population, et de l'histoire de cette femme on a fait une naïve légende. On sait que Berthe fut ensevelie à Payerne. On a retrouvé en 1818, dans les profondeurs d'un caveau, son cercueil entre les cercueils de son époux et de son fils, et on l'a recouvert d'un marbre noir décoré d'une pieuse inscription. Mais le peuple croit qu'elle a conservé dans l'autre monde la faculté de revenir en celui-ci, de parcourir, comme elle le faisait durant sa vie, le pays

qu'elle aimait, d'examiner l'état de ses routes, de ses ponts, de ses édifices publics, la culture de ses champs et la conduite de ses habitants. On dit qu'elle se plaît surtout dans les murs de la tour de Gourze, qu'elle construisit sur une des pointes du Jorat. Là, elle contemple avec amour le pays qu'elle a gouverné et qu'elle ne peut oublier. Là, dans les brumes de l'hiver, on peut la voir quelquefois, revêtue de sa longue robe blanche, répandant de côté et d'autre et jetant au loin les semences qui doivent féconder les sillons du laboureur. Quand vient Noël, elle quitte sa tour solitaire, elle s'en va deçà, delà, avec une cohorte de génies aériens; elle pénètre dans les villages, elle visite la maison du paysan, la grange et l'écurie. Là où règne l'esprit d'ordre, de concorde, de travail, elle répand sa bénédiction. Mais malheur au père de famille qui manque à ses devoirs, à l'enfant pervers qui se révolte contre ses parents, à l'ouvrière qui n'accomplit pas fidèlement sa tâche, au valet qui trompe la confiance de ses maîtres! ils seront châtiés de leurs méfaits par une main invisible, et ils apprendront que Berthe a passé près d'eux, la sage, la juste, la puissante Berthe, qui récompense les gens honnêtes et punit les coupables.

L'église construite par cette sainte reine à Payerne a cependant été dévastée par les protestants et transformée en un magasin. Son cloître de bénédictins, supprimé par la Réformation, est occupé par une école. Mais on garde dans cette ville, comme une relique précieuse, la selle dont la reine se servait pour chevaucher à travers la contrée, une lourde et grossière selle au bas de laquelle on remarque une ouverture où Berthe posait le pied de sa quenouille. Car elle ne perdait point de temps, l'active Berthe, elle filait en s'asseyant dans sa demeure, elle filait en causant avec les seigneurs et les paysans de son royaume, elle filait en voyageant.

J'ai vu en passant une gentille jeune fille, assise sur le seuil d'une porte et tournant d'une main légère un fuseau sur lequel s'enroulait un beau fil de lin. Peut-être qu'en travaillant ainsi elle songeait à la reine Berthe, et peut-être que dans la nuit de Noël

elle verra rayonner sous son humble toit le doux regard et le doux sourire de la bonne reine.

Payerne, illustrée par cette poétique légende du dixième siècle, est une petite ville du canton de Vaud, occupée par une population de deux mille cinq cents âmes, très-modeste et très-pacifique. Dans cette bourgade agricole est pourtant né un aventureux homme de guerre, le général Jomini. Mais, après ses campagnes avec le maréchal Ney et ses campagnes avec les Russes, il ne revint point dans sa cité natale, il se retira à Lausanne. Ses concitoyens ne lui ont point élevé une statue et ne connaissent peut-être pas même ni son *Traité des grandes opérations militaires*, ni ses autres belliqueuses théories. Paisibles gens des champs!

Le moindre grain de mil ferait mieux leur affaire.

Au delà de Payerne, sur la route de Fribourg à Yverdon, s'élève une dernière ramification du Jorat. De là on descend dans la bourgade d'Estavayer, puis vers une forêt de noyers qui, sous ses longs rameaux, abrite le village de Chaises. Au dernier siècle on découvrit près de ce petit village vaudois un vaste pavé en mosaïque qui représentait Orphée attendrissant les animaux par les sons de sa lyre.

Près de là est Yverdon, une jolie ville, régulièrement, coquettement bâtie, dans une belle plaine, au bord du lac qui s'étend jusqu'au delà de Neuchâtel. De toutes parts on y arrive aisément par le chemin de fer, par les bateaux à vapeur, par les diligences. L'hiver, elle est un peu délaissée, cette aimable ville qui n'a ni grandes fabriques, ni grandes maisons de commerce; mais, l'été, chaque jour lui amène quelque cohorte de touristes, et elle a des sources d'eau minérale qui attirent un assez grand nombre de baigneurs, et la gentille cité sourit à ces étrangers et les héberge très-convenablement, à des prix très-équitables, et semble se réjouir de les voir se promener dans ses rues, admirer ses paysages. Elle n'offusque personne et cherche à plaire à chacun. Elle est en

grande partie protestante, mais elle a aussi une église catholique. Sa vraie langue est le français, mais elle comprend l'allemand. Par déférence, je crois, pour les gens de Franche-Comté, qui sont au nombre de ses visiteurs les plus assidus, elle a même pris l'accent franc-comtois. Du moins j'ai reconnu à l'hôtel de Londres et dans plusieurs autres maisons cet accent particulier de mon pays natal.

Par sa situation, Yverdon offre aux belles dames qui viennent la visiter de riantes promenades et plusieurs agréables points de vue. Par son caractère studieux, Yverdon mérite d'attirer l'attention de ceux qui aiment à observer, dans les lieux où ils passent, les diverses manifestations du mouvement intellectuel.

Il existe une quantité de livres en différentes langues qui portent à leur première page le nom de Londres et qui furent imprimés au dix-huitième siècle, non point dans la capitale de la Grande-Bretagne, mais dans la modeste cité d'Yverdon, par le savant napolitain Felice. Cet intrépide typographe réimprima même toute l'*Encyclopédie* de d'Alembert, tant il avait envie d'imprimer.

En 1805, Pestalozzi, cet humble enfant de Zurich qui s'est illustré par son amour pour la profession d'instituteur et sa méthode d'enseignement, fut appelé à Yverdon. Les magistrats lui abandonnèrent les vastes salles, les quatre tours du château bâti au douzième siècle par un comte de Zaehringen. Pestalozzi y établit son école, et y resta vingt ans. De là sont sortis des maîtres qui ont de tous côtés propagé ses leçons. Maintenant le vieux manoir féodal est encore occupé par une école fréquentée par cinq cents enfants.

La petite ville d'Yverdon, qui ne renferme pas plus de quatre mille habitants, consacre chaque année une somme de vingt mille francs à l'entretien de ses établissements scolaires. Elle a aussi un petit musée d'antiquités, une bibliothèque de douze mille volumes, et plusieurs librairies où l'on trouve, très-

peu de temps après leur publication, les principales productions littéraires de la France et de l'Allemagne.

Yverdon, de même que Neuchâtel, Lausanne et plusieurs autres villes de la Suisse française, est une pépinière d'institutrices. Les pères de famille qui n'ont pas assez de fortune pour pouvoir assurer une dot à leurs filles, tâchent de leur donner une fructueuse instruction. Elles étudient l'histoire, la géographie, l'allemand et l'anglais peut-être, et peut-être la musique. Il est convenu qu'elles doivent connaître parfaitement la grammaire française. C'est là surtout ce qu'on exigera d'elles dans la carrière qu'elles se proposent de suivre. C'est parce qu'elles parlent la langue française dès leur enfance qu'il sera facile de leur procurer des emplois de gouvernantes en pays étranger, notamment en Allemagne et en Russie. Leur cours d'études étant fini, elles disent adieu au toit natal, elles partent, n'emportant pour tout bien que leur science pédagogique, et s'en vont quelquefois bien loin, bien loin, enseigner aux enfants des riches ce qu'elles ont appris dans leur pauvreté. Il en est dont la simple histoire se transforme parfois en un singulier roman. Il en est qui, dans la modestie de leur condition, inspirent de grandes passions à des riches personnages. Il en est qui se marient et possèdent des châteaux et des terres dans le pays où elles sont entrées avec leur petit bagage de gouvernantes. Il en est qui, après avoir fait deux ou trois éducations, reviennent au foyer de famille pour y vivre tranquillement du fruit de leurs économies. Et un beau jour, voilà qu'on voit s'arrêter à leur porte un magnifique équipage ; un domestique en livrée ouvre la portière, une jeune femme, dont les passants admirent l'élégante toilette, entre dans l'humble demeure qui lui a été indiquée, et l'on entend résonner dans la rue des exclamations de surprise et des cris de joie. C'est une grande dame d'une lointaine cité qui, en voyageant en Suisse, a voulu revoir l'institutrice qui lui a donné des leçons d'orthographe. Et la grande dame est elle-même tout émerveillée de son acte de condescendance, et la famille de l'institutrice par-

lera longtemps de l'honneur qui lui a été fait. Ce sont là les belles pages de la chronique des gouvernantes. Mais combien il y en a de ces pauvres émigrantes qui, par un sort funeste, n'ont connu que les écueils et les rigueurs de leur profession, la hauteur et le dédain du parvenu, l'amertume du pain de l'étranger! Combien il y en a dont la douceur naturelle s'est peu à peu changée en fiel, qui, par l'effet des duretés qu'elles ont subies, deviennent revêches, défiantes, hargneuses, ou qui meurent ignorées sur un sol lointain, en regrettant de n'avoir pas appris tout simplement un métier manuel à l'aide duquel elles auraient pu vivre près de leurs parents.

Deux hommes m'ont particulièrement intéressé à Yverdon. L'un est M. Crottet, pasteur protestant; l'autre M. Naeff, chef d'institution. M. Crottet, Français de naissance, est un homme laborieux, instruit, qui a déjà publié plusieurs ouvrages remarquables, entre autres une histoire détaillée d'Yverdon et une chronique protestante. M. Naeff dirige une école de sourds-muets fondée par son père. Il a entrepris de rendre la parole à ces malheureux. Par un système d'épelage particulier, par une œuvre de patience continue, il les habitue à décomposer les syllabes, à prononcer d'abord les consonnes nasales, puis les consonnes gutturales, puis les voyelles, et enfin à assembler les mots. Une petite fille de dix ans, qu'il a interrogée devant moi, a répété sa leçon et m'a dit bonjour assez distinctement. Mais il était pénible de voir les efforts qu'elle était obligée de faire pour articuler chaque syllabe. L'établissement de M. Naeff renferme une cinquantaine d'élèves appartenant à diverses contrées suisses. La durée de leur cours d'éducation est de six ou sept ans. A une lieue d'Yverdon est le fameux champ de bataille de Grandson, où l'on vit les paysans suisses s'avancer bravement, avec leurs piques et leurs hallebardes, contre la splendide armée du duc de Bourgogne, où l'on entendait mugir ces deux grandes trompes, qu'on appelait le taureau d'Uri et la vache d'Unterwalden.

Ce fut en 1476 que Charles le Téméraire entreprit sa fatale expédition contre ce peuple de montagnards qui avait déjà vaincu la puissance de l'Autriche. « Il avait amené de Lorraine, dit M. de Barante, à peu près trente mille hommes; le comte de Romont lui conduisit environ quatre mille combattants de Savoie; six mille hommes lui arrivèrent aussi du Piémont et du Milanais. L'artillerie était la plus belle qu'on eût jamais vue. Quant aux bagages de cette armée, ils étaient immenses. Jamais le duc n'avait marché en si grande pompe. Il traînait avec lui toutes ses richesses : sa chapelle, ses joyaux, ses belles armures, ses services d'or, de vermeil, d'argent. Ses serviteurs, ses pages, ses archers étaient éclatants de broderies et de dorures.

« Ce n'était point qu'il eût pour sa personne le goût de la mollesse et du faste. Au contraire, il se plaisait parfois à se montrer, au milieu de cette magnificence, vêtu d'un mauvais petit habillement gris. Mais sa splendeur avait crû avec son orgueil. Il aimait à paraître aux yeux des princes et des ambassadeurs de la chrétienté dans un appareil qui leur imposât et leur donnât l'idée de sa grandeur, prenant ainsi par avance l'extérieur de cette puissance royale et impériale qu'il rêvait de plus en plus. Il était fier de mener à sa suite et de tenir au-dessous de lui des princes et des grands seigneurs : Frédéric, prince de Tarente, fils du roi de Naples; le comte de Romont, le duc de Clèves, Philippe de Bade, le comte de Marle, le sire de Château-Guyon.

« Aussi cette armée rappelait-elle ce que les historiens des temps anciens rapportent des camps de Xerxès et des grands rois de Perse. Autour du duc et des princes, on voyait mêlés aux gens de guerre une foule de valets, de marchands, de femmes et de filles de joyeuse vie. Toute cette multitude occupait à la ronde les villes, les bourgs, les villages, les campagnes, et retentissait au loin dans les montagnes et les vallées du Jura, dont les pauvres habitants n'avaient jamais rien imaginé de pareil. »

Une petite troupe de huit cents Suisses, renfermés dans le châ-

teau de Grandson, se défendit intrépidement contre l'armée qui la cernait, puis enfin se résigna à capituler. Le duc, pour effrayer ceux qui auraient la pensée de lui opposer encore une telle résistance, fit pendre impitoyablement deux cents de ces vaillants soldats. Mais le jour même où il commettait cet acte de cruauté, les confédérés se réunissaient dans la plaine de Grandson. Il en venait de Bâle, de Zurich, de Berne, de l'Argovie, de Schwytz. Strasbourg même et Colmar envoyaient leur contingent. Bientôt toutes ces diverses cohortes, alliées l'une à l'autre par un même désir de liberté et d'indépendance, formèrent une armée de trente mille hommes, et la bataille s'engagea.

Un vieux manuscrit, que j'ai trouvé sur une table du château de Grandson, raconte en termes naïfs ce mémorable événement :

« L'an 1476, le duc Charles de Bourgogne attaqua Grandson avec cinquante mille hommes contre huit cents, qui le défendirent pendant huit jours, et après se retirèrent au château, où, se défendant vaillamment, le duc usa d'une finesse pour les prendre, en leur disant que le pays était déjà à lui jusqu'à Bienne. Ils se rendirent, et le duc en fit pendre et noyer cinq cents. Pendant ce temps, les Suisses s'approchent et donnent l'épouvante aux Bourguignons, qui, étant attaqués de toutes parts, prirent la fuite. Le duc se sauva aussi, laissant une grande quantité de richesses; trois cents tonnes de poudre, des habits de soie en quantité avec un trésor inestimable de précieux joyaux, d'or, d'argent et de pierres précieuses, des charrettes chargées de cordes à l'aide desquelles il avait résolu de pendre les prisonniers; enfin une quantité de diverses choses d'or et d'argent, entre autres un bain d'argent, lequel il avait fait apporter avec soi pour plus grande magnificence. On trouva aussi une somme infinie d'argent, laquelle les victorieux se partageaient à plein chapeau. Après cette victoire, les confédérés entrèrent à Grandson, dépendirent les soldats; des mêmes liens attachèrent à leur place autant de Bourguignons. »

Parmi les trésors de Charles il y avait trois gros diamants dont

les Suisses ignoraient la valeur et qui furent vendus d'abord à vil prix. Le plus beau fut livré par le curé de Montagni à un Bernois pour trois écus, et plus tard acheté par le pape Jules II pour vingt mille ducats. Il est un des ornements de la tiare pontificale.

Le second, après avoir passé en différentes mains, fut acheté par Henri VIII, roi d'Angleterre, et porté par sa fille, Marie, en Espagne.

Le troisième, qu'on appelle le Sancy, je l'ai vu, à Helsingfors, briller sur la poitrine d'une charmante Finlandaise, madame P. Demidoff.

Près de la sanglante arène des Suisses et des Bourguignons, sur une colline, s'élève la riante ville et le vieux manoir de Grandson. C'était jadis le principal domaine et la résidence habituelle d'une des plus nobles et des plus anciennes familles de la Suisse. Le dernier descendant de ces puissants seigneurs, dont le nom se retrouve fréquemment dans les anciennes annales et les anciennes chartes de l'Helvétie et de la Franche-Comté, le jeune, brave et galant Othon, qu'on avait surnommé le chevalier *sans pair*, acheva par sa mort, en 1393, dans les plaines de la Bresse, un roman dont il avait fait sur les rives verdoyantes du lac de Neuchâtel plus d'un chapitre. Il aimait la belle Catherine Belps, la femme de Gérard d'Estavayer. Si Catherine l'aimait aussi, l'histoire ne le dit pas, mais Gérard le crut; il n'aspirait qu'à se venger, et un jour vint où il put apaiser sa haine sans compromettre le nom de sa femme. Tous les historiens suisses ont dit le combat qui s'engagea entre l'implacable Gérard et le galant Othon. Un savant italien, M. Cibraria, en a fait un récit détaillé qui a été habilement imité par M. G. Arandas. D'après cet écrivain, nous reproduisons, comme une curieuse page d'histoire et une curieuse scène de mœurs de la Suisse du moyen âge, le récit du fameux duel des deux chevaliers vaudois.

Le jour de la Toussaint, Amédée VII de Savoie mourut à la fleur

de l'âge dans de cruelles douleurs. Prêt à rendre le dernier soupir, il accusa de sa mort le médecin Jean de Grandville, donna l'ordre de le faire arrêter et de l'appliquer à la torture.

En effet, les souffrances qu'endura le malheureux prince et les taches livides et noires répandues sur son cadavre ne permirent bientôt plus de douter qu'il ne fût mort empoisonné.

Cependant, au lieu de faire arrêter Jean de Grandville, Othon de Grandson ne craignit pas de lui assurer une retraite sur ses terres, après l'avoir arraché des mains de deux pages qui, par une sorte de piété envers la mémoire de leur maître, avaient cru devoir s'en saisir aussitôt.

La mort atroce de ce prince infortuné excita l'émotion la plus vive parmi les populations dont sa valeur et sa générosité l'avaient fait l'idole. Dans la violence de leurs regrets, on les vit occupées avec ardeur du soin de chercher le parricide. Chacun disait pourtant que le sang du coupable ne pourrait suffire à payer l'attentat qui, dans un seul homme, avait frappé la nation entière, anéanti les plus justes espérances et ébranlé l'État jusqu'en ses fondements. Et ce fut là, sans doute, le plus éclatant hommage rendu au prince dont la mort laissait un si grand vide et enfantait de si grandes craintes.

Une grande et solennelle voix s'élevait donc de toutes parts, réclamant justice et vengeance.

Bonne de Bourbon députa le prince de Morée, accompagné de commissaires choisis, pour ouvrir et suivre sans délai une enquête à ce sujet. Cette enquête eut pour premier résultat l'arrestation de Pierre de Lompnès, depuis longtemps attaché à la cour de Savoie en qualité d'apothicaire. C'était au mois de mai 1392. Il confessa son crime et reconnut avoir préparé, par les ordres de Grandville, le breuvage empoisonné qui avait donné la mort à son maître. Deux mois plus tard, il fut condamné à la peine des parricides. Son exécution eut lieu à Chambéry, au mois de juillet de cette même année 1392; il fut traîné au supplice garrotté à la queue

d'un âne qu'on avait à cet effet emprunté d'une juive. Pour augmenter encore l'ignominie de la peine, son corps fut coupé en trois quartiers, chacun desquels fut salé avec soin et expédié à une ville. Bourg en Bresse eut sa tête; ce hideux présent valut à son porteur onze florins *parvi ponderis*.

Jean de Grandville, bien que réfugié en Bourgogne, était également dans les fers; mais la torture à laquelle il fut soumis en présence des ducs de Bourbon, de Berri et de Bourgogne, ne put arracher de cette âme de fer ni un aveu ni un mot, qui pût faire naître la lumière sur sa complicité dans l'attentat. Un historien rapporte même que, renvoyé innocent, il fut immédiatement reçu au service du duc de Bourbon, et que, par suite des déclarations qu'il fit à son lit de mort, Amédée VIII voulut faire rapporter la sentence qui pesait sur Pierre de Lompnès et réhabilita la mémoire de ce condamné, en ordonnant le transfert de ses restes dans l'église de Brou.

Quoi qu'il en fût, la voix publique cherchait ses coupables plus haut que Grandville, et s'arrêtait tout d'abord à Othon de Grandson. La conduite de ce seigneur, il faut le dire, devenait la source première des soupçons qui s'attachaient à lui; et dans le pays de Vaud même, où s'étendait la plus notable partie de sa domination, de graves antécédents étaient là qui l'accusaient à leur tour. Othon comparut et devant le roi de France et devant les ducs de Bourbon, d'Orléans, de Berri et de Bourgogne, lesquels, par suite de leurs alliances avec les derniers princes de Savoie, prenaient l'intérêt le plus actif aux affaires de cette monarchie. Et soit que sa justification fût bien réellement complète, soit que la puissance de ses nombreuses amitiés prêtât à sa défense la force dont elle pouvait manquer, elle eut un plein et entier succès; et, si on ne le crut pas tout à fait innocent, on feignit du moins de le considérer comme tel. Toutefois, il ne rentra point immédiatement en Savoie : il séjourna longtemps en France et en Angleterre, et comme *il était vaillant*, dit un historien, *il y acquit un grand honneur*.

« Au premier bruit de la mort d'Amédée et des soupçons qui s'élevaient contre Grandson, Gérard crut retrouver une nouvelle vie. Il mesura profondément l'énormité du crime et les conséquences possibles de l'atteinte morale portée à son rival. Il pressentit aussitôt la ruine d'Othon et goûta pour la première fois tout ce que la vengeance recèle de volupté. Mais la haute position et les alentours de son ennemi ne lui permettant pas d'entreprendre à découvert une lutte qui ne pouvait être égale, il s'appliqua à l'enfermer d'avance dans une enceinte sans issue. On vit alors sa haine, patiemment avide, recueillir, répandre et envenimer tout ce que la méchanceté et la sottise inventaient et débitaient sur Othon. Ces mille et mille accusations, portées de bouche en bouche, s'en allaient grandissant sans cesse. Elles devinrent bientôt si affirmatives, elles se répétaient de toutes parts avec tant d'assurance, elles se revêtaient, en un mot, d'un caractère si apparent d'authenticité, que, dans le pays de Vaud, bien peu restaient qui osassent douter encore de l'odieuse participation de Grandson au meurtre de son souverain.

« Gérard voyait tout cela, et, dans la persistance et l'astuce de ses combinaisons, éprouvait une joie diabolique. Quand, après l'arrestation de Pierre de Lompnès, le prince de Morée vint occuper de vive force le château d'Othon, Gérard crut assister enfin à l'exécution de la sentence qu'il se flattait d'avoir préparée, et nul ne saurait dire le sombre ravissement qui passa dans ses yeux quand, du haut des tours de Stavayé, il put voir le glaive de la justice errer sur les murs solitaires de son rival. Mais il eut bientôt à modérer ses transports. Il ne tarda pas à apprendre que Grandson, examiné par les ducs, avait été renvoyé absous. A cette nouvelle inattendue, Gérard sentit son ancienne rage se réveiller plus ardente. Toutes les furies semblaient s'être réfugiées dans son cœur. L'acquittement d'Othon lui devint un second outrage et acheva de dévorer son repos. C'était l'unique pensée de ses veilles, et cette même image abhorrée le poursuivait dans le rare et court

sommeil que lui permettait son mal. Consumé et hors d'état de se résister plus longtemps à lui-même, il résolut de tenter enfin le dernier parti offert à son ressentiment; c'était d'appeler son adversaire en combat singulier, en l'accusant de la mort d'Amédée VII et de celle d'Ughes de Grandson, parent du même Othon, laquelle n'avait été ni moins violente, ni moins mystérieuse. Il ne se dissimulait point le péril auquel il s'exposait en cela, mais il se savait moins chargé d'ans et plus vigoureux qu'Othon; il avait l'affreuse conscience de la supériorité de sa haine et il espérait en elle pour vaincre. »

Il se présenta donc à Louis de Joinville, sire de Divonne, bailli du pays de Vaud, et lui adressa sa requête en ces termes :

« Sire bailli, je Gérard de Stavayé, me clame en votre main, comme lieutenant, pour faire raison de mon très-cher et redouté seigneur monsieur de Savoye, de messire Othon de Grandson : si vous requiers comment le veuillez assigner à un jour, selon raison et coutume du pays, et lui veuillez notifier, que, à celui jour, je lui maintiendrai et dirai, que, il, faulsement et maulvaisement, a été consentant de la mort de mon redouté seigneur monseigneur de Savoye, dernièrement mort, et aussi de messire Ughes de Grandson, son seigneur; et ce, je lui dis et dirai, et maintiendrai mon corps en contre le sien, à Modon, où raison se doit faire de toutes causes touchant les bannerets, par devant vous, comme bailli et commis pour faire raison et justice, me veuillez avoir agiter et terminer ladite clame par devant vous comme sire souverain desdites parties, et à qui plus appartient de cognoitre dudit cas, par toutes raisons, que à nul autre, considéré la grosseur de la matière qui est crime de lèze majesté. »

Le sire de Divonne, après avoir entendu Gérard, ne lui fit d'autre réponse, sinon qu'il en référerait à qui de droit. Il transmit en effet la requête à Amédée VIII, mais elle souleva dans le conseil du prince les avis les plus opposés. Les uns pensaient que, dès l'instant qu'Othon, juridiquement examiné, avait pu n'encourir au-

cun blâme, il devenait souverainement injuste de le contraindre à risquer de nouveau sa réputation et sa vie; d'autres pensaient qu'Othon, âgé de soixante ans, était un peu vieux pour ne placer que le hasard entre l'accusation et lui; mais ceux-là n'osaient le dire, car il eût été téméraire alors de qualifier de pire des jugements ce que l'on était convenu d'appeler le jugement de Dieu. Il paraissait à d'autres encore que la prétendue affection de Gérard pour le prince défunt, n'était qu'un faux semblant derrière lequel se cachait la soif d'une vengeance toute personnelle. Mais le plus grand nombre raisonnait autrement. Il est certain, disait la majorité des conseillers, que de graves soupçons ont entaché la conduite d'Othon; ils n'ont pu suffire à la justice humaine; ce serait donc le cas d'en appeler à la justice de Dieu; à quelque sentiment qu'eût obéi Gérard, on ne pouvait, selon ces derniers, refuser de faire droit à sa requête, dès qu'il s'engageait, corps et âme, à en établir l'équité. On faisait observer enfin que le pays de Vaud se trouvait en proie à deux factions également implacables et furieuses, composées l'une des partisans de Grandson, l'autre de ceux de Stavayé, et qu'il n'y avait de paix possible qu'en abattant le chef de l'une ou de l'autre; le combat proposé devenait donc le seul moyen de rétablir la tranquillité, et un refus ne pouvait avoir d'autre résultat que de perpétuer la division et de jeter une défiance déplorable sur ceux qui fermeraient ainsi l'unique voie ouverte à l'expiation d'un grand crime; rien ne s'opposait du reste à ce qu'on laissât au temps le soin d'indiquer et de faire naître un remède plus opportun, en fixant le duel à un terme éloigné.

Ce dernier avis prévalut, et le comte appointa les parties à comparaître devant lui, *en sa ville de Bourg en Bresse*, le 15 de novembre 1397, pour *plus plainement procéder*, et statuer en conséquence.

Au jour indiqué, Gérard et Othon se présentèrent devant le comte et son conseil. Gérard réitéra sa provocation et jeta le gant.

De son côté, Othon de Grandson fit le signe de la croix et parla en ces termes.

« Je prends Dieu, sainte Anne et sa bénoite lignée, en témoins de la vérité, et dis que tu mens et as menti autant de fois comme tu l'as dit, et devant mon souverain seigneur qui cy est présent, je me défendrai, à l'ordonnance de lui et de son sage et honorable conseil, et en ferai cy avant que mon honneur il sera très-bien et très-grandement gardé, et tu en demoureras et seras menteur par devant vous et votre très-noble seigneurie, hors du pays de Vaud, du quel pays, comme j'ai entendu, et m'a été rapporté que l'on vous a écrit, qu'ils me tiennent pour leur ennemi, dont fortement me grêve, car, c'est à leur grand tort, considéré que, ni moi, ni mes devanciers ne leur fîmes oncque chose dont eux me dussent tenir pour tel. »

Cela dit, messire Othon jeta le gant à son tour. Il était debout, la main gauche appuyée sur la garde de son épée, et de la droite, froissant et abandonnant tour à tour, selon le besoin de son geste, l'écharpe violette à franges d'or, jetée en sautoir sur son armure. Sa taille était haute et relevée encore de je ne sais quoi de gentilhomme et de guerrier qui donnait à toute sa personne une dignité chevaleresque et saisissante dont les regards de Gérard lui-même semblèrent plus d'une fois avouer l'effet. Sa voix était mâle et animée; elle décelait une colère profonde, mais contrastant avec la rage que trahissait, dès l'abord, l'expression saccadée et tout émue de son adversaire.

Il se fit de nouveau un silence solennel; Othon continua ainsi :

« Mon très-redouté et très-souverain seigneur, selon que j'ai ouï dire à plusieurs anciens et vaillans chevaliers des deux royaumes, et aussi à aucuns de l'empire de l'Allemagne, il arrive que par droit d'armes, tout homme qui se fait appelant de si grands cas, comme de trahison, ou de meurtre et de larcin, doit venir à son appel si bien pourvu de toutes choses, que si le juge et le dé-

fendant l'exigent, il puisse être à la preuve de la vérité à l'heure qui lui sera assignée et sans dilation; mais les chevaliers disent que, si le défendant par nécessité requiert quarante jours de dilation après ce qu'il a répondu à son appel, le juge le lui peut et doit donner. Or, et ainsi, mon très-redouté seigneur, que par la grâce de Dieu vous êtes mon juge en ce cas, que messire Gérard de Stavayé se fait appelant et que je me suis fait défendant. Cela étant, par plusieurs et raisonnables causes, s'il vous plaisait et je voulais, je me pourrais excuser de la bataille et montrer clairement que messire Gérard a menti des choses qu'il m'appelle; premièrement, en montrant comme le roi de France qui est le plus grand et le plus noble roi des chrétiens, et duquel, mon très-redouté seigneur, votre père, dont Dieu ait l'âme, était le cousin germain, a vu ces choses devant lui, en présence de très-hauts et puissans princes, nos redoutés seigneurs les ducs de Berry, de Bourgogne, d'Orléans et de Bourbon, et plusieurs autres messieurs de son conseil; ils en ont fait enquerre par bonne et mûre délibération, et là, merci Dieu, j'en ai été trouvé pur et net, et non coupable en sa mort, après, les choses ont été examinées et enquereues par si sages et si vaillans princes, comme est monsieur de Bourgogne, lequel sens l'on tient être autant nécessaire pour le bien de la chrétienté, comme d'autre prince qui vive; et après lui, j'en ai été deux ans à la cour, à la vôtre en cette ville, à Lyon et autre part, et à Dijon devant lui et devant vous, et à la conclusion ainsi comme il appert, et je me passe à présent de le réciter plus avant, pour ce que je ne me veuille appuyer de rien, fort que pour l'ordonnance de vous et de votre sage et honorable conseil : mais tant vous puis-je bien dire que le noble prince, de sa grâce, a dit devant le roi d'Angleterre, présens messieurs ses oncles, et plusieurs autres grands seigneurs, comme ils m'ont trouvé pur, net et innocent, et m'en tient pour si peu coupable comme sa propre personne; même après, mon très-redouté et souverain seigneur, il n'est pas chouse évidente ni semblable vérité, que là où

il y a tant de vaillans prud'hommes, chevaliers et écuyers, comme il y a en la comté de Savoye, qui tous sont vos hommes liges, dont les meilleurs et les plus grands vous sont appartenus de lignage, et plusieurs des autres ont été avancés pour les dons et par les offices de messeigneurs vos ancêtres; que, s'ils m'eussent sçu un tel défaut, ils n'eussent pas laissé la commission de cettui fait à messire Géiard de Stavayé; car la chouse leur appartient de plus près, et le sçussent et pussent mieux mettre en avant; mais les vaillans prud'hommes, chevaliers et écuyers de votre pays, redoutent Dieu et aiment leur honneur et ne voudraient prendre nulle fausse querelle sur le peuple chrétien du monde; or, il en est d'autres qui ont conseillé prendre cette querelle contre moi; et de ceux, je ne sais dire, fort que de deux voies l'une, ou ils cuident que la querelle soit bonne, juste et vraie, ou ils savent bien qu'elle est fausse et mauvaise; si ils se pensent qu'elle soit bonne, juste et vraie, ils se montrent faillir de cœur, et recrus, couards et lâches vers monsieur votre père et vers vous, quand ils ne la prennent pour eux-mêmes; et s'ils savent que la querelle soit fausse et mauvaise, ils se damnent et se déshonorent quand, pour l'iniquité qu'ils aient en moi, ils conseillent un chrétien à faire chouse où l'on peut perdre l'âme, l'honneur et la vie; toutes voies ils semblent qu'ils aient bien treuvé soulier à leur pied, quand ils ont treuvé messire Gérard nécessiteux et plein de convoitise, et faiblement advisé, car celle qu'est la commune fame et voix du pays, l'on dit qu'ils lui ont promis de faire ses dépens et donner une somme d'argent, pour prendre cette querelle du seigneur Ughes de Grandson et de sa mort avec celle de mon très-redouté seigneur, monsieur votre père; et quand plus prendra de mauvaises querelles, tant est pis pour lui, et mieux pour moi, se Dieu plaît, toutes voies, autre que lui a dit ce qu'il dit, qui oncque ne le preuve, ne jamais le fera, ne aussi ne fera messire Gérard, mais en demourra menteur.

« Or, mon très-redouté et souverain seigneur, j'ai toutes choses

considérées et regardées au plaisir de notre seigneur, pour faire le plus de bien et le moins de mal; je vois les grands inconvéniens et les grands malheurs qui jà sont venus au tems passé pour ses mauvais mensonges; dont il appert, que, en ont été gens meurtris et mis à mort; j'ai regardé le temps présent, comment ce qui touche votre personne qui êtes mon souverain seigneur, et vois la tendresse de votre âge, et comment votre pays a besoin de repos, et que, si nous qui sommes vos sujets, fussions bien advisés, nous dussions être tous unis pour vous aider à passer le tems jusqu'à âge d'homme. J'ai regardé le tems à venir, comme vos gens sont en erreurs et en grandes discussions pour cette mauvaise information, et que chacun jour en pourrait advenir si grands maux et plus grands que messire Gérard de Stavayé, ne moi, ne pourrions émander : et pour ce, mon très-redouté et puissant seigneur, j'ai dit au commencement, comment le défendant peut et doit avoir quarante jours de dilation si besoin lui est, je vous signifie que, la mercy de notre seigneur, je n'ai besoin de dilation; car, premièrement, ma querelle est bonne et vraie, et ai grand'cause de moi défendre; et touchant ma conscience et mes péchés, je suis en la miséricorde de celui qui est plus plein de mercy que je ne puis être peschable, et me fie en lui de cettui fait, car il me sera vrai juge, et je sens mon corps et mes membres en santé et en haleine, et suis pourvu d'harnois, d'armes et de chevaux en cette ville, et il n'est pas en la puissance de celui qui m'appelle, s'il ne vous plaît, qu'il puisse avoir plus de dilation, et je, qui suis défendant, ne requiers point; et, Dieu le sait! non par orgueil ni par envie que j'ai de tollir la vie de nul chrétien, fors que ainsi je suis contraint de défendre ma vie et mon honneur, et l'état en quoi Dieu m'a convoqué; et aussi, je me offre de moi défendre toutes heures qu'il vous plaira, soit hui ou demain, ou quel jour vous voudrez, et, pour l'ordonnance de vous et de votre honorable et sage conseil, à l'aide de Dieu et de sainte Anne, j'en ferai si avant et par telle manière, que mon honneur il sera très-

bien et très-grandement gardé et messire Gérard en demeurera menteur. »

Amédée, après avoir entendu la requête et la réplique, fit sortir les deux champions et délibéra en conseil; puis il renvoya la décision au 25 janvier, assignant les parties à se présenter devant lui et son conseil, en sa terre de Bourg, protestant, sur la demande de Gérard, ne vouloir aucunement en cela déroger ni porter préjudice aux libertés, franchises et coutumes du pays de Vaud.

Gérard jura ensuite entre les mains des maréchaux de Savoie et sur les saints évangiles, qu'il se présenterait au jour indiqué, sous peine de voir ses biens confisqués et de se voir tenu pour menteur et pour félon. Il donna en outre, pour caution, onze gentilshommes.

Othon, à son tour, posa la main sur l'Évangile et répéta le serment imposé à Gérard.

Du 25 janvier, la décision fut de nouveau renvoyée au 30 de juin. Le temps, ce grand remède, n'en fut point un en cette circonstance. D'une querelle particulière on marchait à une guerre civile. Les choses en étaient venues à une telle extrémité, que chaque parti avait ses enseignes et les arborait publiquement. Les partisans de Gérard portaient la figure d'un râteau sur les épaules, et, ceux de Grandson, des aiguillettes au bout de leurs souliers. Gérard et Othon se représentèrent donc plus animés que jamais et déclarèrent qu'ils persistaient dans leurs dires respectifs. Après s'être retirés un instant de la salle du conseil, ils y furent presque tout aussitôt rappelés pour ouïr prononcer la sentence suivante :

« Nous dit comte, séant au siége de justice et de raison, ayant les saintes Écritures par-devant nous, pour ce que notre jugement procède droiturier, de la face de Dieu et son saint nom appelé, en faisant le signe de la vraie croix, disant : en nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, amen ; par notre sentence en cet écrit, déclairons et prononçons par ces présentes, et Dieu par sa sainte grâce soit au droit! que gage de bataille soit et se fasse entre lesdits ap-

pelant et défendant, par manière que chacun fasse son devoir, afin que, desdits cas, Dieu en veuille démontrer la pure vérité. De laquelle prononciation lesdites parties nous ont remercié et supplié que, sur ce, leur voulussions donner brief terme et assignation; pour faire en ce cas leur bon devoir, et ordonner des armes avec lesquelles se doivent combattre, et pour ce, assignons esdites parties le septième jour du mois d'août, à soi comparaître personnellement, à heure due, dedans notre ville de Bourg, pardevant nous en notre cour en la place dedans les lices qui leur seront établies, à tous leurs chevaux couverts, et armes plaines, telles et tels comme pourter les voudront, sans avoir en icelles armes plaines, et couvertures aucunes, pointes offendables, et chacun desdits appelant et défendant puisse avoir une lance d'une longueur, deux épées et une dague, telles comme avoir les voudront pour faire leur devoir comme gentilshommes doivent faire, et ce, sur la peine de mille marcs d'or, et sur leurs biens, meubles et immeubles, et d'être atteint et convaincu, et être le fait pour confessé par la partie que ne se comparaîtrait et satisferait à ladite journée pardevant nous. »

Gérard et Othon s'avancèrent alors l'un après l'autre, et renouvelèrent consécutivement, entre les mains de Boniface de Chalant, maréchal de Savoie, et sur les saints Évangiles, le serment exigé d'eux lors de leur première comparution. Les cautions vinrent ensuite et s'engagèrent de nouveau à leur tour.

Ces formalités accomplies, l'assemblée se sépara, attendant avec impatience le terme fatal.

On raconte que la nuit qui précéda le jour indiqué, un grand lévrier noir, chéri d'Othon, et son compagnon dans les combats, se prit à hurler si lamentablement près du lit de son maître, que celui-ci dut ordonner enfin de le conduire hors des appartements. Mais à peine la grande porte se fut-elle refermée sur le noble animal, et l'eut-elle laissé seul dans la cour ouverte de toutes parts, qu'une louve énorme le saisit avec la rapidité de la foudre, lui

brisa les reins et l'enleva avant qu'aucun des gens d'Othon put lui prêter secours. On dit en outre que la tête du chien fut retrouvée le lendemain à peu de distance du lieu où s'était hébergé Gérard. Le public s'enquit très-fort de cet événement, et plusieurs le jugeaient sinistre.

Dès le grand matin du 7 août, les routes qui conduisaient à Bourg, apparurent couvertes d'une foule venue des contrées les plus diverses, avide d'un spectacle qui déjà commençait à devenir rare. Du sol marécageux de la Bresse, s'élevaient de noires vapeurs qui donnaient au jour un aspect sévère et automnal. C'était de toutes parts un mouvement toujours croissant. On allait, on venait, on s'interrogeait en courant; on se répondait par une exclamation, par un signe, par un coup d'œil. Chaque visage portait la profonde et éclatante empreinte d'un sentiment dominateur, bien que quelques-uns témoignassent d'une sombre impartialité ou d'un dédain amer. Partout, en un mot, se manifestait cette anxiété qui précède les grands événements; et les jongleurs venus des pays lointains pour tirer leur part de cette solennité, ne pouvaient réussir à captiver l'attention des spectateurs. Une lice avait été construite hors des murs de Bourg sur une vaste place [1]. A l'une des extrémités s'élevait une loge tapissée et ornée de tentures de laine verte. Tout autour de l'enceinte, se tenaient assis les hérauts, grands maîtres de la noble science des armes, ayant en main la verge avec laquelle ils modéraient et arrêtaient les épées des combattants. Au dehors, allait et venait, à la tête d'un corps de cavaliers, Pierre Bouczan, chargé de la police de la place et du soin d'administrer prompte justice. Parut enfin sur une haquenée recouverte d'une housse verte, le jeune prince Amédée VIII, en habit de drap d'or, avec une houppelande de soie verte. Immédiatement après lui, marchait son gouverneur, Odde de Villars, bardé de fer et revêtu, sur son armure, d'une cotte de velours noir, tailladée

[1] Elle fut construite par les ordres et par les soins de Boniface de Chalant, maréchal de Savoie, et coûta deux cent vingt-deux florins et demi d'or, *parvi ponderis*.

de soie rose. Puis venaient les princesses ses sœurs, Bonne et Jeanne de Savoie, semblablement vêtues d'étoffes d'or et accompagnées de la dame d'Apremont et autres dames de noblesse. Suivait enfin le conseil du comte; cinquante chevaliers et écuyers fermaient le cortége.

A peine le prince eut-il pris place dans la loge qui lui avait été préparée, qu'une sonnerie de trompette annonça l'arrivée des deux champions. Ils entrèrent en lice par les deux points opposés, et après avoir salué le souverain et les dames et promené un rapide regard dans l'enceinte, ils placèrent leur lance en arrêt et attendirent le signal.

Tous les deux étaient magnifiquement armés. Othon montait un cheval rouge, grand et superbe animal, élevé dans les herbages d'Angleterre et merveilleusement dressé aux jeux sanglants du tournois.

Gérard pressait une cavale noire venue des hautes vallées suisses, non moins ardente et non moins propre aux combats.

A l'aspect solennel de cette assemblée auguste, au sourd et immense murmure de cette multitude, dont chaque regard était attaché sur lui, Gérard se sentit un instant faillir; son cœur se troubla ; mais il contempla Othon et retrouva toute son énergie. Il eut bientôt oublié le prince, les spectateurs et le prétexte apparent de sa querelle, il se fut bientôt oublié lui-même et ne vit plus que l'amant de sa femme. Le signal se fit entendre, et la trompette retentissait encore, que, frémissant d'impatience et de rage, Gérard avait déjà fondu sur Othon de toute l'impétuosité de sa puissante cavale, de toute la force de son incommensurable haine. Le fer de sa lance disparut tout entier dans la poitrine de Grandson. Le malheureux chevalier tomba le visage contre terre, les bras étendus en croix; il s'écria : « Jésus! » et expira dans les flots de sang dont il inondait l'arène.

Beaucoup furent amenés, par l'issue de ce combat, à croire Othon coupable, qui d'abord n'avaient pas douté de son inno-

cence. Mais le plus grand nombre doutait toujours et répétait : « Dieu et sainte Anne lui sont témoins qu'il meurt, non pour avoir été l'assassin d'Amédée, mais pour avoir été l'amant de Catherine de Belp. »

Le voyageur qui visite la cathédrale de Lausanne manque rarement de s'arrêter devant un tombeau gothique que rend surtout remarquable une statue sans mains.

C'est celui d'Othon de Grandson.

On explique diversement la singulière circonstance dont nous venons de parler.

Il se lit quelque part, qu'une des conditions du combat avait été que le vaincu perdrait les deux mains, à moins qu'il n'avouât, si c'était Othon, le crime dont il était accusé; et, si c'était Gérard, la fausseté de l'accusation. Othon abattu, Gérard lui cria de s'avouer coupable; Othon répondit en lui tendant les deux mains, que Gérard abattit d'un seul coup. Ces deux mains furent brûlées par le bourreau, comme étant les mains d'un traître. Et c'est ainsi qu'elles manquent à la statue d'Othon. L'artiste s'est contenté de sculpter deux petites mains sur le coussin de marbre qui soutient la tête du guerrier. On rapporte également qu'Othon repose sous son marbre, armé comme il l'était au jour du combat, et que lorsqu'on ouvrit la tombe primitive où avait été déposé le cadavre, pour en transporter les restes dans la cathédrale de Lausanne, la cuirasse du chevalier, brisée à la poitrine, recélait encore le fer de la lance de Gérard.

Non loin du tombeau d'Othon gît celui d'Amédée VIII, depuis pape sous le nom de Félix V. Bizarre rapprochement de l'accusé et du juge!

Pour prix de sa victoire, Gérard de Stavayé reçut en don douze cents florins d'or, *parvi ponderis*. Les châteaux et les terres d'Othon furent confisqués; et le château de Grandson, avec ses mouvances et dépendances, fut inféodé, en 1400, à la belle Marguerite de Montbelliard, dame d'Orbe.

Il y a quelques années, la façade, les tours du noble château de Grandson, tombaient en ruines. Un habile négociant, M. Perret, acheta pour quinze mille francs ce vénérable édifice, et il y a établi une fabrique de cigares. Perpétuelle ironie du sort! Cendre et fumée des vanités humaines! Un atelier dans les larges salles du manoir féodal, et une manipulation de plantes narcotiques là où retentissaient autrefois les cris de guerre et les chants de triomphe des sires de Grandson!

Il faut dire à la louange de M. Perret, qu'en combinant son œuvre industrielle, il s'est plu à réparer les dégâts de son noble château. Il en a raffermi les fondements, consolidé les tours. Il a semé des fleurs sur sa terrasse, et planté au pied du mur des lierres, cette verte parure des anciens monuments. Il a fait d'une construction ébranlée, délabrée, une agréable et imposante habitation. Du haut de cette poétique demeure, le regard plane sur un vaste panorama. D'un côté, la chaîne du Jura; de l'autre, la vaporeuse perspective des Alpes; entre ces deux ceintures de montagnes, les vastes prairies d'Yverdon, les coteaux de vignes qui les entourent, les eaux limpides du lac de Neuchâtel, et la plaine de Grandson; et, plus loin, Morat, cet autre champ de bataille où Charles de Bourgogne laissa tant de morts. Mais dans ces champs sinistres, toute trace de carnage est depuis longtemps effacée. Le laboureur y promène tranquillement sa charrue, l'oiseau y chante, l'enfant y joue, le sol s'y couvre chaque année d'une féconde moisson. Oh! Dieu, que ne pouvons-nous espérer qu'un jour le monde entier sera ainsi délivré de la fureur des combats! Dieu a donné la terre aux hommes pour qu'ils y suivent en paix leur sentier, pour qu'ils y creusent fraternellement leur sillon. La guerre n'est-elle pas la plus cruelle aberration et la plus coupable impiété?

Autour de Grandson et d'Yverdon, il est aisé de faire plusieurs intéressantes excursions. L'été, dans leurs jours de fête, les habitants de ces deux villes se plaisent surtout à descendre dans les

fraîches prairies de Valorbe, ou à gravir au haut du Suchet dont la cime s'élève entre la Suisse et la France, à quatre mille huit cents pieds au-dessus du niveau de la mer. J'ai fait une fois cette ascension du côté de la France, et j'en ai conservé un très-âgréable souvenir.

A voir de loin le Suchet avec sa pointe de rocs, ses larges flancs nus, parsemés seulement çà et là de tiges de sapins, on ne croirait pas qu'il y a là des habitations humaines. On y trouve pourtant, à quelque distance l'un de l'autre, quatre beaux chalets, et l'un des plus beaux est celui qui est construit à la sommité même de la montagne.

Ces chalets ne sont occupés que pendant quatre mois de l'année. Ce sont tout simplement de larges maisons en bois, des espèces de *loghouses*, qu'on ne pourrait habiter dans la mauvaise saison. D'un côté, un hangar où l'on trait les vaches; de l'autre, une chambre sombre où l'on porte les seaux de lait; une autre chambre plus sombre encore et pareille à une cave, où l'on range les fromages de Gruyères; une cuisine dont une large cheminée occupe tout l'espace; et, près de cette cuisine, un misérable cabinet avec une table grossière et un lit, c'est-à-dire quelques planches revêtues d'une paillasse et d'une couverture. Là, il n'y a ni écurie, ni foin. Il est convenu que le troupeau sur lequel on spécule doit rester jour et nuit dans les pâturages. Là, il n'y a ni cellier ni grenier. Les pauvres gens qui viennent s'installer dans le chalet pendant l'été, ne vivent que de pain et de laitage. De temps à autre seulement, ils tempèrent leur frugal régime par un morceau de viande et un verre d'eau-de-vie.

Les domaines des montagnes ne rapportent guère que deux et demi pour cent. Mais ils n'exigent que très-peu de soins, très-peu de frais, et sont en général fort recherchés. Celui qui possède un de ces commodes domaines n'a point à se préoccuper du labeur agricole, ni des intempéries qui menacent la récolte. Que l'été soit trop chaud ou trop pluvieux, que des gelées funestes détruisent

le germe du blé dans les vallons, ou que la grêle ravage les arbres fruitiers, n'importe; il loue, chaque année, pour une somme déterminée, son chalet et ses pâturages. Le locataire va au printemps chercher en Suisse les belles et grasses vaches dont il a besoin. Il paye ordinairement pour la jouissance de chaque vache, pendant quatre mois, deux louis; il a un fruitier auquel il donne, pour le même temps, huit louis, et deux ou trois domestiques à chacun desquels il ne peut guère donner moins d'un louis par mois. Que si l'on ajoute à cela les frais de voyage en Suisse, la nourriture des gens de service, quelques dépenses imprévues, quelques accidents peut-être, tels que les maladies ou la perte d'une vache, dont il faut alors rembourser le prix, la somme des dépenses de celui qui loue un de ces chalets doit s'élever à six mille francs. Pour couvrir cette dépense et retirer quelque bénéfice de sa spéculation, il n'a qu'un espace de quatre mois, et le produit de son beurre et de ses fromages. Mais les pâturages des montagnes sont couverts d'une herbe épaisse, onctueuse. Les vaches s'y jettent avec ardeur et y puisent des sucs excellents. Le matin, quand on les rassemble pour les traire, elles ont les mamelles pleines, et le soir également. Les domestiques du chalet, ou, pour nous servir de l'expression du pays, les *armaillés*, vont de l'une à l'autre avec un petit tabouret à un seul pied, attaché par une courroie à leur ceinture, posent le pied ferré de cet escabeau sur les planches du hangar, s'asseyent, et quelques minutes après, versent dans la chaudière du fruitier, un seau de lait, blanc comme la neige et écumeux comme l'eau du torrent. L'opération finie, les vaches retournent à l'herbage, et le fruitier se met à la besogne. Il fait ordinairement, chaque jour, deux, et quelquefois trois fromages du poids de vingt-cinq à trente kilogrammes. Dans les quatre mois de bail, il peut facilement ainsi fabriquer quinze milliers de fromages qui, à cinquante francs le cent (prix modique), lui donnent une somme de sept mille cinq cents francs. De plus, il tire encore un assez bon produit de sa vente de crème et de beurre. Ainsi,

jusque dans ses rigueurs apparentes, la nature est encore compatissante et généreuse : les flancs escarpés de la montagne sauvage se couvrent de plantes fécondes, et le sol qui jamais n'a été ouvert par le soc de la charrue, donne pourtant une heureuse moisson à l'homme industrieux.

J'avais entrepris mon excursion par une soirée orageuse. Bientôt la pluie tomba à flots, et je fus obligé de m'arrêter au premier chalet. Après avoir stationné là devant un bon feu que les armaillés attisaient d'une main hospitalière, mon compagnon et moi nous nous remîmes en marche, et nous arrivâmes de nuit à un autre chalet qu'on appelle la *Belle-Caustère*. Heureusement que notre guide avait fait maintes fois ce trajet, et connaissait toutes les sinuosités du bois, toutes les aspérités rocailleuses et tous les ravins du Suchet. Il n'y a là ni chemin, ni sentier, et à la clarté même du jour, et en ne perdant pas de vue la sommité de la montagne, on courrait risque de s'égarer, de faire inutilement de longs détours, ou de tomber dans un précipice.

On n'arrive point au haut du Suchet par une ascension en ligne directe. Tantôt on traverse un large plateau entouré de barrières qui ferment le pâturage; tantôt on pénètre dans un massif d'arbres, puis on descend dans un terrain marécageux, et de là s'élève une cime perpendiculaire ondulant du côté de la Suisse comme un immense tapis de verdure, bordée du côté de la France par un rempart de rocs, par des tiges de sapins, aux rameaux chétifs, contractés par le froid et brisés par le vent. C'est là le point le plus difficile du trajet, et lorsque, après avoir suivi péniblement les pas de notre guide sur le sol humide et glissant, nous arrivâmes à la crête de la montagne, notre pauvre guide cherchait le chalet qui devait être notre abri et ne le trouvait plus. « Nous devons pourtant, disait-il, en être bien près, » et il tournait à droite et à gauche, essayant de recueillir et de fixer ses souvenirs. Un brouillard épais nous enveloppait de toutes parts, une pluie fine, pénétrante tombait sans relâche, et la perspective de passer

la nuit en plein air, sur cette froide montagne, dans cette sombre atmosphère, était, il faut le dire, fort peu réjouissante. Après nous avoir conduits encore quelques instants, de long en large, sur la cime rocailleuse, le brave homme, bien sûr cependant de ne pas s'être trompé dans sa direction, poussa de toutes ses forces un cri qui résonna au loin dans le silence des ténèbres. A ce cri d'anxiété, plusieurs voix répondirent par une vibrante acclamation; c'étaient les armaillés duchalet, que la profonde obscurité de la nuit nous empêchait de distinguer. Nous n'en étions qu'à quelques centaines de pas. Nous nous dirigeâmes avec joie du côté de la rustique demeure, où nous allions trouver au moins un asile contre la pluie et un feu bienfaisant. Il était près de minuit. Nous avions marché pendant quatre heures, et nous étions, des pieds à la tête, trempés par une pluie glaciale.

En arrivant, nous aperçûmes les bonnes gens de la cabane qui venaient à notre rencontre, et répétaient leur cri pour nous guider dans notre marche. Ils se hâtèrent de nous conduire auprès de leur foyer, où petillait encore la flamme de deux troncs de sapins, et voulurent eux-mêmes nous ôter nos chaussures. Tandis que deux d'entre eux travaillaient à nous rendre cet humble service, un autre allait nous chercher de gros sabots, et le fruitier nous offrait une jatte de lait frais.

Grâce à tous ces bons soins, nous nous trouvâmes en un instant réchauffés et reposés. Notre conducteur tira de sa besace nos provisions et les étala sur un banc. Nous invitâmes nos hôtes à partager notre souper, à boire une de nos bouteilles de vin, ce qui était pour eux un luxe rare, et, par reconnaissance, ils demandèrent à coucher sur les dalles du foyer et à nous céder leur lit. Ce lit était, je dois l'avouer, d'un aspect peu attrayant. Il me rappelait ceux des cabanes d'Islande, où nous n'osions entrer qu'en nous enveloppant le corps d'un sac en toile, muni d'un capuchon qui nous garantissait le visage contre un fâcheux contact. Une botte de foin ou de paille jetée dans quelque coin de l'habitation m'eût

bien mieux convenu ; mais il n'y en avait point, et refuser cette pauvre couche offerte avec tant d'empressement et de naïve cordialité, c'eût été commettre une cruauté. Nous acceptâmes donc; et comme, lorsqu'on est fatigué, un lit d'armaillé vaut en résumé un lit de roi, à peine étais-je étendu sur mon rude matelas que je m'endormis d'un profond sommeil.

Le lendemain matin, vers les trois heures, je fus éveillé par des cris ou plutôt par une sorte de mélopée tour à tour grave et aiguë, sonore et langoureuse. C'étaient les armaillés qui s'en allaient de côté et d'autre appelant leurs vaches par cette sorte de *ranz* helvétique, et poursuivant les rebelles dans le pâturage et les amenant au hangar pour les traire. Je me levai aussitôt pour être témoin de cette scène champêtre, une scène vraiment curieuse : une cinquantaine de vaches au poitrail luisant, aux mamelles pesantes, levant la tête à cet appel matinal, puis s'acheminant d'un pas lourd vers le chalet, en secouant leur large col, et en faisant résonner leur clochette métallique, leur *clarine;* çà et là, de jeunes génisses éveillées, effarées, gambadant de côté et d'autre dans l'herbe touffue, puis le taureau à la pesante encolure, à l'œil voilé, debout, immobile sur ses jambes musculeuses, et regardant d'un air dédaigneux, comme un maître superbe, toutes ces esclaves se mouvoir à la voix d'un domestique du chalet.

Ces vaches ont un instinct singulier. Au commencement de l'été elles quittent gaiement leur étable de Suisse pour gravir en caravanes nombreuses les aspérités de la montagne. Elles portent docilement, matin et soir, leur tribut sous le toit du chalet; mais, quand vient le mois d'octobre, les voilà toutes saisies d'une impatience que rien ne peut apaiser. On a remarqué que, le 9 de ce mois, le jour même où on leur fait quitter le pâturage, elles prennent elles-mêmes l'initiative, et l'on en a vu plus d'une descendre de son propre mouvement au bas de la montagne, et s'en retourner sans guide à une longue distance, dans son village. Quant au

taureau, autant il est pendant l'été facile à conduire et inoffensif, autant il devient, vers cette époque, fougueux et terrible. Ce n'est pas sans péril qu'on traverse alors la pâture. A l'aspect seul d'un étranger, le puissant animal se lève, ses naseaux s'enflent, son œil étincelle, il s'élance par bonds impétueux à la poursuite du passant téméraire et fait retentir l'air de ses beuglements. Malheur à celui qui en ce moment terrible ne peut réussir à monter assez vite sur un arbre ou à escalader un mur! le taureau le déchirera avec ses cornes, et le roulera sous ses pieds.

Pendant que les armaillés reprenaient leur mobile tabouret, et allaient remplir leurs seaux, le soleil se levait à l'horizon sur un lit d'or et de pourpre, et le magnifique spectacle que j'avais espéré voir au Suchet, que j'étais venu chercher à travers l'orage et les ténèbres, allait se dérouler à mes yeux comme par magie. Le ciel, dégagé des ombres de la veille, étendait au loin son riant azur. La brise matinale déchirait, dispersait de tous côtés les nuages. Ils flottaient comme une mer houleuse sur les flancs de la montagne, et, à voir la cime du Suchet rayonnante au-dessus de ces tourbillons enchantés, on eût dit un fier vaisseau de guerre, élevant sa proue superbe au milieu des vagues écumeuses. Du haut de ce vaisseau nous regardions avec un charme indicible l'immense panorama qui peu à peu se déroulait et s'éclairait autour de nous. Un rayon du soleil, un coup de vent, emportait comme un rideau de théâtre un des voiles de la nuit, et, dans le silence de notre solitude, nos regards planaient à la fois sur la Suisse et la France. Là, les fécondes vallées du canton de Vaud, les lacs de Genève et de Neuchâtel, brillant comme des étoiles, les villes et les villages disséminés dans les prairies, et la grande chaîne des Alpes avec ses masses de neige, ses aiguilles de glace; de l'autre côté, le pays natal, les douces et mélancoliques rives des lacs de Saint-Point et de Labergement; l'église de Jougne, posée comme un nid d'aigle au haut d'une roche escarpée; plus loin, les larges plaines de la Chauxdarlier, et jusqu'aux fraîches cam-

pagnes qui avoisinent la noble ville de Dôle; cinquante lieues d'étendue du côté de la Suisse, plus de quinze lieues du côté de la France, voilà ce que nous observions avec une surprise et une sorte de saisissement difficiles à exprimer. Voilà ce qui, à certaines heures, fait palpiter, à la cime du Suchet, le cœur le plus froid et exalte la pensée la plus prosaïque.

CHAPITRE DIX-NEUVIÈME

Neuchâtel. — Ses différents maîtres. — Le prince Berthier. — La dernière révolution. — La famille Pourtalès. — De Pury. — Le territoire du canton. — L'industrie. — Le Locle. — La Chaux-de-Fonds. — La montre du Val-Travers. — Horlogerie. — Joseph Droz. — Hôtel Bellevue. — Souvenirs de la Suisse. — Granges. — Dazio Grande. — Glaris. — La guerre d'Amérique. — Les ouvriers. — Les montagnards. — Excursion autour de la Chaux-de-Fonds et du Locle. — Le Doubs. — La légende du batelier.

Des bateaux à vapeur sillonnent chaque jour dans toute son étendue le lac d'Yverdon et de Neuchâtel. Ce lac n'a point la grandeur de celui de Genève, ni l'éclat de celui de Zurich, ni la romantique beauté de celui de Lucerne; mais il est agréable à voir : des coteaux de vignes bordent ses contours; des jardins se reflètent dans ses eaux; de riches villages, d'élégantes habitations, décorent ses rives.

Neuchâtel, bâti à peu près à son extrémité septentrionale, est une des belles villes de la Suisse. Un ancien château d'un aspect imposant la domine. Une partie de ses édifices est construite sur un terrain aplani; une autre sur deux collines du Jura entre lesquelles roulent les flots du Seyon, qui va se jeter dans le lac.

Peu de villes ont eu autant de différents maîtres que celle-ci. D'abord elle appartint à l'empire de Rome, puis au royaume d'Arles, puis au royaume de Bourgogne et à l'empire d'Allemagne. En 1288, Rodolphe de Habsbourg la donna à Jean de Châlons, sei-

gneur d'Arlay. Pendant un siècle et demi elle fut successivement régie par divers seigneurs. En 1504, Jeanne de Châlons l'apporta en dot à son mari Louis d'Orléans-Longueville. Ce prince ayant irrité les Suisses, qui, à cette époque déjà, formaient une ligue redoutable, les gens de Berne, de Fribourg, de Soleure, s'emparèrent de son comté, et pendant dix-sept ans le gouvernèrent comme un pays conquis. En 1529, Louis d'Orléans étant mort, sa veuve obtint enfin la restitution de ses biens, mais à la condition d'accorder plusieurs priviléges au pays de Neuchâtel et de reconnaître ses traités d'alliance avec quelques-uns des cantons helvétiques. En 1707, à l'extinction de la maison d'Orléans-Longueville, on ne vit pas moins de quinze prétendants se disputer la possession du petit État de Neuchâtel. Les deux principaux étaient le prince de Conti, soutenu par Louis XIV, et le roi de Prusse, appuyé par l'Angleterre et par les cantons suisses. Après de longues négociations, des querelles et même des menaces de guerre, tout finit par s'apaiser. Les magistrats et les conseillers de Neuchâtel, appelés à élire leur souverain, choisirent le roi de Prusse, par la raison, disaient-ils, que ce prince était assez puissant pour pouvoir, au besoin, les protéger, et trop éloigné pour pouvoir les opprimer. Quelques historiens racontent que cette ingénieuse pensée fut corroborée, dans l'esprit de plusieurs votants, par la puissance d'un don pécuniaire. Les libres et pures élections de gouvernement, qu'elles sont rares! Depuis les temps antiques, depuis les assemblées des républiques grecques jusqu'aux tumultueuses réunions du peuple romain, jusqu'aux orageuses décisions des prétoriens, jusqu'aux diètes aristocratiques de Pologne, jusqu'aux désordonnés prounciamentos de l'Amérique du Sud, jusqu'à tant d'autres œuvres du suffrage populaire, en tout temps et en tout pays, l'élection est entachée de corruption. C'est triste à dire, mais cela est.

En 1807, Napoléon n'en appelait point à un scrutin du peuple pour accomplir un de ses projets. Par la force de son épée il tran-

chait lui-même toutes les questions. Par le traité de Tilsitt il enleva à la Prusse la principauté de Neuchâtel, le comté de Valengin, et les donna à son fidèle maréchal Berthier.

Après sa longue disjonction des seigneuries de France, le pays de Neuchâtel était de nouveau soumis à un Français. A cent ans de distance, Napoléon faisait pour le fils d'un bourgeois de Versailles ce que Louis XIV avait vainement essayé de faire pour le prince de Conti.

Le pauvre Berthier, qui mourut si tristement à Bamberg, a laissé dans sa principauté de Neuchâtel un noble souvenir. Il ne gouverna point rudement son pays et ne l'exploita point; au contraire, il le régit d'une main amicale, il lui consacra ses revenus, il y fit d'utiles travaux, entre autres le pont de Serrière, qui, de nos jours encore, mérite d'être cité comme un des plus beaux ponts de la Suisse.

En 1814, le congrès de Vienne rendit à la Prusse le domaine helvétique qu'elle avait perdu dans le pavillon de Tilsitt. Mais déjà les Neuchâtelois aspiraient à former un des libres États de la confédération suisse. En 1831 ils prirent les armes pour s'affranchir de la domination prussienne. Subjugués dans leur tentative d'émancipation par le général Pfuel, ils attendirent encore. La Révolution qui, en 1848, éclata en France et bouleversa toute l'Allemagne, leur donna un nouvel élan et une nouvelle audace. Ils coururent aux armes et proclamèrent leur indépendance. Cette fois, la Suisse entière prenait parti pour eux; la France et l'Angleterre intervinrent dans la question, et la Prusse fut obligée de céder. Maintenant le pays de Neuchâtel est totalement disjoint du royaume auquel il fut soumis en 1707, et occupe, par son ordre d'admission, le vingt et unième rang dans la confédération helvétique; le treizième par son étendue. En est-il réellement plus libre et plus heureux? Je voudrais le croire, mais je ne le pense pas. La Prusse respectait parfaitement l'ancienne constitution des Neuchâtelois, la Prusse ne leur demandait qu'un minime tribut,

soixante-quinze mille francs par an, qui étaient dépensés à Neuchâtel même par son gouverneur. La Prusse les protégeait au loin, leur donnait des grades dans son armée, des emplois dans ses diverses administrations. La Prusse en outre les faisait participer aux avantages commerciaux de son zollverein. A leur vaillante résolution qu'ont-ils gagné? Plus d'impôts, moins de ressources, et la stérile satisfaction de se gouverner eux-mêmes. Mais il y a des maladies morales qui, comme des pestes noires, se répandent, à certaines époques, de contrée en contrée, et la Révolution de 1848 a été un de ces choléras.

Je me suis trouvé à Neuchâtel à l'époque de sa dernière insurrection. Les confédérés républicains dînaient splendidement à l'hôtel du Faucon, et célébraient leur victoire par d'abondantes libations de vin de Cortaillod et de vin de Champagne. Les royalistes, arrêtés de côté et d'autre, étaient enfermés dans les murs du château. Une cruche de paille et une soupe maigre, tel était leur régime.

Victrix causa diis placuit, sed victa Catoni.

Je n'ai pas la prétention de ressembler à Caton, mais les vaincus que j'allai visiter dans leur prison m'intéressaient bien plus que les triomphateurs que je voyais parader dans les rues avec de grands sabres et de grandes écharpes, et, en dépit de toutes les clameurs patriotiques de leurs glorieux adversaires, ces vaincus silencieux, comprimés, outragés, m'apparaissaient comme les vrais patriotes.

Rousseau, dans une de ses misanthropiques boutades, parle des Neuchâtelois en termes fort méprisants : « Les Neuchâtelois, dit-il, qui n'aiment que la pretintaille et le clinquant, qui ne se connaissent point en véritable étoffe et mettent l'esprit dans les longues phrases. » Rousseau cependant est injuste en ceci comme en tant d'autres choses. Un écrivain distingué du canton même de Neuchâtel, M. F. de Rougemont, a fait de ses concitoyens un por-

trait plus véridique : « Les Neuchâtelois, dit-il, n'ont pas la gaieté et la naïveté des Vaudois ; ils sont plus calculateurs, plus réservés et plus sérieux. Ils n'ont pas la vivacité des Génevois ; leur parler est lent et souvent peu aisé. Peuple limitrophe, ils parlent un dialecte qui se distingue des autres dialectes français par le grand nombre de mots allemands qu'il contient, et ils offrent à la fois des traits du caractère français et du caractère allemand. Ils sont prompts à s'échauffer, et ont plus de prétention à l'esprit que d'esprit. Mais ils possèdent quelque chose de cet *humour* allemand qui n'est pas tant une qualité de l'intelligence qu'une disposition générale de l'âme. Attachés à leurs anciennes institutions et à leurs anciennes mœurs, ils se laissent peu séduire par les idées passagères du moment et répugnent à tout progrès qui commence par anéantir ce qui existe. La religion est parmi eux en grand honneur ; elle occupe une place dans la plupart des actes publics de la vie ; elle est assez puissante même dans la majeure partie du pays pour empêcher, par la simple action de l'opinion publique, toute manifestation ouverte d'incrédulité. L'instruction est très-répandue parmi les Neuchâtelois. Ils vont en diverses contrées exercer la profession de précepteurs ou de négociants. Mais ils veulent revenir terminer leurs jours dans leur patrie[1]. »

Plusieurs hommes distingués sont nés dans ce petit pays, entre autres : Dubois de Montpéreux, qui s'est illustré par son voyage au Caucase ; de Chambrier, à qui nous devons une très-bonne histoire de Neuchâtel ; Léopold Robert, le peintre des *Moissonneurs ;* Bréguet et Berthoud, les deux habiles horlogers.

Neuchâtel possède des écoles et des établissements de bienfaisance qu'on est surpris de trouver dans une petite ville de huit mille âmes. Elle a une douzaine d'écoles élémentaires, un collége, et un gymnase qui renferme une bibliothèque publique enrichie par plusieurs généreux citoyens. Le vaste bâtiment du

[1] *Précis d'ethnographie, de statistique*. Neuchâtel, 1838.

gymnase renferme aussi un musée de peinture, qui possède des œuvres des principaux artistes suisses, entre autres de Calame, l'admirable paysagiste, et de Léopold Robert. Plusieurs Neuchâtelois, notamment M. J. C. Pourtalès et M. Pury, ont fait pour leur cité natale ce que n'a fait aucun de ses seigneurs.

La famille Pourtalès, anoblie par la Prusse en 1750, décorée d'une couronne de comte en 1815, s'est enrichie par le commerce, par des habitudes d'ordre et d'économie alliées à de généreux sentiments. J'en ai entendu citer un trait vraiment caractéristique par un des plus honorables négociants du canton de Neuchâtel, M. D... Tout jeune, M. D. était entré dans les bureaux de M. Pourtalès pour y faire son apprentissage. Un matin, après avoir essayé, taillé, essayé de nouveau et retaillé sa plume, il la jette sur le parquet avec impatience. Son patron, qui par hasard passait près de lui en ce moment, ramasse la plume, et, sans dire un mot, la dépose sur sa propre table. Un instant après entre un de ses amis, qui venait le prier de lui prêter quelques milliers d'écus pour un payement qu'il devait faire immédiatement. « Très-volontiers, » répond M. Pourtalès, qui aimait à rendre service, et, pour signer le reçu de la somme qu'il lui remettait, il présente à son ami la plume mutilée et rejetée par son jeune commis. L'opération finie, l'ami parti, il appelle M. D... et lui dit avec douceur : « Vous voyez, mon enfant, que cette plume qui vous semblait complétement usée pouvait encore être employée à obliger un honnête homme. »

Les Pourtalès ont considérablement coopéré à l'embellissement et à la prospérité de Neuchâtel. En 1808, M. J. C. Pourtalès a doté cette ville d'un vaste hôpital, où tous les malades sont reçus sans distinction de nationalité ou de religion. Il a même adjoint à cet établissement une chapelle catholique.

David Pury, cet autre généreux citoyen de Neuchâtel, était né dans une obscure et pauvre condition. Mais il avait les qualités de jugement et d'esprit par lesquelles un homme ne peut manquer

de réussir s'il y joint l'amour du travail. Il commença par occuper un très-humble emploi chez un négociant de Genève. De là il se rendit à Londres, puis à Lisbonne, et finit par fonder dans cette ville une grande et riche maison de commerce. Mais, sous le beau ciel lusitanien, il n'oubliait pas l'humble toit où il était né. Chaque année il envoyait régulièrement à Neuchâtel une part de ses bénéfices pour les pauvres. Un jour, il envoya cent mille écus pour aider à la fondation d'un nouvel hospice. Il contribua aussi largement à la construction de l'hôtel de ville, au percement d'une route entre Neuchâtel et Bâle, et à diverses autres entreprises d'une utilité publique. Le dernier acte de sa vie fut encore un acte de patriotisme. Il mourut en 1786, à l'âge de soixante-dix-sept ans, et il léguait à sa ville natale toute sa fortune, c'est-à-dire environ quatre millions.

Plus d'une autre grande fortune s'est faite dans le pays même de Neuchâtel, car ce petit pays qui n'a pas plus de neuf lieues de longueur et de cinq lieues de largeur est très-industrieux. La nature même de son sol oblige ses habitants à chercher un moyen d'existence en dehors du travail agricole. Le long du lac s'étend sur la pente du Jura une zone de terre de quatre à cinq cents pieds d'élévation, qui produit un bon vin, et des fruits et des légumes excellents. C'est la zone riante et fleurie, c'est le jardin méridional du canton. Plus haut sont des champs où l'on récolte des céréales; plus haut les pâturages ombragés par les forêts de sapins, où le pâtre construit son chalet, où le fruitier façonne les fromages de Gruyère; plus haut enfin, de froids et arides plateaux, où l'hiver règne avec son sceptre de glace pendant plus de sept mois de l'année, où l'on ne peut entreprendre aucune culture. Longtemps ces tristes cimes furent complétement inhabitées. La tradition a conservé le nom de celui qui le premier osa y fixer sa demeure. C'était un paysan appelé Joseph Droz, qui, au commencement du quatorzième siècle, vint avec sa femme et ses enfants, on ne sait pour quelle raison, s'établir dans ce sombre désert.

Sur ce même plateau s'élèvent aujourd'hui de vastes maisons à quatre ou cinq étages, des villages plus importants que beaucoup de villes ; le Locle, où l'on compte huit mille habitants ; la Chaux-de-Fonds, qui en a plus de seize mille. C'est l'industrie qui a peuplé ce sol aride, construit ces superbes édifices, ouvert de tous côtés ces grandes routes. C'est l'industrie qui active, alimente, enrichit cette population, une des plus délicates et des plus ingénieuses industries : l'horlogerie. Et dans ce pays où elle occupe aujourd'hui tant de bras, elle ne date pas de loin, cette précieuse industrie.

Dès le seizième siècle, d'habiles mécaniciens fabriquaient ces montres rondes qu'on appela les *œufs animés de Nuremberg.* Un siècle et demi plus tard, dans le solitaire canton de Neuchâtel, on ne connaissait encore rien de semblable. En 1680, un habitant du Val-Travers, ayant fait un voyage en pays étranger, revenait avec joie à son village natal et y apportait, comme une étonnante curiosité, une montre anglaise. Grande fut la surprise de ceux à qui il montrait cette petite merveille, et de plusieurs lieues à la ronde on venait la voir. Mais voilà qu'un jour la chère montre s'arrête dans ses vibrations régulières, comme si elle s'ennuyait d'être si souvent examinée en tous sens et de tinter pour tant d'oreilles. Ses rouages cessent de se mouvoir, ses aiguilles de tourner sur le cadran, et son ressort cesse de battre. Le souffle de vie qui animait cette boîte de métal est éteint. La montre est immobile et muette. La montre est morte. Je laisse à penser quel désespoir pour celui à qui elle appartenait ! Cependant, à la Sayne, un petit village du Val-Travers, vivait un jeune artisan, nommé Daniel-Jean Richard, qui avait, ce qu'on remarque souvent parmi les montagnards, l'instinct de la mécanique. Par sa propre intelligence il était parvenu à construire lui-même une horloge très-primitive et très-grossière, il est vrai, mais qui marquait et sonnait assez régulièrement les heures. Il voulut voir la fameuse montre, et, après l'avoir très-attentivement observée, il s'engagea à lui rendre le

mouvement. Il n'avait pourtant pas même les outils nécessaires pour entreprendre cette tâche; il les inventa et les façonna à mesure qu'il en avait besoin. Enfin, il fit si bien, qu'après un an d'étude et de patient travail il avait remis la montre en un parfait état. Ce succès l'encouragea. Il était né horloger; il voulait être horloger. Il parvint à découvrir lui-même le mécanisme avec lequel on fabriquait à Genève les rouages de montre. Quand il eut fait ainsi sa propre éducation, il fit celle de ses fils, il leur enseigna l'art de l'horlogerie, il admit successivement d'autres élèves. Enfin il fonda, on peut le dire, dans son pays natal, cette industrie qui a pris un si immense développement.

Maintenant les fabricants du Locle, de la Chaux-de-Fonds, de Sainte-Croix et des villages environnants, font des montres pour le monde entier, des montres en or et en argent, petites ou grandes, simples ou compliquées. Il y en a pour tous les goûts et toutes les fortunes. Ces mêmes fabricants font une quantité d'autres œuvres de mécanique, horloges à tableaux mouvants, automates, boîtes à musique, le tout façonné selon différentes formes, pour les divers pays où ils les envoient. Il y a une vingtaine d'années, un jeune homme de Sainte-Croix partit pour Canton avec une cargaison de ces ingénieux produits, et surprit beaucoup les Chinois par ses tabatières à musique. Cependant il ne tarda pas à remarquer que les mélodies de Rossini, d'Auber, de Boïeldieu et des autres célèbres compositeurs ne plaisaient que fort peu aux habitants du Céleste Empire. Il assista à leurs réunions, il les vit s'épanouir aux sons de leurs gongs et de leurs tambourins, il nota leurs mélopées favorites. A son retour en Suisse, il fit d'après cette étude d'autres boîtes, les expédia en Chine, et, cette fois, obtint un complet succès.

Dès le milieu du siècle dernier, un manufacturier du canton de Neuchâtel, nommé Jacquet-Droz, s'était illustré par ses étonnantes conceptions. Un jour, il présenta au roi d'Espagne une horloge où l'on voyait un berger, un chien et une corbeille rem-

plie de pommes. Dès que l'heure sonnait, le berger jouait de la flûte, et le chien gambadait gaiement autour de lui. Le roi était émerveillé d'un tel mécanisme.

« Ce n'est pas tout, dit l'habile artiste; que Votre Majesté essaye de prendre une de ces pommes! »

Le roi étendit la main vers la corbeille. Aussitôt le chien se tourna vers lui en aboyant si fort, que tous les chiens de la maison se mirent à aboyer après lui.

« Ce n'est pas tout, dit encore Jacquet-Droz; Votre Majesté veut-elle bien demander quelle heure il est?

— *Qué hora es?* demanda le roi.

— Ah! sire, reprit l'horloger, cette bonne bête, faite en Suisse, ne comprend pas l'espagnol. Je n'ai pu lui enseigner que le français.

— Quelle heure est-il? demanda le roi.

— Trois heures moins un quart, répondit distinctement le chien.

— C'est le diable! » s'écria avec épouvante un seigneur d'Espagne qui assistait à cette exhibition.

La tradition ajoute qu'en effet Jacquet-Droz fut accusé de sorcellerie.

L'horlogerie n'est point la seule occupation industrielle du canton de Neuchâtel. On fabrique en outre dans ce pays de très-bonnes étoffes de coton et une quantité de dentelles. Ces divers travaux ne se font point dans de grands ateliers. La plupart des ouvriers sont disséminés de côté et d'autre, et accomplissent tranquillement, au milieu de leur famille, leur tâche particulière. On sait qu'une montre n'est point faite par une même main. Chacune des pièces dont elle se compose est l'œuvre spéciale d'un artisan. Une montre à répétition, avant d'être complétement achevée, repassée et livrée au commerce, exige le concours de plus de cent ouvriers. Ainsi il est tel ouvrier qui, dans sa maisonnette du Locle ou dans son chalet solitaire, ne fera jamais que des roues d'engrenage; tel autre des ressorts, tel autre des cadrans, comme ces





VALLÉE DE SARNEN.

musiciens russes qui se réunissent pour composer une gamme. Celui-ci fait l'*ut*, celui-là le *ré*, ainsi de suite, et nul ne produira une autre note. Singulière destinée pourtant que celle d'un homme qui, toute sa vie, n'aura fait que tailler des aiguilles, ou polir des rouages, ou ciseler des boîtes pour des montres qu'il ne verra jamais, qui, à peine achevées, seront expédiées à New-York, à Calcutta, à San-Francisco !

Un ingénieux spéculateur a construit récemment, à Neuchâtel, un hôtel qui mérite d'être classé au nombre des plus élégants et des plus confortables hôtels de cette industrieuse Helvétie, où l'art de l'hôtelier s'est élevé à un point de perfection qu'on retrouverait difficilement ailleurs. On l'appelle l'*hôtel Bellevue*, et il justifie parfaitement ce nom. De tous côtés, ses fenêtres s'ouvrent sur de charmants points de vue, sur les collines couvertes de pampre et les montagnes hérissées de sapins, sur le limpide miroir du lac et les lignes vaporeuses de la chaîne des Alpes.

En quittant Neuchâtel, bientôt je quitterai la terre de Suisse, et je regarde ses paysages comme on regarde, à l'heure des adieux, la figure d'un ami. Les lieux qui nous ont donné de bonnes émotions ne sont-ils pas des amis, de généreux amis? Ils nous ont abrité dans notre mélancolie ; ils se sont associés à nos joies, et, dans leur calme beauté, ils ne se pavanent point de l'influence qu'ils ont exercée sur nous ; et, pour le bien qu'ils nous ont fait, ils ne nous demandent aucune gratitude. Peut-être cependant qu'ils se souviennent de nous, comme nous nous souvenons d'eux ! Qui pourrait dire qu'il n'y a pas une mystérieuse affinité entre la vie de l'homme et la vie de la nature, entre le voyageur et les bois qui étendent sur lui leurs frais rameaux, et les eaux qui murmurent à ses pieds, et les montagnes dont la sublime grandeur lui donne un religieux élan ?

Assis le soir au bord du lac, dont les vagues s'épanchent en soupirant sur la grève, je songe à la longue excursion que je viens d'accomplir, je vois reparaître dans ma pensée flottante,

comme dans un kaléidoscope, les diverses images qui m'ont tour à tour séduit. Ce qui plaît le plus à mon souvenir, ce ne sont point les cités bruyantes, inondées d'une tourbe de touristes; ce ne sont point les immenses caravansérais et les pompeux magasins de Genève, ni les longues arcades de Berne. Ce que j'aime à revoir dans mes solitaires rêveries, ce sont les petites bourgades qui ont conservé leur simplicité primitive; les petits coins de terre cachés comme des nids d'oiseaux entre les collines, à l'ombre des forêts. Je me rappelle, entre autres douces retraites, une maison agreste dans le district catholique d'Obwald; à quelque distance de là, le joli village et le lac de Sarnen, une église sur la colline, les montagnes escarpées, les pics de neige dans les fonds, et, en face de ces riants et solennels points de vue, le chalet isolé, l'habitation d'une bonne et brave famille de paysans, la table rustique, où une chaste jeune fille m'apportait, avec une grâce ingénue, le lait écumeux qu'elle venait de traire; les bancs de sapin, où le soir je m'asseyais à côté du vieillard, qui me racontait les histoires du pays, tandis que les vaches rentraient d'un pas pesant à l'étable, en agitant les clochettes suspendues à leur large col, et que les enfants jouaient et gambadaient autour de nous comme de jeunes chevreaux.

Je me rappelle un autre chalet, plus solitaire et d'un caractère plus romantique, sur le chemin qui conduit au Faulhorn, dans l'étroit vallon où tombe la cascade, qu'on appelle le Muhlibach. Les habitants de cette demeure n'ont à offrir à l'étranger qui les visite qu'une rude couchette et une maigre nourriture, mais ils offrent avec une touchante simplicité tout ce qu'ils ont, et le spectacle qui les entoure est d'une telle beauté, qu'on ne peut, en le voyant, songer aux raffinements de ce qu'on est convenu d'appeler le bien-être matériel. Je me rappelle le joli village de Granges, dans le canton de Soleure, ce canton agricole, ce canton catholique, ce joyeux et pittoresque canton, où la terre est si belle, le peuple si bon, la vie si douce.



MÜHLIBACH



Quelquefois aussi ma pensée se reporte vers les sites les plus grandioses et les passages les plus périlleux de la Suisse. Je retourne dans la vallée de Chamouni, au pied du mont Blanc, sur les aspérités de la mer de glace; je pénètre de nouveau dans les ténébreuses cavités de la Tamina; je chemine sur les rocs escarpés de la Via Mala; je gravis, au-dessus des flots mugissants de la Reuss, les pentes du Saint-Gothard. Là, plus d'un voyageur a péri victime de son imprudence ou d'un fatal accident. Là, plus d'un homme aussi a trouvé un lieu propice pour satisfaire ses désirs de vengeance ou de cupidité.

Dans la Suisse méridionale, à trois lieues environ d'Airolo, est la gorge sauvage de Dazio Grande. Là, le Tessin s'est frayé un passage à travers le Monte Piotino, et bondit impétueusement entre deux remparts de rocs gigantesques, qui l'étreignent de chaque côté. Au pied d'une de ces formidables murailles serpente un étroit sentier, où l'on ne peut s'aventurer sans une impression de terreur. En plein jour, le soleil y pénètre à peine, et l'on n'y entend que le fracas du torrent ou le craquement des sapins, que le vent agite ou brise dans les crevasses rocailleuses, qui ne renferment point assez de terre pour qu'ils puissent y enfoncer de solides racines. On m'a conté une triste histoire, qui se termina par une scène tragique dans cet effrayant défilé.

Dans la petite ville d'Airolo vivaient deux jeunes gens, qui, par la conformité de leur âge, par leurs études faites dans les mêmes écoles, s'étaient liés l'un à l'autre, bien qu'ils fussent d'un caractère très-différent. L'un d'eux, appelé Francesco Montano, était un brave et loyal garçon, affectueux, expansif, sans prétentions et sans détours. L'autre, au contraire, était un de ces méchants hommes qui semblent naître avec leurs dangereuses propensions, comme certaines plantes avec leurs sucs vénéneux. Il était le fils d'un grossier et ignorant médecin, nommé Farini, et cette situation et ce nom vulgaire l'humiliaient. Il prétendait avoir découvert dans des papiers de famille un acte qui lui don-

nait le droit de porter la particule nobiliaire. Pour en reprendre possession, il attendait seulement qu'il pût y joindre une fortune convenable. Devenir riche, telle était son ambition. Riche! n'importe par quels moyens. Son âme était d'avance assouplie à toutes les intrigues, décidée à toutes les trahisons, résignée à toutes les bassesses, pourvu que son rêve se réalisât, pourvu qu'il devînt riche. Mais il était rusé autant que vaniteux et cupide, et il savait habilement cacher sous un masque de vertu et de désintéressement ses hideux penchants. Francesco, le confiant, le candide Francesco, s'était laissé prendre à son beau langage, à ses sages maximes. Il le regardait comme un jeune homme d'un rare mérite et d'une délicatesse à toute épreuve.

Francesco aimait une jeune fille d'Airolo et s'en était fait aimer. Son mariage avec elle était résolu. Il devait se célébrer dans quelques mois, lorsqu'elle aurait atteint ses seize ans. Francesco racontait à Farini, avec l'enthousiasme d'un amoureux, ses joies de cœur, ses espérances d'avenir, et Farini l'écoutait avec les apparences d'une vive sympathie. Au fond, il se souciait fort peu des poétiques félicités de son ami, et fort peu de sa charmante Anna, qui ne devait avoir qu'une chétive petite dot. Dans la sécheresse de son âme, il n'entrevoyait les douceurs, la sainteté de l'union conjugale, que comme une affaire lucrative. Il était de cette classe d'hommes que l'on flétrit du nom de marieurs d'argent.

Mais voilà que tout à coup un vieux célibataire, parent éloigné d'Anna, lui lègue en mourant un patrimoine considérable. Aussitôt Farini éprouve un ardent désir de connaître cette jeune fille. Il se fait présenter à elle par Francesco, il se met à l'œuvre avec toutes ses facultés d'esprit et d'astuce, flatte le père, la mère, éblouit par l'éclat de ses généreux sentiments toute la maison, et, enfin, agit avec tant d'art, qu'il en vient peu à peu à fasciner aussi la crédule, la faible Anna, à l'éloigner de son fiancé et à l'épouser.

Nous n'essayerons pas de dire le désespoir de Francesco.

quand il se vit ainsi trahi par celui à qui il s'était si sincèrement confié, délaissé par celle à laquelle il avait voué tout son cœur et toute sa vie. Dans l'agonie de son naufrage, dans le transport de sa colère, il ne parlait que de tuer son infidèle amante, de tuer son infâme ravisseur, puis de se tuer lui-même. Une douce et tendre sœur essaya de dompter ses fureurs, puis de le consoler.

Mais c'est une erreur de croire qu'on peut toujours surmonter la douleur d'un amour déçu. De telles douleurs laissent dans l'âme une trace profonde. Alors, il y a des figures qu'on ne peut voir sans frissonner et des noms qu'on ne peut entendre prononcer sans tressaillir. Il en est de certains hommes qui ont perdu leurs plus chères espérances comme de Rachel qui pleure la mort de ses enfants : ils ne veulent pas être consolés.

Francesco, qui avait eu un goût très-vif pour l'étude et qui avait beaucoup lu, s'affermissait dans ses ressentiments par le souvenir de plusieurs de ses lectures, et répondait aux affectueuses remontrances de sa sœur, non-seulement par ses propres réflexions, mais par celles de divers écrivains. Un jour, il lui disait, comme le poëte arabe :

« J'aime ceux qui m'aiment, et je hais ceux qui me haïssent. C'est ainsi que j'ai toujours fait, c'est ainsi que j'espère toujours faire.

« Telle est la loi de l'homme droit et ferme : le bien pour le bien, le mal pour le mal.

« On aime ce qui est bon et honnête ; on se plaît à voir la beauté ; on cultive le champ fertile ; mais on écrase le serpent.

« L'homme débile peut seul pardonner l'injure faite à son honneur. A la femme appartient la douceur ; à l'homme la vengeance. »

Une autre fois, il lui disait avec un philosophe anglais : « La pensée la plus calme n'est pas toujours la plus juste. Quand on en vient à réfléchir tranquillement et avec une sorte d'indifférence à un outrage personnel, à un acte de félonie ou de cruauté,

est-on sûr alors qu'on soit dans le vrai? L'esprit n'est-il pas alors abusé comme l'œil par l'éloignement d'un point de vue? Je suppose qu'à plusieurs lieues de distance vous tourniez vos regards du côté de Staffa; vous ne distinguerez pas ses colonnes de basalte. Elles sont là pourtant, immobiles et solennelles. Ainsi vous n'avez plus la juste perception de l'outrage dont vous avez souffert. Cet outrage pourtant n'a point été effacé, et vous devriez peut-être en garder le ressentiment. »

Sa sœur enfin l'emmena loin des lieux où, à tout instant, ses colères se renouvelaient. La compatissante affection qui sans cesse veillait sur lui, la distraction d'un voyage en un pays étranger, le temps, ce grand maître, apaisèrent peu à peu ses farouches emportements. Il revint à Airolo, triste, mais calme, portant au fond du cœur une plaie incurable, mais saignant en silence. La générosité de son caractère, que sa sœur connaissait bien, et à laquelle sans cesse elle faisait un nouvel appel, fut un de ses principaux remèdes. « Si elle aime cet homme, se dit-il un jour, si elle peut être heureuse de la résolution qu'elle a prise, je dois la laisser vivre en paix dans son union. Mais, s'il n'est pas ce qu'elle croit, s'il la trompe, s'il l'outrage, malheur à lui! »

En apprenant le retour de Francesco à Airolo, le perfide Farini fut très-effrayé. Il n'osait plus sortir, de peur de le rencontrer, et, pour plus de sûreté, il projetait de se retirer à Bellinzona, où il avait engagé une partie de la dot de sa femme dans une entreprise de bateaux à vapeur. Bientôt pourtant ce qu'il entendait dire de l'existence solitaire et paisible de Francesco le rassura, et, quand il fut pleinement rassuré, il abandonna le masque hypocrite que jusque-là il avait cru devoir encore garder. Il se montra hautain et dur envers la famille dont il avait servilement courtisé la faveur, dédaigneux ou impérieux envers la pauvre débile créature dont il avait séduit l'innocence et qu'il n'avait épousée que pour sa fortune.

Dans la retraite où Francesco s'était confiné avec sa sœur, il

arrivait, par les causeries du voisinage, d'étranges retentissements des scènes violentes que Farini faisait subir à son beau-père, à sa belle-mère, à sa femme, et Francesco écoutait ces récits, la tête baissée, sans proférer un mot. Mais, un jour, il apprit que celui qui l'avait si honteusement trahi trahissait aussi Anna, et que, sous le prétexte de s'occuper activement de sa spéculation de bateaux à vapeur, il ne faisait de si fréquents voyages à Bellinzona que pour y voir une indigne maîtresse. Alors le lion blessé se releva dans le sentiment de sa noble indignation ; alors sa vengeance fut résolue.

Il alla un matin s'embusquer dans la gorge de Dazio, sachant que Farini devait, ce matin-là même, passer par ce défilé pour se rendre à Bellinzona. Quelques instants après, en regardant au-dessus d'une pointe de roc derrière laquelle il s'était caché, il le vit apparaître, et soudain se leva et marcha à sa rencontre. A son aspect, Farini pâlit et voulut se sauver. Mais le sentier était trop étroit pour qu'il pût y faire tourner sa mule, et, avant même qu'il eût pu essayer ce mouvement, son ennemi avait saisi la bride de l'animal et la tenait d'une main vigoureuse. « Pied à terre ! » s'écria Francesco. L'infortuné Farini le regardait d'un air hébété et restait immobile. « Pied à terre ! » répéta Francesco d'une voix tonnante. Farini descendit machinalement de sa monture, et s'inclina les mains jointes devant celui dont l'attitude, le regard, l'accent, le faisaient frémir.

« Tu es un infâme, tu le sais, dit Francesco ; tu as trahi ma confiance, et je t'ai pardonné ; tu m'as enlevé l'unique bonheur que j'espérais en ce monde, et je t'ai pardonné. Mais tu as maltraité, outragé, trompé celle que j'aimais. Ce dernier crime, je ne puis te le pardonner. Rassure-toi, pourtant ; je ne suis pas venu ici pour t'assassiner, mais pour te demander raison, les armes à la main, de ton infidélité et de tes cruautés envers une pauvre femme qui a eu la faiblesse de croire à tes mensonges. Voici deux épées et deux pistolets, choisis.

— Grâce! grâce! s'écria Farini en se courbant jusqu'à terre.

— Pas de grâce! Toutes tes prières seraient inutiles. Ma résolution est inflexible.

— Au nom du ciel, Francesco! au nom de notre ancienne amitié, je te demande pardon! J'ai été coupable envers toi, je l'avoue, coupable aussi envers Anna, je te demande pardon; et, si je ne puis réparer le mal que je t'ai fait, je te promets, je te jure de réparer mes torts envers la femme que tu as aimée.

— C'est trop tard, répliqua Francesco, et je te connais trop pour pouvoir me fier à tes promesses. En ce moment, tu voudrais peut-être avoir agi comme un honnête homme; demain, tu reprendras ta nature de vipère. Pas de grâce! Un combat à mort. Épée ou pistolet, choisis! »

En prononçant ces mots, il présentait les deux armes à Farini, qui détournait la tête pour ne pas les voir, puis étendait un bras pour les écarter.

« Misérable! s'écria Francesco, avec un regard enflammé par la fureur; décide-toi... ou sinon!... »

A ce dernier cri, qui résonna jusqu'au fond de sa poitrine, Farina releva la tête, essaya de prendre un pistolet, puis une épée; mais sa main tremblait comme une feuille de peuplier, et ses jambes chancelaient.

« Non, non, murmura-t-il en laissant tomber ces armes et en s'affaissant sur le sol, non, c'est impossible! La vue d'un fer nu m'a toujours causé une émotion insurmontable; l'idée seule d'un duel m'a toujours fait frissonner. Non, je ne me battrai pas. Grâce! grâce! je quitterai Anna, je quitterai le pays. Je m'en irai aussi loin que tu voudras. Tu ne me verras plus, tu n'entendras plus parler de moi. J'accepte tout ce que tu exigeras, tout, mon bon Francesco; seulement, je t'en conjure à genoux, laisse-moi vivre.

— Ah! s'écria Francesco dans son paroxysme de rage, tu n'es pas seulement traître, cupide, sans foi ni loi, tu es lâche! eh bien,





DÉFILÉ DE DAZIO-GRANDE

non, tu ne vivras pas; tu ne mérites pas de vivre; tu mourras comme tu dois mourir, comme un chien ! »

A ces mots, il le prit par les épaules et le précipita dans le fleuve, qui l'emporta dans son cours impétueux et le broya contre les rochers.

Un muletier, qui se trouvait près de là et qui assistait à cette scène tragique sans oser y intervenir, courut à Dazio raconter ce qu'il venait de voir. Les habitants du village se rendirent à l'endroit qu'il leur indiquait. Le cadavre de Farini flottait encore à la surface de l'eau, arrêté entre deux rocs. Francesco avait disparu. Il fit remettre à Anna un billet sur lequel il avait écrit, comme Lorédan le Vénitien après la mort de Foscari : *L'ha pagado* (il l'a payé), et il s'exila de son pays, et jamais on n'a su ce qu'il était devenu.

Avant de m'éloigner de la Suisse, j'écoute encore d'une oreille attentive le récit de divers événements qui l'intéressent. La catastrophe de Glaris a retenti douloureusement de canton en canton. Cette jolie petite ville de Glaris, située dans une des sauvages régions des Alpes, au pied du Schilt et du Glarnisch, grandissait et prospérait sur son sol aride par son travail et son industrie. On y comptait d'importantes manufactures, plusieurs belles et grandes maisons, plusieurs édifices publics construits sur une large base. On y trouvait même une bibliothèque assez considérable et un cabinet d'histoire naturelle. En une journée, tout ou presque tout a été incendié, et des centaines de familles, qui, quelques heures auparavant, pouvaient se réjouir de leur fortune, se sont trouvées sans asile, réduites à la pauvreté. Après cet affreux désastre, on a vu éclater d'une façon vraiment admirable la charité et l'esprit de nationalité du peuple suisse. De toutes parts des souscriptions ont été ouvertes, de toutes parts les incendiés ont reçu des dons fraternels. Secourus dans leur infortune par tant de mains généreuses, encouragés par tant de témoignages de sympathie, les braves gens de Glaris ne quitteront point le sol couvert des dé-

combres de leurs maisons. A l'aide des diverses cotisations volontaires faites en leur faveur, à l'aide d'un emprunt que les capitalistes de Genève leur octroient à un taux très-modéré, ils vont rebâtir leurs demeures, réorganiser leurs fabriques, recommencer leur patient labeur. Ils avaient fait leur fortune; ils la referont par leur intelligence et leur fermeté. Que Dieu les protége!

La guerre d'Italie a fort occupé la Suisse, et, en cas de besoin, elle sert encore fréquemment de texte aux journalistes. Les Suisses sont très-chatouilleux sur tout ce qui tient à leurs priviléges et à leur indépendance. Ils se sont figuré que nous n'avions pas le droit de prendre la Savoie, et que cette prise de possession était le signal du prochain démembrement de leur propre pays, Mais, en réalité, je crois que les Suisses n'auraient point réclamé si vivement contre la cession de la Savoie à la France, et n'auraient point discuté, comme ils l'ont fait, à ce sujet, si, en cette occasion comme en tant d'autres, notre bonne amie l'Angleterre n'avait éveillé leurs susceptibilités, excité leurs craintes, encouragé leur colère. Je dirai même plus, j'ai l'intime conviction que si la plupart des habitants de la fière république de Genève, du Valais, du pays de Porrentruy et du pays de Vaud osaient exprimer leurs secrets désirs, ils demanderaient à être réunis à la France, à cette même France que l'aimable Angleterre leur représente comme un affreux Croquemitaine.

Un autre événement, dont les suites sont vraiment incalculables, agite à juste raison la Suisse, et, par malheur, peut l'agiter encore longtemps. Nous voulons parler de la guerre d'Amérique.

Comparativement à l'étendue de son territoire et au chiffre de sa population, la Suisse est peut-être de tous les États de l'Europe celui qui a le plus de rapports avec l'Amérique par ses cohortes d'émigrants, par son commerce. La Suisse tire de l'Amérique le coton qui alimente ses manufactures et y expédie une grande partie de ses rubans de Bâle, de ses soieries de Zurich, de ses broderies de Saint-Gall, de ses bois ciselés de l'Oberland, de son hor-

logerie. A lui seul, le canton de Neuchâtel envoie dans les temps ordinaires de vingt-cinq à trente mille montres par mois en Amérique.

Depuis quelques années, les Américains venaient en assez grand nombre visiter la Suisse. Ils y voyageaient comme de magnifiques seigneurs, sans rien marchander; ils y représentaient, non point peut-être par leurs bonnes façons, mais par leurs dépenses, les Anglais d'autrefois, les *milords*, dont le vieil aubergiste et le vieux postillon ont gardé un si bon souvenir. Cette année, on ne les a point vus revenir; cette année, par suite de l'enchérissement des balles de coton et du bouleversement de la confédération américaine, les manufacturiers de Genève, de Bâle, de Zurich ont déjà diminué leurs travaux, et le canton de Neuchâtel, à demi épuisé par les dix-huit millions qu'il a engouffrés dans son chemin de fer, surpris par la catastrophe des États-Unis, est dans un état de crise financière très-inquiétant. Il en était venu à fabriquer chaque année près d'un million de montres, dont un tiers environ se vendait de l'autre côté de l'Atlantique. Maintenant un grand nombre de ses ateliers sont fermés, et ses ouvriers émigrent, qui pour Besançon, qui pour d'autres villes, où ils espèrent trouver un emploi.

On ne peut voir ces ouvriers, comme je les ai vus en leur beau temps de prospérité, sans s'intéresser à leur sort et sans faire pour eux des vœux sincères. Ils se dévouent paisiblement à leur profession, se marient, quand l'âge du mariage est venu, avec une honnête fille, modeste comme eux et comme eux laborieuse, puis enseignent à leurs enfants le métier qu'ils ont appris de leur père. Dans la région montagneuse qu'ils occupent, tout est cher. Les denrées de première nécessité ne peuvent être produites sur ce sol aride. On doit les faire venir de plusieurs lieues de distance. Mais ces familles d'ouvriers ont de sévères habitudes de sobriété. Le café au lait, les pommes de terre, sont leur principal élément de nutrition. Ce maigre régime n'est tempéré qu'à certains jours par un

morceau de viande salée, et de temps à autre par une bouteille de bière ou un flacon de vin de Neuchâtel. Cependant la demeure de ces humbles artisans est agréable à voir. Chaque meuble qui la décore est journellement épousseté et frotté. De doubles fenêtres la protégent contre les vents froids. Entre ces doubles fenêtres les enfants cultivent des œillets ou des résédas. Sur les vitres régulièrement lavées et essuyées se déroulent des rideaux blancs, et au pied de la maison est un petit enclos que la mère de famille se plaît à bêcher et à sarcler, et où elle a la joie de récolter quelques beaux choux, quelques pommes de terre, voire même des tiges de salade.

Souvent, tandis que l'on vendange les bonnes grappes de Cortaillod sur les rives du lac de Neuchâtel, les plateaux de la Chaux-de-Fonds et du Locle sont déjà couverts de neige, et la neige les revêt encore de son froid manteau lorsque dans les vallées voisines tout est déjà refleuri. Mais les plus mornes saisons ne semblent point longues à ceux qui n'en mesurent pas la longueur dans une monotone oisiveté. Les habitants de ces montagnes savent tous lire et écrire. De plus, ils ont généralement le goût de la musique, et ils forment entre eux des sociétés de lecture, des réunions philharmoniques. A la Chaux-de-Fonds et au Locle, il y a même un théâtre, et, dans chaque habitation solitaire, des ivres et des journaux. Puis enfin l'été vient, et l'été des montagnes a un caractère de douce magie qu'on ne retrouve point ailleurs. En quelques jours tout reverdit et tout renaît. On dirait que des génies invisibles brisent à la fois la glace du ruisseau, balayent la neige des champs, ravivent de leur tiède haleine les plantes assoupies et endolories, sèment sur le gazon les boutons d'or des anémones, et entr'ouvrent les yeux bleus des *vergiss mein nicht*. Un des Évangiles apocryphes des premiers siècles de l'ère chrétienne raconte que l'Enfant Jésus s'amusait à pétrir avec de la terre de petits oiseaux, puis les prenait sur sa main, et, en soufflant sur eux, les lançait dans l'espace avec leur brillant plumage et leurs chants mélodieux.

On dirait que le divin Jésus envoie ainsi un beau matin ces gentils oiseaux vers la montagne, tant on en voit qui tout à coup se répandent dans les airs, sautillent sur les haies, gazouillent sur les buissons, et de leur petit bec vont frapper aux fenêtres de la rustique demeure du paysan ou de la chambre de l'ouvrier. Il en est qui se souviennent de ces habitations, près desquelles ils ont déjà vécu, qui veulent voir au retour de leur lointaine migration s'ils y retrouveront l'enfant qui les regardait avec joie, la petite fille qui leur donnait les miettes de son pain. Il en est, nouveaux colons, qui viennent faire connaissance avec les gens du pays où ils vont construire leur nid, où ils doivent passer plusieurs mois.

Pour les familles des montagnes qui ont été si longtemps séquestrées sous leur toit par les rigueurs de l'hiver, quel plaisir de sortir par les premiers beaux jours, de respirer l'air embaumé par les fleurs naissantes, par les exhalaisons aromatiques des bourgeons de sapins, et de faire le dimanche de joyeuses excursions à quelques lieues de distance! De la Chaux-de-Fonds, d'un côté, on descend dans les fraîches prairies de Saint-Imier; de l'autre, sur les bords du Seyon, dans l'étroit défilé de Valengin; d'un autre côté encore, par une pente rapide, sur les rives du Doubs, dans une agreste auberge qu'on appelle la *Maison-Monsieur*. Et, quand on est là, quand on s'est reposé dans le jardin de cette aimable hôtellerie, quand on a goûté son vin blanc, savouré une de ses matelotes qui lui ont fait une glorieuse renommée, il est bien difficile de résister à la tentation de traverser la rivière. Au delà de cette rivière est un rempart de rocs de l'aspect le plus imposant et le plus sauvage. Au-dessus de ces rocs gigantesques sont les pâturages, les majestueuses forêts de sapins, les vastes chalets, les coquettes maisons de Fournet-Blancheroche, le magnifique point de vue qu'on appelle le Biaufonds; plus loin, Charquemont avec ses riches métairies, et Maiche avec son vieux château. Doux et charmant petit coin de terre, quiconque l'a vu ne peut l'oublier.

Du Locle on descend par le hardi tunnel, par la magnifique

brèche du Col-des-Roches, dans l'élégant village des Brenets, et de là au lac de Chaillexon, aux bassins du Doubs, six larges bassins pareils à six émeraudes enchâssés dans les rocs comme dans un cercle d'argent et réunis l'un à l'autre comme les anneaux d'une même chaîne ou les pierres précieuses d'un même collier. Du dernier de ces bassins, les flots limpides descendent sous les arceaux de sapins, dans un étroit canal où ils se resserrent en frémissant, puis roulent impétueusement sur leur pente rapide, bondissant, mugissant, frappant avec fureur les rochers, les bois qu'ils rencontrent sur leur passage, et lançant dans les airs des tourbillons d'écume, jusqu'à ce qu'enfin ils tombent tout à coup de leur dernier gradin et s'engouffrent avec le fracas du tonnerre dans un abîme dont personne encore n'a pu sonder la profondeur. C'est là ce qu'on appelle le Saut du Doubs, et c'est tout simplement une des plus admirables cascades que l'on puisse voir.

Le Doubs, cette tournoyante, cette capricieuse, cette rêveuse, cette poétique rivière de Franche-Comté, sépare, sur un espace de plusieurs lieues, la Suisse de la France. Autrefois, pour la traverser, il fallait avoir recours à des bateliers, qui souvent se montraient fort peu charitables. On raconte que l'un d'eux vit un soir descendre près de lui, du haut de la côte helvétique, une jeune femme à cheval qui le pria de vouloir bien prendre aussitôt ses rames et la conduire sur la rive de France. C'était la fille d'un honnête bourgeois de Morteau, qui s'était mariée en Suisse, et qui, ayant appris que sa mère était malade, accourait en toute hâte pour lui donner les secours de son affection. Le batelier, après avoir entendu sa requête, exige qu'elle paye d'abord le péage. Par malheur, dans le trouble de son cœur affligé, dans la précipitation de son départ, elle avait oublié de prendre avec elle quelque argent. Elle confesse humblement son oubli, elle prie cet homme d'avoir confiance en elle, de lui faire crédit, promettant de lui payer le lendemain le tribut qu'il demande, lui offrant en garantie de sa promesse son manteau, son cheval même, et le suppliant enfin

d'avoir pitié de son angoisse filiale. Le rude nautonier reste inflexible. Le ciel était sombre, l'atmosphère chargée de nuages, et peut-être ne voulait-il qu'un prétexte pour se dispenser d'entreprendre un trajet pénible par un vent impétueux. Après l'avoir longtemps en vain imploré, conjuré, la pauvre femme, éperdue, prend un parti désespéré. Elle lance intrépidement son cheval dans la rivière, et elle y périt. Mais la justice de Dieu ne devait pas laisser le cruel batelier impuni. L'année suivante, à pareil jour, à pareille heure, comme il se disposait à rentrer dans sa cabane après avoir fait dans la journée plusieurs traversées fructueuses, il voit apparaître devant lui cette même jeune femme, à cheval comme il l'a déjà vue. Mais, cette fois, elle ne le supplie point d'avoir pitié d'elle; elle le regarde d'un regard terrible, elle le saisit d'une main froide comme la glace, dure comme l'acier, elle l'entraîne dans la rivière, le plonge au fond des flots, puis le rejette sur le rivage, et quelques heures après il était mort.

Maintenant, quand on descend des Brenets, on franchit le Doubs sur un beau pont, et plus d'un voyageur ne peut le franchir sans s'arrêter longtemps à contempler la charmante scène qui de là s'offre de tous côtés à ses regards, les admirables échancrures du Col-de-Roches, les bois de sapins qui le décorent, la vallée où rayonne le lac de Chaillexons, et le riant village de Villers, et le délicieux val de Morteau.

CHAPITRE VINGTIÈME

Les chemins de fer de Neuchâtel. — Le Jura industriel. — Le France-Suisse. — Le Val-Travers. — Rousseau. — Voltaire. — Le Creux-du-Vent. — Le Dos-de-l'Ane. — La grotte des Fées. — L'*Image voilée de Saïs*. — La Reuse. — Les villages du vallon. — L'industrie. — L'horlogerie. — L'absinthe. — Le fort de Joux. — Les Dames d'Entreportes. — Pontarlier.

Pour donner plus de mouvement et de célérité à leurs relations commerciales, les gens du pays de Neuchâtel ont imaginé de construire un chemin de fer entre la capitale de leur canton et le Locle. Une ligne de huit à neuf lieues, rien de plus. Mais des masses de roches à fendre, des montagnes à transpercer, des ravins à combler, des terrassements à bâtir, un travail des plus difficiles et des plus coûteux. Une première compagnie y a, m'a-t-on dit, fondu son capital; une autre y a également employé des sommes énormes. Les Suisses sont tenaces dans leurs idées, surtout quand ils y mêlent un sentiment d'amour-propre national, et le chemin de fer qu'on appelle le *Jura industriel* a été fait. C'est sans aucun doute un chemin de fer étonnant par la hardiesse de sa structure, mais aussi fort périlleux par la déclivité de ses pentes, par l'étroitesse de ses tunnels, et je crois que pendant l'hiver il a dû être abandonné.

Un autre chemin de fer, construit à frais communs par les

Suisses et par la compagnie de Lyon, rejoint Neuchâtel à Pontarlier, et se relie à la grande ligne de Lyon à Paris. Il ne me paraît pas non plus destiné à donner de grands bénéfices à ses actionnaires. Je l'ai parcouru pour la première fois au mois de novembre. Le convoi se composait de quatre ou cinq wagons fort peu remplis, et plus de deux cents hommes étaient employés sur différents points à déblayer la neige qui déjà encombrait la voie. Mais, si les actions de ce chemin ne font pas grand bruit à la Bourse, en revanche ceux qui l'auront visité se plairont à en parler, car c'est assurément l'un des chemins les plus curieux et les plus pittoresques que l'on puisse voir. Des rives du lac de Neuchâtel jusqu'au pied de la sablière de Pontarlier, il se déroule en de longs circuits et s'aventure dans des passages qui semblent infranchissables. Tantôt il apparaît comme suspendu aux parois d'un rempart de rocs, et court follement au bord d'un abîme, tantôt il serpente sous les rameaux des arbres, au bord d'une riante vallée; tantôt il contourne les flancs des montagnes, coupe le lit des torrents, et s'engouffre dans des cavités profondes.

En sortant d'un de ces ténébreux tunnels, du haut d'une des crêtes escarpées sur lesquelles la bouillante locomotive s'élance comme un dragon de feu, tout à coup on aperçoit comme une fraîche et verte oasis, comme un doux et mystérieux asile, le Val-Travers, auquel les *Confessions* de Rousseau ont donné un renom littéraire. Ce fut là qu'en 1762, après la publication du *Contrat social* et de l'*Émile*, il vint se réfugier, ce malheureux philosophe, « ce sauvage Rousseau, a dit Byron, ce sophiste, bourreau de lui-même. »

The self-torturing sophist, wild Rousseau[1].

Il nous a dit, dans sa vaniteuse autobiographie, quel plaisir il éprouva d'abord à vivre sous son paisible toit de Mothier; com-

[1] *Childe-Harold*, chant III.

ment il s'y sentit protégé par la bienveillance de lord Keith, gouverneur de Neuchâtel; comment il assistait au prêche du dimanche, avec le vêtement arménien qu'il avait adopté dans une de ses bizarres fantaisies; comment il écrivit dans cette solitude du Jura ses *Lettres de la Montagne*, et comment, après avoir publié ce nouveau livre, il fut injurié, persécuté par cette même population champêtre qui d'abord l'observait avec étonnement peut-être, mais avec un certain respect.

Voltaire, en apprenant la fuite de Rousseau et le nom du lieu où il s'était retiré, composa, dans son implacable inimitié, ces vers acerbes :

Dans un vallon, fort bien nommé Travers,
S'élève un mont, vrai séjour des hivers;
Son front altier se perd dans les nuages,
Ses fondements sont au creux des enfers.
Au pied du mont sont des antres sauvages
Du Dieu du jour ignorés à jamais.
C'est de Rousseau le digne et noir palais :
Là se tapit ce sombre énergumène,
Cet ennemi de la nature humaine;
Pétri d'orgueil et dévoré de fiel,
Il fuit le monde et craint de voir le ciel.

Que les apôtres des idées subversives se jalousent l'un l'autre et s'attaquent avec acharnement, c'est tout naturel ; que les génies malfaisants des sociétés se dévorent entre eux comme des loups, nous ne pouvons que nous en réjouir; que le cynique auteur de la *Pucelle* lance un cri de réprobation contre l'auteur du *Contrat social*, ce n'est pas moi qui l'en blâmerai; mais, quand il parle du Val-Travers comme il l'a fait, il prouve seulement une fois de plus combien son âme était dénuée d'un des plus nobles, des plus purs éléments de poésie, du sentiment de la nature.

Entre les hautes montagnes qui l'enlacent de tout côté, le Val-Travers apparaît comme un ruban diapré de différentes couleurs.

Une de ces montagnes s'appelle le Creux-du-Vent. On dirait qu'un des vents d'Éole y est renfermé et s'y agite à certaines heures; car il y a là une crevasse d'environ mille pieds de profondeur qui, lorsque le temps doit changer, semble ébranlée par une rafale intérieure. A son ouverture s'élève une poussière blanche qui tournoie comme une trombe et flotte comme un nuage.

Une autre de ces montagnes s'appelle le Dos-de-l'Ane. Cet âne jurassien n'est pas facile à monter. Il a quatre mille trois cents pieds d'élévation au-dessus de la mer, et du côté de l'est il est à peu près inaccessible. Cependant on conduit, en été, des vaches dans ses pâturages et à sa sommité est un vaste chalet.

Entre le Creux-du-Vent et Neuchâtel est une autre grotte pleine de stalactites comme celle qu'on voit à l'extrémité de la vallée de Joux, près de la source de l'Orbe et que les gens du pays appellent la *Cava di Faie*. On dit que cette grotte, remplie à présent de débris de colonnes, de chapiteaux et de pendentifs, était jadis un splendide palais. Les fées du pays y demeuraient, de douces fées bienfaisantes. Le jour, elles allaient de côté et d'autre visiter la maison du laboureur ou le chalet du pâtre, consoler une âme en deuil, soulager un indigent. Le soir, elles rentraient dans leur demeure, interdite sévèrement au regard profane des humains. Un soir, un jeune berger eut la hardiesse de suivre ces chastes nymphes dans leur grotte de cristal, et l'impudence de les contempler à la lueur d'un flambeau, lorsqu'elles furent endormies. L'une d'elles, s'étant éveillée, poussa un cri sinistre. Toutes ses compagnes se levèrent aussitôt, et s'enfuirent comme des oiseaux éperdus. Depuis cette nuit fatale, jamais on ne les a revues. Les voûtes de leur palais s'écroulèrent, et le téméraire berger fut englouti sous leurs décombres.

Les légendes du peuple les plus simples en apparence ont quelquefois un sens profond. Celle-ci ne nous prévient-elle pas d'un danger auquel on s'expose par une trop vive curiosité? N'y a-t-il pas dans les grandes œuvres de Dieu des mystères que l'homme

ne doit pas tenter d'approfondir, et dans les réalités mêmes de la vie journalière, n'est-il pas imprudent de vouloir examiner de trop près, scruter et analyser ce qui nous tient au cœur? Que de fois, par ce rigoureux examen, nous nous exposons à découvrir le mensonge sous les plus belles apparences de vérité, et à remplacer un heureux espoir par une amère déception! Le mystère est la sauvegarde de plus d'une croyance. Tel était le respect des anciens pour certaines idées mystérieuses, qu'ils en faisaient une sorte de culte, et telle est la pensée philosophique que Schiller nous présente dans son poëme intitulé : *L'Image voilée de Saïs.*

Un jeune homme que la soif de la science entraînait à Saïs, en Égypte, pour apprendre la sagesse secrète des prêtres, avait parcouru rapidement plusieurs degrés de savoir. Son esprit inquiet le poussait toujours plus loin, et l'hiérophante pouvait à peine modérer l'ardeur de l'impatient disciple.

« Qu'ai-je donc, s'écriait-il, si je n'ai pas tout? La science souffre-t-elle le plus et le moins? La vérité est-elle comme la fortune, qui se distribue en parts inégales, et que l'on possède en grandes ou petites parcelles? La vérité n'est-elle pas une et indivisible? Prends un accord dans une harmonie; prends une couleur dans l'arc-en-ciel : ce qui te reste n'est rien, tant que tu ne réunis pas l'ensemble des sons et l'ensemble des nuances. »

Ils s'entretenaient ainsi dans une enceinte solitaire et silencieuse, où une image voilée et gigantesque frappa les regards du jeune homme. Il la contempla stupéfait, et s'écria : « Qu'y a-t-il donc derrière ce voile? — La Vérité. — Quoi! dit-il, c'est la Vérité seule que je cherche, et c'est elle que l'on me cache! — Soulève ce voile avec l'aide de la divinité, répond l'hiérophante. « Nul « homme, a-t-elle dit, ne le soulèvera si je ne le seconde moi-même. » Et celui qui, d'une main profane et coupable, osera arracher ce voile sacré, ce voile interdit... — Eh bien? — Celui-là verra la Vérité. — Étrange oracle! Toi-même, tu ne l'as donc jamais soulevé? — Moi? Oh! non, jamais, et je n'en ai pas été tenté. — Je ne te

compreuds pas. S il n'y a entre la Vérité et moi que ce léger rideau... — Et une loi, mon fils, une loi plus importante que tu ne peux le croire. Ce voile, léger pour ta main, serait lourd pour ta conscience. »

Le jeune homme rentre pensif dans sa demeure; la soif de savoir lui enlève le sommeil. Il se retourne avec une anxiété brûlante sur sa couche et se lève à minuit. D'un pas craintif il se dirige involontairement vers le temple. Il gravit le mur intérieur, et d'un bond hardi s'élance dans l'enceinte.

Là, il s'arrête dans le silence terrible, interrompu seulement par le bruit de ses pas. Du haut de la coupole, la lune projette sa lueur argentine, et dans les ténèbres de l'enceinte l'image voilée apparaît, à la lueur de cet astre nocturne, comme un dieu visible.

Le jeune homme s'avance d'un pas incertain ; sa main téméraire va toucher le voile sacré, mais un frisson subit agite tous ses membres, et un bras invisible le repousse au loin. « Malheureux ! lui crie une voix intérieure, que vas-tu faire ? Veux-tu porter atteinte à la divinité? « Nul homme, a dit l'oracle, ne soulèvera « ce voile, si je ne le seconde moi-même. » — Mais ce même oracle n'a-t-il pas ajouté : « Celui qui arrachera ce voile verra la « Vérité ? » Qu'importe ce qu'il y a là derrière? dit le jeune homme, je veux le soulever, je veux la voir. — La voir ! » répète l'écho railleur.

Il dit, et enlève le voile. Demandez maintenant ce qu'il a vu. Je ne le sais. Le lendemain les prêtres le trouvèrent pâle et inanimé, étendu au pied de la statue d'Isis. Ce qu'il a vu et éprouvé, sa langue ne l'a jamais dit. La gaieté de sa vie disparut pour toujours. Une douleur profonde le conduisit au tombeau, et lorsqu'un curieux l'interrogeait: « Malheur ! répondait-il, malheur à celui qui arrive à la vérité par une faute ! Jamais elle ne le réjouira ! »

Le Val-Travers est arrosé par la Reuse, qui, dès sa naissance, donne l'exemple du travail; car à peine est-elle sortie du ravin où elle tombe. en descendant du lac d'Étalières, qu'elle fait tourner

cinq moulins, et tout le long de sa route elle met en mouvement des scieries et d'autres établissements industriels, jusqu'à ce qu'elle arrive au lac de Neuchâtel, où enfin elle se repose. Mais, dans le petit pays qu'elle parcourt, hommes et femmes, tout le monde aussi travaille. Les enfants même, dès qu'ils ne fréquentent plus l'école, ont leurs places au comptoir ou dans l'atelier. Le Val-Travers est parsemé d'élégantes habitations aux murailles blanches, aux persiennes vertes, et de beaux villages où la plupart des maisons ont leur enclos, leur parterre, leur péristyle. C'est d'abord Noiraigue, caché dans un pli de terrain au bord de la rivière qui tombe des rocs du Furcis ; c'est le joli hameau de Rosières, puis la ville de Travers, chef-lieu du district, et près de là Couvet ; puis Mothier, dont on voit de loin le vieux manoir féodal construit au haut d'un roc escarpé, et jadis habité par les barons de Travers, puis Fleurier, dont le nom dit le caractère idyllique ; puis l'agreste Saint-Sulpice.

Quoique le sol où s'élèvent ces riants villages soit en général assez fructueux, c'est à l'industrie plutôt qu'au labeur agricole qu'ils doivent leur agrandissement et leur prospérité. C'est surtout à la fabrication de la dentelle, à l'horlogerie, et par malheur aussi à la distillation de l'absinthe. Cette petite plante d'un vert pâle que l'on cultive dans les terrains froids et pierreux des montagnes n'a qu'une saveur amère, et la liqueur à laquelle elle donne son nom n'est agréable ni à la vue, ni au goût, ni à l'odorat. Cependant, après quelques essais, un grand nombre d'individus y reviennent, comme les anciens Berserkir du Nord à la boisson qui les jetait dans une sorte de délire furieux, comme les Chinois à l'opium, comme les Orientaux au haschisch, et peu à peu s'en font un besoin journalier, un besoin impérieux. Par la quantité d'alcool dont elle se compose, par les divers ingrédients qui y sont mêlés, cette liqueur produit sur le tempérament de ceux qui en usent trop fréquemment les plus funestes effets. Combien de braves soldats de l'Algérie, qui ont vaillamment combattu

contre les tribus arabes, qui ont énergiquement résisté aux ardentes chaleurs des plaines de la Mitidja ou aux froids hivers de l'Atlas, et qui peu à peu s'affaiblissent, s'étiolent, dépérissent par la fatale action de l'absinthe ! Et de plus en plus ces odieux flacons d'absinthe se multiplient et circulent de toutes parts. L'absinthe de Couvet, on la retrouve jusqu'en Amérique. C'est un nouveau poison à joindre au whisky et à l'eau-de-vie, que les Indiens appellent l'eau-de-feu ou le sang-du-diable. Je dois dire, à mon grand regret, qu'un des coteaux de ma chère ville de Pontarlier a été aussi revêtu d'une plantation d'absinthe.

On sort du Val-Travers par un défilé qui s'appelle la Chaîne, en mémoire du temps où, le pays étant menacé d'une invasion par Charles le Téméraire, on tendait dans ce passage des chaînes en fer pour arrêter la cavalerie bourguignonne. De là, en un instant nous arrivons aux Verrières, un industrieux village situé à la dernière limite de la Suisse. Encore quelques pas, et par un village du même nom nous rentrons en France, et bientôt nous voyons s'élever devant nous les vieilles murailles du fort de Joux, château féodal d'une des plus nobles familles de Franche-Comté ; prison politique, rempart de notre frontière. Il est bâti à l'entrée d'une gorge étroite, sur un roc isolé, au milieu d'une enceinte de montagnes. On ignore l'époque de sa fondation. Mais sa situation sur une des anciennes voies romaines donne tout lieu de croire que, dès les premiers temps de l'histoire de la Franche-Comté, on en fit un point de défense. Il devint, au moyen âge, le siége d'une seigneurie qui s'étendait sur toutes les montagnes du bailliage de Pontarlier. Ce fut la seigneurie des sires de Châlons, des sires de Joux et de Blonay [1]. Les souverains de Franche-Comté avaient compris l'importance du fort de Joux et y attachaient un grand prix. Philippe le Bon imposa une contribution à ses sujets pour en

[1] La noble famille de Blonay, dont le nom se retrouve souvent dans les anciennes chroniques des montagnes de Franche-Comté, existe encore et possède un joli château sur les bords du lac de Genève.

faire l'acquisition, et Charles-Quint recommandait expressément à Philippe II de le réparer. En 1815, il faillit nous être enlevé par la Prusse, qui aurait voulu l'annexer à sa principauté de Neuchâtel. Les fermes instances de M. de Talleyrand nous le conservèrent. Ce fort domine à la fois la route de Neuchâtel et celle de Lausanne. Avec les bastions construits récemment sur la montagne qui lui fait face, il forme dans une de nos thermopyles une barrière assez importante.

Les noms de quelques détenus, les plaintes des malheureux renfermés dans ses murs, lui ont donné une douloureuse illustration. Des prisonniers espagnols ont creusé dans le roc sur lequel il s'élève un puits profond, pareil au célèbre puits de la citadelle du Caire, qui porte le nom de Joseph. Dans un de ses caveaux mourut, dit-on, une jeune et belle châtelaine, victime de la barbare jalousie de son époux. Sur ses murs on voit encore des noms tracés d'une main tremblante, dans l'angoisse d'une destinée sinistre. Des inscriptions révèlent les souffrances et le caractère des prisonniers, tantôt par une plainte amère, tantôt par un regret d'amour, tantôt par un mot énergique. L'une entre autres est remarquable par sa fière et noble expression. C'est celle d'un gentilhomme espagnol, Roman de Mendoza :

Este fuerte fué el crisol
En donde proba la Francia
La paziencia y la constancia
Del official español.
Tan brillante como el sol
La gloria sera de aquel
Que á su dever no fué infidel,
Que achi mucho padecio
Y que son malos suffria
Por a su rey serle fiel [1].

[1] « Ce fort fut le creuset où la France éprouva la patience et la constance de l'officier espagnol. Elle brillera comme le soleil, la gloire de celui qui ne trahit pas son

Là fut enfermé, dans les premiers écarts de sa bouillante jeunesse, l'impétueux Mirabeau, dont nulle rigueur ne calmait l'effervescence, et qui, de sa prison solitaire, lançait à la fois des lettres galantes à sa maîtresse et des épigrammes contre les gens d'affaires de Pontarlier. Là mourut Toussaint-Louverture, près d'un large brasier qui ne pouvait lui rendre la chaleur de son ciel de Saint-Domingue. Là, pendant plusieurs mois, languit le poëte allemand H. de Kleist, l'auteur du roman de *Michel Kolhaas* et du drame de *Catherine de Heilbronn*, justement appréciés en Allemagne. Son crime était d'avoir cru servir la cause de son pays en outrageant la gloire de Napoléon. Arrêté par la police de l'Empereur, conduit d'abord à Châlons, puis au fort de Joux, c'est dans la sombre enceinte de cette citadelle qu'il engendra peut-être les germes de cette mélancolie maladive, de cette sorte de consomption qui devait plus tard le conduire au suicide.

Grâce au ciel, les vétérans qui occupent le fort de Joux n'ont plus de prisonniers à garder, et les étrangers peuvent y entrer sans crainte d'entendre résonner à leurs oreilles le bruit des chaînes et les lamentations d'un proscrit. Du haut de ses crêtes escarpées ils n'auront sous les yeux qu'un magnifique spectacle, le spectacle des montagnes agrestes, des vallées animées par les travaux de l'industrie, des chalets et des hameaux étagés sur les flancs des collines. Ici est la route qui conduit à l'abbaye de Sainte-Marie, construite au douzième siècle, sur une terre inculte, au milieu des sapins, enrichie par plusieurs seigneurs, surtout par les sires de Châlons, qui voulaient y avoir leur sépulture. Plus loin est le large village de Mouthe, qui peu à peu grandit sur le sol hérissé de forêts sauvages où saint Simon de Crépy, ce descendant des rois, avait établi une communauté de religieux et donné lui-même l'exemple du travail. Là est la route de Jougne, l'an-

devoir, qui souffrit ici beaucoup et qui supporta ses souffrances pour rester fidèle à son roi. »

cienne Junïa de César, disent les chroniques, protégée au moyen âge par trois forts, décorée en 1422 du titre de ville impériale, aujourd'hui dépouillée de son ancienne puissance, mais dominant encore fièrement du haut de ses bastions, transformés en terrasses et en jardins, la sinueuse vallée qui la sépare de la Suisse. Là est le village des Fourgs, qui avant la Révolution de 1789 formait à lui seul une petite république s'administrant, se jugeant elle-même, ne reconnaissant d'autre autorité que celle de ses magistrats municipaux, d'autre juridiction que celle des membres de sa confrérie. Au pied du fort est l'hospitalier presbytère, l'école et l'église de Saint-Pierre, abrités sous des arbres centenaires, et le sentier fleuri par lequel les fidèles vont en pèlerinage se prosterner au pied d'une image miraculeuse de la Vierge dans la chapelle de Monpetot.

C'est une petite statue en bois, sculptée avec art et dont l'origine remonte à une époque lointaine. La tradition raconte qu'un habitant de Monpetot, nommé Dumont, rapporta cette statue de la terre sainte. Le bâtiment sur lequel il s'était embarqué pour revenir en France fut assailli par une tempête et jeté sur une des côtes barbaresques. Les Maures s'emparèrent de Dumont, le dépouillèrent de tout ce qu'il possédait, mais il parvint à conserver sa précieuse statue. Condamné à servir comme esclave un maître farouche, il vécut longtemps d'une vie de souffrances et d'humiliations. Après cette première épreuve, il réussit, par la mansuétude de son caractère, à inspirer quelque confiance à son gardien. On l'employa aux travaux de l'agriculture, en le surveillant de moins près. Un jour qu'il se trouvait, au temps de la récolte des foins, en pleine campagne, écarté de son redoutable geôlier, l'idée de prendre la fuite le frappa tout à coup comme un éclair. Il monte sur une mule, s'élance au galop, atteint les bords d'un fleuve qu'il faut traverser, parvient avec peine sur l'autre rive, puis continue enfin heureusement sa route. De retour dans son pays natal, il fit construire un oratoire et y déposa la sainte statue

à laquelle il attribuait sa délivrance. Plus tard cet oratoire fut agrandi, puis transformé en une chapelle et doté d'un autel où le curé de Saint-Pierre et les prêtres du voisinage viennent fréquemment célébrer la messe. Devant cette chapelle s'élève un orme d'une grandeur et d'une majesté admirables. Sa tige a plus de vingt pieds de circonférence, et ses rameaux épais, puissants, forment au-dessus du religieux édifice une vaste voûte, comme pour le préserver des rigueurs de l'hiver et des atteintes de l'orage. Les habitants du pays regardent cet arbre gigantesque avec respect, et l'associent à leurs naïves croyances. Ils disent qu'en 1793, quand des mains impies emportèrent leur sainte Vierge, l'orme, qui chaque année ressemblait à un immense réseau de verdure, ne poussa pas une feuille. Ils racontent aussi qu'un jour on leur enleva encore leur statue miraculeuse pour faire quelques réparations à la chapelle, et ce jour-là un incendie désastreux éclata dans leur hameau.

Près de là est le Larmont, cette imposante ramification du Jura français; et, près du Larmont, la mélancolique vallée, illustrée par une légende populaire. On raconte qu'un des sires de Joux avait trois filles, belles mais coquettes et perfides. Toutes trois trompèrent sans pitié trois nobles et braves chevaliers dont elles avaient voulu se faire aimer. En punition de ce crime, elles furent changées en rochers. Ce sont ces rochers de formes singulières qui s'élèvent à quelques pas l'un de l'autre dans la solitaire vallée, et qu'on appelle les Dames-d'Entreportes[1]. A présent, il n'y a plus de telles métamorphoses, sans doute parce qu'il n'y a plus de femmes trompeuses.

En sortant de la mystérieuse enceinte des Dames-d'Entreportes, nous voyons se dérouler devant nous la vaste plaine qu'on nomme la Chaux-d'Arlier, et en quelques instants, par une belle route, nous arrivons à Pontarlier.

[1] Voyez *Guide-manuel du touriste dans le haut Jura français*, par Éd. Girod. 1 vol. in-12. Pontarlier, 1858.

Maintenant, cher lecteur, si vous avez bien voulu me faire l'honneur de m'accompagner jusqu'ici, permettez-moi de prendre congé de vous. Je vous ai guidé de mon mieux dans les divers cantons de la Suisse, et notre voyage est fini. Vous voilà revenus sur la terre de France. Vous voilà dans une jolie ville, une des plus jolies villes de nos quatre-vingt-neuf départements. Vous aimerez à voir sa grande rue, large et droite, élégamment construite, qui d'un côté s'ouvre sur les champs de blé de la Chaux-d'Arlier, et de l'autre sur les pentes ondulantes et les cimes nuageuses du Larmont. Vous aimerez à voir sa vénérable église de Saint-Bénigne, et son majestueux clocher, du haut duquel un veilleur crie chaque nuit les heures, selon la coutume qui a longtemps été maintenue dans diverses provinces de France, et qui subsiste encore dans plusieurs régions du Nord. Que si, après quelques promenades deçà, delà, sur le Cours, au bord du Doubs, ou sur l'esplanade du Mont, vous désirez faire un essai gastronomique dans cette petite ville des montagnes, allez à l'hôtel National. On vous servira là des truites, des carpes, des écrevisses, et, dans le temps de la chasse, des salmis de bécasses ou des rôtis de grives, comme il n'en est jamais sorti de l'officine des Chevet et des Potel.

Mais, après cette tournée que vous venez de faire en Suisse, vous êtes peut-être pressé de retourner dans vos foyers. Une diligence s'offre à vous pour vous conduire par Salins au chemin de fer de Lyon, ou par la ravissante vallée de Mouthier à Besançon, ou par le pittoresque val de Remonot à Morteau.

Moi, je ne puis partir si vite. Ici est mon petit coin de terre natale; ici, les souvenirs de mon enfance, la maison où vécurent mes parents, l'école où j'apprenais à épeler l'abécédaire, l'église où me conduisait ma mère; ici, des amis que je désire revoir et qui

me gardent une pensée affectueuse. Je ne quitte cette chère ville qu'à regret, j'y reviens avec joie, et, chaque fois que j'y reviens, je répète avec un vrai sentiment du cœur son vieux dicton populaire :

On ot biau verie, deverie,
On ne voit ra d' té que Pontalie.

On a beau tourner et retourner,
On ne voit rien de tel que Pontarlier.

FIN.



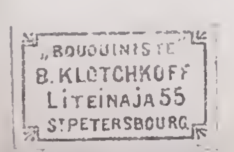
TABLE ALPHABÉTIQUE

DES

LIEUX CITÉS DANS CET OUVRAGE

TABLE DES MATIÈRES

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.


„BOUQUINISTE"
B. KLOTCHKOFF
LITEINAJA 55
ST PETERSBOURG








LIBRARY OF CONGRESS
0 018 696 631 4